



Bibl. cant. VS Kantonsbibl.



1010170009

BIBLIOTHÈQUE CANTONALE
DU VALAIS
SION

*

Bibliothèque
de la
Section Monte-Rosa



C. A. S.

1926.

Meryon

LES ALPES

DANS LA NATURE ET DANS L'HISTOIRE

LAUSANNE — IMPRIMERIES RÉUNIES.



LE SASS MAOR (DOLOMITES) VU DE LA PALA DI SAN MARTINO

D^r W. A. B. COOLIDGE, M. A.

FELLOW DU MAGDALEN COLLEGE, OXFORD

MEMBRE HONORAIRE DES CLUBS ALPINS ANGLAIS, FRANÇAIS ET ITALIEN

LES ALPES

DANS LA NATURE ET DANS L'HISTOIRE

ÉDITION FRANÇAISE

PAR

EDOUARD COMBE

AVEC 23 PLANCHES ET CARTES HORS TEXTE

263742

LIBRAIRIE PAYOT ET C^{ie}

LAUSANNE-PARIS

1913

Tous droits réservés.

CH 903

Doc

RECEIVED
LIBRARY
UNIVERSITY OF
MICHIGAN
ANN ARBOR
MICHIGAN

95/4396

AVERTISSEMENT DU TRADUCTEUR

Quiconque s'occupe d'alpinisme ne peut manquer d'avoir été frappé une fois ou l'autre de la pauvreté de la littérature alpestre en langue française.

En dehors d'ouvrages, du reste assez rares, comme ceux de Rambert ou de Javelle¹, où les Alpes servent de thème à des dissertations d'ordre poétique ou littéraire, on ne trouve guère que des travaux scientifiques de lecture plutôt ardue, où il est question de botanique, de zoologie, de géologie, ou encore quelques guides peu nombreux à l'usage des alpinistes et des touristes.

Le fond de la littérature alpestre proprement dite est constitué par des journaux spéciaux, organes de clubs montagnards. On cherche en vain les ouvrages de vulgarisation ou d'instruction fournissant sur les Alpes dans leur ensemble un minimum de notions générales.

Les lecteurs étrangers sont beaucoup mieux partagés sous ce rapport. Il existe, en langue anglaise notamment, toute une littérature sur les Alpes, très vivante et

¹ EMILE JAVELLE. *Souvenirs d'un alpiniste*. 1 vol. in-8 illustré de huit autotypies et précédé d'une préface d'HENRY BORDEAUX. — 3 fr. 50. Payot & Co.

qui s'accroît sans cesse. C'est en Angleterre que la littérature alpestre a pris naissance vers le milieu du siècle dernier et c'est, encore à l'heure qu'il est, à la littérature anglaise qu'il faut recourir chaque fois que l'on désire se renseigner et s'instruire dans ce domaine particulier.

Parmi les écrivains qui ont enrichi la littérature alpestre anglaise, il n'en est pas de plus connu, de plus fécond, de plus autorisé et de plus renseigné que le rév. Dr W. A. B. Coolidge, un alpiniste universellement réputé doublé d'un historien et d'un savant du plus grand mérite. Recordman pour le nombre des ascensions et des « premières », W. A. B. Coolidge a rédigé plusieurs années l'*Alpine Journal* et a publié pour certaines régions des Alpes des *Guides* à l'usage des grimpeurs, qui sont des modèles du genre. Il a en outre donné et donne encore — en anglais et en français — des ouvrages considérables dans lesquels il a consigné le résultat de ses patientes recherches historiques : tel son *Josias Simler*, publié en français à Grenoble, un monument de la plus haute valeur documentaire.

Dans l'œuvre de cet auteur, le volume que nous présentons aujourd'hui au public de langue française occupe une place à part ; c'est une admirable œuvre de vulgarisation, qui sous une forme condensée, mais accessible à tous, donne au lecteur une foule de notions générales sur les Alpes dans leur ensemble.

C'est à ce livre, unique en son genre, sorte d'« introduction à l'étude des Alpes », qu'aura recours désormais quiconque désirera se faire une idée de ce que sont les

Alpes au point de vue topographique, de ce que sont leurs habitants, de ce que fut leur histoire, en un mot quiconque désirera posséder sous la main un abrégé synoptique de tout ce qui concerne la principale chaîne de montagnes de l'Europe. Le lecteur trouvera dans *Les Alpes dans la Nature et dans l'Histoire* à la fois suffisamment de notions générales pour lui permettre de se faire une idée juste du sujet, et de quoi lui donner envie de pousser plus à fond l'étude de tel ou tel sujet particulier. Cet ouvrage est, en somme, une véritable encyclopédie de l'Alpe, que tout alpiniste tiendra à avoir dans sa bibliothèque.

Il n'existait en tout cas jusqu'ici en langue française aucun ouvrage du même genre, et la traduction que nous donnons aujourd'hui nous a paru combler une lacune et répondre à un véritable besoin. Pour ce qui concerne la division des matières telle que l'a conçue l'auteur, nous renvoyons le lecteur à la préface dont le rév. Dr W. A. B. Coolidge a fait précéder l'ouvrage original.

Edouard COMBE.

Lausanne, juin 1913.

PRÉFACE DE L'AUTEUR

Les pages qui suivent ne se proposent pas de donner une description détaillée des Alpes, non plus qu'une série d'impressions de voyage dans ce massif. Par contre elles prétendent offrir au lecteur un exposé des traits les plus intéressants des Alpes, considérées à divers points de vue, et un exposé basé sur une expérience personnelle de plus de quarante ans, au cours desquels l'auteur a exploré la chaîne en presque toutes ses parties.

Il ne faut pas chercher dans ce livre des considérations sur la formation des Alpes, ou sur le procédé par lequel au cours des âges s'est dessiné leur profil actuel, se sont creusées leurs vallées. Les Alpes sont envisagées telles qu'elles existent au début du vingtième siècle et considérées comme pratiquement immuables. Dans les premiers chapitres, c'est leur aspect physique qui est étudié — leur étendue, leurs pâturages, leurs glaciers, leur flore, leur faune sont tour à tour décrits. Puis nous arrivons à l'homme, à l'habitant des Alpes, premièrement l'homme en lui-même tel qu'il existe dans les divers districts qui se partagent la chaîne, avec ses diverses langues, ses religions différentes, puis l'homme en tant que sujet aux diverses vicissitudes de l'histoire, vicissitudes qui ont affecté son habitat en même temps que sa personnalité. L'auteur s'est efforcé, en particulier, de marquer le rôle politique et historique joué par

les principaux sommets des Alpes. Dans les chapitres suivants, l'homme est considéré en relation avec les principaux cols qui traversent la chaîne, puis en qualité d'explorateur des retraites les moins accessibles des hautes Alpes, cette étude appelant tout naturellement quelques considérations sur les guides des Alpes, grâce aux efforts et à la loyauté desquels les sommets ont l'un après l'autre été conquis. Un court chapitre esquisse l'impression produite à différentes époques de l'année par les Alpes sur celui qui y a fixé sa demeure, ou qui tout au moins y fait de fréquents séjours.

Dans le dernier chapitre, les Alpes, considérées jusque-là comme un tout, sont reprises en détail et divisées en vingt groupes, chacun possédant sa physionomie particulière. Dans un appendice, on trouvera l'altitude des principales sommités et des principaux cols des Alpes, divisées en vingt groupes comme ci-dessus. Suivent une chronologie des premières ascensions, limitée aux sommets principaux, et une bibliographie des ouvrages traitant des Alpes en général, dont la lecture est recommandée à ceux qui désireraient étudier le sujet plus à fond.

Je me permets d'insister sur le fait que dans les pages qui vont suivre, on ne trouvera que peu de renseignements concernant l'histoire naturelle. Pareil sujet demande à être traité dans des ouvrages spéciaux; le présent livre donne sur les Alpes un ensemble de notions générales, sans s'attarder à expliquer ou à scruter les phénomènes naturels rencontrés au passage. Grâce à deux amis hautement qualifiés, à qui j'adresse ici mes sincères remerciements pour leur assistance, la flore et la faune des Alpes ont pu toutefois être traitées de façon à intéresser beaucoup de lecteurs. Mais là aussi, les choses ont été envisagées telles qu'elles se présentent aujourd'hui, et non sous l'aspect de leur évolution, si intéressante que puisse être pareille étude.

Je remercie bien sincèrement aussi M. D. C. Lathbury

pour l'amabilité à laquelle je dois de pouvoir reproduire dans ce volume divers articles publiés par moi dans le *Pilot* entre 1901 et 1903. Ces articles forment une partie du chapitre XI, ainsi que du chapitre final, aux groupes 1-8 et 11.

Les illustrations sont, pour la plupart, des reproductions d'admirables clichés photographiques pris par M. Vittorio Sella, à qui j'exprime ici toute ma gratitude pour m'avoir permis d'orner mon livre de quelques-unes de ses merveilleuses vues de haute Alpe. Un petit nombre de clichés m'ont été obligeamment fournis par des amis, M. Alfred Holmes, M. Victor de Cesole, M. Guido Rey. A tous je dis du fond du cœur merci, car certaines de ces vues ne sont pas faciles à obtenir.

D'une façon générale, j'ai une grosse dette de reconnaissance envers mon ami M. le Dr R. L. Poole (fellow de la British Academy et fellow du Magdalen College, Oxford) ; son assistance et ses avis m'ont été précieux, particulièrement en ce qui concerne les chapitres historiques (chapitres VII et VIII). C'est lui qui m'a suggéré l'idée des diagrammes par lesquels j'ai tenté de rendre clairement intelligible le rôle des grands cols historiques des Alpes. Grâce à l'habileté de M. Darbishire, cette idée excellente a été réalisée de façon à donner toute satisfaction au lecteur.

Il me reste encore à mentionner avec reconnaissance l'aide qui m'est venue, sous forme de correction d'épreuves ou de conseils utiles, de quatre autres amis : Sir Martin Conway, M. Douglas W. Freshfield, M. W. M. Baker et M. H. Dübi.

W. A. B. C.

Grindelwald, avril 1908.



LA CHAÎNE DU SCHRECKHORN (OBERLAND BERNOIS) VUE DU FINSTERAARHORN

CHAPITRE PREMIER

Qu'est-ce que les Alpes ?

« Qu'est-ce que les Alpes ? » Il semble qu'il n'y ait qu'une réponse à faire à pareille question et que « les Alpes » ne puissent désigner que la principale chaîne de montagnes de l'Europe. Toutefois, si la chose paraît évidente de loin, il n'en est pas de même de près, et les habitants des Alpes eux-mêmes attribuent au nom d' « alpe » une double signification. Quand *ils* parlent d' « alpes », ils entendent généralement par là les hauts pâturages d'été qui garnissent les pentes de la montagne juste au-dessous de la limite des neiges éternelles, pour s'arrêter toutefois bien au-dessus de la limite des lieux habités. Dans l'esprit de l'habitant des Alpes, ainsi que nous aurons occasion d'y insister au chapitre suivant, ces « alpes » au sens restreint sont d'une importance capitale, car les pâturages d'été sont le centre autour duquel gravite toute l'économie sociale du montagnard. Sans ces pâturages, où le bétail trouverait-il sa subsistance pendant la saison chaude, puisque les prés que l'on voit autour des villages ne fournissent que juste le fourrage nécessaire à son entretien pendant l'hiver ? Or, sans bétail, toute l'existence pastorale des habitants des Alpes manquerait de base ; elle cesserait d'être possible.

L'origine de ces deux acceptions d'un même terme remonte à bien des siècles en arrière. Il est difficile de dire laquelle a la priorité et doit être considérée comme donnant le sens original. Il se peut que les montagnards aient primitivement appelé de ce nom les hauts pâturages estivaux ; les premiers voyageurs qui se hasardèrent dans les vallées alpestres, entendant ce terme nouveau pour eux, l'auraient appliqué par erreur aux hauts sommets qu'ils apercevaient au-dessus des pâturages. Peut-être aussi les montagnards eux-mêmes, questionnés sur le nom de ces sommets, ont-ils laissé entendre que pour eux, ces pics suspendus au-dessus de leurs demeures comme une perpétuelle menace n'étaient que la continuation ou la prolongation des pâturages ; qui sait ? l'emplacement à une époque très reculée de pâturages semblables qui auraient été graduellement envahis par les glaces et les neiges. La même ambiguïté se trouve du reste en toute langue : « Berg », « alpe », « montagne », ou « monte », pour les habitants des Alpes, chacun de ces termes représente un pâturage estival ; tandis que pour l'habitant des plaines il évoque les hauts sommets neigeux.

Il serait intéressant de rechercher comment peu à peu les montagnards ont fini par adopter le sens donné au substantif « alpe » par les habitants des plaines, signification qui leur fut peut-être suggérée par leurs conversations avec les gens plus policés du bas. Mais nous ne voulons pas nous égarer dans ces chemins de traverse, si tentants soient-ils, et nous nous contenterons d'observer en passant que pour le montagnard, les hauts sommets sont tout naturellement un objet d'exécration, car ils constituent une menace perpétuelle pour les prés et les maigres cultures de la vallée. Depuis quelque temps toutefois, les primitifs habitants des hauteurs ont appris que ces pics si redoutés

pouvaient devenir pour eux une mine d'or, plus précieuse même que leurs chers pâturages, car ce sont les sommets et non les pâturages qui font affluer chez eux les visiteurs du pays plat, et ces visiteurs laissent toujours derrière eux un sillage doré.

Dans le présent ouvrage, quand il sera question des « Alpes », il faudra entendre par là (sauf au chapitre II) exclusivement la grande chaîne de montagnes qui constitue le caractère physique le plus remarquable du continent européen. Envisagée comme un tout, cette chaîne forme un immense mur, ou rempart, qui défend l'Italie du côté du nord contre le monde extérieur et s'étend, en forme de croissant, des rivages de la Méditerranée à l'ouest jusqu'à ceux de l'Adriatique à l'est. Sur les deux versants, la chaîne s'abaisse graduellement jusqu'au niveau des plaines du nord de l'Italie, au sud, des plaines de France, de Suisse et d'Autriche au nord. Toutefois, ce mur colossal, s'il forme une bien haute et bien rébarbative barrière, n'a jamais été un obstacle infranchissable, pas plus pour les hommes que pour les plantes, les animaux ou les vents. A vrai dire, les masses d'air froid affluant du nord se réchauffent en se comprimant contre l'obstacle et ne parviennent à l'autre versant que tiédies. De la sorte, si les vents du nord finissent par franchir la chaîne, les régions au sud de celle-ci n'en sont pas moins efficacement protégées contre des variations de température excessives ou trop soudaines. Par d'autres que les vents, l'obstacle peut sans difficulté être tourné à chacune de ses extrémités, soit par voie de mer, soit au moyen de routes relativement faciles, comme à l'ouest le passage très ancien désigné aujourd'hui sous le nom de route de la Corniche, qui conduit de Gênes à Marseille, ou à l'est la route qui traverse la forêt de Birnbaum (Birnbaumer Wald), au temps des Romains Mons Ocra, de Laibach à Gœrz.

Plus tard les hommes s'enhardirent jusqu'à franchir la barrière par des « cols », soit aux endroits où la chaîne s'abaisse pour former des dépressions nettement marquées par la nature. Diverses causes ont contribué à faire préférer tel col à tel autre, en sorte qu'un petit nombre de ces passages sont devenus avec le temps les « grands cols historiques des Alpes », dont il sera question au chapitre VIII de ce livre. A l'origine, ces cols ne pouvaient être franchis qu'à pied et au prix de grandes fatigues, bien que de bonne heure des hospices aient été construits près de leur sommet dans le but de fournir un abri aux voyageurs. Petit à petit, les sentiers furent améliorés, parfois transformés en chemins muletiers. Ceux-ci furent à leur tour remplacés sur certains points, surtout à partir du XVIII^e siècle, par de superbes routes carrossables. Aujourd'hui, une nouvelle étape a été franchie en matière de communications transalpines. Au lieu de chercher à tourner où à passer la montagne, on préfère la percer de part en part, et le voyageur moderne, confortablement couché dans son sleeping, évite jusqu'à la vue des *belles horreurs* qui faisaient frissonner les voyageurs de jadis. Il existe actuellement plusieurs de ces « tunnels », reliant directement les deux versants de la chaîne principale : celui qui passe sous le col de Tende, le Cenis (en réalité situé 27 km. à l'ouest du col du même nom), le Simplon, le Gothard et la Hohe Tauern ; quelques lignes en outre franchissent hardiment les cols eux-mêmes — ainsi celles du Brenner et de la Pontebba — remplaçant définitivement sentiers, chemins muletiers et routes carrossables. La plus remarquable parmi ces lignes de communication construites *transversalement* aux Alpes est celle, achevée depuis peu, qui relie Vienne à Trieste au moyen de quatre grands tunnels, sous les cols de Pyhrn (légèrement à l'est du col proprement dit) et de la Hohe

Tauern, et à travers les Karawankas et les Alpes Juliennes.

Laissant de côté la question obscure, bien que pleine d'intérêt, des migrations des végétaux et des animaux à travers les Alpes, nous nous attacherons plus spécialement aux hommes qui, n'habitant pas eux-mêmes la région alpestre, ont été amenés à la franchir pour une raison ou pour une autre. La civilisation latine a débordé d'Italie par-dessus la puissante chaîne aux époques romaine, médiévale et de la Renaissance, pour conquérir les « barbares » de l'extérieur à la civilisation d'abord, au christianisme ensuite. Cette conquête fut dans l'un et l'autre cas accomplie surtout par la force des armes, le but poursuivi étant avant tout l'assujétissement politique des pays frontière. Mais les « barbares », une fois domptés, civilisés et convertis, suivirent la route inverse et l'on assista à une nouvelle invasion : celle des peuples du nord fascinés par l'opulente terre d'Italie. Parfois des armées entières franchirent ainsi les monts du nord au sud, dans le but de s'emparer des trésors du midi et d'occuper ses fertiles plaines. A côté des migrations guerrières, les migrations pacifiques des marchands transportent en Italie les produits du nord, et au retour ramènent de la péninsule les produits de l'orient qu'ils écoulent parmi les populations moins bien partagées des régions septentrionales. Des étudiants traversent en grand nombre la barrière des Alpes pour venir s'abreuver aux sources de la science et de la littérature latines. Mais jusqu'à l'avènement du tourisme moderne, le plus fort contingent de voyageurs est fourni par les innombrables pèlerins de tout rang et de tout ordre, venus du nord *ad limina*, vers le siège apostolique, foyer central de la chrétienté latine. Cette nomenclature serait incomplète, si nous ne mentionnions les voyages officiels des empereurs du Saint-Empire ro-

main se rendant à Rome pour y être couronnés. Cette longue théorie de voyageurs de tout rang et de toute qualité, se coudoyant et se croisant sur les routes des Alpes, nous apprend en tout cas que les Alpes, dès une époque très reculée, ont toujours été considérées comme une barrière sans doute, mais une barrière qu'on pouvait, qu'on devait franchir, même au prix de dangers et de privations considérables. Ces voyageurs du passé préparaient la voie aux « touristes », aux « alpinistes » de l'avenir.

Nous avons jusqu'ici envisagé les Alpes comme formant une seule grande chaîne ininterrompue. Si nous les examinons de plus près, nous devons reconnaître que cette chaîne n'est pas unique, ainsi que le donnaient à croire de curieuses vieilles cartes. On constate bien l'existence d'une chaîne centrale, formant au milieu du massif une sorte d'épine dorsale. Mais de nombreux contreforts s'en détachent à angle droit comme les arêtes d'un poisson, séparés les uns des autres par des vallées latérales formant des dépressions profondes. Ces vallées montent toutes vers l'arête principale et forment les routes naturelles vers les cols par lesquels la chaîne peut être franchie. Le système des Alpes est ainsi en réalité beaucoup plus complexe qu'il n'apparaît à première vue, et cette configuration saute immédiatement aux yeux du voyageur.

L'arête principale, ou ligne de faite, est facile à suivre tout au long de la chaîne, sauf entre les cols de la Bernina et de la Reschen Scheideck, où elle devient un peu confuse, tandis que plus à l'est, à partir de la Dreierherrenspitze, à l'extrémité sud-occidentale du groupe du Gross Venediger, force nous est de choisir entre la crête la plus élevée, qui est formée par la Tauern dans la direction de l'est, et la ligne de partage des eaux qui s'incurve au sud vers l'Adriatique.

A côté de cette ligne de faite lançant ses ramifications à droite et à gauche, nous remarquons d'autres crêtes latérales, à peine inférieures en importance à la chaîne centrale, qui courent sur l'un ou sur l'autre versant de celle-ci et sont reliées avec elle par des sortes d'isthmes. Telles sont les Alpes du Dauphiné et les Alpes Bernoises, la chaîne du Tœdi, celle qui borne l'Engadine au nord, le puissant groupe de l'Ortler, et parmi les moins élevées, les Alpes calcaires de Bavière, le Vorarlberg, les montagnes de Salzbourg, ainsi que les merveilleuses Dolomites du Tyrol méridional. Ces massifs latéraux sont, sous le rapport de la structure, identiques à la chaîne principale, chacun possédant son arête principale servant de limite de partage des eaux et lançant à droite et à gauche des ramifications entre lesquelles se creusent des vallées.

Nous ne devons donc pas oublier que si les Alpes forment une chaîne continue, il existe, au nord et au sud de la chaîne principale, de grandes chaînes secondaires, semblables sous tous les rapports au massif central, mais qu'on ne peut envisager comme indépendantes, car elles sont reliées à l'arête principale par des arêtes transversales et forment ainsi partie inséparable du système entier. Avant d'avoir vu les Alpes de ses yeux, l'auteur de ces lignes se les représentait comme une seule chaîne ininterrompue. Après les avoir explorées en détail, il put se permettre de sourire en se remémorant telle excellente femme qui, n'ayant jamais elle-même vu les Alpes, croyait qu'elles se résumaient en trois grands pics, formant chacun comme une île : le Mont-Blanc, le Cervin et le Mont-Rose. Cette dame avait un fils qui faisait de l'alpinisme. Elle n'en éprouvait toutefois aucune inquiétude : ce fils ayant fait l'ascension des trois sommets sus-nommés, la maman était persuadée que le jeune homme ne pouvait plus courir aucun danger, quoi qu'il pût tenter désormais !

Dans les pages qui suivent, les Alpes sont toujours envisagées sous leur aspect actuel. En d'autres termes l'auteur ne s'est occupé que de leur topographie physique, sans se demander par quel processus leurs formes se sont dessinées, sans s'inquiéter davantage de la constitution géologique des roches qui entrent dans la composition de la chaîne. De tels sujets, du plus haut intérêt par eux-mêmes, sont du domaine des sciences naturelles, dont cet ouvrage n'a pas la prétention de s'occuper.

Cependant, si l'on veut se faire une idée juste de ce que sont les Alpes, il est nécessaire de comprendre ceci : l'ossature de la chaîne est indubitablement rocheuse, mais cette ossature, surtout s'il s'agit de sommets élevés, est toujours recouverte sur une grande partie de sa superficie par des névés ou des glaciers (voir chapitre III). La chaleur solaire, en été surtout, fond une partie de ces neiges et de ces glaces, donnant ainsi naissance à des cours d'eau plus ou moins importants. Ces torrents ont creusé les vallées au fond desquelles ils roulent vers la plaine. Toutes les grandes rivières alpestres (sauf à ce qu'il semble la Drave et la Piave, sauf aussi dans un sens l'Inn, l'Adda et l'Adige) prennent leur origine dans les neiges éternelles : la Durance, l'Isère, le Rhône, l'Aar, la Reuss, le Rhin, la Linth, sur le versant nord ; le Pô, la Tosa, le Tessin et l'Oglio sur le versant sud. Parfois ces rivières, grandes ou petites, aux points où leur lit s'élargit forment de petits lacs. Plusieurs d'entre elles, après une descente tumultueuse de la région des neiges vers l'orifice des vallées, forment même des nappes d'eau considérables au point où elles rejoignent le niveau de la plaine ; tel est le cas du lac Léman, des lacs de Thoune et de Brienz, du lac des Quatre-Cantons, du lac de Constance, du lac Majeur, des lacs de Lugano, de Côme, d'Iseo et de Garde.

La plus grande partie des eaux qui se déversent sur le versant italien des Alpes va se jeter dans la Méditerranée, soit au golfe de Gênes, soit dans l'Adriatique. Les rivières qui prennent naissance à l'extrémité orientale de la chaîne sont déviées de leur déversoir naturel par des rangées de collines peu élevées et prennent la direction du Danube (qui n'est pas lui-même un fleuve d'origine alpestre). Le Danube reçoit aussi comme affluent l'Inn, qui prend sa source sur le versant nord. A l'exception du Rhône, qui débouche dans la Méditerranée, et du Danube, qui aboutit à la mer Noire, toutes les autres rivières recueillant les eaux du versant nord des Alpes, finissent par atteindre la mer du Nord. Les amateurs de curiosités géographiques auront sans doute plaisir à apprendre qu'il existe au moins deux sommités des Alpes qui envoient leurs eaux à trois mers différentes. Les eaux du sommet inférieur du Wyittenwasserstock (3024 m.) dans les Alpes lépontiennes, grossissent à la fois la Méditerranée, l'Adriatique et la mer du Nord ; tandis que le Pizzo Lughino (2784 m.), au N.-O. du col de la Maloja, envoie ses eaux à l'Adriatique, à la mer du Nord et à la mer Noire.

Maintenant que nous avons dit ce que sont les Alpes en général, il nous reste à fixer les limites qui les séparent de l'Apennin à une de leurs extrémités, et à l'autre des dernières ondulations s'étendant vers les confins de la Hongrie. Nous réserverons pour un chapitre spécial l'analyse détaillée de leur structure interne (chapitre XIII). Pour résoudre cette question de délimitation, il est nécessaire d'abord de savoir exactement quelle extension nous entendons donner à la notion d'« Alpes ». Voulons-nous comprendre sous cette appellation toute la grande chaîne qui de Gênes s'en va joindre Trieste, reliant l'Apennin aux dernières ramifications des Carpathes ? Dans ce cas nos limites seront, à

l'ouest, le col de Cadibona ou d'Altare (495 m.) entre Turin et Savona, près de Gênes, et à l'est, le col de Semmering (980 m.), qui conduit de Vienne à Trieste par Marburg et Laibach. Remarquons toutefois qu'une grande partie de la région comprise entre ces limites est dépourvue de neiges éternelles et d'une altitude bien inférieure à la limite de ces neiges.

Or, ainsi que feu John Ball, qui fit autorité en matière d'Alpes, l'a fait ressortir il y a longtemps, on n'accorde, dans le langage usuel, le caractère « alpestre » qu'à cette partie de la chaîne dont l'altitude moyenne est suffisante pour permettre l'accumulation de neiges éternelles. Dans ce sens, « les Alpes » ne comprendraient que la partie neigeuse et élevée de la chaîne — admis, cela va sans dire, que *tous* leurs sommets ne sont pas forcément neigeux, quelques-uns des plus élevés étant même rocheux jusqu'au faite, alors que d'autres, beaucoup plus bas, conservent grâce à leur configuration de la neige toute l'année. Dans le présent ouvrage, quand nous parlerons des Alpes, nous entendrons toujours la partie élevée et neigeuse des Alpes. Dans ce sens restreint, nous serons amenés à donner aux Alpes pour limites, à l'ouest, le col de Tende (1873 m.), qui relie Cuneo à Vintimille ou même à Nice par une voie un peu détournée qui franchit deux cols secondaires ; à l'est, la route fréquentée de longue date qui franchit la Tauern de Radstadt (1738 m.), conduisant de la vallée de l'Enns à celle de la Mur, puis par le Katschberg (1641 m.) dans la vallée de la Drave. On aboutit au col principal du côté du nord soit par le col de Pyhrn (945 m.) qui mène de Vienne par Linz à Liezen dans la vallée de l'Enns, soit directement de Salzbourg par la gorge de Lueg. Mais la prolongation naturelle de la route de la Tauern de Radstadt vers le sud, par les cols du Predil ou de la Pontebba, aurait le tort de retrancher de la chaîne des Alpes tout son

groupe sud-oriental. C'est pourquoi de Villach, dans la vallée de la Drave, notre frontière fera un grand coude vers l'est et le sud-est par Klagenfurt et le fond de la vallée de la Drave jusqu'à Marburg, pour faire un nouveau coude et suivre le dernier tronçon de la ligne de chemin de fer du Semmering, et aboutir à Trieste par Cilli et Laibach.

Essayons maintenant de répondre clairement et brièvement à la question posée en tête de ce chapitre : « Les Alpes » sont la partie la plus haute, ou partie neigeuse, de la grande chaîne de montagnes qui protège l'Italie au nord contre le monde extérieur, et que traversent un certain nombre de cols. Elles sont limitées à l'ouest par le col de Tende, à l'est par la Tauern de Radstadt. Elles sont constituées par une ligne de faite et par d'autres crêtes parallèles partiellement indépendantes, chacune de ces chaînes consistant en une arête principale projetant sur ses deux versants des ramifications entre lesquelles se creusent des vallées transversales. Au fond des vallées coulent des torrents, produits de la fonte des neiges, lesquels forment parfois des lacs considérables au point où ils atteignent le niveau de la plaine. Toutes ces eaux se déversent finalement dans l'une ou l'autre des mers qui baignent le continent européen.

CHAPITRE II

Les pâturages des Alpes,

Dans n'importe quelle vallée des Alpes on remarque au-dessus de la ceinture de forêts qui protège les villages et les habitations isolées, une zone occupée par des pentes herbeuses montant vers les confins de la région des neiges éternelles. Ce sont ces pentes qui sont appelées « alpes » ou « alpages » par les indigènes. Elles servent à la pâture du bétail pendant les mois d'été. Le foin fauché dans les prés du bas ne suffit pas aux besoins de la longue saison froide. A une époque récente, la zone inférieure de ces pâturages a fréquemment passé aux mains de propriétaires particuliers. Ces parcelles s'appellent, suivant les lieux, « Vorsass », « Voralp », ou « mayen ». On y met pâture le bétail au printemps et en automne; en été, on y fait du foin pour l'hiver. Les hauts pâturages ne sont pas fauchés; ils sont exclusivement réservés à l'alpage du bétail pendant l'été. Les portions les plus élevées sont abandonnées aux chèvres et aux moutons; on réserve aux vaches la zone médiane, où l'herbe est plus abondante et plus haute. Cette zone de la montagne porte des noms qui varient d'une région des Alpes à l'autre. Elle existe sur tous les points de la chaîne sans exception. Dans les districts de langue

allemande, un pâtre est appelé « Berg » ou « Alp », dans le Tyrol « Alm ». Dans les districts de langue française, on dit « alpe » ou « montagne » ; dans ceux de langue italienne, « alpe » ou « monte ». L'utilisation de ces pâtures d'été est probablement aussi ancienne que le peuplement des Alpes lui-même. La première mention connue de l'auteur concerne les « Alpes in Cenisio », les pâtures du Mont-Cenis, et remonte à 739. Il est parlé de la Sæmbtiser Alp sur le Sæntis, au pays d'Appenzell, dans un document de l'an 868 ; et l'alpe de Macugnaga, au fond du Val Anzasca, a fait l'objet d'un échange en 999 entre l'archevêque de Milan et les moines d'Arona. Parfois, dans le Dauphiné et dans l'Engadine par exemple, les pâtures à moutons furent jadis loués à des bergers de Provence ou des vallées bergamasques. Dans d'autres cas, les pâtures d'une vallée sont devenues la propriété de villages éloignés ; le cas est assez fréquent dans certaines parties du Tyrol. En Suisse, l'alpe d'Oberaar, près du Grimsel, a été achetée en 1514 par le village de Tœrbel, au-dessus de Stalden, dans la vallée de St-Nicolas, et est restée en sa possession jusqu'aujourd'hui. Un petit nombre de ces pâtures sont la propriété de grands monastères, comme ceux d'Engelberg et d'Einsiedeln, ou même de l'Etat, tandis que d'autres appartiennent à des particuliers ou à des corporations privées. Toutefois, en règle générale, les hauts pâtures d'une vallée alpestre sont la propriété collective des habitants de cette vallée.

Dans certains cas, les habitants d'une vallée ont empiété sur les pâtures des vallées voisines et se les sont appropriés, sans tenir compte des limites naturelles de leur territoire. Ces empiètements remontent sans doute à une antiquité assez reculée et ont toujours eu pour origine une lutte entre bergers rivaux.

La vallée d'Engelberg fournit un exemple typique

d'une lutte de ce genre : l'alpe de Blacken, tout au fond de la vallée, n'a jamais appartenu au monastère, mais était propriété de la commune uranaise d'Attinghausen, en face d'Altorf ; tandis que l'alpe inférieure de Surenen, qui se trouve un peu plus bas, fut finalement conquise par le même village après d'âpres différends avec les moines, qui se prolongèrent de 1273 à 1513. Les hommes d'Uri, à l'étroit dans les limites que leur assignait la nature, se sont approprié et possèdent encore à l'heure qu'il est des pâturages situés hors de leurs frontières. Ainsi les bourgeois de Spiringen, au-dessus d'Altorf, possèdent les splendides pâturages de l'Urnerboden, sur le versant glaronnais du Klausen, qui passent pour les plus beaux de la Suisse. Par contre les Tessinois ont réussi à conserver certains pâturages sur le versant nord du Gothard, ceux qui se trouvent entre le sommet du col et Hospenthal. Il y a d'autres cas similaires : les pâturages sur le versant de Meiringen de la Grande Scheidegg appartiennent à Grindelwald presque jusqu'à Rosenlauri ; ceux du versant nord de la Gemmi, y compris l'auberge de Schwarenbach, sont la propriété de Louèche-les-Bains, en Valais ; le cas de l'alpe d'Oberaar a été cité plus haut. L'alpe de Fenga (ou de Fimber), sur le versant tyrolien de la chaîne, est territoire suisse et appartient depuis des siècles à Remüs et à Sent, communes de la basse Engadine ; enfin les pâturages de Gross Fermunt, au haut du vallon de Montafon dans le Vorarlberg, appartiennent à Ardez, également dans la basse Engadine.

On compte actuellement sur territoire de la Confédération suisse, où une statistique minutieuse a été établie, environ 4478 alpages, dont la valeur cadastrale dépasse 77 millions de francs et capables de recevoir pendant l'été 270 389 têtes de bétail. Il peut y avoir, cela va sans dire, plus d'une alpe dans la même

vallée : on en compte sept dans la seule vallée de Grindelwald.

Ces pâturages estivaux sont broutés pendant environ trois mois de l'année ; le bétail y monte vers le milieu ou la fin de juin, pour redescendre vers la fin de septembre. Mais pendant ce laps de temps, les bêtes ne séjournent pas constamment au même endroit. Sur chaque alpage se trouvent deux ou trois, parfois même quatre groupes de chalets situés sur un nombre égal de zones parallèles ou concentriques appelées en allemand « Staffel », et séparées les unes des autres par des barrières de bois. Le bétail est parqué en juin sur la moins élevée de ces zones, remonte graduellement jusqu'à la plus haute, où il passe environ trois semaines en juillet et août, fait une halte au retour sur la zone médiane pour finalement achever l'estivage dans la zone inférieure. Le lait de chaque vache, s'il n'est pas cherché par le propriétaire, est pesé chaque jour, et à la fin de la saison le propriétaire a droit à une quantité de fromage correspondant à sa quote-part de lait, après déduction de ce qui revient en paiement au fromager (appelé en allemand « Senn », en français « fruitier ») et à ses aides. Le fromage est fait chaque jour et conservé dans de petites constructions appelées en allemand « Speicher » et posées sur des piliers de pierre, ce qui permet de les distinguer au premier coup d'œil des chalets servant d'habitation aux bergers ainsi que des étables où le bétail est abrité en cas de mauvais temps, ou dans telle autre circonstance exceptionnelle.

Il pourrait arriver, lorsque l'alpage n'est pas propriété privée, qu'on y envoie plus de bêtes qu'il n'en peut nourrir. Pour éviter pareille faute, les alpages sont à certaines époques, généralement assez espacées, taxés officiellement et déclarés bons pour tant de vaches. L'espace nécessaire à l'entretien d'une vache

pendant l'été est appelé un « Kuhstoss », ou « part de vache ». On estime qu'une part de vache doit suffire pour deux génisses, trois veaux ou trois moutons, quatre porcs ou huit chèvres (les chiffres varient légèrement suivant les alpages). En d'autres termes, le propriétaire a le droit d'envoyer à l'alpage, à son choix, une vache ou d'autres animaux, dans les proportions indiquées ci-dessus.

D'une façon tout à fait générale, — car les coutumes et les règlements diffèrent d'un lieu à un autre, parfois même entre deux localités tout à fait voisines, — il faut pour participer aux droits de pâture être bourgeois de la commune à laquelle appartient le pâturage. Ces droits (en allemand « Kuhrecht ») peuvent parfois être cédés en location pour l'été, ou être échangés contre des droits égaux sur un autre pâturage; en sorte que l'exploitation (« Besetzerschaft ») d'un alpage pendant une saison donnée ne se confond pas nécessairement avec sa propriété (« Besitzerschaft »). Le droit de pâture, avons-nous dit, appartient aux bourgeois de la commune propriétaire de l'alpage, mais pas forcément à tous les bourgeois, car dans certains cas il est nécessaire de remplir telle condition spéciale, comme par exemple d'être propriétaire d'une terre déterminée et officiellement enregistrée, dont la vente entraîne l'aliénation du droit qui y est attaché. Dans d'autres cas, le droit appartient à tous les bourgeois majeurs du sexe masculin, individuellement et non en leur qualité de propriétaires. On comprend d'après ce qui vient d'être dit qu'un bourgeois ne peut entretenir pendant l'hiver plus de bêtes qu'il n'en peut envoyer à l'alpage de son village pendant l'été; à moins que, toutefois, mais c'est là un cas très exceptionnel, il n'achète du foin pour son bétail supplémentaire ou ne possède une superficie de prés suffisante pour pouvoir se dispenser d'envoyer ses

bêtes à la montagne ou d'acheter des « droits de vache » de ses voisins.

Comme le bétail est la principale richesse des montagnards, on voit par ce qui précède que les pâturages d'été sont pour une vallée ou pour un village des Alpes, le pivot central sur lequel roule toute l'économie sociale de ses habitants. Sans pâturages, pas de bétail ; peu de pâturages, peu de bétail.

CHAPITRE III

Les neiges éternelles.

Gibbon, dans son *Autobiographie*, raconte qu'en 1783 « la mode de visiter les montagnes et les glaciers » avait attiré à Lausanne, sa résidence favorite, beaucoup d'étrangers venus dans le but exprès d'admirer ces merveilles. Il faisait probablement allusion plus spécialement aux glaciers de la vallée de Chamonix. Ce passage est en tout cas la preuve qu'au temps où il fut écrit, les régions glacées des Alpes n'inspiraient plus la terreur, mais étaient devenues plutôt l'objet d'une curiosité respectueuse, qui poussait bien des gens à venir voir de leurs propres yeux la plus énorme masse de neiges éternelles que l'on puisse rencontrer en Europe, celle qui recouvre la portion la plus élevée des Alpes. Cette mode nouvelle eut entre autres résultats celui de contribuer à familiariser les habitants de la plaine avec les phénomènes des régions glacées et de leur donner une idée plus juste de ce que ces régions étaient en réalité. C'était là chose bien nécessaire, car les écrits anciens révèlent l'existence de bien étranges notions à ce sujet.

Pline, Sénèque, Saint-Augustin et Claudien croyaient tous fermement qu'un cristal n'était que de la glace très fortement congelée. Cette théorie bizarre, déjà

combattue par Solinus, avait encore ses adeptes au xvi^e siècle, à ce que nous rapporte Josias Simler (1530-1576), qui émet des doutes à cet égard, tandis que ses contemporains Sébastien Münster (1489-1552) et Johannes Stumpf (1500-1566), sont déjà convaincus que les cristaux sont en réalité des pierres. Ces cristaux, disent-ils, quoique se rencontrant fréquemment dans les Alpes, n'ont rien de commun avec la glace, à laquelle ils ressemblent toutefois sous le rapport de l'éclat et de la transparence. Une autre erreur des anciens écrivains consistait à considérer la région des neiges éternelles comme une vaste mer de glace, dont la surface était à peine interrompue sur quelques points. Aussi, lorsque pour une raison ou pour une autre, il était jugé nécessaire de se frayer un chemin à travers cet océan glacé, le point auquel s'effectuait la traversée était appelé tout simplement « le glacier ». Ce nom s'appliquait en particulier au col du Théodule, qui conduit de Zermatt dans la vallée d'Aoste. Gilles Tschudi (1505-1572), qui traversa en personne ce col vers 1528, l'appelle « der Gletscher »; Münster et Stumpf emploient le même terme, tandis que Simler parle de la « Rosa ». Ce dernier auteur traduit le nom allemand par un vocable emprunté au patois de la vallée d'Aoste, qui désigne tout simplement un glacier et s'écrit indifféremment « roisa », « roësa », ou « reuse », et auquel l'appellation de « Mont-Rose », donnée au plus haut sommet de cette région, doit certainement son origine. A vrai dire, si nous regardons les cimes du fond d'une vallée, nous serons naturellement portés à croire à l'existence de cette mer de glace, non seulement par une similitude d'aspect, mais parce que de cet océan glacé, caché dans son lointain mystère et planant bien au-dessus du monde des humains, nous voyons descendre vers la vallée de grands torrents de glace, qui ont l'aspect de rivières,

bien que prenant leur source dans le réservoir central au lieu de s'y déverser, comme font les fleuves dans la mer. Ce n'est qu'en nous approchant des neiges éternelles et en les explorant que l'on peut se rendre compte du fait que cette prétendue mer de glace est loin de former une étendue ininterrompue, mais se subdivise en un complexe de mers secondaires, séparées les unes des autres par des espaces considérables dépourvus de neige. Et pourtant, au sens historique, ou plus exactement préhistorique, cette théorie de la mer de glace ininterrompue renferme un élément de vérité. Les savants ne nous ont-ils pas appris, en effet, qu'à une époque très reculée, qu'ils nomment l'époque glaciaire, l'Europe entière a été une vaste et uniforme mer de glace, laquelle s'est retirée depuis et a laissé subsister, comme derniers témoins de son existence, les neiges éternelles qui recouvrent la partie la plus élevée de la chaîne des Alpes ?

Les glaciers des Alpes ne pouvaient échapper à l'observation, car ils forment l'élément le plus caractéristique du paysage que l'on découvre au fond de presque chaque vallée alpestre. La barrière formidable qu'ils opposent à l'homme devait en outre les imposer à l'attention. Il est possible que la « *rupes alba* » dont on trouve mention dans la charte de fondation du Prieuré de Chamonix (1091) désigne en réalité une « roche blanche » et non — ce qui est toutefois la conviction de l'auteur de ces lignes — les neiges étincelantes du Mont-Blanc. Nous ne tiendrons pas compte de deux documents relatifs aux glaciers de Grindelwald, datés de 1146 et 1173, dont l'authenticité est douteuse. On trouve par contre une mention certaine de ces glaciers dans des actes de 1220, de 1246, de 1247 et de 1252, et dans chaque cas le glacier est désigné comme limite d'une terre. En 1353 il est question des « montagnes appelées glaciers,

en allemand Gletscher », qui se voient du fond de la vallée de la Simme. Au xvi^e siècle, les trois géographes suisses déjà mentionnés, Stumpf en 1548, Münster en 1550 et Simler en 1574, ainsi que Ulrich Campell vers 1572, donnent de longues descriptions de glaciers, mais à ce qu'il semble, seulement par ouï-dire. Campell, comme de juste puisqu'il était né à Sûs, s'occupe des glaciers de la basse Engadine ; les trois autres descriptions concernent les deux glaciers de Grindelwald. Ceux-ci — ils ont beaucoup reculé depuis — étaient alors si faciles à voir et à approcher, débouchant comme ils le font dans une vallée peu élevée et d'accès très facile, qu'il est tout naturel qu'ils aient été les premiers observés et aient même été considérés comme le glacier-type, ainsi qu'il ressort des écrits de Thomas Schœpf (1577), H.-R. Rebmann (1606), Mathieu Merian (1642), J.-J. Wagner (1680), J.-H. Hottinger (1706), J.-J. Scheuchzer (1723) et A. de Haller (1732). Ce n'est qu'à partir de J.-G. Altmann (1751) et de G.-S. Gruner (1760) que nous trouvons des descriptions détaillées d'autres glaciers des Alpes. Merian est le premier à notre connaissance qui, en 1642, ait donné une gravure représentant les glaciers de Grindelwald. La gravure de Merian se trouve dans une publication dont le texte est d'un nommé Martin Zeiller, autrichien. Merian était bâlois d'origine, mais habitait Francfort sur le Main. Sa gravure est très probablement la première de son espèce et a servi longtemps de modèle chaque fois qu'il s'agissait de représenter ce curieux phénomène naturel. Elle a probablement inspiré la curieuse illustration qui accompagne une description des glaciers publiée en langue anglaise en 1673-1674, la seconde par rang d'ancienneté parmi celles connues en cette langue. Nous donnons ci-dessous une traduction des trois plus anciens documents parus en anglais au sujet de ces glaciers. La lettre

de 1669, la première en date, a ceci d'intéressant qu'elle est aussi la plus ancienne description connue d'un glacier dont l'auteur soit un Suisse. L'original (perdu) était en langue latine. Les trois fragments que nous reproduisons ont paru dans les *Philosophical Transactions* de la Royal Society. Ils sont très peu connus, et l'on trouvera sans doute quelque intérêt à leur traduction française :

1. *Phil. Trans.*, N° 49, p. 982-983, 21 juin 1669. *Extrait d'une lettre, écrite par M. Muraltus [Johannes von M., 1645-1733], de Zurich, à M. Haak [Théodore H., 1605-1690, membre de la Royal Society, 1663], Fellow de la Royal Society, concernant les montagnes glacées et cristallines de l'Helvétie, appelées le glacier. Traduit du latin :*

Les plus hautes montagnes glacées de l'*Helvétie*, aux environs de *Valesia* et d'*Augusta* [le Valais et Aoste, qui est situé à tort en Suisse par l'auteur] dans le canton de Berne; aux environs de *Taminium* [Tamins, dans les Grisons] et *Tavetsch* [Sedrun] de Rhétie, apparaissent en tout temps couvertes de neige. La neige, fondue par la chaleur de l'été, et sur laquelle d'autre neige est tombée peu après, se durcit en glace qui, petit à petit, au bout d'une longue épuration se transforme finalement en une pierre qui ne le cède en rien au cristal pour la dureté et la transparence. Ces pierres, étroitement jointes et comprimées ensemble, forment toute une montagne, et une montagne extrêmement solide; quoique cependant les gens de la campagne aient vu pendant l'été cette montagne se fendre avec un craquement semblable au tonnerre; phénomène que les chasseurs connaissent bien à leur grand dam, car de telles fentes recouvertes de neige par le vent, sont la mort de ceux qui s'y aventurent. En creusant au pied de ces montagnes, on extrait à grand-peine des cristaux qui se trouvent mêlés à d'autres fossiles, et sont de deux espèces différemment colorées; les uns sont foncés et opaques, et désignés par quelques-uns sous le nom de minéral de cristal; on les trouve en abondance en faisant l'ascension du mont *Gothard*; d'autres sont transparents, très purs et clairs comme du verre de Venise; hexagonaux, petits et grands: ainsi dans les montagnes de *Valesia*, et de la ville nommée *Urselen* [Andermatt, dans la vallée d'Urseren, au pied de la montée du Saint-Gothard], au pied de la colline *Schelenin* [la gorge des Schöllenen], on les extrait et les vend un bon prix. De cette dernière espèce, mes parents ont vendu il y a quatre ans un très gros et très bel échantillon à *Milan* pour 80 livres sterling.

Voici les observations que j'ai faites à propos de ces hauteurs; j'ai écrit il y a un mois à des habitants du pays et je vous écrirai ce que je pourrai encore apprendre d'eux.

Septembre 1668.

2. *Phil. Trans.*, N° 100, p. 6191-6192, 9 février 1673-1674.

Une description complémentaire et représentation des montagnes

glacées, appelées le glacier, dans le canton de Berne en Helvétie; dont il a déjà été question dans le N° 49 de ces feuilles.

Ce rapport nous a été adressé de *Paris* par cette digne et obligeante personne, M. *Justel* [Henri Justel, 1620-1693, surintendant de la Royal Library, palais de St-James, à Londres], qui l'avait lui-même reçu d'une source locale digne de foi, en ces termes : la montagne glacée dont je vous ai envoyé un croquis (voir planche 2) mérite d'être vue. La lettre *A* désigne la montagne elle-même [le glacier inférieur de Grindelwald] qui est très haute et avance chaque année sur les prairies environnantes, son accroissement s'accompagnant de bruits et de craquements violents. On y voit de grands trous et des cavernes qui se forment lorsque la glace éclate ; ce qui se produit en tout temps, mais surtout pendant les canicules. Les chasseurs y pendent leur gibier pendant la grande chaleur, pour le préserver de la corruption. Très peu de la surface fond pendant l'été, et tout regèle pendant la nuit. Pendant que le soleil brille, on aperçoit une grande variété de couleurs, comme au travers d'un prisme.

B. est un ruisseau [la Lüttschine], qui sort de sous la glace et est assez profond et très froid.

C. sont les chalets, bâtis à l'origine très loin de la montagne ; aujourd'hui ils en sont tout près, par suite de l'accroissement de la glace.

Il y a une autre montagne du même genre près de *Genève* [la chaîne du Mont-Blanc] et une autre sur les *Alpes* [par où il faut entendre la chaîne principale des Alpes]. Un certain frère *capucin* me dit avoir été sur la plus haute de ces montagnes avec un marchand de cristaux, lequel, ayant frappé de son marteau un rocher, entendit qu'il sonnait creux, y fit un trou d'où il retira une substance semblable au *talc*, ce qui pour lui décelait la présence du cristal. Après quoi il fit exploser un grand trou au moyen de poudre à canon et trouva du cristal au fond.

3. *Phil. Trans.*, N° 320, p. 316-17, mars et avril 1709.

Partie d'une lettre de William Burnet, Esq. ; F. R. S. [fils du célèbre évêque Gilbert Burnet], à *Dr* Hans Sloane, secrétaire de la Royal Society, concernant les montagnes glacées de la Suisse.

Monsieur,

Genève, 12 octobre 1708.

Après m'être rendu à *Zurich*, je résolus d'aller voir par moi-même les montagnes de glace de la Suisse. En conséquence je me rendis au *Grindelwald*, une montagne à deux journées de voyage de *Berne*. Là je vis, entre deux montagnes, comme une rivière de glace, qui se partage en deux bras, et dans sa course du haut des montignes jusqu'à leur pied, s'enfle en vastes monticules, quelques-uns plus gros que le dôme de St-Paul. L'origine de ce phénomène me paraît être la suivante. Ces montagnes sont couvertes toute l'année de neige à leur sommet ; cette neige fond pendant l'été et tombe dans le fond où le soleil n'atteint jamais : là elle gèle, ce qui, comme chacun sait, advient plus facilement à la neige fondue qu'à l'eau ordinaire. Ainsi la masse de glace a augmenté d'année en année, jusqu'à atteindre le sommet. La raison pour laquelle l'eau a toujours gelé, lors même que les rayons du soleil, donnant sur la partie médiane de la montagne, et plus haut, frappent sur cette eau pendant

une partie de la journée, c'est que l'eau de fonte se fraie un chemin sous la glace déjà formée et y gèle, ce faisant, elle augmente de volume et soulève la calotte de glace supérieure, y occasionnant ces ruptures et ces fentes qui répandent la frayeur dans le voisinage. La raison en est claire, car cette calotte étant solide, ne peut se dilater sans se fissurer, ce qui a lieu avec accompagnement d'un bruit terrible. On m'a dit sur les lieux que la montagne avance pendant sept ans et recule les sept années suivantes ; mais je me méfie que cette observation n'est pas exacte et je crois que ces gens le disent pour se donner l'air de savoir quelque chose d'extraordinaire. De plus il n'y a personne là-bas qui ait observé le phénomène assez longtemps pour avoir le droit d'affirmer pareille chose avec certitude. S'il y a un fond de vérité dans cette observation, il semble que ce doit être ceci : dans les étés chauds la montagne avance, et dans les étés moins chauds elle diminue, car il y a alors moins de neige fondue. Tel est le cas actuellement, les derniers étés ayant été plutôt froids (voir *Philosoph. Transact.*, Nos 49 à 100).

C'est environ un demi-siècle plus tard que commença, ainsi que nous le verrons au chapitre IX, l'exploration des glaciers et des neiges éternelles des Alpes. Il se passa du temps avant que leur véritable nature et leurs caractères physiques principaux aient été établis par une suite d'observations personnelles, résultat des recherches persévérantes d'hommes compétents, qui après s'y être préparés méthodiquement, allèrent sur place étudier des phénomènes restés jusque-là mystérieux.

Essayons de résumer les résultats définitivement acquis à la suite de ces travaux.

Par « région neigeuse des Alpes », nous entendons naturellement cette partie de la chaîne qui est recouverte de « neiges éternelles ». Mais il n'est pas possible de tracer une ligne de démarcation bien nette entre la région où la neige ne fond jamais complètement et celle qui se découvre à la suite des chaleurs de l'été. Par définition, cette limite inférieure des neiges se trouve au point où la quantité de neige fondue pendant l'été est identique à celle tombée pendant l'hiver. Mais ce point varie considérablement d'un district à l'autre et même le long d'une même vallée. Il est influencé par plusieurs facteurs : l'exposition de la

pente aux rayons du soleil, les vents, la nature géologique du sol, etc. De sorte qu'on ne peut fixer une altitude uniforme à la limite des neiges éternelles. Le fait est très apparent en été ou aux premiers jours de l'automne lorsque le temps se découvre après une chute de neige sur les hauteurs qui entourent une vallée. Au moment où les nuages se dissipent, la limite de la neige fraîche forme autour du spectateur une ligne horizontale aussi nette que si elle avait été tracée à la règle. Mais après quelques heures d'insolation, on constate que la neige a fondu plus rapidement sur certains points que sur d'autres, si bien que la ligne blanche apparaît désormais extrêmement irrégulière, avec des festons et des angles très marqués.

Renonçant à évaluer en mètres avec une précision scientifique l'altitude à laquelle commencent les neiges éternelles, nous nous contenterons de dire qu'à partir d'une certaine hauteur, on trouve toujours de la neige sur la montagne, bien que l'épaisseur de la couche soit apte à subir des variations journalières. Lorsqu'il pleut dans le bas, il neige dans le haut, la température s'abaissant à mesure que l'on s'élève dans l'atmosphère. Toutefois, cette neige qui tombe sur les sommets ne constitue pas d'emblée un glacier. La glace dont sont formés les glaciers a certes commencé par être de la neige, mais elle a dû passer premièrement par l'état intermédiaire de « névé » ou de « Firn » avant de se transformer définitivement en glace. Il nous faut donc distinguer soigneusement entre trois états de l'eau atmosphérique cristallisée : la *neige*, le *névé* et la *glace*.

La *neige* qui tombe sur les plus hautes pentes de la montagne est sèche, fine, poudreuse et granulée. Une partie de cette neige fond ; une autre partie est soulevée par les vents violents et forme ces « tourmentes de neige », en allemand « Guxen », aussi redoutées des

montagnards ou des touristes que les tempêtes de sable le sont des habitants du désert. Une proportion plus ou moins forte de la neige tombée pendant l'hiver reste toutefois sur place, soit dans des creux qui la retiennent, soit sur des pentes d'où elle tombe en formant des « avalanches », pour se tasser plus bas en masse compacte. Tel est le premier acte de la métamorphose.

Petit à petit, la radiation solaire pendant le jour, la basse température pendant la nuit soudent les particules de neige plus ou moins solidement entre elles. La croûte extérieure fond dans une certaine mesure, mais la masse devient toujours plus dure et plus dense. Cette masse s'alourdit graduellement et son poids la fait descendre lentement le long de la pente, le tassement qui en résulte la rendant toujours plus compacte et homogène. Ainsi la neige tombée aux grandes altitudes se transforme graduellement en *névé*. Cette masse, on le comprend, n'est pas fluide comme de l'eau. En cheminant sur les rocs inclinés qui lui servent de lit, elle se fissure, ce qui produit dans son épaisseur non seulement des crevasses ou des trous, mais encore le phénomène connu sous le nom de « séracs ». Ceux-ci se présentent sous la forme d'énormes blocs détachés les uns des autres, formant un véritable dédale de prismes ou parallélépipèdes sur les points où la pente s'accroît. Ils doivent leur nom à la curieuse coloration opaline qui les fait ressembler à ces fromages maigres tirés du petit-lait et comprimés en blocs cubiques, que les gens de la vallée de Chamonix appellent ainsi en leur dialecte.

Le *névé* n'est pas encore le *glacier*. Il est la matière première qui entre dans la composition du glacier, ou encore le réservoir où s'alimente le glacier. Dans certains cas cependant, comme au Blaugletscherli, près de Grindelwald, la transformation n'aboutit jamais

à l'état définitif, de sorte que ces soi-disant glaciers ne sont en réalité que du névé. Là où les choses suivent leur cours normal, le névé en descendant vers la vallée subit une compression toujours plus considérable en cherchant à se frayer un chemin le long d'une gorge étroite vers la plaine. Cette pression achève la transformation de la neige durcie, ou névé, en glace véritable, désormais transparente. C'est alors seulement que le fleuve glacé devient, à proprement parler, un glacier. Dans le glacier comme dans le névé, les cassures provoquées par le glissement de la masse sur son lit incliné sont appelées crevasses ou « Schründen ». La grande crevasse qui se produit par arrachement sur le bord supérieur du glacier, au point où celui-ci rencontre la roche, a reçu un nom spécial : on l'appelle en français « rimaye » et en allemand « Bergschrund ».

La surface d'un glacier n'est jamais unie et lisse comme celle d'une patinoire. Même lorsque le glacier est relativement horizontal, sa surface est bosselée de nombreuses protubérances, causées par l'action variable des rayons solaires selon que la surface est nue ou plus ou moins recouverte de sable et de débris. Ces protubérances assument parfois la forme de cônes d'une certaine élévation coiffés d'un gros bloc de pierre, qui a fait parasol et retardé la fonte de la glace placée dans le champ de son ombre. Ces piliers de glace surmontés d'un rocher ont reçu le nom de « tables glaciaires » et sont un des phénomènes les plus curieux que présentent les glaciers. En d'autres endroits la glace est toute parsemée de petites pierres. Les ruisselets que forme la fonte pendant le jour et qui courent à la surface du glacier ne peuvent pas, vu l'inégalité de cette surface, suivre une course rectiligne. Ils suivent la ligne de plus grande pente et s'y creusent un lit dans la glace. Quand un de ces petits ruisseaux rencontre un trou,

ou une crevasse, l'eau s'engouffre dans les profondeurs de la masse et va rejoindre le lit rocheux qui la supporte. Elle élargit peu à peu le chenal dans lequel elle coule et creuse ainsi des entonnoirs verticaux dans lesquels elle tombe en cascade. Ces cascades sont appelées des « moulins ». Si le glacier voit sa pente s'incliner brusquement, la glace, comme dans le cas du névé, forme des crevasses de plus en plus nombreuses, et prend parfois aux descentes les plus rapides l'aspect de cascades de glace. Ces chutes de glace sont un entassement formidable de grands blocs aux formes les plus variées, mais transparents et d'une merveilleuse teinte bleue qui permet de les distinguer aisément des chutes de séracs opalins que l'on rencontre parmi les névés.

Il est absolument prouvé aujourd'hui que les glaciers, de même que les névés qui les alimentent, se meuvent dans la direction des vallées. Le *fait* du mouvement des glaciers a été définitivement établi entre 1840 et 1850 par de patients observateurs, entre autres par l'Écossais J.-D. Forbes (1809-1868), qui effectua une série de mensurations exactes sur la Mer de glace de Chamonix dans l'été de 1842. Quant aux *causes* physiques de ce mouvement descendant, elles restent encore plus ou moins mystérieuses et bien des hypothèses ont été proposées. Dans cet ouvrage, il doit nous suffire de constater le fait universellement admis du mouvement lui-même. Or la glace, bien que plastique jusqu'à un certain point et susceptible de céder à la pression, n'est pas extensible et se brise sous l'effort de la traction. Telle est la cause du crevassement. Comme c'est le cas pour l'eau d'une rivière, la glace d'un glacier se meut plus rapidement vers son milieu que sur les bords, ces derniers ayant à vaincre la résistance que leur opposent les berges rocheuses. On a constaté également que la couche superficielle du gla-

cier chemine plus vite que la couche profonde, et cela pour une raison identique : la résistance qu'oppose la friction contre le lit rocheux. Cette inégalité de mouvement entre les diverses parties de la masse donne naissance à divers genres de crevasses, les unes transversales — ce sont les plus nombreuses — les autres marginales, les autres longitudinales. Lorsque la pente diminue et que le lit du glacier se rapproche de l'horizontale, les crevasses se referment, les cascades de glace se ressoudent et la surface reprend son apparence relativement unie et compacte.

Une autre conséquence du mouvement des glaciers est que l'énorme masse gelée laisse des traces de son action sur le lit rocheux qui la supporte. Elle use les angles de la pierre et donne aux roches l'apparence connue sous le nom de roches moutonnées, à cause de leur ressemblance avec le dos d'un mouton. Si, comme il arrive souvent, des fragments de pierre dure tombent dans une crevasse et parviennent ainsi jusqu'au lit du glacier, ils sont entraînés par la masse en mouvement et raient de stries parfois profondes les roches plus tendres sur lesquelles ils passent.

Je n'ai eu qu'une seule fois l'occasion, au cours d'une carrière d'alpiniste de trente-quatre ans, de surprendre à l'œuvre ce double processus, ou plutôt, vu la lenteur extrême avec laquelle avancent les glaciers, de me rendre compte par moi-même de ses effets. Nous *descendions* le glacier inférieur qui se trouve au-dessous du Jungfraujoch, sur le versant de la Wengernalp. Une crevasse énorme nous barra la route, qui ne pouvait être ni tournée, ni traversée. Notre marche se trouvait complètement arrêtée. Mais notre brave guide, qui n'était autre que le fameux Christian Almer, de Grindelwald, n'eut pas un instant d'hésitation. Il tailla un escalier dans la paroi de la crevasse par lequel nous pûmes atteindre le lit même du glacier. Puis nous nous engageâmes à sa

suite sous le glacier, marchant sur la roche nue, jusqu'à l'ouverture d'une crevasse située plus en aval, aux flancs de laquelle Almer tailla un nouvel escalier qui nous permit de regagner la surface. Nous avons passé dans les entrailles du fleuve gelé en tout une demi-heure. Cela se passait en juillet 1872 et je n'ai jamais oublié le spectacle vu de mes yeux du lit d'un glacier poli et en même temps rayé par des fragments aigus de roche dure. C'est là une expérience que peu de grimpeurs ont été à même de faire et une leçon de choses qui vaut toutes les théories et tous les traités sur la matière.

Dans sa descente, le glacier finit par atteindre un point où la fonte dépasse l'apport de glace nouvelle. La glace qui le compose se résout alors en eau, et cette eau, jointe aux torrents qui courent sur le fond du lit du glacier dans toute sa longueur, forme la source d'une rivière.

Ces émissaires de glaciers peuvent être de terribles agents de destruction, ravageant tout sur leur passage, ou au contraire des agents de fertilisation pour les vallées de montagne. Leur eau est rendue laiteuse par l'abondance du sable fin arraché au lit du glacier qu'elle tient en suspension.

Ces torrents glaciaires font leur jonction dans les vallées principales, formant sur leur route des cascades et des lacs. Leur réunion constitue au débouché sur la plaine les fleuves — la plupart des grands fleuves de l'Europe prennent leur source dans les glaces des Alpes — et ces derniers aboutissent finalement à la mer.

J'ai parlé à plusieurs reprises des pierres de toutes dimensions que l'on rencontre à la surface des glaciers. Il va de soi que ces pierres sont tombées sur la glace des hauteurs qui la dominent. Quand une grande quantité de pierres tombent sur le bord d'un glacier,

elles y forment une « moraine latérale » (« Gandegg^T » est le terme général par lequel les Bernois désignent toute espèce de moraine). Le talus formé au pied d'un glacier par les débris constitue la « moraine terminale ». Quand deux glaciers se rejoignent pour n'en plus former qu'un seul, les moraines latérales de leurs deux bords internes se mêlent pour former une « moraine médiane » (appelée en allemand « Gufer », surtout s'il s'agit de moraines composées de petits débris, et non de blocs). D'anciennes moraines dont on a reconnu l'existence en des endroits aujourd'hui très éloignés de tout glacier, prouvent qu'en ces endroits des glaciers ont dû exister à une certaine époque. Cette preuve est renforcée par l'existence de « roches moutonnées » et de « stries » dont l'origine glaciaire est incontestable. Une autre preuve est l'existence d'énormes blocs, dont la roche est d'une espèce étrangère au site, et qui ne peuvent avoir été amenés là que par un glacier disparu depuis longtemps. On appelle ces témoins des « blocs erratiques ». B.-F. Kuhn passe pour avoir le premier, dans un mémoire publié en 1787, émis l'hypothèse d'une extension considérable des glaciers à une époque très reculée. Il avait été mis sur la voie par la découverte d'anciennes moraines. En 1802 et en 1816, John Playfair aboutit indépendamment de son côté aux mêmes conclusions par l'étude des blocs erratiques. En 1821, I. Venetz (son mémoire ne fut publié qu'en 1833) réunit toute une série de preuves positives de l'avancement et du recul alternatif des glaciers suisses au cours des temps historiques. Il est possible que cette idée féconde ait été inspirée à Venetz par les observations très ingénieuses d'un simple paysan valaisan, nommé J.-P. Perraudin (1767-1858). Ce Perraudin exerçait les professions de charpentier et de chasseur à Lourtier, dans la vallée de Bagnes. On sait qu'en

1815, il raconta à Charpentier comment l'existence des blocs erratiques l'avait amené à la conviction qu'un immense glacier avait dû jadis descendre la vallée de la Dranse jusqu'à Martigny. On a retrouvé en outre une note manuscrite de Perraudin datée de 1818, dans laquelle il déclare que les stries observées par lui dans sa vallée natale sur des rochers aujourd'hui éloignés de tout glacier, l'ont convaincu que toute la vallée de Bagnes avait dû être remplie jadis par un glacier. Rendons l'honneur qui lui est dû à cet humble observateur de la première heure, à qui Venetz en 1821 et Charpentier en 1841 se contentent d'accorder chacun une brève mention, mais dont le véritable mérite a été mis récemment (en 1899) en lumière par le professeur F.-A. Forel (1841-1912), la plus haute autorité suisse en matière de glaciers. Perraudin aurait du reste eu un rival, dit-on, en la personne d'un guide de Chamonix, Marie Deville. Ce dernier serait arrivé à des conclusions identiques en 1815, et lui aussi par l'observation des stries et des blocs erratiques rencontrés à grande distance de tout glacier actuellement existant.

Qui peut prévoir le moment où des glaciers actuels il ne restera que les moraines et les stries qui auront marqué leur passage ? D'une façon générale on constate que tous les glaciers des Alpes reculent. A peine si l'un ou l'autre montre exceptionnellement pendant un certain nombre d'années une tendance à avancer. Il existe encore aujourd'hui de véritables glaciers dans tous les districts des Alpes, même dans les Alpes Maritimes à l'une des extrémités de la chaîne et dans les Dolomites et les Alpes Juliennes à l'autre, bien que sur les sommets les plus septentrionaux et sur la Zugspitze ils soient généralement de peu d'étendue. Le Glärnisch a un petit glacier ; le Säntis un névé seulement. Les plus grandes étendues de glace se trou-

vent dans les Alpes du Dauphiné, les Alpes Graies, la chaîne du Mont-Blanc, les Alpes Pennines, l'Oberland bernois, le massif de la Bernina, le groupe de l'Adamello, les chaînes de l'Ortler et de l'Oetzthal, enfin celle de la Tauern plus à l'est. Le nombre total des glaciers n'a pas été établi avec précision, pas plus que la surface exacte qu'ils recouvrent, bien que des estimations aient été faites pour certains groupes spéciaux. Les trois plus longs glaciers des Alpes se trouvent dans l'Oberland bernois, bien que ce massif ne fasse pas partie intégrante de la chaîne principale. Le glacier d'Aletsch a 26 km. et trois quarts, les glaciers d'Unteraar et de Fiesch chacun 16, le glacier de Gauri 13 et demi. Le glacier de Gorner et la Mer de glace de Chamonix ne dépassent pas 15 km. Le plus long glacier de la chaîne du Mont-Blanc après la Mer de glace est le glacier d'Argentière (10,6 km.). Le glacier inférieur de Grindelwald n'atteint que 10 km. Dans les Alpes orientales, le glacier de Pasterze (Gross Glockner) vient en tête avec 10,4 km. Il est suivi de près par deux glaciers de l'Oetzthal, le Gepatsch (10,2 km.) et le Hintereis (9,7 km.).

Suivant les régions, les glaciers sont désignés sous plusieurs noms différents. Français et Anglais emploient le même mot, qu'ils prononcent du reste différemment. Le terme italien est « ghiacciaio » (plus rarement « ruise »). En Suisse allemande on dit « Gletscher ». Dans les Alpes orientales, on emploie « Ferner », « vedretta », et « Kees », cette dernière appellation spéciale à la Carinthie. On rencontre aussi les noms régionaux de « biegn » en Valais et de « vadret » en Engadine.

L'histoire alpestre est riche en anecdotes relatives aux glaciers, le plus grand nombre ayant trait à des malheureux tombés dans des crevasses. On sait qu'après un certain laps de temps, les objets tombés dans une

crevasse au haut d'un glacier reparaissent au bas. Des reliques des expéditions Hamel (1820) et Arkwright (1866), qui toutes deux périrent au lieu dit « l'ancien passage » à peu de distance du sommet du Mont-Blanc, reparurent au jour à l'extrémité du glacier des Bossons, c'est-à-dire bien loin du lieu de la catastrophe, les premières entre 1861 et 1863, les secondes en 1897. Le 1^{er} septembre 1866, mon guide de l'Oberland et moi-même avons découvert les restes d'un chasseur ou d'un berger. Nous descendions le glacier qui se trouve au fond du Val de Rhêmes, un des tributaires méridionaux de la vallée d'Aoste, quand, au sommet de la grande moraine terminale, notre attention fut attirée par une curieuse rangée de courbes régulières à la surface de la glace, chacune de ces courbes consistant en une série de petits objets de couleur sombre. Nous étant approchés nous constatâmes qu'il s'agissait de fragments d'un crâne et d'autres ossements, d'un chapeau de feutre, d'un sabot dans lequel restait un clou, d'un fragment d'étoffe, d'un morceau de canne, etc. Sans aucun doute, nous étions en présence des restes de quelque voyageur isolé qui avait trouvé la mort sur le glacier bien des années auparavant. Je rendis compte de notre découverte au curé de Notre-Dame de Rhêmes le même soir. Il me dit que des trouvailles semblables avaient été faites auparavant, et qu'en une occasion on avait recueilli auprès des ossements une pièce de monnaie datant du XVII^e ou du XVIII^e siècle, d'où l'on peut se faire une idée du temps écoulé depuis l'accident.

Une histoire extraordinaire de rescapé d'une crevasse est celle de Christian Bohren au glacier supérieur de Grindelwald, le 7 juillet 1787. Un récit circonstancié nous en a été conservé, de sorte que les faits eux-mêmes sont hors de conteste. Au jour dit, Bohren et son domestique Christian Inæbnit condui-

saient des moutons et des chèvres d'un pâturage au pied du Wetterhorn sur un autre situé au pied du Mettenberg. Inæbnit marchait devant quand il entendit un cri. S'étant retourné, il vit que son maître avait disparu, sans doute au fond d'une crevasse. Après avoir conduit les bêtes en lieu sûr, il revint en courant sur le lieu de l'accident et, d'après son propre récit de l'aventure, il se mit à appeler Bohren. Du fond d'une crevasse il entendit qu'on lui répondait : Bohren était vivant, mais avait un bras cassé. Pour la suite de l'aventure, Bohren fit le récit suivant, publié en août 1787 et répété verbalement par lui en 1810. S'étant aperçu qu'il pouvait se tenir droit, il remarqua bientôt un cours d'eau coulant tout près de lui. Cette eau était trop chaude, selon lui, pour être de l'eau de glace. Il en conclut qu'en remontant le courant il finirait par émerger au jour. Il suivit immédiatement son idée, et parvenu sur la berge droite du glacier, il reconnut que le cours d'eau en question était le Weissbach, un torrent qui descend des pentes du Wetterhorn et s'engouffre au lieu dit « im Schlupf », entre l'Enge et le Zybach's Platten ou Tritten, exactement au point où l'on traverse généralement le replat du glacier entre les deux dernières chûtes de glace. Ayant réussi, nonobstant son bras cassé, à redescendre jusqu'au niveau de la vallée, il rencontra une caravane venue à sa recherche avec des cordes et des échelles. La version du domestique (rapportée par le fils de ce dernier) est un peu différente. Inæbnit, revenu sur la rive droite du glacier, se serait dit qu'en descendant le Weissbach il aurait des chances de retrouver son maître. Il aurait suivi ce plan et serait parvenu ainsi à sortir Bohren de sa triste situation. La profondeur de la crevasse est évaluée par l'un des deux héros de l'aventure à 20 m, par l'autre à 8 environ. Dans l'une et l'autre version, c'est le Weissbach qui a joué le rôle

principal dans le sauvetage, et non, comme on l'a souvent prétendu, la Lüttschine, qui coule au pied du glacier. Bohren évalue la distance parcourue par lui sous la glace à 40 m. Il ne semble pas qu'il ait eu à souffrir sérieusement des suites de son accident, puisqu'il ne mourut qu'en 1817, âgé de 62 ans. Un de ses petits-fils devint le fameux Peter Bohren, surnommé « der Gletscherwolf » (le loup des glaciers), qui mourut en 1882.

Parmi les us et coutumes relatifs aux glaciers il en est d'assez curieux. Signalons entre autres l'étrange servitude du ^{xv}^e siècle aux termes de laquelle certains villages de la vallée d'Ayas (tributaire de la vallée d'Aoste) devaient recouvrir de terre le glacier de Becca Torché (3015 m.) de façon à empêcher que l'éclat de la neige endommage le teint des nobles dames de la maison de Challant, propriétaire de la vallée ! Dans les temps modernes, la question du droit de propriété sur les glaciers a acquis un intérêt pratique. La glace de plusieurs glaciers est exploitée pour l'alimentation des villes : à qui appartient le droit d'accorder des concessions pour ce genre d'exploitation ? Une finance est souvent prélevée à l'entrée des grottes creusées artificiellement dans la glace au pied de certains glaciers : qui est en droit d'autoriser ce prélèvement ? Le recul des glaciers découvre des espaces assez considérables : à qui appartiennent ces terrains ? Les juristes ont dépensé beaucoup d'encre à élaborer d'ingénieuses théories à propos de ces questions. Dans la pratique, il a été généralement admis que le droit de propriété sur les glaciers appartient à l'État plutôt qu'aux communes. Tel est le cas en Italie, en France, dans le Tyrol, dans le duché de Salzbourg. En Suisse, par État il faut entendre le canton, et c'est ainsi le canton qui est réputé propriétaire en Valais, dans le pays de Vaud et à Berne. Dans le canton de Vaud, la

commune d'Ormonts-dessus refusa en 1863 de laisser englober les glaciers des Diablerets dans le périmètre communal, ne voulant pas supporter les frais de mensuration et redoutant un surcroît d'impôts. D'autre part, dans le même canton, la commune de Bex s'arrogea en 1863 le droit de concéder l'exploitation des glaciers situés sur son territoire ; mais en 1864 l'autorité cantonale intervint, voyant dans cet acte un empiétement sur les droits souverains de l'Etat et elle réussit à faire triompher son point de vue. Dans les Grisons, les communes ont toujours joui de droits très étendus ; pendant longtemps elles exercèrent même tous les droits souverains. Aussi dans ce canton les glaciers sont-ils considérés comme appartenant aux propriétaires du sol qu'ils recouvrent, c'est-à-dire aux communes. Le glacier de la Scaletta (au-dessus de Davos) constitue une curieuse exception : ce glacier est propriété privée. Il existe, comme on sait, un assez grand nombre d'alpes ou pâturages en Suisse qui sont propriété privée. Sous le régime du droit en vigueur aux Grisons, on en arrive à concevoir la possibilité pour un milliardaire en quête de placements originaux, d'acheter des glaciers, voire même de les accaparer et d'en acquérir le monopole ! Cette perspective suggère de bien amusantes conséquences et ouvre à la spéculation des horizons infinis.

Un chapitre, si succinct soit-il, sur les régions neigeuses des Alpes, serait forcément incomplet s'il n'y était pas fait mention de deux phénomènes dont ces régions sont le théâtre. L'un est l'existence de superficies parfois considérables recouvertes, surtout au commencement de l'été, de *neige rouge*. On rencontre cette coloration sur les pentes de neige qui dominent les glaciers plutôt que sur les glaciers eux-mêmes. On a cru longtemps qu'elle était due à un animal microscopique, mais il est aujourd'hui établi qu'elle est

causée par une plante non moins microscopique, la *Chlamydococcus nivalis*, laquelle est rose au temps de la germination, rouge foncé plus tard et se résout en une poussière noire à la fin de la végétation. Cette neige rouge offre un coup d'œil très curieux, mais le phénomène n'est pas très commun.

Quelques mots maintenant sur un autre phénomène, les *avalanches*, mot qui signifie étymologiquement « qui descend vers une vallée » ; en allemand « Lawinen », orthographié aussi « Lauinen », en italien « valanga » et en ladin de l'Engadine « lavina ». Le latin du moyen âge a pour désigner les avalanches divers termes : « labinae » (qui se trouve dans une charte de Henry VI d'Angleterre, 1422-1461, relative à l'hospice du Grand Saint-Bernard) ; « lowinae » (dans un document de 1302 où il est question des dangers courus par les paroissiens de Morschach, au-dessus de Brunnen, sur le lac des Quatre-Cantons, en se rendant à l'église de leur paroisse, à Schwytz) ; « lavanchiae » (dans deux documents de 1475, où il est démontré que de grands dangers pourraient être évités en perçant un tunnel sous le col de la Traversette, au pied nord du mont Viso). A proprement parler, le terme d'avalanche ne s'applique qu'à des chutes de neige ou de glace, mais on l'emploie souvent à tort pour désigner des chutes de rochers ou de terre, qui sont en réalité des éboulements. Une représentation saisissante d'une avalanche est donnée par une gravure sur bois qui se trouve dans le livre de Stumpf, paru en 1548. C'est sans doute la première représentation graphique existante d'un phénomène de ce genre.

La véritable avalanche (Grundlauine) est formée de masses de neige à demi gelée, tombées sur les flancs de la montagne, qui se précipitent avec violence au moment du dégel, balayant tout sur leur passage : arbres, rochers, bêtes et gens. Même contemplée de loin, une

avalanche est un spectacle terrifiant ; on voit les sapins, parfois plantés là par mesure de défense, jusqu'à une certaine distance violemment courbés presque à terre, parfois déracinés net ; d'autres fois les arbres ont encore la force de se relever après la tourmente. Au bout de quelques secondes, l'oreille perçoit comme le roulement d'un tonnerre lointain. Les avalanches de cette espèce tombent en général aux mêmes endroits et suivent une route connue, le « couloir d'avalanche ». On désigne ces phénomènes périodiques sous divers noms : « Steglai » ou « Schüssellai », dans la vallée de Grindelwald. Exceptionnellement on les voit sortir de leur lit habituel, et les dégâts sont alors terribles ; des chalets bâtis dans des endroits réputés sûrs sont alors rasés et la chronique enregistre une catastrophe de plus. Une autre espèce d'avalanche est l'avalanche poudreuse, ou « Staublauine ». Celle-ci est formée de neige sèche et fine comme poussière ; elle est moins dangereuse que l'« avalanche de fond ». Toutefois, si un homme se trouve dans son rayon d'action, il est facilement entraîné et risque d'être enseveli, bien que souvent le courant d'air se contente de le renverser, tandis que la neige finement divisée passe et va s'accumuler plus bas. Ce genre d'avalanche tombe généralement en hiver, quelquefois en automne, après une première chute de neige. Une avalanche poudreuse tombant du Wetterhorn est un spectacle merveilleux : toute la paroi rocheuse semble recouverte d'un voile de dentelle, glissant doucement sans bruit vers le bas. Une variété assez rare est l'« avalanche de grêle », dont nous avons nous-même enregistré un cas pendant le violent orage du 3 août 1906. Ce jour-là, la paroi N.-O. de l'Eiger apparut drapée du haut en bas de grêle qui tombait en sifflant, tandis que de toutes parts l'eau descendait en cascades. Les « avalanches de glace » sont peu fréquentes. On

cite celles des glaciers de Giessen et du Guggi, que les touristes ont parfois l'occasion de contempler de la Wengernalp ; il en tombe aussi du bas des glaciers inférieurs de Grindelwald. En 1636 et en 1819, d'énormes masses de glace se détachèrent du glacier de Bies, dans la vallée de Saint-Nicolas ; d'autres chutes semblables ont été notées en 1782 et en 1895 à l'Altels, qui domine le passage de la Gemmi.

Et maintenant mes lecteurs peuvent se poser la question adressée à Job (XXXVIII : 22) : « As-tu pénétré jusqu'aux approvisionnements de neige¹ ? » Mais qu'ils se souviennent que « pénétrer » n'est pas l'équivalent de « connaître ».

¹ D'après la *Revised Version* de 1881.



LE MONT HERBETET (ALPES GRAIES ORIENTALES) VU DU GLACIER DE DZASSET

CHAPITRE IV

Fleurs des Alpes

PAR GEORGE YELD.

On peut diviser, *grosso modo*, les fleurs des Alpes en deux classes : les grandes, qui peuplent les pâturages et les forêts, et les petites, qui poussent généralement plus haut et font l'ornement des rochers, garnissant leurs fissures et tapissant les flancs des falaises et des précipices jusqu'à 3000 mètres et au delà.

Je parlerai premièrement des grandes fleurs. Il est naturellement impossible d'en donner ici une liste complète, et je conduirai tout simplement mes lecteurs sur les pâturages et sur les pentes où l'on peut voir quelques-unes des plus frappantes, réunies en grandes masses. Et de fait, la plupart de ces grandes fleurs ne se rencontrent jamais isolées, mais en bataillons serrés, et en général on remarque que sur chaque point il y a une espèce qui domine. Il m'est arrivé une fois de traverser le Grand Saint-Bernard à l'arrière-saison, alors que la neige recouvrait déjà les environs de l'hospice. Lorsque nous descendîmes sur le versant italien, les plus hauts pâturages n'avaient pas reçu la visite du bétail. Aucune exposition de fleurs sauvages ne pourrait atteindre la magnificence de ce que nous trouvâmes à nos premiers pas sur l'herbe. Les coupes, arron-

dies du trolle d'Europe (*Trollius europæus*), d'un jaune d'or absolument parfait, flamboyaient au soleil par milliers ; les délicats pétales blancs du *Ranunculus plataniifolius* mettaient çà et là leur tache neigeuse ; tandis que les masses bleues du myosotis des Alpes, moins imposant mais peut-être plus ravissant encore, mettaient une nuance exquise sur le fond jaune et blanc. Il y avait là d'autres fleurs sans doute — en particulier des touffes de véroniques — mais ces trois étaient les véritables reines de la prairie, une triade alpestre inoubliable.

J'ai vu dans le val Ferret italien de vastes espaces semés de *Gentiana purpurea* (gentiane pourpre), de coloration un peu sombre peut-être, mais offrant sous la lumière crue du soleil une richesse de teinte difficile à surpasser. Un peu plus bas abondait le lys martagon, de couleur moins vive, mais cependant d'un grand effet. Le *Veratrum* (hellébore blanc), avec son cône élané de fleurs sombres ou verdâtres et ses larges feuilles vertes est une autre espèce de l'aspect le plus plaisant. Je l'ai souvent vu voisiner avec la gentiane pourpre. Je me rappelle un endroit — c'est je crois à la Torrentalp, au-dessus de Louèche-les-Bains — où cette fleur est très abondante. Elle poussait entre les derniers survivants d'une forêt de sapins et immédiatement au-dessous d'une zone peuplée de gentianes pourpres. Sur une étroite bande, les deux espèces vivaient côte à côte. La grande gentiane jaune (*Gentiana lutea*) occupait aussi une partie de la prairie.

La plus parfaite des fleurs alpines est peut-être l'ancolie des Alpes (*Aquilegia alpina*) ; je me souviens l'avoir rencontrée en assez grande quantité sur un pâturage descendant vers le torrent de Buthier, dans la Valpelline. Une partie des plantes avaient été piétinées par le bétail, mais il en restait suffisamment pour

permettre d'admirer son incomparable beauté. Les grandes fleurs bleues et blanches sont délicatement suspendues à des tiges élancées et forment un ensemble des plus gracieux. Les plus beaux spécimens qu'il m'ait été donné de voir — il y a trente ans de cela — se trouvaient, si j'ai bonne mémoire, à peu de distance de l'hôtel sur le Riffelberg. Ils croissaient dans un endroit d'accès assez difficile. Lorsqu'ils parurent sur la table du dîner, mêlés à d'autres fleurs choisies, ce furent de tous côtés des exclamations admiratives.

Plus rarement et cela surtout dans les Alpes de Cogne, j'ai vu des prairies couvertes de *Ranunculus pyrenaicus* (renoncule pyrénéenne), dont les fleurs décoratives d'un beau blanc rappelaient les perce-neige au printemps, bien qu'en groupes moins compacts. Cette variété de renoncule n'est pas retombante, mais tient ses fleurs droites au bout d'un pétiole rigide.

On peut, sans grand effort d'imagination, se représenter le spectacle d'une vaste prairie en pente couverte de myriades de narcisses de poète, au-dessus d'un grand lac dont les eaux scintillent au soleil. Il n'est pas plus difficile de se figurer la splendeur de la terrasse verdoyante qui domine la vaste cuvette du val Tournanche, obombrée de la majesté toujours présente, même lorsque invisible, du Cervin, alors que d'innombrables anémones, blanches ou soufrées, y épanouissent au soleil leurs corolles. En général le bruit lointain des clochettes des troupeaux, ainsi que le murmure des eaux ruisselant de toutes parts, viennent ajouter encore un charme musical à la contemplation de ces merveilleux parterres naturels.

La digitale commune est extrêmement décorative, avec ses spirales élancées de fleurs pourpres et blanches telles qu'on peut les voir dans bien des lieux en Angleterre. Raccourcissez la tige, colorez les fleurs en jaune vif, et vous aurez une idée de ce qu'est la digi-

tale alpine à grandes fleurs. Les plus belles que j'aie rencontrées se trouvaient sur la route d'Andermatt à Göschenen, juste au-dessous du Pont du Diable, et sur le chemin du col du Bonhomme à Bourg Saint-Maurice, dans la Tarentaise.

La *Biscutella laevigata* est une plante pour laquelle j'avoue un faible. Elle croît assez abondante dans les prairies de la vallée de Cogne et sur les berges caillouteuses des torrents du Valnontey. Ses touffes de fleurs jaunes me font penser à un alysson saxatile à longue tige.

Les grandes fleurs jaune foncé de l'*Arnica montana* forment des groupes du plus bel effet. Tennyson parle quelque part de « champs de ravenelle au soleil ». Foncez le jaune et inclinez la pelouse, et vous aurez l'effet d'un semis d'arnica sur les gazons grossiers qui dominent le lac de Mærjelen. Pour compléter le tableau cependant, il serait bon d'y ajouter un fond de myosotis et d'autres fleurettes. De façon générale on peut dire que les grandes fleurs sont le plus souvent encadrées de fleurs de dimensions moindres.

On trouve fréquemment des orchis dans l'herbe ; certaines variétés sont même odorantes. La plus exquise est probablement l'orchis vanille (*Nigritella angustifolia*), qui tire son nom vulgaire de son violent parfum vanillé. J'ai trouvé ses fleurs rose-brun en grand nombre sur les pentes de la rive gauche de l'Orco, près de Ceresoie Reale.

Dans les endroits humides, la grassette est d'un joli effet, avec son feuillage luisant, huileux, d'un vert tirant sur le jaune et ses fleurs bleues ou blanches. La fève des marais, comme son nom l'indique, a besoin d'un sol détrempé. Sa fleur blanche un peu laineuse, légèrement rehaussée de pourpre, a un parfum très pénétrant. La primevère farineuse (*Primula farinosa*) aime aussi un sol humide ; en masse elle est d'un très

joli effet, malgré la petitesse de la fleur. Je l'ai vue en mai sur les talus du chemin de fer du Cenis, tout en haut sur le versant italien, en telle quantité que le sol formait une vaste mer de couleur. Toutefois je dois avouer que je ne l'aurais pas reconnue si je n'avais été averti de sa présence.

Le lis de St-Bruno (*Paradisia liliastrum*) a une belle fleur blanche sur laquelle se détachent les anthères jaunes, mais elle se fait moins remarquer par des effets de masse que par la pureté de la couleur. J'ai gardé le souvenir d'une plante tardive en pleine floraison, aperçue juste à l'instant où j'attaquais le rocher au-dessus de La Vachey, dans le val Ferret italien. Je me la rappelle d'autant mieux que tout près de là, l'après-midi du même jour à la descente, nous dûmes passer à travers une petite cascade qui le matin était complètement gelée.

Tard dans la saison, les pâles colchiques d'automne (*Colchicum autumnale*) couvrent les prés de véritables tapis, formés de myriades de fleurs. Au-dessus de Ville-neuve, dans la vallée d'Aoste, à l'ombre des châtaigniers géants et dans les vergers récemment fauchés, cette fleur est particulièrement abondante. C'est au retour d'une course, à la descente de quelque sommité, qu'on la voit apparaître avec le plus de plaisir. L'an dernier j'ai ressenti comme le sentiment du « chez moi » en la trouvant au fond de la vallée de Loetschen, après une longue journée passée sur la glace et la neige qui dominent les parois abruptes au sud de l'étroite vallée.

Parfois l'alpiniste est agréablement surpris par une bouffée de parfum alors qu'aucune fleur n'est visible. Je me rappelle certain repas pris au bord d'un torrent, dans le val di Forzo, un tributaire du val d'Orco. J'étais adossé à la berge gazonnée lorsqu'une odeur délicieuse se répandit dans l'atmosphère. Je me mis immédiate-

ment à chercher d'où cette odeur pouvait provenir et ne tardai pas à découvrir quelques touffes de superbes cyclamens (*Cyclamen europæum*). Cette fleur, quand on la trouve en plein épanouissement et en abondance, est une des plus délicieuses de toutes.

Les arbustes à fleurs sont assez nombreux dans les Alpes. Je dois sans doute mentionner en premier les daphnés, dont plusieurs variétés exhalent un parfum idéal. Le plus répandu est la thymélée des Alpes (*Daphne cneorum*), dont les fleurs rose sombre sont très fortement parfumées. L'*Azalea procumbens* mérite une mention ici ; comme son nom l'indique, c'est une plante rampante.

Différentes variétés de cytise produisent un grand effet. « Émergeant, dit M. Hinchliff (*Alpine Journal*, p. 106), de l'ombre agréable du Creux de Champ, vous croyez voir pendre des crêtes rocheuses de coloration brunâtre, des rideaux de drap d'or, formant festons entre les rameaux pendants d'un vert sombre des sapins. Quelle combinaison de couleurs ! Grimpez à travers un entrelacs de fougères et de reines des prés (*Spiraea ulmaria*) agitant leurs ombelles blanches sous la brise. Levez ensuite les yeux, et vous reconnaîtrez la nature de ce drap d'or. C'est un magnifique cytise, le *Cytisus alpinus*, dont les racines sont fermement accrochées aux rochers surplombants, tandis que des milliers de fleurs jaunes pendent en grappes serrées devant vos yeux éblouis. »

Le rhododendron ou rose des Alpes m'a offert en une occasion le plus magnifique tableau floral dont j'aie conservé la mémoire. La saison était déjà avancée, des hectares de *Rhododendron ferrugineum* recouvraient le sol d'une forêt aux arbres assez espacés. L'éclat de la couleur — un rouge opulent, — l'étendue du tapis, le cadre de sapins et le fond de rochers à pic barré ici et là de cascades, le tout constituait un ensemble unique, dont le

souvenir me reste aussi vivant qu'au premier jour. Le *Rhododendron chamacistus*, une variété des Alpes orientales, se présente sous forme d'une broussaille de petite taille mais élégante, aux fleurs plus pâles mais peut-être plus délicates que celles du *Rhododendron ferrugineum*. La clématite des Alpes (*Atragene alpina*), aux fleurs bleues relativement grandes, est une plante grimpante très ornementale.

L'églantine des Alpes, si elle ne se montre pas d'une végétation aussi luxuriante que celle des haies d'Angleterre, porte des fleurs tout aussi jolies et répand un parfum tout aussi délicat. Je me souviens d'avoir remarqué un jour que, de grand matin, j'allais de Cogne à Gimi-lian, village perché très haut sur la rive droite de la Grand'Eyvia, une odeur exquise flottant dans l'air. J'en découvris bientôt la cause : quelques buissons d'églantine blanche, aux fleurs d'une beauté et d'une pureté incomparables.

Passons maintenant à ce que j'ai appelé les petites fleurs. La particularité qui frappe plus que toute autre celui qui voit des fleurs des Alpes pour la première fois, est l'intensité de la couleur. A propos de l'influence de l'altitude sur la flore, j'emprunte la citation suivante à l'introduction de l'*Alpine Guide* de M. Ball, édition du Club alpin anglais, p. CXVI : « Si nous examinons des échantillons d'une même espèce, cueillis à différentes hauteurs, nous remarquons que plus l'altitude augmente et plus la coloration de la fleur s'accroît ; pour prendre quelques exemples, le bleu clair du myosotis devient plus foncé, le jaune de l'épervière tire sur l'orange. C'est un fait cent fois constaté que les fleurs alpines changent de couleur lorsqu'on les cultive dans un jardin. Dans les familles de plantes à fleurs dont les diverses variétés présentent des colorations différentes, on a constaté qu'en général la couleur jaune caractérise les sujets les plus simples, les moins évolués, tandis que

la couleur bleue se rencontre au contraire au sommet de l'échelle. On a même pu établir une échelle de couleurs qui correspond assez exactement à l'échelle de l'évolution parmi les sujets d'une même famille : jaune, blanc, rose, rouge, cramoisi, violet, bleu. Chez les fleurs des Alpes, la proportion des couleurs correspondant à un haut degré d'évolution est plus forte que chez les fleurs de la plaine. Le jaune de la primevère des pays plats se transforme dans certaines espèces alpines en une teinte violacée. On rencontre dans les Alpes un saxifrage à fleurs roses à côté des espèces à fleurs jaunes et à fleurs blanches. Une épervière alpine à fleurs orangées contraste avec le jaune pâle de sa congénère des pays plats. Beaucoup de fleurs alpines sont violettes, ou d'un bleu éclatant, ou d'un outremer profond (*Campanula*, *Phyteuma*, *Saussurea*) ; les gentianes, suivant les variétés, sont jaunes, vert pâle, pour arriver à un bleu éclatant autant que profond ; les véroniques vont du rose au saphir, avec un milieu blanc ou jaune frangé d'orange ou de vermillon. Assez fréquemment aussi, le parfum des variétés alpines est plus pénétrant que celui des variétés de plaine ; ces variétés donnent aussi plus de miel. »

De même que ce n'est pas toujours la plus jolie femme qui fait le plus de conquêtes, de même ce n'est pas toujours la plus belle fleur qui nous charme le plus. La renoncule glaciale (*Ranunculus glacialis*) est une modeste fleur blanche bordée de rose, se dressant au-dessus de feuilles rigides d'un vert sombre. Pourtant de toutes les fleurs qui ont élu domicile dans les hauteurs rocheuses des Alpes, c'est, je crois, celle qui m'est le plus chère. Et ce n'est pas là l'affection protectrice qu'inspirent les faibles, mais celle qu'allume le sourire de son calice au milieu d'un passage difficile, ou à l'endroit précis où l'on reprend le rocher après la glace, encore fatigué d'avoir taillé des marches. Je l'ai ren-

contrée à 3780 mètres, sur le Pic de la Lune ou Pointe de Ceresole, dans les montagnes de Cogne, formant une touffe épaisse, aux fleurs nombreuses et aux feuilles robustes. J'en ai trouvé de belles plantes garnies de fleurs superbement colorées sur les derniers rochers de la Vierge, au milieu du glacier du Géant, aussi prospères que les fleurs communes de nos jardins, paraissant se rire du paysage sibérien qui les entourait. Je l'ai rencontrée au sommet de la Tour de Créton, sur la grande arête qui ferme le val Tournanche du côté de l'ouest. J'en ai trouvé un véritable parterre au haut d'une des grandes falaises qui dominent le glacier de Dzasset et le Plan de la Tribulation, à l'occident de Valnontey, dans la vallée de Cogne. Je l'ai vue près de la tête chauve de La Noire. Mais les plus beaux spécimens qu'il m'ait été donné de contempler croissaient sur l'arête nord, pourtant très exposée, de l'élégante Becca di Monciair, au fond du val Savaranche. Là, nous avons trouvé deux petites fleurs surmontant une colerette de feuilles rigides, beaucoup plus petites qu'à l'ordinaire, avec moins de rose, mais avec un milieu d'un or comme je n'en ai jamais rencontré de pareil. On eût dit que leur endurance au gel et au vent glacial les avait anoblies, de même que semblent anoblies tant des plus belles parmi les plantes des Alpes. Comme si la beauté de l'héroïsme se pouvait lire sur leur visage.

Le roi-des-Alpes (*Eritrichium nanum*), à l'aspect de myosotis nain, est une fleur de rêve, qui défie la description : le bleu le plus parfait uni à la forme la plus impeccable. Le bleu est peut-être de toutes les couleurs la plus difficile à définir ; mais aucune nuance de bleu, que ce soit celle de la turquoise ou du saphir, ou celle de la mer de Sicile par un jour serein, ne peut se comparer à celle de cette petite fleur. Sur une crête gazonnée, en Italie, à l'altitude de 2700 mètres environ, je l'ai trou-

vée en quantité considérable. Je l'ai rencontrée en Suisse à peu près à la même altitude, très belle, mais moins abondante. Toutefois pour la voir dans tout l'éclat de sa perfection, il faut aller plus haut. Vers 3000 mètres, dans certaines cavités rocheuses, ensoleillées et orientées au midi, vous la trouverez à l'état idéal. Les fleurs recouvrent le feuillage velu auquel la plante doit son nom latin. Elles apparaissent aussi innocentes, aussi captivantes, aussi enfantines que celles de la petite véronique de nos prés, mais d'une coloration plus riche. Une des plus grosses touffes que j'aie trouvée se trouvait sur le versant sud des Gemelli della Roccia Viva, dans les Alpes de Cogne, à l'altitude d'environ 3300 mètres. Je ne fus pas seul frappé de la beauté de la plante ; mes guides la remarquèrent aussi : elle était protégée par une corniche de rochers rouges, mais sans doute des infiltrations amenaient-elles l'humidité à ses racines.

L'*Androsace glacialis* est une autre habitante des hauteurs vertigineuses et des parois à pic. D'autres fleurs plus modestes mériteraient une place dans notre liste, entre autres la *Thlaspi rotundifolium* (tabouret des pierriers), au feuillage d'un vert luisant et aux calices mauves ou pourpre pâle, sans prétention, mais qu'on rencontre toujours avec plaisir.

J'ai rencontré la saxifrage à feuilles opposées (*Saxifraga oppositifolia*) dans de meilleures conditions près des lacs de l'Angleterre septentrionale qu'en Suisse, car au mois d'août sa floraison est généralement terminée. Lorsqu'elle se présente à l'état de perfection, c'est une très belle fleur. A l'embouchure sud du tunnel du Gothard, au mois d'avril 1906, on pouvait en voir à une certaine hauteur de splendides touffes. Le rouge est toujours une riche couleur, et le rouge de cette saxifrage est encore relevé par le brun des anthères et la fine dentelure du feuil-

lage. Parmi beaucoup d'autres saxifrages, je mentionnerai seulement encore les pyramides de la *Saxifraga cotyledon* (saxifrage pyramidale). J'en ai trouvé de merveilleux spécimens dans les anfractuosités de rocher et les ravins des Alpes de Cogne. Elancées, gracieuses, étoilées d'une profusion de fleurs, ces saxifrages se dressaient au-dessus d'épaisses masses de feuilles robustes, raides, au liseré d'argent et agitaient leurs têtes trop haut pour que nous puissions les atteindre sans échelle.

Il y aurait beaucoup à dire sur les gentianes, mais nul ne peut s'en faire une idée juste qui n'a pas vu une vingtaine de touffes de *Gentiana verna* (gentiane printanière, petite gentiane bleue) ou de *Gentiana bavarica* (gentiane de Bavière, petite gentiane bleue à longue tige) en plein épanouissement sous le grand soleil. Le bleu est d'une profondeur intense, et comme celui du roi-des-Alpes, très difficile à décrire. Je puis dire sans exagération que j'en ai vu des taches si étendues et d'une coloration si intense que le sol paraissait uniformément bleu au soleil.

La *Gentiana acaulis* (gentiane acaule, grande gentiane mauve) ne doit pas être oubliée. C'est une belle fleur bien connue dans les jardins anglais sous le nom de *Gentianella*. Mais, parlant de bleu, je ne puis passer sous silence les clochettes bleu pâle de la *Campanula cenisia*. Cette fleur demande à être vue en grandes masses, comme je l'ai rencontrée dans les Alpes de Cogne. A l'occident de la grande cascade de glace du glacier de Trajo, sous la Grivoletta, on peut la voir à profusion. Des centaines de clochettes bleu pâle se détachant sur un feuillage au vert tendre font un effet tout à fait saisissant, malgré la petitesse de la fleur.

La *Campanula excisa* est une jolie fleur. C'est une des fleurs caractéristiques du district de Berisal, où

on la rencontre partout. Elle m'a impressionné pour la première fois assez haut dans la vallée de Baltschieder, où les fleurs n'étaient cependant pas très abondantes.

L'*Androsace vitaliana* est une fleur charmante. L'endroit où je l'ai vue le plus à son avantage se trouvait dans le lit desséché et étroit d'un torrent, au-dessus du lac Cerrù, au fond du val d'Orco. Par centaines, les fleurs d'un jaune pâle retombaient en franges dorées sur les pierres anguleuses.

Les œillets des Alpes offrent des beautés variées. Le *Dianthus glacialis* est exquis. Le *Dianthus caesius* est extrêmement joli, mais mon favori est encore le *Dianthus neglectus*. Un aspect particulièrement remarquable de cette variété se rencontre dans le val Piantonetto, Alpes de Cogne. Elle est d'un rose tendre et la fleur est de dimensions relativement grandes.

Il y a quelques plantes que l'on trouve à la fois relativement bas et assez haut dans la montagne. De ce nombre est le *Chrysanthemum alpinum*, toujours le bienvenu. Je l'ai trouvé jusqu'à 3000 mètres en quantité appréciable, mais c'était en Italie. La dernière fois que je l'ai rencontré, c'était bien haut sur le Beichgrat, dans l'Oberland bernois, après une période de mauvais temps ; le gel l'avait flétri. Dans les endroits où il est abondant, ses fleurs attirent immédiatement le regard.

Qu'on veuille bien me suivre sur une pente, entre 2400 et 2700 mètres d'altitude environ, un peu avant dans la saison, disons dans les premiers jours d'août. Là, à la limite des neiges fondantes, croît la soldanelle, fragile et d'une grâce vraiment féérique ; là encore la giroflée alpine donne une fleur plus courte de tige mais bien plus riche de couleur que celle des jardins ; voici les anémones, y compris l'*Anemone Halleri*, pourpre clair, qui s'épanouissent au soleil. Les myosotis étalent leur bleu idéal, véritable reflet de celui du ciel ; les primevères montrent leur tête aux fentes des rochers ; les

saxifrages recouvrent les pierres de leurs touffes serrées, ou se détachent en plaques de fleurs sur une masse de feuilles finement découpées.

Les pensées ne manquent pas non plus, peut-être entourées d'empreintes de gros souliers, car dans beaucoup de villages italiens, la pensée est arborée le 15 août par de nombreux montagnards, et c'est l'alpe dont nous parlons qui leur sert de bouquetière. Les plus belles pensées que j'aie cueillies croissaient dans le cirque d'Arpisson, au-dessus des chalets du même nom, près de Cogne, d'où l'on a la plus belle vue sur la majestueuse Grivola. Sur les premières pentes du pâturage, juste au-dessus de la gorge où le torrent s'engouffre avec bruit, les myriades de ruisselets qui serpentaient dans l'herbe étaient ce matin-là sertis de glaçons qu'y avait accrochés le froid nocturne ; plus haut, une légère couche de neige couvrait le sol et formait un cadre aux petites pensées et aux myosotis. Rien ne saurait rendre la beauté de ces perles mi-gelées au cœur de la coupe odorante de la *Viola*. On trouve aussi, sur notre alpe, des gentianes du bleu le plus riche ; l'*Anemone vernalis* avec sa garniture de poils bruns et soyeux ; enfin le *Silene acaulis* (gazon rose), avec son feuillage arrondi et luisant recouvert de fleurettes innombrables d'un joli rouge pâle.

Permettez-moi de citer ici l'une des meilleures descriptions d'un parterre de fleurs alpines, écrite par un homme qui les aimait et les connaissait mieux que quiconque, feu T.-W. Hinchliff (*Alpine Journal*, p. 108-109).

Sur un alpage comme ceux du Faulhorn, il y a des hectares de crocus blancs et bleus en pleine floraison au bord de la neige ; et à mesure que le chaud soleil d'été fait reculer celle-ci, des milliers de fleurs nouvelles émergent et lèvent avec reconnaissance leur tête jusque-là comprimée. Si vous débarrassez de neige une place où celle-ci est encore d'une certaine profondeur, vous trouverez encore par centaines des fleurs couchées à plat sur la terre et attendant avec impatience leur tour de prendre place au festin de chaleur et

de lumière. A quelques pas de la neige fondante, aux endroits où le sol est encore tout imprégné d'humidité, les clochettes pourpres si délicatement frangées de *Soldanella alpina* surgissent comme par magie de la terre encore brune d'un ensevelissement de six mois, pendant lesquels elle a dormi du sommeil de l'hiver. Merveilleux vraiment, ce réveil, ce passage graduel de la mort à la vie ! Un jour du commencement de juillet, par un temps magnifique, nous gravissions le Mäennlichen, une croupe gazonnée d'environ 2400 mètres qui avance en promontoire entre les deux Lütischine et d'où l'on commande d'un côté la vallée de Lauterbrunnen et de l'autre celle de Grindelwald. Le nombre des fleurs augmentait rapidement à mesure que nous nous élevions. Rhododendrons roses et ancolies pourpres contrastaient avec le jaune des anémones et le bleu des gentianes ; à cela venait bientôt s'ajouter le blanc neigeux de l'*Anemone narcissiflora*, si charmante à voir ; puis les crocus, bleus et blancs, et des parterres compacts de soldanelles teintées de lilas au bord même de la neige. Dans les endroits découverts abondaient la délicate *Lloydia serotina* (lis des rochers) et le *Myosotis alpestris*, dont la beauté dépasse de beaucoup celle de toutes les autres variétés de myosotis.

Il est un certain nombre de fleurs que l'alpiniste apprécie moins pour leur beauté personnelle que pour celle que confère leur verdure ou leur coloration à la rugueuse moraine, ou au roc mouillé par les infiltrations, ou encore à la berge caillouteuse d'un ruisseau de montagne. Telle est la *Linaria alpina*, aux corolles colorées de pourpre et d'orange, dont l'apparition réserve aux grimpeurs de délicieuses surprises en maint passage pénible sur un sol raboteux. La *Saxifraga aizoides* cache souvent aux yeux la naissance d'un ruisseau sous une profusion de feuilles vertes et de fleurs aux couleurs variées. Même l'humble saule rampant contribue souvent pour une bonne part à mettre quelque douceur dans les espaces stériles qui séparent la moraine des pâturages. Au même endroit, la *Dryas octopetala* (thé suisse) est souvent délicieuse à voir, avec son calice blanc et or.

Le cresson de montagne, aux menues fleurs blanches, peut être d'un effet considérable lorsqu'il recouvre les parois de quelque abîme inaccessible même au plus téméraire grimpeur. Sur les Plattenhöerner, à l'orient de la Gemmi, dans les effrayants ravins qui sillonnent la muraille en face de la Torrentalp, j'ai eu l'occasion

de l'admirer à mon aise. Parfois, en vous penchant sur un de ces abîmes, au bas duquel n'apparaît qu'un étroit lambeau de pâturage, vous aurez la surprise de voir accrochées sur les parois mêmes des touffes de cette plante.

On trouve dans les Alpes passablement de fleurs indestructibles ; la plus célèbre est, cela va sans dire, l'edelweiss (*Gnaphalium leontopodium*). Bien que croissant en relative abondance sur nombre de pentes d'accès facile, chaque année cependant cette fleur coûte la vie à bien des excursionnistes inexpérimentés qui tentent de la cueillir en des endroits dangereux. Notons en passant que l'edelweiss se cultive facilement dans nos jardins. Il y a enfin des plantes en assez grand nombre qui sont recherchées parce qu'elles entrent dans la composition de liqueurs. J'ai rencontré un jour sur les flancs du Mont Herbetet, près de Cogné, un homme portant un énorme sac bourré de plantes de cette nature. La mieux connue est, je crois, l'*Artemisia mutellina* (génépi, ou armoise alpine), à laquelle les montagnards attribuent aussi des vertus médicinales.

Nous n'avons parlé dans ce chapitre, et encore très brièvement, que des fleurs alpines les plus remarquables et les plus belles. Nous avons dû omettre des espèces tout entières, par exemple les diverses variétés d'*Arenaria* et de *Potentilla*, de *Sedum* et de *Sempervivum*. La plus commune de ces dernières est le *Sempervivum arachnoideum* (joubarbe aranéuse), décrit par M. William Robinson comme « une des plus singulières parmi les plantes alpines, avec ses rosaces de feuilles charnues recouvertes sur leur face supérieure d'un épais duvet blanc, qui forme un tissu dont l'apparence rappelle une toile d'araignée ». C'est avec intention que nous avons laissé de côté les fougères, qui sont parmi les plus belles créations de la nature. Il ne devait être question ici que des fleurs proprement dites.

CHAPITRE V

Quelques spécimens de la faune des Alpes

PAR HOWARD-V. KNOX

Un livre qui traite des Alpes ne serait pas complet s'il ne donnait un aperçu, si succinct soit-il, des principaux animaux qui y vivent. Dans les pages qui suivent, il ne sera question que d'un petit nombre de représentants des principales espèces : ours, bouquetin, chamois, marmotte, lièvre blanc, renard, et parmi les oiseaux : lœmmergeier, aigle royal, choucas, lagopède et grimpeur. Dans chaque espèce, seules seront étudiées les variétés qui se rencontrent dans les Alpes de France, de Suisse, d'Italie et d'Autriche, la faune alpestre de ces divers pays ne se confondant pas du tout, ainsi qu'on l'a prétendu quelquefois, avec la faune générale de la Suisse.

A. Quelques quadrupèdes des Alpes.

A une époque qui n'est pas très reculée dans l'histoire, l'OURS BRUN (*Ursus arctos*) se rencontrait dans toute l'Europe, Grande-Bretagne y comprise. Aujourd'hui, son habitat est limité aux vastes forêts du nord du continent et aux grandes chaînes de montagnes, du Caucase aux Pyrénées. Dans les Alpes occidentales et orientales, ce plantigrade est devenu extrêmement



LE WETTERHORN, L'EIGER, LE MÖNCH, LA JUNGFRAU, ETC. (OBERLAND BÉRNOIS), VUS DU
BLÜMLISALPHORN

rare ; dans les Alpes centrales, il paraît avoir eu pour dernier refuge les forêts de sapins et les taillis à l'orient de Zernetz, dans la basse Engadine. Son existence est démontrée dans ces parages jusqu'en 1884, par la capture de quelques individus presque chaque année. Depuis cette date il n'est pas à ma connaissance que l'on ait rencontré l'ours brun dans les Alpes suisses.

Pour l'homme, l'ours brun est en général plus effrayant que dangereux. Sauf dans le cas où il est blessé, ou accompagné de ses petits, ou exaspéré par la faim, la vue d'un homme suffit à le mettre en fuite. Mais bien que de préférence végétarien, l'ours, quand la nourriture végétale vient à lui manquer, sort occasionnellement de sa tanière pour effectuer un raid nocturne sur le bétail du voisinage. Il lui est même arrivé de s'introduire par effraction dans l'écurie des chèvres pour y saisir une proie.

Parlant des ours des Alpes, on ne peut éviter de mentionner la fosse aux ours de Berne. Presque sans interruption depuis 1513, les ours de Berne ont été une institution fondamentale de la cité, qui porte un ours dans son blason, devenu celui du canton tout entier. Dès 1224, le sceau officiel de la ville de Berne, fondée en 1191, porte un ours ; l'étymologie courante du nom de Berne, bien que mise en doute par plusieurs autorités, fait dériver celui-ci de « Bæren » (les ours), et les plus récents historiens inclinent à lui donner créance. Vu le rôle que jouent les ours dans l'histoire du canton et de la ville de Berne, il est intéressant de noter que c'est en 1819 que fut tué par des chasseurs le dernier ours sur territoire bernois, dans le voisinage de Riederen, un hameau du vallon de Diemtigen, tributaire de la vallée de la Simme.

Parmi les dernières relations authentiques concernant la présence d'ours dans le canton de Berne, il en

est une relative à un animal colossal qui pendant plusieurs semaines, dans l'automne de 1792, terrorisa les environs de la Petite Scheidegg, près de Grindelwald. Ce solitaire décimait les troupeaux qui paissaient sur les deux versants du col, et pendant assez longtemps réussit à dépister les nombreuses battues envoyées contre lui. Pourtant, à la fin, trois hommes de Grindelwald le rencontrèrent assez bas du côté de leur vallée et réussirent à lui loger plusieurs balles dans le corps. Ainsi blessé, l'ours parvint à prendre la fuite et pendant plus d'une heure il gravit les pentes boisées du Mænnlichen. Là, il eut la malchance de trouver sur sa route un quatrième habitant de Grindelwald, un jeune homme du nom de Hans Kaufmann. Celui-ci le mit en joue et tira la gâchette. Mais son mousquet, sans doute à cause du temps humide, ne partit pas. L'ours, entre temps, continuait à avancer. Se dressant de tout son haut sur ses pattes de derrière, il essaya de saisir Kaufmann entre ses pattes de devant pour l'écraser contre sa poitrine. Mais Kaufmann était brave et réussit à maintenir la distance en se servant de la crosse de son arme. Il s'en servit même si bien que, d'un dernier coup si violent que le fusil vola en éclats, il finit par étendre son adversaire raide mort à ses pieds. Pour prix de son courage, Kaufmann reçut de l'autorité cantonale, outre la prime habituelle payée pour la destruction d'un ours, « un louis d'or neuf à titre de récompense spéciale ». On lui donna en outre un mousquet neuf tiré de l'arsenal cantonal en échange de celui qu'il avait brisé dans la lutte.

La protection accordée par la couronne d'Italie au BOUQUETIN ou STEINBOCK (*Capra ibex*) a réussi jusqu'ici à préserver cette espèce animale de la destruction totale qui menace l'ours — si elle n'est déjà un fait accompli. En 1856-57, Victor-Emmanuel II fit l'acquisition du droit exclusif de chasse dans le district de

Cogne (au sud de la vallée d'Aoste) et prit des mesures pour la surveillance étroite des troupeaux de bouquetins qui y existaient à l'époque. Le fait qu'un certain nombre de ces animaux avait survécu jusqu'alors est dû probablement aux mesures prises en 1821 par le gouvernement du Piémont sur les instances du naturaliste Zumstein. De sévères pénalités avaient été édictées contre quiconque se livrerait à la chasse des rares bouquetins échappés au massacre sur territoire piémontais. Grâce à la vigilance des gardes-chasse royaux, le petit troupeau initial augmenta jusqu'à atteindre environ trois cents têtes. Il continue à prospérer dans le district de Cogné, mais en dehors de cette région, on ne rencontre plus de bouquetins dans les Alpes, sauf parfois un solitaire, probablement échappé du district franc. Des essais de repeuplement aux Grisons et dans le Tyrol n'ont pas eu de succès. En fait, les bouquetins royaux sont à l'heure qu'il est les seuls représentants de leur espèce, car si l'on trouve d'autres variétés d'ibex sur certains points de l'Europe, elles sont cependant tout à fait distinctes de la variété alpestre.

La disparition du bouquetin, empêchée juste à temps dans un district isolé, aurait été l'aboutissement d'une diminution graduelle et régulière. On l'avait remarquée dès le commencement du XVI^e siècle; cent ans plus tard, cet animal était déjà très rare même dans les districts comme les Grisons, où il avait toujours été le plus abondant. Bien que complètement disparu du sol helvétique, le bouquetin y a laissé une trace de sa présence passée dans les blasons d'Interlaken et d'Unterseen, de même que dans ceux de la ligue Grise et de la ville de Coire.

Une autre cause (peut-être fut-ce partiellement aussi une conséquence) de la rareté du bouquetin même au moyen âge, a été la croyance en la vertu thérapeutique

de certaines parties du corps de cet animal, car cette croyance augmentait considérablement la valeur vénale de sa dépouille. Une superstition assez répandue voulait aussi qu'un gobelet creusé dans une corne de bouquetin eût la propriété de révéler la présence du poison dans tout liquide qu'on y versait. Les histoires les plus étranges circulaient à cette époque sur le bouquetin et ses mœurs. On s'étonne de voir un naturaliste aussi réputé que Conrad Gesner, qui écrivait vers le milieu du XVI^e siècle, reproduire en toute bonne foi la légende d'après laquelle le bouquetin, lorsqu'il sent approcher sa fin, gagne le sommet de quelque pic sauvage et là, accrochant une de ses cornes à la cime, se met à tourner autour d'un mouvement toujours accéléré, jusqu'à ce que la corne ayant cédé, l'animal soit projeté dans l'abîme. Il est curieux de noter qu'une légende assez semblable est rapportée par le même auteur au sujet du chamois. Le chamois, dit-il, quand il se voit serré de près par le chasseur et acculé dans une position sans issue, se pend volontairement au rocher par les cornes, probablement en signe de capitulation, et se laisse capturer sans résistance dans cette posture.

Alors que le bouquetin est apparenté zoologiquement à la chèvre, le CHAMOIS (*Rupicapra tragus*) a l'honneur d'être le seul représentant de la famille des antilopes que possède l'Europe occidentale. Moins formidable d'apparence, mais plus gracieux que le bouquetin, le chamois, par la fierté de son attitude et l'élégance de ses mouvements, semble affirmer ses droits souverains sur la montagne. Si extraordinaires que soient les prouesses que l'on attribue à ces animaux en tant que grimpeurs, il est presque impossible d'exagérer leur adresse à se mouvoir dans le monde des rochers.

Le véritable habitat du chamois pendant la saison

chaude est l'espace compris entre la limite inférieure des neiges et la limite supérieure des arbres. Les mâles adultes, toutefois, mènent en général une vie solitaire et à peu près sédentaire à l'extrême lisière des sapins, d'où ils remontent aux approches de l'hiver pour conquérir une femelle, ce qui se fait rarement sans combats. Les biches et les jeunes vivent ensemble en troupeaux de cinq à trente têtes et pâturent beaucoup plus haut. Tandis qu'ils broutent, ils s'en remettent du soin de leur sécurité à la vigilance d'une sentinelle, — toujours une vieille femelle, — qui, à l'approche d'un ennemi, lance un coup de sifflet aigu comme signal d'alarme.

Quand l'hiver est venu, les chamois sont contraints de descendre vers la vallée, mais même alors il est rare qu'ils dépassent la limite supérieure des forêts. Ils s'abritent pour la nuit sous les branches pendantes de quelque sapin, et dès que paraît le jour, ils remontent vers les parois dénudées où l'inclinaison est trop forte pour retenir la neige. Là, grattant du pied pour enlever le verglas ou la fine neige superficielle, ils broutent les mousses et l'herbe sèche de l'été.

En hiver, il pousse le long de l'épine dorsale des vieux mâles de longs poils noirs assez touffus pour prendre un air de crinière. On a donné à cette croissance le nom de « Gembart », et elle est considérée par les chasseurs de chamois comme un précieux trophée. Des plus longs de ces poils, réunis en pinceau, on confectionne des sortes d'aigrettes qui se mettent au chapeau dans les grandes occasions en témoignage de prouesses passées. Mais le nom allemand ne doit pas induire en erreur : le chamois ne possède pas de barbe proprement dite.

Presque partout dans les Alpes occidentales et centrales, — moins fréquemment dans les Alpes orientales, — l'alpiniste peut entendre dans la région située immé-

diatement au-dessous de la limite des neiges le sifflet strident qui sert à la MARMOTTE (*Arctomys marmota*) de signal d'alarme. Ce rongeur est du reste plus facile à entendre qu'à voir, car son pelage brun foncé le rend difficile à distinguer, tant qu'il reste immobile, du fond de broussailles rares et de terre nue qui avoisine son repaire. Cependant celui qui, doué d'une paire de bons yeux, exerce sa faculté d'observation, finira bientôt par l'apercevoir au moment où, avec une agilité que ne feraient pas prévoir ses formes trapues et sans grande élégance, il se hâte de regagner son trou.

La marmotte vit en colonies d'importance variable ; en été tout au moins, chaque terrier est habité par une famille, jamais plus. Quelquefois, pas toujours, le même terrier sert pour l'été et pour l'hiver. Plus généralement, au changement de saison, les quartiers d'été sont abandonnés pour ceux d'hiver, situés plus bas. Les marmottes se préparent à l'hivernage en entassant dans leur demeure une provision d'herbe sèche, jusqu'à ce que le sol disparaisse sous une litière confortable et suffisante pour servir de couche à deux ou trois familles. L'hivernage en commun est en effet la règle. Vers le milieu d'octobre, l'entrée du terrier est fermée de l'intérieur au moyen d'un bouchon serré, formé en majeure partie de foin et placé non directement à l'orifice, mais en recul d'environ 30 à 60 centimètres. Dans cette chaude retraite, de cinq à quinze individus dorment pendant les mois d'hiver, s'ils ne sont dérangés dans l'intervalle par quelque chasseur. Pendant cet engourdissement hivernal, les fonctions vitales sont presque entièrement suspendues.

Le LIÈVRE BLANC (*Lepus variabilis*) et l'HERMINE (*Fætorius erminea*), bien qu'appartenant à des espèces animales très différentes et même, dit-on, ennemies, se ressemblent par le changement que subit leur pelage : de brun en été, celui-ci devient blanc en hiver.

Dans les Alpes, l'habitat de l'un et l'autre animal s'étend jusqu'aux environs de 3000 mètres d'altitude. Observons en passant que le lièvre blanc est une variété tout à fait distincte du lièvre commun (*Lepus timidus*), bien que les deux espèces se rencontrent pêle-mêle à la limite de leurs zones respectives ; on rencontre même assez souvent à l'état de nature des hybrides de ces deux variétés.

Un proche parent de l'hermine, la MARTRE DES ROCHERS (*Martes foina*) et un autre carnivore bien connu, le RENARD COMMUN (*Canis vulpes*) se trouvent parfois à une grande altitude dans les Alpes pendant l'été. Le renard des montagnes prend en hiver un pelage grisâtre qui le distingue de ses congénères ; les poils de la tête et du dos ont à cette saison la pointe blanche. On l'appelle alors « renard argenté » et sa fourrure augmente considérablement de valeur.

Le petit CAMPAGNOL DES NEIGES (*Arvicola nivalis*) ne doit pas être oublié dans une liste d'animaux alpins. Il a été signalé pour la première fois en 1841 par Martins sur le Faulhorn. De tous les mammifères d'Europe c'est celui qui vit toute l'année à la plus grande altitude. Il existe en nombre assez considérable dans la plupart des districts des Alpes à une altitude supérieure à 2000 mètres et a été vu sur le Finsteraarhorn à plus de 3600 mètres d'altitude. Comment il peut supporter les rigueurs d'un long hiver à une pareille élévation est une énigme. Car le campagnol des neiges n'hiverné pas comme la marmotte, mais reste constamment éveillé et actif dans les galeries qu'il se creuse au niveau du sol sous la neige profonde.

B. Quelques oiseaux des Alpes.

Le LÆMMERGEIER (*Gyphaëtus barbatus*), le plus beau des oiseaux de proie habitant l'Europe, était jadis commun dans toute la chaîne des Alpes. La guerre sans merci qui lui a été livrée a abouti à sa disparition presque complète. Peut-être en reste-t-il quelques rares survivants dans certaines retraites inaccessibles, principalement en Italie. La forme recourbée du bec donne à cet oiseau quelque ressemblance avec un vautour, mais la tête et le cou sont complètement emplumés. Son nom latin de « gypaète barbu » lui vient d'une courte touffe de plumes noires et raides placées sous le menton. On sait par des récits tout à fait authentiques que le læmmergeier s'est occasionnellement attaqué à des enfants. Renchérissant sur les faits, la tradition attribue à ce carnassier une tendance marquée à emporter dans son aire les bébés mal surveillés. Une chose est certaine : le læmmergeier préfère la proie vivante à la proie morte. Si la victime choisie est de grandes dimensions, — un chamois, par exemple, — l'oiseau commence par la frapper de ses ailes jusqu'à ce que, aveuglée et étourdie, elle se laisse choir dans un précipice. Le læmmergeier considère les os comme un morceau de choix, et lorsque ceux-ci sont trop gros pour être avalés entiers, il les laisse, paraît-il, tomber d'une grande hauteur pour qu'ils se brisent dans la chute. Ce trait de mœurs avait été observé déjà par les anciens. D'après Pline (*Nat. Hist.*, X, 3), un læmmergeier causa la mort d'Eschyle en laissant tomber sur la tête chauve du poète une tortue qu'il avait enlevée dans ses serres. Cet objet poli lui avait paru de nature à avoir raison de la dure coquille de la tortue.

Le professeur C. Zeller donne le récit suivant (*Alpentiere im Wechsel der Zeit*, Leipzig, 1892, p. 40-41) de la

mort du dernier lœmmergeier tué dans les Alpes : « L'oiseau avait son repaire dans le Valais. Depuis un quart de siècle il hantait les crêtes déchiquetées qui bordent le Lœtschenthal. Les habitants de la vallée, dont les chats disparaissaient avec une régularité d'horloge, le connaissaient bien. C'était une femelle déjà âgée, ainsi que le prouvait le plumage presque blanc de son ventre. On l'appelait familièrement « s'alt Wyb » (la vieille femme). Pendant longtemps, l'oiseau avait élu domicile au sommet du Hohgleifen (3280 mètres). Mais depuis la mort du mâle, tué en 1862, la femelle avait abandonné l'ancienne aire. Soit qu'elle n'eût pas trouvé d'autre mâle dans le pays, soit qu'elle eût passé l'âge de la reproduction, la « vieille femme » continua pendant encore un quart de siècle à mener sa solitaire existence de veuve. Elle finit misérablement. Un jour de février 1887 on la trouva morte, près de Viège, à côté du cadavre d'un renard empoisonné. Sa dépouille empaillée se trouve actuellement au musée d'histoire naturelle de Lausanne. »

Bien que beaucoup plus rare dans les Alpes aujourd'hui que jadis, l'AIGLE ROYAL (*Aquila chrysaëtus*) se voit encore de temps en temps, seul ou en compagnie de sa femelle, décrivant de larges cercles, en quête d'une proie. Lièvres, lagopèdes, renards, marmottes, jeunes chamois lui paient chaque année un lourd tribut, sans parler de beaucoup d'autres animaux de moindres dimensions. L'aigle royal fixe généralement son aire sur une saillie de rocher à mi-hauteur d'une paroi verticale, sous l'abri d'un surplomb. Ce « nid » consiste en une large plateforme faite de branches entrecroisées, recouvertes de brindilles et de racines.

L'observateur le plus superficiel ne peut manquer de remarquer au cours d'une excursion dans les Alpes le CHOUCAS (*Pyrrhocorax alpinus*) un des plus remarquables hôtes des régions du roc et de la neige. Se rap-

prochant par la taille et par l'apparence générale des corbeaux, il s'en distingue par des lignes plus grêles, par son bec recourbé coloré de jaune et par ses pattes d'un rouge de corail. Son cri, un hululement aigu et puissant qu'il pousse sans cesse, permet de reconnaître de loin sa présence. Le choucas vit généralement en colonies nombreuses et quand il évolue par troupe, le coup d'œil est assez remarquable. En été cet oiseau se rencontre souvent à de très grandes altitudes ; on l'a observé au sommet du Mont-Rose (4638 mètres). Il niche sur les parois des précipices, dans des trous de rochers, entre 1500 et 2800 mètres. Il ne s'écarte jamais de la montagne, mais si l'hiver est rigoureux, il lui arrive de descendre jusqu'à la plaine.

Un autre oiseau caractéristique de la haute montagne est le LAGOPÈDE (*Lagopus mutus*), ou « perdrix des neiges » (Schneehuhn), qui pendant les fortes chaleurs se rencontre parfois tout au haut des névés. Même en hiver — à cette saison la blancheur de son plumage le rend difficile à distinguer sur le fond de neige — il préfère rester au-dessus de la limite des arbres, bien qu'il descende parfois jusqu'à la lisière de la forêt.

Parmi les oiseaux de plus petite taille que l'on rencontre dans la zone des neiges éternelles, le plus caractéristique et sans contredit le plus élégant est le GRIMPÉREAU (*Tichodroma muraria*), surnommé justement « colibri des Alpes ». Les bandes écarlates et les taches d'un blanc éblouissant qui marquent ses ailes contrastent de façon frappante avec sa coloration générale gris et noir. On peut les admirer à leur plus grand avantage lorsque l'oiseau, les ailes à demi déployées, rampe avec des allures de souris le long des rocs dénudés et à pic qu'il hante de préférence.

CHAPITRE VI

Les habitants des Alpes.

Nous avons jusqu'ici envisagé les Alpes pour elles-mêmes : une grande chaîne de montagnes, se redressant ici en pics sourcilleux, s'abaissant ailleurs pour former des cols, couverte à sa partie supérieure de neiges éternelles, plus bas offrant au bétail de riches pâturages pendant l'été ; rébarbative par places, sur d'autres points riante, mais, à l'exception des troupeaux qui y sont conduits pendant la belle saison, n'abritant qu'un nombre d'espèces animales vivantes contrastant par son peu d'importance avec la profusion de sa flore.

Nous allons maintenant nous occuper des hommes qui ont fixé leur demeure dans les Alpes, et de l'influence réciproque que la montagne et l'homme ont exercée l'une sur l'autre.

On n'a aucune notion quelconque de l'époque à laquelle l'homme a pour la première fois pénétré jusqu'au cœur des vallées alpestres ; on ne sait pas davantage quels étaient les hommes qui les premiers eurent le courage de s'aventurer dans ces retraites mystérieuses et de remonter le cours des torrents qu'ils voyaient descendre en bonds tumultueux des neiges lointaines se confondant avec le ciel. Quelques ossements recueillis ici et là, quelques ornements artistement travaillés,

quelques monuments grossiers, où la main de l'homme est difficile à distinguer de celle de la nature, c'est là tout ce qui nous reste de ces pionniers de la première heure. Ont-ils eu leurs chroniqueurs pour enregistrer leurs vicissitudes, leurs bardes pour chanter les hauts faits de leurs héros ? Une chose est certaine : ces chroniques et ces chants, à supposer qu'ils aient existé, ne sont pas parvenus aux générations suivantes. Les anthropologistes se sont sans doute livrés à des spéculations aussi hardies que nébuleuses au sujet de l'origine de ces ancêtres, se basant sur des mesures crâniennes, sur l'examen du squelette, mais ils ne peuvent rien nous apprendre sur ce qui nous intéresserait le plus : la langue, les mœurs, les institutions politiques et sociales de ces hommes. En résumé, l'homme primitif des Alpes est pour nous un sujet de musée, dont les débris étiqués et poudreux n'ont d'intérêt que pour une poignée de spécialistes. Pendant des siècles les Alpes sont restées une région vague et mystérieuse, dont on savait seulement qu'elle donnait naissance aux grands fleuves qui fertilisent l'Europe centrale, mais qui pour le reste était entourée de ténèbres, et que l'on se plaisait à animer de légendes et à peupler de dieux et de demi-dieux. Des véritables habitants de cette région, le monde civilisé, qui pendant longtemps resta limité, dans cette partie de l'Europe, à l'Italie, ne sut rien jusqu'au jour où il s'éveilla à la nouvelle éclatant comme un coup de foudre, que le Carthaginois Annibal avait réussi à franchir la barrière des monts (an 218 avant notre ère) et descendait de l'horizon de neiges pour dévaster la péninsule. De ce haut fait militaire il n'existe pas de récit contemporain ; Annibal n'était malheureusement pas suivi d'une nuée de « correspondants de guerre » capables de nous révéler les Alpes comme tout récemment ils nous ont révélé Lhassa et le Thibet. De cette traversée des Alpes ne sont parvenus jusqu'à

nous que des échos assez lointains, recueillis par des historiens d'une époque plus récente, après avoir passé par tant de bouches que l'impression laissée est un peu confuse et décevante.

Plus tard, lorsque les Romains prirent contact avec les habitants des Alpes, ils ne leur accordèrent qu'une attention superficielle, les regardant comme des « barbares » dépourvus d'intérêt pour des hommes cultivés. Quant à leur pays, c'était à leurs yeux un affreux désert, qu'il s'agissait de traverser le plus rapidement possible afin d'atteindre les plaines riantes qui s'étendaient au delà et de les soumettre à la domination du « peuple supérieur ». César, Pompée et leurs lieutenants n'ont jamais songé à s'arrêter dans les Alpes pour y étudier la langue et les mœurs des indigènes. Tout ce qu'ils demandaient à ceux-ci, c'étaient des guides et des porteurs pour leur service ; quant au reste de la population, il s'agissait simplement de la tenir en respect afin d'assurer la sécurité des communications entre les deux versants. Que ne donnerions-nous pas aujourd'hui pour posséder sur ces peuples la relation d'un curieux du genre de ce savant allemand qui, dans le but d'étudier le langage des singes, s'est fait enfermer dans une cage au milieu des bois, avec pour unique compagnon un phonographe ! Toutefois la conquête des Alpes par les Romains eut son importance en ce qu'elle établit le premier contact entre leurs habitants et la civilisation. De ce moment des relations politiques s'établirent entre les indigènes et leurs vainqueurs, et l'histoire politique des Alpes (qui fait la matière du prochain chapitre) commença.

Les relations politiques entre les habitants des Alpes et le monde extérieur servent assez exactement de mesure aux notions relatives à ce peuple qui pénétrèrent parmi les peuples voisins. Parfois les indigènes durent reculer devant divers envahisseurs successifs ;

parfois ils furent absorbés par eux et fusionnèrent. De ces nouveaux venus, les plus hardis réussirent ici ou là à franchir la crête et à redescendre dans la plaine qui s'étend au sud de la chaîne; ils y furent rapidement absorbés presque sans laisser de traces. D'autres, moins énergiques, restèrent en chemin et se fixèrent à demeure dans les hautes vallées qui sillonnent les deux versants. D'autres encore, arrêtés dans leur expansion ou même refoulés par leur avant-garde, durent, contre leur gré, reprendre le chemin des hauteurs et finirent par trouver asile dans quelque retraite peu accessible. Ces nouveaux habitants affluaient de toutes les directions. Leurs chemins se croisaient et se recroisaient, ils se promenaient en tous sens, si bien que ces migrations ont fini par aboutir, dans le domaine anthropologique et linguistique, à quelque chose d'analogue au dédale de strates parmi lequel les géologues ont tant de mal à se reconnaître dans la structure des Alpes elles-mêmes. A mesure que coulaient les siècles, les tribus les plus fortes absorbaient les plus faibles, s'appropriaient parfois, pour le plus grand embarras des historiens et des philologues de l'avenir, le nom et les attributs de celles qu'elles avaient absorbées. Les caractères ethniques s'atténuaient ainsi peu à peu, ne laissant subsister que quelques traits principaux. Cependant au cours des temps historiques, on constate un arrêt, même parfois une réaction contre ce processus de nivellement. Il s'est produit au XIII^e siècle, sur une petite échelle à la vérité, quelques poussées d'émigration valaisanne vers le sud, le nord et l'est. Elles ont laissé des traces durables dans la langue et les noms de lieux de quelques vallées au sud du Mont-Rose, dans le val Formazza, dans des vallons sur le versant nord des Alpes bernoises, jusque dans les Grisons, près des sources du Rhin. Ajoutez à ces migrations tardives l'influence sur certains points de causes politiques et vous compren-

dre mieux comment, alors qu'au point de vue purement géographique les Alpes semblent devoir constituer une frontière naturelle, elles ne le sont en réalité nullement au point de vue de la nationalité et du langage de leurs habitants pris individuellement et non en tant que sujets d'un Etat donné. Cette question des « frontières naturelles » a sans contredit une importance historique capitale ; c'est en invoquant ces frontières que souvent un conquérant, alléguant par exemple la communauté de langue, prétend justifier l'annexion de tel ou tel district limitrophe. En réalité aucun des Etats qui se partagent aujourd'hui les Alpes ne réunit sous son drapeau tous les individus parlant une même langue. Ces exceptions à une loi généralement acceptée ont toujours des causes historiques ; en d'autres termes, elles sont la conséquence des actions que nous avons signalées plus haut et qui sont encore plus ou moins à l'œuvre sous nos yeux. Mais la conclusion qui se dégage des faits, c'est que les Alpes, bien loin d'avoir jamais, à partir du ^v^e siècle tout au moins, enrayé les grands mouvements ethniques, ont plutôt joué le rôle de grande route, aux embranchements nombreux, par où les peuples en marche ont pasés et repassé en tous sens, suivant une ligne tantôt sinueuse, tantôt droite, si bien que le réseau de ces migrations successives finit par former un enchevêtrement inextricable. Seule l'histoire, mais non sans beaucoup de patience et de soins, peut nous permettre de nous retrouver dans ce labyrinthe, et encore ne nous fournit-elle le plus souvent que des probabilités, bien rarement de véritables certitudes. A première vue, il faut en convenir, les exceptions que nous avons signalées aux lois générales paraissent de peu d'importance ; plus nous les étudions de près toutefois et plus aussi les difficultés soulevées apparaissent irréductibles.

Dans le chapitre suivant, les événements historiques

qui ont abouti à ce bariolage ethnique seront rapidement passés en revue. Plusieurs volumes suffiraient à peine à les raconter en détail et nous n'aurions garde de soumettre la patience du lecteur à pareille épreuve. Pour l'instant, nous allons essayer de tracer un tableau succinct de l'état de choses actuel, en nous plaçant successivement au point de vue politique, linguistique et religieux, ce qui nous permettra d'apprécier chemin faisant plus justement les nombreuses exceptions qui parfois, mais pas toujours, confirment la règle et servent à l'imprimer plus profondément dans l'esprit.

I. Sous le rapport du *régime politique*, les habitants des Alpes sont pour une part républicains (mais de bien des nuances diverses), pour une autre impérialistes et pour une autre royalistes. Nous laissons au lecteur le soin de tirer à sa guise les conclusions de ce qui apparaît comme un grand éclectisme en matière de forme de gouvernement. Les uns verront une relation entre le souffle libre des sommets et la constitution républicaine. D'autres objecteront que l'une tout au moins de ces républiques alpines est de date assez récente, ce qui est du reste également vrai des deux royaumes qui se partagent une autre partie de la chaîne ; à ce point de vue on peut alléguer que l'empire qui possède une dernière partie des Alpes n'est guère en meilleure posture. De ce que l'état de choses actuel est d'une façon générale relativement moderne, réactionnaires et libertaires pourront se consoler en concluant qu'il n'est point immuable et en alléguant des raisons de croire à des changements dans un sens ou dans l'autre d'ici peu. Ce sont en tout cas les républiques suisses qui l'emportent sous le rapport de l'ancienneté, la Confédération ayant été fondée en 1291. A cette époque toutefois, elle n'embrassait que trois cantons et c'est plus tard seulement que d'autres, sur les deux versants des Alpes,

vinrent grossir ce noyau primitif. Le Tessin et les Grisons ne devinrent Suisses qu'en 1803 ; le Valais en 1815 seulement. Ces territoires sont séparés par l'étroit pays d'Uri, un des trois contractants du pacte originel. L'empire d'Autriche, qui vient second par ordre de date, est de cinq siècles le cadet de la Confédération suisse (l'empereur François II prit le titre d'empereur d'Autriche en 1804, et ne renonça à celui d'empereur du Saint-Empire romain qu'en 1806). Le royaume de Bavière suit en 1806. Plus récents encore sont le royaume d'Italie (1861 ; la Vénétie ne fut même conquise qu'en 1866) et la République française (1870).

L'Etat qui étend sa domination sur la plus grande superficie de chaîne est sans doute l'Italie, qui possède autant dire tout le versant sud des Alpes, avec cependant les exceptions importantes du Tessin (suisse) et du Trentin (autrichien). De l'autre versant, la France possède toute la partie que nous avons comprise sous le nom d'Alpes occidentales, sauf une petite partie qui est valaisanne. La Confédération suisse s'étend sur tout le versant nord des Alpes centrales, plus le petit morceau de Valais déjà mentionné, qui fait partie des Alpes occidentales. L'Autriche englobe à peu près toutes les Alpes orientales. La part de la Bavière consiste en un district des Alpes orientales (au nord du Vorarlberg et du Tyrol), ce qu'un auteur allemand décrit comme « une petite fraction du versant nord des Préalpes calcaires », constituant « plutôt une voie d'accès aux Alpes qu'une partie de la chaîne elle-même ». Ce modeste domaine est la seule région alpestre qui soit sur territoire de la patrie allemande, constatation qui éveille dans la poitrine des hommes des sentiments divers selon que ces hommes sont ou ne sont pas enfants de la dite patrie.

Telles sont les grandes divisions politiques qui séparent à l'heure actuelle les Etats alpins. La France (et cela va de soi, la Bavière) ne possède aucun territoire

sur le versant sud de la chaîne, sauf peut-être un ou deux mètres carrés au sommet du Mont-Blanc. Les trois autres États débordent tous sur l'un ou l'autre point la frontière naturelle géographique.

Prenons d'abord le cas de l'*Italie*. Si nous examinons avec soin une carte détaillée des Alpes Maritimes, nous serons frappés du fait qu'une région assez étendue au sud de la chaîne principale (qui ici va de l'est à l'ouest) se trouve sur territoire italien. Ces territoires sont devenus italiens pour deux raisons bien distinctes. La partie à l'ouest du col de Tende et de la vallée de la Roja, bien qu'à l'est de la chaîne principale, comprend le haut de plusieurs vallons alpestres ; ceux de Castiglione et de Mollières versent leurs eaux dans le Tinée, lui-même un affluent du Var, tandis que ceux du Boréon, de Finestre et de la Gordolasca sont tributaires de la Vésubie, qui se verse dans le Var un peu au-dessous du Tinée. On admet — bien que la question soit enveloppée de quelque obscurité — que tous ces vallons, qui faisaient jadis partie du comté de Nice, ont été abandonnés en 1860 par la France à l'Italie en guise d'hommage à Victor-Emmanuel II, grand chasseur comme on sait, et qui, possédant le droit de chasse sur tout le versant nord de la chaîne, était très désireux de posséder des droits semblables sur l'autre versant. L'histoire de l'autre partie de ces territoires est bien différente. La vallée de la Roja, qui descend du col de Tende et s'ouvre sur la mer à Vintimille, est à l'est de la prolongation de la chaîne principale, figurée par une ligne droite allant du Mont Clapier au promontoire de la Turbie. Chose curieuse, l'Italie ne possède que le tiers supérieur (Tende) et le tiers inférieur (Vintimille) de la vallée. La partie centrale (Fontan, Saorge et Breil, localités sises toutes à orient de la ligne idéale dont nous venons de parler) appartient à la France, qui est ainsi à même de la barer et d'empêcher, si tel est son bon plaisir, la construc-

tion d'un chemin de fer suivant la vallée dans toute sa longueur. Cette partie centrale faisait partie du comté de Nice, s'étant séparée du reste de la vallée vers 1250 et ayant rendu hommage au comte de Provence, des mains de qui la maison de Savoie reçut le comté de Nice en 1388, pour le rendre finalement à la France en 1860. Pendant ce temps, le haut et le bas de la vallée restaient aux mains des anciens maîtres du pays, les comtes de Vintimille (le haut était un vasselage d'une branche cadette, les comtes de Tende). Plus tard ils passèrent séparément à la maison de Savoie, le bas en 1815, après avoir été un temps en possession de la famille Grimaldi et de Gênes, le haut en 1575. Ainsi ce qui frappe comme une étrange anomalie, grosse de conséquences pratiques assez anormales, se trouve avoir des racines profondes dans le passé. En 1860, la France entra en possession de tout le comté de Nice, mais non des comtés de Vintimille et de Tende. Deux autres territoires de peu d'importance appartiennent à l'Italie, bien que se trouvant sur le versant nord des Alpes centrales. Ce sont le sauvage val di Lei, dont l'émissaire descend jusqu'à la vallée suisse d'Avers et est tributaire du Rhin postérieur ; puis le vallon de Livigno, aux gras pâturages, traversé par le Spöl dans sa course vers la basse Engadine et l'Inn. Ces deux districts ont été attribués à l'Italie en 1859, le val di Lei parce qu'il faisait partie du comté de Chiavenne, celui de Livigno parce qu'il faisait partie du comté de Bormio. Ces deux comtés étant compris, ainsi que la Valtelline, dans la Lombardie, passèrent ensemble à la maison de Savoie. Deux ans plus tard, en 1861, la maison de Savoie devenait maison régnante de l'Italie unifiée, et depuis cette date, ces deux enclaves font partie du nouveau royaume.

Si curieux que cela paraisse, les territoires faisant partie de la *Confédération suisse* sur le versant sud des

Alpes sont beaucoup plus importants que ceux de l'Italie sur le versant nord. Les petits villages de langue allemande de Simplon (Simpeln) et de Gondo (Gunz, ou Ruden) sont des colonies valaisannes dont l'origine remonte au XIII^e siècle ; ils sont devenus suisses en même temps que le Valais, en 1815. Tout autrement important est le canton du Tessin, dont la langue est l'italien, et qui fut constitué en 1803 par la réunion de plusieurs districts conquis par les Suisses au XV^e et au XVI^e siècles. La Léventine en est la partie la mieux connue, car elle est traversée dans toute sa longueur par la ligne du Gothard, qui y débouche à sa sortie du grand tunnel. Les villes de Lugano et de Locarno sont aussi des centres de tourisme réputés. La Confédération suisse s'étend encore (depuis la naissance du canton des Grisons, en 1803) sur trois vallées dont les habitants parlent italien : celle de Mesocco, avec son tributaire, le val Calanca, qui débouche dans la Léventine près de Bellinzzone ; et plus à l'est, celles de Bregaglia et de Poschiavo. La famille Trivulzio, de Milan, souveraine de la vallée de Mesocco, fit adhésion en 1480 à la ligue Grise (une des trois ligues rhétiques) ; en 1549 cette même famille vendit aux habitants tous ses droits sur la vallée. Les vallées de Bregaglia et de Poschiavo dépendaient toutes deux de l'évêché de Coire, qui les passa à la ligue de la Maison-Dieu, la première en 1367, la seconde en 1408. Une autre vallée grisonne, la partie supérieure de la vallée de Münster, près de celle de Livigno, se trouve également sur le versant sud des Alpes. Elle est arrosée par le Ram, un affluent de la haute Adige. Elle aussi dépendait de l'évêché de Coire et échut en partage aux Grisons en 1762. Ses habitants parlent en grande majorité le ladin. On voit donc que la Suisse englobe sur le versant sud de la chaîne des populations parlant trois idiomes distincts.

L'*Autriche*, enfin, détient depuis 1815 toute la pente sud du col du Brenner, formée de territoires ayant appartenu jadis aux évêchés de Brixen et de Trente. Ces territoires passèrent aux mains de la couronne en 1803. Sur ceux qui avaient appartenu à l'évêché de Brixen la langue dominante était l'allemand, à l'exception de la vallée de Grœden, où l'on parle ladin. Sur les territoires provenant de l'évêché de Trente, on parlait surtout italien, à part quelques îlots de langue allemande. L'*Autriche* s'étend en outre sur cette partie assez considérable des Alpes orientales qui comprend la vallée de l'Isonzo et ses environs, à l'ouest de la ligne de faite et qui est habitée par des populations slaves. Elle possède un district plus étendu encore sur l'autre versant, habité également par des slaves.

Telles sont dans leurs grands traits les divisions territoriales entre les États alpestres. Aucun de ceux-ci, observons-le en passant, n'est aujourd'hui exclusivement alpestre, car tous, même la Suisse, comprennent de larges plaines à côté de leurs districts montagneux. Il en allait différemment autrefois, et plusieurs petits États, au moyen âge, furent exclusivement montagnards : tels le Dauphiné, le Valais, les Grisons, le Tyrol, l'évêché de Trente, etc.

On ne peut évaluer qu'approximativement la population totale des Alpes. Elle ne dépasse probablement pas 9 millions d'âmes. Sur ce nombre environ 3 000 000 sont de langue allemande, et environ 2 300 000 de langue française. La population de langue italienne doit dépasser légèrement ce dernier chiffre. Les habitants des Alpes qui parlent un idiome slave n'atteignent certainement pas un million. Les autres parlent encore des dialectes très anciens et fort intéressants au point de vue philologique, soit le romanche dans la vallée du Rhin antérieur, soit le ladin dans l'Engadine, la vallée de Grœden et le Friuli.

2. Les remarques ci-dessus nous amènent par une pente naturelle à examiner de plus près la question des *langues* parlées par les habitants des Alpes. D'une manière générale, on peut dire que dans les Alpes italiennes, on ne parle que l'italien ; que dans les Alpes françaises on ne parle que le français ; que dans les Alpes bavaoises on ne parle que l'allemand. Dans les Alpes suisses, par contre, on parle allemand, français, italien, romanche et ladin, tandis que dans les Alpes autrichiennes, à côté d'une forte majorité d'habitants de langue allemande il en est aussi passablement qui parlent l'italien ou quelque idiome slave. Si nous limitons notre examen au versant nord de la chaîne, nous constaterons tout d'abord qu'à l'ouest, la population parle presque exclusivement le français ; qu'au centre quatre ou cinq langues se mêlent de façon assez complexe ; qu'à l'est enfin l'allemand, l'italien et les idiomes slaves voisinent. Pour être plus exact, j'ajouterai que dans les Alpes ces diverses langues ne sont pas en général parlées à l'état pur, mais sous forme de dialectes variés.

Telles sont les grandes divisions principales. Mais, de même que dans le domaine politique, nous constaterons, au point de vue des langues, la présence de nombreux îlots linguistiques au milieu de populations en apparence homogènes.

Même dans les Alpes italiennes, où l'unité de langue s'affirme plus vigoureusement, on découvre deux districts où le français continue à être la langue parlée par les habitants, en dépit de tous les efforts du gouvernement pour le faire disparaître. Le premier de ces districts englobe plusieurs vallées à l'ouest et au sud-ouest de Turin. Le val Pellice et le val Germanasca ont tout simplement conservé la langue importée par les Vaudois lorsqu'ils émigrèrent en masse du Dauphiné. D'autres vallées, telle la partie supérieure du val Va-

raita, exactement au sud du Mont Viso, la vallée du Chisone, au-dessus de Pignerol, et la vallée de la Dora Riparia (Césanne, Oulx, Bardonnèche et Exilles, toutes localités situées près de la ligne du Cenis), abritent encore une population de langue française, ce qui provient de ce que depuis le XI^e siècle elles firent politiquement partie du Dauphiné et ne furent rattachées à la maison de Savoie qu'en 1713, ainsi que je le montrerai au chapitre suivant. Plus intéressant encore est le cas de la vallée d'Aoste et des vallons qui s'y rattachent. Enfermée entre les puissantes murailles du Mont-Blanc, du Mont Vélan, du Cervin et du Grand-Paradis, d'accès facile du côté du Bas-Valais par le Grand Saint-Bernard et de la Tarentaise par le Petit Saint-Bernard, deux pays de langue française, il serait vraiment étrange que cette contrée n'ait pas continué à parler français. Car ainsi que le célèbre historien anglais E.-A. Freeman y a maintes fois insisté, elle n'est qu'un prolongement de la Bourgogne sur l'autre versant des Alpes. Depuis l'an 575 de notre ère, date à laquelle elle a été enlevée aux Lombards par les Francs, Aoste a, de façon à peu près ininterrompue, toujours été gouvernée par des maîtres établis au nord de la chaîne. Lorsqu'en 1860 la maison de Savoie, maîtresse d'Aoste depuis 1025 environ, abandonna à la France le berceau de la dynastie, cette vallée fut le dernier vestige qui lui resta de ses vastes possessions d'antan en pays bourguignon. Ainsi, tous les districts italiens de langue française sont de simples témoins de l'ancienne domination du Dauphiné et de la Savoie sur des territoires situés sur le versant sud des Alpes.

Plus curieuse est l'existence de quelques villages de langue allemande sur territoire italien. Au nord de Domodossola, au débouché méridional du passage du Simplon, se trouve une vallée longue et étroite, sorte de coin enfoncé entre le Valais, à l'ouest, et le Tessin

à l'est, tous deux terres suisses. Elle est arrosée par la Tosa ou Toce. Sa partie supérieure porte le nom de val Formazza, ou de Pommat. Là est établie une colonie de langue allemande, qui déborde aussi sur les villages italiens voisins d'Agaro et de Salecchio. La colonisation remonte au XIII^e siècle et fut l'œuvre de familles valaisannes. On y parle encore le patois du Valais; c'est un cas de survivance très remarquable. Des émissaires partis de là s'établirent avant 1253 à Bosco, à la tête de la vallée de la Maggia, qui se trouve à l'est, de l'autre côté de la montagne et qui débouche près de Locarno. Cette petite communauté comptait encore 266 habitants, dont 260 parlaient le patois valaisan, lors du recensement fédéral de 1900. J'ai mentionné plus haut les colonies similaires du Simplon et de Gondo, au-dessus de Domo, sur la route du Simplon; mais celles-ci n'ont jamais cessé d'être suisses, tandis que Bosco l'est devenu en 1512. Le val Formazza est dépendant de la maison de Savoie depuis 1743. En aval de Domo, dans la vallée de la Tosa, se trouve Ornavasso (Urnäsch), à l'origine une colonie valaisanne, venue selon la tradition de Naters près de Brigue, mais aujourd'hui complètement italianisée.

Plus important sous le rapport du nombre est un groupe de colonies valaisannes de langue allemande qui occupe le fond de quelques vallées italiennes au sud et à l'est de l'imposante masse du Mont-Rose : le val de Lys (Gressoney), le val Sesia (Alagna) et le val Anzasca (Macugnaga), à quoi il faut ajouter les villages isolés de Rima, au haut du val Sermenza et de Rimella au fond du val Mastallone. La vieille église paroissiale de Macugnaga, construction gothique qui remonte au XIV^e siècle, est restée comme un curieux témoin de l'arrivée des Valaisans, ces infatigables colons.

Beaucoup plus à l'est, sur une haute terrasse de montagnes, se trouve l'ancienne colonie allemande



LE MONT-ROSE VU DU FALLERHORN

connue sous le nom des Sette Comuni (les sept communes, ou paroisses), au nord de Vicenza et au nord-ouest de Bassano, composée des villages suivants : Asiago, Rotzo, Roana, Gallio, Foza, Enego et San Giacomo di Lusiana. Sur une population de 25 000 habitants environ, peu parlent encore allemand aujourd'hui ; les plus nombreux se trouvent à Rotzo et à Roana, mais cet idiome tend rapidement à disparaître. Dans certaines localités on peut même le considérer comme disparu. Les savants ont longuement discuté s'il s'agissait là de traces laissées par une conquête des Ostrogoths ou des Alémanes, ou si les premiers habitants n'auraient pas été plutôt des Souabes chargés de la défense du passage. Les derniers Allemands des Sette Comuni appellent leur langage « Cimbri ». Ils ne peuvent en aucun cas être rattachés à la souche valaisanne. Dans les Tredici Comuni (les treize communes), au nord de Vérone, la tradition veut que l'allemand ait jadis prévalu ; il a en tout cas complètement disparu aujourd'hui. On en peut dire autant de la ville de Trente, dont les quartiers bas étaient encore exclusivement allemands en 1483, si l'on s'en rapporte au témoignage de Felix Faber (Schmid), frère dominicain d'Ulm, dans la relation qu'il a laissée d'un pèlerinage en Terre sainte. L'auteur ajoute que quelques années auparavant, le nombre des Allemands à Trente était moins considérable.

Le dialecte parlé au Frioul est apparenté de loin au ladin parlé dans l'Engadine et la vallée de Gröden ; nous aurons à nous occuper tout à l'heure de ce dernier idiome. Nous sommes ici en face d'une nouvelle anomalie historique. Ce district comprend également plusieurs villages allemands disséminés : Sappada ou Bladen (1322 âmes), Sauris ou la Zahre (760), Timau ou Tischelwang (1220). Ce dernier est le village le plus élevé sur la rampe sud du col du Plöcken. La langue parlée dans ces trois localités est un tyrolien archaïque,

à Timau fortement influencé par le dialecte du Frioul. C'est à Sauris que l'allemand est le plus pur. Toutes trois sont expressément mentionnées comme existant dans le dernier quart du XIII^e siècle. Elles semblent avoir été à cette époque, sinon même plus tôt, fondées par des colonies venues du Tyrol.

En ce qui concerne la *Confédération suisse*, il suffit de constater que sa population de langue italienne est localisée dans le canton du Tessin (suisse depuis 1803) et dans les vallées grisonnes de Bregaglia et de Poschiavo (suisses depuis la même année). La ligne de démarcation entre le français et l'allemand dans les Alpes suisses part de Fribourg, qui est pour les deux tiers de langue française, passe entre Charmey et Bellegarde, dans la vallée de la Jogne, puis entre Château-d'Œx et Gessenay (Saanen) sur le cours supérieur de la Sarine, s'incurve pour passer entre la vallée des Ormonts et Châtelet (Gsteig), tout près des sources de la Sarine, et atteint le sommet de l'Oldenhorn. De là elle suit la ligne de faite des Alpes bernoises jusque près du Wildstrubel, fait un crochet dans la direction du sud, traverse le Valais un peu à l'est de Sierre (Siders), ville bilingue où le français domine légèrement, rejoint la crête de la chaîne latérale séparant le val d'Anniviers ou vallée de Zinal, à l'ouest, de celle de Tourtemagne (Turtmann) à l'est, la quitte au sommet du Weisshorn, laissant la vallée de Saint-Nicolas à l'est, passe par la Dent Blanche et atteint finalement la frontière italienne près du Cervin et de la Dent d'Hérens.

Un sujet plus captivant est celui du romanche et du ladin. Ces deux dialectes sont parlés par une population de 38 651 âmes, dont 36 472 habitent le canton des Grisons. On a dit beaucoup de sottises à propos de ces très anciens idiomes. Ce sont tout simplement des dialectes romans attardés, qui n'ont pas suivi la fortune du français et de l'italien. Sans doute le bas latin

fut-il introduit dans ces vallées alpestres par des émigrants venus de Lombardie, d'où les avaient chassés des tribus plus puissantes. Ils poussèrent ainsi jusqu'en Engadine et de là gagnèrent la vallée du Rhin antérieur, à l'ouest de Coire. C'est surtout dans cette dernière vallée, qui descend du col d'Oberalp et atteint Coire par Dissentis et Ilanz, qu'on parle le romanche (*Romonsch*). On en distingue deux variantes ou patois. La première est usitée dans la vallée du Rhin antérieur proprement dite et dans le bas de la vallée du Rhin postérieur. Les deux branches entre lesquelles se subdivise cette dernière vallée en amont de Thusis et qui conduisent respectivement aux cols du Julier et de l'Albula, parlent un dialecte de transition. De l'autre côté de ces deux cols, dans l'Engadine, ou vallée supérieure de l'Inn, la grande majorité des habitants parlent le *ladin*, qui est de beaucoup la forme la plus vivante de ce latin corrompu. Le vallon de Samnaun, dans la basse Engadine, avec ses 357 habitants, fait exception. Il doit sans doute au fait que ses communications sont plus faciles avec le Tyrol qu'avec la Suisse, de posséder une population de langue allemande parlant le dialecte tyrolien. Il est cependant avéré qu'il y a cent ans le ladin y était encore en usage, et les noms de lieux sont encore ladins à l'heure qu'il est. C'est de la basse Engadine que le ladin a pénétré dans la partie supérieure, ou partie suisse, de la vallée de Münster, dont les eaux rejoignent la haute Adige.

Sur ce territoire de langue romane, qui embrasse une portion relativement considérable de la Suisse orientale, on rencontre toutefois un certain nombre d'îlots germaniques, qui figurent tous, à l'exception de la vallée de Samnaun, citée plus haut, dans cette fraction où l'on parle romanche. Le plus petit et le plus isolé à la fois est la paroisse d'Obersaxen, dont 521 habitants sur 652 parlent allemand. Il se trouve au sud-ouest d'Ilanz,

assez haut sur le versant sud de la vallée du Rhin antérieur. Une colonie semblable, aujourd'hui disparue, mais qui a existé du XIV^e au XVI^e siècle, a laissé des traces sous forme de noms de lieux d'origine germanique dans le vallon de Calfeisen, ou de la Tamina supérieure, au-dessus de Pfäfers. La plus importante de ces taches est le Rheinwald, ou partie supérieure de la vallée du Rhin postérieur. Sur 899 habitants, 861 parlent allemand. De là sont parties des colonies qui ont peuplé les vallons de Vals et de Safien, de l'autre côté de la montagne qui ferme la vallée du côté du nord. A Vals parlent allemand 713 habitants sur 736 ; à Safien 558 sur 585. Ces deux vallons sont tributaires du Rhin antérieur. L'hypothèse la plus probable est que tous ces îlots de langue allemande sont ce qui reste des grandes émigrations valaisannes du XIII^e siècle. Le dialecte de ce district, ainsi que j'ai pu m'en convaincre par moi-même, présente certainement de l'analogie avec celui qu'on parle dans le Haut-Valais. Je signale encore que Davos fut également fondé au XIII^e siècle par des Valaisans de langue allemande.

En fait, l'ensemble des vallons qui courent au sud de la vallée principale du Rhin antérieur offre un tableau extraordinairement embrouillé au point de vue de la langue comme à celui de la religion. En allant de l'ouest à l'est, nous constatons que la vallée de Medels (par où le Rhin moyen rejoint le Rhin antérieur près de Dissentis) est catholique et parle romanche ; celle de Vrin, branche principale de la vallée de Lugnetz, qui s'ouvre sur le Rhin antérieur à Ilanz, est dans le même cas ; le vallon intermédiaire de Somvix n'est habité que l'été. L'autre branche de la vallée de Lugnetz, par contre, au sud-est, connue sous le nom de vallée de Vals, est catholique et parle allemand, tandis que le vallon de Safien, plus à l'est, s'il parle allemand aussi, est par contre protestant. Plus à l'est encore, la vallée de Dom-

leschg, ou cours inférieur de la vallée du Rhin postérieur, que longe le chemin de fer de l'Albula de Reichenau à Thusis, présente un véritable dédale d'idiomes et de confessions, si bien qu'on ne peut jamais être certain, en arrivant dans un village, de la langue qu'on y parle pas plus de la religion qu'on y professe. La partie médiane de la vallée du Rhin postérieur, ou vallée de Schams, est protestante et parle romanche ; la partie supérieure, par contre, ou Rheinwald, est protestante, mais parle allemand. Plus loin, au chapitre XIII, section 13, en décrivant le groupe de l'Albula, j'aurai l'occasion de m'occuper plus en détail d'un vallon latéral du Rhin postérieur, celui d'Avers. La moitié inférieure de ce vallon, ou val Ferrera, séparée de la moitié supérieure par une série de gorges taillées dans un admirable marbre rose, où passe une bonne route carrossable, compte 162 habitants, dont 153 parlent romanche et 161 sont protestants ; jadis ce petit territoire faisait partie de la ligue Grise, une des trois ligues rhétiques. Le haut de la vallée, ou val d'Avers proprement dit, faisait jadis partie de la ligue de la Maison-Dieu ; on y compte 204 habitants, dont 194 parlent le dialecte valaisan et 198 sont protestants. Il n'y a peut-être pas un second vallon des Alpes qui ait connu d'aussi étranges avatars politiques et linguistiques.

Passons maintenant à l'*Autriche*, où nous rencontrons également des îlots ladins et allemands au milieu d'une population de langue différente. Les districts parlant le ladin (15 828 âmes) se trouvent sur territoire de l'ancien évêché de Brixen, enclavés entre des districts allemands et italiens, et comprennent quelques vallons des Dolomites, bien connus des touristes : ceux de Gröden (partie supérieure), de Gader, de Fassa (partie supérieure du val d'Avisio) et d'Ampezzo (Cortina). Les deux derniers sont plus italianisés que les

autres ; Buchenstein, soit la partie supérieure du val Cordevole, en amont de Caprile, est, dit-on, moins ladin encore. Les amis du passé regretteront l'extinction probable dans un avenir peu éloigné (sauf dans l'Engadine et dans les vallées de Grœden et de Gader) de ce curieux dialecte ladin, qui mériterait d'être préservé soigneusement, ne serait-ce qu'à titre de curiosité historique. Le dialecte parlé au Frioul est, croit-on généralement, un dérivé du ladin, et non un patois italien.

Plus curieux sont les îlots allemands assez nombreux qui se rencontrent sur divers points de l'ancien évêché de Trente ou dans le Tyrol méridional, dont la langue est l'italien. Il y a au nord de Trente quelques villages épars dans le val di Non (Nonsberg), qu'arrose la Noce et qui, par le col de Tonale, conduit dans la vallée supérieure de l'Oglio, ou val Camonica. Ces hameaux de langue allemande : *Unsere liebe Frau im Walde* ou *Senale* (309 habitants de langue allemande sur 310), *Skt. Felix* ou *San Felice* (317 sur 337), *Laurein* ou *Lauregno* (513 sur 516), *Proveis* ou *Proves* (497 sur 516), se trouvent entourés d'une population parlant exclusivement l'italien, bien qu'à peu de distance de populations de langue allemande dans la direction du nord. Ils occupent les pentes les plus septentrionales du val di Non.

A l'est de Trente et au nord-est de Pergine, station du chemin de fer du val Sugana, s'ouvre la vallée de Fersen, ou Fersina (val dei Mocheni), où existent quelques villages allemands perdus au milieu d'une population italienne : *Gereut* ou *Frassilongo*, *Eichleit* ou *Roveda*, *Skt Franziskus* ou *San Francesco*, *Skt-Felix* ou *San Felice*, et *Palù* ou *Palai*. Sur 1819 habitants que comptent en tout ces localités, 1537 parlent allemand ; à *Palù*, cette langue est même parlée par 423 habitants sur 432. Les deux hameaux qui portent

des noms de saints ont été fondés au XII^e siècle ; c'étaient alors de petites colonies de mineurs. Les autres endroits sont habités par une population qu'on croit d'origine lombarde ou franque. Au sud de la vallée de Fersen et au sud-ouest de Trente, est un village appelé Lusarn ou Luserna, peuplé de 699 habitants, dont 675 parlent allemand. Il s'agit, paraît-il, d'une colonie fondée là au XIII^e siècle par le prince-évêque de Trente. La localité voisine de San Sebastiano était dans le même cas, mais cette dernière, qui est rattachée à la paroisse de Folgareit ou Folgaria, ne compte plus officiellement aujourd'hui que deux habitants de langue allemande, bien que d'après d'autres documents non officiels, ceux-ci soient au nombre de 300 environ.

Ceux des habitants des Alpes dont la langue est un idiome slave, habitent la province autrichienne de Carniole (un petit nombre se rencontre en Carinthie). A une date assez récente, il existait encore dans ce district plusieurs îlots germaniques, entre autres Deutschruth et Zarz, qui tous deux remontent au XIII^e siècle. D'après les plus récents rapports, ces localités sont aujourd'hui presque complètement slaves. Dans certains villages à l'est de Zarz, on entend pourtant encore occasionnellement les vieilles gens parler allemand. La principale colonie allemande en Carniole, celle de Gottschee, se trouve en dehors des limites que nous avons assignées aux Alpes.

3. Nous avons étudié la population des Alpes sous le double aspect de la situation politique et du langage. Il nous reste à l'envisager au point de vue de la religion.

Il est superflu de dire qu'avant la Réformation du XVI^e siècle, l'unique religion professée dans les Alpes était le catholicisme romain, avec cependant une exception : les Vaudois des Alpes occidentales se vantent en

effet d'avoir été des « réformés d'avant la Réforme ». Mais ils étaient fort peu nombreux et restaient confinés dans quelques vallons tout au haut du bassin de la Durance, en Dauphiné, sur le versant français de la chaîne et dans quelques autres sur le versant piémontais, tels le val Pellice et le val Germanasca, tous deux au sud-ouest de Turin.

Après la Réforme, les Vaudois continuèrent à être les seuls représentants du protestantisme dans les Alpes françaises et italiennes. Comme leur profession de foi est en somme à peu près identique à celle des calvinistes genevois, les Vaudois doivent être considérés comme d'authentiques protestants. Sur le versant français des Alpes, ainsi dans le vallon de Freissinières, sur la haute Durance et dans l'embranchement d'Arvieux du vallon de Guil, également un tributaire de la Durance, existaient encore, il n'y a pas très longtemps, quelques congrégations peu nombreuses fondées par Félix Neff, un pasteur genevois qui consacra sa courte vie (1798-1829) à évangéliser, à partir de 1823, ce pays sauvage. En souvenir de lui, ce district est appelé aujourd'hui « Pays de Neff » par les habitants de la région. Les Vaudois du versant italien ne doivent pas dépasser les 13 000. Ils sont cantonnés dans le val Pellice avec ses tributaires, les vallons d'Angrogne et de Rora, ainsi que dans la partie du val Germanasca en amont de Perrero, où la vallée principale se partage pour former les vallons de Prali, de Rodoretto et de Massel. Tout le reste des Alpes de langue française est habité par une population catholique. On en peut dire autant des Alpes autrichiennes et bavaoises. En ce qui concerne la Suisse, la majeure partie de son territoire alpestre située sur le versant sud de la chaîne, quelle que soit la langue qu'on y parle, est habitée par une population exclusivement catholique : ainsi les villages de Simplon et de Gondo, le canton du Tessin en entier

et les vallées grisonnes de Mesocco et de Calanca. Dans la vallée de Poschiavo, les protestants constituent à peu près le cinquième de la population totale ; dans celle de Münster, ils sont à peu près la moitié (681 sur 1505). Le val Bregaglia est pour les cinq sixièmes protestant. Si nous passons au versant nord des Alpes suisses, nous constatons que des trois grandes vallées creusées dans le sens longitudinal de la chaîne, deux sont presque exclusivement catholiques, celles du Rhône ou Valais, et celle du Rhin antérieur ou Oberland grison, cette dernière dans sa partie supérieure tout au moins : le bas n'est catholique que pour trois quarts. La troisième grande vallée, soit l'Engadine ou vallée supérieure de l'Inn, ne compte qu'un tiers de catholiques ; Tarasp, qui fut longtemps un fief des Habsbourg, et le vallon de Samnaun sont seuls à professer presque exclusivement la doctrine de Rome. Nous avons relevé plus haut l'étrange macédoine de langues et de religions que représente le bassin du Rhin postérieur. Les catholiques peuplent dans la proportion de trois sur quatre les vallées en amont de Thusis qui conduisent aux cols de l'Albula et du Julier. Ils sont l'immense majorité dans la Suisse primitive, c'est-à-dire dans l'agglomération que forment les cantons d'Uri, de Schwytz et d'Unterwald. Même remarque pour le canton de Lucerne. A Glaris, par contre, ils ne sont que le quart de la population totale. Les protestants ont d'autre part l'immense majorité dans les vallées au nord du massif de l'Oberland bernois ; ils représentent les trois quarts de la population des vallées autour de Davos. Dans les anciennes relations de voyage, il est souvent affirmé que sous bien des rapports la population montagnarde des cantons protestants est très en avance sur celle des cantons catholiques. Toutefois, si nous laissons de côté le Tessin, qui est en réalité un fragment de Lombardie incorporé à la Suisse pour des raisons d'ordre histori-

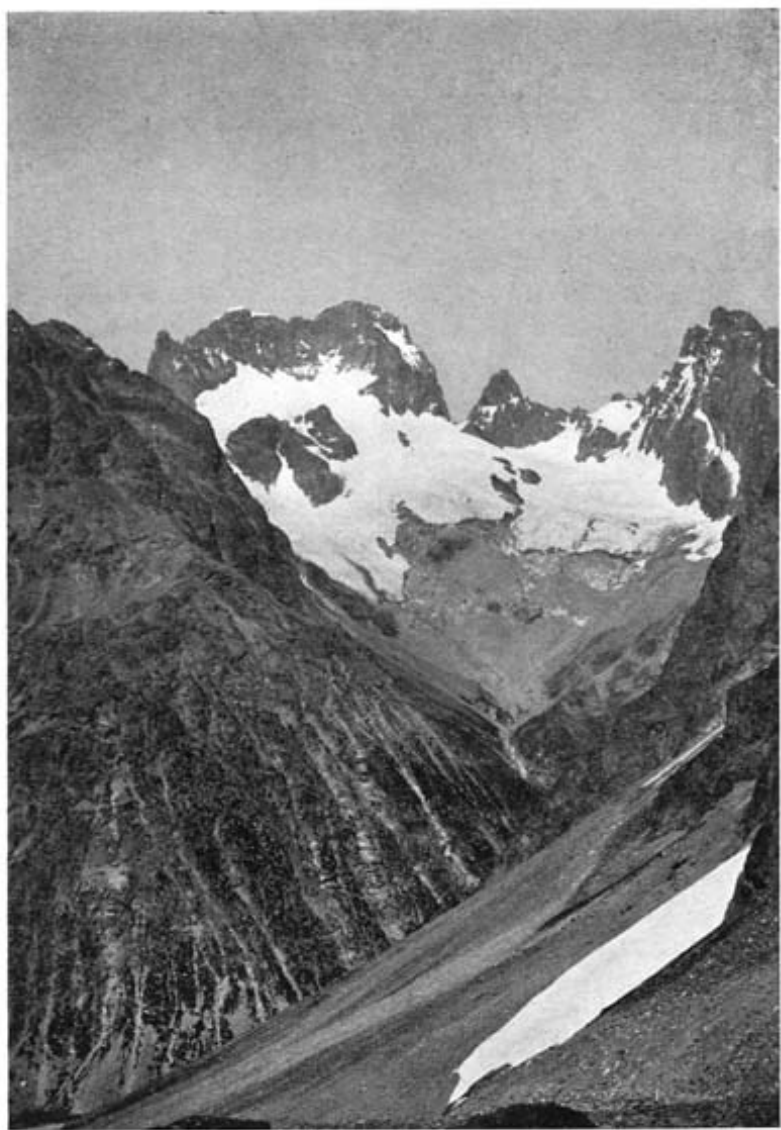
que, nous devons reconnaître qu'en fait la région catholique des Alpes suisses est en général moins favorisée de la nature que la région protestante. Comparez par exemple le Valais, tour à tour marécageux et rocailleux, ou l'étroite coupure de l'Oberland grison, ou encore les gorges sauvages d'Uri, avec les riantes vallées de l'Oberland bernois, et vous conviendrez que la différence de prospérité s'explique par d'autres causes que la différence de religion.

Ceci m'amène à formuler quelques remarques sur le rôle capital joué par l'Eglise dans les pays alpestres, non seulement comme agent religieux et moralisateur, mais encore comme agent civilisateur. Ce rôle ne tient pas uniquement au fait que la puissance temporelle fut longtemps exercée sur la plus grande partie de cette région par des dignitaires ecclésiastiques, comme les évêques d'Embrun, de Tarentaise, de Sion, de Coire, de Lausanne, de Trente, de Brixen, de Salzbourg. Au contraire, cette réunion entre les mêmes mains de juridictions de nature différente n'a que rarement porté de bons fruits. Ce sont bien plutôt les grands monastères qui exercèrent une heureuse influence partout où s'étendait leur domination. Les serfs des communautés religieuses bénéficiaient, dans les Alpes comme partout, d'une situation privilégiée par rapport aux serfs des fiefs temporels. Ils jouissaient d'une sécurité plus grande et le développement de leurs institutions agricoles, scolaires et sociales était assuré d'une certaine continuité qui manquait aux sujets de seigneurs constamment en guerre les uns avec les autres. Parmi les communautés religieuses qui ont joué un rôle prépondérant dans les Alpes, je citerai les bénédictins de Novalesse (au-dessus de Suse et sur la rampe sud du Mont-Cenis), les bénédictins de Saint-Michel de la Cluse (entre Suse et Turin), maison mère du prieuré de Chamonix, et la plus montagnarde des congrégations

alpestres ; ceux de Dissentis, dont le monastère fut fondé par un disciple de Saint-Colomban, dans la vallée du Rhin antérieur ; ceux de Münster, au haut de la vallée supérieure de l'Adige ; ceux de Saint-Gall, d'Einsiedeln, d'Engelberg, de Pfäfers ; les chanoines augustins de Saint-Maurice en Valais, d'Interlaken dans l'Oberland bernois ; les cisterciens d'Abondance, en Chablais. Il convient de citer encore les chanoines séculiers de Lucerne (la maison suivit la règle de Saint-Benoît du VIII^e siècle jusqu'en 1455) ; la puissante congrégation bénédictine de Marienberg en Tyrol, au haut de la vallée supérieure de l'Adige, ou Vintschgau ; les chanoines prémontrés de Wilten, près Innsbruck ; les moines d'Innichen (bénédictins à l'origine, puis chanoines séculiers à partir du XII^e siècle), près des sources de la Drave, jadis poste avancé du christianisme sur les marches du paganisme slave ; enfin la maison styrienne des bénédictins d'Admont, dans la vallée de l'Enns. Quelques-unes de ces communautés ont aujourd'hui achevé leur tâche. D'autres poursuivent leurs travaux, bien que sur une moindre échelle que jadis. Pour le plus grand bien de tous, les chanoines augustins continuent à offrir l'hospitalité aux passants, pauvres voyageurs ou touristes, qui traversent le Grand Saint-Bernard et le Simplon. Ils desservaient naguère l'hospice du Petit Saint-Bernard, mais depuis 1750, celui-ci a passé aux mains de l'ordre de chevalerie mi-religieux, mi-guerrier des Saints Maurice et Lazare. L'ordre des capucins desservait au XVIII^e siècle l'hospice du Saint-Gothard.

En terminant cette rapide esquisse des principaux traits caractéristiques de la population des Alpes, ajoutons encore, à titre de curiosité, que le village (habité toute l'année) le plus élevé des Alpes est Juf (2133 m.), dans la vallée d'Avers (Grisons), à peu de distance du col de la Maloja. Le plus haut village

alpin italien est Trepalle (2069 m.), entre Livigno et Bormio, tout au haut de la Valtelline. Le plus haut sur territoire français est l'Écot (2046 m.), à l'extrémité supérieure de la Maurienne ou vallée de l'Arc ; à moins qu'on ne se prononce en faveur de Saint-Véran, à l'ouest du Mont-Viso, dans une branche latérale du vallon de Guil, tributaire de la Durance, dont les plus hautes habitations sont à 2050 mètres, bien que le gros de l'agglomération se trouve un peu plus bas. Le plus haut du Tyrol (Autriche) est Ober Gurgl (1927 m.), dans le district d'Ëtzthal ; le hameau voisin de Vent ou Fend, est à l'altitude de 1893 mètres.



LA POINTE DES ECRINS ET LE PIC COOLIDGE (ALPES DAUPHINOISES)
VUS DU GLACIER DE CHARDON

CHAPITRE VII

L'histoire politique des Alpes.

L'histoire politique des Alpes débute, ainsi qu'il a été dit au chapitre précédent, au moment où s'établirent les premières relations entre les Romains et la population du massif. Ces premières relations eurent un caractère franchement agressif du côté des premiers, purement défensif du côté des seconds ; dans leur ensemble, elles ne furent autre chose que la conquête graduelle des vallées, dont Rome désirait soumettre les habitants à sa rude domination. Cette annexion ne fut pas toujours violente ; dans bien des cas, les populations soumises renoncèrent de leur propre gré à leur indépendance, qui les condamnait à l'isolement, en faveur de l'Empire. Le joug romain ne pesait du reste en général pas trop lourdement sur ces sujets retranchés dans des retraites d'accès très difficile. Il ne se faisait sentir avec rudesse qu'en cas de révolte ; la plupart du temps, la reconnaissance de la suprématie de Rome était pour les montagnards affaire purement nominale. Quand se produisait un soulèvement, les maîtres n'y voyaient qu'une manifestation de rébellion de la part de barbares remuants, et ils la réprimaient énergiquement ; mais en temps de paix, ils accordaient très volontiers à ces sujets une assez large

autonomie. Les Romains, on le comprend, ne pouvaient admettre que leur civilisation, dont ils étaient fiers à juste titre, fût menacée ou mise en péril par les incursions des rudes habitants des Alpes. Ceux-ci, d'autre part, avaient fréquemment eu beaucoup à souffrir de la conquête et ne pouvaient trouver bon qu'on exigeât d'eux un tribut, alors qu'on les maintenait à distance respectueuse, au besoin par la force. Les mêmes conséquences se produisent inévitablement au contact de deux nations dont l'une a atteint un haut degré de civilisation tandis que l'autre est encore plongée dans la barbarie : les rapports de voisinage entraînent des inconvénients pour l'une comme pour l'autre ; mais il convient de ne pas oublier que, dans le cas qui nous occupe, les seuls renseignements que nous possédions nous viennent des conquérants, qui ont une tendance naturelle à exposer les faits sous un jour qui leur soit favorable. Sans doute on s'explique les craintes des Romains pour leurs belles et fertiles plaines, exposées aux incursions de tribus montagnardes parlant une autre langue, naturellement guerrières et pillardes, et chez qui tant de richesses vues de loin devaient nécessairement entretenir une perpétuelle convoitise.

Mais les habitants des Alpes étaient nombreux et hardis ; l'ignorance où ils étaient de l'énorme puissance de Rome décuplait leur audace. Par leur attitude, ils rendirent inévitable leur écrasement final. C'est au temps de la république que fut conquise la Gaule cis-alpine, qui embrasse la Lombardie et la Vénétie actuelles. La conquête du versant nord des Alpes fut beaucoup plus longue et plus difficile. D'une façon sommaire, on peut dire que les populations de ce versant furent contraintes à accepter la position d'alliés ou de sujets de Rome au cours de la période comprise entre l'an 25 et les années 8 et 6 avant notre ère. En l'an 8 fut dressé l'arc de triomphe de Suse, sur lequel on peut

lire encore les noms de quatorze tribus alpestres vaincues ; en l'an 6, une tour, aujourd'hui en ruine, fut élevée à la Turbie, au bord de la Méditerranée, sur laquelle étaient gravés les noms de 45 tribus soumises, dont la liste nous a été conservée par Pline. Chose curieuse, six noms seulement sont communs aux deux inscriptions. Le résultat de ces succès militaires fut de donner une beaucoup plus grande sécurité à la frontière nord de l'Empire ; un cordon de provinces fut organisé le long du versant nord des Alpes, destiné à servir de tampon entre l'Empire et les plus remuants des barbares. Contre ce bastion avancé, ces derniers viendraient se briser sans grand dommage pour le défenseur. Rome avait réussi à reporter le danger au delà des Alpes et comptait utiliser celles-ci comme une barrière infranchissable, à l'abri de laquelle l'Empire pourrait désormais respirer librement, quel que fût le général revêtu de la pourpre impériale.

Il n'est pas facile d'établir avec exactitude les limites atteintes par la puissance de Rome dans les Alpes. On peut toutefois affirmer qu'à la mort d'Auguste (an 14 de notre ère), la totalité des deux versants des Alpes, occidentales, centrales et orientales, reconnaissait la loi de l'empereur, soit directement, soit indirectement.

Mais au fur et à mesure que s'affaiblit le pouvoir central, le lien entre Rome et ses provinces éloignées des Alpes se relâcha graduellement ; d'autre part, quelques empereurs parmi les derniers, exercèrent leurs pouvoirs dans les provinces plus fermement, plus efficacement qu'à Rome même. Entre temps, de nouveaux peuples barbares entraient en scène. Rome fut saccagée successivement par Alaric et ses Visigoths en 410, puis par les Vandales de Genséric en 455. Le partage de l'Empire en 395 fut suivi de sa reconstitution nominale en 476 et Odoacre fut installé comme vice-roi en Italie. Mais la puissance de ce dernier s'effondra en 493 à la

suite de l'invasion des Ostrogoths commandés par Théodoric. Soixante-dix ans plus tard, ces derniers devaient à leur tour céder la place aux Lombards (568). Pendant ces événements, les tribus alpestres incorporées à l'Empire qui habitaient le nord de la chaîne avaient recouvré au moins partiellement leur indépendance, le bras affaibli du pouvoir central ne se faisant plus sentir chez elles ; mais elles souffraient aussi de ces invasions et se voyaient refoulées par ce flot montant de tribus jusque-là inconnues et bien plus barbares qu'elles-mêmes, qui les poussaient devant elles comme une sorte de bouclier. Aux anciennes provinces on vit peu à peu se substituer une mosaïque de tribus autonomes et guerrières groupées dans les vallées du versant nord des Alpes et prêtes, si l'occasion s'en présentait, à imiter l'exemple de celles qu'elles avaient vu, non sans jalousie, déborder sur l'Italie pour en faire leur proie. A cette époque, les Burgondes tenaient la partie occidentale de la chaîne, tandis que les Alémanes occupaient sa partie centrale et les Baïovares la partie orientale — il ne s'agit ici, rappelons-le, que du versant septentrional.

Tous ces peuples devaient bientôt courber le front devant de nouveaux maîtres. Un peuple puissant, les Francs, jusque-là demeuré à distance, gagnait lentement, mais sûrement, du terrain dans la direction des Alpes, de l'Italie et de Rome. A peine Clovis, le fondateur de la dynastie mérovingienne, eut-il donné le coup de grâce au dernier vestige de domination romaine, en battant (486) Syagrius à Soissons, dans la Gaule du nord-ouest, qu'on le voit s'attaquer aux Alémanes et les battre à Tolbiac (496). Cette victoire décisive, suivie peu après de la conversion des Francs au christianisme, assura la suprématie au vainqueur. Les successeurs de Clovis subjuguèrent les Burgondes en 532, et arrachèrent aux Alémanes la Rhétie, leur dernier refuge, en

536. En même temps, ils dépouillaient les Ostrogoths de la Provence.

En 575, notons ce détail, les Francs enlevèrent la vallée d'Aoste et Suse aux Lombards, et depuis cette date, cette vallée, bien que située sur le versant sud des Alpes, a suivi presque sans interruption la fortune des maîtres qui régnaient au nord de la chaîne.

Mais l'élan des Mérovingiens se ralentit bientôt ; ils ne jouirent pas eux-mêmes du fruit de leurs conquêtes ; celui-ci fut cueilli par une dynastie plus puissante, celle des Carolingiens (751). Pépin, fondateur de la dynastie, passa sa vie à guerroyer en Aquitaine et dans la direction des Pyrénées. Ce fut son fils Charlemagne qui, au cours d'un long règne (768-814), non seulement réalisa les ambitions de Pépin, mais parvint à étendre la puissance franque dans une mesure que celui-ci n'avait probablement pas prévue. Forçant le passage des Alpes, il réduisit, en 774, les Lombards à merci, ce qui lui assura la possession de l'Italie, y compris tout le versant sud de la grande chaîne. Il détenait déjà la partie burgonde ou occidentale du versant nord ; il était également maître de la partie centrale, ou alémane. Quand, en 788, il ajouta à ce vaste domaine le pays des Baïovares, qui englobait alors le Tyrol actuel et la Carinthie, le massif des Alpes tout entier se trouva pour la première fois depuis le temps de l'hégémonie romaine sous la domination d'un seul maître. Aussi l'historien des Alpes compte-t-il comme une grande date le jour de Noël 800, qui vit le couronnement à Rome de Charlemagne en qualité de second Auguste et d'empereur romain. Jamais en effet les Alpes ne devaient se retrouver tout entières aux mains d'un unique potentat. Comme nous le verrons plus loin, Napoléon I^{er}, le troisième de cette illustre triade d'empereurs qui à de longs intervalles bouleversa la carte de l'Europe, fut bien près de réaliser à son tour cette unité de gou-

vernement dans son immense effort en vue d'égaliser, ou même de surpasser ses deux illustres prédécesseurs.

Le successeur de Charlemagne fut son fils Louis le Débonnaire ; mais à peine avait-il pris sur ses épaules le fardeau de l'empire (son couronnement eut lieu à Rome en 810) que le démembrement commença. En 817 il partageait ses immenses domaines entre ses fils. Toutefois ce partage ne devint définitif qu'après sa mort (840), par le traité de Verdun (843), qui posa les bases de l'Europe moderne. Nous n'avons pas à nous occuper de la part échue au cadet, Charles le Chauve, car elle ne touche aux Alpes sur aucun point. La frontière de son royaume, qui embrassait à peu de chose près la France des siècles suivants, passait à l'ouest du Rhône et de la Saône. Le frère puîné, Louis le Germanique, reçut l'embryon de la future Allemagne ; son domaine englobait la partie de la Suisse à l'orient de l'Aar, plus le Tyrol, la Carinthie et la Carniole, soit l'ensemble de cette partie des Alpes où l'on parle allemand. L'aîné, Lothaire, prit le titre d'empereur, qui se rattachait à la possession de Rome et de l'Italie ; il eut ainsi sous sa loi le versant sud des Alpes, avec en outre une longue bande de territoire s'étendant de l'embouchure du Rhin à celle du Rhône. C'est ce grand royaume central que les chroniqueurs appellent *regnum Lotharii* (le royaume de Lothaire), ou *Lotharingia*. Sa moitié septentrionale, qui monopolisa plus tard le nom de Lorraine, ne nous intéresse pas. Nous n'avons à nous occuper ici que de la moitié méridionale, qui englobait une partie de la Suisse occidentale, de la Savoie, du Dauphiné et de la Provence de nos jours : vaste région de langue romane, limitrophe du domaine alpin de Louis le Germanique. A la mort de Lothaire, en 855, cette région échut à son fils cadet Charles ; le fils puîné Lothaire II prit possession de la Lorraine proprement dite, qui s'éten-

dait, nous l'avons dit, jusqu'à la mer du Nord ; l'aîné, Louis, eut le titre d'empereur et le royaume d'Italie. A la mort de Charles, en 863, la partie de son héritage à l'est du Rhône passa à son frère aîné, Louis, et fut ainsi réunie à l'Italie, tandis qu'à la mort de Lothaire II (869), la Lorraine alla grossir le royaume de Louis le Germanique. A partir de cette époque, l'histoire de chacune de ces deux moitiés de la primitive Lotharingie, ou royaume du milieu, qui n'exista donc, à l'état de royaume distinct, que de 843 à 855, suivit des destinées parfaitement autonomes. A l'extinction de la postérité de Lothaire I^{er}, en 875, par la mort de Louis, le domaine de ce dernier passa, avec l'Italie et la dignité impériale, à Charles le Chauve, qui régna sur ce nouveau royaume sans abandonner pour cela le gouvernement de sa portion initiale, la France des siècles suivants.

Deux événements qui se succédèrent à peu de distance, la mort de Charles le Chauve en 877 et celle de Charles le Gros en 888 (ce dernier régnait à la fois sur la partie allemande des Alpes et sur l'Italie), aboutirent au partage de l'immense empire de Charlemagne en quatre grands royaumes, dont trois seulement entrent en considération pour l'étude que nous poursuivons. Le royaume franc de l'ouest ne touche en effet pas à la chaîne des Alpes. L'Allemagne, ou royaume franc de l'est, suivit désormais une fortune à part, mais dans sa partie alpine, le pouvoir effectif tomba bientôt aux mains d'une poignée de grands seigneurs féodaux. L'Italie vit passer en succession rapide toute une série de maîtres divers, pour aboutir également au partage du pouvoir effectif entre un certain nombre de grands vassaux. La partie méridionale de l'ancienne Lotharingie se subdivisa finalement en deux moitiés. En 879, le comte Boso, de Vienne, fut choisi comme roi par ses pairs ; son

royaume comprenait tout ce qui forme aujourd'hui la Savoie, à l'exception de la région comprise entre le lac Léman et la vallée supérieure de l'Isère, ou Tarentaise, plus le Dauphiné et la Provence. Ce royaume est quelquefois appelé Bourgogne cisjurane, bien qu'il n'englobe aucune partie du Jura et mérite par conséquent mieux son autre nom de royaume de Provence. Il n'exista que jusqu'en 933, date à laquelle le comte Hugues d'Arles, roi d'Italie, le céda au roi régnant alors sur la partie septentrionale de la Bourgogne. L'origine de ce dernier royaume remonte à l'année 888, soit à la mort de Charles le Gros ; son premier roi fut Rodolphe, un comte bourguignon. Cette « Bourgogne transjurane » comprenait toute la Suisse occidentale, plus la partie de la Savoie comprise entre le Léman et la Tarentaise, enfin la vallée d'Aoste, qui de 880 à 888 avait fait partie du domaine de Boso. Ce fut le successeur de Rodolphe I^{er}, Rodolphe II, qui reçut du comte Hugues le royaume de Provence en échange du titre de roi d'Italie. C'est ainsi qu'en 933 les deux moitiés du royaume de Bourgogne se trouvèrent réunies, après avoir été séparées depuis 879. Ce royaume, qui embrassait désormais tout le versant nord des Alpes occidentales à l'exception du Valais, mais avec en plus la vallée d'Aoste sur le versant sud, continua à exister jusqu'en 1032. A cette date, en vertu d'un traité conclu en 1027 par le dernier roi, Rodolphe III (mort en 1032), la couronne passa à Conrad II, empereur et roi d'Allemagne, qui fut couronné roi de Bourgogne à Payerne en 1033. Ce n'est qu'au début du XIII^e siècle que le royaume de Bourgogne prit officiellement le nom de royaume d'Arles, sous lequel il est généralement désigné aujourd'hui. Il cessa d'avoir une existence réelle lorsqu'en 1378 l'empereur Charles IV, qui avait été couronné roi d'Arles en 1365, conféra la dignité de « vicaire impérial » pour toute l'étendue du royaume au Dauphin, fils aîné du roi de

France, Charles V. En 1193, l'empereur Henry VI, bien que n'exerçant lui-même aucune autorité effective dans le royaume de Provence, fit don de ce pays, « jusqu'aux Alpes », au roi d'Angleterre, Richard I^{er}, en échange de l'hommage rendu par ce dernier à l'Empire. Ce don sur le papier resta toutefois à l'état de fiction diplomatique et n'aboutit jamais à l'exercice d'une autorité quelconque par le roi d'Angleterre en Provence.

Le transfert du royaume d'Arles au Dauphin, soit à la couronne de France, n'était du reste en 1378 que la consécration d'un fait accompli. Depuis longtemps l'autorité, tout au moins dans la partie alpestre du royaume, avait passé des mains du roi à celles d'un certain nombre de grands vassaux. Aussi, si d'une façon générale l'année 888 peut être envisagée comme celle de la fondation des grands Etats qui se partagent aujourd'hui l'Europe, pour la région des Alpes les XI^e et XII^e siècles sont en réalité beaucoup plus importants. C'est pendant ce laps de temps que s'affirme graduellement la suprématie des trois grandes familles qui devaient finalement s'assurer la puissance suprême. C'est pourquoi nous considérerons l'année 1033 comme la date à laquelle s'arrête la première période de l'histoire politique des Alpes au moyen âge. A partir de ce moment, cette histoire perd son cachet d'unité et il devient nécessaire d'étudier séparément les destinées des trois grandes divisions de la chaîne. Dans les Alpes occidentales, la longue lutte entre les comtes de Savoie, d'Albon (plus tard les Dauphins de Viennois) et de Provence, aboutit à la suprématie de la couronne de France sur tout le versant occidental et à celle de la maison de Savoie sur le versant oriental. Dans les Alpes centrales (y compris le Haut-Valais), la lutte se livrait entre les populations qui devaient former le noyau de la Confédération suisse et les maîtres du Milanais. Enfin, dans les Alpes orientales, nous assis-

terons à l'absorption graduelle des vasselages petits et grands par la puissante maison de Habsbourg. En gros, on peut dire que pendant longtemps il y eut conflit permanent entre la France, la Confédération suisse et l'Autriche d'une part, et les maîtres de l'Italie septentrionale de l'autre. Ce conflit prit fin, au moins temporairement, dans la période comprise entre 1859 et 1866. En 1860, la maison de Savoie abandonna à la France Nice et la Savoie, ses dernières possessions transalpines. En 1859 et 1866, d'autre part, la même maison royale se vit attribuer la Lombardie et la Vénétie. En sorte qu'à l'heure qu'il est, la France, la Suisse et l'Autriche se partagent le versant nord des Alpes (la Bavière n'en possède qu'un fragment minime), tandis que l'Italie règne sur tout le versant sud, sauf les exceptions négligeables signalées au chapitre précédent.

Avant d'entreprendre avec quelque détail l'étude séparée des trois grandes divisions de la chaîne, il importe d'accorder un instant d'attention à deux grands faits historiques, qui l'un et l'autre ont affecté l'histoire du massif alpestre dans son ensemble. Ces faits sont, premièrement les incursions sarrasines du ^x^e siècle, et secondement la phase napoléonienne (1810-1815).

En 887 ou 888, soit au moment précis où l'Empire de Charlemagne se démembra, une poignée de pirates sarrasins poussés au rivage par la tempête s'établissait dans le nid d'aigle de La Garde Freinet, sur l'arête de la montagne fortement boisée connue sous le nom de montagne des Maures, qui domine Fréjus dans la direction du sud-ouest, sur la côte de Provence. Ce camp fortifié resta leur quartier général jusqu'en 975. En cette année, le comte Guillaume de Provence et Ardoïn, marquis de Turin, réussirent à purger le pays de cette plaie. Mais au cours des quatre-vingt-dix ans compris

entre ces deux dates, les Sarrasins répandirent la terreur dans une grande partie des Alpes et contribuèrent pour une bonne part à augmenter l'anarchie qui suivit l'émiettement de l'Empire carolingien. Vers 906, on les voit passer le col de Tende et saccager la montagne de Pedona, sur territoire de San Dalmazzo, près de Cuneo. Peu après, ils se lancent de nouveau à travers les Alpes, vraisemblablement par le Mont-Cenis, et détruisent l'abbaye de Novalesse, dans la vallée de la Doria Riparia, à l'ouest de Turin. En 916, ils mettent à sac Embrun et ses environs, sur le cours supérieur de la Durance. Maîtres des deux principaux passages des Alpes occidentales, le Mont-Genèvre et le Mont-Cenis, ils font régner la terreur dans toute la région. En 921 et en 923, les chroniques rapportent qu'ils massacrèrent des troupes d'inoffensifs pèlerins anglais en route pour Rome. En 929, on sait qu'ils détenaient les principaux cols alpestres ; en 936, ils ravagent le diocèse de Coire en Rhétie. En 940 ils brûlent et saccagent la célèbre abbaye de Saint-Maurice en Valais ; en 942, ils signent un traité avec Hugues, roi d'Italie, par lequel la possession de toute la portion des Alpes entre l'Allemagne et l'Italie leur était formellement reconnue. Cette possession entraînait naturellement celle des cols. Grenoble et le pays environnant étaient en leurs mains depuis plusieurs années lorsqu'en 954 ils attaquèrent certains pâturages dépendant de l'abbaye de Saint-Gall. En 956, l'empereur Othon I^{er} appelle à son aide contre eux le calife de Cordoue. Bref, la nécessité d'une action énergique contre ces pillards se faisait partout sentir. La coupe déborda lorsqu'en 973 Majolus, abbé de Cluny, tomba entre leurs mains au Grand Saint-Bernard, comme il s'en revenait de Rome. Des récits détaillés des mauvais traitements qu'il eut à subir nous ont été conservés ; il n'obtint sa liberté qu'au prix d'une lourde rançon, que ses moines eurent bien du mal à réunir. C'est à la

suite de ce dernier outrage qu'en 975 les deux personnages nommés plus haut tentèrent et réussirent l'assaut de La Garde Freinet. Maîtres de la citadelle, ils en passèrent tous les défenseurs au fil de l'épée. Dans un bréviaire de l'église de Gap qui date du xv^e siècle, mention est faite de ce glorieux fait d'armes, en commémoration duquel le comte Guillaume consacra la moitié de la ville de Gap à Dieu et à Notre-Dame.

Pour l'historien des Alpes, les incursions sarrasines ont une importance spéciale : la lutte contre les bandits maures contribua en effet dans une large mesure à placer en évidence les deux principales dynasties des Alpes occidentales, celles des comtes d'Albon, plus tard les Dauphins de Viennois, et celle des comtes de Provence.

Les Sarrasins ne sont du reste pas les seuls brigands qui aient compromis la sécurité des Alpes au x^e siècle. A la même époque on entend fréquemment parler d'incursions magyares ou hongroises ; ces Hongrois venus de l'est mirent en très grand danger l'abbaye de Saint-Gall en 926. Ils firent une seconde expédition contre les Alpes en 954.

Le second grand fait historique concernant les Alpes dans leur ensemble auquel il convient de s'arrêter ici avant d'entamer l'étude partielle des trois fractions de la chaîne est l'éphémère domination de Napoléon I^{er}, laquelle fut bien près d'atteindre les limites de l'Empire de Charlemagne. On objectera peut-être que les empereurs du moyen âge, une fois le royaume de Bourgogne retombé sous leur coupe en 1032 et jusqu'à l'aurore de la Confédération helvétique et de la maison de Savoie, disons aussi jusqu'aux empiètements dans la direction de l'est du royaume de France, ont exercé une suzeraineté — « souveraineté » serait trop fort — sur l'ensemble des Alpes. Mais il s'agissait là d'une autorité purement nominale. La domination napoléonienne, de

1810 à 1814 environ, eut un caractère tout autrement réel, mais elle ne s'étendit pas à la chaîne dans sa totalité. En qualité d'empereur des Français (depuis 1804), Napoléon hérita de la République ou acquit par droit de conquête (outre le Dauphiné et la Provence) la Savoie et le comté de Nice (annexé en 1792), Genève et le territoire environnant (1798), le Piémont (1802), la Ligurie (1805) et les provinces illyriennes, soit une partie de la Carinthie et la Carniole (1809), enfin le Valais (annexé en 1810). En qualité de roi d'Italie (1805), il régna sur la Lombardie, y compris la Valtelline et le comté de Bormio (1797), sur la Vénétie (acquise en deux fois, en 1797 et en 1805), ainsi que sur la partie italienne du Tyrol (séparée en 1809 de la Bavière). En qualité de « protecteur » et d'ami auquel on ne saurait rien refuser, il exerça le contrôle sur la Confédération suisse à partir de l'Acte de médiation (1803) ; par l'intermédiaire de la Confédération du Rhin (1806), il fut le véritable maître du Vorarlberg, de Salzbourg et du Tyrol de langue allemande, territoires rattachés à la Bavière depuis 1809. Les seules parties des Alpes qui échappèrent à sa loi furent donc la Styrie et une fraction de la Carinthie, qui demeurèrent autrichiennes. Mais si, grâce à ces exceptions de minime étendue, l'empire de Napoléon sur les Alpes fut un peu moins vaste que celui de Charlemagne, il fut probablement par contre beaucoup plus réel et effectif que celui de n'importe lequel de ses prédécesseurs. L'histoire se répète souvent, dit-on ; il est pourtant douteux que cet adage s'applique au cas qui nous occupe. Et pourtant la réunion dans une seule main de toutes les clés ouvrant la route de l'Italie est un idéal qui a dû hanter bien des cerveaux et capable de donner le vertige au plus prudent et au plus avisé des monarques.

1. Alpes occidentales.

(Du col de Tende au Simplon.)

Dans cette partie des Alpes, la lutte finit par être confinée entre la France d'une part et la maison de Savoie de l'autre. Mais les deux antagonistes ne se trouvèrent sérieusement aux prises qu'assez tard, l'édification de leur puissance, dont les débuts avaient été modestes, ayant absorbé beaucoup de temps et nécessité la soumission préalable de nombreux potentats de second plan.

C'est au ^x^e siècle, à peu près au moment de la disparition du royaume de Bourgogne (1032) en tant qu'État indépendant, que trois maisons féodales, celles de Savoie, de Dauphiné et de Provence, prirent la tête parmi celles qui se partageaient le pouvoir dans la région comprise entre le Rhône en aval de Lyon et les Alpes. Une lutte s'engagea bientôt entre elles pour la suprématie ; toutes trois élevèrent leur puissance sur les ruines de l'ancien royaume de Bourgogne.

1. *La maison de Savoie* émergea la première. En 1025, Humbert aux Blanches-Mains prend le titre de comte d'Aoste ; en 1036, celui de comte de Maurienne (ou vallée de l'Arc, qui descend du Mont-Cenis) ; en 1034 il reçut peut-être le Chablais de Conrad II, qu'il avait aidé à conquérir la couronne de Bourgogne. Son fils acquit par alliance, vers 1046, le marquisat de Turin, implantant ainsi solidement sa domination sur le versant sud des Alpes. La Savoie primitive, qui comprenait la région comprise entre Aix-les-Bains, Chambéry et Montmélian, héritée d'une branche cadette vers 1050, vint arrondir le domaine ; en 1082, l'archevêque de Tarentaise (vallée supérieure de l'Isère), qui avait reçu en 996 du dernier roi de Bourgogne transjurane le droit de juridiction sur cette contrée, fit acte de vasselage à

la maison de Savoie, dont la fortune, on le voit, fut rapide. Le chef de cette maison, en sa qualité de protecteur de l'abbaye de Saint-Maurice, se trouvait être le véritable souverain du Bas-Valais, lors même que l'évêque de Sion conservât sur ce pays la juridiction temporelle qu'il avait reçue en 999 du dernier roi de Transjurane. Bref, la maison de Savoie, vers la fin du XI^e siècle, était en possession effective de tous les droits de Rodolphe III de Bourgogne transjurane sur la portion centrale de son royaume. Aussi, dans la charte de 1125 par laquelle il fondait l'abbaye de Haute-Combe, future sépulture des souverains de sa race, le chef de la maison prend-il hardiment le titre de « comte de Savoie ». Au XIII^e siècle, cette puissante famille acquiert encore (1216) la suzeraineté de Saluces, qui comprenait la vallée supérieure du Pô et la vallée de la Varaita ; elle acquit vers le même temps à prix d'argent son antique capitale Chambéry (1232), conquit par les armes (1240-1268) la majeure partie du Pays de Vaud et du Bas-Valais, et obtint enfin (1243-1246) de l'abbé de Pignerol la ville de ce nom dans la vallée du Chisone. L'élévation d'Aoste et du Chablais au rang de duché en 1238, celle du chef de la maison à la dignité de prince de l'Empire en 1310, marquent deux nouveaux pas en avant. En 1313, la maison de Savoie s'empare d'Ivrée, reliant ainsi ses anciennes possessions d'Aoste et de Turin ; la même année elle devient maîtresse de la vallée supérieure d'Orco, ou vallée de Canavese. Enfin en 1356, Amédée, dit « le comte Vert », fut fait par l'empereur Charles IV vicaire impérial sur tous les domaines de la maison de Savoie, ce qui équivalait pratiquement à rendre ces domaines indépendants de l'Empire.

2. Passons maintenant aux *Dauphins de Viennois*. C'est vers 1034 qu'il est fait mention pour la pre-

mière fois d'un comte d'Albon (territoire situé entre Vienne et Valence, dans la vallée du Rhône). Cette dynastie paraît avoir dû d'émerger en pleine lumière et de passer au rang de puissance de premier plan à la part très active prise par elle dans la lutte contre les Sarrasins au x^e siècle. Antérieurement à l'accession du comte Guy, plusieurs membres de la famille avaient été évêques de Grenoble. Son domaine primitif s'étendait sur la vallée de Graisivaudan (partie de la vallée de l'Isère comprise entre Grenoble et Montmélian) et sur le Champsaur (vallée supérieure du Drac). Dès 1053, cependant, nous voyons ce domaine s'arrondir du Briançonnais, dans le bassin supérieur de la Durance. Cette région, qui prend son nom de la petite cité romaine de Briançon, débordait à vrai dire considérablement la vallée supérieure de la Durance proprement dite, même si l'on y ajoute les vallons latéraux de la Clairée, de la Guisane, de la Vallouise et de Queyras (ou vallée de Guil). De Briançon, le Mont-Genèvre, un des grands cols historiques des Alpes, conduit dans la vallée de la Dora Riparia (Césanne, Oulx, Bardonnèche, près du tunnel du Cenis, Exilles, Salbertrand), tandis que de Césanne, au débouché oriental du passage, le col de Sestrières donne accès par Pragelas et Fénestrel à Pignerol par la vallée du Chisone, dont la partie supérieure (en amont de Perosa) était comprise dans le Briançonnais. En outre, du haut de la vallée de Guil, plusieurs cols, ceux de l'Agnel et de Vallante entre autres, débouchent sur le haut de la vallée de la Varaita (exactement au sud du Mont-Viso), où se trouvent Château-Dauphin, Castelponte et Bellino, toutes localités faisant partie du Briançonnais. Ces menus détails topographiques sont nécessaires pour faire mieux comprendre le rôle joué par le Dauphiné dans la lutte pour la souveraineté des Alpes occidentales. On voit que les futurs Dauphins (nous reviendrons sur l'origine de ce titre) détenaient



LES BANS (ALPES DAUPHINOISES) VUS DU GLACIER DE PILATTE

la plupart des cols alpins et non seulement les cols, mais leurs deux versants. Les maîtres du Briançonnais, comme leurs voisins de Savoie établis plus au nord, exerçaient en conséquence leur domination sur une étendue assez importante du versant est des Alpes. De cette situation devaient inévitablement surgir tôt ou tard des conflits entre les deux maisons. Mais en attendant d'en arriver là, les Dauphins continuaient à s'agrandir aux dépens des comtes de Provence, leurs voisins du sud, qui étaient eux-mêmes les héritiers des comtes de Forcalquier.

En 1232, les Dauphins, à la suite d'une alliance conclue en 1202 avec l'héritière légitime, réussirent à acheter l'Embrunais, partie médiane de la vallée de la Durance, exactement au sud du Briançonnais, et le Gapençais, région comprise entre les vallées de la Durance et du Drac. Cet important agrandissement de territoire, sanctionné par l'empereur Frédéric II en 1247, permit aux Dauphins de relier leurs domaines du Champsaur et de Grenoble au Briançonnais, ces deux régions n'étant plus séparées que par la formidable barrière neigeuse du Pelvoux. Le successeur du Dauphin qui avait réalisé cette importante opération agrandit encore le domaine familial par son mariage en 1241. Sa femme hérita en effet en 1268 du Faucigny, soit de la vallée de l'Arve, avec Chamonix. Nous verrons toutefois que ce district dut être abandonné à la maison de Savoie dès 1355. Parmi les autres lambeaux de Provence annexés par la suite au Dauphiné — ces annexions continuèrent jusqu'en 1503 — mentionnons encore les comtés de Die et de Valence, qui passèrent aux mains des Dauphins en 1424, en qualité de legs du dernier comte, mort en 1419. Mais à cette date, le Dauphiné avait cessé d'être un État indépendant ; il avait été vendu en 1349 par Humbert, le dernier Dauphin, à Charles, petit-fils du roi de France, plus tard lui-

même roi de France sous le nom de Charles V. Par cette vente, la France touchait aux Alpes pour la première fois. En 1378, comme nous l'avons déjà dit au début de ce chapitre, l'empereur Charles IV nomma le maître du Dauphiné, qui était alors le fils aîné du roi Charles V de France, vicaire impérial pour le Dauphiné et la Provence, mettant ainsi fin à la puissance effective de l'Empire sur ces territoires.

Ici trouvera tout naturellement place une digression sur l'origine du titre de Dauphin, un sujet qui a donné lieu à bien des controverses. Le nom de « Delphinus » (porté par un évêque de Bordeaux au IV^e siècle, par un évêque de Lyon au VII^e, au féminin par une sainte au XIV^e) fut adopté pour la première fois en 1110 sous forme de second prénom, en quelque sorte, par Guy IV, du vivant et après la mort de son père. Après lui il passa en 1151 à son fils. L'héritière de ce dernier, Béatrice († 1228 ; avec elle s'éteint la première dynastie), donna en 1193 à son fils André, mort en 1237, le second prénom de Delphinus comme signe de sa descendance. Le fils d'André, Guy VI († 1270), prit aussi en 1238 ce second prénom, qu'il emploie généralement sous la forme du génitif. Dans ses Etats, on semble avoir attribué à ce nom une signification patronymique ; mais au dehors, on commence à y voir une sorte de titre. Il en va de même sous le règne de Jean, le fils et successeur de Guy VI, dont le titre véritable continue à être « Comte de Vienne et d'Albon ». Mais avec Jean s'éteint à son tour cette seconde dynastie, et à sa mort, en 1282, la couronne passe à sa sœur Anne, femme d'Humbert, seigneur de la Tour du Pin. C'est Humbert qui fit définitivement du nom de « Delphinus » un titre, l'année même de son accession, et bientôt la nouvelle appellation est universellement adoptée. En 1284 sa femme est appelée « Delphina » et en 1285 son domaine est désigné sous le nom de « Delphinatus ». Remarquons

toutefois qu'Humbert ajoute généralement au titre de Dauphin celui de comte de Vienne et d'Albon, n'employant qu'exceptionnellement la forme abrégée « Delphinus Viennensis ». En tout cas, Dauphin est désormais un titre, et pour être exact, il convient de parler des « Dauphins de Viennois » aussi longtemps que ceux-ci continuèrent à exister comme dynastie indépendante, c'est-à-dire jusqu'en 1349. Dans la famille des comtes d'Auvergne, étroitement apparentée à la précédente, le nom de « Dauphin » suit une destinée semblable, les dates révélant même un curieux parallélisme. En 1196, nous trouvons cette appellation en qualité de prénom ; en 1250, elle devient nom patronymique ; en 1281 enfin elle passe au rang de titre. Il convient donc également d'appeler les chefs de cette maison « Dauphins d'Auvergne » jusqu'à leur extinction au XVII^e siècle. Il est en tout cas parfaitement certain que l'origine du nom ou titre de Dauphin n'a rien à voir avec les armoiries de l'une ou l'autre famille. En effet, chose curieuse, ce n'est que vers les premières années du XIII^e siècle que les trois maisons parentes du Dauphiné, d'Auvergne et de Forez (cette dernière n'adopta jamais le titre de Dauphin, conservant celui de comte), modifièrent leur blason pour y introduire un dauphin ; il s'agit donc tout simplement d'un cas d'« armes parlantes », adoptées après coup.

3. Comme leurs voisins les comtes d'Albon, les *comtes de Provence* ont vu naître leur puissance après l'écrasement des Sarrasins par le comte Guillaume en 975. Cet événement accrut tout au moins leur autorité dans une très large mesure, car le premier comte de cette maison dont l'histoire fasse mention, le comte Boso, père de Guillaume, n'était encore que comte d'Arles. Plus tard, les comtes d'Arles prennent occasionnellement le titre de « marquis de Provence », cette pro-

vince étant effectivement une « marche » ou contrée frontière dans la direction de l'Italie. Pour nous, cette dynastie n'a d'intérêt qu'en ce qui concerne ses possessions alpestres. Nous avons vu plus haut qu'elle dut abandonner en 1232 l'Embrunais et le Gapençais, dont elle avait en 1208 hérité des comtes de Forcalquier (petite ville sur la rive droite du cours inférieur de la Durance). Le comte Raymond Berengar IV rebâtit en 1231 la petite ville de Barcelonnette, dans la vallée d'Ubaye. Il lui donna ce nom parce que la branche aînée de la famille possédait, comme apanage de la couronne d'Aragon, le comté de Barcelone. Le mariage, en 1246, de sa fille et héritière Béatrice avec le comte d'Anjou, frère de saint Louis, resserra les rapports entre la Provence et le royaume de France. Finalement, en 1481, la couronne de France hérita de la Provence à la mort du dernier comte. Mais avant d'en arriver là, le comté avait subi l'amputation de quelques-uns de ses plus beaux districts. Sous le règne de la maison d'Anjou, en 1259-60 et de 1306 à 1347, les comtes de Provence avaient acquis des territoires assez importants sur le versant oriental des Alpes ; ils se trouvaient ainsi exercer des droits dans plusieurs vallées descendant vers l'Italie, celles de la Varaita, de la Maira, de Stura, de Gesso et de Vermegnana. Lors de l'extinction de la première dynastie angevine des comtes de Provence, en 1382, le nouveau comte, ébloui par l'appât de la couronne de Naples, à laquelle le testament de la reine Jeanne lui permettait de prétendre, abandonna tous ses droits sur ces vallées à la branche cadette de la maison de Savoie. En 1418, l'héritage de la branche cadette fut recueilli par la branche aînée, y compris les dites vallées et le Piémont. En 1382, la branche aînée de la maison de Savoie avait déjà acquis la ville de Cuneo, qui commande des cols importants : le col de l'Argentière, qui conduit à Barcelonnette par les vallées de Stura et

d'Ubaye, et le col de Tende, qui conduit par les vallées de Vermegnana et de la Roja à Vintimille. Ville et cols se trouvaient sur territoire du comté de Nice, qui aux ^{x^e} et ^{xi^e} siècles avait été gouverné par ses propres comtes, vassaux des comtes de Provence. Mais par la suite, la ville de Cuneo était devenue pratiquement indépendante. Au cours des luttes entre la seconde dynastie angevine de Provence et la branche cadette (ou branche de Durazzo) de la maison de Naples, Nice, se voyant sur le point de tomber aux mains du comte de Provence, préféra en 1388 faire hommage à la maison de Savoie. De la sorte le très enviable comté de Nice, qui englobait la vallée du Var, y compris ses tributaires du Tinée et de la Vésubie, avec en plus le haut de la vallée de Verdon et la vallée d'Ubaye, qui communique avec celle du Tinée par des cols faciles, se sépara de la Provence pour passer aux mains des comtes de Savoie ; mais ainsi que nous avons eu déjà occasion de le remarquer, ce comté ne possédait que la partie médiane de la vallée de la Roja. Par la perte de ces territoires, le comté de Provence perdit contact avec les Alpes et cessa en conséquence de nous intéresser.

Nous voici en mesure d'aborder l'étude de la grande lutte finale entre la France, héritière des Dauphins, et la maison de Savoie, qui en 1418, avait hérité le Piémont de sa branche cadette, lutte dont la possession des Alpes occidentales était l'enjeu. Le résultat final de ce conflit peut se résumer ainsi : chacun des antagonistes se vit contraint à la longue d'abandonner les postes avancés qu'il possédait au début sur l'autre versant ; leurs intérêts se concentrèrent de plus en plus sur le gros de leurs domaines et on vit peu à peu la ligne de faite, leur frontière naturelle, tendre graduellement à se confondre avec la frontière politique. Cette « rectification », pour employer l'expression consacrée, était

logique et nécessaire. En 1349, la souveraineté sur le Faucigny avait passé aux mains de la France avec le Dauphiné, qui la possédait depuis 1268. Mais ce district, qui comprend la vallée de l'Arve et Chamonix, est situé exactement au sud du Chablais, lequel appartenait depuis longtemps à la Savoie. La maison de Savoie avait exercé le pouvoir en Faucigny de 1253 à 1268, et il était pour elle fort incommode de voir ce coin d'influence française enfoncé au cœur même de son territoire. Aussi ce district fit-il, en 1355, l'objet d'un échange : la France le laissait à la Savoie, ainsi que le pays de Gex, au nord de Genève ; elle recevait en compensation plusieurs territoires situés au nord de Grenoble, en particulier Voiron. Ce fut le début d'une série de transactions analogues. En 1529, la France occupa le marquisat de Saluces, soit la partie inférieure de la vallée de la Varaita, dont le haut appartenait depuis longtemps au Dauphiné. En 1588, cette acquisition passa à la maison de Savoie, qui en 1601, obtint de la France une renonciation formelle, en échange des districts extra-alpins de la Bresse, du Bugey et du pays de Gex. Le haut de la vallée de la Varaita, ainsi que les petits districts énumérés plus haut, que le Dauphiné possédait dans les vallées de la Dora Riparia et du Chisone, bien que situés sur le versant italien, restèrent toutefois français, de même que le bas de la vallée du Chisone et Pignerol, la vallée du Chisone, de 1536 à 1574, et Pignerol, de 1630 à 1695. Par contre, la maison de Savoie resta maîtresse de Barcelonnette et du comté de Nice, sur le versant français de la chaîne. Il y avait là matière à un troc avantageux pour les deux parties ; aussi, par le traité d'Utrecht, la maison de Savoie abandonna Barcelonnette en échange des petites enclaves françaises sus-mentionnées. C'est pendant une occupation temporaire de la vallée du bas Chisone par la France que prit naissance (1704-1708) l'éphémère petite répu-

blique vaudoise de Saint-Martin, formée du val Germanasca (contigu à la vallée du Chisone à Perosa). Cette république, durant sa courte existence, resta sous le protectorat de la France. Ce n'est qu'en 1860 que le reste du comté de Nice devint finalement français, en même temps que la Savoie elle-même. Ces trois pays l'avaient été temporairement de 1792 à 1815. La frontière franco-italienne se trouva ainsi « rectifiée », les seuls empiètements sur la frontière naturelle restant ceux que nous avons énumérés au chapitre précédent. La couronne d'Italie, en vertu d'anciens droits de chasse, conserva la partie supérieure de quelques petites vallées situées sur le versant français, ainsi que les deux extrémités de la vallée de la Roja, anciennement partie intégrante du comté de Tende-Vintimille et non comprises dans la cession du comté de Nice.

Entre temps, la maison de Savoie avait vu ses domaines s'accroître de territoires n'ayant jamais appartenu à la France sur le versant est des Alpes. Elle avait, à la vérité, dû abandonner à Berne le district d'Aigle en 1475 et la baronnie de Vaud en 1536 ; en 1475-1476, elle avait dû laisser aux Suisses le Bas-Valais. Les Suisses occupèrent même le Chablais de 1536 à 1564. Mais en 1418 la maison de Savoie avait pris la succession de sa branche cadette en Piémont ; le chef de la maison avait l'année précédente reçu de l'empereur Sigismond le titre de duc ; en 1559 il transféra sa capitale de Chambéry à Turin. En 1575 il se vit attribuer le comté de Tende et de 1631 à 1703 le marquisat de Montferrat. Le traité d'Utrecht (1713) lui apporta la couronne de Sicile, qu'il troqua en 1720 contre celle de Sardaigne. En 1861 enfin, le roi de Sardaigne échangea son titre contre celui autrement glorieux de roi d'Italie. Le traité d'Utrecht avait fait passer du Milanais à la Savoie le haut cours de la Sesia ; en 1743, le roi de Sardaigne reçut par le traité de Worms

l'Ossola et ses tributaires. Ce sont là des territoires de peu d'étendue, mais qui ont pour nous de l'intérêt en ce qu'ils sont liés à l'histoire politique du Mont-Rose. Les dernières conquêtes de la maison de Savoie furent celles de Gênes et de la Riviera ligure, en 1815, celle de la Lombardie, en 1859, et de la Vénétie, en 1866. Mais ces deux dernières se rattachent aux Alpes centrales et orientales, dont l'histoire politique sera retracée plus loin.

SOMMETS POLITIQUES (*Alpes occidentales*).

Tirons maintenant les leçons de cette rapide course à travers les siècles et examinons quel fut, au cours des âges, le statut politique des principaux massifs qui se partagent les Alpes occidentales. Ce sont eux, en effet, avec les groupes similaires des Alpes centrales et orientales, qui forment le véritable sujet de notre étude.

Dans les *Alpes maritimes*, les plus hauts sommets sont aujourd'hui italiens, ainsi que la presque totalité de la ligne de faite. Ils ont suivi longtemps la fortune du comté de Nice et passèrent avec ce dernier à la maison de Savoie, en 1388 ; mais eu égard aux droits de chasse de Victor-Emmanuel, ils ne firent pas retour à la France en 1860. Le plus haut sommet entièrement français de la région est le Mont-Pelat (3053 m.). La frontière coupe en deux le Mont-Tinibras (3032 m.). Quant au point culminant du groupe, la Punta dell'Argentera (3290 m.), il est tout entier en Italie et se dresse sur un éperon au nord de la ligne de faite. Plus au nord, les hauts sommets qui entourent la vallée d'Ubaye, entre autres le plus élevé d'entre eux, l'aiguille de Chambeyron (3400 m.), qui se trouve sur l'arête principale, sont français sur le versant ouest, ce versant ayant été attribué à la France par le traité d'Utrecht (1713). Jusqu'à cette date il en était de même d'une partie du versant est, vers la tête de la vallée de la Varaita. Le

traité d'Utrecht attribua la totalité de ce versant à la maison de Savoie, qui en possédait déjà la plus grande partie depuis la cession du marquisat de Saluces en 1601.

Le *Mont-Viso*, comme tant d'autres géants des Alpes, s'élève sur un éperon, à l'est de l'arête principale. Son versant sud appartenait au Dauphiné lorsque celui-ci passa à la France en 1349. Il resta français jusqu'en 1713. Le versant nord se trouvait compris dans le marquisat de Saluces et passa en 1601 avec celui-ci à la Savoie.

La grande masse des *Alpes du Dauphiné* se trouve à l'ouest de la chaîne principale. En conséquence, ce massif a toujours été français depuis 1349, année de la cession du Dauphiné à la France. Mais son extrémité méridionale resta provençale jusqu'à la cession du Gapençais au Dauphiné, en 1232. Les hautes montagnes de la Maurienne (vallée de l'Arc) et de la Tarentaise (haut cours de l'Isère) furent constamment savoyardes du XI^e siècle jusqu'en 1860. En cette dernière année elles passèrent avec la Savoie à la France. Leur plus haute sommité, la Grande Casse (3861 m.), se dresse bien à l'ouest de l'arête principale, de sorte que cette montagne est aujourd'hui entièrement française. Mais l'autre versant des Alpes de Maurienne est actuellement italien, après avoir été longtemps savoyard. En 1860 toutefois, la frontière fut tracée de façon à laisser à l'Italie le sommet de la Rochemelon (3537 m.) ; de mémoire d'homme cette cime avait toujours fait partie des possessions de la maison de Savoie et il en fut tenu compte. Cette maison princière peut donc se vanter d'avoir, depuis le XI^e siècle, toujours possédé la montagne aux neiges éternelles dont l'ascension, en 1358, est la première que relatent les annales de l'alpinisme. A l'est de l'arête principale se dresse l'imposant massif du Grand Paradis, dont le versant nord a tou-

jours été sur territoire d'Aoste, c'est-à-dire savoyard. Le versant sud ne le devint à son tour qu'à la cession de la Canavese, ou vallée supérieure d'Orco, à la maison de Savoie en 1313.

L'histoire politique de la *Chaîne du Mont-Blanc* a été singulièrement mouvementée. Comme on sait, actuellement le versant sud-sud-est est italien, le versant nord-ouest français (en tant que partie de la Savoie annexée) et l'extrémité nord-est valaisanne, c'est-à-dire suisse. Quelle est l'origine de ce partage à trois ? Elle tient exclusivement à des causes historiques. Si le versant sud est italien, c'est que la maison de Savoie fut suzeraine de la vallée d'Aoste, une de ses plus anciennes possessions, dès le XI^e siècle. Le versant nord, qui regarde Chamonix et est baigné par l'Arve, devint territoire dauphinois en 1268, comme conséquence du mariage du Dauphin avec l'héritière présomptive du Faucigny (1241). Il resta sous la juridiction des Dauphins jusqu'au passage du Dauphiné à la couronne de France, en 1349. Toutefois, le comte de Savoie, dont les ancêtres avaient possédé le pays de 1253 à 1268, ne pouvait accepter de bon cœur de sentir cette longue bande de territoire français intercalée entre le Chablais et la vallée d'Aoste. Aussi l'échangea-t-il en 1355 contre des territoires autour de Voiron. La vallée de Chamonix ne devint française — de 1349 à 1355 nous continuerons à la considérer comme dauphinoise, bien que sous la suzeraineté de la France — qu'en 1792. Elle cessa de l'être en 1814 pour revenir définitivement à la France en 1860. Ainsi, de 1355 à 1860, à part les vingt-deux années de 1792 à 1814, le versant nord du Mont-Blanc fut savoyard ; nous avons vu que le versant sud ne cessa jamais de l'être. Voyons maintenant ce qu'il en est du petit secteur suisse au nord-est de la chaîne. Au XIII^e siècle, le Bas-Valais fut enlevé à l'évêque de Sion par la maison de Savoie ; mais avec l'aide des « Dizains » du

Haut-Valais, l'évêque parvint à le reconquérir en 1475-1476. Ce district resta ensuite pays sujet de l'évêque jusqu'en 1798. En cette année, il devint pays libre avec les mêmes droits que le reste du Valais. En 1815 enfin, il devint suisse lors de l'entrée du Valais dans la Confédération. Notons encore que les portions suisse et française de la chaîne — mais non la partie italienne — sont comprises dans la zone neutralisée en 1815 par le congrès de Vienne.

Quant au sommet du *Mont-Blanc* proprement dit, les cartes officielles françaises font passer la frontière par le Mont-Blanc de Courmayeur, sommet secondaire qui se trouve légèrement au sud du point culminant. Les cartes officielles italiennes, par contre, font passer la frontière par la ligne de faite, c'est-à-dire par le point culminant lui-même. Quelques anciennes cartes paraissent donner raison aux prétentions françaises, d'accord semble-t-il avec la carte annexée au rapport de la commission de délimitation de 1861. A cela les Italiens répondent que cette carte ne fait que reproduire une erreur de l'ancienne carte sarde de 1854, erreur corrigée dans les éditions subséquentes. Le texte du rapport de la commission dit formellement que la frontière suit la ligne de partage des eaux, et comme c'est lui qui fait foi, il faut bien donner raison au point de vue italien et admettre que la frontière coupe le sommet en deux. Le *Grand Combin* se dresse au nord de l'arête principale ; son versant ouest fut savoyard du XIII^e siècle jusqu'en 1476 ; son versant est, qui regarde la vallée de Bagnes, a été savoyard plus longtemps encore, car le haut de la vallée de Bagnes fut donné en 1252 par le comte de Savoie aux seigneurs de Quart dans la vallée d'Aoste, et il est resté aostain jusqu'en 1576, en dépit de tentatives répétées des Valaisans pour s'en emparer. En cette dernière année, il finit par tomber en leurs mains.

Presque tous les sommets qui entourent Arolla se trouvent au nord de la ligne de faite et en conséquence sont et ont toujours été valaisans. Ceux qui s'élèvent sur la ligne de faite elle-même, ce qui est le cas du Cervin, sont mi-valaisans, mi-aostains, c'est-à-dire italiens. Le plus haut sommet de cette partie de la chaîne, la Pointe Dufour du Mont-Rose (4638 m.), s'élève à l'ouest de la ligne de partage des eaux et est donc entièrement valaisan. Il est ainsi le plus haut sommet de la Suisse ; le Dôme des Mischabel ne vient qu'ensuite. Les autres sommets du Mont-Rose sont échelonnés sur l'arête principale ; leurs faces nord-ouest sont ainsi valaisannes, tandis que leurs faces sud et est ont toujours fait partie du Milanais jusqu'à la cession en 1713 du val Sesia à la maison de Savoie. Cette dernière acquit encore en 1743, avec le val d'Ossola, le vallon latéral d'Anzasca, au bout duquel le Mont-Rose apparaît dans toute sa majesté.

Il est assez amusant de constater que même les géants des Alpes ont eu leurs vicissitudes politiques. Sans doute ils n'y prirent eux-mêmes aucune part et laissèrent dans une superbe indifférence les pygmées qui vivaient à leurs pieds se disputer de prétendus droits de propriété. Du reste, jusqu'à une époque toute récente, les dits pygmées se gardèrent soigneusement d'approcher à portée des avalanches descendant de ce qu'ils considéraient comme leur domaine. Ils professaient une crainte salutaire en face de ces fières sommités, dont l'origine géologique devança de longtemps l'apparition de l'homme sur la terre et qui probablement survivront longtemps aussi à notre race.

2. Alpes centrales.

(Du Simplon à la Reschen Scheideck.)

En retraçant l'histoire politique de cette partie de la chaîne, nous aurons à compter avec une difficulté nouvelle. Nous avons mentionné l'existence, à quelque distance de la chaîne principale, de chaînons parallèles ou de groupes isolés reliés à la ligne de faite par des sortes de ponts ou isthmes. Cette configuration existe déjà dans les Alpes occidentales, mais là les massifs latéraux ont toujours changé de maîtres sans donner lieu à des déchirements intérieurs, le versant sud du Pelvoux passant en 1232 des comtes d'Albon aux comtes de Provence par voie d'achat, tandis que les Alpes Graies occidentales (entre la Maurienne et la Tarentaise) passaient pacifiquement, en 1860, des mains du roi de Sardaigne à celles de l'empereur des Français en même temps que la Savoie. Nous verrons plus loin que les Alpes orientales, en dépit de leur relief compliqué au nord de l'arête principale, ont été à la vérité l'objet de luttes prolongées, mais sans jamais séparer les destinées de leurs diverses parties. Il en va tout autrement dans les Alpes centrales. Ici, nous assistons à des conflits incessants entre les districts suisses du Valais, d'Uri et des Grisons d'une part, et les maîtres du Milanais de l'autre, pour la possession de la chaîne principale. Parallèlement, mais tout à fait indépendamment, d'autres conflits se débattent entre les mêmes districts suisses et leurs voisins du nord, suisses eux aussi, pour la possession des massifs latéraux. Il s'agit en l'espèce d'une sorte de guerre civile qui n'a rien à voir avec la guerre étrangère contre les voisins du sud. Ainsi, tandis que le Valais, Uri et les Grisons guerroyaient contre les maîtres du Milanais, ils sont obligés de faire front en même temps vers le nord. Berne, à vrai dire,

n'a jamais sérieusement pris pied en Valais ; mais Uri et le Valais, par contre, ont réussi à s'assurer des pâturages situés au delà des frontières naturelles de Berne, d'Unterwald et de Glaris ; les Grisons, de leur côté, réussirent à s'agrandir considérablement dans la direction du nord, premièrement en assumant la protection des communautés qui depuis 1436 s'étaient coalisées pour former la ligue des Dix-Juridictions, puis en rachetant peu à peu les droits seigneuriaux.

Force nous est de couper notre étude en deux sections parallèles, si nous ne voulons pas nous égarer dans ce labyrinthe. Et nous commencerons par

A. LES LUTTES CONTRE LE MILANAIS.

Le royaume d'Italie, par où nous entendons plus particulièrement la Lombardie ou Italie septentrionale, dura depuis la soumission des Lombards par Charlemagne en 774 jusqu'au grand interrègne (1254-1273), époque où il échappa à l'Empire. Il s'émietta alors en fragments nombreux, placés sous la juridiction soit de villes puissantes, soit de maisons seigneuriales. C'est à la fortune d'une de ces cités que nous devons attacher nos pas.

En 1277 Milan, ville florissante, située dans l'opulente plaine lombarde au point de jonction de plusieurs routes alpestres, tomba aux mains de la puissante famille Visconti. Au cours du xiv^e siècle, les nouveaux souverains de Milan étendirent considérablement leurs domaines aux dépens d'autres maisons. En 1335, ils s'assurent de Côme, de Chiavenne et de la Valtelline ; en 1342, c'est le tour de Bellinzzone et de Locarno ; vers 1350 de Bormio et de Poschiavo ; en 1354 de Novare ; en 1378 et 1381, du bas puis du haut de la vallée de l'Ossola ; en 1395 enfin, l'empereur Wenceslas les élève à la dignité ducal. Cette rapide fortune devait

tout naturellement exciter la jalousie et la crainte des communautés établies sur le versant nord des Alpes, et ce fut l'origine du conflit. Mais avant de suivre celui-ci dans ses détails, nous allons brièvement esquisser la suite des destinées politiques du Milanais, ce qui nous facilitera l'intelligence des péripéties de la lutte. La dynastie des Visconti s'éteignit en 1447 ; elle fut remplacée en 1450 par celle des Sforza, dont le fondateur avait épousé une fille naturelle du dernier Visconti. Les Sforza continuèrent à régner, au moins nominalement, jusqu'en 1535, mais leur duché eut à subir plusieurs invasions, car il était devenu un objet d'envie, non seulement pour les Suisses, mais aussi pour la France et pour les Habsbourg. Les Français l'occupèrent une première fois de 1500 à 1512, puis de nouveau de 1515 à 1521. De 1512 à 1515, il avait été occupé par les Suisses, Maximilien Sforza conservant toutefois les apparences extérieures du pouvoir. De 1521 à 1535, le duché fut gouverné par un frère de Maximilien. Lors de l'extinction de la famille Sforza en 1535, le Milanais fit retour à l'empereur Charles-Quint ; en 1540, celui-ci le donna à son fils Philippe qui, en 1556, devint roi d'Espagne. Le Milanais resta attaché à la couronne d'Espagne jusqu'en 1714 ; le traité d'Utrecht l'attribua alors à l'Autriche, qui y exerçait l'autorité effective depuis 1706. Vers la fin du XVIII^e siècle, le Milanais vit se succéder rapidement toute une série de régimes. En 1796, il fait partie de la république lombarde ; en 1797, c'est le tour de la république cisalpine ; en 1804, celui de la république italienne ; en 1805 enfin, du royaume d'Italie. A la chute de Napoléon en 1814, il retomba sous la coupe de l'Autriche, qui le conserva jusqu'en 1859 ; cette année-là il fut rattaché au royaume de Sardaigne, et peu après il se trouvait compris dans le nouveau royaume d'Italie.

Mais au cours des siècles, le Milanais avait subi des

amputations répétées. Il avait perdu la Léventine en 1440, Poschiavo en 1486, Bellinzone en 1500, Lugano et Locarno en 1512. D'autres districts, après lui avoir échappé, lui étaient revenus ; ainsi Bormio et Chiavenne, avec la Valtelline, perdus en 1512, lui firent retour en 1797. Ce qu'il perdait, c'étaient les Suisses qui le gagnaient, et ceci nous ramène au côté suisse de la question.

Un coup d'œil sur la carte nous apprend qu'entre le Simplon et le Stelvio, quatre longues vallées descendent de l'arête principale des Alpes dans la direction du sud, chacune d'elles semblant refouler plus au nord la ligne de faite. Ce sont : la vallée de l'Ossola (ou de la Tosa), la Léventine ou vallée du Tessin, la vallée du Liro (ou de San Giacomo) au-dessus de Chiavenne, enfin la Valtelline ou vallée de l'Adda. Ces deux dernières ont toujours partagé les mêmes vicissitudes historiques. Toutes d'accès facile du côté du nord, ouvrant toutes sur les riches plaines de la vallée du Pô, ces vallées ont été le théâtre de la lutte prolongée dont nous abordons maintenant l'histoire. Le résultat final de cette lutte a été la perte pour le Milanais de la seule Léventine ; les trois autres vallées n'ont jamais été que temporairement occupées par l'envahisseur transalpin. Vu de plus près, le conflit apparaît sous forme d'une série de luttes partielles, où les adversaires changent à chaque reprise.

a) Considérons premièrement le cas du *val d'Ossola*, ou vallée de la Tosa, dont la partie la plus élevée (le val Formazza) est encore habitée par les descendants de colons venus du Valais au XIII^e siècle, et a conservé la langue allemande. C'est dans cette vallée de la Tosa que donnent accès, directement ou indirectement, tous les cols des Alpes valaisannes à partir du Monte Moro dans la direction de l'est : col d'Antrona, Simplon, col d'Albrun, col de Gries. Ces cols ont eu une grande

importance commerciale, surtout le col de Gries, qui était comme la continuation du Grimsel pour le trafic des marchandises entre Berne et l'Italie. Aussi, en dehors de toute considération stratégique, les Suisses, surtout ceux du Haut-Valais, attachaient-ils un prix considérable à la possession de l'Ossola. Celle-ci fut occupée une première fois en 1410 par Uri, Obwald, Glaris, Zoug et Lucerne, puis de nouveau de 1411 à 1414 par tous les Confédérés à l'exception de Berne, soit par Uri, Schwytz, Unterwald, Lucerne, Zoug, Glaris et Zurich. Ceux-ci durent toutefois se retirer devant les troupes du duc de Savoie, qui les avaient pris à revers en traversant le Simplon. Reconquise par les Suisses (à l'exception de Berne et de Schwytz) en 1416, avec l'appui des Valaisans, l'Ossola dut être de nouveau abandonnée par eux, en même temps que les autres territoires conquis sur le Milanais, après la bataille désastreuse d'Arbedo en 1422. Mais dès les mois d'octobre et novembre 1425, les Confédérés, auxquels s'étaient joints cette fois Berne et le Valais, passaient le col d'Albrun et par un raid rapide se rendaient une fois de plus maîtres de la vallée. Ce ne fut cependant pas pour longtemps, car en 1426 les nouveaux occupants revendaient l'Ossola au duc de Milan. La proie était pourtant trop belle pour être définitivement abandonnée ; de 1512 à 1515, avec d'autres districts italiens, elle fut de nouveau aux mains des Confédérés, à l'exception d'Appenzell. La bataille de Marignan, en 1515, marqua la perte définitive de l'Ossola pour la Suisse, après plus de cent ans de luttes.

b) La Suisse fut plus heureuse en ce qui concerne la *Léventine*, ou vallée du Tessin, que sillonnent aujourd'hui les express du Gothard ; les *districts directement au sud de la Léventine* suivirent le sort de cette dernière. Le Saint-Gothard est ce grand passage alpestre qui met Uri en communication directe avec le sud de la chaîne.

Les habitants d'Uri, étouffant dans l'étroite vallée de la Reuss, cherchèrent de bonne heure à s'étendre dans cette direction comme dans d'autres. En 1403, avec l'assistance d'Obwald, ils occupèrent pour la première fois la Léventine, qui dépendait de l'évêché de Milan. En 1419, ils renforcèrent leur position en achetant Bellinzone aux sires de Sax, maîtres du val Mesocco, qui l'avaient enlevée au Milanais en 1403. Bellinzone était la clé de tous les cols de la région. La bataille d'Arbedo, en 1422, où les Suisses furent complètement défaits, enleva à Uri du même coup Bellinzone et la Léventine. Une seconde campagne, conduite cette fois par Uri tout seul, eut des conséquences plus durables. En 1440, la Léventine fut reconquise, et cette fois resta pays sujet d'Uri jusqu'en 1798. En 1500, Uri, Schwytz et Nidwald reprirent Bellinzone, ainsi que le val Blenio et la « Riviera », soit la région comprise entre Biasca et Bellinzone, ou cours inférieur du Tessin. Ce district fut gouverné jusqu'en 1798 conjointement par les trois cantons, qui donnèrent leurs noms aux trois châteaux forts construits au ^{xv}^e siècle pour la défense de Bellinzone. Enfin, en 1512, à la veille de devenir les maîtres de Milan, les Suisses occupèrent la petite région de Locarno, le val Maggia, Lugano et Mendrisio; ils conservèrent ces acquisitions même après la perte de Milan en 1515. Le gouvernement était exercé dans ce district en commun par douze cantons, Appenzell seul, entré dans la Confédération en 1513, n'y ayant pas de part. En 1798, les Suisses virent toutes leurs conquêtes italiennes passer aux mains de la République helvétique, qui en fit le canton de Bellinzone, formé de cette ville et de la Léventine, et le canton de Lugano, formé des conquêtes de 1512. En 1803, ces deux cantons fusionnèrent pour former le canton du Tessin, qui entra dans la Confédération des dix-neuf cantons avec tous les droits d'un État souverain.

Telle est l'histoire de la « Suisse italienne », une région qui est toujours pour le visiteur du dehors un sujet d'étonnement, car il s'explique difficilement comment une contrée que rien ne distingue des districts italiens environnants, se trouve faire partie de la Suisse. Ce pays est tout simplement ce qui reste des conquêtes du xv^e siècle, diminuées de certains districts perdus, comme le val d'Ossola. Ainsi s'explique le dessin purement conventionnel de la frontière, en particulier au sud de Lugano. Celle-ci s'arrête à un peu plus de quatre kilomètres de la ville de Côme, que les Suisses eussent sans doute bien aimé s'annexer aussi, tandis que le canton du Tessin englobe la plus grande partie du lac de Lugano et l'extrémité nord du lac Majeur. Nulle part ailleurs peut-être l'histoire n'est appelée à rendre compte de réalités géographiques plus curieuses, car le Tessin n'est, en somme, pas autre chose qu'une grande tranche détachée du Milanais et rattachée à un corps politique étranger.

c) Passons maintenant à la *Valtelline*, c'est-à-dire à un territoire italien conquis jadis sur le Milanais par les trois ligues de la Rhétie. Nous nous garderons d'y adjoindre le val Bregaglia, que longe la route conduisant à Chiavenna par la Maloja, car bien que cette vallée eût été donnée en 803 par Charlemagne à l'évêque de Côme, elle fut transférée dès 960 par l'empereur Othon I^{er} à l'évêque de Coire, qui vit ainsi son autorité s'étendre sur les deux versants du Septimer, par où passait au moyen âge la route la plus fréquentée à travers cette partie des Alpes. Depuis cette date, le val Bregaglia ne sortit jamais des mains des Grisons, héritiers des domaines de l'évêché de Coire. Nous en finirons également sans tarder avec le cas du val Mesocco (en allemand Misoxthal), cédé en 1026 à l'évêque de Côme, avec mission pour lui de veiller sur cette porte des Alpes. Les droits de l'évêque

passèrent, en 1219 au plus tard, aux mains des sires de Sax, par qui la vallée, qui avait fait partie de la ligue Grise depuis 1480, fut vendue en 1494 à la famille Trivulzio de Milan, qui à son tour adhéra à la ligue Grise en 1496. En 1549, les Sax vendaient aux Trivulzio leurs derniers droits seigneuriaux sur cette région. Comme le val Mesocco débouche dans la Léventine en face de Bellinzzone, son histoire se relie à celle des conquêtes grisonnes et à celle des conquêtes uranaises sur le Milanais. La possession de cette vallée par d'autres que les maîtres de Milan a eu pour conséquence que les deux rampes du San Bernardino ont été rhétiennes, c'est-à-dire suisses, sans interruption depuis 1496, fait qui a influé considérablement sur la fortune politique de ce passage, connu de bonne heure sous les noms de « Vogelberg » ou « Mons Avium », puis rebaptisé au xv^e siècle d'après une chapelle bâtie sur son versant sud et dédiée à saint Bernardin.

Si nous laissons maintenant de côté le cas du val Bregaglia et celui du val Mesocco, nous constatons que la lutte dans cette partie des Alpes resta confinée entre les maîtres du Milanais d'une part, en leur qualité d'héritiers (en 1535) de l'évêché et de la ville de Côme, et les trois ligues rhétiques de l'autre. En 775, Charlemagne, vainqueur des Lombards, fit don de la Valtelline (y compris Poschiavo et Bormio, ainsi qu'il semble ressortir de la charte de 843) à l'abbaye de Saint-Denis, près Paris, laquelle paraît n'avoir jamais exercé la moindre autorité effective sur cette dépendance lointaine. Ce qui est certain, c'est que Lothaire I^{er} en fit don dès 824 à l'évêché de Côme (qui avait déjà reçu Chiavenne en 803) ; l'empereur réserva toutefois en 841 le droit de suzeraineté de l'abbaye de Saint-Denis. Plus tard, à une date indéterminée, ces districts firent passage, sauf Chiavenne, à l'évêque de Coire, que sa fidélité à l'Empire fit juger digne d'être préposé à la garde des défi-

lés. Nous voyons pourtant, dès le XIII^e siècle, l'autorité de puissants vassaux, la famille Matsch, se substituer à Bormio et Poschiavo à celle des évêques. Les Matsch obtinrent en outre, en 1313, de l'empereur Henri VII, une hypothèque sur la Valtelline. Devant la puissance croissante des Visconti de Milan, surtout après que le territoire de Côme fût tombé en leurs mains en 1335, celle de la famille Matsch dut finalement s'effacer. Vers 1350 (ils avaient perdu la Valtelline déjà en 1336), tout ce que les Matsch et leur suzerain l'évêque de Coire possédaient jadis dans cette région avait passé aux mains des Visconti, pour former, dès 1395, un duché indépendant. Poschiavo fit pourtant retour à l'évêché de Coire de 1394 à 1470. D'autre part, Chiavenne resta à l'évêché de Côme, qui le tenait depuis 803 de Charlemagne et jamais l'évêché de Coire, malgré des tentatives répétées, ne parvint à s'en emparer. L'évêque de Coire finit par reconnaître les droits souverains de son collègue sur ce district en 1219.

En 1385, le maître de Milan, qui était alors Barnabé Visconti, fut assassiné par son neveu Jean Galeazzo; mais son fils cadet, Mastino, put s'échapper et se réfugier auprès de l'évêque de Coire, auquel il fit cession en 1404 de tous ses droits sur Bormio, la Valtelline, Poschiavo et Chiavenne. C'est en vertu de cette donation que les évêques de Coire, et après eux les ligues rhétiques, leurs héritières, prétendirent désormais à la possession de ces districts. Les ligues finirent par les occuper effectivement : Poschiavo en 1488, Bormio, Chiavenne et la Valtelline en 1512. Poschiavo ne sortit jamais de leurs mains, tandis que le reste de la région, après être demeuré en la possession des ligues jusqu'en 1797, passa en cette dernière année à la république cisalpine et partagea désormais la fortune du Milanais (république italienne en 1802, royaume d'Italie 1805, Autriche 1814, royaume de Sardaigne 1859, royaume

d'Italie 1861). Notons en passant que les trois villages de Dongo, Domaso et Gravedona, à peu de distance du lac de Côme, et formant par leur réunion le « Tre Pievi » (les trois paroisses), firent en 1512 acte d'adhésion aux ligues, qui durent les abandonner en 1525 au Milanais.

La vallée de Livigno, sur le versant nord de la chaîne principale des Alpes, a constamment partagé les destinées du comté de Bormio, dont elle faisait partie. C'est pourquoi cette vallée et le val di Lei, qui dépendait du comté de Chiavenne, sont aujourd'hui, ainsi qu'il a été dit au chapitre précédent, les deux uniques fragments de terre italienne situés sur le versant non italien de la chaîne. En 1635, la vallée de Livigno fut le théâtre de la remarquable campagne de Rohan et des troupes françaises contre les Impériaux, et il est du plus grand intérêt de suivre sur les lieux, ainsi que l'a fait celui qui écrit ces lignes, les diverses péripéties de la lutte. Cette campagne ne fut qu'un épisode de la lutte acharnée entre Français et Espagnols pour la possession de la Valtelline, voie naturelle par laquelle les Espagnols, maîtres du Milanais, espéraient assurer leurs communications avec la branche autrichienne des Habsbourg, en possession du Tyrol. Cette lutte, qui se prolongea pendant près de vingt ans, de 1620 à 1639, passa par des phases variées. Les Français occupèrent la Valtelline de 1624 à 1627, puis une seconde fois de 1635 à 1637 ; le pape la conquit par deux fois, en 1623 et en 1627 ; le reste du temps elle fut aux mains des Espagnols. Le fameux général grison Georg Jenatsch commença par appuyer les Français, en 1635, puis il passa aux Espagnols ; il tomba sous les coups d'un assassin en 1639 ; peu après, les Espagnols restituaient la vallée aux ligues.

SOMMETS POLITIQUES (Alpes centrales).

Les sommets des Alpes centrales qui s'élèvent sur l'arête principale ou à sa proximité ne sont pas aussi universellement connus que ceux des Alpes occidentales qui se trouvent dans le même cas. Les deux plus hauts sommets des Alpes Lépointiennes, le Monte Leone (3557 m.) et le Blindenhorn (3384 m.), sont tous deux à cheval sur la ligne de faite et ont en conséquence suivi les destinées du Haut-Valais et du val Formazza, partie supérieure du val d'Ossola. Celui qui vient ensuite par rang de taille, le Basodino (3276 m.), est placé à l'est de la chaîne principale, ce qui ne l'empêche pas de constituer, lui aussi, une frontière politique : il sépare le val Formazza du val Maggia, de sorte que son versant est n'est suisse que depuis 1512. Si nous remontons vers le nord-est, nous voyons que les plus hauts sommets du groupe du Gothard, le Pizzo Rotondo (3197 m.) et le Pizzo di Pesciora (3123 m.), se trouvent sur la ligne de faite ; en conséquence leur versant ouest est valaisan, tandis que leur versant est, se trouvant compris dans le Tessin, n'est suisse que depuis 1440, année où la Léventine fut définitivement conquise par Uri. Le cas du Wittenwasserstock, la troisième sommité de ce groupe, est assez curieux : son sommet oriental, le moins élevé (3024 m.), est sur la ligne de faite, et se trouve en outre au point de jonction des territoires d'Uri, du Valais et du Tessin, de sorte qu'il est entièrement suisse ; mais ses différentes faces ne le sont devenues que successivement, la face nord en 1291 (Uri), la face est en 1803 (Tessin), la face ouest en 1815 (Valais). De plus, ce sommet envoie ses eaux à trois mers, comme le Pizzo Lunghino dont il sera question plus loin. Par le Tessin et le Pô, il appartient au bassin de l'Adriatique ; par le Rhône, à celui de la Méditerranée ;

par la Reuss et le Rhin, à celui de la mer du Nord. L'autre sommet du Wittenwasserstock, plus élevé et bien plus beau (3084 m.), n'est frontière qu'entre le Valais et Uri. En suivant la chaîne dans la direction de l'est, nous constatons que le Scopi (3200 m.) et le Piz Medel (3203 m.), dans le massif de l'Aduia, se dressent sur la ligne de faite, entre les Grisons et le Tessin, de même que le point culminant du groupe, le Rheinwaldhorn, ou Adula proprement dite (3398 m.). Avec cette dernière sommité nous laissons derrière nous le Tessin, qui a si curieusement influé sur la destinée politique de la chaîne à partir du Basodino et du Pizzo Rotondo ; le sort de ce chaînon est la meilleure démonstration du caractère purement accidentel, au point de vue historique, de l'extension de la Suisse au sud de la barrière des Alpes. Les deux sommets entre lesquels passe la route du Splügen, le Piz Tambo (3276 m.), et le Surettahorn (3039 m.), sont plantés sur la ligne de faite et également, ce qui facilite notre tâche, sur la frontière entre les Grisons et l'Italie. Mais un peu plus loin, au Pizzo Gallegione (3135 m.), la frontière politique s'incurve vers le sud-est, de sorte que, après ce sommet qui est encore mi-grison, mi-italien, ses voisins orientaux, comme le Pizzo della Duana (3133 m.) et le Pizzo Lunghino (2784 m.), bien que se trouvant sur la ligne de faite, sont non seulement entièrement suisses, mais encore sur territoire d'un unique canton, puisque la vallée de l'Avers et l'Oberhalbstein, de même que le val Bregaglia, sont grisons tous deux. Le Pizzo Lunghino, comme nous l'avons dit plus haut, est placé au point de jonction de trois bassins fluviaux. Par le Rhin, ses eaux vont à la mer du Nord ; par la Maira et l'Adda, au Pô et à l'Adriatique ; par l'Inn et le Danube, à la mer Noire. C'est à partir de ce point également que la chaîne principale se partage pour encadrer de ses deux branches l'En-

gadine. En suivant la branche sud-orientale, véritable prolongation de la ligne de faite, nous voyons que la plupart des sommets du massif de la Bernina sont moitié sur les Grisons, moitié sur la Valtelline, c'est-à-dire sur l'Italie. C'est à très peu de chose près le cas pour le Piz Bernina lui-même (4052 m.), et tout à fait le cas pour le Piz Roseg (3943 m.) et le Piz Zupo (3999 m.) ; mais le superbe Monte della Disgrazia (3678 m.) fait exception à la règle, car il se dresse au sud de la ligne de faite et se trouve ainsi en entier sur territoire de la Valtelline ; il ne fut donc suisse, ou plutôt grison, que de 1512 à 1797.

Plus à l'est, entre les cols de la Bernina, de la Reschen Scheideck et du Stelvio, la ligne de partage des eaux et la frontière paraissent s'appliquer à ne pas coïncider. La cause en est que Poschiavo et la vallée supérieure de Münster, bien que sur le versant sud des Alpes, sont politiquement suisses, tandis que la vallée de Livigno, bien que sur le versant nord, est politiquement italienne. Partant du col de la Bernina, la frontière naturelle rejoint la frontière politique près du Corno di Campo (3305 m.), lequel, ainsi que la Cima di Saoseo (3270 m.) qui se trouve à peu de distance au sud-est, est moitié suisse, moitié italien, alors que les deux plus hauts sommets situés entre le col de la Bernina et la Reschen Scheideck ou le Stelvio, soit la Cima di Piazza (3439 m.) et la Cima Viola (3384 m.), s'élèvent à l'est de la frontière et sont par conséquent entièrement italiens (suisse de 1512 à 1797 seulement), puisqu'ils se trouvent sur territoire du comté de Bormio. A partir du Corno di Campo, la ligne de faite court de façon générale vers le nord-est, bornant à l'est la vallée de Livigno, et rejoint sur le plateau ondulé que forme le col de Fraële (1950 m.) la frontière politique, qui a fait un long détour au nord, puis au nord-est, puis enfin au sud-est, pour former la frontière entre

l'Engadine et la vallée de Livigno. Le Piz Languard (3266 m.) s'élève passablement à l'ouest de la frontière et est ainsi tout entier sur territoire suisse. A peine les frontières physique et politique se sont-elles rejointes qu'elles se séparent de nouveau, pour ne plus se rencontrer avant l'Urtiolaspitze (2911 m.), au nord-est du village de Münster dans la vallée du même nom. La frontière politique tire bientôt vers le sud-est pour aller rejoindre le col du Stelvio (2760 m.), au nord duquel exactement se dresse le sommet qui porte le nom significatif de Dreisprachenspitze (2843 m.), et qui effectivement est au point de jonction de trois districts où l'on parle respectivement italien, allemand et ladin. Ce sommet est en même temps depuis 1859 le point où se rencontrent les frontières politiques de la Suisse, de l'Autriche et de l'Italie. La frontière austro-italienne suit la direction nord-sud et coupe en deux le Stelvio (la route, cela va de soi, suit la direction est-ouest) ; la frontière italo-suisse, que nous avons suivie, commence par se diriger au nord pour s'incurver ensuite au nord-ouest, franchir la vallée de Münster et atteindre l'Urtiolaspitze. La ligne de faite, de son côté, suit à partir du col de Fraële la direction du nord-est jusqu'au col d'Ofen (2155 m.), puis tourne à l'est pour rejoindre l'Urtiolaspitze. De là, les deux frontières coïncident sur une petite distance dans la direction du nord, puis la frontière politique poursuit dans cette direction jusqu'à Martinsbruck où elle rejoint la basse Engadine, tandis que la ligne de faite prend à l'est pour arriver à la Reschen Scheideck (1494 m.), que nous avons fixée comme point de délimitation entre les Alpes centrales et orientales. Il n'y a pas dans la chaîne des Alpes de région où les frontières physique et politique s'entrecoupent de façon plus compliquée, et cela pour des raisons étroitement liées à l'histoire politique de ce district. Si la loi des frontières naturel-

les était respectée dans cette partie des Alpes, Poschiavo et le haut de la vallée de Münster seraient le premier italien, le second tyrolien, tandis que Livigno devrait être suisse. Nulle part ailleurs dans les Alpes (sauf dans les Alpes Maritimes ou près de Caprile ou de Cortina, dans les Dolomites) le voyageur ne peut mieux se rendre compte de ce qu'on appelle une « frontière conventionnelle ». L'histoire, et l'histoire seule, peut donner la clé de pareilles anomalies.

B. LES LUTTES CONTRE LE NORD

Nous devons maintenant tourner les yeux du côté du nord. Après le retour du royaume de Bourgogne à l'Empire, en 1032, Conrad II confia en 1038 le gouvernement de la Bourgogne, qui comprenait en gros la moitié occidentale de la Suisse actuelle, ainsi que celui de l'Alémanie ou Souabe, qui embrassait à peu près le reste de la Suisse, à son fils Henri. Celui-ci réussit après son élévation à l'Empire l'année suivante, à maintenir par la force son autorité sur ces territoires, et cela jusqu'à sa mort survenue en 1056. En 1057, le gouvernement de ces provinces fut remis par la veuve d'Henri à son favori Rodolphe de Rheinfelden, lequel, non content de sa part, s'érigea (1077) en rival de son beau-frère Henri IV et prétendit au pouvoir suprême. Bien que soutenu par le pape, il dut payer son ambition de sa couronne et de sa vie en 1080. Le gendre et héritier de Rodolphe, Berchtold de Zaehringen, n'en continua pas moins la lutte pour la possession du pays, sinon pour la couronne, contre les Hohenstauffen, à qui Henri IV avait donné le duché de Souabe en 1079. La dynastie des Zaehringen sortit victorieuse du conflit ; en 1097, les Hohenstauffen furent refoulés au delà du Rhin et le fief impérial de Zurich fut accordé à la famille rivale. En 1127, l'empereur nommait le duc de Zaeh-

ringen « recteur » de la Bourgogne, soit son représentant dans ce pays, ce qui équivalait au renoncement à ses droits sur cette partie de l'Empire en faveur de la puissante dynastie des Zaehringen. Cette dernière s'éteignit en 1218; mais, par la fondation de Fribourg en 1177 et de Berne en 1191, elle laissait une trace indélébile de son passage. Tous les territoires qu'elle avait administrés firent alors retour à l'Empire, dont l'autorité se faisait dans ces contrées de plus en plus relâchée. D'une part, plusieurs « villes libres » étendaient graduellement leur autorité; de l'autre, une nouvelle famille, plus puissante encore que les Zaehringen, les Habsbourg, dont le lieu d'origine était le château de Habsbourg, près de Brougg en Argovie, héritait en 1264 des domaines des comtes de Kybourg (dont le château se trouvait près de Winterthour), héritiers eux-mêmes depuis 1173 des anciens comtes de Lenzbourg, dont le château se voit encore à peu de distance d'Aarau. Quand, en 1273, le chef de la maison de Habsbourg, Rodolphe, fut appelé à l'Empire, il semblait que rien ne dût arrêter sa marche victorieuse à la conquête des Alpes centrales.

Mais, pendant que l'empereur et les grands vassaux s'épuisaient en luttes stériles, un groupe de petites communautés montagnardes mettait le temps à profit pour s'affranchir peu à peu de toute tutelle, ne reconnaissant que l'autorité de l'Empire, ce qui à cette époque équivalait à l'indépendance complète. Jusqu'au moment où nous sommes parvenus, les Habsbourg avaient été pour ces communautés des maîtres éloignés, dont il n'y avait pas trop à redouter l'intervention. Les choses changèrent d'aspect lorsque, le 16 avril 1291, Rodolphe acheta de l'abbaye de Murbach, en Alsace, tous les droits sur la ville de Lucerne. Du coup, le maître hier encore lointain se trouvait à la porte, et les petites communautés libres dont nous

venons de parler comprirent que ce serait la lutte à brève échéance contre une maison de jour en jour plus puissante et plus envahissante. Rodolphe mourut le 15 juillet 1291. Quinze jours plus tard, le 1^{er} août, des représentants d'Uri, de Schwytz et d'Unterwald signaient le « Pacte perpétuel » qui est considéré comme l'acte de fondation de la Confédération suisse. Il ne s'agissait pourtant, en toute probabilité, que du renouvellement solennel d'une alliance plus ancienne conclue au temps du grand interrègne (1254-1273). Le but de la ligue était la résistance aux empiètements des Habsbourg dans les Alpes centrales, et ce but fut atteint de façon à frapper le monde d'étonnement. Coup sur coup, les Confédérés remportèrent les victoires de Morgarten (1315), de Sempach (1386) et de Näfels (1388). Leur ligue se renforça en 1332 par l'adhésion de Lucerne et en 1352 par celle de Glaris et de Zoug, ainsi que par celle des villes non alpines de Zurich en 1351 et de Berne en 1353. Ainsi fut constituée la Confédération des huit cantons, qui subsista sous cette forme pendant plus d'un siècle et demi. Au commencement du xvi^e siècle, ce noyau primitif devint la Confédération des treize cantons par l'adhésion successive des villes non alpines de Fribourg (1481), Soleure (1481), Bâle (1501), Schaffhouse (1501), enfin du pays montagneux d'Appenzell en 1513. Depuis 1499, la Confédération avait cessé d'être justiciable de la Chambre impériale, la plus haute juridiction de l'Empire, instituée en 1495 ; mais ce n'est qu'en 1648, par le traité de Westphalie, que son indépendance totale de l'Empire fut formellement reconnue. En 1815, le Congrès de Vienne proclama la neutralité de tout le territoire de la Confédération suisse, et cette neutralité reçut la garantie des grandes puissances, y compris l'Angleterre. L'ancienne Confédération avait virtuellement cessé d'exister en 1798 ; mais dès 1803, par l'Acte de médiation de Napoléon,

la République helvétique recueillit sa succession, forte désormais de dix-neuf cantons par l'admission à égalité de droits des cantons montagnards des Grisons, du Tessin et de Vaud, ainsi que des territoires extra-alpins de Saint-Gall, Thurgovie et Argovie. En 1815 enfin, l'admission du canton alpin du Valais et des cantons non alpins de Genève et de Neuchâtel donna à la Confédération ses frontières actuelles en portant le nombre des cantons à vingt-deux.

Cette brève esquisse de l'accroissement territorial de la Confédération suisse a été donnée ici afin de faciliter l'intelligence de ce qui va suivre. L'objet qui réclame actuellement notre attention est en effet l'histoire des luttes intestines que se livrèrent les cantons entre eux. Pour que ces luttes devinssent possibles, il fallait premièrement que les Confédérés fussent à l'abri des dangers extérieurs du côté du nord, en d'autres termes contre les empiètements des Habsbourg. Une fois cette cause de soucis écartée, ils étaient en mesure de régler entre eux leurs querelles de famille.

A notre point de vue, — puisque nous avons décidé de restreindre le champ de notre étude aux cantons *alpins* et de laisser de côté ce qui concerne la Confédération dans son ensemble, — ces querelles de famille peuvent se ramener à trois conflits distincts dans chacun desquels les acteurs principaux se trouvent être les trois cantons voisins du Valais, d'Uri et des Grisons, c'est-à-dire ceux-là même que nous avons déjà vus à l'œuvre dans leurs efforts persévérants pour s'établir sur le versant sud des Alpes, dont la richesse excitait leur convoitise. Nous allons voir ces cantons aux prises, non plus avec l'ennemi commun, les maîtres du Milanais, mais avec les voisins du nord, dont les séparait la grande chaîne qui court parallèlement à la chaîne principale à peu de distance au nord de cette dernière. Cette chaîne constitue une barrière presque aussi formidable

que l'autre, mais comme l'autre aussi, elle présente certains points faibles où il est possible à un ennemi de se frayer passage.

a) BERNE ET LE VALAIS. — Le Valais, dont le nom dérivé de l'antique appellation latine « Vallis Pœnina » et devrait par conséquent s'orthographier avec deux *l* (l'orthographe actuelle ne remonte pas plus haut que le début du XIX^e siècle), comprend actuellement toute la vallée supérieure du Rhône, de la source de ce fleuve au lac Léman. Jadis ses frontières étaient plus étroites. Par une charte de 999, Rodolphe III, roi de Bourgogne transjurane, octroyait à l'évêque de Sion les droits de juridiction temporelle jusqu'à Martigny, à peu près. Mais les empiètements de la maison de Savoie, agissant en qualité de « protectrice » de l'abbaye de Saint-Maurice, reculèrent la frontière du domaine de l'évêché, principalement au cours du XIII^e siècle, jusqu'à la Morge, torrent qui descend du Sanetsch et se jette dans le Rhône un peu en aval de Sion. Cette frontière fut formellement reconnue en 1384, puis confirmée en 1392, comme formant la limite entre le Valais épiscopal et le Valais savoyard. Mais la maison de Savoie n'était pas le seul adversaire contre lequel eussent à lutter l'évêque et les maisons féodales qui exerçaient des droits sur les districts en amont de Sion. Dès le XIV^e siècle, un autre ennemi surgit sous forme de communautés libres qui s'étaient organisées dans la plupart des vallées latérales. Ces communautés étaient désignées sous le nom de « Zehnen » ou « dizains ». Ce nom dérive évidemment du nombre dix, et au sujet de cette étymologie nous pouvons nous rallier à l'opinion de l'abbé Gremaud, une autorité en matière d'histoire valaisanne. D'après lui, bien que les dizains ne fussent que sept en tout : Sion, « la capitale » ; Sierre, « la délicieuse » ; Louèche, « la forte » ; Rarogne, « la prudente » ; Viège, « la no-

ble » ; Brigue, « la riche » ; et Conches (ou Goms), « la catholique » ; — ce chiffre et la délimitation finale des territoires ne remontent qu'au ^{xv}^e siècle, et le nom de « dizains » est sans doute plus ancien. On sait qu'en 1384 deux autres districts en aval de Sion furent cédés à la Savoie : ceux d'Ardon-Chamoson et de Martigny. D'autre part, Granges, en amont de Sion, se sépara en 1335 de Sierre. La lutte entre les dizains et les seigneurs aboutit au ^{xiv}^e siècle à l'écrasement de ces derniers ; les deux plus puissantes maisons, celles de La Tour-Chatillon ou Turn et de Rarogne, furent finalement vaincues, la première en 1375, la seconde en 1417. A partir de cette main-mise du peuple sur les fiefs, ce furent les dizains qui exercèrent les pouvoirs jadis exercés par les vassaux de l'évêque au nom de celui-ci, et bientôt ils furent en état de reprendre, au nom de l'évêque, l'offensive contre la Savoie. En 1475-1476, les dizains envahissent et occupent le pays compris entre la Morge et Saint-Maurice ; en 1536, ils poussent plus avant et s'assurent le territoire de Monthey et toute la rive gauche du Rhône jusqu'au Léman. La possession de ce nouveau district leur fut confirmée en 1569. Ces conquêtes constituent ce qu'on appelle le Bas-Valais, et cette partie du pays fut traitée en pays sujet et gouvernée sans douceur par les évêques et les dizains jusqu'en 1798. En cette dernière année, Haut et Bas-Valais furent réunis pour former le canton du Valais de la République helvétique. Mais dès 1802, Napoléon, désireux de s'assurer les passages des Alpes, fit de ce canton un Etat indépendant sous le nom de République rhodanique. En 1810, il l'annexa purement et simplement à l'Empire français sous le nom de département du Simplon. Pas pour longtemps toutefois ; à la chute de l'Empire, en 1815, le Valais devint canton suisse, avec tous les droits d'un Etat confédéré. Cette solution était logique, car depuis le ^{xv}^e siècle ce pays avait

toujours été allié de façon plus ou moins étroite aux cantons.

Au chapitre précédent, nous avons parlé à plusieurs reprises du remarquable mouvement d'émigration qui eut lieu au XIII^e siècle : des colons partis du Valais et parlant l'allemand de ce pays s'établirent dans plusieurs vallées voisines, entre autres dans le val Formazza (haut cours de la Tosa), dans plusieurs vallons au sud et à l'est du Mont-Rose, et jusque dans des districts situés près des sources du Rhin postérieur, dans la vallée de Calfeisen et à Davos. Ce mouvement devait tout naturellement se chercher des débouchés dans d'autres directions encore. Il en chercha en particulier par delà la chaîne qui borne le Valais au nord sur territoire de Berne, ou pour être plus exact, sur un territoire qui devait plus tard appartenir à Berne.

L'une des deux grandes familles seigneuriales du Haut-Valais, la maison de Rarogne, était apparentée, on le sait aujourd'hui, aux sires de Ringgenberg (près d'Interlaken), dont l'autorité s'exerçait sur la rive nord du lac de Brienz. Cette parenté ne paraît toutefois pas avoir eu d'effets politiques. Il en va autrement de la famille de La Tour-Chatillon (Nieder Gestelen), ou de Turn, dont le castel en ruines se voit encore sur une éminence légèrement à l'ouest de celle où s'élevait le château de Rarogne, brûlé en 1417. Jean de La Tour-Chatillon avait épousé, vers la fin du XIII^e siècle ou le commencement du XIV^e, l'héritière des sires de Waediswil, qui lui avait apporté en dot la seigneurie de Frutigen, laquelle comprenait Kandersteg, Adelboden et les vallées de Kien et de Suld, sur le versant nord des Alpes bernoises. Comme la famille de Turn possédait déjà en Valais, entre autres domaines, le Lœtschenthal et la vallée supérieure de la Dala, où se trouvent les bains de Louèche, on voit qu'elle s'étendait désormais sur les deux rampes de la Gemmi (2329 m.)

et du col de Lœtschen (2695 m.), deux passages par lesquels le Valais communique avec l'autre côté de la chaîne. Le beau-père de Jean mourut en 1302 et il est probable qu'en cette année Jean de La Tour-Chatillon entra en possession de l'héritage de sa femme. Or la chronique rapporte qu'en 1306 quelques individus (ils étaient neuf) appelés « Lœscherre », ce qui est probablement une forme altérée pour « Lœtscher », achetèrent, de moitié avec un homme de Grindelwald et son fils, une pièce de terre sise à Brienz où ils s'étaient établis, ainsi que des pâturages plus haut dans la montagne. On ne dit pas comment ces hommes se trouvaient à Brienz. Un autre document jette quelque lumière sur cette affaire. Il s'agit de l'acte de vente par lequel, en 1346, Pierre, fils de Jean, cède à l'abbaye d'Interlaken tous ses serfs, appelés les Lœtscher, vivant à Gimmelwald, Murren, Lauterbrunnen et autres lieux dans la paroisse de Gsteig (entre Interlaken et Lauterbrunnen), de même que ceux vivant près de Brienz. En 1331, en 1349 et en 1409, il est de nouveau fait mention de ces serfs du Lœtschenthal fixés à Lauterbrunnen. Mais, à cette dernière date, la seigneurie de Frutigen n'était plus aux mains des La Tour-Chatillon, car le dernier descendant mâle de cette maison avait, en 1395, après la chute de sa maison en Valais en 1375-1376, vendu ses serfs de Lauterbrunnen et de Brienz à l'abbaye d'Interlaken, puis en 1400 sa seigneurie de Frutigen à la ville de Berne. Tel fut l'épilogue de ce très curieux épisode d'histoire féodale, où l'on voit une grande famille valaisanne exercer pendant près de cent ans des droits sur le versant bernois des Alpes. Cette domination valaisanne a laissé des traces reconnaissables encore aujourd'hui à Lauterbrunnen et aux environs ; ainsi le nom de « Lütschine » donné au torrent qui arrose la vallée. Le dialecte de ce district présente aussi de curieux traits de ressemblance avec le

patois valaisan. Il est même possible qu'un détachement de cette colonie ait poussé jusqu'à la vallée voisine de Grindelwald (où ces lignes ont été écrites). Ici aussi, la rivière s'appelle la Lûtschine, et nous savons d'autre part que les sires de Wædiswil y possédèrent des terres qui ont très bien pu passer avec d'autres à la femme de Jean de La Tour-Chatillon, car le nom des Waediswil se trouve associé aux vallées de Lauterbrunnen et de Grindelwald pour la dernière fois dans un acte de 1326.

Un coin de territoire bernois dont l'occupation par le Valais fut plus durable encore est la Spitalmatte, où se trouve l'auberge ou l'hospice, comme on l'appelle aussi, de Schwarenbach, sur le versant nord du passage de la Gemmi. A la suite d'une contestation entre deux baillis, ce plateau réclamé par Frutigen et Louèche-les-Bains fut adjugé à Louèche-les-Bains en 1318 par jugement de Jean de La Tour-Chatillon. Il se peut qu'il ait été valaisan dès 1251 déjà. A l'heure actuelle, l'alpe d'Oberaar, sur le versant bernois du Grimsel, appartient aux gens de Tœrbel, un village situé au-dessus de Stalden, dans la vallée qui mène à Zermatt. Elle est arrivée en leur possession par voie d'achat en 1514 et n'a jamais changé de propriétaire depuis. Ce sont là les deux seules enclaves valaisannes existant aujourd'hui sur le versant nord des Alpes bernoises. Mais Berne est moins bien lotie encore, car jamais elle n'a réussi à prendre pied de façon durable sur sol valaisan. La dernière incursion bernoise au delà des Alpes remonte à 1419. Il s'agissait d'une tentative du sire de Rarogne, qui était bourgeois de Berne et qui avait été chassé du Valais pour avoir fait cause commune avec la maison de Savoie contre les dizains, en vue de reconquérir ses domaines. Mais la tentative échoua, à la suite d'une complète défaite des Bernois à Ulrichen, endroit où le sentier muletier qui descend du Grimsel atteint le

fond de la vallée de Conches. La victoire des Valaisans fut due en grande partie à l'héroïque sacrifice que fit de sa vie leur chef Thomas Riedi. Un incident de cette courte campagne fut une escarmouche sur la neige au col de Lœtschen (2695 m.), dont un chroniqueur bernois, Justinger, a laissé une bien pittoresque relation. Il y est raconté comment les vaillants Bernois délogèrent les Valaisans de leur position avantageuse au sommet du col, mais eurent beaucoup à souffrir du froid et de la pluie, ayant dû eux-mêmes bivouaquer ensuite sur le glacier. Ils eurent toutefois la satisfaction de recevoir la soumission des Valaisans, qui avaient apparemment souffert plus encore que leurs vainqueurs.

A part quelques différends occasionnels du genre de celui-ci, les relations entre Bernois et Valaisans furent généralement amicales. La première alliance entre l'évêque de Sion et Berne remonte à 1252. Elle paraît avoir été scrupuleusement observée jusqu'au début du xv^e siècle, époque à laquelle le val d'Ossola, convoité par les deux alliés, joua le rôle de pomme de discorde. En 1475, Berne aida les Valaisans à arracher le Bas-Valais au duc de Savoie. Sur un autre front, le Valais touchait aux cantons primitifs, avec lesquels il conclut une alliance dès 1416-1417.

Bien qu'on ait peine à le croire, ce n'est pas avant la fin du xiv^e siècle que Berne prit pour la première fois pied dans les Alpes. Quand elle entra dans la Confédération en 1353, c'était pour s'assurer un appui contre la Savoie qui la serrait de près et son territoire était alors assez étroit. Puis lentement, mais sûrement, Berne obligea ses adversaires à reculer. Elle commença par délivrer Fribourg en 1454, puis en 1475 fit la conquête du district d'Aigle. Ce fut ensuite le tour de l'évêché de Lausanne et de la baronnie de Vaud (1536), territoires qu'elle conserva jusqu'en 1798, bien

qu'elle ait dû renoncer en 1564 au Chablais, qui était compris dans ses conquêtes de 1536.

Ce qui nous intéresse plus spécialement, c'est de voir comment Berne en vint à s'établir dans cette région des Alpes située au sud-est de la ville, région universellement connue aujourd'hui sous le nom d'Oberland bernois.

Le premier jalon planté fut l'acquisition en 1334 du fief impérial du *Hasli* (Meiringen et la vallée supérieure de l'Aar), propriété jusque-là des sires de Weissenburg, à qui l'empereur l'avait hypothéqué en 1310-1311. L'hypothèque n'ayant jamais été rachetée par l'Empire, le Hasli demeura bernois. Vint ensuite, en 1384, l'achat de *Thoune* au dernier descendant de la branche cadette (ou branche de Laufenburg) de la maison de Habsbourg, qui l'avait reçue pour sa part de l'héritage des comtes de Kybourg. En 1386, au temps de la bataille de Sempach, Berne, qui faisait désormais partie de la Confédération, s'empara d'*Unterseen* (en face d'Interlaken), ville fondée en 1280 par les sires d'Eschenbach, puis vendue par eux aux Habsbourg en 1306. L'ambitieuse ville de Berne tenait désormais toute la partie supérieure de la vallée de l'Aar, à l'exception des importants domaines occupés par les chanoines augustins d'Interlaken, dont la maison avait été fondée vers 1133. Les Eschenbach avaient joué le rôle de « protecteurs » de l'abbaye pendant environ un siècle, c'est-à-dire jusqu'au moment où, en 1306, ils vendirent leurs possessions de l'Oberland aux Habsbourg. Mais ces derniers, bien qu'entrés en possession en 1318, durent bientôt céder la place à Berne. L'opulente abbaye d'*Interlaken* ne fut toutefois sécularisée qu'en 1528. A cette date, tous ses biens passèrent à l'État de Berne, lequel se trouva désormais maître de tous les points de la vallée de l'Aar qui avaient jusque-là échappé à sa juridiction, soit Interlaken, Brienz, Grindelwald, Lauterbrun-

nen, et les villages riverains des lacs de Brienz et de Thoune. Bien avant ce temps, Berne avait poussé une pointe du côté d'une autre vallée oberlandaise, celle de la *Simme*, qui jusqu'en 1700 et aujourd'hui encore par les habitants, est appelée « Siebenthal », non du fait des sept vallons dont on prétend qu'elle se compose, mais du fait des sept sources de la *Simme*. Le haut de la vallée (Zweisimmen et La Lenk) fut occupé par un coup de force en 1386, après avoir été premièrement acheté en 1377 de ses maîtres ruinés. En 1391, Berne acheta la seigneurie de Simmenegg (Boltigen et la partie centrale de la vallée) ; encore par voie d'achat, elle s'assura finalement en deux fois (1439 et 1449) la partie inférieure où se trouvent Weissenburg, Wimmis et Erlenbach. La troisième grande vallée de l'Oberland, celle de la Kander, tomba aux mains de Berne vers la même époque. Cette vallée considérable formait, dans son ensemble, la seigneurie de Frutigen, et comprenait outre cette localité, Adelboden, Kandersteg et le Kienthal. Elle commandait deux passages importants : la Gemmi et le col de Lœtschen. Berne l'acheta en 1400 au dernier rejeton des La Tour-Chatillon (dont il a été question plus haut), une grande famille valaisanne qui l'avait reçue en héritage tout au commencement du XIV^e siècle, mais qui, chassée du Valais en 1375, faisait argent des domaines qui lui restaient. En 1395, le dernier La Tour-Chatillon avait déjà cédé à l'abbaye d'Interlaken l'avouerie de Frutigen (jusqu'à la création de la paroisse d'Adelboden en 1439, toute la vallée de la Kander faisait partie de la paroisse de Frutigen), et la même année il lui vendait encore tous ses serfs, surnommés les « Lœtscher », des vallées de Lauterbrunnen et de Brienz. Nous avons déjà mentionné la conquête du district d'Aigle en 1475 et celle de la baronnie de *Vaud* en 1536. En 1555, Berne complétait ses acquisitions territoriales en partageant avec Fribourg les do-

maines du dernier comte de *Gruyère*, que ses prodigalités avaient complètement ruiné. Par ce partage, Berne obtenait la vallée de la Sarine de sa source aux gorges de la Tine (entre Montbovon et Rossinière), mais, en 1798, elle dut restituer au canton du Léman de la République helvétique la partie de la vallée où l'on parle français, ou Pays-d'Enhaut, qui comprend Rossinière, Château-d'Œx et Rougemont. En 1803, le Pays-d'Enhaut fit passage au canton de Vaud. Berne possède toujours par contre le cours supérieur de la Sarine, où se trouve Saanen (ou Gessenay). A cette partie de la vallée on a facilement accès du Simmenthal par le col des Saanenmöser (1283 m.) que traverse aujourd'hui une ligne de chemin de fer.

C'est ainsi que petit à petit Berne est devenue capitale d'un canton en grande partie montagnard.

b) URI. — Dans toute la Suisse il n'est pas de canton — sauf peut-être le Valais, — qui soit plus hermétiquement enserré de tous les côtés sauf un par la montagne, que le canton d'Uri, ou vallée supérieure de la Reuss. Est-ce parce qu'il fut le premier district de la future Confédération suisse à jouir de l'indépendance sous la suzeraineté nominale de l'Empire (853) ? Est-ce parce que la nature particulièrement stérile et sauvage de son sol ne pouvait subvenir aux besoins de son peuple de pasteurs ? Toujours est-il que de très bonne heure nous le voyons essayer, et non sans succès, d'annexer des territoires appartenant à ses voisins. On ignore la date précise à laquelle le splendide pâturage d'Urnerboden (1952 m.), sur le versant glaronnais du Klausen et à l'est d'Altdorf, fut occupé par les gens d'Uri. Mais il est certain que dès avant la fondation de l'abbaye bénédictine d'Engelberg (vers 1120), les pâturages de l'alpe de Blacken, sur le versant d'Engelberg du col de Surenen (2224 m.), étaient déjà en leur possession et qu'au

XIII^e siècle ils étendirent considérablement leur domaine dans la direction de la vallée. Aussi le touriste qui visite Engelberg (situé sur territoire d'Obwald) constate-t-il, non sans surprise, qu'une petite heure de marche l'amène à la frontière d'Uri. Il serait plus surpris encore d'apprendre, — mais il en a rarement l'occasion, — que la frontière de Nidwald se trouve un peu au-dessous de Grafenort, alors qu'il semblerait que toute la vallée d'Engelberg dût logiquement se trouver sur territoire de ce dernier canton, puisque Stans, son chef-lieu, se trouve à l'endroit où elle débouche sur le lac des Quatre-Cantons. Cette délimitation a cependant des causes très différentes de celles qui aboutirent au partage de la vallée supérieure de l'Aa. En 1798, les hommes de Nidwald opposèrent une héroïque résistance à l'armée française, de sorte qu'à l'avènement de la République helvétique les domaines de l'abbaye d'Engelberg, qui jusque-là formaient un territoire indépendant, furent attribués à Obwald en guise de châtimement pour les Nidwaldiens. Ces derniers récupérèrent Engelberg en 1803, mais seulement pour le reperdre en 1816, en punition de la résistance qu'ils avaient opposée au nouveau régime en 1815.

L'annexion à Uri de la vallée d'Urseren est plus importante à cause de l'étendue territoriale de cette vallée. L'Urseren est bien connue des touristes qui visitent Andermatt ou qui passent l'un des trois grands cols qui y aboutissent : la Furka, le Gothard et l'Oberalp. Elle dépendait jadis et depuis fort longtemps de l'abbaye bénédictine de Dissentis, fondée en 614 par le moine irlandais Sigisbert, disciple de saint Colomban. Elle n'en était séparée que par l'Oberalp, col d'accès facile à la tête de la vallée du Rhin antérieur. Plus tard elle devint fief impérial, jusqu'en 1283 aux mains des comtes de Rapperswil, puis de 1299 à 1389 aux mains des Habsbourg ; mais à cette dernière date les droits de

cette maison étaient pratiquement tombés à néant. Depuis lors, la juridiction était exercée par les abbés, qui possédaient de temps immémorial des terres dans cette vallée. Cette autorité exercée par Dissentis dans l'Urseren n'était pas pour plaire aux gens d'Uri, qui se voyaient ainsi coupés de leurs communications directes avec le Valais par la Furka et avec la Léventine, objet de tant de convoitises, par le Saint-Gothard. En 1410, Uri conclut une alliance perpétuelle avec l'Urseren, par laquelle cette vallée se reconnaissait pays sujet ; cette infériorité de condition ne fut définitivement effacée que par la constitution cantonale de 1888. En 1649, les hommes d'Urseren rachetèrent de l'abbaye les derniers droits seigneuriaux de celle-ci. Désormais, Uri avait libre accès à la fois vers le Valais et vers le Milanais. Une conséquence de l'alliance entre Urseren et Uri fut que les gens d'Urseren abandonnèrent peu à peu le dialecte romanche, plus ou moins mêlé de germanisme dès 1309, qu'ils parlaient autrefois, pour adopter le dialecte allemand parlé à Uri. Cependant les noms locaux dans la vallée conservent des traces de leur origine romanche, et non italienne, ainsi que pourrait le croire un observateur superficiel. Le nom même d'Urseren était autrefois Orsera, qui est romanche.

c) LES GRISONS. — C'est un fait historique remarquable que la partie la plus méridionale et en même temps la plus montagneuse de l'antique province romaine de Rhétie ait conservé pendant si longtemps des traces de civilisation romaine. Elle comprenait, en gros, le territoire actuel des Grisons et le Vorarlberg ; le Tyrol appartenait aux Bavares. Ses gouverneurs, qui prenaient le titre romain de « Praeses », furent jusqu'au VII^e et au VIII^e siècle, les évêques de Coire ; ceux-ci apparaissent en cette qualité dès 452 environ. Toute cette région paraît avoir maintenu des rapports très

étroits avec l'Italie. C'est dans les premières années du ix^e siècle qu'elle en fut définitivement séparée pour se voir rattachée à l'Allemagne. Vers 806, Charlemagne érigea la Rhétie en un duché, qui avant 847 fut détaché du gouvernement ecclésiastique de Milan pour passer à celui de Mayence. En 916, ce duché fut réuni à celui d'Alémanie, mais conserva sa subdivision en haut et bas pays, l'un et l'autre sous la juridiction de grands vassaux dont la puissance croissait au fur et à mesure que diminuait celle de l'autorité centrale. Toutefois, dès 831, l'évêque de Coire avait obtenu de l'empereur Louis le Débonnaire une charte par laquelle il était libéré de la juridiction des comtes, sauf en matière criminelle. Successivement, le monastère de Pfäfers, puis, en 1048, l'abbaye de Dissentis, s'assurèrent les mêmes privilèges. Ces trois grandes juridictions ecclésiastiques entravaient considérablement l'action des grands vassaux, cela d'autant plus qu'au x^e siècle l'évêque de Coire avait réussi à obtenir d'Othon I^{er} et de ses successeurs des privilèges nouveaux et un accroissement de territoire, entre autres le val Bregaglia en 960. Avec le temps, l'évêque de Coire, maître temporel de domaines immenses, maître spirituel d'une région plus vaste encore, devint un danger permanent pour ses voisins les grands vassaux et même pour les libérés de ses justiciables. Ce danger prit une forme aiguë avec l'épiscopat de Hartmann (1388-1416) et de ses prédécesseurs, dont les sympathies autrichiennes s'affirmaient de plus en plus. Or la maison de Habsbourg avait acquis en 1363 le comté de Tyrol ; en 1375, elle prit pied pour la première fois dans le Vorarlberg. Telle est l'origine de la « ligue de la Maison-Dieu », fondée en 1367 par les sujets de l'évêque dans la ville de Coire ; le Domleschg ou région de Thusis, l'Oberhalbstein (route du Julier), l'Engadine et le val Bregaglia. En 1392, l'évêque jugea opportun de se mettre à la tête du

mouvement. La constitution de cette première ligue fut suivie de celle de la ligue Grise, en 1395, qui ne tira pas son nom ainsi qu'on le croit communément de la couleur des vestes des ligueurs, mais du nombre de comtes ou « Grafen » qui en firent partie. Cette ligue comprenait la juridiction libre de l'abbaye de Dissentis et les vassalages de la vallée du Rhin antérieur. En 1424, elle avait pris une grande extension. En 1436 mourut le dernier comte de Toggenbourg et aussitôt ses sujets constituèrent une troisième ligue, la ligue des Dix-Juridictions, qui embrassait Davos, le Prättigau ou vallée de la Landquart, et la vallée de Schanfigg. Pendant assez longtemps la nouvelle ligue subit assez fortement l'influence de l'Autriche. Au cours du xv^e siècle, les trois ligues se rapprochèrent sous la menace d'un danger commun, et l'on vit après deux siècles se reproduire le phénomène qui avait abouti une première fois à la fondation de la Confédération suisse. En 1497, la ligue Grise conclut une alliance avec sept cantons suisses ; l'année suivante, la ligue de la Maison-Dieu suivait cet exemple. La ligue des Dix-Juridictions ne put en faire autant, car elle était à l'époque dans les mains de l'Autriche. Grâce à l'appui des Confédérés, la situation des deux premières ligues se trouva considérablement renforcée, mais de ce fait même la tension de leurs rapports avec l'Autriche fut grandement accrue. Depuis longtemps, les comtes de Tyrol empiétaient en toute occasion sur les droits de l'évêque de Coire, droits que celui-ci tenait de l'Empire depuis les vii^e et viii^e siècles ; ces empiètements visaient en particulier trois districts : la basse Engadine, le Vintschgau ou vallée supérieure de l'Adige, et la vallée de Münster, un tributaire du Vintschgau. En 1282, l'évêque avait dû reconnaître les droits du Tyrol sur la basse Engadine, et dans une certaine mesure sur le Vintschgau. Quand en 1363 les Habsbourg prirent la succession des comtes

de Tyrol, la situation des jeunes ligues devint plus précaire encore. Finalement les Habsbourg, en la personne de l'empereur Maximilien, qui avait hérité le Tyrol d'une branche cadette en 1490, attaquèrent la vallée de Münster en mai 1499, voulant contraindre les ligues rhétiques et la Confédération suisse à reconnaître comme instance suprême la juridiction de la Chambre impériale nouvellement créée. Ce projet fut réduit à néant par la grande victoire des Suisses et des Grisons dans la gorge de Calven (au bas de la vallée de Münster); par la paix de Bâle, l'empereur dut reconnaître en septembre 1499 que les ligues rhétiques et la Confédération étaient indépendantes de l'Empire et ne relevaient pas de la Chambre impériale. Mais si de cette façon les difficultés d'ordre politique étaient désormais réglées, les droits seigneuriaux que les Habsbourg conservaient dans les districts contestés donnaient naissance à des conflits perpétuels. Aussi lorsqu'en 1648 le traité de Westphalie consacra la reconnaissance formelle par l'empereur de l'indépendance *légale* de la Confédération et des ligues rhétiques, l'occasion parut opportune de régler du même coup toutes les querelles pendantes. Les droits de l'Autriche sur les Dix-Juridictions furent rachetés entre 1649 et 1652; ceux qu'elle possédait en basse Engadine furent rachetés en 1652; par contre l'évêque de Coire renonça formellement en 1665 à tous droits sur le Vintschgau, ce qui équivalait à la consécration d'un fait accompli, car il n'exerçait plus aucune autorité sur ce district depuis 1609. Les ligues avaient perdu tous droits effectifs sur la vallée de Münster en 1526, lors de l'abolition des droits de juridiction temporelle des évêques de Coire sur territoire des ligues rhétiques. Cependant, après de laborieuses négociations elles réussirent en 1762 à racheter de l'Autriche les droits sur la partie de la vallée en amont de Taufers. L'Autriche avait acquis ce district,

y compris Taufers, en 1734 de l'évêque de Coire, qui était à ce moment-là un Tyrolien de naissance ; mais depuis 1748, c'étaient les ligues qui y exerçaient l'autorité effective. C'est ainsi que la Suisse rentra en possession du col d'Umbrail.

Donc, tandis que les ligues obtenaient le Prättigau, Davos, la basse Engadine et une partie de la vallée de Münster, elles devaient renoncer d'autre part au Vintschgau, qui, à vrai dire, se trouve dans les limites naturelles du Tyrol, la vallée de l'Adige appartenant à un tout autre bassin que l'Engadine, ou cours supérieur de l'Inn.

En 1799-1801, les trois ligues de Rhétie, qui avaient perdu en 1797 leurs bailliages italiens, ainsi que nous l'avons dit plus haut, devinrent le canton de Rhétie de la République helvétique ; en 1803, ce dernier fut admis sous le nom de canton des Grisons dans la Confédération suisse en qualité d'Etat confédéré.

Il lui manquait pourtant encore deux petites enclaves autrichiennes, qui ne devinrent grisonnes qu'au début du XIX^e siècle.

La première est celle de *Tarasp*, dans la basse Engadine, où se trouvait un château dominant Schuls et occupant une position stratégique importante. Ce château passa au XII^e siècle des mains des seigneurs locaux à celles de l'évêque de Coire ; mais ce dernier se hâta d'y installer une famille vassale qui en 1239 vendit le manoir au comte de Tyrol. Le Tyrol n'était pas encore en la puissance des Habsbourg. Le comte donna Tarasp en fief à la puissante famille Matsch, de qui Sigismond d'Autriche la racheta en 1464. Après la vente de la basse Engadine aux ligues rhétiques en 1652, les Habsbourg aliénèrent en 1687 la seigneurie de Tarasp à la famille Dietrichstein, qui la conserva jusqu'en 1801. Elle fut alors abandonnée par l'Autriche à la France, par le traité de Lunéville ; finalement la France la

remit en 1803 à la Confédération suisse, qui l'incorpora au canton des Grisons en 1809. C'est ainsi qu'après avoir bien des fois changé de mains, Tarasp finit par devenir suisse ; mais c'est sans doute au fait d'avoir été si longtemps un avant-poste du Tyrol que cette paroisse doit d'être aujourd'hui la seule de la basse Engadine où les catholiques sont en grande majorité.

L'histoire de *Rhæzuns*, la seconde enclave mentionnée plus haut, est plus singulière encore. Le château de Rhæzuns s'élève au confluent des vallées du Rhin antérieur et du Rhin postérieur, un peu au sud-ouest de Coire, de sorte qu'il occupe une situation stratégique de premier ordre. Il en est question dès l'année 960, bien que les sires de Rhæzuns ne soient mentionnés qu'à partir de 1139. En 1251, le castel est aux mains d'une famille Brun, qui en fait le centre d'un important domaine, constitué par voie d'achats successifs dans le voisinage. La branche aînée s'éteignit en 1458 et Rhæzuns passa au comte de Zollern, neveu du dernier possesseur. Les nouveaux maîtres hypothéquèrent la seigneurie en 1473 (ou en 1490) au sire de Marmels, dont la résidence était aux environs de Molins, sur la route du Julier. Ce dernier l'échangea en 1497 contre un autre vasselage en Souabe, et Rhæzuns passa ainsi sous la juridiction de Maximilien d'Autriche, bien que l'hypothèque n'ait été rachetée par les Habsbourg qu'en 1549. A peine ces derniers se furent-ils assurés enfin ce domaine, qu'ils l'hypothéquèrent à leur tour à la grande famille des Planta, originaire de l'Engadine. En 1586, l'hypothèque fut transformée en vente, les Habsbourg se réservant simplement un droit d'option pour le cas où ils désireraient plus tard racheter la seigneurie. Léopold I^{er} fit usage de son droit en 1695, et depuis lors Rhæzuns resta autrichien, véritable épine dans la chair des ligues. En 1805, par la désastreuse paix de Presbourg, Napoléon contraignit l'Autriche à céder

Rhæzuns à son alliée la Bavière, qui en 1809 fut forcée à son tour de l'abandonner à la France. Finalement, le Congrès de Vienne restitua, en 1815, cette seigneurie au canton des Grisons, et elle n'a plus changé de mains depuis. L'entrée en possession n'eut lieu toutefois qu'en 1819, alors que toute crainte d'un retour offensif de l'Autriche et de la maison de Habsbourg s'était évanouie.

Ainsi, par une ironie du destin, pour devenir suisses, les deux enclaves autrichiennes de Tarasp et de Rhæzuns durent commencer par devenir françaises. Le cas de Rhæzuns présente en plus cette singularité que cette seigneurie devint grisonne sans avoir jamais appartenu aux ligues, bien que située presque à cheval sur la frontière entre la ligue Grise et la ligue de la Maison-Dieu.

3. Alpes orientales.

(De la Reschen-Scheideck à la Tauern de Radstadt.)

1. L'histoire politique de cette région se confond avec l'absorption par la puissante maison de Habsbourg d'une pléiade de petits États et de petites communautés ; il n'y a que peu à dire des destinées changeantes de la maison de Bavière, dont le domaine alpestre confine au nord-ouest à celui des Habsbourg. Ce qui est intéressant à notre point de vue, c'est que les Habsbourg finirent par s'assurer la possession des deux rampes de tous les cols importants des Alpes orientales, à l'exception du versant ouest du Tonale et du Stelvio, qui devint italien à partir de 1859 seulement, l'Autriche l'ayant possédé depuis 1814, — et du versant sud du col de Plœcken (ou Monte Croce), que l'Autriche détint par deux fois, de 1797 à 1805, puis à partir de 1814 pour se le voir finalement arracher par l'Italie en 1866.

En retraçant l'histoire des conquêtes de la maison

de Habsbourg, nous aurons à examiner successivement trois phases distinctes au moins, que l'on peut appeler phase suisse, phase autrichienne et phase vénitienne, étant admis que ces termes se rapportent pour chaque période au trait caractéristique de l'histoire spécifiquement alpestre de la grande famille qui préside aujourd'hui encore aux destinées de l'Autriche.

A. PHASE SUISSE.

Il est bien entendu que les Habsbourg n'ont jamais *régné* (bien qu'ils aient conservé ici et là des droits de propriété) sur aucune portion du territoire suisse depuis la constitution définitive de la Confédération. Les Habsbourg sont responsables en fait de cette constitution, qui n'eut pas d'autre but à l'origine que de résister à leur domination ; mais du jour où tel district entra dans la Confédération, il rompait tout lien politique avec eux, lors même que les anciens maîtres continuaient à exercer dans ce district des droits seigneuriaux ou de propriétaires. Il est bon de bien se rendre compte de cet état de choses, car il y eut un temps où certaines régions aujourd'hui comprises dans les limites de la Confédération furent sous la domination des Habsbourg ; mais ce temps est antérieur à la phase autrichienne ou plus exactement tyrolienne de cette famille régnante.

Les débuts des Habsbourg furent modestes. Ils s'établirent d'abord dans la Haute-Alsace, ou Sundgau, sur la rive gauche du Rhin ; puis ils étendirent leurs domaines dans la direction de la Forêt Noire. Vers 1020, un membre de la famille, Werner, évêque de Strasbourg, bâtit le château de Habsbourg sur une colline qui domine la vallée inférieure de l'Aar et non loin du point où cette rivière, le plus important cours d'eau entièrement suisse, reçoit les eaux de la Reuss, puis celles

de la Limmat. La construction de ce château est la preuve qu'à cette époque la famille avait pris pied en Argovie. En 1124, le chef de la maison paraît avoir été (il l'était sûrement en 1135) landgrave de Haute-Alsace, mais il prend son titre de comte, qui apparaît pour la première fois en 1114, non du Sundgau, mais de sa châteltenie argovienne de Habsbourg. En 1173, à l'extinction de la famille des comtes de Lenzbourg, dont le château s'élève un peu au sud du château de Habsbourg, la famille dont nous suivons les destinées lui succéda au comté de Zurichgau. C'est pourtant seulement en 1264 que les terres des Lenzbourg firent passage à la suite d'un mariage, premier d'une longue série d'unions avantageuses, à la famille de Habsbourg. Elles avaient dans l'intervalle appartenu aux Kybourg, dont le château se trouve au sud de Winterthour. Cet accroissement de biens considérable plaça les Habsbourg au premier rang parmi les grands vassaux qui se disputaient à l'époque la suprématie dans la Suisse centrale et septentrionale d'aujourd'hui. Cette situation privilégiée, ainsi que les qualités militaires de Rodolphe de Habsbourg, le chef de la maison, contribuèrent à assurer l'élection de ce dernier à l'Empire en 1273. En 1282 les Habsbourg prenaient pied pour la première fois en Autriche. En possession de si hautes dignités et de si riches domaines, Rodolphe pensa à étendre ses frontières dans ce qu'on peut appeler son pays d'origine, la future Suisse centrale. Nous avons vu déjà comment il acquit Lucerne le 16 avril 1291, peu de temps avant sa mort survenue le 15 juillet de la même année et la conclusion du pacte perpétuel des trois cantons primitifs, le 1^{er} août suivant. Il était temps de mettre obstacle aux empiètements des Habsbourg. Un coup d'œil sur la carte montre qu'en 1315 cette maison régnait sur une large zone de la Suisse centrale, partant des rives du lac de Constance et s'é-

tendant dans la direction du sud-ouest en laissant de côté à l'est la cité impériale de Zurich, et à l'ouest celle de Berne, mais englobant Lucerne et l'Entlebuch, avec Thoune et la vallée supérieure de l'Aar (le Hasli excepté). Pour être plus exact, les principales vallées de l'Oberland bernois appartenaient en fait aux chanoines d'Interlaken, dont les Habsbourg devinrent les « protecteurs » en 1318, mais pour peu de temps seulement, Berne prenant leur succession. C'est dans une de ces vallées, celle de Grindelwald, que ces lignes ont été écrites sur une propriété appelée Dürrenberg, laquelle appartint aux Habsbourg jusqu'en 1331, date à laquelle elle passa aux mains des chanoines. Mais dès avant cette date la puissance de cette maison avait commencé à décliner dans la Suisse centrale. La bataille de Morgarten en 1315 avait mis Uri, Schwytz et Unterwald à l'abri de toute ingérence politique ultérieure des Habsbourg. En 1332 Lucerne entra dans la Confédération (mais non encore l'Entlebuch, racheté par Lucerne aux Habsbourg en 1405 seulement), et fut désormais perdue pour ses anciens maîtres. En 1384, Thoune et Berthoud furent achetés par Berne à la branche cadette des Habsbourg. En 1386, la victoire de Sempach porta à la puissance de cette famille un nouveau coup. En 1388, la victoire de Naefels donnait définitivement Glaris à la Confédération ; ce canton avait adhéré en 1352 déjà au pacte d'alliance, en même temps que Zoug. L'Argovie, y compris le château ancestral de la famille, dut être abandonnée à Berne en 1415 ; en 1452, le comté de Kybourg fut conquis par Zurich ; en 1458, le comté de Rapperswil demanda et obtint la protection de quatre cantons, pour se rattacher définitivement à la Confédération en 1464 ; en 1460 les riches plaines de la Thurgovie devinrent la proie des Confédérés ; en 1467 enfin, la ville de Winterthour fut vendue à Zurich. De leurs anciennes posses-

sions dans ce qui est aujourd'hui la Suisse, les Habsbourg ne conservèrent que le Frickthal (au sud de Laufenbourg, sur le Rhin), et cela jusqu'en 1801. En cette dernière année, ils durent l'abandonner à la France qui le céda à la Suisse en 1802. Nous avons raconté l'histoire des deux îlots de Tarasp et de Rhæzuns dans les Grisons, acquis par les Habsbourg en 1464 et 1497 respectivement, ainsi que la vente ultérieure du Prættigau (1649-1652) et de la basse Engadine (1652). Ces derniers événements appartiennent à vrai dire à la phase autrichienne des Habsbourg.

On voit que vers 1500 les Habsbourg étaient sortis de ce que nous avons appelé la phase suisse de leur histoire, leur destin les ayant, — à partir de 1273, — toujours poussés vers l'est, les éloignant ainsi du berceau de leur race. On constate une curieuse analogie entre le sort de cette famille et celui de la maison de Savoie. Nous allons voir comment, par l'acquisition du Tyrol en 1363, et du Vorarlberg entre 1375 et 1394, se dessina une sorte de retour offensif vers l'ouest, soit dans la direction de la Confédération suisse. Cette avance ne fut du reste qu'esquissée et le point final y fut mis en 1499 dans le défilé de Calven.

B. PHASE AUTRICHIENNE.

Pour mieux comprendre comment les Habsbourg devinrent les maîtres de l'Autriche, il est nécessaire de résumer aussi brièvement que possible l'histoire de la partie des Alpes qui est aujourd'hui autrichienne avant l'accession au trône de cette famille.

En 788, Charlemagne annexa à l'Empire le territoire des Baïovares. Ce territoire forma plus tard l'aile orientale du royaume des Francs, mais au x^e siècle nous le voyons gouverné par un groupe de seigneurs indigènes très remuants et très peu soumis, qui, nonobstant leur

subordination nominale aux rois d'Allemagne, étaient les véritables maîtres du pays. Même Othon I^{er}, dont la puissance fut pourtant grande, n'osa faire plus que de donner, en 948, le duché de Bavière à son frère, qui avait épousé une fille du duc régnant. La lutte continua entre la dynastie indigène et la dynastie nouvelle, puis entre cette dernière devenue plus bavaroise que les Bavaois, et la couronne d'Allemagne. Finalement Othon II, en 976 et dans les années qui suivirent, introduisit des changements radicaux dans le duché de Bavière ; ce dernier était en effet devenu rebelle à toute autorité extérieure. Comme il s'étendait désormais du Lech à la Leitha, à l'est de Vienne, il englobait en fait les Alpes orientales dans leur entier. Le titre de duc de Bavière fut donné au neveu d'Othon, qui s'appelait lui-même Othon, duc de Souabe. Mais auparavant le duché avait été réduit à des proportions plus modestes par la création d'un certain nombre de « marches », ou territoires-frontière, au nord, à l'est et au sud. Nous n'avons pas à nous occuper ici de la marche du nord, qui est tout entière hors des Alpes et était destinée à servir de bastion contre la Bohême. Plus importante à notre point de vue est la constitution de la Carinthie, ou marche du sud, en duché indépendant, auquel fut annexée la marche de Vérone. Cette dernière dépendait du grand duché de Bavière depuis 952, ayant en cette année été conquise sur le royaume d'Italie à la suite de la défaite du roi Berengar II. Ensuite, les territoires à l'est de l'ancien duché de Bavière, qui avaient été arrachés aux Magyars en 955 après une bataille sur le Lech, furent détachés pour former la marche de l'est, noyau de la future Autriche proprement dite. Ces deux nouvelles marches furent placées par Othon II (976) en mains sûres. La Carinthie et Vérone furent données à Henri, fils d'un ancien duc de Bavière et mari de Willetrud, cousine germaine d'Othon ; la marche de l'est

fut confiée à Léopold de Babenberg, frère de Berchtold, gouverneur de la marche du nord et, comme ce dernier, grand favori d'Othon II. De l'ancien duché de Bavière, une fois ces retranchements opérés, il ne restait plus, à partir de 976, que le territoire compris entre le Lech et les sources de l'Enns et de la Mur. La partie montagneuse de ce territoire, qui nous intéresse seule, comprenait le Tyrol en entier et la partie orientale des Alpes bavaroises.

Par la suite, tous ces pays, à l'exception de la marche du nord et des Alpes de Bavière, tombèrent l'un après l'autre aux mains des Habsbourg. Afin de rendre aussi compréhensible que possible pour le lecteur un enchaînement d'événements plutôt compliqué, nous diviserons notre étude en trois sections et commencerons par nous occuper de la *marche de l'est*, car c'est elle qui valut aux Habsbourg leur qualité de maison d'Autriche. Nous continuerons par la *Carinthie*, avec ses annexes de la Carniole et de la Styrie ; nous terminerons par le *Tyrol*, ou région méridionale de l'ancien duché de Bavière démembré en 976. Un coup d'œil sur les destinées des Alpes bavaroises, moitié septentrionale du duché reconstitué, nous servira de conclusion.

a) MARCHE DE L'EST OU AUTRICHE. — Léopold de Babenberg avait reçu d'Othon II le gouvernement de la marche de l'est en 974 déjà, mais il semble qu'en 976 il ait accru son autorité et obtenu en particulier la rupture des liens de dépendance qui l'unissaient encore au duché de Bavière, bien que selon certains auteurs les ducs de Bavière aient continué à exercer pendant un certain temps encore un vague droit de suzeraineté sur cette marche. Quoi qu'il en soit, cette dépendance de pure forme ne paraît pas avoir duré beaucoup et la dynastie des Babenberg, qui tirait son nom d'un château près de Bamberg, fut souveraine dans la marche

de l'est, avec des fortunes variables, jusqu'à l'extinction de la branche principale en 1246. Il semble curieux aujourd'hui d'associer l'Autriche à un autre nom que celui des Habsbourg, mais en réalité cette maison, décidément née coiffée, ne fit que s'approprier les résultats du travail d'autrui, en retirant tous les avantages sans qu'il lui en coûtât grand effort. En 1156 l'Autriche fut élevée au rang de duché (elle ne devint un archiduché que beaucoup plus tard, en 1453). En 1193, comme conséquence d'un arrangement conclu en 1186, la marche de Styrie (Steiermark), qui avait été détachée en 1035 de la Carinthie et avait passé en 1056 sous la dépendance des comtes de Steier ou Steyr, un château près du confluent de la rivière du même nom avec l'Enns, échut en héritage aux Babenberg à l'extinction du dernier rejeton de la dynastie locale, lequel avait pris le titre de duc en 1180. Après l'extinction de la dynastie des Babenberg en 1246, il s'ensuivit une période de confusion, le dernier duc n'ayant laissé après lui qu'une sœur. L'empereur Frédéric II gouverna l'Autriche de 1246 à sa mort vers la fin de 1250 ; puis le pays fut occupé, en 1251, par un prince de souche slave, Ottakar, qui en 1253 succéda à son père comme roi de Bohême, après avoir épousé Margaret, veuve de Henri, un fils de l'empereur, et sœur du dernier Babenberg. Ce n'est qu'en 1259-1260 qu'Ottakar parvint à arracher la Styrie au roi de Hongrie Bela IV, à l'exception de la marche de Püttner, qui en formait l'angle nord et avait déjà passé en 1254 du domaine de la Hongrie à celui de l'Autriche. En 1269, Ottakar, en exécution d'une convention, accéda au duché de *Carinthie* (Kaernthen) lors de l'extinction de la dynastie locale, ainsi qu'au comté de *Carniole* (Krain), qui, séparé de la Carinthie en 1040, avait dû défendre son indépendance à la fois contre les patriarches d'Aquilée et les évêques de Brixen et de Freising. Le dernier comte-duc, qui avait réussi à

triompher des patriarches en 1261 et était mort en 1269, avait épousé la femme divorcée du dernier Babenberg et institué Ottakar son héritier.

Ottakar se trouvait de la sorte régner sur plusieurs provinces limitrophes : sur l'Autriche depuis 1251 ; sur la Styrie depuis 1259-1260 ; sur la Carinthie et la Carniole depuis 1269. Il avait d'autre part hérité de son père la couronne de Bohême et de Moravie en 1253. Ce vaste domaine devenait une menace sérieuse pour les pays allemands à l'ouest, car si ses possessions se trouvaient placées entre le royaume magyar de Hongrie et l'Allemagne, Ottakar n'en était pas moins un souverain slave et en cette qualité devait soulever la méfiance des souverains occidentaux. Les craintes éveillées par ce puissant monarque furent une des principales causes de l'élection de Rodolphe de Habsbourg à l'empire en 1273, et l'excellence de ce choix ne tarda pas à se manifester. Dès 1276, Ottakar, qui avait été le rival de Rodolphe comme candidat à la couronne impériale, devait abandonner à son concurrent heureux ses domaines d'Autriche, de Styrie, de Carinthie et de Carniole et consentir à ne conserver la Bohême et la Moravie qu'à titre de fiefs impériaux. Il ne s'y résigna pas toutefois sans lutte, mais fut finalement vaincu à Marchfeld près de Vienne en 1278, perdant du même coup sa vie et son royaume. Dès ce moment, le chemin était aplani pour les Habsbourg, qui par cette victoire devenaient en fait comme en nom rois de cette Allemagne à laquelle ils avaient ajouté de vastes régions conquises sur les Slaves et destinées à demeurer désormais allemandes et autrichiennes. Mais Rodolphe ne conserva pas longtemps l'administration directe de ses nouveaux domaines. En 1282 il les partagea entre ses deux fils et dès l'année suivante les remit en bloc à l'aîné. Toutefois, pour se concilier un puissant voisin dont nous allons avoir à nous occuper présentement, Meinhard II,

comte de Tyrol, qui l'avait aidé à vaincre Ottakar et dont la fille Elisabeth avait épousé son fils Albert en 1276, il dut lui abandonner la Carinthie et la Carniole en 1286, stipulant seulement qu'à défaut d'héritier mâle dans la branche aînée, ces territoires feraient retour aux Habsbourg. Le cas se présenta dès l'année 1335, à la mort de Henri, fils de Meinhart, de sorte qu'Albert II, fils d'Albert I^{er} de Habsbourg qui avait péri assassiné en 1308, put ajouter de façon permanente ces provinces à ses possessions d'Autriche et de Styrie.

b) MARCHE DU SUD ou CARINTHIE. — Pour l'intelligence de notre récit, il a paru plus convenable de parler des destinées de ce pays entre 1269 et 1335 dans la section précédente, car c'est durant ce laps de temps qu'il devint autrichien et partie intégrante des domaines des Habsbourg. Mais pour que cette chronique soit complète, il nous faut revenir sur l'histoire de cette contrée entre 976 et 1269.

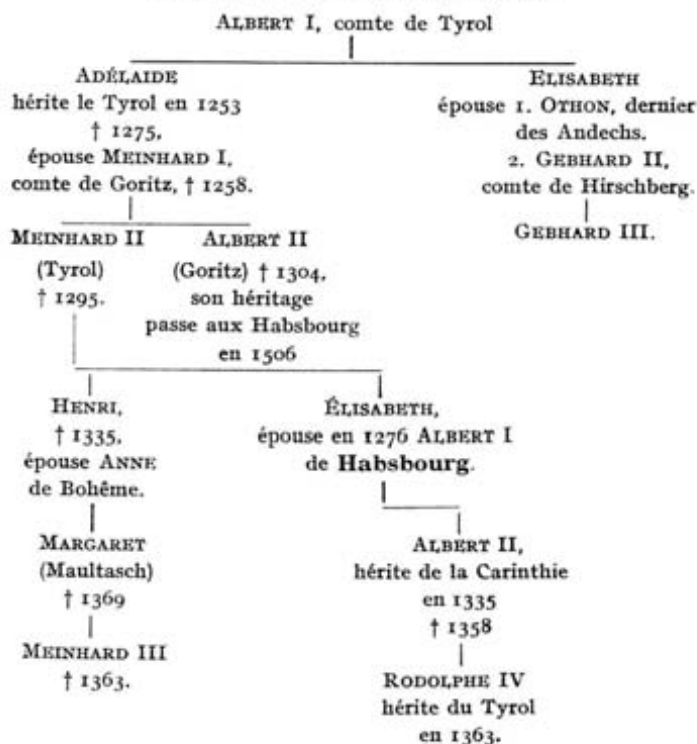
Comme nous l'avons vu, en 976 cette marche fut élevée au rang de duché et réunie à la marche de Vérone. Du même coup elle était détachée de l'ancien duché de Bavière, auquel elle se trouva pourtant réunie par deux fois de façon temporaire avant 1002, date de la séparation définitive. Elle changea plusieurs fois de mains au cours du XI^e siècle, passant d'un seigneur local à un autre. Une fois même, de 1036 à 1039, elle fut gouvernée directement par l'empereur Conrad II. Ces changements de maîtres ne s'étaient pas effectués sans quelque déchet. La Styrie avait été perdue en 1035 ; la Carniole vers 1040. A l'époque de la mort d'Othon II, en 983, la puissance temporelle des patriarches d'Aquilée s'était si fort accrue que ceux-ci étaient désormais les véritables maîtres de la partie orientale du duché. Quant à la partie méridionale, qui prit avec le temps

le nom de Frioul, nous verrons ce qu'il en advint plus loin, lorsque nous traiterons de la phase vénitienne (section C). En fait, le titre de margrave de Vérone était devenu purement honorifique lorsqu'en 1061 il échet aux Zähringen, puis à la maison de Baden. Entre temps, le duché de Carinthie passait entre les mains des Eppenstein (1012-1122), puis des Sponheim (1122-1269). En 1261, le dernier duc avait réussi à s'affranchir définitivement des patriarches d'Aquilée. A sa mort, en 1269, le duché, qui s'était arrondi de la Carniole par le mariage du dernier duc avec la veuve du dernier Babenberg, mort en 1246, passa par voie testamentaire à Ottakar, roi de Bohême, qui dut, comme il a été dit plus haut, l'abandonner pièce à pièce aux Habsbourg, d'abord en 1278, puis entre 1282 et 1286, et finalement en 1335.

c) LE TYROL. — Les ruines du château de Tyrol se voient encore sur les hauteurs qui dominent Meran au nord-ouest, dans la vallée supérieure de l'Adige, ou Vintschgau. Mais ce n'est pas avant 1140 que nous trouvons la première mention d'un « comte de Tyrol ». Ce comté fut à l'origine constitué par la réunion de plusieurs seigneuries locales, dont les titulaires s'étaient taillé un domaine dans la partie méridionale du duché de Bavière de 976. En 1027, l'empereur Conrad II prit une décision qui fixa l'avenir de cette contrée : il accorda à l'évêque de Trente tous les droits temporels sur la région au sud du Brenner, dans le voisinage de Botzen, et sur le Vintschgau, c'est-à-dire sur tout le haut cours de l'Adige à partir d'un point situé peu en aval de la ville de Trente. L'évêché de Trente remontait au ^v^e siècle ; par le cadeau que lui faisait Conrad II, sa situation était considérablement accrue ; mais, d'autre part, son vaste territoire cessait d'être italien pour devenir un morceau du royaume

d'Allemagne. A la même date, l'empereur accordait des droits semblables à l'évêque de Brixen sur la vallée d'Eisack, également au sud du Brenner, et sur la vallée de l'Inn, au nord du même col. L'évêché de Brixen avait été créé au VIII^e siècle à Sæben, petite localité

Le Tyrol et les Habsbourg.



de la vallée d'Eisack, d'où il fut transféré à Brixen, un peu en amont, en 992. Ces deux évêchés se trouvaient désormais commis à la garde du Brenner, une des principales routes alpestres à cette époque, et de beaucoup la plus importante de toutes les Alpes orientales. Il était naturellement impossible aux évêques d'exercer personnellement leur juridiction temporelle ; ils étaient

contraints d'en confier l'exercice à des vassaux. Comme « protecteurs » de la partie septentrionale de son domaine, l'évêque de Trente choisit les comtes de Tyrol, qui paraissent pour la première fois dans l'histoire, avons-nous dit, en 1140. Aux mêmes comtes, l'évêque de Brixen confia l'administration de la vallée d'Eisack. Pour le reste de ses possessions, l'évêque de Brixen rechercha la protection des comtes d'Andechs, dont le château se trouve au sud-ouest de Munich, et qui possédaient des droits sur plusieurs points du diocèse. Cette famille d'Andechs possédait, entre autres, la vallée de l'Inn en amont d'Innsbruck et reçut en 1152 de l'évêque le territoire autour de la ville. Par une alliance suivie d'héritage, elle acquit encore le marquisat d'Istrie, et en 1180, ses possessions s'étaient accrues au point de mériter aux Andechs la dignité de ducs de Méranie, par où il faut entendre le pays voisin de la mer, car ce nom n'a rien à voir avec celui de la ville de Meran. La lignée des Andechs s'éteignit en 1248, et en cette année leurs fiefs des vallées de l'Inn et d'Eisack firent retour à l'évêché de Brixen. Le dernier Andechs avait épousé Elisabeth, fille cadette d'Albert I^{er}, comte de Tyrol ; il est donc tout naturel que l'évêque ait octroyé au comte de Tyrol le fief devenu vacant. Jusqu'ici le Tyrol et les Habsbourg n'ont jamais eu le plus petit point de contact, mais l'entrée en scène de la puissante famille ne tardera plus guère. La sœur aînée d'Elisabeth, Adélaïde, avait épousé Meinhard I^{er}, comte de Goritz, un district assez distant dans le sud, un peu au nord de Trieste et d'Aquilée. Cette Adélaïde apporta, en 1253, le Tyrol en dot à son mari, car elle avait partagé avec sa sœur l'héritage de leur père. Le successeur du comte de Goritz reçut en outre en 1284 la vallée de l'Inn des mains de l'unique enfant d'Elisabeth. A la mort de Meinhard I^{er}, en 1258, ses deux fils se partagèrent le comté. L'ainé, Meinhard II, prit le Tyrol.

C'est à lui qu'échut en 1284 la vallée de l'Inn, abandonnée par l'enfant d'Elisabeth, puis en 1286 le duché de Carinthie et le comté de Carniole, donnés par Rodolphe de Habsbourg comme prix de l'assistance que Meinhard lui avait apportée à la bataille de Marchfeld contre Ottakar, roi de Bohême, en 1278. Le cadet, Albert, prit le comté de Goritz, mais ainsi que nous le verrons plus loin, à l'extinction de la lignée d'Albert, en 1500, ce comté fit retour aux héritiers de la branche aînée, qui étaient alors les Habsbourg. Meinhard II eut deux enfants. Le fils, Henri, épousa Anne, petite-fille d'Ottakar II, et en conséquence régna pour peu de temps sur la Bohême, de 1307 à 1310. La fille, Elisabeth, épousa Albert de Habsbourg, fils de Rodolphe. L'unique enfant de Henri fut Margaret, surnommée « Margaret à la grande bouche » (Maultasch), qui hérita de son père, lorsque celui-ci vint à mourir en 1335, le comté de Tyrol, tandis que le duché de Carinthie passait aux Habsbourg en la personne du fils d'Albert, cousin germain de Margaret. Margaret se maria deux fois, mais n'eut qu'un enfant, Meinhard III, qui mourut après deux ans de règne en 1363, ouvrant une succession qui paraissait devoir donner lieu à d'âpres contestations. Mais quinze jours après la mort de son fils, Margaret fit aux Habsbourg, qu'elle avait déjà institués héritiers en cas d'extinction de sa lignée, promesse solennelle de leur laisser à sa mort tous ses domaines, à condition qu'ils lui en garantissent la possession en leur nom aussi longtemps qu'elle vivrait. Elle fit jurer à ses sujets allégeance aux Habsbourg. Ces derniers craignaient cependant encore de voir leur échapper une si belle proie. Aussi avant la fin de l'année 1363 arrachèrent-ils à Margaret son abdication en échange d'une pension viagère et de la jouissance de certaines terres. Margaret se retira à Vienne, où elle mourut âgée de cinquante et un ans en 1369.

On comprend sans peine l'attraction exercée par le Tyrol sur les Habsbourg. La position topographique de ce pays, à cheval sur les Alpes et où se trouvent toutes les grandes voies de communications à travers cette partie de la chaîne, conférait à qui en était maître une influence énorme et lui permettait de supprimer à son gré les relations directes entre l'Allemagne et l'Italie. Le premier mari de Margaret appartenait à la puissante maison de Luxembourg, qui fournit des chefs à l'Empire de 1312 à 1437, sauf deux interruptions seulement de 1328 à 1347 et de 1400 à 1410, et qui donna des rois à la Bohême de 1310 à 1457. Le second appartenait à la non moins puissante maison de Bavière, dont un membre, le propre beau-père de Margaret, fut empereur de 1328 à 1347, et dont les domaines se trouvaient à proximité inquiétante de ceux des Habsbourg. La possession du Tyrol devait permettre à ces derniers de s'étendre vers l'ouest et de se rapprocher ainsi du berceau de leur race. On a vu comment de ce côté la route leur fut barrée en 1499 par les Confédérés à Calven. Si la fortune eût tourné différemment, les conséquences eussent pu être très graves, car en 1375 les Habsbourg avaient acheté Feldkirch, dans la vallée du Rhin, des comtes de Montfort, et en 1394 Bludenz et la vallée de Montafon des comtes de Werdenberg. En 1451 et en 1523, ils acquéraient de cette même famille de Werdenberg le comté de Bregenz. Par ces acquisitions, qui forment dans leur ensemble la région du Vorarlberg, ils commandaient le passage de l'Arlberg, qui relie directement Feldkirch dans la vallée du Rhin à Innsbruck dans la vallée de l'Inn. C'était pour Saint-Gall, l'Appenzell et Coire, une menace terrible. Mais le danger pour la Confédération fut une fois de plus écarté en 1405 par la glorieuse victoire du Stoss, dans le canton d'Appenzell, sur les hauteurs qui se trouvent entre Alstætten dans la vallée du Rhin et Saint-Gall. A la

suite de ce haut fait d'armes, Appenzell, en 1411, et Saint-Gall, en 1454, furent admis à titre d'alliés de la Confédération suisse. La Thurgovie fut conquise sur les Habsbourg en 1460 et Winterthour racheté en 1467. Au sud de Feldkirch la sécurité des Confédérés avait été assurée par la formation des trois ligues rhétiques, que nous avons racontée (1367, 1395 et 1436). Le rachat des derniers droits des Habsbourg dans le Prættigau (au sud de la vallée de Montafon) entre 1649 et 1652, et dans l'Engadine en 1652, acheva de consolider la situation des Suisses du côté de leur vieil ennemi. Longtemps celui-ci les avait harassés au nord et à l'est (Morgarten 1315, Sempach 1386, Næfels 1388), surtout depuis qu'il avait vu sa puissance s'accroître démesurément par l'acquisition de l'Autriche, de la Styrie, de la Carinthie, de la Carniole et du Tyrol. Cette puissance se décuplait aussi du fait que les Habsbourg portaient la couronne impériale depuis 1273, avec une interruption seulement, de 1308 à 1438.

Les Habsbourg furent plus heureux dans leurs efforts pour assurer leur domination au Tyrol. Ces efforts se produisirent principalement pendant le règne de Maximilien, le grand-père de Charles-Quint, qui fut empereur de 1493 à 1519. Maximilien hérita du comté de Goritz en vertu d'une convention passée avec les derniers comtes, ses cousins. Cette succession lui apportait bien plus que la simple adjonction de ce comté à ses domaines, car les comtes de Goritz étaient encore maîtres de tout le Pusterthal, de Lienz jusque près de la vallée d'Eisack, au-dessus de Brixen. Or le Pusterthal renferme la route directe entre la Carinthie et le Brenner ; il commande en outre le col d'Ampezzo, qui conduit de Toblach à Venise. Il eût en conséquence été très désagréable aux Habsbourg de voir cette région aux mains d'un autre potentat, celui-ci fût-il même un parent, car de cette façon leur nouveau domaine

de Carinthie se serait vu coupé de ses communications avec le Brenner, auquel l'accès n'aurait été possible qu'au prix d'un grand détour au nord, par delà la barrière neigeuse des Tauern et des Alpes du Zillertal, ou un détour plus considérable encore par le pied sud des Dolomites. Ces deux chaînons alpestres enserrant de leurs deux bras le Pusterthal, rehaussant ainsi l'importance de cette vallée comme route principale entre la Carinthie, la Carniole et la Styrie d'une part, et le Tyrol proprement dit, le cours moyen de l'Inn, la vallée supérieure de l'Adige et la vallée d'Eisack de l'autre.

En 1505 (de façon définitive en 1507), Maximilien agrandit encore ses possessions tyroliennes, cette fois aux dépens de la maison de Bavière, à l'occasion d'une succession disputée. Les nouveaux districts comprenaient la place forte et la seigneurie de Kufstein, les seigneuries de Kitzbühel et de Rattenberg, ainsi que la partie bavaroise du Zillertal. Ces districts avaient appartenu à Margaret Maultasch, qui les tenait de son second mari; ils lui avaient été laissés lors de son abdication, mais avec droit de réversion au profit de la maison de Bavière. Maximilien était d'autant plus désireux de s'en assurer la possession qu'ils avaient été si près d'échoir à sa famille. Placés au nord-est et à l'est d'Innsbruck, leur importance stratégique n'était du reste pas négligeable, car ils commandent les communications entre Innsbruck et la plaine. Désormais, les Habsbourg étaient maîtres de toutes les routes conduisant au Brenner et à l'Arlberg; d'autre part, leur frontière tyrolienne était très forte dans la direction de leurs dangereux voisins de Bavière.

Ainsi que nous l'avons déjà noté, Maximilien échoua en 1499 dans sa tentative d'extension vers l'ouest. Mais à ses succès du côté de l'est en 1500 et du nord-est en 1506, il en ajouta du côté du sud qui nous four-

nissent une transition naturelle pour aborder la troisième grande phase de l'histoire alpestre des Habsbourg.

C. PHASE VÉNITIENNE.

L'antique marche de Vérone qui, en 952, avait été enlevée à l'Italie pour être réunie au duché de Bavière, avait passé en 976 au duché de Carinthie. Au XI^e siècle elle se voyait réduite à des dimensions beaucoup plus modestes (elle s'étendait jadis du lac de Garde à l'Isonzo). A l'ouest, le diocèse de Trente avait été séparé en 1027 de l'Italie pour former une principauté ecclésiastique, qui gravitait dans la sphère politique de l'Allemagne; à l'est, le patriarche d'Aquilée réussissait petit à petit à établir son autorité temporelle sur le Frioul. Seule de la marche primitive subsistait la partie centrale. Sa partie méridionale avait pris à un moment donné le nom plus modeste de marche de Trévise. Ainsi amoindrie, la marche de Vérone avait fait retour au royaume d'Italie, rompant complètement les liens qui la rattachaient à l'Allemagne. La partie alpestre de ce territoire, lors du démembrement final de l'Empire en 1250, tomba sous la puissance des Scala de Vérone, qui en vinrent peu à peu à accaparer Vicence, Bellune, Feltre, etc. Au XIV^e siècle, les Scala étaient maîtres de tout un vaste domaine dans cette région de l'Italie. Mais leur suprématie était menacée d'un côté par les Carrara de Padoue au sud-est et par les Visconti de Milan à l'ouest. En 1388, le règne des Scala prit fin, après avoir duré sans interruption pendant près de 130 ans, et leurs possessions passèrent aux Visconti, qui réussirent à escamoter aux Carrara la portion que ceux-ci estimaient devoir leur revenir. Après la mort de Galeazzo Visconti, en 1402, la puissance des Visconti subit une éclipse momentanée, à la faveur de laquelle les Carrara purent s'emparer de Vérone. Ce coup de main devait

exciter la jalousie d'un puissant Etat qui avait grandi dans le voisinage et qui devait bientôt mettre d'accord en les absorbant tous les rivaux qui s'entredéchiraient à ses portes. En 1339 déjà, Venise avait pris pied sur la terre ferme par l'acquisition de Trévisé et de la marche du même nom. Les luttes qui suivirent la mort de Galeazzo Visconti lui fournirent l'occasion désirée d'intervenir et il faut reconnaître qu'elle sut admirablement en tirer parti.

En 1404, les Vénitiens occupent Vicence et les districts voisins de Bellune et de Feltre, qui depuis le x^e siècle avaient été gouvernés par leurs évêques, ceux-ci cédant la place en 1321-1322 seulement aux Scala. En 1405, c'est le tour de Vérone. A la vérité, Bellune et Feltre durent être abandonnés en 1411 à Sigismond, roi de Hongrie, qui fut plus tard empereur ; mais ils lui furent repris en 1420 et firent désormais partie intégrante des dépendances de Venise. Encouragés par ces succès, les Vénitiens procèdent à l'annexion du Frioul, entre 1418 et 1420, ne laissant aux patriarches d'Aquilée que le gouvernement des âmes. Puis Venise s'avance vers l'ouest et occupe Brescia en 1426, Bergame en 1428. Désormais sa puissance s'étendait du cours inférieur de l'Adda jusqu'à l'Isonzo.

Pour nous qui nous occupons plus spécialement de l'histoire des Alpes, ce qui nous intéresse surtout dans ces conquêtes vénitiennes, c'est la répercussion qu'elles eurent sur le sort de quelques localités des Alpes orientales bien connues aujourd'hui des touristes : Primiero, Caprile, Cortina d'Ampezzo, la première et la troisième actuellement autrichiennes, la seconde italienne.

Primiero appartient longtemps aux évêques de Feltre, mais la découverte de mines de fer dans le voisinage excita de nombreuses convoitises et plusieurs concurrents essayèrent de se le faire accorder à titre de fief

sous la suzeraineté de l'évêque. En 1355, l'empereur Charles IV érigea Primiero en une seigneurie indépendante, qui passa en même temps que Feltre aux mains des Carrara de Padoue en 1363. En 1373 cette famille céda Primiero et Feltre aux Habsbourg, devenus depuis peu comtes de Tyrol. Toutefois ceux-ci rétrocédèrent en 1384 Feltre (qui devait échoir à Venise en 1404) aux Carrara, se réservant la seigneurie de Primiero, qui fut désormais complètement détachée de Feltre et incorporée au Tyrol. En 1401, les Habsbourg octroyèrent ce fief, y compris la place forte de Castello della Pietra, détruite par le feu en 1675 et dont les ruines sont désormais inaccessibles sauf par des moyens artificiels, à leur chambellan Georges de Welsperg, dont les descendants continuèrent à l'administrer jusqu'en 1827 et habitent encore la région. C'est ainsi que Primiero devint tyrolien, bien que tout semble le rattacher à Venise et par conséquent à l'Italie.

Caprile, lui, devint vénitien et par la suite italien. Cette localité avait toujours fait partie du district d'Agordo, qui pendant des siècles fut sous la dépendance des évêques de Bellune. Le diocèse de Bellune fusionna avec celui de Feltre en 1197, s'en détacha en 1462, puis refusionna en 1818. Au cours des temps, l'autorité de l'évêque se relâcha beaucoup, et plusieurs seigneurs locaux réussirent successivement à imposer la leur, jusqu'au jour où, en 1360, le district tomba aux mains des Carrara de Padoue. Il fut sous la domination des Habsbourg, en leur qualité de comtes de Tyrol, de 1384 à 1386, mais leur échappa en cette dernière année pour revenir aux Carrara, qui durent le laisser en 1388 aux Visconti. Ces derniers le conservèrent jusqu'en 1402. En 1404, Agordo et Caprile furent pris par les Vénitiens en même temps que Bellune et Feltre. La frontière tyrolienne passe aujourd'hui très près de Caprile, qui est resté italien ; la partie supérieure de la

vallée de Cordevole (ou Buchenstein) appartenait au diocèse de Brixen, c'est-à-dire au Tyrol, ce qui fait que son histoire est tout à fait distincte de celle de Caprile et d'Agordo.

Le cas de *Cortina* et de la vallée d'Ampezzo est tout à fait à part. En 1500, les Habsbourg héritèrent, comme faisant partie du comté de Goritz, du Pusterthal et de Toblach, avec la vallée qui s'étend au sud du col d'Ampezzo. L'autre versant du col fut occupé par eux temporairement en 1509, puis définitivement en 1517, comme part des dépouilles arrachées à Venise par Maximilien de Habsbourg à la suite de la guerre de la ligue de Cambray. La puissante maison était désormais seule maîtresse de ce passage, qui commande la route de Venise au Tyrol. Venise avait elle-même enlevé en 1420 ce district aux patriarches d'Aquilée, qui le possédaient depuis 1335. Primiero, Caprile et Cortina, qui se trouvent sur le versant sud des Alpes, devaient logiquement appartenir à l'Italie, après avoir fait partie des possessions vénitiennes. On sait maintenant comment il se fait que Caprile seul est dans ce cas : c'est que Primiero ne fut jamais vénitien et que Cortina fut de bonne heure perdu pour Venise. Toutefois, la frontière passe très près de ces trois localités, et si par accident deux d'entre elles se trouvent appartenir à une nation germanique, toutes trois n'en sont pas moins étroitement apparentées et italiennes de langue comme de mœurs.

Un territoire vénitien qui fut de bonne heure conquis par les Habsbourg, c'est la partie inférieure du val Sugana, qui s'embranché à Primolano sur la vallée de Primiero. Elle fut occupée par eux en 1413, mais continua jusqu'en 1670 à être sous la suzeraineté nominale de l'évêque de Feltre. Outre Ampezzo, Maximilien obtint en 1517 de Venise les villes de Roveredo et d'Ala, occupées en 1509 déjà. Plus tard, en 1576, les

Habsbourg les donnèrent à l'évêque de Trente, avec quelques villages au sud de Trente dans la vallée de l'Adige, reconnaissant en même temps la juridiction temporelle de l'évêque sur la « principauté de Trente ». Ces acquisitions de 1517, avec la vallée d'Ampezzo et le val Sugana, furent agglomérées en 1518 en un district unique sous le nom de « Welsche Confinen » (terres frontières romanes), ou « Confinen » tout court. Ce district fut annexé, non au diocèse de Trente, qui ne fut dépendance directe des Habsbourg que depuis 1803, mais au Tyrol, et forma une sorte d'Etat tampon entre le Tyrol allemand et les Etats de Venise italiens.

Il ne faut pas perdre de vue qu'en ce temps-là le Trentin était loin d'être italianisé au point où on le voit actuellement. Depuis 1027 il n'avait jamais cessé de faire partie de l'Allemagne, non de l'Italie, et Félix Faber, un pèlerin qui visita Trente en 1483, raconte que le bas de la ville de Trente était à cette époque entièrement allemand.

Les acquisitions des Habsbourg aux dépens de Venise ne représentent jusqu'ici que de petites parcelles de ce territoire longuement convoité. Par le traité de Campoformio, en 1797, Napoléon, ou plutôt la République française, mit fin à l'existence de Venise en tant qu'Etat souverain. La portion occidentale de son territoire, à l'ouest de l'Adige, avec Bergame et Brescia, fut alors annexée à la République cisalpine, qui en 1805 devint le royaume d'Italie, avec Napoléon comme chef suprême ; tandis que toute la partie orientale, comprenant Venise elle-même, Bellune et le Frioul, fut donnée aux Habsbourg. Mais en 1805, à la paix de Presbourg, les Habsbourg virent ces riches plaines leur échapper et passer au royaume d'Italie. Ils les récupérèrent en 1815, augmentées cette fois de la partie occidentale de l'ancien Etat de Venise (Bergame et Brescia). Ainsi pour la première fois la maison d'Autriche se trouvait en

possession de la totalité de la Vénétie. A ce moment, comme nous allons le voir, elle était déjà maîtresse du Trentin sécularisé, et de 1814 à 1859, l'Autriche régna sur les Alpes orientales dans leur entier, avec tous les grands passages qu'elles contiennent. Avec le Milanais, également aux mains des Habsbourg, le domaine italien de la couronne d'Autriche formait la « Lombardo-Vénétie ». Mais en 1859, le Milanais et la partie occidentale de la Vénétie (Bergame et Brescia), durent être abandonnés au roi de Sardaigne, qui en 1861 devait prendre le titre de roi d'Italie. En 1866, le nouveau royaume d'Italie se vit encore attribuer le reste de la Vénétie. Ainsi s'acheva la phase vénitienne de l'histoire des Habsbourg. Ceux-ci ne conservèrent que le Trentin et les « Welsche Confinien », soit une partie infime du territoire occupé par eux de 1814 à 1859. Il est à noter en outre que les districts rétrocédés par l'Autriche en 1866 sont exactement ceux qui faisaient partie de l'ancienne Vénétie. Voilà la raison historique pour laquelle certains districts de langue italienne tels qu'Aquilée, Goritz et Trieste (qui n'est cependant que partiellement italien), sont aujourd'hui au pouvoir de l'Autriche, formant avec le Trentin ce qu'on appelle l'« Italia irredenta », sans raison profonde il faut le reconnaître, car pendant de longs siècles ces régions n'ont eu aucune attache avec l'Italie.

La perte du Bergamasque en 1859 entraînait pour les Habsbourg celle de la rampe ouest du col de Tonale, qui conduit de Trente au haut du val Camonica, ou vallée de l'Oglio. La même année, ils durent céder à l'Italie la Valtelline, avec Bormio et Chiavenne, soit toute la vallée supérieure de l'Adda, qu'ils avaient reçue en 1815. Ce district, perdu par les Grisons en 1797, avait appartenu premièrement à la République cisalpine, puis au royaume d'Italie. Cette perte les privait de la rampe ouest du Stelvio, le col qui relie le Tyrol

à la Valtelline, où le gouvernement autrichien avait construit, entre 1820 et 1825, une magnifique route carrossable, la plus élevée des Alpes (2760 m.), en vue de faire communiquer ses possessions des deux versants. Elle leur enlevait en outre le col d'Aprica (1181 m.), passage facile et peu élevé que franchit également une route à voitures et qui relie le haut du val Camonica à la Valtelline.

A part ces deux exceptions, auxquelles il faut encore ajouter la rampe sud du col de Plœcken, ou Monte Croce (1360 m.), qui conduit de Carinthie au Frioul, perdue également en 1866, les Habsbourg conservent à l'heure qu'il est la haute main sur tous les grands passages des Alpes orientales, ce qui justifie le point de vue adopté ici de considérer l'histoire politique de cette partie des Alpes comme formant un simple chapitre de l'histoire de la maison de Habsbourg.

LE DOMAINE ALPESTRE DES HABSBOURG A L'ÉPOQUE NAPOLEONIENNE. — Pendant la période assez courte, mais terriblement agitée, qui s'étend de 1803 à 1814, les destinées du domaine alpin de la maison de Habsbourg furent exceptionnellement mouvementées. Nous avons vu ce qui concerne la Vénétie. Dès 1801, les Habsbourg avaient dû céder à la France leurs droits sur Tarasp, dans la basse Engadine, droits que la France transmit en 1803 à la Confédération suisse. En 1803, par contre, ils avaient vu leurs frontières s'étendre dans des proportions formidables. Du coup ils acquéraient les diocèses sécularisés de Trente et de Brixen, qui avaient si longtemps figuré à titre d'enclaves au milieu du Tyrol, plus l'archi-épiscopat de Salzbourg, y compris le prieuré sécularisé des chanoines augustins de Berchtesgaden, fondé en 1108. L'archi-épiscopat de Salzbourg remontait au VI^e siècle et était devenu siège métropolitain en 976. Il fut désormais

sécularisé et constitué en électorat pour le frère de l'empereur, l'archiduc Ferdinand, qui de 1791 à 1801 avait porté le titre de grand-duc de Toscane.

La courte et désastreuse campagne de l'Autriche contre Napoléon en 1805 aboutit à la paix de Presbourg, par laquelle les Habsbourg virent leur patrimoine singulièrement amoindri. Ils durent abandonner à leur ennemi héréditaire, la Bavière, qui avait fait campagne aux côtés de Napoléon, non seulement le Tyrol, que le second mari de Margaret Maultasch, un Bavaois, avait déjà possédé de 1342 à 1363, mais encore le Vorarlberg, les diocèses de Trente et de Brixen, ainsi que la seigneurie de Rhæzuns dans les Grisons. Comme maigre compensation, ils se virent annexer l'électorat de Salzbourg, que Ferdinand dut échanger pour le grand-duché de Würzburg de création nouvelle. Ce gain n'était pas insignifiant, car il donnait à la maison d'Autriche le haut du Zillertal, le Brixenthal et le territoire de Berchtesgaden, ainsi que Windisch Matrei et le Pinzgau, districts qui découpaient dans la frontière du Tyrol des pointes fort gênantes. Malheureusement, en 1809-1810, les Habsbourg devaient laisser Salzbourg à la Bavière et abandonner du même coup à la France une partie de la Carinthie et la Carniole en son entier. L'Empire français rejoignit ces territoires à d'autres pour en former la province d'Illyrie. Le malheur d'autrui console, dit-on, et l'Autriche put donc trouver quelque réconfort à voir la Bavière aussi maltraitée qu'elle-même. La Bavière perdait en effet le diocèse de Trente et celui de Brixen jusqu'à Botzen ; ces districts allaient grossir le royaume d'Italie ; Rhæzuns devenait français, puis grison en 1815. Mais sitôt Napoléon tombé, les Habsbourg rentrèrent en possession de presque tous les territoires perdus (1814-1816) : le Tyrol, le Vorarlberg, Salzbourg et le Zillertal entier ; la Bavière dut restituer les évêchés de Trente et de

Brixen, et la France la Carniole et la Carinthie. L'Autriche fit toutefois une petite perte qui vaut d'être signalée. Par un accident bizarre, les diplomates autrichiens, lorsqu'ils établirent, en 1814, la liste des territoires à réclamer de la Bavière, oublièrent de mentionner le district de Berchtesgaden, qui était devenu bavarois en 1810 ; en conséquence de quoi ce district est resté bavarois jusqu'à ce jour, bien que faisant dans la frontière autrichienne un angle rentrant bien gênant. Tels sont les hasards de la géographie historique, dont l'étude fait la lumière sur bien des arrangements territoriaux par ailleurs inexplicables, aussi contraires au bon sens qu'à la fameuse doctrine des « frontières naturelles ».

II. LA HAUTE-BAVIÈRE.

Il nous faut faire pour un instant un retour en arrière afin de voir ce qu'il advint du duché de Bavière depuis que, en 976, il eut perdu successivement ses marches de l'est, du nord et du sud. Ses dimensions se trouvaient de la sorte considérablement réduites ; elles continuèrent à décroître dans la mesure où s'accroissaient l'évêché de Brixen et l'archevêché de Salzbourg, lesquels ne tendaient à rien moins qu'à lui enlever le futur Tyrol et la future principauté ecclésiastique de Salzbourg. Le duché fit retour en 1002 au royaume d'Allemagne, qui le conserva directement ou indirectement jusqu'en 1061. En 1070 il passa aux mains des Guelfes. A partir de ce moment son histoire fut passablement agitée, jusqu'au jour où l'empereur, en 1180, détrôna Henri le Lion et fit don du duché considérablement réduit à l'un de ses partisans, Otto de Wittelsbach, dont le château familial, détruit en 1209, se trouvait près d'Aichach, au nord-est d'Augsbourg, et dont les descendants occupent encore le trône de Bavière à l'heure qu'il est. Cette dynastie parvint à rendre la

paix au pays et finit par regagner une bonne partie des territoires perdus. Patiemment, elle fit rentrer sous la coupe de la couronne les terres de plusieurs familles, en particulier, en 1248, les importantes possessions bavaoises des comtes d'Andechs, dont les possessions tyroliennes faisaient en même temps retour à l'évêque de Brixen. En 1255, le pays est pour la première fois partagé en Haute-Bavière, — qui seule nous intéresse ici, — et en Basse-Bavière, qui fusionne désormais avec le Palatinat. Au début du xiv^e siècle, les ducs de Bavière avaient reculé les limites de leur domaine jusqu'à la ligne de faite de la chaîne qui borne du côté du nord la vallée de l'Inn, entre Innsbruck et Landeck, mais ils ne possédaient pas encore la totalité du versant nord de cette chaîne. L'apogée de la dynastie fut atteint lorsque le duc devint, sous le nom de Louis IV, roi d'Allemagne en 1314, puis empereur en 1328 († 1347), car ce souverain régna non seulement sur son patrimoine, mais encore à partir de 1324 sur sa marche septentrionale, ou Brandebourg, — reperdue en 1373, — son fils y ajouta le Tyrol (1342-1363) par son mariage en secondes noces avec Margaret Maultasch. En 1505 (définitivement en 1507), après une guerre de succession, la Bavière dut abandonner aux Habsbourg, ainsi que nous l'avons vu plus haut, Kufstein, Kitzbühel, Rattenberg et la partie bavaoise du Zillerthal, qui avaient passé au duché à la mort de Margaret Maultasch en 1369. Ces districts ne furent plus jamais incorporés de façon durable à la Bavière ; leur perte entraînait celle de la rive droite de l'Inn et de l'angle sud-est de l'ancien duché. Comme compensation, la Bavière se vit élever au rang d'électorat en 1622 ; la dignité d'électeur fut en cette année enlevée à la branche cadette ou palatine de la maison de Wittelsbach pour passer à la branche aînée. En 1567 (définitivement en 1575), la seigneurie de Hohenschwangau, à l'est de Füssen, puis

en 1734 celle de Hohenwaldeck, à l'est du lac de Tegern, vinrent compléter et arrondir le domaine bavarois, régularisant et renforçant sa frontière méridionale. Entre 1803 et 1805, la Bavière fit quelques nouvelles acquisitions de caractère permanent, à côté de quelques autres purement temporaires, déjà énumérées dans la section précédente. C'est, en 1803, l'évêché sécularisé de Freising, où se trouvent entre autres le comté de Werdenfels, avec Mittenwald, Partenkirchen, etc., soit l'un des versants de la Zugspitze. C'est, la même année, l'évêché d'Augsbourg, dont l'annexion marque un pas en avant jusqu'à la rive gauche du Lech et par Füssen et Oberstdorf jusqu'à la rive droite de l'Ille. Le 1^{er} janvier 1806, la Bavière passe au rang de royaume après s'être arrondie au cours de l'année précédente, mais seulement pour peu de temps, du Tyrol et du Vorarlberg. Parmi les gains permanents de l'année 1805, citons le comté de Kœnigsegg-Rothenfels sur la rive gauche de l'Ille, la seigneurie de Hoheneck y compris Weiler, à l'ouest du précédent, et l'antique ville impériale de Lindau sur la rive nord-est du lac de Constance, auquel la Bavière touchait après bien des efforts, mais sur un tout petit espace seulement. Tous ces districts étaient pris sur le territoire des Habsbourg. Notons encore en passant qu'en 1805 la Bavière s'adjugea la vieille cité impériale de Buchhorn, sur la rive du lac un peu au nord-ouest de Lindau ; mais dès 1810 elle dut la céder au Wurtemberg allié de Napoléon, qui était passé au rang de royaume le 1^{er} janvier 1806 également. En l'honneur du nouveau roi, le nom de Buchhorn fut changé en celui de Friedrichshafen, seul usité aujourd'hui. Ces acquisitions étendaient la frontière bavaroise dans la direction du sud-ouest et du Vorarlberg, tandis que celle de Berchtesgaden et du territoire adjacent, pris aux Habsbourg en 1809 mais

non restitués en 1814, complétait la frontière du royaume à son angle sud-est.

C'est donc en 1805 seulement que le Watzmann (2713 m.) devint entièrement bavarois, et en 1803 qu'il en fut de même du versant est de la Zugspitze (2968 m.), qui a aujourd'hui l'honneur d'être le point le plus élevé de l'empire d'Allemagne. Au sud-ouest de cette sommité s'élève la Parseierspitze, plus élevée (3038 m.), mais tout entière sur territoire tyrolien, c'est-à-dire en Autriche. Deux autres hauts sommets des Alpes calcaires septentrionales, le Dachstein (2996 m.) et le Hochkœnig (2938 m.), s'élèvent beaucoup plus à l'est, le dernier entièrement dans la province de Salzbourg, tandis que le premier se trouve au point de jonction de la Haute-Autriche, de la province de Salzbourg et de la Styrie. On voit donc que la Bavière et l'empire d'Allemagne ne peuvent faire état que d'une partie d'un des versants du chaînon extrême des Préalpes calcaires. En sorte que les regrets de l'écrivain allemand mentionné au chapitre précédent sont parfaitement justifiés.

SOMMETS POLITIQUES (Alpes orientales).

En terminant notre étude des Alpes centrales, nous avons relevé le fait qu'à partir du col de la Bernina dans la direction de l'est, les frontières politique et physique sont presque partout en désaccord. Il en est de même dans les Alpes orientales, et cela pour la même raison, soit l'annexion au domaine des Habsbourg (phénomène semblable a été observé à propos de la Suisse et de l'Italie dans les Alpes centrales) de districts situés tantôt au nord, tantôt au sud de l'arête principale. Tel est le cas des évêchés de Trente et de Brixen, pour ce dernier en ce qui concerne sa partie

méridionale, ainsi que de l'archevêché de Salzbourg et du comté de Goritz, en ce qui concerne le Pusterthal.

En résumé, depuis la Reschen Scheideck, la frontière physique suit l'arête neigeuse qui longe l'Ëtzthal, le Stubaihal et le Zillerthal : tous ces districts autrichiens, bien que partagés parfois entre deux ou plusieurs provinces de l'Autriche. Quelques-uns des plus hauts sommets s'élèvent sur l'arête même, ainsi le Weisskugel (3746 m.) dans le groupe d'Ëtzthal, et le Hochfeiler (3523 m.) dans les Alpes du Zillerthal. Quelques cimes, d'autre part, semblent prendre plaisir à s'écarter légèrement au nord ou au sud de la ligne de faite. C'est le cas pour la Wildspitze (3774 m.) dans les Alpes d'Ëtzthal et pour le Zuckerhütl (3511 m.) dans les Alpes du Stubaihal, chacune de ces sommités formant le point culminant de son district et se dressant au nord de l'arête principale.

Quelques géographes admettent que la ligne de faite suit à l'est du groupe du Zillerthal la chaîne des Tauern, qui est certainement la plus élevée de la région. Ici nous remarquons la même particularité déjà signalée sur d'autres points : parmi les plus hauts sommets, la Dreiherrnspitze (3505 m.) et le Gross Venediger (3660 m.) s'élèvent sur l'arête même, tandis que plus à l'est le Gross Glockner (3798 m.) se dresse sur un contrefort au sud et le Gross Wiesbachhorn (3570 m.) sur un contrefort au nord de la ligne de faite. Le nom de Dreiherrnspitze vient du fait qu'au temps jadis les frontières du Tyrol, de l'évêché de Salzbourg et du comté de Goritz se rejoignaient au sommet de cette pointe. Le nom de Gross Venediger provient de ce que cette montagne était sur la frontière du comté de Goritz, hérité par les Habsbourg en 1500 et faisant partie du territoire des anciens Vénètes, bien que n'ayant jamais appartenu à la Vénétie proprement dite.

D'autres géographes préfèrent admettre comme ligne

de faite la véritable ligne de partage des eaux. Celle-ci, à partir de la Dreiherrenspitzze, s'incline au sud, passe par le Hochgall (3440 m.), point culminant du groupe des Riesenferner, et s'en va rejoindre la frontière politique un peu au nord-est des Drei Zinnen. De là, frontière politique et frontière physique coïncident sur un certain parcours. Le Monte Peralba (2691 m.), dans les Alpes de Carniole, s'élève au sud de l'arête principale. Les deux plus hauts sommets du groupe, le Monte Cogliano (2782 m.) et la Kellerwand (2775 m.), ainsi que le Monte Canin (2582 m.) dans les Alpes Juliennes, s'élèvent au contraire sur l'arête même. Près du col de Predil et du Monte Canin, la ligne de faite, s'écartant de la frontière politique, se détourne à l'est, et porte le Manhart (2678 m.) et le Terglou (2865 m.), points culminants de toutes les Alpes sud-orientales. Deux des plus hauts sommets des Karawanken, le Stou (2239 m.) et le Grintouc (2569 m.), se trouvent sur un éperon dans la direction de l'est. Mais la frontière politique, ici très conventionnelle par suite de raisons historiques, s'enfonce au sud à partir d'un point peu distant du col de Predil (au nord-est du Monte Canin), et restant à l'ouest de Goritz atteint le rivage de l'Adriatique un peu à l'ouest d'Aquilée.

On constate que la frontière physique laisserait sur son versant méridional tout le groupe de l'Ortler, celui de l'Adamello et les Dolomites, ceci pour les raisons historiques énumérées plus haut. Ces groupes se trouvent sur territoire de l'évêché de Brixen, du Trentin et de Venise. La frontière politique suit, au moins *grosso modo*, une ligne de faite secondaire, celle qui du Stelvio aboutit à la tête nord du lac de Garde. Elle fait ensuite un grand circuit au nord-est, puis à l'est, puis au sud-est, laissant au sud le district de Bellune et le Frioul, tous deux aujourd'hui italiens. Elle passe enfin à l'est de Cevedale et à l'ouest de Goritz, avant d'atteindre

l'Adriatique exactement à l'ouest d'Aquilée. Un rapide examen nous apprend toutefois que cette ligne de faite secondaire ne porte pas même les plus hautes sommités de la chaîne. Dans le groupe de l'Ortler, la Koenigspitze (3857 m.) et le Monte Cevedale (3773 m.), sont bien sur l'arête et sont ainsi mi-tyroliens, mi-italiens. Comme ils font partie de l'ancien comté de Bormio, ils ont donc été à moitié suisses (ou du moins grisons) de 1512 à 1797. Mais l'Ortler lui-même (3901 m.), le plus haut sommet du Tyrol et des Alpes orientales, est un peu au nord de l'arête et par conséquent tout entier tyrolien. Dans le groupe de l'Adamello, l'Adamello proprement dit (3554 m.) est à l'ouest de la frontière politique, donc entièrement italien et bergamasque (vénitien de 1428 à 1797). La Presanella (3564 m.) et le Caré Alto (3465 m.), par contre, sont à l'est de cette frontière et par conséquent tout entiers dans le Trentin autrichien, de même que les Dolomites de Brenta plus à l'est, dont le point culminant est la Cima Tosa (3176 m.). Parmi les Dolomites, les merveilleuses aiguilles rocheuses du Rosengarten, dont le point culminant est le Kesselkogen (3001 m.), le Langkofel (3178 m.) et les autres pointes de la vallée de Grœden se trouvent à l'ouest de la frontière politique et sont en conséquence tyroliennes, pour avoir fait partie jadis de l'évêché de Trente. La Pala di San Martino (2996 m.) est par un accident bizarre entièrement autrichienne depuis 1373, comme le reste de la vallée de Primiero. Il en est de même du Sass Maor (2816 m.) ; mais la Cima di Vezzana (3191 m.) et la Marmolata (3360 m.), la plus haute des Dolomites, sont à cheval sur la frontière politique, soit moitié en Tyrol, moitié dans le district de Bellune, aujourd'hui italien, vénitien auparavant. Le Cimone della Pala (3186 m.) se dresse sur un éperon au nord-ouest et est donc entièrement autrichien. D'autre part, le Monte Civetta (3220 m.) et

le Pelmo (3169 m.), s'élèvent à l'est de la frontière et sont tout entiers en Italie. Parmi les Dolomites de Cortina, l'Antelao (3263 m.) est au sud de la frontière, donc italien, tandis que la Tofana (3241 m.) est à l'ouest de la frontière, donc entièrement tyrolienne. Mais le Sorapiss (3229 m.), le Monte Cristallo (3199 m.) et les Drei Zinnen (3003 m.) sont tous à cheval sur la frontière et par suite (depuis 1517) moitié au Tyrol, moitié dans le district de Bellune, vénitien de 1404 à 1797, italien depuis. Plus à l'est, le Monte Peralba (2692 m.) est au sud de la ligne de faite, donc entièrement italien, mais comme il s'élève à l'ouest de la frontière entre le district de Bellune et le Frioul, il se trouve tout entier sur territoire de Bellune. Le Monte Cogliano (2782 m.) et la Kellerwand (2775 m.) sont au contraire coupés en deux par la frontière entre la Carinthie autrichienne et le Frioul italien. Le Monte Canin (2582 m.) est aussi à cheval sur la frontière austro-italienne, mais cette fois entre le Frioul et le comté de Goritz. Le Manhart (2678 m.) et le Terglou (2865 m.) sont tout entiers sur territoire autrichien, car ils sont à cheval sur la frontière entre la Carniole et le comté de Goritz, autrichiens tous deux. Dans une situation analogue sont le Stou (2239 m.) et le Grintouc (2569 m.), à cheval sur la frontière entre la Carinthie et la Carniole.

CHAPITRE VIII

Les grands cols historiques.

Les Alpes, nous l'avons suffisamment indiqué, forment une puissante barrière entre l'Italie et le monde extérieur. Mais cette barrière peut être tournée à chacune de ses extrémités. C'est sans doute de cette façon que s'y prirent les premiers envahisseurs. Elle peut aussi être traversée sur d'autres points. C'est ce dernier procédé qui fera l'objet de la présente étude. Avant tout il importe de faire justice d'une erreur assez commune : il n'est pas vrai qu'une chaîne de montagne, qu'il s'agisse d'une puissante ligne de faite ou d'une chaîne secondaire, sépare de façon infranchissable les habitants de ses deux versants. Peut-être un observateur superficiel, qui ne fait que traverser rapidement la région, pourra-t-il être tenté de le croire ; mais l'histoire nous enseigne que les cols servent plutôt à rapprocher les habitants établis sur leurs rampes opposées, de sorte que ceux-ci sont souvent bien plus étroitement unis entre eux qu'avec d'autres districts d'accès pourtant plus facile. Je puis citer comme exemple le Mont-Genèvre, qui réunit sous un même souverain, — le Dauphin de Viennois, puis plus tard le roi de France, — les vallées descendant à l'est et à l'ouest de sa crête, et cela jusqu'en 1713 ; ou le

Grand Saint-Bernard, grâce à l'existence duquel le district d'Aoste fut longtemps réuni à la Bourgogne, située au nord des Alpes, et non à l'Italie d'un accès très facile vers le sud ; ou le Saint-Gothard, qui sert de trait d'union entre les cantons suisses d'Uri et du Tessin ; ou le Brenner, qui a puissamment contribué à créer le Tyrol, placé à cheval sur la chaîne que ce col traverse. Sans doute, dans certains cas, des cols ont été le moyen pour des peuples d'imposer leur loi à d'autres peuples situés sur l'autre versant. Mais ce n'est pas là ce que nous entendons en disant que les montagnes unissent plus qu'elles ne séparent. Le fait est que, supposant la contrée antérieurement peuplée par une conquête ancienne ou par migration, des districts séparés par une crête montagneuse plus ou moins haute ont souvent par la suite partagé les mêmes destinées historiques ou même été régies par la même main. On est même tenté de hasarder le paradoxe qu'une vallée sépare beaucoup plus efficacement les habitants de sa partie inférieure de ceux de sa partie supérieure que ne le ferait une montagne interposée. Et l'on pourrait citer de nombreux exemples à l'appui : vallée du Chisone, vallée de Bagnes, vallée d'Avers, vallée de l'Inn, Pusterthal, etc. Hâtons-nous d'ajouter que, comme tous les paradoxes, celui-ci ne se vérifie pas dans tous les cas. Il se vérifie assez souvent cependant pour que nous ayons le droit de le formuler, le but d'un paradoxe étant premièrement d'étonner afin de provoquer la réflexion et un examen plus approfondi, avec ce résultat final de jeter plus de lumière sur un sujet obscur.

On peut affirmer qu'à la seule exception du Septimer (que les anciens auteurs confondent souvent avec le Splügen), aucun col des Alpes centrales, c'est-à-dire situé entre le Simplon et la Reschen Scheideck n'a été connu, ou tout au moins fréquenté avant les premiers siècles du moyen âge. En d'autres termes,

ce n'est qu'à une époque relativement récente que les Alpes centrales ont été ouvertes sur l'Italie. Le rôle joué actuellement par le Saint-Gothard suffit à montrer à quel point les choses ont changé. On peut en outre distinguer des différences marquées entre le rôle joué par les cols des Alpes occidentales (du col de Tende au Simplon) et ceux des Alpes orientales (de la Reschen Scheideck au Predil et à la Tauern de Radstadt). Une première différence est la présence dans les Alpes occidentales d'une grande vallée fluviale, celle du Rhône, avec des ramifications importantes (Durance, Isère, etc.), qui permettait d'accéder facilement de la Méditerranée jusqu'au cœur de la chaîne. Cette disposition était favorable aux envahisseurs, qui par cette route naturelle pouvaient facilement pénétrer dans les vallées du versant occidental des Alpes. Dans les Alpes orientales, par contre, aucune rivière, sauf l'Adige, ne descend vers l'Adriatique. La plus grande partie des eaux qui descendent de ce massif coulent vers l'est, comme l'Inn, la Drave et la Save, de sorte que leurs vallées, séparées de la mer par plusieurs rangées de montagnes, ne peuvent servir de grande route aux migrations comme les vallées du versant occidental. Une seconde différence, c'est que les Alpes orientales ont pendant des siècles joué le rôle de « marches », ou postes avancés contre les Magyars, les Slaves et les Turcs. Il en est résulté que, comme tous les territoires ainsi situés, leur histoire a été pleine de péripéties et de vicissitudes ; toujours exposée à être envahie d'un côté ou de l'autre, cette partie de la chaîne se prêtait mal à l'établissement de peuples sédentaires, capables de la mettre en valeur et d'y introduire la civilisation. Tout autre fut le sort des Alpes occidentales. Là, les plaines riches et fertiles de la Gaule, de bonne heure au bénéfice de la civilisation romaine, devaient être un objet de grande con-

voitise, cette région ayant au surplus l'avantage de communications faciles et nombreuses avec l'Italie. Il est bon de considérer aussi qu'à l'extrémité occidentale de la chaîne, la ligne de faite est simple et par conséquent plus aisée à franchir. A l'extrémité orientale, par contre, deux ou même trois arêtes, s'écartant en éventail, doivent être successivement traversées par le voyageur venu du nord et se rendant dans la plaine lombarde. Pour aller de Gaule en Italie, il suffisait de passer soit le Mont-Genèvre, soit le Mont-Cenis, soit l'un ou l'autre Saint-Bernard ; d'autre part la route d'Augsbourg à Milan passait au moyen âge par les cols de Fern, de la Reschen Scheideck et de l'Umbrail, tandis que la route de Salzbourg à Venise passait par la gorge de Lueg, la Tauern de Radstadt, puis au choix, par les cols d'Ampezzo, du Plœcken, du Predil ou de la Pontebba (Saifnitz). Aujourd'hui, pour des raisons politiques, la grande ligne de chemin de fer de Vienne à Trieste a été tracée à travers quatre chaînes, traversées par autant de tunnels : sous les cols de Pyhrn et de la Hohe Tauern, puis à travers les Karawanken et les Alpes Juliennes (tunnel de Wochein). Une des raisons de cette complication des itinéraires à travers les Alpes orientales a déjà été signalée : les rivières y coulent de l'ouest à l'est et non du nord au sud, de sorte qu'au lieu d'avoir simplement à remonter une vallée pour franchir le col qui se trouve à son extrémité, il est nécessaire de franchir des chaînons parallèles, remontant par trois fois à leur faite pour redescendre ensuite jusqu'au fond des vallées ; procédé fatigant, lors même que les cols à franchir peuvent être individuellement plus bas et plus faciles qu'à l'autre extrémité de la chaîne. Il ne faut pourtant pas se figurer que les difficultés de ce genre étaient entièrement absentes dans les Alpes occidentales. S'il est vrai qu'ici l'arête est unique, le voyageur venant de l'ouest devait pourtant assez souvent tra-

verser une arête secondaire s'il voulait éviter le long détour qu'eût entraîné l'itinéraire par la ligne de moindre pente, le long d'une vallée sinueuse. Ainsi, pour atteindre directement le pied occidental du col de l'Argentière ou du Mont-Genèvre, en venant de la vallée du Rhône, il est nécessaire de franchir d'abord un premier col, soit près de Gap, soit le Lautaret, qui conduisent dans la vallée de la Durance. Cette nécessité faisait tout naturellement donner la préférence à d'autres passages, auxquels on accède en remontant une seule vallée, et c'est pour cette raison que le Mont-Cenis fit au moyen âge délaissier le Mont-Genèvre, si fréquenté au temps des Romains. C'est pour cette raison aussi que le Grand Saint-Bernard, ouvert par les Romains, puis délaissé au moyen âge au profit du Simplon, revint en faveur jusqu'au jour où le Simplon fut pourvu d'une belle route carrossable. Pour cette raison toujours, le Gothard et le Septimer, dans les Alpes centrales, devinrent les passages principaux une fois leurs voies d'accès mieux connues; le voyage par le Lukmanier, le San Bernardino et la Maloja était en effet plus long et plus pénible. Dans les Alpes orientales, des raisons analogues donnent au Brenner la supériorité sur tous les passages voisins.

L'intérêt politique qui s'attache à la possession des passages alpins est si évident qu'il est inutile d'y insister. Ainsi s'explique la lutte acharnée pour la possession de la Valtelline, ou vallée supérieure de l'Adda, entre 1620 et 1639. Cette vallée était en effet le couloir naturel par lequel les Habsbourg du Milanais pouvaient donner la main aux Habsbourg de l'Empire. Leurs ennemis devaient tendre avant tout, qu'il s'agît de la Suisse ou de la France, à couper cette route. C'est pourquoi aussi Napoléon, ce « grand maître de géographie pratique », comme l'appelle M. Ball, prit grand soin de s'assurer la possession du Valais, où débouchent le

Grand Saint-Bernard et le Simplon. Il en fit de 1802 à 1810 la République rhodanique, distincte de la République helvétique à laquelle il avait été rattaché de 1798 à 1802. De 1810 à 1814, Napoléon rattacha purement et simplement le Valais à l'Empire français, sous le nom de « Département du Simplon ». Bien longtemps avant Napoléon, Charlemagne avait montré qu'il attachait une importance capitale à la possession des passages des Alpes par le soin avec lequel il avait préparé le partage de l'Empire entre ses trois fils en 806. Ce plan n'a jamais été mis à exécution par suite de la mort de deux des héritiers qui devaient en bénéficier ; mais il n'en est pas moins significatif. Le fils aîné, Charles († 811), devait recevoir à la mort de son père l'ancien royaume des Francs ; Pépin, le fils puîné († 810), devait avoir l'Italie, la Bavière et la Rhétie ; le cadet, Louis le Débonnaire, qui seul survécut à son père, devait avoir la France orientale et méridionale, y compris la Savoie. L'Empire étant ainsi partagé, Charlemagne commente en ces termes sa décision : « Cette division est calculée de telle sorte que Charles et Louis disposent d'une route leur permettant de passer en Italie pour assister leur frère en cas de besoin, Charles par la vallée d'Aoste, qui est située dans son royaume et Louis par la vallée de Suse ; tandis que Pépin aura libre passage par Coire et les Alpes noriques. » On constate en effet que les trois royaumes étaient taillés de façon à assurer à chacun des fils la possession des cols qui pouvaient leur être utiles : à Charles le Grand Saint-Bernard, à Louis le Mont-Genèvre et le Mont-Cenis, à Pépin le futur Tyrol et les routes du Septimer et du Brenner, qui conduisent à Coire.

L'énumération des passages que Charlemagne assignait à ses héritiers n'est pas seulement intéressante parce qu'elle nous donne une indication sur l'époque à laquelle ils étaient d'utilisation habituelle, mais aussi

par le fait qu'aucun col n'y est nommé, la routeⁿ n'étant désignée que par la vallée ou le district qu'elle dessert, ou par la ville importante à laquelle elle conduit. Et au demeurant, la pratique moderne de donner des noms aux passages alpestres ne remonte guère qu'au début du moyen âge. C'est pourquoi, lorsqu'ils s'agit de retracer l'itinéraire d'un empereur ou de quelque haut dignitaire ecclésiastique à travers les Alpes, nous ne trouvons comme indications que le nom des villes où ils se sont arrêtés ou des vallées qu'ils ont traversées. Cette règle ne souffre que peu d'exceptions, même aux premiers siècles du moyen âge, de sorte que le chartiste se trouve souvent dans une grande perplexité. Comme on pouvait s'y attendre, ce sont les passages les plus occidentaux, par où l'on va d'Italie en Gaule transalpine, qui sont les premiers désignés sous des noms spéciaux : le Mont-Genèvre, le Mont-Cenis et les deux Saint-Bernard. C'étaient là de grandes routes internationales, et il convenait de les distinguer des voies moins importantes, choisies exceptionnellement par des fugitifs cherchant à dissimuler leurs mouvements ou par quelque général dans un but de surprise. Il est digne de remarque que plusieurs de ces anciennes routes romaines et médiévales ont conservé jusqu'aujourd'hui leur situation privilégiée, lors même que l'on constate au cours des âges des fluctuations, — affaire de mode semble-t-il, — tel passage alpestre jouissant pour un temps des préférences du public voyageur, pour se voir, à un moment donné, délaissé en faveur d'un autre.

Avant d'entrer plus avant dans notre étude, du reste forcément abrégée, des divers passages alpestres, nous allons essayer de dire sur quoi nous nous basons pour distinguer un « grand col historique » d'un passage ordinaire. La distinction est moins facile qu'on ne serait tenté de le croire. Naturellement, nous devons vouer notre attention avant tout aux cols qui traver-

sent l'arête principale de la chaîne, en d'autres termes, à ceux qui établissent une communication directe entre l'Italie et le monde extérieur. Des cols de cette nature ont droit à être considérés comme « grands », mais pour qu'ils soient en sus de cela « historiques », il faut encore qu'ils aient joué un rôle dans l'histoire, et c'est là un critérium qui n'a rien à voir avec les caractères purement topographiques du passage : courte distance, facilité d'accès, faible altitude. La valeur historique d'un col dépend plus encore de conditions stratégiques, commerciales, économiques ou politiques. L'importance que nous accordons à ce caractère « historique » fait en outre que nous ne pouvons ignorer certains cols qui ne se trouvent pas sur l'arête principale des Alpes, mais traversent un chaînon secondaire. L'importance de tels cols au point de vue international ne saurait à la vérité égaler celle des cols principaux, mais au point de vue historique, surtout en ce qui concerne le peuplement, elle peut être plus grande encore. Nous passerons donc en revue des cols appartenant à l'une et l'autre classe, en laissant toutefois de côté ceux qui n'ont joué qu'un rôle local, restreint à un petit rayon. Nous avons été guidé dans notre choix par une connaissance personnelle approfondie de la plupart des passages alpestres, — moins complète pourtant en ce qui touche les Alpes orientales, — et aucun passage véritablement « historique » ne sera oublié. Il va sans dire que ce sont les cols de l'arête principale qui nous arrêteront le plus longtemps; les autres seront traités avec moins de détails.

Comme nous l'avons dit ailleurs, on a selon nous grandement exagéré les connaissances des Romains en matière de passages alpestres. Cette race pratique ne se souciait guère des beautés de la nature; quand elle bravait les dangers de la montagne, c'était pour des raisons d'ordre exclusivement utilitaire : militaires, ad-

ministratives ou commerciales. C'est seulement depuis la diffusion du christianisme que la foule des pèlerins, en route pour la métropole chrétienne, véritable centre de la civilisation occidentale, vint grossir les rangs des voyageurs sur les routes alpestres. Cependant, comme c'est dans les auteurs latins, parmi lesquels on rencontre parfois un Grec, comme le géographe Strabon, que se trouvent les premiers renseignements, combien imparfaits ! sur les cols des Alpes, il nous faut bien commencer par rechercher quels sont les cols dont il est fait mention dans leurs écrits, ou dans les inscriptions qui nous sont parvenues. Ne nous occupons pas de la route, faussement dénommée passage, qui longe la mer au pied des Alpes maritimes, de Gênes à Marseille. Cette route ne fait que tourner un des derniers éperons des Alpes à la Turbie (454 m.), au-dessus de Monaco, et n'a rien d'un col au sens usuel, bien qu'elle franchisse effectivement l'arête principale de la chaîne au sud du Mont-Clapier. Les documents à notre disposition sont d'autre part insuffisants pour permettre d'établir comment et par quelle gradation la connaissance des cols alpestres s'est développée au cours des temps. C'est là un sujet du plus haut intérêt, mais trop complexe pour rentrer dans le cadre de cette étude.

Strabon (qui vivait au premier siècle de notre ère) rapporte que Polybe, au second siècle avant J. C. — nous ne connaissons l'énumération de Polybe que par la citation de Strabon — énumère, outre la route à travers le pays des Ligures, c'est-à-dire la route de la Turbie, trois passages à travers les Alpes : 1^o celui qui traverse le pays des Taurins, « lequel fut suivi par Annibal » ; 2^o celui qui traverse le pays des Sallasses, et 3^o celui qui traverse le pays des Rhétiens. Ces cols sont probablement le Mont-Genèvre (et non pas le Mont Cenis, ainsi que nous essayerons de le prouver tout à l'heure), le Grand (peut-être le Petit) Saint-Bernard, et

le Brenner. Servius, au début du ^v^e siècle de notre ère, commentant un passage de l'*Enéide* (livre x, ligne 13), cite un fragment perdu de Varron (1^{er} siècle avant notre ère), où il est dit que de son temps on connaissait cinq passages à travers les Alpes de Gaule, par où il faut entendre approximativement ce que nous avons appelé les Alpes occidentales. L'un de ces passages traversait le Pays des Ligures ; les autres sont désignés vaguement comme : 1^o celui que suivit Annibal ; 2^o celui que passa Pompée se rendant en Espagne ; 3^o celui par lequel Asdrubal passa de Gaule en Italie ; 4^o celui à travers les Alpes Graies. Ce dernier est indubitablement le Petit Saint-Bernard ; les autres ont fourni matière à des discussions sans fin. La seule chose certaine est que tous ces cols se trouvent dans les Alpes occidentales. Nous n'avons pas l'intention de reprendre la controverse au sujet du passage suivi par Annibal lors de son invasion de l'Italie en l'an 218 avant J. C. Ce brillant fait d'armes démontra aux Romains que la barrière des Alpes n'était point infranchissable ainsi qu'ils l'avaient toujours cru. L'auteur de ces lignes pencherait plutôt en faveur du Mont-Genèvre. Sans doute il existe des contradictions et des divergences entre les récits que Polybe et Tite Live ont donné du fameux passage. Mais j'ai en personne effectué la traversée, ou tout au moins l'ascension par un versant, de *tous* les passages alpestres, hauts ou bas, qui ont été désignés comme pouvant être celui d'Annibal, même des plus invraisemblables ; et on en a proposé beaucoup. Cet examen m'a confirmé dans l'idée qu'Annibal a, très probablement, passé le Mont-Genèvre. Seul le Petit Saint-Bernard pourrait être opposé avec quelque probabilité au col sus-nommé ; tous les autres passages présentent quelque point inconciliable avec les données du problème. Mais il faut tenir compte du fait que ces données elles-mêmes, soit les récits du passage, sont de

seconde main : Strabon et Servius peuvent fort bien avoir mal compris ou cité de travers leurs sources ; en outre l'itinéraire d'Annibal ne nous est connu que par des documents romains et non, malheureusement, de source carthaginoise.

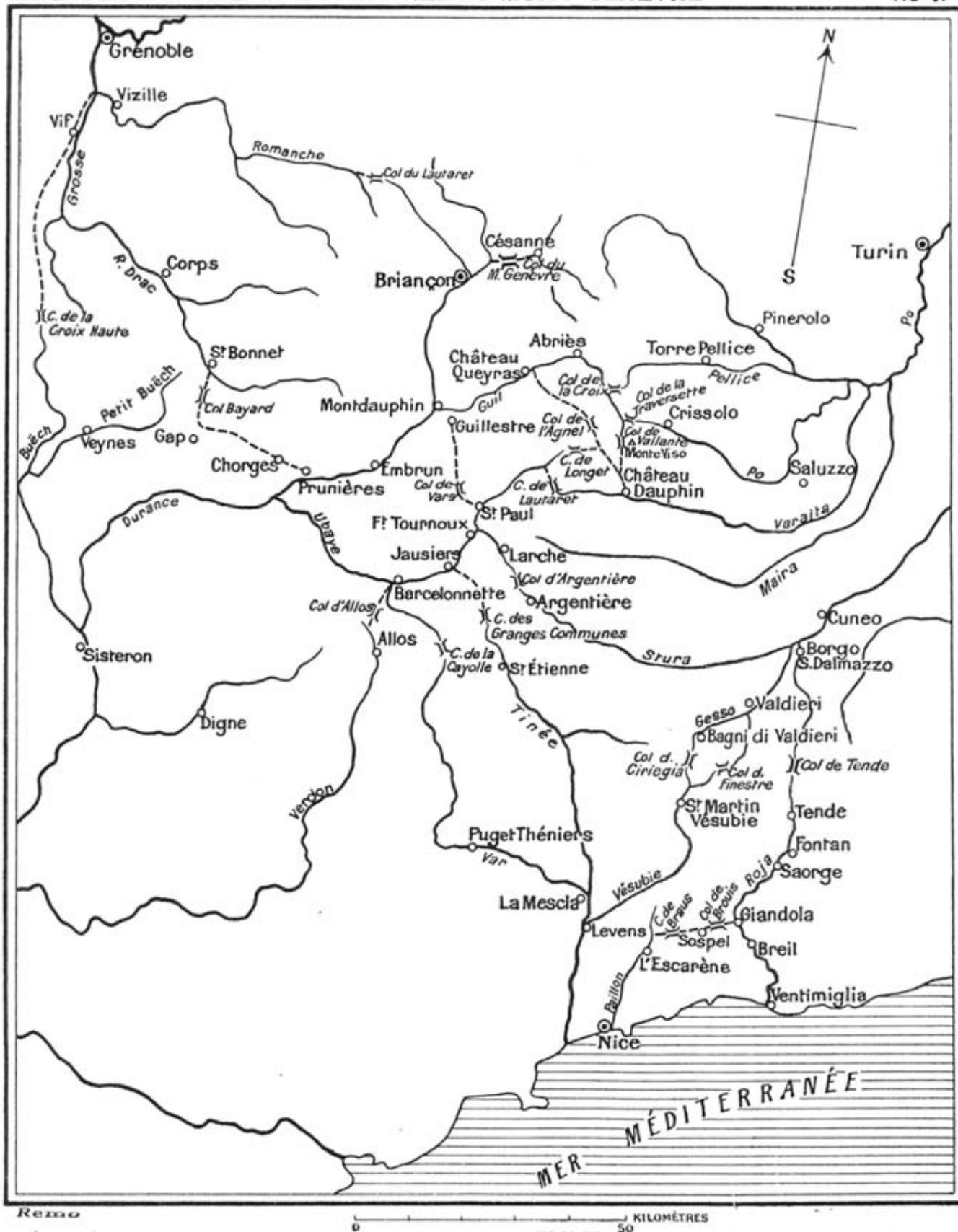
Passons maintenant aux « Itinéraires » du iv^e siècle de notre ère, qui datent donc de la fin de la période romaine, peu avant les invasions des barbares. Le plus important est celui connu sous le nom d'Itinéraire Antonin ; l'Itinéraire de Jérusalem ne mentionne que deux passages sur la route conduisant de Bordeaux à Jérusalem. La « Table de Peutinger » (copie du xiii^e siècle d'un document du iv^e) est d'un certain intérêt, bien qu'elle consiste plutôt en descriptions qu'en une énumération de « stations », comme les deux documents précédents. Si nous continuons à négliger la route des Alpes maritimes, nous observerons que le Mont-Genèvre, premier des deux passages indiqués sur l'Itinéraire de Jérusalem, figure également dans l'Itinéraire Antonin et dans la Table de Peutinger. Ces deux derniers itinéraires mentionnent également le Petit et le Grand Saint-Bernard, mais, cela va sans dire, sous d'autres noms. On y trouve un passage qui est peut-être le Splügen, un autre qui est certainement le Septimer ; puis le Brenner et deux autres cols beaucoup moins élevés à l'extrémité orientale des Alpes : la forêt de Birnbaum (qui figure également sur l'Itinéraire de Jérusalem), entre Laibach et Goritz, et le col de Pyhrn, entre Liezen (vallée de l'Enns) et Linz. Les cols suivants ne figurent que sur l'Itinéraire Antonin : le col du Monte Croce (Plöcken) et celui de Saifnitz (Pontebba), tous deux à travers la plus méridionale des trois ramifications qui terminent à l'est les Alpes orientales. La Table de Peutinger est par contre seule à mentionner la Tauern de Radstadt, à travers le chaînon central de ces mêmes Alpes. Nous

venons d'énumérer tous les passages cités dans les itinéraires. Ces passages étaient donc certainement connus des Romains au IV^e siècle de notre ère. A la Tauern de Radstadt, une pierre miliare a été retrouvée dont l'inscription mentionne Septime Sévère et Caracalla, deux empereurs du III^e siècle. On a cru pouvoir ajouter d'autres cols à cette liste, en se basant sur des monuments, des inscriptions, des pierres miliars, des monnaies (on en a trouvé au Théodule et au Julier), etc. Toutefois, bien que selon toute probabilité un plus grand nombre de cols aient été connus des Romains, — que d'autres cols aient été connus des habitants des Alpes, cela va sans dire, — l'auteur de ces lignes ne croit pas qu'on puisse rien affirmer de plus précis, sauf en ce qui concerne le col de l'Argentière dans les Alpes occidentales, le col de Jaufen, la Soëlscharte et quelques autres passages à travers les Tauern, dans les Alpes orientales. Comme nous l'avons déjà dit, c'est au moyen âge seulement que, à part le Septimer et peut-être le Splügen, les cols des Alpes centrales furent ouverts à la circulation.

Il va sans dire que les noms actuels des passages alpestres sont relativement modernes. Mais il est intéressant de noter que dans quelques cas, les Itinéraires ont déjà des noms pour désigner certains cols, d'où l'on peut inférer que les routes ainsi désignées étaient plus fréquentées que les autres. Ainsi le Mont-Genèvre, qui fut le passage alpestre par excellence de l'antiquité, est appelé « Alpes Cottiae » sur l'Itinéraire Antonin, « Alpīs Cottia » sur la Table de Peutinger. A cette désignation l'Itinéraire de Jérusalem ajoute le qualificatif « Matrona ». L'Itinéraire Antonin et la Table de Peutinger appellent le Petit Saint-Bernard « Alpes Graiae » ou « Alpīs Graia », le Grand Saint-Bernard « Alpes Penninae » ou « Summus Penninus ». Ceci s'accorde avec la tradition, qui veut que les passages des Alpes occidentales aient

été de beaucoup les plus importants à l'origine. L'Itinéraire Antonin ne donne de nom à aucun des autres passages qu'il énumère. La Table de Peutinger contient le nom singulier et resté inexpliqué de « Cunu Aureu », qui paraît s'appliquer au Splügen ; elle désigne la forêt de Birnbaum sous le nom d'« Alpis Julia », tandis que la forme « Juliae » se trouve dans l'Itinéraire de Jérusalem.

Ceci dit en ce qui concerne les passages fréquentés dans l'antiquité, nous allons traiter avec plus de détail ceux qui furent usités au moyen âge, soit par les empereurs se rendant à Rome, soit par les pèlerins et les armées, soit enfin par les escholiers et les marchands. Nous traiterons à part, pour plus de clarté, les passages des trois grandes divisions des Alpes, attirant en cours de route (l'espace dont nous disposons nous oblige à être bref) l'attention sur les traits historiques caractéristiques de chacun, passant plus rapidement sur les cols secondaires de l'arête principale et sur les principaux cols à travers les chaînes latérales. Par une curieuse ironie du sort, le premier « grand col » dont nous aurons à nous occuper, le col de Tende, traverse à proprement parler une chaîne latérale, car l'arête principale des Alpes, à partir d'un point légèrement à l'ouest du Mont-Clapier, prend la direction du sud et vient aboutir à l'éperon de la Turbie. Inutile d'insister sur le fait que tous ces passages convergent, du côté italien, vers l'une ou l'autre des grandes villes de Turin, de Milan ou de Venise, la première étant le but naturel de toutes les routes des Alpes occidentales, la seconde celui des routes des Alpes centrales, la dernière celui des routes des Alpes orientales.



I. ALPES OCCIDENTALES.

Nous comptons dans cette région huit grands cols historiques : ceux de Tende, d'Argentière, le Mont-Genèvre, le Mont-Cenis, les deux Saint-Bernard, le col d'Antrona et le Simplon. Nous allons les étudier brièvement dans leur ordre topographique, accordant une mention en passant aux cols secondaires qui le méritent.

Le plus méridional de ces passages, le *col de Tende* (1873 m.), qui conduit de Cuneo par Tende à Vintimille, a surtout servi à l'origine aux seigneurs locaux qui régnaient sur ses deux versants : premièrement les comtes de Tende, puis les comtes angevins de Provence, enfin depuis 1575 les chefs de la maison de Savoie. C'est par là qu'en 906 passèrent les Sarrasins de La Garde Freinet, allant ravager la région de Cuneo ; mais il commence à prendre de l'importance surtout à partir de 1388, lorsque le comté de Nice ayant passé à la maison de Savoie, ce col devint pour les chefs de cette maison la plus courte route entre deux districts de leurs domaines.

Par ce col, on ne peut toutefois atteindre Nice qu'en franchissant encore deux cols secondaires, car la route naturelle du versant méridional suit la vallée de la Roja jusqu'à Vintimille. Le col de Tende fut pourvu d'une route carrossable entre 1779 et 1782. Un tunnel destiné à relier les deux versants, commencé par les ducs de Savoie au début du XVIII^e siècle, n'a été achevé qu'en 1882. L'existence de l'enclave française de Saorge (voir chapitre VI) empêche de faire suivre au chemin de fer sa route naturelle le long du thalweg vers Vintimille ; pour tourner cet obstacle, on préfère creuser un second tunnel, d'où une augmentation de dépense qui retardera sans doute longtemps encore

l'achèvement de la ligne. Le col de Tende sert aussi aux communications directes entre Nice et Cuneo, mais comme nous l'avons dit, la route doit franchir deux arêtes secondaires du côté français: premièrement le *col de Brouis* (838 m.) entre Giandola et Sospel, puis le *col de Braus* (999 m.), à travers l'arête principale des Alpes, entre Sospel et l'Escarène. De cette dernière localité, la ligne, après avoir franchi une troisième arête, suit la vallée du Paillon jusqu'à Nice. De Nice on se rend aussi directement à Barcelonnette par la vallée du Var; une route carrossable remonte celle-ci et franchit le *col de la Cayolle* (2352 m.). Une autre route entre ces deux villes longe la vallée du Tinée, un affluent du Var; mais elle n'est pas ouverte aux voitures, seul un chemin muletier traversant le *col des Granges Communes* (2512 m.). Ces passages étaient assez fréquentés au temps où Nice et Barcelonnette se trouvaient toutes deux sur les terres de la maison de Savoie. Aujourd'hui, le *col delle Finestre* (2471 m.) est, après le col de Tende, le passage le plus fréquenté de la région, ce qui tient à la présence sur sa rampe sud (mais encore sur territoire italien) d'un sanctuaire fameux dédié à la sainte Vierge.

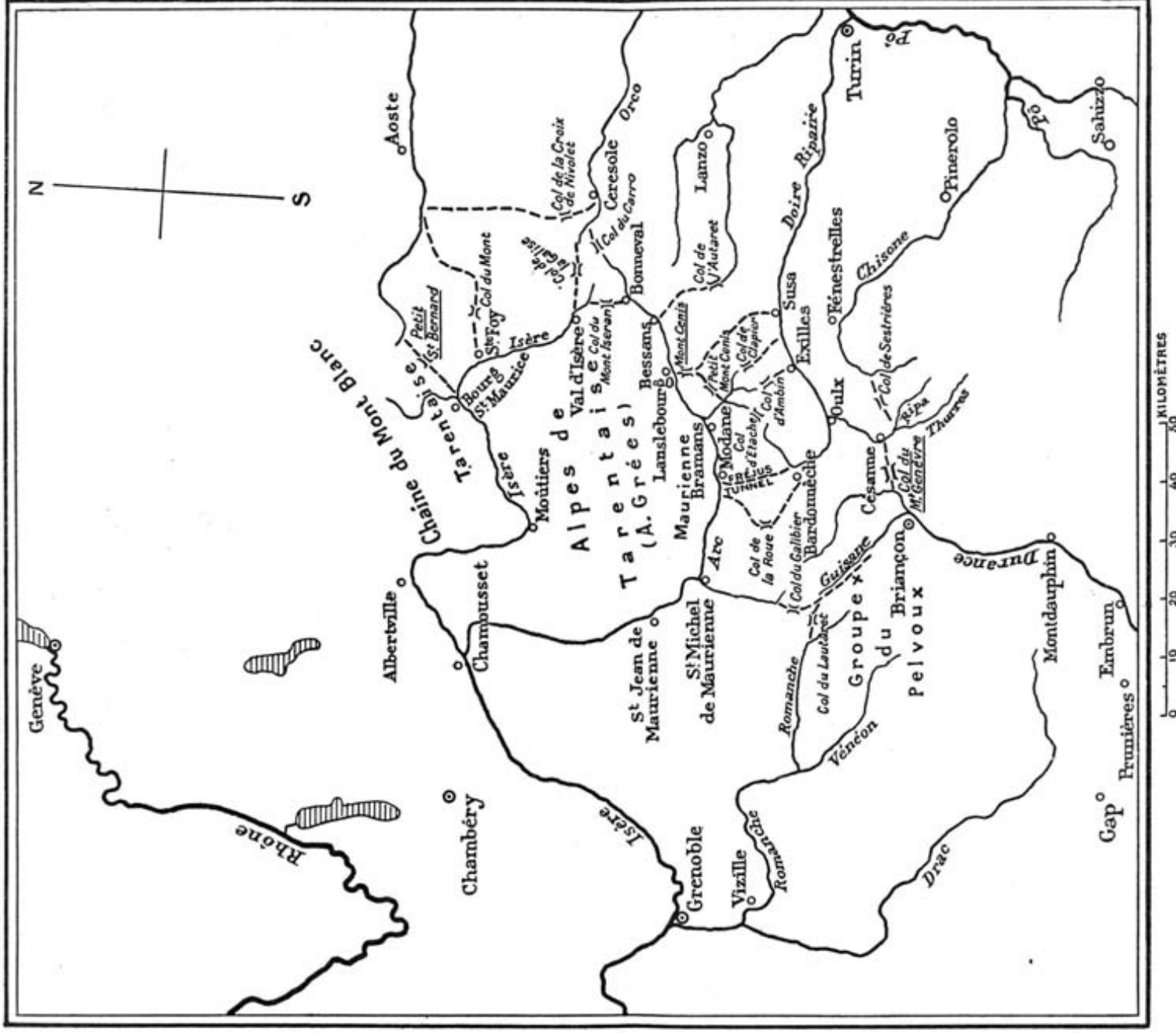
Le second passage auquel nous devons nous arrêter est le *col de l'Argentière* (1995 m.), qui tire son nom français de celui du premier village sur le versant italien, Argentera, tandis qu'inversément les Italiens l'appellent « col de Larche », du nom du premier village important sur le versant français. On l'appelle aussi parfois « col de la Madeleine », d'une chapelle qui se trouve à peu de distance du sommet. Ce col conduit de Cuneo à Barcelonnette par la vallée d'Ubaye. C'est un des rares passages alpestres qui, bien que ne figurant pas sur les Itinéraires, furent certainement connus des Romains, ainsi que le prouvent les nom-

breux restes anciens dont la route est parsemée, et notwithstanding le fait que l'authenticité de certaines inscriptions a été contestée. Quelques écrivains ont essayé d'en faire le passage d'Annibal, mais l'auteur de ces lignes, après avoir suivi, en 1883, ce passage en compagnie du principal défenseur de cette hypothèse, a dû conclure que celle-ci est insoutenable. Comme ce passage débouche sur la vallée de la Durance, il faut pour parvenir de là à la vallée du Rhône proprement dite franchir un second col, inconvénient qui a beaucoup contribué à déprécier l'Argentière. Après le passage du comté de Nice, où se trouvait Barcelonnette, des mains des comtes de Provence à la maison de Savoie, en 1388, et jusqu'en 1713, année du retour de Barcelonnette à la France (le reste du comté ne devint français qu'en 1860), le col de l'Argentière fut la principale route ouverte aux chefs de la maison de Savoie pour se rendre du Piémont dans cette partie de leurs possessions, car depuis 1349 les deux versants du Mont-Genèvre étaient français. Le principal événement historique où ce col ait joué un rôle est le passage de François I^{er} se rendant en Italie, en 1515. Il fut traversé par des armées au XVII^e et au XVIII^e siècles. La route carrossable qu'on y voit aujourd'hui fut commencée par Napoléon, mais achevée seulement à une époque récente. Napoléon l'avait baptisée « route impériale d'Espagne en Italie » ; son nom actuel est « route de Montpellier à Coni ». C'est par le *col de Vars* (2115 m.) que passe la route militaire directe (praticable au charroi) reliant le fort Tournoux, près du pied ouest de l'Argentière, au confluent du vallon de Guil (en aval de Briançon) et de la vallée principale de la Durance.

Entre l'Argentière et le Mont-Genèvre, la ligne de faite, presque partout d'accès facile, est traversée par plusieurs autres cols, dont aucun n'est pourvu d'une route à chars. Le *col de l'Agnel* (2744 m.) conduit de

la vallée de Queyras (ou vallon de Guil) à Château Dauphin (Casteldelfino), au sommet de la vallée de la Varaita. Ce fut, jusqu'au moment où Château Dauphin devint savoyard, en 1713, la principale voie de communication entre le Dauphiné et ce coin perdu de son territoire. Mais ce village que dominent encore les ruines du château du xiv^e siècle auquel il doit son nom, est le centre d'où rayonnent plusieurs routes traversant des cols très accessibles : le *col de Lonjet* (2672 m.) et le *col de Lautaret* (2873 m.) le relient tous deux à la tête de la vallée d'Ubaye, tandis que le *col de Vallante* (2825 m.) le met en communication avec la tête du vallon de Guil, et par conséquent avec les routes de la Traversette et de la Croix. Un peu au nord du Mont Viso se trouve le *col de la Traversette* (2950 m.), qui relie la vallée de Queyras à la tête de la vallée du Pô. Ce col est digne de note à cause du curieux tunnel percé un peu au-dessous de sa crête entre 1478 et 1480 par Louis, marquis de Saluces et Louis XI, roi de France, dans le but de faciliter le commerce, en particulier l'exportation du sel de Provence en Italie, et celle du riz et de l'huile d'Italie en France. L'auteur de ces lignes a fréquemment traversé ce « trou » ou « pertuis », qui depuis a été bloqué par un éboulement, puis rouvert en 1907. Encore plus au nord est le *col de la Croix* (2309 m.), qui, à l'heure qu'il est encore, est la principale voie de communication entre la vallée de Queyras et le val Pellice, une des deux vallées vaudoises du Piémont. Sur le versant français se trouve un des refuges construits par Napoléon I^{er} ; sur le versant italien, il y a une petite auberge, au-dessus des pittoresques ruines du fort de Mirabouc.

Nous arrivons maintenant au *Mont-Genèvre* (1854 mètres), qui fut de temps immémorial le principal passage entre la France et l'Italie. Il conduit de Briançon, au fond de la vallée de la Durance, à Suse et à Turin.



Les deux versants ayant été de bonne heure colonisés par les Romains, il n'y a rien d'étonnant à ce que ce passage figure fréquemment dans les anciennes chroniques. Selon toute probabilité, c'est par là que passa Annibal ; César le traversa certainement en l'an 58 avant notre ère, en route pour la conquête de la Gaule, d'où le nom d'« *Alpis Julia* » que lui donne Tite Live. Vers la fin du iv^e siècle, Ammianus Marcellinus donne une description très détaillée de cette route. Cette description est de beaucoup le document le plus précis concernant un passage alpestre qui date de l'époque romaine. Même Strabon, au premier siècle de notre ère, consacre plus d'espace (ce qui n'est pas beaucoup dire !) à ce passage qu'à n'importe quel autre. Vers 574-575, c'est par là que les sauvages Lombards se précipitèrent sur la Gaule. Par là également les Francs les refoulèrent, occupant ensuite la vallée de Suse. C'était du reste le plus court chemin de Gaule en Lombardie. Il est probable que Charlemagne choisit cette route lorsqu'en 773 il visita pour la première fois l'Italie, une visite rendue à jamais mémorable par l'écrasement complet des Lombards (774). Toutefois, le Mont-Genèvre a contre lui d'obliger le voyageur qui se rend d'Italie dans la vallée du Rhône à franchir un second col à l'ouest du passage principal, soit qu'il se décide pour le *col de Lautaret* (2075 m.), relié à la route du Cenis par le *col de Galibier* (2658 mètres), où passe aujourd'hui une route militaire carrossable, soit qu'il donne la préférence à la route plus longue par Embrun et Gap. Les deux itinéraires furent certainement pratiqués au temps de Rome. C'est à cet inconvénient que ce passage dut de se voir éclipser peu à peu par le Mont-Cenis au viii^e siècle ; on accède, en effet, au Cenis par une vallée unique d'un côté comme de l'autre. A partir de ce moment, le Mont-Genèvre redescendit au rôle de col plus spécialement français,

surtout après la fusion du Dauphiné et du royaume de France en 1349, car par la fusion la couronne de France entra en possession d'importantes régions sur le versant oriental de ce passage, entre autres la vallée de la Dora Riparia presque jusqu'à Suse et celle du Chisone presque jusqu'à Pignerol. Le Mont-Cenis, par contre, fut, à partir du ^{xr}e siècle et jusqu'en 1860, entièrement aux mains de la maison de Savoie. La chronique ne mentionne qu'un pape, Innocent II, en 1131, et qu'un empereur, Frédéric I^{er}, en 1177 (en route pour son couronnement à Arles), ayant traversé le Mont-Genèvre. C'est par cette route que Charles VIII, en 1494, envahit l'Italie. En 1629, Louis XIII y passa, accompagné de Richelieu. Même après la perte pour la France des districts à l'est du col, échangés en 1713 contre Barcelonnette, le Mont-Genèvre a gardé son caractère de col français par excellence. C'est par là que passa l'armée française en 1859, en route pour Magenta et Solferino. Aujourd'hui, bien que pourvu d'une superbe route à voitures, achevée en 1806, le Mont-Genèvre est peu connu des touristes, lors même qu'il figura jadis au premier rang des grands passages alpestres. Petit à petit, son importance historique déclina ; il est aujourd'hui complètement détrôné par le Mont-Cenis, dont le versant savoyard est français depuis 1860. Cependant il est peu élevé, d'accès facile, et on trouve sur le col même un village habité toute l'année. Disons encore que le *col de Sestrières* (2021 m.), partant de Césanne au pied du Mont-Genèvre, conduit à Fénestrelles et Pignerol par la vallée du Chisone.

Comparée à celle du Mont-Genèvre, l'histoire du *Mont-Cenis* (2101 m.) est brève, bien que par la Maurienne, nom donné à l'étroite vallée de l'Arc, on y accède directement de Genève, Lyon ou Grenoble, tandis que sur l'autre versant on rejoint la route du Mont-Genèvre à Suse. Le nom de « Cenis » apparaît

pour la première fois en 739 appliqué à certains pâturages, sans doute ceux que traverse la route sur le plateau qui s'étend au sommet du col. C'est en 756 qu'on le trouve employé pour la première fois comme nom du passage lui-même, à l'occasion de la traversée de Pépin le Bref. Il se peut que ce roi l'ait passé en 754 déjà ; à cette date il franchit certainement un col situé entre la Maurienne et Suse, mais ce col n'est pas nommé. L'auteur de ces lignes croit qu'antérieurement au VIII^e siècle, le passage généralement suivi pour se rendre de Maurienne à Suse était le *col de la Roue* (2566 m.), un peu au sud-ouest du tunnel dit du Mont-Cenis. Ce col, d'un accès très facile à dos de mulet, conduit en cinq heures de Modane à Bardonnèche et à Oulx, sur la route du Mont-Genèvre, en passant par la chapelle de Notre-Dame de Charmaix, un petit sanctuaire très fréquenté par les gens du pays. Le col de la Roue fut incontestablement pratiqué au moyen âge (on le trouve mentionné dès 1189) et il est encore à l'heure qu'il est fréquemment employé par les indigènes. Mais le Mont Cenis devint vite à la mode et c'est la route qu'adoptèrent en général les rois Francs pour se rendre en Lombardie. Entre 814 et 815 Louis le Débonnaire bâtit à son point culminant un hospice, lequel fut reconstruit par Napoléon I^{er}. En 877, Charles le Chauve mourut comme il se préparait à le franchir. A la seule exception du Grand Saint-Bernard, aucun col des Alpes occidentales n'a servi plus souvent de passage à des empereurs. C'est là entre autres que passa, en janvier 1077, Henri IV, accompagné de sa femme et de sa suite, en route pour Canossa. Ce voyage est intéressant pour nous à cause du récit très vivant qu'en a laissé le chroniqueur Lambert de Hersfeld. Les dames avaient été placées sur des peaux de bêtes en guise de traîneaux et c'est en cet équipage qu'elles glissèrent le long des pentes gelées du versant italien. Comme de juste, les princes de

la maison de Savoie étaient fréquemment appelés à passer ce col, situé tout entier dans leur domaine, et qui reliait le plus directement leur ancienne capitale Chambéry à Turin, leur capitale nouvelle depuis 1559. En février 1476, le Mont-Cenis fut franchi par Yolande, duchesse-douairière de Savoie (sœur de Louis XI), qui volait au secours de son allié Charles le Téméraire, duc de Bourgogne. Une particularité intéressante se rattache à ce voyage : c'est à son propos que nous entendons parler pour la première fois du mode de locomotion appelé « ramassier » (on dit plus tard « glisser à la ramasse »). Il s'agit d'une sorte de toboggan au moyen de traîneaux de bois, guidés par des hommes appelés « marons » (ce nom n'est guère appliqué qu'aux gens du Mont-Cenis et du Grand Saint-Bernard). De cette façon, il paraît que la descente du col à Lanslebourg pouvait s'effectuer très rapidement, même en été. Depuis ce temps, la plupart des voyageurs, entre autres Montaigne en 1581, usèrent de ce mode de locomotion, qui fut peut-être une des attractions accessoires du Mont Cenis. Un proverbe local disait « marrons de la Novalese, mulets de Lanslebourg » (Novalese est le nom d'un grand monastère bénédictin entre Suse et le col, qui fut florissant entre 726 et 1855). De façon générale, on peut affirmer que si une relation de voyage de France en Italie ne fait pas mention de la route adoptée, il est à peu près certain que cette route est le Cenis. Et pourtant jusqu'à Napoléon I^{er}, le grand constructeur de routes alpestres, ce passage ne fut doté que d'un chemin muletier. La route de Napoléon fut construite entre 1803 et 1810. Pendant quelques années, de 1868 à 1871, un petit chemin de fer, le premier de son espèce, appelé « chemin de fer Fell » du nom de l'inventeur du système et construit par-dessus le col même, fonctionna sous la conduite de mécaniciens anglais. Mais ensuite d'arrangements conventionnels, cette ligne dut

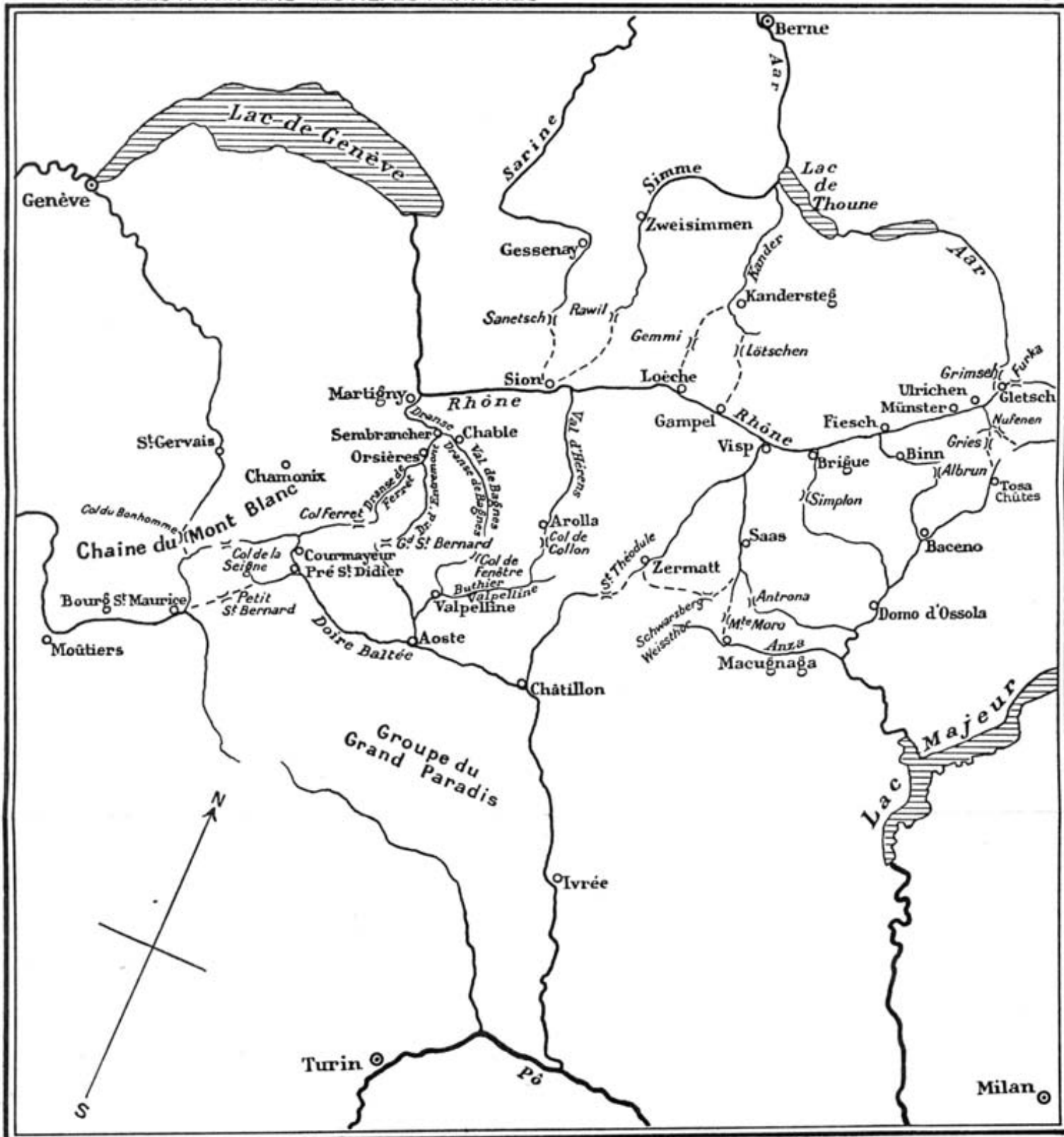
être abandonnée à l'ouverture du grand tunnel, en septembre 1871. Ce tunnel est universellement connu sous le nom de Cenis, nonobstant le fait qu'il est en réalité creusé à 30 kilomètres du col de ce nom, soit sous le col de Fréjus (2528 m.). A Bramans, à peu près à mi-chemin entre Modane et Lanslebourg, un vallon latéral peu connu débouche dans la vallée de l'Arc : c'est le vallon d'Ambin, qui se partage en trois branches dont chacune aboutit à un col. L'un de ceux-ci, le *col d'Etache* (2787 m.), conduit à Bardonnèche ; un autre, le *col d'Ambin* (2854 m.), à Exilles. Le plus important de ces vallons au point de vue historique est toutefois le troisième et le plus septentrional, appelé vallon de Savine. On arrive par là au *Petit Mont-Cenis* (2184 m.), qui conduit au plateau du Mont-Cenis. C'est la route que choisirent en 1689 les Vaudois du Piémont pour rentrer dans leur pays. Si étrange que cela paraisse, il s'est trouvé des commentateurs pour voir dans ce passage la fameuse route d'Annibal. D'après un auteur français moderne, cet honneur a été également revendiqué pour le *col de Clapier* (2491 m.), qui conduit du vallon de Savine à Suse. J'ai souvent visité cette vallée et me refuse toujours à croire que l'armée carthaginoise ait traversé cette partie des Alpes, bien qu'on y trouve sans peine, je l'avoue, des « rochers blancs », comme partout ailleurs. Bien au-dessus de Bramans, dans la vallée de l'Arc, se trouve Bessans, au pied du *col de l'Autaret* (3070 m.), au nord de la Rochemelon, par où l'on atteint Lanzo, au-dessus de Turin.

En suivant notre liste, nous rencontrons maintenant le Petit Saint-Bernard. Mais avant de nous y arrêter, mentionnons encore deux passages secondaires. Le premier, exactement à l'ouest de la ligne de faite, s'appelle le *col du Mont-Iseran* (2769 m.) et relie les sources de l'Arc (en Maurienne) à celles de l'Isère (en Taren-

taise). Notons en passant qu'il fut traversé en 1689 par les Vaudois sous la conduite de Henri Arnaud, lors de leur « glorieuse rentrée » dans leurs vallées du Piémont.

Au commencement du XIX^e siècle prit naissance une curieuse légende : on parle d'un certain Mont-Iseran (4045 m.), un géant des Alpes, que l'on situe à proximité immédiate du col du Mont-Iseran ; cette montagne est mentionnée en 1845 et en 1858 dans les publications des ingénieurs sardes (texte et carte). Or la non existence de la dite montagne fut démontrée, ensuite d'un examen personnel des lieux, en 1859-1860, par deux voyageurs anglais, MM. William Mathews et J.-J. Cowell. On avait simplement mis au mauvais endroit quelque autre haute montagne du voisinage, où il n'en existe toutefois aucune de pareille hauteur. Le second passage secondaire auquel nous faisons allusion est le *col du Mont* (2646 m.), qui du pied occidental du Petit Saint-Bernard conduit par le val Grisanche à la vallée d'Aoste. Celui-là n'est en réalité pas autre chose qu'une variante du Petit Saint-Bernard, plus facile que ce dernier et en conséquence assez fréquentée jadis par les gens du pays. Entre 1792 et 1800, mais surtout en 1794, ce col fut le théâtre de plusieurs rencontres sanglantes entre Français et Piémontais. Du sommet de la vallée de l'Isère, un col de glacier d'accès facile, le *col de la Galise* (2998 m.), débouche à l'extrémité supérieure du vallon d'Orco, d'où par le pâturage du *col de la Croix de Nivolet* (2641 m.) on peut gagner Aoste.

Le *Petit Saint-Bernard* (2188 m.) n'a presque pas d'histoire. Il est certain que César le traversa lors de son dernier retour de Gaule à Rome avant la guerre civile, en l'an 49 avant notre ère ; ce col partagea probablement en outre avec le Mont-Genèvre l'honneur de servir de route ordinaire aux fonctionnaires romains se rendant en Gaule ou en revenant. Mais son histoire



subséquente est tout à fait pauvre, ce qui a de quoi surprendre si l'on songe que ce passage reliait entre elles deux des plus anciennes possessions de la maison de Savoie : la vallée d'Aoste et la Tarentaise. Peut-être sa situation à mi-chemin entre le Mont-Cenis et le Grand Saint-Bernard lui a-t-elle été préjudiciable ; peut-être aussi a-t-il souffert du fait que sa rampe sud-ouest est très raide et que sa rampe nord-est traverse une gorge profonde. Il est vrai qu'un hospice exista à son sommet dès le XI^e siècle ; mais son nom, après avoir été aux premiers siècles du moyen âge « Mons Jovis » (identique à celui du col voisin), devint à partir de 1181 « domus sancti Bernardi montis Jovis ». Depuis 1466, l'hospice fut desservi par les chanoines augustins du Grand Saint-Bernard, à titre de dépendance. Depuis 1500 environ, le col est appelé le « Mont-Jouvet », pour le distinguer du Mont-Joux, ou Grand Saint-Bernard ; et ce diminutif marque à la fois la décadence du premier passage et l'importance croissante du second. Vers 1750, l'hospice passa aux mains de l'ordre militaire et religieux des saints Maurice et Lazare, qui l'administre encore. La route carrossable ne fut achevée que vers 1871.

Presqu'en face du Petit Saint-Bernard, de l'autre côté de la vallée d'Aoste, est le *col du Grand Saint-Bernard* (2472 m.), probablement de tous les passages alpestres celui dont le nom est le plus familier aux non-voyageurs. Il paraît avoir été fréquenté dès avant l'époque romaine, et jamais depuis il n'a cessé d'être une des principales routes à travers les Alpes. Un premier hospice semble avoir été placé au commencement du IX^e siècle dans le village de Bourg-Saint-Pierre, au pied de la dernière montée sur le versant suisse. Mais il est probable que dès 859 il avait été transféré au sommet même du col. Sur le même emplacement, saint Bernard de Menthon († vers 1081) le refonda après que les incursions des Sarrasins de La

Garde Freinet eurent cessé. Depuis 1215 à coup sûr, mais peut-être déjà depuis 1154, cet hospice a été desservi par les chanoines augustins dont la maison mère est à Martigny. Cette même maison desservait antérieurement l'hospice du Petit Saint-Bernard et dessert encore à l'heure qu'il est l'hospice du Simplon. Une des premières descriptions détaillées d'une traversée de ce col qui nous soient parvenues est celle du voyage de Sigeric, archevêque de Canterbury, qui passa le Grand Saint-Bernard en 990. Les Sarrasins n'étaient plus à craindre, ayant été chassés depuis leur mémorable capture de Majolus, abbé de Cluny, en 973. Il fut un temps où les chanoines augustins possédaient plusieurs domaines en Angleterre : en 1177, la chapelle de Romford est mentionnée comme leur appartenant. Henry II leur donna l'hôpital de Hornchurch ou Havering, dans l'Essex, qui leur fut racheté par William de Wykeham, évêque de Winchester. Ce dernier en fit don au New-College d'Oxford, qu'il avait fondé en 1379, et qui en est encore aujourd'hui propriétaire et bénéficiaire. Le Grand Saint-Bernard fut par excellence le passage des rois et des pèlerins se rendant à Rome. Bernard, oncle de Charlemagne, y passa en 773 ; de nombreux empereurs y passèrent depuis, le dernier étant Sigismond en 1414, à moins que nous ne préférions pousser jusqu'à Napoléon I^{er} et à son fameux passage en mai 1800, faisant nôtres ses prétentions à la succession des empereurs du moyen âge. Aujourd'hui, le développement pris par les chemins de fer transalpins a ôté beaucoup de son importance au Grand Saint-Bernard, qui sert désormais surtout aux ouvriers piémontais se rendant au printemps en Suisse pour y chercher de l'ouvrage et rentrant chez eux à l'automne. Il y a cependant lieu de se montrer surpris que la route carrossable ait été achevée si tard : le tronçon entre le dernier village suisse et le col en 1893, et celui entre le col et le dernier hameau

italien en 1905 seulement. Le *col Ferret* (2536 m.), que traversera bientôt la plus haute route carrossable de la Suisse, est presque parallèle au Grand Saint-Bernard, de même que le *col de la Seigne* (2512 m.) est à peu près parallèle au Petit Saint-Bernard.

Nous allons maintenant suivre à l'est l'arête principale, que coupent sur divers points quelques-uns des plus anciens cols de glacier connus, en particulier le *col de Fenêtre* (2786 m.), le *col de Collon* (3130 m.), le *Saint-Théodule* (3322 m.), et le *Schwarzberg Weiss-thor* (3612 m.). Tous ces cols étaient bien connus dans la première moitié du XVI^e siècle; le Théodule avait même été traversé probablement dès le XIII^e siècle. Si intéressants qu'ils soient, ils ne peuvent toutefois être rangés au nombre des grands cols historiques, car en fait ils ne servaient qu'aux relations locales. Tout différent est le cas de deux autres passages, qui tous deux s'ouvrent au fond de la vallée de Saas : le *Monte Moro* (2862 m.) et le *col d'Antrona* (2844 m.). L'un et l'autre conduisent à la vallée de l'Ossola, un peu en aval de Domodossola : le premier par le val Anzasca, le second par le val Antrona. Tous deux sont mentionnés au XIII^e siècle et possédaient un chemin muletier en 1440 (le Monte Moro depuis 1403 déjà). L'origine du nom « Monte Moro » est incertaine, mais n'a en tout cas rien à voir avec « Ludovico il Moro » de Milan. Ce col servait surtout aux communications entre la colonie de langue italienne établie à Saas vers 1250 (on retrouve la trace de son existence dans certains noms de lieux) et la colonie de langue allemande établie à Macugnaga, dont l'origine se place entre 1262 et 1291 et qui existe encore à l'heure qu'il est. Ces deux colonies furent fondées par le seigneur local, comte de Blandrate ou Blandrate, à qui sa femme avait apporté en dot des terres en Valais. Le col d'Antrona, d'autre part, fut pendant des siècles la grande route commerciale du

Haut-Valais à Milan, car le Simplon était d'accès bien plus difficile. Un grand éboulement détruisit en 1642 la presque totalité du village d'Antrona ; mais la route pavée, dont des tronçons sont encore visibles à ce jour, fut rétablie au commencement du XVIII^e siècle, et entre 1790 et 1792 il est fait mention de grands convois de sel (le principal objet d'échange à cette époque) importés du Milanais par cette voie. La construction d'une route carrossable à travers le Simplon entre 1801 et 1805 mit un terme à la vogue de ce passage, qui conserve son caractère de « passage historique », alors même qu'il ne mérite plus le nom de « grand passage ».

Le nom du *Simplon* apparaît pour la première fois en 1235, si l'on ne tient compte que de documents dont l'authenticité est établie. Il désigne alors l'hospice construit sur le col même (2008 m.) ; quant au village de ce nom situé sur le versant sud du col, il n'est mentionné qu'en 1267, mais à cette époque on nous dit qu'il s'y trouvait une église (non une simple chapelle), de sorte qu'il devait exister depuis un certain temps déjà. Il dut probablement son origine à cette curieuse poussée d'émigration qui s'exerça du Haut-Valais dans plusieurs directions au XIII^e siècle. Le col du Simplon fut traversé, nous dit-on, par Odon, archevêque de Rouen, en 1254, et par le pape Grégoire X, en 1275. Nous possédons des renseignements assez complets sur les droits de douane et autres formalités relatives au trafic des marchandises à travers ce col, principalement vers la fin du XIII^e siècle. Le Simplon fut de tout temps aux mains des Valaisans, en particulier de l'évêque de Sion. Il est souvent appelé « Mons Briga », du nom de Brigue, la localité qui se trouve au pied de sa rampe ouest. Mais l'hospice, qui avait appartenu aux chevaliers hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem, disparaît peu à peu de la chronique au XV^e siècle, ce qui tient probablement à ce que les XV^e et XVI^e siècles virent la vogue du col

d'Antrona à son apogée. En outre, le sentier qui traversait le Simplon était très dangereux sur l'un et l'autre versant, même si l'on évitait les gorges de Gondo en franchissant deux cols secondaires peu élevés, séparés par la vallée de Zwischbergen et conduisant dans le val Bognanco, qui descend directement sur Domodossola. Au ^{xv}^e siècle et au commencement du siècle suivant, le Simplon fut fréquemment traversé par les Valaisans et les Suisses au cours de leurs efforts pour s'emparer du val d'Ossola, entre 1410 et 1515. L'ancien hospice fut vendu en 1655 à la famille Stockalper de Brigue, qui en fit une auberge. Mais en somme ce col n'eut jamais beaucoup plus qu'une importance régionale jusqu'au jour où Napoléon comprit son importance stratégique. Ce fut lui qui ordonna la construction de la route carrossable actuelle, œuvre considérable, qui, commencée en 1801, ne fut achevée qu'en 1805. Il fit également édifier au sommet des casernements qui sont aujourd'hui le nouvel hospice (ce que l'on appelle l'ancien hospice est un bâtiment construit par les Stockalper). En 1825, le nouvel hospice fut acheté par les chanoines augustins du Grand Saint-Bernard et continue à être habité par quelques membres de cette communauté. En 1802, Napoléon détacha le Valais de la République helvétique pour en faire un État indépendant sous le nom de République rhodanique. En 1810, il annexa la nouvelle république à l'Empire français sous le nom de département du Simplon. En 1815, enfin, le Valais entra dans la Confédération suisse. Il y a peu d'années, un tunnel a été percé sous le col (l'inauguration eut lieu en 1906) ; de cette façon le Simplon est devenu grande route internationale et a pris du coup une importance qu'il n'avait connue à aucune époque antérieure.

II. ALPES CENTRALES.

Comparativement, les Alpes centrales ne comptent que peu de « grands cols ». En tout, nous n'en trouvons guère plus d'une demi-douzaine : le Saint-Gothard, le Lukmanier, le San Bernardino, le Splügen, le Septimer, l'Ofen et l'Umbrail. Les cols qui conduisent en Engadine n'ont qu'une importance régionale, excepté l'Ofen et sa prolongation, la Flüela. Par contre, cette disette de cols à travers la chaîne principale est compensée par l'existence de nombreuses routes à travers les chaînes secondaires qui s'élèvent au nord de la ligne de faite et qui parfois égalent en altitude (quand elles ne la dépassent pas) la chaîne principale.

Deux cols qui coupent l'arête principale un peu au nord-est du Simplon peuvent être expédiés en peu de mots. L'un est le *col d'Albrun* (2410 m.), qui relie la vallée de Binn, dans le Haut-Valais, à Baceno, au-dessus de Domo, dans le val d'Ossola. Ce fut toujours un chemin de contrebandiers, à cause de sa position à quelque distance de la route principale. En 1425, les Suisses l'utilisèrent dans un de leurs raids sur Domodossola. Le *col de Gries* (2460 m.) a son sommet formé par un petit glacier plat, facile à traverser même pour les bêtes de somme. Par le vallon d'Eginen, tout près du fond du Haut-Valais, — d'où le *col de Nufenen* (2441 mètres) offre un raccourci facile pour atteindre Airolo au pied sud du Gothard, — ce passage conduit tout au haut de la vallée de la Tosa, qui porte ici le nom de val Formazza et plus bas celui de val d'Ossola ; la route côtoie la superbe cascade de la Tosa. C'est sans doute par le col de Gries que vint au XIII^e siècle la colonie de langue allemande qui habite encore le val Formazza à l'heure actuelle. A cette époque, ce col, considéré comme la continuation du Grimsel, où l'ancien chemin pavé existe toujours et débouche sur la

vallée supérieure du Rhône en face de l'entrée du val-lon d'Eginen, servait au trafic des marchandises entre l'Italie et l'Oberland bernois. En 1397, des délégués de l'Oberland et du val d'Ossola se rencontrèrent à Münster, le plus important village du palier supérieur du Haut-Valais, pour débattre un traité de commerce entre leurs districts respectifs. Dans ce traité figuraient des clauses relatives à la construction et à l'entretien des chemins muletiers franchissant les deux cols. Ce commerce dut gagner en importance à l'époque où le val d'Ossola fut au pouvoir des Suisses, mais même postérieurement à 1515, il continua pendant un temps. Le col de Gries fut plus tard supplanté à ce point de vue par le col d'Antrona et dans une certaine mesure par le Simplon. Toutefois, aujourd'hui encore, le col de Gries est fréquemment employé par les gens de l'un et l'autre versant, qui évitent ainsi le grand détour par le Simplon.

Nous venons de parler du Grimsel. Aussi vaut-il mieux nous débarrasser ici de ce passage ainsi que de quatre autres, tous ouverts dans la chaîne qui borne le Valais au nord. Nous reviendrons ensuite au passage principal à travers les Alpes centrales : le Saint-Gothard.

Le col du Grimsel (2172 m.) est le chemin le plus facile pour se rendre de l'Oberland bernois en Haut-Valais ; aussi a-t-il été fréquenté de très bonne heure. Des armées le franchirent en 1211 et en 1419 ; dans les deux cas il s'agissait de troupes bernoises faisant un raid sur le Valais. Le célèbre hospice qui se trouve au pied de la dernière montée sur le versant nord est mentionné pour la première fois en 1419 ; mais il existait certainement depuis longtemps, car en 1382 les gens du Hasli achetèrent de la famille bernoise de Bubenbergh les pâturages du fond de la vallée de l'Aar ; or pâturages et hospice demeurèrent propriété des gens du Hasli

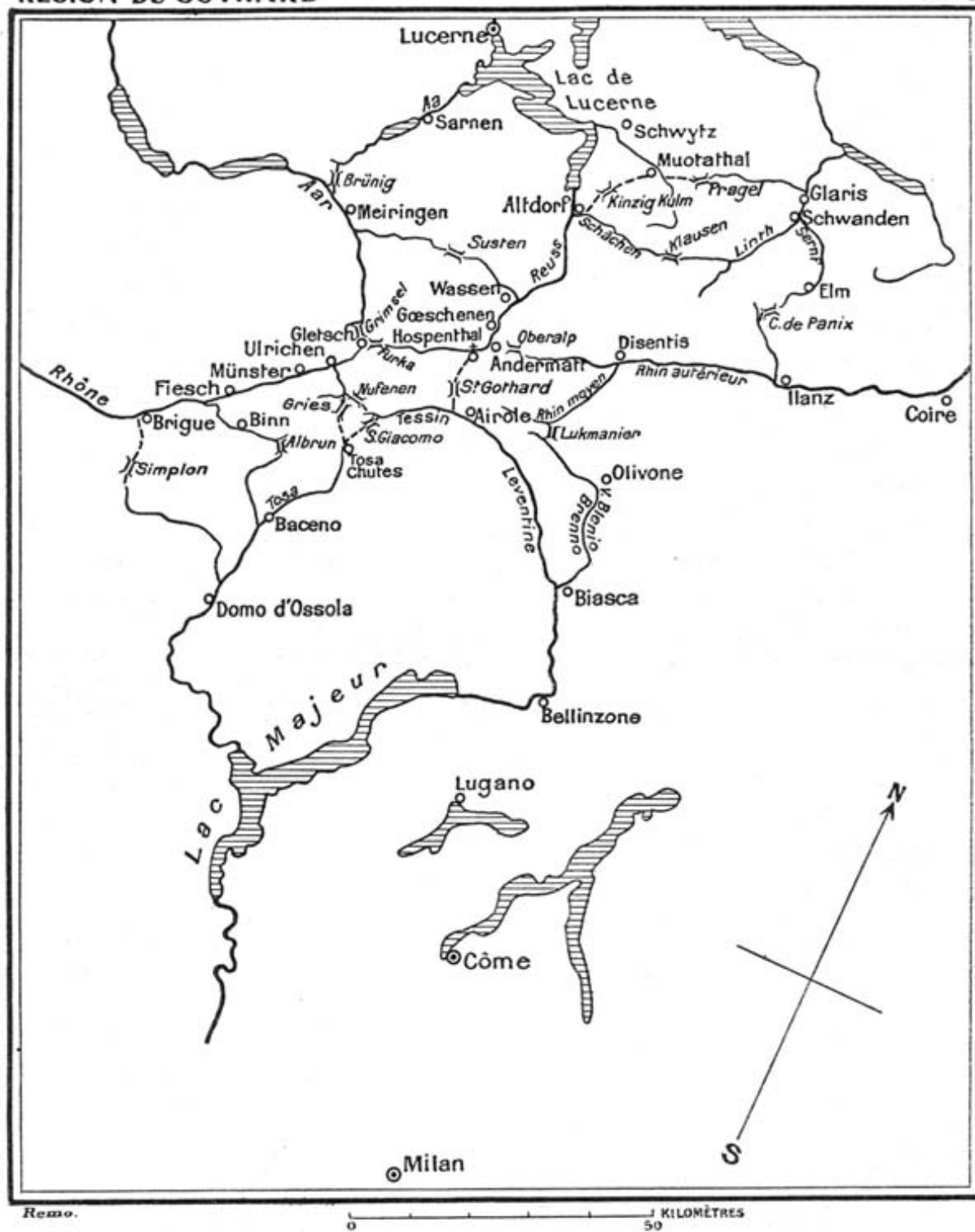
jusqu'en 1902. En cette dernière année ils furent vendus au tenancier de l'hospice. Pendant des siècles, seul un sentier muletier exista sur le col et constitua, comme nous venons de le dire, le premier tronçon de la route commerciale entre l'Oberland et l'Italie par le col de Gries. Mais en 1895 fut ouverte la splendide route carrossable qui descend (pour l'agrément des touristes) jusqu'au pied du glacier du Rhône, d'où par le col de la Furka (2436 m.) on peut se rendre à Uri. Toutefois l'ancien chemin muletier subsiste entre le sommet du Grimsel et Obergestelen dans la vallée du Rhône, presque en face du vallon d'Eginen, par où passe le chemin du col de Gries.

A bonne distance du Grimsel, dans la direction de l'ouest, la chaîne des Alpes bernoises est coupée par plusieurs cols secondaires qui ont joué un rôle dans l'histoire. Tel est le *col du Sanetsch* (2234 m.), qui relie le fond de la vallée de la Sarine ou Saane à Sion. Le *col du Rawil* (2415 m.) relie la même ville à la vallée de la Simme. Plus importants au point de vue historique sont deux autres cols à quelque distance des précédents dans la direction de l'est. Ce sont le *col de Lœtschen* (2695 m.), et à l'ouest de celui-ci, le passage beaucoup plus connu de la Gemmi (2329 m.). Le col de Lœtschen conduit de la vallée du Rhône à Kandersteg, au-dessus de Frutigen, par la vallée de Lœtschen. A Kandersteg, ce passage rejoint le chemin de la Gemmi, qui relie la vallée de la Kander à la vallée du Rhône par le vallon de la Dala et les sources thermales réputées de Louèche-les-Bains. L'un et l'autre cols figurent de bonne heure dans la chronique. Le col de Lœtschen possédait une croix sur son sommet, ce qui montre qu'il devait être bien connu, en l'an 1352 ; c'est probablement par là que s'effectua le passage (voir chapitre VII) des colons qui, au XIV^e siècle, partirent de la vallée de Lœtschen pour se

fixer au fond de la vallée de Lauterbrunnen. Bien qu'un glacier forme le sommet de ce col, il est toutefois d'accès facile, ce qui explique qu'en 1384, puis en 1419 et en 1656 des batailles aient pu y être livrées entre Bernois et Valaisans. Pendant des siècles, le col de Lœtschen fut beaucoup plus aisément praticable que la Gemmi voisine ; aussi tout le commerce local y passa-t-il longtemps. En 1698, après de longs préliminaires, un chemin muletier pavé fut construit sur son versant bernois, et l'on en retrouve encore aujourd'hui des tronçons. Mais les Valaisans se refusèrent à continuer le travail sur leur versant, craignant de faciliter les voies à l'influence protestante dans leur région. Après que le chemin de la Gemmi eut été amélioré, le col de Lœtschen perdit beaucoup de son importance passée. Mais, en 1913, la ligne du Lœtschberg a été inaugurée, dont le grand tunnel passe sous le col de Lœtschen, ce qui donnera peut-être à celui-ci un regain de vogue. Il est question du *col de la Gemmi* sous le nom roman de « Curmilz » ou « Curmyz » en 1252 et en 1318, et de ces mentions il ressort que le grand plateau qui s'étend au nord de la crête dans la direction de Frutigen, ainsi que l'hospice ou auberge qui s'y trouve (connu aujourd'hui sous le nom de Schwarzenbach), était déjà à cette époque territoire valaisan comme aujourd'hui, bien que se trouvant au point de vue physique sur le versant bernois. Il existe un récit de 1550, dans lequel le géographe Sébastien Münster décrit de façon très dramatique sa traversée de ce passage et les terreurs du mauvais sentier entre les bains de Louèche et le sommet du col. Un document postérieur nous apprend que par ce mauvais sentier un cheval ne pouvait transporter que demi-charge, et que chaque vache conduite par là au pâturage exigeait les soins d'un berger. C'est pourquoi, en 1740-1741, une troupe de terrassiers tyroliens fut engagée pour amé-

liorer le sentier (et non pour le construire, ainsi qu'on l'a souvent prétendu). Le sentier ainsi transformé n'est autre que le chemin actuel, dont les lacets sont si connus des touristes. En 1742 fut construite l'auberge de Schwarenbach ; détruite dès l'année suivante par une avalanche, elle fut reconstruite en 1744 sur un emplacement mieux abrité. Ajoutons encore que l'étymologie qui fait dériver « Gemmi » de « Gemitus » (gémissement) ne repose sur rien et est de pure fantaisie. Le nom actuel est plus probablement une forme germanisée de l'antique nom roman.

Nous revenons maintenant au *Saint-Gothard* (2114 mètres), qui fut toujours, depuis son ouverture, le principal passage des Alpes centrales. Sa situation topographique est sans rivale ; seule celle du Brenner lui est comparable. Une unique vallée, celle de la Reuss, conduit du plateau suisse à son pied nord, tandis qu'une vallée du même genre, celle du Tessin, descend en ligne directe de son pied sud vers les lacs italiens et les riches plaines de Lombardie. A son pied nord, des cols très accessibles le mettent en communication avec le fond de la vallée du Rhin (*col de l'Oberalp*, 2048 m.) et avec celui de la vallée du Rhône (*col de la Furka*, 2436 mètres) ; plus bas, la vallée de la Reuss communique avec l'Oberland bernois à l'ouest par le *col de Susten* (2262 m.) et avec Glaris par le *col du Klausen* (1952 m.). Sur le versant sud, les passages principaux des Alpes rhétiennes rejoignent la route du Gothard comme elle s'approche des plaines italiennes. Le Saint-Gothard présente pourtant un gros inconvénient au point de vue de la configuration physique, et c'est à cela surtout qu'il a dû probablement de n'entrer qu'assez tard dans l'histoire : les vallées de la Reuss et du Tessin sont toutes deux assez accidentées et très étroites, de sorte que les routes qui les longent sont exposées à de sérieux dangers, bien que la chose ne saute pas aux



yeux de celui qui se contente de rouler de Lucerne à Milan dans un wagon de chemin de fer ; pour s'en rendre compte il est nécessaire de faire le trajet à pied. Ces obstacles ne pouvaient être surmontés qu'avec du temps et de la patience ; mais une fois vaincus, la fortune de ce passage était assurée. Cette fortune a eu une répercussion considérable sur celle de la ville de Lucerne, point de départ de la route du côté du nord. L'ouverture du chemin muletier vers 1293, celle de la route carrossable, construite entre 1820 et 1830, enfin celle du tunnel en 1882 ont été suivies chaque fois d'un nouveau bond en avant dans le développement commercial de cette cité.

En dépit de recherches attentives, il n'a pas été possible de retrouver une mention certaine de ce passage antérieure à 1236. En cette année, Albert, abbé de Stade (non loin de Hambourg), décrit dans sa chronique la route qui franchit le col, route qu'il semble avoir suivie à son retour de Rome. A l'aller, il avait pris la route du Mont-Cenis. La route est désignée, ainsi que le col lui-même, par l'abbé Albert sous le nom de « Mons Elvelinus, que les Lombards appellent Ursare » (Urseren). Le nom de Saint-Gothard apparaît pour la première fois dans l'énumération détaillée (qui date des premières années du xiv^e siècle) des possessions des Habsbourg en Suisse et en Alsace. La première mention relative au chemin muletier et au trafic qui se faisait par cette voie est de 1293 ; quant à la chapelle et à l'hospice, ou bureau de douane, sur le sommet du col, il n'en existe pas de mention expresse avant 1331. Telles sont les données positives. On a avancé beaucoup d'hypothèses et de théories ingénieuses au sujet de ce passage, mais personne ne s'est risqué à reculer son ouverture au delà de 1218. Il est très probable, je dirai même certain, que la situation de fait révélée par les documents cités leur était préexistante, mais on ne peut

assigner à l'origine de cet état de choses une date fixe authentique. Il n'y a par contre pas le moindre doute qu'au ^{xiv}^e siècle le Saint-Gothard était bien connu, souvent traversé, et servait de grande route pour le transit des marchandises d'Allemagne et d'Italie à travers la Suisse. Au ^{xv}^e siècle il facilita beaucoup aux Suisses la conquête de leurs bailliages italiens, dont il a été question au chapitre VII. Chose curieuse : aucun empereur du moyen âge ne paraît avoir traversé ce passage, dont l'importance historique est restée jusqu'à nos jours plutôt commerciale que politique, en quoi le Gothard diffère totalement du Cenis.

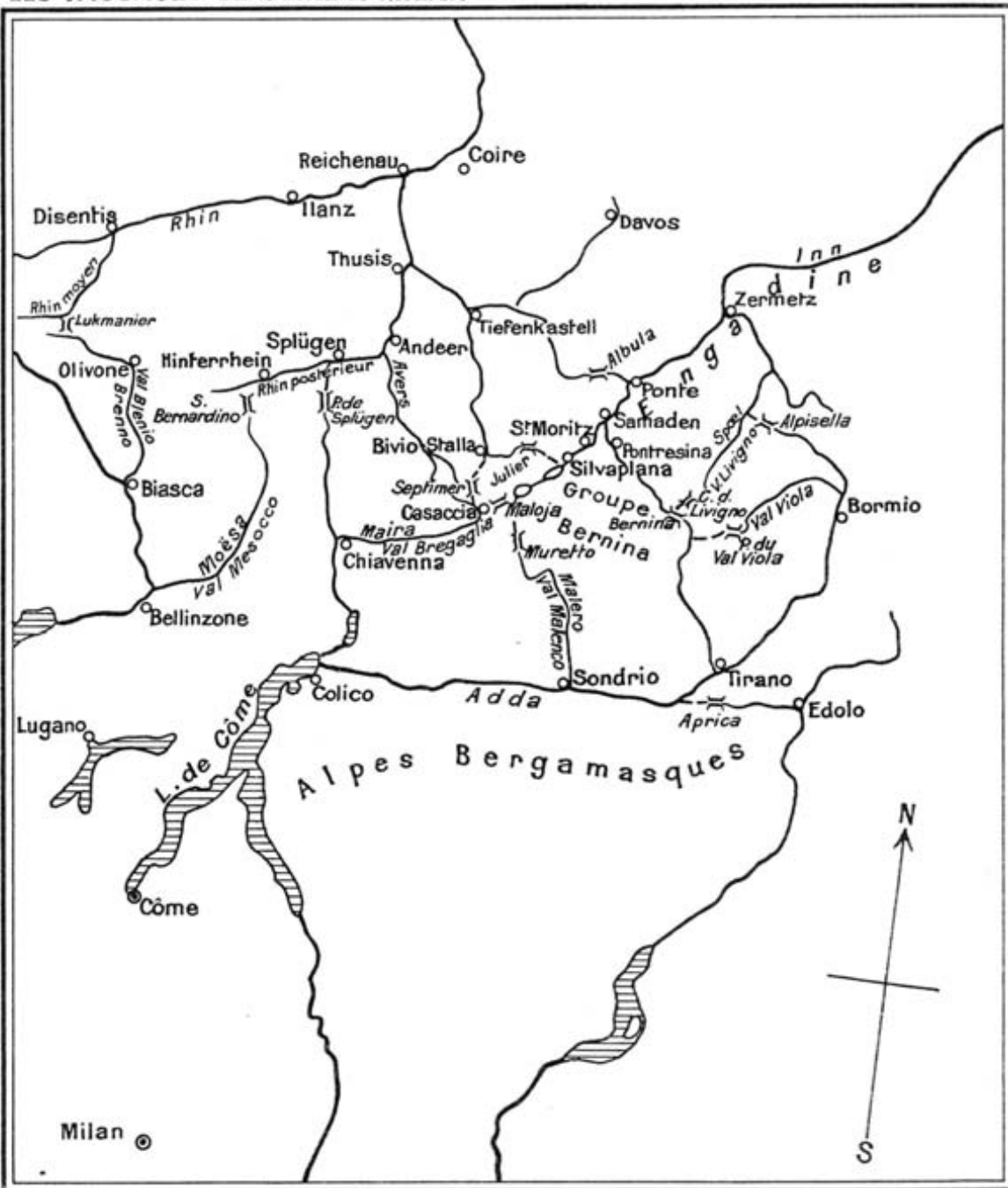
Le principal obstacle sur le versant nord du col était la gorge des Schœllenen entre Andermatt et Göschenen (le tunnel passe au-dessous). Nous ne nous attarderons pas aux légendes relatives à l'ancien Pont du Diable, écroulé en 1888. La véritable difficulté consistait à franchir les parois de rochers qui se dressent plus haut et barrent le chemin du fond de la vallée où se trouve Andermatt. Dans le « terrier » des Habsbourg mentionné ci-dessus, lequel date du début du ^{xiv}^e siècle, il est parlé de la « stiebende Brücke » (le pont aspergé d'eau pulvérisée). C'était une étroite galerie de bois, longue d'une soixantaine de mètres et suspendue par des chaînes à une grande hauteur au-dessus de la Reuss, au flanc de la paroi rocheuse à pic. Avec un mauvais sentier sur l'autre rive, cette frêle galerie, qui exigeait des réparations constantes, fut pendant très longtemps la seule voie d'accès à Andermatt pour qui venait directement de Lucerne. Elle suivait extérieurement la falaise que traverse aujourd'hui le court tunnel appelé l'« Urnerloch ». Ce dernier ne fut percé qu'en 1707 ; il ne fut élargi suffisamment pour livrer passage aux voitures qu'en 1830. Schiller, dans son *Guillaume Tell* (1804), confond le « stiebend Brücke » avec le Pont du Diable, puis fait coexister avec celui-ci l'Urnerloch, ce qui fait

deux anachronismes poétiques d'un coup. Le 25 juillet 1775 un minéralogiste anglais aventureux, M. Greville, réussit à franchir ce mauvais pas dans une légère chaise de poste sans accident à son véhicule. De Saussure raconte son entrevue avec ce téméraire à l'hospice, le soir du même jour. C'est entre 1820 et 1830 que la route carrossable actuelle fut construite pour soutenir la concurrence avec les routes que l'on ouvrait au même moment au Splügen et au San Bernardino. Le fameux tunnel du Gothard fut percé entre 1872 et 1880 et la ligne entière avec ses deux rampes d'accès fut finalement ouverte au trafic en 1882.

Le nom de ce passage est celui d'un évêque de Hildesheim, mort en 1038 et canonisé en 1132. La seule raison qu'on ait pu trouver de ce patronage est le fait qu'à Milan, la fête patronymique de ce saint (4 mai) est, selon le statut municipal de 1215, jour « rouge », c'est-à-dire jour de chômage pour les tribunaux. Il existe aussi à Milan, dans le palais ducal, une église bâtie entre 1328 et 1339, qui lui est dédiée, San Gottardo in Corte. Un hospice plus confortable fut édifié au sommet du col en 1431, en vue de recevoir l'archevêque de Milan, à qui appartenait le versant sud et une partie du versant nord, lors de son voyage à Bâle, où il allait assister au Concile. Nous savons qu'en 1496, l'hospice était habité par un frère lai. Saint Charles Borromée, archevêque de Milan de 1560 à 1584, entretenait le projet d'agrandir les deux maisons, mais c'est en 1623 seulement qu'un logement plus convenable fut construit pour le prêtre, et en 1683 qu'un nouvel hospice, confié aux soins de quelques capucins, fut mis à la disposition des voyageurs, ce dont ceux-ci témoignèrent leur reconnaissance dans de nombreux écrits. En 1775, une avalanche détruisit tous les bâtiments, hors l'hospice proprement dit. Les maisons détruites furent reconstruites, puis de nouveau détruites, ainsi que la cha-

pelle, par les Français en 1799. L'hospice actuel date de 1834 ; il fut détruit par un incendie en 1905 et sera sans doute relevé de ses ruines d'ici peu. L'hôtel qui lui fait vis-à-vis a été bâti en 1867 ; il a été épargné par le sinistre de 1905. D'Airolo, au pied sud du passage, un col facile, le *col de San Giacomo* (2308 m.), conduit à la cascade de la Tosa sur la route du col de Gries et relie ainsi le Gothard au Simplon.

C'est ici le moment d'énumérer rapidement quelques cols latéraux d'importance secondaire à travers les Alpes centrales, car c'est au Saint-Gothard qu'indirectement ils doivent leur signification historique. A la fin de septembre 1799, Souvaroff, avec une armée russe de 21 000 hommes, réussit à forcer le passage du Gothard en dépit des Français. Son objectif était de faire sa jonction avec le reste de l'armée russe, devant Zurich. Mais arrivé à Altdorf, il trouva la route barrée, car les Français s'étaient emparés de toutes les embarcations disponibles et il n'existait pas encore de route sur la rive orientale du lac. Il se vit donc obligé de franchir, les 27 et 28 septembre, le *col du Kinzigkulm* (2076 m.), au fond de la vallée de la Muota. En descendant sur Schwytz, il dut livrer aux Français une sanglante bataille et renoncer à pousser plus avant. Il fit donc volte-face et, dans les derniers jours de septembre et les premiers jours d'octobre, traversa le *col du Prigel* (1554 mètres) et gagna Glaris, d'où il espérait pouvoir, en suivant les vallées de la Linth et de la Limmat, atteindre Zurich. Une fois de plus, son plan fut déjoué par les généraux français et les 5 et 6 octobre il dut conduire son armée par-dessus un troisième col, le *col du Panix* (2407 m.), jusque dans la vallée du Rhin, en amont de Coire. Deux jours plus tard, il rejoignait enfin ses alliés à Feldkirch. Aucun de ces cols, ainsi que j'ai pu m'en convaincre par moi-même, n'est vraiment difficile, sauf pourtant l'abrupte rampe nord du Panix ;



mais ils opposent cependant de sérieux obstacles au passage d'une armée nombreuse, harcelée par un ennemi vigilant et gênée, en outre, par les intempéries d'un automne orageux. Dans ces circonstances, la marche de Souvaroff constitue un des plus remarquables exploits qu'enregistre l'histoire militaire des Alpes.

En continuant à suivre l'arête principale des Alpes, le premier passage que nous rencontrons après le Gothard est le *Lukmanier* (1917 m.), qui partant du grand monastère bénédictin de Dissentis, au fond de la vallée du Rhin antérieur, conduit par la vallée du Rhin moyen et le val Blenio à Biasca, sur la route du Gothard. A part la période comprise entre 1839 et 1880, alors que l'on débattait si le grand tunnel à travers les Alpes centrales serait percé sous le Gothard ou sous le Lukmanier, ce dernier a toujours été éclipsé par ses grands voisins, de sorte qu'il n'eut de réelle importance historique qu'au temps où ses rivaux étaient encore peu connus, ou pourvus de chemins insuffisants. Le Lukmanier fut traversé par Othon I^{er} en 965 et par Henri II en 1004 ; par Frédéric I^{er} en 1146 et en 1186, puis par Sigismond en 1431 (peut-être aussi en 1413) — ce même Sigismond que nous avons vu traverser le Grand Saint-Bernard. Vers 1374, l'abbé de Dissentis, dont un successeur devint prince de l'Empire en 1570, construisit deux hospices sur cette route (il y en a eu cinq en tout), dont l'un, celui de Santa-Maria, au sommet même du col. Ce refuge existe toujours sous forme d'une modeste auberge, et c'est à lui que le passage doit d'être appelé quelquefois « col de Sainte-Marie ». On l'appelle aussi, ici et là, « col de Saint-Barnabé », à cause de ses rapports étroits avec le diocèse de Milan, de qui dépendaient le val Blenio et la Léventine. Un des hospices échelonnés sur la route était du reste dédié à saint Barnabé : celui qui se trouve à Casaccia, sur le versant est du col. La fondation de ces refuges par l'abbé de

Dissentis permet de se faire une idée du rôle joué par ce passage, qui rivalisa dans une certaine mesure avec le Gothard, mais dut surtout son importance à ce qu'il permettait aux Rhétiens de communiquer avec les alliés suisses des bailliages italiens, depuis la conquête de ces derniers au ^{xv}^e siècle. En 1581, saint Charles Borromée traversa le Lukmanier. C'est vers 1780 que l'abbé de Dissentis entreprit la construction de la route qui existe aujourd'hui. De formidables difficultés techniques s'opposèrent longtemps à la réalisation de ce projet dans la gorge qu'il s'agit de franchir ou de surmonter entre Dissentis et Curaglia, le premier village rencontré. En fin de compte, une route superbe fut établie entre 1871 et 1877 ; elle permet aux voitures de franchir la gorge et d'atteindre Olivone, au fond du val Blenio. Toutefois, bien que très digne d'attention, elle est assez peu fréquentée par les touristes. Le Lukmanier est aujourd'hui tout à fait en dehors de la grande circulation et n'a qu'une importance régionale ; le Gothard a drainé dans une autre direction tout le trafic — il ne fut jamais considérable — qui jadis choisissait ce passage.

Nous arrivons maintenant aux trois cols qui relient Coire directement à l'Italie, soit à Côme par le San Bernardino, et à Chiavenne par le Splügen et le Septimer.

La route du *San Bernardino* (2063 m.), comme celle du Splügen, remonte la vallée du Rhin postérieur presque jusqu'à sa source, puis franchit les Alpes dans la direction du sud. Tout au long du moyen âge, elle porte le nom latin de « mons avium », en allemand « Vogelberg », en italien « Monte Ucello », ce qui dans les trois langues signifie « col des oiseaux ». Il existe un peu à l'ouest de ce col une sommité qui aujourd'hui encore est appelée Vogelberg, tandis que du côté de l'est le passage est dominé par une autre pointe, le

Pizzo Ucello. C'est au cours de la seconde moitié du **xv^e** siècle que le nom ancien fut délaissé pour l'appellation actuelle, adoptée en l'honneur de saint Bernardin de Sienne, qui avait parcouru la Lombardie septentrionale en qualité de missionnaire et fut canonisé en 1450, six ans après sa mort. Une chapelle sur le versant sud du passage lui est dédiée. Il est possible que l'aile gauche de l'armée franque ait choisi cette route lorsqu'en 590 elle franchit les Alpes pour attaquer les Lombards. Plus probablement encore, Willa, femme de Bérengar, marquis d'Ivrée, bien qu'en état de grossesse avancée, franchit ce col dans l'hiver de 941 pour échapper à la poursuite de Hugues, roi d'Italie. Beaucoup plus tard, dans l'hiver de 1799, Lecourbe fit passer une armée française par le San Bernardino. Ce qui pendant longtemps empêcha ce passage — de même que le Splügen — de prendre une place de premier plan, fut la difficulté de franchir ou de tourner la gorge de la Via Mala, en amont de Thusis. Il est vraisemblable que le San Bernardino servit surtout au trafic local entre la colonie de langue allemande établie à proximité des sources du Rhin postérieur et les bailliages italiens des Suisses, surtout à partir de 1496, alors que le val Mesocco, sur son versant sud, fut tombé aux mains des Rhétiens, qui pouvaient par là avoir accès direct à la route du Gothard. Entre 1818 et 1820 fut construite la belle route carrossable actuelle, laquelle, comme celle du Gothard, se trouve tout entière sur territoire suisse. Une bonne part de la dépense fut supportée par le roi de Sardaigne, qui tenait à disposer d'un passage alpestre indépendant des Habsbourg.

Un peu à l'est du San Bernardino se trouve le *col du Splügen* (2117 m.). Bien que ce col soit peut-être celui que la Table de Peutinger désigne sous le nom encore inexpliqué de «*Cunu aureu*», son histoire est à peine plus remarquable que celle du San Bernardino, tous deux

ayant été éclipsés par le Septimer jusqu'au jour où ils furent pourvus de bonnes routes à voitures. Au moyen âge, on l'appelait l'« Urschler » (mont aux ours), peut-être un pendant au « col des oiseaux » ou San Bernardino. Un premier chemin rudimentaire fut frayé à travers la partie méridionale de la Via Mala en 1473, dans le but sans doute d'ouvrir un passage capable de rivaliser avec le Septimer, qui était entièrement aux mains de l'évêque de Coire. Mais la Via Mala ne fut rendue praticable dans toute sa longueur que lors de la construction d'une route franchissant le col proprement dit, entre 1818 et 1823. La principale difficulté de ce passage, après la Via Mala, était la gorge de Cardanella sur son versant sud. C'est là qu'au commencement de l'hiver 1800 les Français, conduits par le maréchal Macdonald, rencontrèrent de très grandes difficultés. La nouvelle route accrut notablement le nombre des voyageurs, mais nonobstant la franchise de douane dont jouissait le col du Splügen, ce passage ne prit jamais une très grande importance commerciale. C'est pourtant, à la seule exception du San Bernardino, plus long, et du Lukmanier beaucoup plus long encore, la seule route à voitures qui permette d'aller de Rhétie (les Grisons) en Italie en ne franchissant qu'une crête. Les routes de l'Engadine franchissent deux crêtes, et le Septimer n'a pas de route carrossable. La vallée de San Giacomo, sur le versant sud du Splügen, est aujourd'hui italienne, mais de 1512 à 1797 elle appartient, ainsi que Chiavenne, aux trois ligues rhétiques, qui l'avaient conquise sur le Milanais. De 1797 à 1805 elle fut incorporée à la République cisalpine, puis à la République italienne; de 1805 à 1814 elle passa au royaume d'Italie fondé par Napoléon, et à la chute de celui-ci, elle échut, avec Chiavenne, aux Habsbourg de Milan, qui durent à leur tour l'abandon-

ner en 1859 au roi de Sardaigne. Elle est aujourd'hui terre de la couronne d'Italie.

Au point de vue historique, de beaucoup le plus important col alpestre sur territoire des Grisons est le *Septimer* (2311 m.), bien qu'aujourd'hui il soit à peine connu, même de nom. Dès 1128, il est cité (du reste à faux) comme la montagne où le Rhin et l'Inn prennent leur source ; il est mentionné au XIII^e siècle par le minnesaenger Gottfried de Strasbourg dans son *Tristan* ; en 1330 il est désigné comme faisant frontière entre l'Allemagne et la Lombardie ; également dans les premières années du XIV^e siècle, il est cité comme limitant sur un point les possessions des Habsbourg. Le col lui-même est d'accès très facile et conduit de Bivio-Stalla, non loin du pied ouest du Julier, à Casaccia, au pied ouest de la Maloja, le plus haut village du val Bregaglia, vallée qui descend directement à Chiavenna. Les deux rampes d'accès sont faciles aussi. Du côté nord, deux routes relient Bivio-Stalla à Coire ; la plus pénible quittait la vallée à Thusis, d'où un sentier gravissait la pente nord de la gorge connue aujourd'hui sous le nom de col de Schyn pour aboutir à Tiefen Kastell, où il rejoignait l'autre route, plus commode, qui franchit la Lenzerheide (1551 m.) tapissée de bruyères après avoir longé le monastère prémontré de Churwalden, fondé au XII^e siècle. L'une et l'autre routes évitaient les terreurs de la Via Mala, qu'il fallait affronter pour atteindre soit le San Bernardino, soit le Splügen. De Bivio au sommet du col, la pente est régulière, et la descente sur Casaccia, si elle est plus raide, est aussi très courte et directe, et permet d'atteindre en peu de temps le seuil du fertile val Bregaglia. Il n'était donc pas *obligatoire* de franchir plus d'une crête au cours du voyage ; en outre et c'était là le gros avantage pratique de ce passage, la route entière de Coire jusque

près de Chiavenne (et même jusqu'à Chiavenne et au lac de Côme entre 1512 et 1797), se trouvait aux mains de l'évêque de Coire — le plus puissant des grands feudataires de Rhétie — ou de ses vassaux. L'évêque avait donc tout intérêt à encourager le trafic par cette voie, puisqu'il en retirait (lui ou ses représentants) les revenus sous forme de droits de passage et de taxes. On apprendra donc sans surprise qu'en 1359 l'évêque en charge, qui se trouvait être en même temps chancelier impérial, réussit à arracher de l'empereur Charles IV une interdiction formelle d'utiliser tout autre passage des Alpes dans cette région.

Le Septimer est mentionné à l'époque romaine par l'Itinéraire Antonin et la Table de Peutinger. La première traversée enregistrée par l'histoire est celle de Landulus, évêque de Trévise, en 895. La même année on cite le voyage de deux musiciens romains, qui traversèrent le Septimer pour se rendre de Rome à Saint-Gall, où ils allaient enseigner le nouveau « cantus romanus ». L'un des deux tomba gravement malade comme il passait le col. Plusieurs empereurs ont utilisé ce passage ; seuls le Brenner et le Grand Saint-Bernard en ont vu passer davantage. En fait, dans les premiers siècles du moyen âge, le Septimer était la grande route d'Allemagne en Italie. Il est parlé pour la première fois d'un hospice — il était fort modeste — sur le col à la date de 831. Ce refuge fut reconstruit au commencement du XII^e siècle par l'évêque de Coire, puis remplacé par un nouveau bâtiment en 1542. Il n'en reste aujourd'hui que des ruines, mais il est question de le relever à l'usage des skieurs, qui prennent aujourd'hui pendant l'hiver la place des pèlerins d'antan. Des tronçons d'un ancien chemin pavé peuvent encore se voir sur plusieurs points de la route et témoignent d'une excellente construction. On a cru longtemps qu'il s'agissait d'une voie romaine, mais il est aujourd'hui démontré que ces tron-

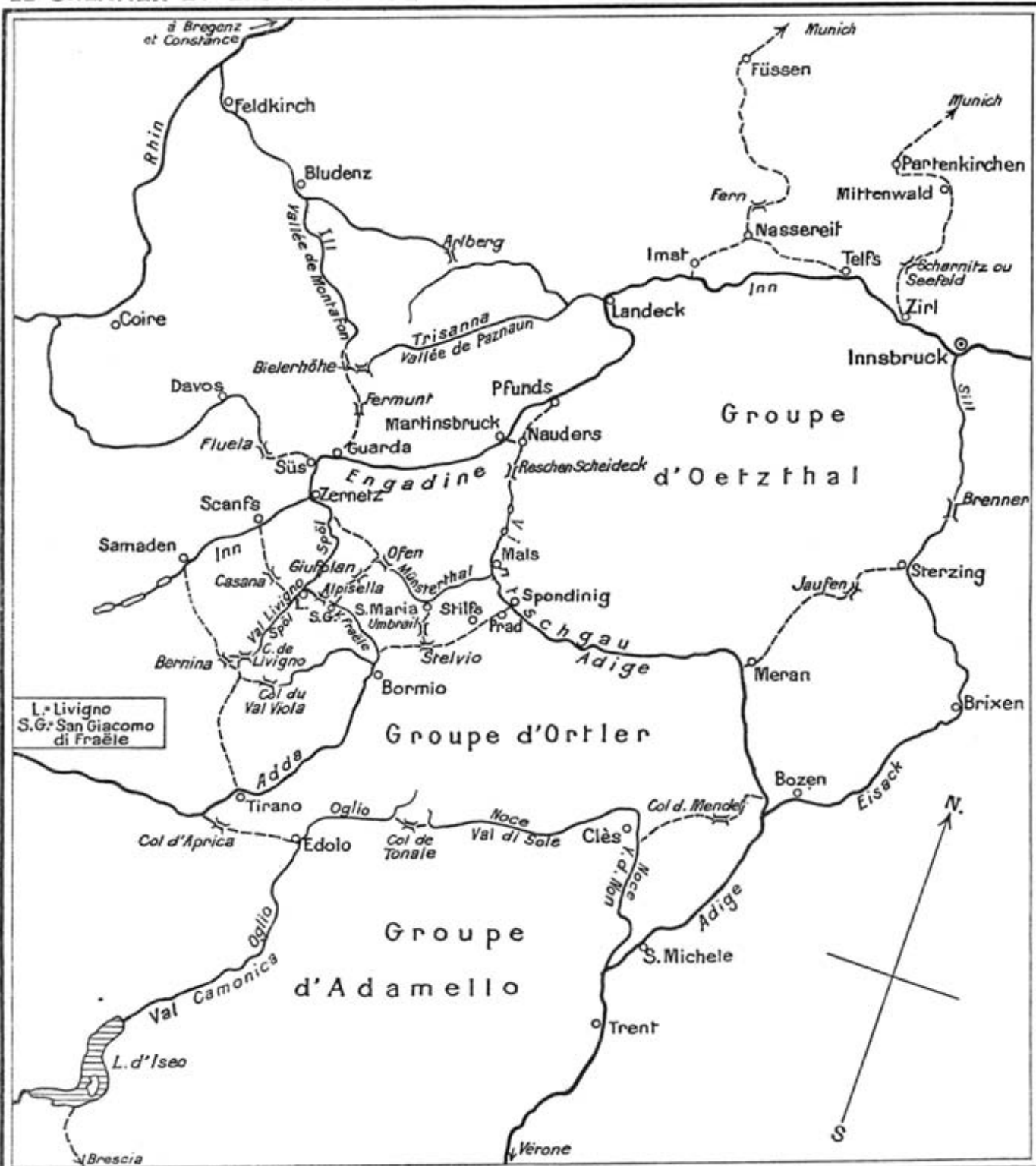
çons faisaient partie du nouveau chemin carrossable construit en 1387 par Jacob von Castelmur, haut fonctionnaire épiscopal dans le val Bregaglia et fermier des droits de passage sur le Septimer. Ces droits représentaient un revenu considérable. Comme de juste, la construction dans la première moitié du XIX^e siècle de bonnes routes à voitures au Splügen, au San Bernardino, au Julier et à la Maloja enleva au Septimer son ancienne situation privilégiée. Aujourd'hui, ce col ne reçoit la visite que de rares touristes. Et pourtant ce fut autrefois le rival des plus grands passages alpestres.

Comme nous l'avons indiqué en passant, les cols qui conduisent en Engadine n'ont qu'une importance régionale, excepté l'Ofen et la Flüela qui en est la continuation ; excepté aussi la Reschen Scheideck dans les Alpes orientales. Même l'ouverture à l'exploitation en 1903 d'un chemin de fer sur le *col de l'Albula* (2315 m.) n'a eu en vue que de faciliter l'accès à l'Engadine ; Cette ligne n'a aucun caractère international. Il en sera de même de la ligne projetée par le *col de la Maloja* (1817 m.), qui relie le fond de l'Engadine à Chiavenna. Deux mots d'éclaircissement ne seront pas superflus au sujet des deux grossiers piliers appelés « colonnes de Julius », qui se dressent au sommet du *col du Julier* (2287 m.). Sur l'origine historique de ces monuments il circule encore beaucoup d'idées fausses. On sait qu'en 1396 et en 1407, il n'y avait qu'une seule colonne en cet endroit, servant de borne-frontière. Entre 1538 et 1572, elle se brisa en trois morceaux. L'un des fragments disparut on ne sait comment, et à une époque indéterminée, entre 1618 et 1703, le second fut dressé en face du premier, en guise de deuxième colonne. Ces dates sont tirées d'écrits contemporains dont les auteurs avaient, soit traversé eux-mêmes le passage, soit recueilli le témoignage de voyageurs dignes de foi. La continuation naturelle du Julier

est, ou bien la Maloja dans la direction de Chiavenne, ou bien le *col de la Bernina* (2330 m.), dans celle de la Valtelline.

Dans le fouillis montagneux qui s'étend à l'est de la Bernina, le *Passo di Val Viola* (2460 m.) conduit d'un point peu éloigné du sommet du col de la Bernina dans la direction de Bormio. Plus importants au point de vue historique, à cause du rôle qu'ils ont joué en 1635 dans la campagne de Rohan contre les troupes impériales, sont les cols qui rayonnent dans diverses directions autour de la vallée de Livigno — on sait que cette vallée, bien que creusée sur le versant nord de la chaîne principale, et tributaire de l'Inn par le Spöl qui s'y déverse à Zernetz, est demeurée cependant italienne. Ce sont la *Forcola di Livigno* (2328 m.) au sud, qui conduit à la route de la Bernina, le *col de Casana* (2692 mètres) à l'ouest, qui conduit à Scanfs dans la haute Engadine, et le *col d'Alpisella* (2285 m.) à l'est, qui conduit à Bormio en passant par les sources de l'Adda et le vallon de Fraële.

Passons maintenant au *col d'Ofen* (2155 m.), qui relie Zernetz dans la basse Engadine à la vallée de Münster et par elle au Vintschgau, ou vallée supérieure de l'Adige en Tyrol, et au *col de la Flüela* (2388 m.), qui de Sûs, dans la basse Engadine, un peu plus de six kilomètres en aval de Zernetz, permet de se rendre à Davos et de là dans la vallée de la Landquart et au Rhin, près de 15 kilomètres en amont de Coire. Ces deux cols constituaient une route directe et relativement facile de Coire au Tyrol, même après qu'en 1652 la basse Engadine eût cessé d'être tyrolienne pour passer à la Suisse. C'est grâce au second, en particulier, que l'évêque de Coire put maintenir si longtemps son autorité sur le Vintschgau et la vallée de Münster. Il se peut que cette route ait été suivie en 1212 par l'empereur Frédéric II, bien que les probabilités soient en



faveur de l'itinéraire par Tonale, Aprica et le Septimer; elle fut peut-être choisie également par Sigismond en 1413. C'était toutefois un chemin assez écarté, situé qu'il était entre les routes bien plus fréquentées du Septimer, de l'Umbrail et du Brenner. Le col d'Ofen tire son nom de mines de fer (« ovens » ou « fuorn », hauts-fourneaux) exploitées dans le voisinage au xvi^e siècle et même avant. On l'appelle souvent par erreur col de Buffalora, ce nom étant celui d'un autre col (2354 mètres, appelé aussi *Giufplan*), qui mène à Bormio par le vallon de Fraële. La route de l'Ofen fut construite en 1870-1871 et celle de la Flüela en 1867, mais l'auberge près du sommet du col d'Ofen était bien connue au xvi^e siècle, et l'hospice de la Flüela est plus ancien que la route carrossable. Plus bas encore dans la basse Engadine se trouve le *col de Fermunt* (2802 mètres), très facile bien qu'en glace au sommet, très souvent pris jadis pour aller de Guarda, dans la basse Engadine, au fond de la vallée de Montafon dans le Vorarlberg, d'où l'on pouvait rejoindre la route de l'Arlberg à Bludenz, ou, en franchissant le col peu élevé de Bielerhœhe (2021 m.), se rendre dans la vallée tyrolienne de Paznaun et par là à Landeck.

Le dernier passage qui réclame notre attention dans les Alpes centrales est le *col de l'Umbrail* (2505 m.), qui porta aussi il y a longtemps les noms de « mons Braulius » (de saint Braulius, évêque de Saragosse au vii^e siècle), de « Juga Raetica » et de « Wormserjoch » (ce qui équivaut à col de Bormio, cette localité s'appelant Worms en allemand). L'Umbrail conduit par la vallée de Münster du fond de la vallée de l'Adige ou Vintschgau à Bormio, au fond de la vallée de l'Adda ou Valtelline. Sur son versant sud, une courte descente permet de rejoindre la route du *col du Stelvio* ou Stilfserjoch (2760 m.) à l'endroit où se trouve le quatrième refuge (cantoniera). Comme la rampe nord du Stelvio

est très rapide et raboteuse, alors qu'au contraire celle de l'Umbrail est relativement facile, c'est ce dernier passage qui au moyen âge servait de route principale entre le Vintschgau et le lac de Côme. Le Stelvio fut, il est vrai, traversé occasionnellement par des armées (en 1496, 1631 et 1634), mais on ne choisissait guère cette route qu'en cas de nécessité. La position relative des deux cols se trouva renversée, au moins momentanément, lorsque le gouvernement autrichien, qui en 1814 avait reçu la Valtelline après avoir dû abandonner en 1762 la vallée de Münster à la Suisse, eût construit, entre 1820 et 1825, la magnifique route à voitures du Stelvio, qui détient encore le record de l'altitude parmi les routes alpestres. Beaucoup plus récemment, le gouvernement suisse a construit à son tour (1900-1901) une bonne route carrossable qui conduit de la vallée de Münster par l'Umbrail au quatrième refuge de la route du Stelvio. On prétend qu'en ce faisant il ne fit que mettre à exécution une idée de Napoléon, qui avait donné à l'Umbrail la préférence sur le Stelvio. Cette route est la troisième des Alpes par rang d'altitude et la plus haute sur territoire suisse. Le deuxième rang revient à la route qui franchit le col du Galibier (2658 m.) dans les Alpes du Dauphiné. Chose curieuse : aucune de ces trois routes ne franchit l'arête principale des Alpes ; elles traversent toutes des éperons latéraux. Il ne faut pas oublier qu'entre 1762 (achat de la vallée supérieure de Münster) et 1797 (perte de la Valtelline), la route de l'Umbrail se trouvait d'un bout à l'autre sur territoire des trois ligues de Rhétie, c'est-à-dire pratiquement sur Suisse. Depuis 1859, le versant sud de l'Umbrail, comme celui du Stelvio, est italien. Le col de l'Umbrail servait principalement au trafic local entre le Vintschgau et la Valtelline. Il prit pourtant une importance politique considérable pendant la longue lutte qui se poursuivit de 1620 à 1639 (voir

chapitre VII) pour la possession de la Valtelline, voie de communication naturelle entre les Habsbourg de Milan et les Habsbourg du Tyrol. Il va de soi que l'Umbrail et le Stelvio perdirent toute valeur commerciale lorsqu'un chemin de fer situé entièrement en territoire autrichien eût été construit (1864-1867) par le Brenner. Désormais le commerce du Vintschgau suivit tout naturellement la vallée de l'Adige vers Botzen, où passait le chemin de fer, tandis que la Valtelline, italienne depuis 1859, chercha son débouché naturel dans la direction du lac de Côme à l'ouest. Mais cela ne doit pas faire oublier qu'au moyen âge l'Umbrail fut la grande route entre ces deux régions et que son rayon s'étendit même plus loin dans la direction du nord, par la Reschen Scheideck et le col de l'Arlberg, dont nous allons avoir à nous occuper.

III. ALPES ORIENTALES.

Dans cette partie des Alpes, le *col du Brenner* (1370 mètres) occupe une place privilégiée qui n'a d'analogue ni dans les Alpes centrales, ni dans les Alpes occidentales. Plusieurs parmi les autres cols de cette région (ainsi la Reschen Scheideck, l'Arlberg, le Tonale, l'Aprica, voire l'Ampezzo et le Plœcken) n'en sont en somme que les avenues ou les prolongements et en dehors de lui n'ont guère d'importance individuelle. Les choses changent lorsque nous poussons plus à l'est, vers cette partie de la chaîne qui se déploie un peu, pour reprendre notre comparaison, à la façon d'un éventail. Ici le voyageur qui des plaines de l'Italie veut se rendre dans celles de l'Autriche, est obligé de franchir successivement trois crêtes : la première au col d'Ampezzo ou au Monte Croce (Plœcken), à la Pontebba (Saignitz) ou au col de Predil ; la seconde à la Tauern de Radstadt et la troisième au col de Pyhrn ou par les gorges de Lueg.

A l'extrême limite orientale de ces ramifications se trouvent la forêt de Birnbaum et le Semmering, qui sont des moyens de contourner les derniers contreforts des Alpes plutôt que de les traverser et représentent ainsi le pendant de la route de Gênes à Marseille le long de la Méditerranée plutôt que des cols proprement dits.

L'histoire du Brenner se confond à peu près dans le temps avec celle des Alpes orientales, ou avec celle des relations entre l'Allemagne et l'Italie, qu'on envisage ces relations au point de vue politique, commercial ou militaire. Considérablement moins élevé que n'importe quel autre col de l'arête principale, situé de telle sorte qu'on y accède de chaque côté par des vallées rectilignes à pente unique, ce passage constitue une grande route toute tracée à travers les Alpes. Le premier fait authentique de son histoire est le passage en l'an 15 avant notre ère de Drusus, beau-fils d'Auguste, en route pour châtier les barbares du nord, et en particulier la tribu des Bréons, ou Breuni, immortalisés par un poème d'Horace et de qui ce col a pris le nom qu'il porte encore aujourd'hui. Par la suite, le Brenner devint une grande voie de communication, grâce à laquelle les Romains s'assurèrent maints succès, tant militaires que commerciaux. C'est probablement par cette brèche qu'au v^e siècle les Barbares inondèrent de leurs hordes les plaines de l'Italie. Au début de ce chapitre nous avons dit comment Charlemagne mentionne expressément la route « per Alpes Noricas » (ce qui ne peut désigner que le Brenner) dans le projet de partage de l'Empire entre ses trois fils qui date de 806. Plus tard, c'est par le Brenner que de préférence les empereurs vont à Rome ou en reviennent ; plus de la moitié de ces expéditions entre le ix^e et le xv^e siècles ont adopté cet itinéraire. Peu à peu, au fur et à mesure de l'absorption des petits vassalages par la dynastie des comtes de Tyrol,

le Brenner en vint à être un passage spécifiquement tyrolien. Ce fut surtout le cas à partir de 1363, lorsque le Tyrol eut passé aux mains de la puissante maison de Habsbourg. Désormais dépendant d'une unique dynastie, capable de l'utiliser à ses fins, cette grande voie de communication perdit dans une certaine mesure son caractère de route internationale, ouverte librement à tous les peuples, mais elle n'en prospéra pas moins, grâce au soin que prirent ses nouveaux maîtres d'y améliorer les moyens de transport. La curieuse vieille route, construite ou tout au moins grandement améliorée entre 1314 et 1317 par un entreprenant bourgeois de Botzen, Heinrich Kunter, avait substitué à l'ancien sentier romain, lequel passait bien au-dessus des gorges, entre Klausen et Botzen, un tracé nouveau suivant par le fond la vallée d'Eisack. Elle était toutefois mauvaise et raboteuse, aussi les voyageurs préféraient-ils souvent le raccourci par le *col de Jaufen* (2094 m.), qui porta primitivement le nom de « Mons Jovis », comme le Grand Saint-Bernard, puis au moyen âge celui de « Jouven », altération du précédent. Ce col, qui était probablement connu déjà des Romains, conduisit de la route du Brenner à Meran dans la vallée de l'Adige. La puissance grandissante de Venise sur terre ferme menaça au commencement du xv^e siècle la prospérité du Brenner, car les maîtres de la Vénétie donnaient tout naturellement la préférence au *col d'Ampezzo* (1544 mètres), dont la route passait par Bellune, la vallée de la Piave, Cortina et Toblach, à proximité du *col de Toblach* (1209 m.), qui relie la route du Brenner au fond de la vallée de la Drave. Par cette route, les marchands utilisaient sur un long parcours le territoire vénitien ; elle fut en outre de bonne heure praticable aux véhicules légers. Pour soutenir la concurrence, Sigismond s'appliqua à partir de 1483 à améliorer l'ancienne route de Kunter ; à coup de mines il réussit à la

rendre praticable aux voitures. Les souverains de Bavière secondèrent ses efforts en améliorant la chaussée sur le versant nord du passage. Mais ce ne fut pas avant 1772 qu'une véritable route carrossable au sens moderne fut construite au Brenner. Il va sans dire que les Habsbourg, à partir du jour où ils se furent assuré les territoires des évêques de Trente et de Brixen (en 1803, puis définitivement en 1814), s'employèrent plus activement que jamais à développer le trafic du Brenner, qui devenait une voie de communication de première importance entre le Milanais, la Vénétie (autrichienne depuis 1815) et l'Autriche proprement dite. Lorsqu'en 1859 le Milanais et la Vénétie occidentale furent perdus pour l'Autriche, lorsqu'en 1866 il en fut de même pour la Vénétie orientale, le Brenner cessa d'avoir pour les Habsbourg une importance politique; mais à ce moment il avait pris une importance commerciale telle qu'un chemin de fer y dût être construit entre 1864 et 1867. C'était la première fois qu'une ligne ferrée traversait la chaîne des Alpes. Ajoutons que la grande route de 1772 avait également été la première de son espèce.

Nous allons maintenant passer en revue les cols secondaires que nous avons appelés les avenues ou les prolongements du Brenner.

a) Du côté de l'ouest, nous trouvons deux paires de cols, qui pris isolément n'ont qu'une importance régionale, mais qui une fois couplés constituent assez bien une route à travers tel fragment de chaîne.

La première paire est formée du *col de Tonale* (1884 mètres) et du *col d'Aprica* (1181 m.). Le chemin qui franchit le premier part de la vallée de l'Adige un peu au nord de Trente et remonte la vallée de la Noce, qui dans sa partie inférieure porte le nom de Val di Non ou Nonsberg et dans sa partie supérieure celui de Val di Sole ou Sulzberg. A Cles il est rejoint par la route de Botzen descendant du *col de Mendel* (1360 m.); de là il

gagne le point culminant, non loin duquel, au bord de l'ancien sentier, se trouve l'hospice de Saint-Barthélemy fondé en 1127. Il descend ensuite à Edolo, au fond du val Camonica ou vallée de l'Oglio, qui conduit au lac d'Iseo. D'Edolo le col d'Aprica, peu élevé, donne accès à la Valtelline un peu en aval de Tirano. Celui qui choisit la route par ces deux cols doit se résigner à en traverser un troisième, le Septimer par exemple, avant d'atteindre le versant nord des Alpes. Ce qui à certaines époques a donné quelque avantage pratique à ce passage, c'est qu'il n'empruntait, à part un court parcours près d'Edolo (bergamasque, c'est-à-dire vénitien de 1428 à 1797 et autrichien de 1815 à 1859), que des territoires dépendant des princes-évêques de Trente et de Coire. Il devait donc presque nécessairement être choisi par les voyageurs à qui le Brenner était fermé, mais à qui par contre les princes-évêques étaient favorables. Tel paraît avoir été le cas de l'empereur Frédéric II en 1212 ; il choisit selon toute apparence cette route pour se rendre de Trente à Coire, accompagné dans sa marche accélérée par les évêques de ces deux diocèses. Il est probable que Frédéric I^{er} fit de même en 1166, mais Charles IV, en 1355, ne traversa que l'Aprica et Louis de Bavière, en 1327, se rendant de Trente à Bergame, choisit la route du Tonale.

Notre seconde paire de cols comprend la *Reschen Scheideck* (1494 m.) et l'*Arlberg* (1802 m.). La première conduit de Botzen à la vallée de l'Inn par Meran et le Vintschgau ou vallée supérieure de l'Adige. En descendant la vallée de l'Inn, on rejoint la route de l'Arlberg à Landeck. Celle-ci prend alors la direction de l'ouest et atteint la vallée du Rhin à Feldkirch, un peu au sud de Bregenz. Le premier de ces passages ne fait que doubler le Brenner, tandis que le second, pris isolément, est la route directe d'Innsbruck au Vorarlberg. Combinés, ils constituent entre Botzen et Constance

une communication plus directe que le Brenner. « Reschen Scheideck » est le nom généralement admis aujourd'hui ; mais jadis ce col est souvent appelé « Malsersheide », à cause de la grande étendue couverte de bruyère que l'on voit sur sa rampe sud, au-dessus de l'antique ville de Mals. Un autre nom, celui de col de Finstermünz, lui est aussi donné quelquefois ; il vient d'une étroite gorge qui se trouve à son pied nord et qu'on ne pouvait éviter de traverser entre Martinsbruck (aujourd'hui le dernier hameau suisse en basse Engadine, mais jusqu'en 1652 sur territoire tyrolien) et Pfunds à l'est. Aujourd'hui on atteint le col directement par une route carrossable qui est un chef-d'œuvre technique et qui laisse les gorges bien loin dans le bas. Une vieille tour qu'on voit encore dans les gorges témoigne de leur ancienne importance ; il fallait en effet de toute nécessité passer par là en suivant la rive de l'Inn, encadrée entre deux hautes parois de rochers. L'hospice de Saint-Valentin sur la Reschen Scheideck fut fondé en 1140 ; mais à l'heure qu'il est, il existe au sommet même du col un village, Reschen, habité toute l'année. Ce passage eut quelque importance au moyen âge, alors que l'évêque de Coire s'efforçait de maintenir son autorité au Vintschgau contre la puissance croissante des comtes de Tyrol. Quant à l'Arlberg, qui est mentionné pour la première fois en qualité de route de montagne en 1218, il gagna en importance plus tard, surtout après l'annexion du Tyrol par les Habsbourg en 1363. Dès 1375, la puissante maison ajoutait à ses domaines Feldkirch, puis Bludenz et la vallée de Montafon en 1394. Finalement, en 1451 et en 1523, elle acquit le comté de Bregenz, achevant d'établir sa domination sur le district qui se trouve « en avant » du col de l'Arlberg (Vorarlberg) pour le voyageur à destination d'Innsbruck, et sur la rive droite du Rhin de Coire au lac de Constance. On a prétendu qu'une route

romaine avait existé à l'Arlberg, mais cette opinion manque de bases sérieuses. D'autre part, il paraît probable que déjà en 945, Berengar II, roi d'Italie, passa les deux cols qui nous occupent pour se rendre de Souabe à Botzen. Un chemin muletier fut construit à l'Arlberg en 1309 ; la fondation de l'hospice de Saint-Christophe remonte à 1385. Ce passage servait surtout au transport du sel des salines de Hall près Innsbruck. Le chemin doit avoir été amélioré avant 1414, car nous savons qu'en cette année le pape Jean XXIII, se rendant au Concile de Constance, y passa en voiture légère. On ajoute même que la voiture versa et que Sa Sainteté fut lancée dans la neige (c'était en octobre). En 1499, puis pendant les guerres de 1632 à 1634, on effectua des réparations, mais elles restèrent partielles et ne donnèrent pas de résultats durables. La route à voitures actuelle fut construite par fragments entre 1785 et 1824, puis améliorée en 1848-1849, en vue de soutenir la concurrence des Suisses qui cherchaient à détourner sur la Thurgovie le trafic de Feldkirch. Le chemin de fer qui traverse le col en tunnel fut construit entre 1880 et 1884. Toutefois il reste que l'Arlberg fut, jusqu'à une époque récente, avant tout le « col du sel » ; aussi n'attachait-on pas grande importance à l'entretien de la route, surtout sur le versant occidental, ou du Vorarlberg. On peut relever deux résultats curieux de cette indifférence. D'un côté, la prospérité des filatures de coton au Vorarlberg (elles tirent leur matière première de Trieste) doit son origine à la construction d'une véritable route par-dessus le col et date par conséquent de 1785. De l'autre, le mauvais état permanent de cette route, surtout sur le versant ouest, peut être tenu pour responsable dans une large mesure de l'obstination avec laquelle les habitants du Vorarlberg, même en 1848 et en 1859-1860, ont toujours refusé de s'unir politiquement de façon plus étroite avec le Tyrol,

auquel ne les rattache qu'un lien administratif assez lâche. Il semblerait pourtant que l'incorporation complète du Vorarlberg au Tyrol dût être désirée pour toute sorte de raisons d'ordre pratique.

Le col de l'Arlberg, outre qu'il relie directement les vallées du Rhin et de l'Inn, et par suite les routes qui passent par Innsbruck et par Coire, met encore ces deux vallées en communications avec Munich et les plaines de Bavière au moyen des cols de *Fern* (1210 mètres), et de *Scharnitz* ou de *Seefeld* (1181 m.), qui jouent ainsi le rôle d'avenues à l'Arlberg.

b) A l'est du Brenner se trouve une autre paire de cols dont nous allons parler présentement. Nous avons déjà vu le premier, le *col d'Ampezzo* (1544 m.), qui relie Bellune à Toblach par Cortina. Son importance grandit avec celle de la puissance vénitienne sur terre ferme au commencement du xv^e siècle, car c'est par là que passait la route la plus directe vers le nord-ouest et l'Allemagne centrale. De bonne heure pourvu d'une chaussée praticable aux véhicules légers, il fut longtemps un redoutable rival pour la route du Brenner au sud de Brixen et pour le col de Pontebba à l'est. Mais c'était essentiellement une voie commerciale, par où les produits de l'Orient débarqués à Venise étaient dirigés vers le centre de l'Allemagne. Elle ne paraît pas avoir eu jamais de réelle importance politique ou militaire. Après que la vallée d'Ampezzo fut tombée aux mains des Habsbourg en 1517, ce passage devint de plus en plus spécifiquement tyrolien, ses deux versants se trouvant désormais sur territoire de la puissante dynastie. Le col d'Ampezzo ne s'est imposé à l'attention des touristes que depuis trente à quarante ans. La belle route carrossable actuelle a été construite en 1829-1830.

Plus à l'est se trouve notre second col, appelé indifféremment *col de Plæcken*, *Kreuzberg* ou *Monte Croce* (1360 m.), qui conduit de Lienz sur le cours supé-



rieur de la Drave à Udine (Frioul) par Mauthen et Tolmezzo. Ce col doit être soigneusement distingué d'un autre Monte Croce (1638 m.), situé un peu à l'ouest et qui relie Innichen, également dans la vallée supérieure de la Drave, à Cadore et à Bellune. Le Plœcken est un curieux petit col qui ne paraît avoir à aucune époque retenu l'attention autant qu'il le mériterait. Peut-être cela tient-il à ce que le voyageur se rendant d'Udine à Mauthen dans la vallée de Gail (Carinthie) devait, pour gagner la vallée de la Drave, traverser une seconde crête par le *col de Gailberg* (970 m.), et une troisième par le *col de Toblach* (1209 m.), si par Toblach il voulait se rendre dans le Pusterthal et rejoindre la route du Brenner. Une autre raison de ce dédain, c'est qu'à côté du Brenner, de l'Ampezzo et de la Pontebba, il avait à faire à trop forte partie. Cependant le Plœcken est décrit dans l'Itinéraire Antonin et de nos jours encore on peut lire près de son sommet non moins de trois inscriptions latines datant du deuxième au quatrième siècle de notre ère. Vers 567, il fut traversé par le poète gaulois Venantius Fortunatus, qui désigne le col de Gailberg (entre les vallées de Gail et de la Drave) sous le nom d'« *Alpis Julia* ». Dans le cas actuel ce nom s'explique de façon satisfaisante, car on le retrouve dans le nom italien (val Zellia) de la vallée de Gail. Le col principal est nommé « *mons Crucis* » dans des documents de 1184, 1234 et 1296, où l'on voit que ce passage était utilisé par les marchands désireux d'éviter les taxes perçues au col de Pontebba. Le Plœcken a joué un certain rôle dans des conflits locaux aux ^{xv}^e, ^{xvi}^e et ^{xvii}^e siècles. Un seul empereur l'honora de sa présence : Rupert, en 1401. Son importance commerciale fut toujours assez minime, sauf lorsque pour une raison ou pour une autre les cols voisins se trouvaient bloqués. Encore le peu de trafic qu'il possédait lui fut-il enlevé par la construction d'une route à voi-

tures (1836) puis d'un chemin de fer (1873-1879) à la Pontebba. Comme de juste, le versant sud de ce passage, d'autrichien qu'il était, devint italien avec le Frioul en 1866.

Le col de Plœcken, dont nous venons d'esquisser l'histoire, coupe l'arête principale des Alpes carniques, mais c'est une avenue du Brenner plutôt qu'un col indépendant ; aussi l'avons-nous rangé parmi les satellites du Brenner. Un peu plus à l'est se trouvent deux cols qui traversent la même arête — ligne de faite des Alpes et la plus méridionale des trois ramifications que forment ici les Alpes Orientales. Tous deux mettent en communication les régions du sud avec la Carinthie. Ce sont premièrement le *col de Pontebba*, ou Pontafel, ou col de Saifnitz (797 m.) et secondement, un peu plus à l'est, le *col de Predil* (1162 m.). Les routes par ces deux cols se rejoignent du côté nord à Tarvis, d'où une route unique continue sur Villach en Carinthie. Du côté sud, la route de la Pontebba part d'Udine et se trouve tout entière sur territoire italien depuis qu'en 1866 le Frioul dut être abandonné par l'Autriche. Elle suit la vallée de Fella ou de Ferro, appelée communément vallée de Canale. Le versant sud de la route du Predil, par contre, se trouve entièrement sur sol autrichien (comté de Goritz). Elle suit la vallée de l'Isonzo, où se trouve un village du nom de Canale, ce qui cause souvent une confusion entre les deux passages. En outre, la Pontebba est encore dans les Alpes carniques, tandis que le Predil se trouve presque à la limite des Alpes Juliennes. La Pontebba est pourvue aujourd'hui d'une ligne de chemin de fer extrêmement pittoresque, construite entre 1873 et 1879 ; le Predil n'a toujours qu'une route à voitures. Pour ces raisons et pour d'autres encore, — au nombre desquelles il faut mentionner l'altitude supérieure du second passage et sa situation moins abritée, — la Pontebba a toujours joué un rôle

historique plus important que le Predil. En fait, le Predil ne jouit de quelque notoriété qu'entre 1319 et 1348. A la première de ces dates, les bourgeois de Cividale obtinrent de l'évêque de Bamberg, qui peu après la création par l'empereur Henri II du diocèse en 1007 avait reçu de celui-ci le pouvoir temporel sur tout le versant carinthien des deux passages, l'autorisation de construire un chemin (il fut construit effectivement entre 1326-1327) par la « route nouvelle et peu fréquentée » du Predil. En 1348, un important éboulement coupa pour quelques années l'accès aux deux cols sur le versant nord. A peine les effets de ce désastre avaient-ils été réparés que commença la longue lutte entre les Habsbourg, maîtres de la Carinthie depuis 1335, et leur vassal l'évêque de Bamberg d'une part, et de l'autre le patriarche d'Aquilée, qui jusqu'à la perte de ses droits temporels au profit de Venise en 1418-1420, favorisait tout naturellement le Predil au détriment de la Pontebba. L'acquisition du comté de Goritz par les Habsbourg en 1500 donna au Predil le coup de grâce. La route de la Pontebba est décrite dans l'Itinéraire Antonin (peut-être aussi une allusion obscure de la Table de Peutinger se rapporte-t-elle à ce passage) ; une pierre miliare trouvée au sommet et quelques inscriptions sur divers points du parcours prouvent que ce col était fréquenté à l'époque romaine. Il fut peut-être traversé par Charles le Gros en 884 ; les rares empereurs qui parcoururent la région lui donnèrent la préférence : Henri IV en 1077 et 1097, Conrad III en 1149, Frédéric II en 1236, Charles IV en 1354 et peut-être une seconde fois en 1368 ; en 1158 il fut franchi par une partie de l'armée de Frédéric I^{er} et Napoléon I^{er} y passa en 1797 lors de sa hardie campagne contre l'Autriche, après que Masséna s'en fut assuré la possession par la force des armes.

De bonne heure la Pontebba eut aussi une impor-

tance commerciale considérable, ce que prouve le fait que les patriarches d'Aquilée conclurent, au sujet des taxes à percevoir sur ce passage, des traités, en 1184 avec le comte Henry de Tyrol et en 1234 avec le comte Meinhard de Tyrol et de Goritz. De divers documents, il résulte que ces taxes constituaient un revenu considérable. Les diverses stations de la route sont énumérées avec soin dans les itinéraires de plusieurs patriarches d'Aquilée aux XIII^e et XIV^e siècles. Un point intéressant doit encore être relevé : la Pontebba était la principale route commerciale entre Venise et le nord-est et c'est au commerce vénitien que ce passage devait son importance. Les habitants des localités au nord d'Udine remarquèrent l'analogie entre la profonde tranchée de la Fella, qui conduit au col et les canaux de Venise, et ce nom de « Canale », mal compris par les marchands allemands, fut transformé par eux en un nom propre, « Canal », ce qui fait que la route est souvent appelée « via per Canales ». Ce nom se rencontre pour la première fois en 1158, puis en 1234 ; mais plus tard il devint d'un emploi courant pour désigner le passage tout entier, avec des variantes comme « per Clusam », c'est-à-dire par la cluse ou gorge étroite, d'où le nom de Chiusaforte donné au village qui se trouve au portail sud des gorges de la Fella, où était le principal bureau de perception des taxes sur le versant méridional de la Pontebba.

Si nous passons maintenant à la seconde des trois ramifications formées par les Alpes à leur extrémité orientale, dite chaîne des Tauern, nous constatons que lors même que plusieurs des cols de cette chaîne, aujourd'hui désignés sous des noms spéciaux, comme Tauern de Mallnitz, Hohe Tauern, Tauern de Velb, furent très probablement connus des Romains, seuls toutefois les deux cols les plus orientaux, qui sont du reste beaucoup moins élevés que les autres, ont quelque

importance historique générale. Le premier, la *Tauern de Radstadt* (1738 m.), traversé aujourd'hui par une route carrossable, est placé sur la grande route de Klagenfurt à Salzbourg et figure en cette qualité sur la Table de Peutinger; on a découvert en outre à proximité des pierres miliaires romaines. Mais il a été impossible de savoir de façon certaine si des empereurs y ont passé. La *Sœlkscharte* (1790 m.) un peu plus à l'est figure peut-être sur l'Itinéraire Antonin, mais elle a toujours été éclipsée par la *Tauern de Radstadt* et ne possède encore à l'heure qu'il est qu'un chemin muletier.

La plus septentrionale des trois arêtes qui, à l'est des Alpes orientales, séparent l'Autriche de l'Italie, est traversée premièrement par le *col de Lueg* (518 m.), gorge profonde et étroite pourvue d'une route carrossable, par où passe la prolongation naturelle de la *Tauern de Radstadt* dans la direction de Salzbourg. Peut-être ce col est-il mentionné dans la Table de Peutinger. Le *col de Pyhrn* (945 m.) qui vient ensuite est de même la prolongation naturelle de la *Sœlkscharte* dans la direction de Linz. Sur le versant nord de ce passage se trouvait jadis un hospice fondé à frais communs vers 1190 par l'archevêque de Salzbourg et l'évêque de Bamberg. Cet hospice a donné son nom au village de Spital. Un tunnel a été ouvert sous ce col en 1906. Ces deux passages, de même que le *col de Fern* (1227 m.) et le *col de Scharnitz* ou de *Seefeld* (1181 mètres), qui tous deux relient la Haute-Bavière à la vallée de l'Inn un peu en amont d'Innsbruck, sont simplement des routes construites, — elles ne font parfois que longer une gorge, — à travers la dernière ondulation des Alpes calcaires (ou Préalpes) du côté septentrional, laquelle doit être considérée comme une voie d'accès aux Alpes plutôt que comme partie des Alpes elles-mêmes.

Pour compléter notre revue des grands cols histo-

riques des Alpes, il nous reste à jeter un coup d'œil sur deux routes qui, analogues à celle de la Turbie le long de la Méditerranée dans les Alpes occidentales, tournent plutôt qu'elles ne traversent les derniers éperons des Alpes à l'orient : la forêt de Birnbaum et la route du Semmering, que relie entre elles le *col de Loibl* (1370 mètres), entre Klagenfurt, sur un petit affluent de la Drave et Krainburg, sur la Save, à l'est de Laibach.

La *forêt de Birnbaum* n'est pas un col proprement dit, mais simplement une route à travers le grand plateau calcaire et boisé de la Carniole, laquelle atteint une altitude maxima de 883 mètres. Par là, le voyageur se rend par Wippach de Laibach en Carniole à Goritz sur l'Isonzo, au nord-ouest de Trieste et au nord-est d'Aquilée. Le chemin de fer existe aujourd'hui de Laibach par Ober Laibach (le Nauportus des Romains) à Loitsch. Cette dernière localité est reliée à Goritz par une route carrossable et de Goritz le chemin de fer continue sur Trieste. Cette route est décrite ou tout au moins mentionnée dans l'Itinéraire Antonin et dans l'Itinéraire de Jérusalem. La Table de Peutinger l'appelle « *Alpis Julia* » et Strabon « *Mons Ocra* ». Située à l'extrémité sud-orientale de la chaîne des Alpes, elle constitue un moyen rapide et facile de se rendre en Italie ; aussi fut-elle choisie par plusieurs des tribus barbares qui envahirent successivement ce pays, entre autres les Quades, les Ostrogoths, les Lombards, etc. La forêt de Birnbaum est la véritable « *Alpis Julia* », un nom que l'on a appliqué également au Mont-Genèvre à cause du passage de Jules César, au Julier dans la haute Engadine et au Gailberg, au nord du Plöcken. On va trop loin selon moi en disant, comme l'a fait il y a peu d'années un auteur allemand, que pour les Romains le Mont-Genèvre et la forêt de Birnbaum étaient les deux plus importants passages alpestres, vu que l'un et l'autre ouvraient un large champ à leur pénétration et à leurs con-

quêtes; mais il y a une part de vérité dans cette thèse.

Un dernier passage nous reste à voir : le *col de Semmering* (980 m.), qui se trouve sur la route directe de Vienne à Graz, capitale de la Styrie, et de là à Trieste par Marburg et Laibach. Ce col fait à l'angle nord-est des Alpes le pendant de la forêt de Birnbaum à l'angle sud-est. Une ligne de chemin de fer très remarquable, qui a fait négliger la route à voitures en 1728, a été construite au Semmering entre 1848 et 1854. Ce fut le premier chemin de fer qui traversa les Alpes. Il franchit le col par un tunnel de 86 mètres. A 180 mètres environ au-dessous du point culminant sur le versant sud-ouest, ou versant styrien, Ottakar V, marquis de Styrie, fonda vers 1160 un hospice qui rendit de grands services jusqu'en 1331. Sur l'emplacement de ce refuge existe aujourd'hui un hameau qui porte encore le nom de Spital. Il est vraisemblable que cette route facile et relativement peu élevée dut être connue de bonne heure, car les vallées de la Mur et de la Mürz qui y conduisent du côté de la Styrie en font la route naturelle entre cette province et l'Autriche. C'est même à cause de cela sans doute qu'on la trouve mentionnée dans des documents historiques moins souvent qu'on ne pourrait s'y attendre. Il est possible qu'en 1097 l'empereur Henri IV ait passé le Semmering lorsqu'il revint d'Allemagne par la Pontebba. Il est à peu près certain qu'en 1368 Charles IV choisit cette route en allant de Vienne en Italie également par la Pontebba.

Il ressort de cette brève revue des fastes des grands cols historiques des Alpes, que les passages célèbres dans l'antiquité et au moyen âge sont loin de se confondre toujours avec les passages les plus fréquentés de l'époque actuelle. Dans les Alpes occidentales, le Mont-Genèvre céda au moyen âge le pas au Mont-Cenis, aujourd'hui complètement détrôné par le chemin de fer qui lui a pris son nom, bien que construit à quelque

distance dans la direction de l'ouest. Le Grand Saint-Bernard, lui, n'a jamais perdu sa situation prédominante, en dépit du fait que la route à voitures n'y fut achevée que tout récemment. Le Simplon, qui eut sa période de gloire au moyen âge après qu'il eut rejeté dans l'ombre le col d'Antrona, jouit d'un regain de faveur depuis qu'un chemin de fer le traverse de part en part. Dans les Alpes centrales, la vogue du Gothard, bien que tardive, a suivi une ligne ascendante régulière et continue. Ce passage a fait complètement négliger les grands cols de Rhétie : Lukmanier, Septimer, Umbrail, etc., qui furent en leur temps très achalandés. Dans les Alpes orientales enfin, la situation du Brenner est assez analogue à celle du Grand Saint-Bernard, grâce à des avantages naturels du même genre et même supérieurs. Mais la plupart de ses « avenues » n'ont plus à l'heure qu'il est qu'une importance régionale. Quant aux chemins de fer du Semmering et de la Pontebba, ils ne font pour ainsi dire qu'effleurer la chaîne à son extrémité, ce qui les place en dehors du rayon d'influence du Brenner.

CHAPITRE IX

L'exploration des hautes Alpes

jusqu'à la fin de 1865.

Un pic de montagne est l'œuvre de la nature ; un passage alpestre est l'œuvre de l'homme. En d'autres termes, un sommet est un phénomène naturel, tandis qu'un « passage » ne mérite son nom qu'au jour où l'homme y passe effectivement, la nature eût-elle même marqué aussi clairement que possible l'endroit par où ce passage peut être effectué. Des motifs d'ordre pratique peuvent inciter l'homme à affronter un col de glacier, pourvu que celui-ci ne présente pas de trop grosses difficultés ; pour l'amener à gravir une cime, il lui faut par contre des motifs puissants d'un autre ordre. Le présent chapitre ne s'occupe que de hauts sommets et de cols de glacier. Remarquons tout d'abord que l'histoire de l'exploration des sommets est beaucoup plus facile à écrire que celle des cols de glacier. Certes, il n'y a pas de doute que des cols de ce genre furent traversés avant toute grande ascension proprement dite. Si, poussés par des mobiles utilitaires, les montagnards devaient chercher à passer les cols, ils ne paraissent que bien rarement avoir songé à s'attaquer aux sommets qui les entouraient, avant l'apparition des étrangers parmi eux. Aussi, alors que l'ordre chronologique natu-

rel nous invite à commencer l'histoire de l'exploration des hautes Alpes par celle des cols de glacier qui s'y rencontrent, il est en réalité beaucoup plus difficile de se renseigner au sujet de ceux-ci qu'au sujet des sommets eux-mêmes. Le nom d'un col de glacier sur la carte, l'indication d'un chemin franchissant ce col, sont la preuve que quelqu'un a réellement passé par là. D'autre part, le fait de citer un sommet dans un récit, ou de le faire figurer sur une carte ne prouve en aucune façon que ce sommet a été gravi, car les pics ont reçu leur nom de ceux qui les regardaient d'en bas, tandis que les cols ne recevaient le leur que de ceux qui les traversaient. Encore ne le recevaient-ils pas toujours d'emblée, car les chroniqueurs se bornent souvent à noter que « la montagne peut être franchie entre tel et tel endroit » ; ce n'est qu'à une époque relativement rapprochée de nous qu'on s'est avisé de désigner les cols sous des noms spéciaux.

On a calculé qu'avant 1600, une vingtaine de cols de glacier étaient connus dans les Alpes ; qu'une nouvelle vingtaine avaient été découverts en 1700 ; que vingt-cinq cols nouveaux portaient enfin en 1800 le total à 65 environ. Notons que dans ce nombre figurent des cols comme le Monte Moro, le Muretto et le col de Gries. Et pour arriver à ce chiffre, on est obligé de rassembler patiemment de rares allusions éparses, car les cartes, jusqu'en 1800, ne mentionnent qu'une faible partie des cols de glacier dont la traversée avant cette date est certaine. L'atlas suisse de Weiss, par exemple, (1786-1802) n'en porte que quatre pour toute la Suisse, tandis que l'atlas du Tyrol de Peter Anich (1774) en porte huit pour ce seul district, à l'exclusion du reste des Alpes orientales. Cependant, dans les Alpes françaises et italiennes, un nombre relativement considérable de véritables cols de glacier sont mentionnés expressément avant 1800. Ainsi un document de 1673 où sont énumé

rées les limites de la commune de Saint-Christophe, dans les Alpes du Dauphiné, — la plus grande de France après celle d'Arles, — ne cite pas moins de cinq cols de glacier. La carte du diocèse de Grenoble, par Beaurain (1741), porte quatre de ceux-ci, auxquels elle en ajoute trois autres. La carte de Bourcet (1749-1754) porte cinq cols de glacier, dont l'un figure pour la première fois sur la carte de Paulmy (1752). Et pourtant, même à l'heure qu'il est, les cols de glacier de cette région sont rarement traversés par les touristes : la première *traversée* connue d'un de ces cols à l'actif d'un touriste date de 1834. C'est donc par pur hasard que tant de détails nous sont parvenus au sujet des cols de ce district écarté, et cet accident donne à penser que dans d'autres districts bien des cols ont pu être connus des gens du pays alors même qu'il n'en est parlé dans aucun document venu jusqu'ici à la lumière. Ainsi en 1206 l'évêque d'Aoste, qui était en même temps seigneur de Cogne, octroya à certains habitants de Cogne la jouissance de pâturages situés sur l'autre versant du col de Teleccio, qui devait nécessairement être traversé pour que les pâturages pussent être utilisés. Vers 1250, le comte de Biandrate, dont l'autorité s'exerçait sur les deux versants du Monte Moro, envoya ses serfs de Macugnaga coloniser la vallée de Saas, mais le document qui mentionne cette mesure ne parle pas du col lui-même. En 1252, le col de Fenêtre de Bagnes, qui conduit d'Aoste à la vallée de Bagnes, devait être connu, puisqu'en cette année Amédée IV, comte de Savoie, octroya au seigneur de Quart, dans la vallée d'Aoste, la jouissance de pâturages situés dans la partie supérieure de la vallée de Bagnes. Le col de Futschœl, qui relie la basse Engadine à la vallée de Paznaun, — les deux vallées étaient alors tyroliennes; seule la seconde l'est encore, — était certainement connu en 1383, car en cette année le village de Galtür, dans la vallée de Paznaun, fut autorisé à

avoir son propre prêtre desservant pour l'église construite en 1359, alors que jusque-là il avait fait partie de la paroisse d'Ardez dans la basse Engadine ; la raison donnée pour cette séparation est la difficulté des communications entre les deux localités en hiver. D'autre part, quelques cols de glacier ont de très bonne heure été désignés nettement par un nom. Ainsi il est parlé en 1352 et en 1380 de « la Croix sur la montagne neigeuse », entre les vallées de Lœtschen et de Gastern. Ce col, aujourd'hui connu sous le nom de col de Lœtschen, est appelé « Gandegg » en 1366, en 1384 et en 1419, à propos de combats qui s'y livrèrent entre Valaisans et Bernois.

C'est sans doute au fait que pendant des siècles la Savoie et le Piémont furent sous un même gouvernement que l'on doit de trouver, au cours des soixante dernières années du XVII^e siècle, non moins de six cols de glacier mentionnés, sur des cartes ou des documents, dans la grande chaîne que forme la ligne de faite entre le Mont-Cenis et le Petit Saint-Bernard. Cinq de ces cols figurent dans un très remarquable mémoire (publié pour la première fois intégralement par l'auteur de ces lignes en 1904 dans son ouvrage *Josias Simler et les Origines de l'Alpinisme jusqu'en 1600*, pages 269*-327*) relatif à la vallée d'Aoste. Ce mémoire fut élaboré par un certain P.-A. Arnod, fonctionnaire ducal, à l'intention de son maître le duc de Savoie, spécialement en vue d'établir la nécessité de construire des fortifications pour empêcher les Vaudois exilés de quitter la Suisse et de regagner leurs vallées natales, autour de Pignerol. Dans ce mémoire, qui porte la date de 1691-1694, sont énumérés ou décrits dix-sept cols de glacier autour de la seule vallée d'Aoste. Sur ce nombre, deux méritent de nous arrêter. L'un est le *col du Géant*, entre Courmayeur et Chamonix. Ce col figure sous le nom de « Col Major » sur plusieurs cartes à partir de 1648 ;

il est donc sûr qu'il était connu à cette date. En 1689, Arnod essaya en personne de « rouvrir » ce passage légendaire. Il prit comme compagnons trois hardis chasseurs, procura à sa troupe des crampons pour les pieds et des crochets de fer pour les mains, des haches ; mais en fin de compte il dut renoncer à faire la descente sur Chamonix, arrêté par d'immenses crevasses, probablement au point connu aujourd'hui sous le nom de « séracs du Géant ». Si l'on veut bien réfléchir que depuis ce moment jusqu'en 1787, année où Bourrit effectua le passage, l'histoire ne mentionne aucune traversée authentique du Géant, on se rendra compte de ce que la tentative d'Arnod exigeait d'audace.

Un autre col que le même Arnod décrit avec abondance de détails (sans qu'on puisse savoir pourtant de façon certaine s'il y passa lui-même) est le *Saint-Théodule*. Il parle d'une ancienne statue du saint grossièrement sculptée en bois que les Valaisans avaient érigée au haut de leur versant du passage et, fait extrêmement curieux, donne au col le nom de « Monservin » qu'il garde à ce jour et qui passa ensuite au puissant Matterhorn voisin. Ce dernier porte en effet le nom de Cervin dans la vallée d'Aoste. Le Saint-Théodule, — il partage cette particularité avec le Hochjoch, dans le district d'Oetzthal des Alpes tyroliennes, — est le type d'un col de glacier dans les Alpes. Si nous écartons comme douteuses certaines allusions plus anciennes, nous constatons que ce col est mentionné par les quatre grands topographes suisses du xvi^e siècle : Aegidius Tschudi, en 1538 et en 1572 ; Johannes Stumpf en 1548 ; Sébastien Münster en 1550, et Josias Simler en 1574. Ce dernier traduit le nom de « le glacier », donné au passage par les trois autres (ils l'appellent aussi « Mons Sylvius ») par « Rosa », une déformation du mot « roesa », qui signifie « glacier » en patois de la vallée d'Aoste et sert aujourd'hui à désigner le point

culminant de cette vaste mer de glace, soit le Monte Rosa ou Mont-Rose. Pourtant, bien que cet authentique col de glacier ait été si bien connu à l'époque, on n'a de relation certaine qu'au sujet de deux traversées antérieures à celles de H.-B. de Saussure, en 1789 et en 1792, lesquelles firent connaître ce passage à tous. Vers 1528, Tschudi y passa en personne. L'un des deux Thomas, de Bex, qui cherchaient des plantes pour le grand botaniste Albert de Haller, y passa également, peut-être par deux fois, entre 1758 et 1767. Il est même possible qu'ils l'aient passé tous deux.

Les détails qui précèdent relatifs à certains cols de glacier donnent à penser que, selon toute probabilité, des recherches plus approfondies, avec ici et là des trouvailles heureuses, pourraient augmenter le stock de nos connaissances sur ce chapitre. Ils rendent très vraisemblable en outre que les montagnards ont dû connaître de longue date un nombre de cols de glacier (sans doute parmi les moins difficiles) beaucoup plus grand qu'on ne le croit communément.

Laissons maintenant les cols de glacier pour nous occuper des sommets. Dès une époque très reculée, nous trouvons plusieurs de ceux-ci désignés par un nom, mais, comme nous l'avons remarqué déjà, cela n'implique nullement que ces cimes aient été gravies à la date où elles sont mentionnées. Le Mont-Viso est la première montagne qui ait attiré l'attention des gens du bas, car il est très visible de la plaine du Piémont. Il y est fait allusion, sous le nom de Vesulus, par Virgile, Pomponius Mela, Pline l'Ancien et Solinus parmi les auteurs de l'antiquité, ainsi que par Martianus Capella au v^e siècle et par Chaucer au xiv^e. L'auteur de ces lignes est d'avis que la « roche blanche » (*rupes alba*) dont il est question dans la charte de fondation, datant de 1091 environ, du prieuré bénédictin de Chamonix



LE MONT-BLANC, PRIS DU CONTREFORT N.O. DE L'AIGUILLE DU GÉANT

désigne le Mont-Blanc, bien que d'autres aient soutenu qu'il s'agit d'une « Roche blanche » dans le voisinage de Servoz. C'est en tout cas le Mont-Blanc qui est désigné sur des cartes et dans des récits du XVII^e siècle à partir de 1606 sous le nom de « Montagne maudite » (nom qui paraît quelquefois s'appliquer au Buet, alors que le narrateur a probablement le Mont-Blanc en vue), et en 1581, puis à partir de 1648, sous celui de « Les Glacières ».

Le nom aujourd'hui si familier de « Mont-Blanc » (probablement le nom local) n'a pu être découvert avant 1742 (texte d'une lettre de Pierre Martel) et 1744 (carte jointe à la traduction anglaise de la dite lettre). Le nom de « Mont-Malay » (variante de « Montagne maudite ») paraît pour la première fois sur la carte de Du Val (1644) ; cette appellation fait place, à partir de 1773-1776, à celle d'« Aiguille du Géant », qui désigne aujourd'hui une remarquable aiguille de la chaîne du Mont-Blanc. Dans l'Oberland bernois, l'Eiger est mentionné pour la première fois dans un document de 1252, le Balmhorn dans un autre de 1366 ; le Bietschhorn par Stumpf en 1548. En 1577-1578, Thomas Schœpf, tant dans son texte que sur sa carte, ajoute plusieurs pics à la liste, entre autres le Finsteraarhorn (qu'il appelle « Schreckshorn »), le Schreckhorn (appelé « Mettelberg »), la Jungfrau, le Wetterhorn, le Wildstrubel (appelé « Raetlisberg »), le Wildhorn (« auf der Gelten mons »), l'Oldenhorn, le Gross Lohner, la Dent de Jaman, etc. Toutes ces sommités font ici leur première apparition connue dans un texte ou sur une carte. Plus à l'est, le Piz Linard, dans la basse Engadine, est mentionné en 1572 par l'historien local Ulrich Campell sous le nom de « Pitz Chünard », d'après une légende relative à un certain chasseur nommé Conrad, qui y serait monté et aurait planté au sommet une croix d'or. Dans les Alpes orientales, le Gross Glockner est cité en 1562, en 1583

et en 1611, désigné par des noms en dialecte local. L'Ortler ne paraît pas, semble-t-il, avant la publication de l'*Atlas tyrolensis* d'Anich en 1774. Dans cet atlas figurent aussi la Presanella (« Presserela Mons »), ainsi que la plupart des principaux sommets des Dolomites : la Marmolata, le Cimone della Pala, la Cima di Venezia, le Sass Maor, le Pelmo, le Monte Cristallo, la Tofana, le Sorapiss, le Piz Popena, les Drei Zinnen. Ceux-ci sont désignés sous leurs noms actuels avec seulement, dans quelques cas, des variantes orthographiques légères. Mais Anich, bien que mentionnant la Wildspitze dans le groupe d'Oetzthal, et la Dreiherrenspitze dans le district du Gross Venediger, ne parle pas du Gross Venediger lui-même, dont la première mention connue remonte à 1797. En cette même année paraît pour la première fois le nom de l'Adamello. Si nous sautons à l'autre extrémité des Alpes, nous voyons que le nom de « Mont Produissant » (l'orthographe varie) est donné sur plusieurs cartes des XVII^e et XVIII^e siècles au grand massif qui comprend les Ecrins, l'Ailefroide et le Pelvoux. Parfois il désigne les Ecrins seulement. La carte de Bourcet (1749-1754) appelle les Ecrins « Montagne d'Oursine » et donne le nom de « Grand Pelvoux » à l'Ailefroide, laissant le Pelvoux lui-même sans nom aucun. D'autre part, elle porte pour la première fois la Meije, mais sous le nom d'« Aiguille du Midi ». Le nom de Meije n'apparaît qu'en 1830 et encore comme surnom. Chose bizarre, les Ecrins n'ont jamais été clairement distingués du Pelvoux avant 1830 ; le Pelvoux est distingué de l'Ailefroide pour la première fois en 1858. Et c'est précisément dans ce district, où trois des plus hauts sommets sont ainsi confondus, que nous trouvons (voir plus haut) mention expresse de cinq cols de glacier dès l'année 1673. Cette disparité de traitement montre combien dépend du hasard en ces matières, car les gens du pays ne pouvaient autrement que distin-

guer ces trois sommets, pour peu qu'il les aient regardés. Mais des étrangers voyageant dans la contrée ou relevant la carte du district pouvaient bien les confondre, et c'est malheureusement par les étrangers que nous sont venus les quelques renseignements que nous possédons au sujet des noms attribués jadis aux montagnes et aux cols.

La liste assez longue que nous venons de donner montre qu'à partir du XVI^e siècle un certain nombre de hautes sommités étaient déjà individualisées et distinguées de leurs voisines par des noms spéciaux, bien que suivant une méthode assez arbitraire et inconséquente. Mais à la seule exception du Piz Linard et de son légendaire Conrad, aucune n'avait encore trouvé son vainqueur.

I. ASCENSIONS ANTÉRIEURES A 1760

Nous allons maintenant énumérer quelques hautes sommités, ou sommités neigeuses (ce qui exclut le Mont-Ventoux, le Niesen, le Stockhorn, et autres pointes du même genre) dont l'ascension fut faite à une époque ancienne. Cette liste ne comprend, jusqu'en 1760, qu'environ une demi-douzaine de cimes, ainsi qu'on le constatera en consultant la liste chronologique donnée à la fin du volume sous Appendice II.

Dans l'église cathédrale de Suse existe à ce jour un remarquable triptyque de bronze représentant la Madone et l'enfant Jésus, entre saint Georges à cheval et saint Jacques, qui présente à Marie un guerrier agénouillé. Ce chevalier est censé figurer un certain Bonifacio Rotario, d'Asti, dont tout ce que nous savons est contenu dans la légende gravée au-dessous du triptyque. De celle-ci il appert qu'un homme de ce nom « porta ici ce triptyque en l'honneur de Notre-Seigneur et de Notre-Dame le 1^{er} septembre 1358. » « Ici » s'ap-

plique au pic de la ROCHEMELON (3537 m.), qui s'élève dans les Alpes Graies à l'est du col du Mont Cenis. Au sommet de cette montagne existe toujours une chapelle, où une messe est célébrée chaque année le 5 août (fête de Notre-Dame des Neiges). A cette occasion le triptyque y est porté solennellement en procession. Au sujet des raisons qui poussèrent Rotario à accomplir son étrange prouesse, il existe plusieurs légendes plus ou moins fantastiques. Mais on sait que dès le XI^e siècle les moines du grand monastère bénédictin de Novalesse, au pied sud-ouest de la montagne, avaient échoué dans une tentative de gagner le sommet, où ils espéraient trouver un trésor laissé là par un certain roi Romulus. Il y a donc des chances que Rotario ait eu en vue un but analogue. Au XI^e siècle, la montagne est appelée « Mons Romuleus » ; le nom usuel paraît pour la première fois en 1494. Comme cette sommité est libre de neige sur le versant de Suse, l'ascension en est remarquablement facile eu égard à l'altitude. Sur le versant savoyard existe un glacier d'une certaine étendue, qui n'empêche pourtant pas les pèlerins de se rendre à la chapelle de ce côté aussi. Un peu à l'ouest de la Rochemelon, au delà du tunnel dit du Mont Cenis, se dresse un autre pic, le MONT-THABOR (3182 m.), également surmonté d'une chapelle où la messe est célébrée chaque année vers la fin août. On sait que cette chapelle fut reconstruite en 1694, mais on ignore quand prit son origine ce pèlerinage, rival de celui de la Rochemelon. L'ascension du Mont-Thabor est encore plus facile que celle de la Rochemelon.

Si la Rochemelon fut la première conquise parmi les cimes des Alpes, son histoire est loin d'égaler en intérêt celle d'une pointe beaucoup moins élevée, le MONT AIGUILLE (2097 m.), dont la paroi abrupte s'élève à 58 kilomètres au sud de Grenoble. Comme le Roraima, dans la Guyane anglaise, cette montagne consiste en un

plateau herbeux à peu près plat au sommet de pentes rocheuses si raides qu'il faut être bon grimpeur pour s'y hisser sans l'aide de la corde. On l'appelait dans la région « un des Sept Miracles du Dauphiné » et elle est mentionnée pour la première fois en 1211 par le chroniqueur anglais Gervase de Tilbury. Elle passait pour tout à fait inaccessible et porta effectivement le nom de « Mons Inascensibilis ». Nous possédons par bonheur l'extraordinaire lettre, écrite le 28 juin 1492 sur le sommet même par le premier qui vint à bout de cette curiosité naturelle, Antoine de Ville, seigneur de Domjulien et de Beaupré (deux seigneuries de Lorraine). Nous avons en outre d'autres récits contemporains de son exploit. Voici le texte de la lettre d'Antoine de Ville, dont nous respectons scrupuleusement l'orthographe et la forme archaïque ; on aimerait savoir de quel genre étaient les « subtilz angins » dont il parle.

Lettre de Antoine de Ville au Parlement de Grenoble, écrite le 28 juin 1492 au sommet du Mont-Aiguille.

Monsieur le Président, je me recommande à vous de bon cuer. Quant je party du Roy, il me chargea faire essayer se on pourroit monter en la montaigne que on disoit *inascensibilis*, dont par subtilz angins j'ai fait retrouver la fasson de y monter à la grace Dieu ; et y a troys jours que je y suis et plus de diz avec moy, tant gens d'église que aultres gens de bien, avec ung escaleur du roy, et n'en partyray jusques ce que j'aye une responce, affin que, si si voles envoyer quelques gens pour nous y voir, que faire le puysses, vous avysant que vous trouverez peu d'ommes que quant ils nous veirront dessus et qu'ilz veirront tout le passage que j'ey fait faire que y ousent venir, car scet le plus orrible et expovantable passage que je viz james ne homme de la compagnie. Je vous le fes assavoir affin que en estant asserainé à vostre plaisir le veulles escrire au roy par mon laquays pourteur de cestes, et je vous assure que vous lui feres grant plaisir et à moi aulcy, et vous devez estre seur, si je peusse rien pour vous, le feray, au plaisir Nostre Seigneur que vous doint ce que plus desires. Escript le xxviii^e jour de juing sur l'Agulle-fort, dyt *mons inscensibilis*, car le peuple du pays l'appellet l'Agulle, et pour ce que ne le sceroyt oblyer, je l'ay fait nommer ou nom du Paire, du Filz, du Saint Sperit et de saint Charlesmayne pour l'amour du nom du roy, et ay fet dire la messe dessus et mettre troys grans croys au cantons. Pour vous deviser de la montaygne ella par le dessus une lieu françoise de {tour} ou peu s'en fault, ung cart de lieu de longueur et u[ng] traict d'arbaleste de travers et est couverte d'ung [beau] pré par dessus, e avons trouvé une belle gareyne de chamoys qui jamays n'ent porront partyr et des

pet[its] avec eulx de cette année, dont s'en tua ung maugré nous à nostre entrée, car jusques a ce que le Roy aylt aultrement ordonné, je n'en veux point laisser prendre. Il y a a monter dymye lyeu par eschelles et une lieu d'aultre chemein, et est le plus beau lieu que vites jamais par dessus.

Le tout vostre,

DOMPJULIEN.

Cette expédition, si l'on considère la date (de peu antérieure à la découverte de l'Amérique, ou du moins des îles Bahama, par Colomb, le 12 octobre 1492), est un des faits les plus remarquables dont fassent mention les annales de l'alpinisme. Cette singularité a décidé l'auteur de ces lignes à faire photographier et à reproduire en fac-similé dans son *Josias Simler* (Grenoble 1904), les cinq documents originaux y relatifs (quatre ne figurent que dans l'édition de luxe).

Après l'étonnante expédition de 1492, d'où se dégage un parfum moyenâgeux bien caractéristique, il nous faut attendre longtemps avant de rencontrer la relation authentique d'une nouvelle « première », et lorsqu'enfin nous la rencontrons, nous ne pouvons espérer y retrouver la même note sensationnelle et le même frisson. Le voyageur suisse J.-J. Scheuchzer, auquel nous reviendrons tout à l'heure, nous dit qu'en 1707 son ami Rodolphe de Rosenroll (issu d'une vieille famille de Thusis), fit l'ascension du PIZ BEVERIN (3000 m.), un des principaux sommets du chaînon à l'ouest de Thusis et de la Via Mala. Seule la dernière heure de grimpeée présenta de sérieuses difficultés, dues au vent violent qui soufflait, à l'absence d'arbrisseaux auxquels s'accrocher, ainsi qu'à la nature meuble et sans consistance du terrain sur cette partie de la montagne. L'ascensionniste, qui paraît avoir été seul, avait porté jusqu'au sommet un baromètre avec lequel il put effectuer des observations. Il fut favorisé par un temps clair et jouit d'une vue étendue. Rien n'indique que ce fut là une « première », mais c'est certainement la première ascension de ce sommet dont il existe un récit. D'autre

part, l'ascension à une date imprécise entre 1716 et 1742 de la SCESAPLANA (2969 m.), à l'extrémité occidentale de la chaîne du Rhætikon et au nord-est de Ragatz, n'a aucune prétention à la nouveauté. Mais le récit qu'on en possède est le premier qui nous soit parvenu d'une visite à ce superbe belvédère, sur lequel existe un glacier véritable mais inoffensif. L'ascensionniste, dans ce cas, était un nommé Nicholas Sererhard (1689-1756), auteur d'une *Description des Grisons* publiée en 1742. Il était originaire de Küblis et fut de 1716 à 1756 pasteur à Seewis, deux villages du Prättigau ou vallée de la Landquart, qui longe la Scesaplana du côté sud. Dans son ascension il avait été accompagné par deux autres individus. Il parle avec révérence de l'« horrible grand glacier » que la caravane dut traverser et marque une grande surprise d'y avoir recueilli des coquilles de noix, des cheveux, des crins de cheval et des copeaux, que le vent y avait amenés. Il donne une description détaillée du panorama qui s'offrit à sa vue, le Tœdi surtout retenant son attention. La descente se fit par le Lünersee.

Le dernier sommet que nous trouvions avant 1760 est le TITLIS (3239 m.), le pic bien connu qui domine la vallée d'Engelberg. La première ascension en fut faite en juillet 1744 par quatre paysans d'Engelberg. Deux de ceux-ci vivaient encore en 1767, et en cette année le sous-prieur de l'abbaye recueillit de leur bouche des détails complets au sujet de leur exploit, vieux de 23 ans. Il semble que la caravane ait suivi la route aujourd'hui usuelle par le Trübsee et le glacier qui se trouve au-dessus. Les ascensionnistes avaient armé leurs pieds de crampons, s'étaient munis de bâtons pour sonder les crevasses cachées et s'étaient attachés les uns aux autres au moyen d'une corde. Ils plantèrent une grande perche au sommet, dans un trou creusé dans la glace, et y fixèrent deux grands morceaux d'étoffe

noire qui furent pendant longtemps distinctement visibles du village et du monastère, témoignant du succès de cette aventureuse entreprise.

Il ne rentre pas dans le plan de ce chapitre de retracer le développement graduel du goût pour les beautés de la montagne. Nous nous bornerons à raconter comment et pour quelles raisons les hauts sommets et les cols de glacier des Alpes ont été l'un après l'autre vaincus au cours des années. Toutefois cette étude serait incomplète si l'on n'y parlait pas de J.-J. Scheuchzer (1672-1733), de Zurich, homme très érudit et « Fellow » de la Royal Society. Il était médecin officiel de la ville de Zurich et y professait à l'école Caroline. Entre 1702 et 1710 (1708 excepté), il fit une série d'expéditions dans les montagnes de son pays natal. La chronique de son exploration au cours des trois premières années fut publiée à Londres en 1708 munie de l'« imprimatur » de Sir Isaac Newton, alors président de la Royal Society. Ce récit, allongé de la relation d'autres expéditions postérieures, parut en quatre volumes à Leyde en 1723. En 1716, Scheuchzer avait publié son *Helvetiæ Stoechiographia, Orographia et Oreographia*, dans laquelle il a réuni tout ce que l'on savait de son temps au sujet des sommets et des cols de la Suisse, mettant ainsi à jour le *De Alpibus Commentarius* de Josias Simler (1574). Pourtant Scheuchzer n'a aucun titre à être considéré comme un grimpeur. Le seul col de glacier qu'il ait passé est le Segnes (un des plus faciles) ; il a traversé deux fois la Gemmi, avant l'amélioration du sentier en 1740-1741 ; il a enfin passé le Jochpass. Son unique sommet est un des contreforts du Pilate. Mais ses récits ont énormément contribué à stimuler le goût naissant pour les courses de montagne, de sorte qu'en un sens Scheuchzer a droit à une place parmi les premiers pionniers de l'alpinisme. Il a noté tous les phénomènes dont il fut témoin dans la montagne au cours

de ses excursions et à propos de sa description du glacier du Rhône il a résumé tout ce que l'on savait à l'époque concernant les glaciers, qu'il appelle « montes glaciales ». Il écrivait en latin, voulant, comme Simler, faire connaître son pays au reste du monde, et surtout aux savants étrangers. Le latin était encore en effet la langue scientifique universelle. Il ne faut pas oublier non plus sa carte de Suisse en quatre feuilles (1712), la meilleure de son espèce jusqu'à la publication de l'atlas de Weiss (1786-1802).

II. ASCENSIONS ENTRE 1760 ET 1800 ENVIRON

L'histoire de l'alpinisme proprement dit débute en 1760, soit cent ans environ avant la fondation du Club alpin anglais (hiver 1857-1858), la première association de son espèce. En cette année, G.-S. Gruner publia les trois volumes de *Die Eisgebirge des Schweizerlandes*, qui contiennent une description détaillée des glaciers de Suisse et d'ailleurs pour autant qu'on les connaissait alors, et constituent par conséquent le complément sur ce point du livre de Scheuchzer paru en 1716. En 1760 toujours, H.-B. de Saussure (1740-1799), un Genevois à la fois riche et instruit, visitant Chamonix pour la première fois, offrit une récompense à l'homme qui le premier découvrirait une route conduisant au sommet du Mont-Blanc. L'école montagnarde nouvellement née choisissait ainsi pour premier objet de ses ambitions le sommet le plus élevé des Alpes. L'offre de de Saussure paraît n'avoir tenté personne, car c'est en 1775 seulement que fut faite la première tentative sérieuse d'ascension du Mont-Blanc. Elle ne fut renouvelée qu'en 1783. Avant cela cependant l'instinct nouveau de l'alpinisme avait poussé plusieurs hommes à tenter la conquête d'autres montagnes. Dans les Alpes orientales, l'ANKOGEL (3253 m.), un des derniers sommets neigeux des

Alpes du côté de l'est, fut gravi en 1762 et le TERGLOU (2865 m.), point culminant des Alpes sud-orientales, en 1778. Dès 1770, les frères Deluc, deux savants genevois, avaient réussi à atteindre le sommet du BUET (3109 m.) ; le but de leur entreprise était de faire des observations scientifiques. En 1775, Marc-Théodore Bourrit (1739-1819), un autre Genevois, découvrit une « nouvelle route » pour ce sommet (la première « nouvelle route » enregistrée par la chronique). C'est par là que monta de Saussure en 1776 ; c'est là également qu'en 1800 eut lieu le premier accident connu dont un glacier ait été le théâtre et la victime un touriste, ce dernier un jeune Danois nommé F.-A. Eschen, qui périt dans une crevasse. En 1779 L.-J. Murith (1742-1816), chanoine du Grand Saint-Bernard, réussit l'ascension du MONT-VÉLAN (3765 m.), qui s'élève au nord-est du célèbre hospice. En 1767 et en 1778, il guida son ami de Saussure au glacier de Valsorey, et en 1778 encore Bourrit au glacier d'Otemma. En 1785 il explora (et cela probablement pas pour la première fois) pour le compte de de Saussure la crête granitique qui borne sur sa rive gauche le glacier d'Orny. En 1784, le curé du val d'Illiez, M. J.-M. Clément, conquît la haute cime de la DENT DU MIDI (3260 m.), point culminant de la région.

A ce moment tout était prêt pour l'assaut final du MONT-BLANC (4810 m.). En 1784, deux des guides de Bourrit, François Cuidet et J.-M. Couttet, partis de Saint-Gervais, avaient réussi à gagner le sommet de l'Aiguille (3843 m.) et du Dôme du Goûter (4303 m.) ; ils avaient même atteint un point à proximité de la première Bosse du Dromadaire. Le 1^{er} juillet 1786, plusieurs guides partis de Chamonix parvinrent au pied même de la première Bosse. Enfin le 8 août de la même année, le but fut finalement atteint à 6 heures et demie du soir par un intrépide jeune guide de Chamonix,

Jacques Balmat (1763-1834), accompagné du médecin du village, Michel Paccard. Depuis la conquête du Mont Aiguille près de trois siècles auparavant, l'alpinisme n'avait pas enregistré d'exploit plus audacieux, car en 1786 les glaciers étaient encore un objet d'effroi et il fallait un courage peu commun pour risquer sa vie dans l'inconnu de ces déserts glacés, coupés en tous sens de gouffres béants, prêts à engloutir l'homme assez téméraire pour s'y aventurer. En 1787, de Saussure parvint au sommet à son tour ; c'était la troisième ascension. Six jours plus tard, le colonel Beaufoy, un Anglais, en faisait autant. Bourrit, lui, ne fit jamais l'ascension du Mont-Blanc ; mais, en 1787, il fut le premier touriste à franchir le col du Géant. De Saussure ne fit cette traversée qu'en 1788 ; mais à cette occasion il séjourna au sommet du col dix-sept jours, consacrés par lui à des observations scientifiques. En 1822, le col du Géant fut traversé par Mme et Mlle Campbell, les premières femmes qui aient pénétré dans ces régions glacées. Ces dames se proposaient de gravir le Mont-Blanc, mais ne mirent pas leur projet à exécution. Ce sommet avait reçu pour la première fois en 1808 la visite d'une femme, Marie Paradis, de Chamonix, dont la prouesse fut renouvelée en 1838 par Mlle Henriette d'Angeville.

De Saussure ne limita pas son activité au Mont-Blanc. En 1789, il fit l'ascension du Pizzo Bianco, près de Macugnaga, celle du Rothhorn de Gressoney et passa du val Tournanche à Zermatt par le Théodule, effectuant ainsi la première traversée authentique de ce col par un touriste. En 1792, il remonta au Théodule par le versant italien et cette fois y séjourna plusieurs jours, faisant des observations et gravissant entre temps le Petit Cervin et le Theodulhorn. Le Breithorn, beaucoup plus élevé, ne fut vaincu qu'en 1813 par M. H. Maynard, qui crut avoir fait l'ascension du Mont-Rose. Les ascensions de de Saus-

sure furent toutes accomplies en un petit nombre d'années (1776-1792), mais vu la grande réputation scientifique dont il jouissait, elles firent beaucoup de bruit. De Saussure avait été élu « Fellow » de la Royal Society dès l'année 1768. Entre 1779 et 1796 il publia son grand ouvrage, les *Voyages dans les Alpes*, quatre volumes in-quarto illustrés de nombreuses cartes (celles du Mont Blanc qui se trouvent dans les volumes I et II sont les premières cartes détaillées connues d'un massif neigeux). L'œuvre du savant genevois peut encore aujourd'hui être lue avec profit et intérêt, bien que, cela va sans dire, ses notions de sciences naturelles n'aient plus à l'heure qu'il est qu'une valeur rétrospective. Les nombreux écrits de Bourrit, par contre, bien que tout imprégnés d'un enthousiasme juvénile et communicatif, sont moins importants au point de vue de l'histoire de l'alpinisme, mais méritent encore d'être consultés par quiconque est curieux de connaître les sensations des premiers visiteurs parvenus au cœur du monde alpestre.

Notre étude nous entraîne maintenant bien loin vers l'est, dans les Grisons, aux lieux où le Rhin prend sa source. Il nous faut nous attacher aux pas d'un simple moine bénédictin, le Père *Placidus à Spescha* (1752-1833), qui s'efforça dans la limite de ses moyens de suivre les traces de son maître de Saussure, sans posséder ni les connaissances scientifiques, ni les ressources matérielles de ce dernier. Né à Truns, entre Ilanz et Dissentis, dans la vallée du Rhin antérieur, il devint en 1774 moine au couvent de Dissentis, antique maison dont on attribue la fondation à un disciple de saint Colomban en 614. Après avoir complété ses études à Einsiedeln, il revint à Dissentis en 1782. Le reste de sa vie fut passé à desservir diverses cures de sa vallée natale, mais il eut à souffrir pas mal de vexations de la part de ses frères, qui ne comprenaient rien à ses goûts

scientifiques. En 1799, on l'accusa d'espionnage au bénéfice de la France : ses ascensions et les cartes qu'il dressait avaient paru suspectes. Quand les Français vinrent, ils le dépouillèrent de toutes ses collections scientifiques. Il eut encore l'affreux crève-cœur d'apprendre, peu après son départ, que son monastère, où se trouvaient de précieuses archives et en particulier tous ses propres manuscrits, avait été brûlé sur l'ordre du général français, pour châtier les montagnards qui s'étaient opposés à son passage. En dépit de tant de traverses, Spescha, ainsi que l'auteur de ces lignes a pu s'en convaincre en préparant des guides spéciaux à l'usage des alpinistes dans cette région, a accompli une œuvre d'exploration tout à fait remarquable dans les montagnes qui dominent sa vallée. Il est exact qu'il n'a pu atteindre le sommet du Tœdi, point culminant de ce district, bien qu'en 1788 il ait gravi le Stockgron (3418 mètres) qui en est tout proche et de 205 mètres seulement moins élevé. En 1824, se trouvant sur l'encoche appelée aujourd'hui Porta da Spescha, tout près du Stockgron et 263 mètres plus bas que le Tœdi, il eut toutefois la satisfaction mélancolique de voir deux chasseurs de chamois qu'il avait envoyés en avant parvenir au faite de la montagne. Peut-être se consola-t-il en invoquant la vieille maxime de droit *qui fecit per alium fecit per se*, car il est peu probable que, abandonnés à eux-mêmes, les chasseurs de chamois eussent osé affronter les terribles glaciers qui empêchèrent sans doute Spescha de poursuivre l'ascension jusqu'au bout. Voici une liste de ses principales « premières » : en 1789, le RHEINWALDHORN (3398 m.), le plus haut sommet voisin des sources du Rhin postérieur ; en 1806, le GÜFERHORN (3393 m.), second sommet du même district par rang d'altitude ; en 1792, l'OBERALPSTOCK (3330 m.), point le plus élevé de la région autour de Dissentis ; en 1793, le Piz Urlaun (3371 m.),

près du Tœdi ; en 1801, le Piz Aul (3124 m.) et le Piz Scharboden (3124 m.) ; en 1802 enfin le Piz Terri (3151 m.). Ces trois dernières pointes sont les plus élevées des chaînons qui se dressent au nord du groupe du Rheinwaldhorn. Chose curieuse, il paraît n'avoir visité aucun des hauts sommets du massif du Medel, mais seulement quelques-uns de ses contreforts. Peut-être est-ce également la peur des glaciers qui l'a retenu. Il y a lieu de remarquer en effet qu'au cours de ses nombreuses ascensions il n'a que bien rarement mis le pied sur un glacier. Pourtant en 1812, lors de sa deuxième ascension de l'Oberalpstock, il traversa le facile col de glacier dit col de Brunni (2736 m.). Dans l'histoire des débuts de l'alpinisme, le nom de Spescha doit toujours marcher de pair avec celui de de Saussure.

Il nous faut pousser encore plus à l'est, jusqu'aux confins du Tyrol et de la Carinthie, où se dresse la montagne en forme de cloche appelée GROSS GLOCKNER (3798 m.). Cette cime s'élève au fond de la vallée de Möell (Carinthie), où se trouvent Döellach et plus haut le village alpestre de Heiligenblut. Sa hauteur comparée à celle de l'Ortler (en réalité 3902 m.) et du Gross Wiesbachhorn (en réalité 3570 m.) avait fourni longtemps matière à discussions, de même que son exacte situation topographique. Dès 1779, on se demandait sérieusement s'il serait possible de parvenir à son sommet. Il fallut toutefois la nouvelle de l'exploit de de Saussure au Mont-Blanc pour provoquer le premier assaut d'un haut sommet autrichien. L'initiative partit du comte Franz von Salm (1749-1822), qui en 1783 devint prince-évêque de Gurk, puis cardinal en 1817. C'est dans le diocèse de Gurk que se trouve le Gross Glockner, et le prince-évêque avait fréquemment, au cours de ses visites pastorales, l'occasion de contempler cette montagne. Une première tentative faite en

1799 par deux montagnards de Heiligenblut (les frères Klotz, charpentiers) démontra que l'ascension n'était pas impossible, car les deux hommes montèrent très haut et il s'en fallut même de peu qu'ils n'atteignissent le sommet du Klein Glockner. L'évêque ordonna en conséquence la construction d'un refuge en bois dans le vallon de Leiter, sur le versant sud-est de la montagne, et le 19 août 1799 une troupe de montagnards (il ne paraît pas que l'évêque lui-même ait été de la partie) s'installa dans la cabane. Mais le mauvais temps chassa la caravane à Heiligenblut. Le 24, le temps se remit au beau et une caravane moins nombreuse que la première se remit en route pour le refuge. Le lendemain, par un temps splendide, mais après avoir eu à lutter contre beaucoup de neige fraîche, les ascensionnistes parvinrent au sommet du Klein Glockner, où ils plantèrent une croix. Outre les frères Klotz, il y avait deux autres charpentiers, le vicaire général von Hohenwarth et un anonyme dont la relation, d'où sont tirés les détails ci-dessus, est parvenue jusqu'à nous. Ce succès fut salué par de grandes réjouissances, et l'évêque fit frapper une médaille en commémoration de l'événement. Il n'était cependant pas complètement satisfait, car en 1800 il organisa une nouvelle expédition, à laquelle il se joignit en personne. Sa Grandeur n'alla toutefois pas bien haut. Des soixante-deux personnes qui composaient sa caravane, huit atteignirent le sommet du Klein Glockner, et sur ces huit, cinq seulement, les frères Klotz, deux autres charpentiers et l'abbé Horasch, curé de Döllach, osèrent effectuer la traversée sur le Gross Glockner, environ 35 mètres plus haut. C'est donc le 28 juillet 1800 que fut atteint le point culminant, jour mémorable dans les annales des Alpes orientales. Le lendemain, une grande croix de fer fut plantée sur le sommet par les frères Klotz et les deux charpentiers, la place du curé étant prise cette fois

par Valentin Stanig (1774-1847), qui était resté la veille à Heiligenblut pour y faire des observations scientifiques. Dans son ardeur juvénile, Stanig grimpa au haut de la perche que ses compagnons avaient dressée à côté de la croix, voulant, dit-il lui-même, « aller plus haut que le Glockner et que tous ceux qui y étaient montés ». Stanig devint plus tard prêtre, et effectua de nombreuses ascensions dans un but botanique, entre autres la première du Watzmann (en 1799 ou 1801), et celle du Terglou (1808). Ses récits de courses débordent d'enthousiasme et Stanig mérite d'être considéré comme le premier alpiniste amateur dans les Alpes orientales. En terminant cette esquisse de l'histoire de l'alpinisme entre 1760 et 1800 environ, nous devons signaler la publication de plusieurs cartes dressées plus ou moins d'après des observations faites sur la montagne même et qui ont rendu de grands services aux générations suivantes. Ce sont pour les Alpes du Dauphiné, la carte de Bourcet (1749-1754) ; pour la Savoie et le Piémont, celle de Borgonio-Stagnoni (édition révisée en 1772 d'une carte datant de 1680) ; pour le Tyrol, l'*Atlas tyrolensis* de Peter Anich (1774) ; et pour les Alpes suisses, l'atlas de Weiss (1786-1802). Les dates entre parenthèses sont celles de la publication des cartes en question.

III. ASCENSIONS ENTRE 1800 ET 1840

Dans cette période, comme dans la précédente, nous nous trouvons en présence de trois séries d'explorations dans trois districts alpins distincts. Les Alpes orientales figureront de nouveau au tableau, mais par contre la chaîne du Mont-Blanc sera cette fois-ci remplacée par celle du Mont-Rose, et l'Oberland grison (patrie de Spescha) par l'Oberland bernois.

Parmi les neiges de l'Oberland bernois, peu avait

été fait avant les premières années du XIX^e siècle. Vers 1780, la Gamchilücke avait été franchie. Il en avait été de même du Petersgrat en 1783, peut-être même déjà en 1712, et du col de Tschingel en 1790 — les trois passages sont voisins. En 1795 avait été franchi le col de Gauli ; en 1797 l'Oberaarjoch avait eu son tour. Mais les seuls sommets dont l'ascension soit certaine avant 1800 sont deux pointes qui dominent le glacier de Gauli : en 1788 le Hangendgletscherhorn (3294 m), conquis par J.-E. Müller, un des géomètres au service de Weiss, qui entre 1792 et 1797 visita encore l'Uri Rothstock (2932 m.), et une sommité située plus à l'est, mais qu'il est impossible d'identifier de façon certaine, le « Blaues Gletscherhorn », où Weiss lui-même monta vers 1792 au cours de ses mensurations. Les dépenses pour l'établissement et la publication de l'atlas de Weiss, une merveille pour l'époque où il parut, en ce qui concerne les hautes Alpes tout au moins, avaient été supportées par le chef (J.-R., 1739-1813) de la riche famille de négociants Meyer d'Aarau. J.-R. Meyer fit en personne l'ascension du Titlis en 1787 et c'est son fils qui, en 1790, traversa le col de Tschingel. Il n'y a donc rien de surprenant à ce que nous trouvions plusieurs membres de cette famille parmi ceux qui gravirent pour la première fois quelques-uns des plus hauts sommets de cette région. Nous sommes sans renseignements au sujet des connaissances pratiques que ces Meyer avaient pu acquérir préalablement au sujet de la région en question ; mais les résultats obtenus par eux sont tout simplement merveilleux. En 1811, les deux fils du chef de la famille, J.-R. (1768-1825) et Hieronymus, avec plusieurs domestiques d'Aarau et un porteur engagé à Guttannen, ayant gagné le Valais par le Grimsel, traversèrent le col de *Beich*, un col de glacier, pour arriver au fond de la vallée de Lœtschen. Là, deux chasseurs de chamois se joignirent à la caravane, et tous ensemble

passèrent la *Lätschenlücke*, au pied sud-est de la JUNGFRAU, qu'ils gravirent le 3 août 1811, après avoir renvoyé le porteur de Guttannen tout seul par la *Lätschenlücke*. La caravane paraît avoir gagné le Roththalsattel par une route différente de celle adoptée depuis, mais il n'y a aucune raison sérieuse de mettre en doute que le sommet ait été atteint. Cette ascension est donc la première. Les ascensionnistes retraversèrent ensuite les deux cols par où ils étaient venus (tous deux nouveaux) et regagnèrent leur point de départ en Valais. Le retour comme l'aller s'effectua par le Grimsel. C'est là une expédition tout à fait extraordinaire pour l'époque, et il n'est pas étonnant que des jaloux aient soulevé des doutes quant à l'étendue du succès obtenu. Pour faire taire ces suspensions, une nouvelle expédition fut décidée en 1812. Dans celle-ci, le rôle principal fut joué par les deux fils, Rodolphe (1791-1833) et Gottlieb (1793-1829), de J.-R. Meyer junior. Après un premier essai que le mauvais temps fit échouer mais au cours duquel l'*Oberaarjoch* fut cependant traversé deux fois (la route par l'*Oberaarjoch* est beaucoup plus directe que le long détour par la vallée de *Lätschen*), Rodolphe, accompagné des deux chasseurs valaisans Aloys Volker et Joseph Bortis, ainsi que du porteur de Guttannen, Arnold Abbühl, et d'un homme du Hasli, bivouaqua sur la dépression appelée aujourd'hui la *Gemslücke*, sur l'arête sud-est du Finsteraarhorn. Le lendemain (16 août), la caravane entière tenta l'ascension du névé de Studer à l'est par l'arête sud-est, mais Meyer, à bout de force, resta en arrière avec l'homme du Hasli, et seuls les trois autres guides eurent l'honneur d'accomplir la première ascension du FINSTERAARHORN, le roi des Alpes bernoises. Le jour suivant, la caravane traversa la *Grünhornlücke* (encore un nouveau col) et parvint au grand glacier d'Aletsch, mais le mauvais temps l'empêcha de pousser plus loin.

Le reste de l'expédition rejoignit ce détachement à un bivouac qui devait être juste en face de la cabane Concordia actuelle, après avoir passé l'Oberaarjoch et la Grünhornlücke. Gottlieb, frère cadet de Rodolphe, plus patient que ses compagnons, demeura quelque temps aux chalets voisins du lac Mærjelen, où l'expédition s'était réfugiée. Il en fut récompensé par l'honneur d'accomplir, le 3 septembre, la seconde ascension de la Jungfrau. Il suivit cette fois la route habituelle pour gagner le Roththalsattel ; les deux chasseurs valaisans l'avaient accompagné. Son frère Rodolphe, profitant du retour du beau temps, réussissait le même jour la première traversée authentique et certaine du *col de Strahlegg*, entre le glacier d'Unteraar (au-dessus du Grimsel) et Grindelwald, accompagné d'Abbühl et de l'homme du Hasli, Kaspar Huber. Meyer raconte que les bergers du pâturage de Zaesenberg, au-dessus du glacier inférieur de Grindelwald, manifestèrent la plus grande surprise quand ils virent arriver les aventuriers. Le lendemain, Hieronymus Meyer, oncle de Rodolphe, et une caravane suivirent les traces de leurs amis jusqu'au sommet du col, mais n'osèrent risquer la descente sur Grindelwald, à cause d'un épais brouillard.

Tel est, à grands traits, le récit de deux expéditions vraiment surprenantes parmi les plus hautes régions neigeuses de l'Oberland bernois. L'auteur de ces lignes, qui a étudié avec le plus grand soin les relations originales et qui connaît à fond les lieux parcourus, a acquis la conviction que l'une et l'autre explorations furent couronnées d'un succès complet, nonobstant les doutes émis par quelques personnes à ce sujet. Il n'est plus question des Meyer par la suite, mais leurs exploits de 1811-1812 suffisent amplement à leur assurer une place au premier rang parmi les explorateurs des Alpes.

Ces deux mêmes sommités excitèrent la convoitise d'autres ambitieux. Un géologue de Soleure, F.-J. Hugi

(1796-1855), que ses excursions scientifiques avaient amené dans les premiers jours d'août 1828 au Roththal, au-dessus de Lauterbrunnen, eut l'idée d'attaquer la Jungfrau de ce côté et paraît même l'avoir essayé. Quinze jours plus tard, le 21 août, deux Anglais, MM. Yeats Brown et Frederick Slade, accompagnés de neuf guides du pays, renouvelèrent la tentative. Ils échouèrent dans cette hardie entreprise pour diverses raisons ; mais les Anglais déclarent dans leur relation qu'ils considèrent l'ascension comme possible, quoique très difficile. Hugi, le 19 août 1828, essaya l'ascension du Finsteraarhorn par la route habituellement suivie aujourd'hui, soit par l'arête ouest ; mais le mauvais temps empêcha sa caravane de pousser plus loin que le Hugi-sattel, sur l'arête nord-ouest, environ 180 mètres au-dessous du sommet. Dans ce même mois d'août 1828, une troisième expédition entreprit l'exploration des hautes régions neigeuses de l'Oberland bernois. Caspar Rohrdorf (1773-1843), fonctionnaire à Berne, avec quelques hommes de Grindelwald, réussit la traversée des dépressions connues aujourd'hui sous le nom de *Unter* et de *Ober Mäencljoch* et parvint de la sorte au pied oriental de la Jungfrau. Mais tandis qu'il envoyait ses compagnons en avant à la recherche de la route, il se contentait lui-même d'explorer le Jungfraujoeh (jamais visité auparavant) et de gravir la bosse neigeuse qu'on y voit si distinctement de la Wengernalp et à laquelle il donne le nom de *Sattelknopf* (pommeau de selle). Quelques jours plus tard, le 10 septembre, une nouvelle tentative pour atteindre le sommet de la Jungfrau, faite par six hommes de Grindelwald, portant des noms bien connus de la contrée et qui avaient fait partie de la caravane de Rohrdorf, fut couronnée d'un succès complet. Chacun des six vainqueurs reçut du gouvernement de Berne un double ducat en récompense de cette prouesse, dont le résultat était la découverte d'une

troisième route conduisant au pied oriental de la Jungfrau.

En 1829, Hugi remit le siège devant le Finsteraarhorn. Après un premier échec, sa caravane réussit le 10 août à atteindre pour la seconde fois le Hugisattel. Mais un peu plus haut, Hugi ne voulut pas se risquer à traverser une pente de glace, de sorte que seuls deux de ses guides, Jakob Leuthold et Johannes Wæhren, tous deux du Hasli, parvinrent au sommet, où ils construisirent un cairn surmonté d'une perche à laquelle ils fixèrent un drapeau. Disons encore qu'il faut attendre jusqu'en 1842 pour enregistrer la première ascension du Finsteraarhorn par un touriste. Celui-ci, J. Sulger, de Bâle (1818-1911), trouva au sommet quelques tringles de fer, un clou rouillé et quelques bouts de fil, seuls témoins d'une visite antérieure. Comme chacune des deux expéditions précédentes avait placé un drapeau au sommet, on ne peut savoir si ces reliques venaient de la première ou de la seconde.

Passons maintenant au Mont-Rose. Au sud de cette puissante montagne s'ouvrent les vallées jumelles du Lys(Gressoney)et de la Sesia(Alagna).Le fond de chacune d'elles est habité par une colonie de langue allemande venue du Valais et établie là depuis des siècles. Du fond de l'une comme de l'autre vallée, il est relativement facile d'atteindre la large dépression du Lysjoch (4277 mètres), entre le Lyskamm et le massif du Mont-Rose proprement dit. Est-ce un souvenir atavique de leur origine ? Est-ce la curiosité de voir le monde, peuplé par la légende, caché derrière ce formidable mur de neige et de glace, qui poussa les premiers pionniers à tenter l'exploration de ce groupe ? On ne sait. L'émulation entre les habitants des deux vallées ne fut en tout cas pas étrangère à ces efforts. En 1778, les hommes de Gressoney, ayant appris que ceux d'Alagna projetaient d'explorer la montagne, décidèrent de les devancer. C'est

ainsi que le 15 août de cette année, sept jeunes gens de la colonie allemande de Gressoney (de ce nombre étaient un Vincent et un Zumstein, deux noms que nous retrouverons par la suite) firent une hardie tentative pour éclaircir le mystère. Ils parvinrent à gravir une dent rocheuse (haute d'environ 4370 mètres) située exactement à l'ouest de l'ouverture du Lysjoch et baptisée par eux « Roc de la découverte ». De là ils plongeaient sur la « Vallée perdue » dont parlait la légende, et qui n'était autre que l'immense cirque de glace et de neige qui se creuse entre le Lyskamm et le Mont-Rose. On dit que quelques membres de l'expédition renouvelèrent la tentative en 1779 puis en 1780, et purent constater *de visu* qu'au delà des neiges de l'autre versant se trouvaient des pâturages occupés par des troupeaux et des hommes. Il s'agissait en l'espèce des alpages du Rif-fel, au-dessus de Zermatt. Cette première exploration n'eut pas de suites immédiates. En 1801, le Dr Pietro Giordani, d'Alagna, marqua un point pour sa vallée en gravissant le sourcilieux éperon du Mont-Rose (4055 mètres) qui porte aujourd'hui son nom. Après une tentative infructueuse faite en 1816 par le Dr F. Parrot, accompagné de Joseph Zumstein, J.-N. Vincent (1785-1865), fils d'un des héros de 1778, atteignit en cette même année le sommet nommé d'après lui la PYRAMIDE VINCENT (4209 m.). Cinq jours plus tard, l'abbé Bernfaller, chanoine du Grand Saint-Bernard et curé de Gressoney, faisait l'ascension à son tour ; Vincent lui-même la répéta le surlendemain, accompagné cette fois de son concitoyen Joseph Zumstein (1783-1861). La route était désormais ouverte. En 1820, une nombreuse caravane, dont faisaient partie J.-N. Vincent, son frère cadet Joseph et Zumstein, monta le 31 juillet au Roc de la Découverte, descendit du côté nord, bivouaqua sous la tente dans une crevasse au milieu du cirque de glace mentionné plus haut, et le lendemain matin

atteignit la pointe appelée plus tard ZUMSTEINSPITZE (4573 m.), à quelque 60 mètres seulement en contrebas du point culminant du Mont-Rose. Là, les grimpeurs dressèrent une croix de fer retrouvée en 1866 par l'auteur de ces lignes à côté des initiales de Zumstein et des deux Vincent taillées dans le roc. La Zumsteinspitze est le plus haut point du Mont-Rose atteint avant 1848. Zumstein refit l'ascension de sa pointe en 1821 et en 1822. En cette dernière année, un Autrichien, le baron Louis de Welden, gravit pour la première fois le sommet inférieur nommé d'après lui la LUDWIGSHÖHE (4346 m.). Les succès des hommes de Gressoney avaient excité pas mal de jalousie dans la vallée d'Alagna. Un jeune homme d'Alagna, Giovanni Gnifetti (1801-1867), qui en 1823 devint vicaire, puis fut de 1834 à sa mort curé de ce village, entreprit de venger l'honneur de sa vallée natale. Après des échecs répétés en 1834, 1836 et 1839, sa persévérance fut enfin récompensée le 9 août 1842, jour où il planta enfin le pied sur la SIGNALKUPPE (4561 m.), pointe de peu inférieure en altitude à la Zumsteinspitze et connue aujourd'hui sous le nom de Pointe Gnifetti. La conquête finale des plus hauts sommets du Mont-Rose (1848-1855) sera mieux à sa place dans la section suivante.

Si les premiers efforts en vue de conquérir la seconde cime des Alpes par rang d'altitude échouèrent comme il vient d'être dit, il en alla autrement du plus haut pic du Tyrol et des Alpes orientales, l'ORTLER (3902 m.), conquis dès le premier assaut sérieux qui lui fut livré. A partir de 1800, l'archiduc Jean de Habsbourg (1782-1859), fils de l'empereur Léopold II et frère de François II, dernier empereur du Saint-Empire romain, faisait de fréquents séjours dans les Alpes orientales. Il continua jusqu'à l'année avant sa mort, en laquelle il visita encore le Righi. Sa plus importante ascension fut celle de l'Ankogel en 1826, mais il participa égale-

ment à une tentative d'ascension du Gross Venediger en 1828. Dès son premier séjour de montagne, en 1800, l'archiduc, frappé par la superbe vue de l'Ortler qu'on découvre en descendant de la Reschen Scheideck sur le Vintschgau ou vallée supérieure de l'Adige, avait chargé un membre de sa suite (cet ordre rappelle celui donné par Charles VIII à Antoine de Ville, en 1492) nommé Gebhard, d'explorer et si possible de gravir ce pic admirable, que l'atlas d'Anich, paru en 1774, disait être le point culminant du Tyrol. En été 1804, Gebhard se mit en devoir d'exécuter sa mission. Il monta à Sulden et organisa plusieurs tentatives par ce versant, envoyant à la découverte ses deux guides du Zillerthal, accompagnés de quelques hommes du pays. Six ou sept assauts successifs n'aboutirent à rien. Gebhard était profondément découragé et se morfondait à son auberge de Mals, les yeux toujours fixés sur l'invincible cime, qui lui paraissait chaque jour plus belle et plus fascinante. Un beau jour, l'aubergiste vint lui annoncer qu'un chasseur de chamois de Saint-Leonhard, dans le Passeierthal, demandait à le voir. Cet individu, un certain Joseph Pichler, connu familièrement sous le nom de Josele, avait déjà été signalé à Gebhard comme le plus capable de trouver le chemin du sommet de l'Ortler. Josele consentit à faire un essai, n'exigeant de récompense qu'en cas de succès. Avec les deux guides amenés par Gebhard du Zillerthal (Johann Leitner et Johann Klausner), il partit de Trafoi dès le lendemain à une heure et demie du matin (27 septembre 1804), et à 10 heures du matin le même jour Gebhard voyait de ses yeux les trois hardis montagnards atteindre le sommet. Afin d'éviter autant que possible les glaciers, les ascensionnistes avaient escaladé les rochers de la Hintere Wandln, au sud-ouest de la montagne, route considérée aujourd'hui comme assez difficile et dangereuse; or il faut se souvenir que les

trois compagnons n'avaient ni piolet, ni corde, mais seulement des crampons et des bâtons. La petite caravane avait emporté un baromètre, grâce auquel il fut possible de constater que l'Ortler était bien réellement plus haut que son rival, le Gross Glockner. Aussi le succès de l'entreprise provoqua-t-il une joie très vive, surtout lorsque le soir à huit heures les trois vainqueurs rentrèrent à Trafoi sains et saufs. L'année suivante, en 1805, Josele découvrit une route meilleure, quoique point facile, de Sulden au sommet par le Hinter Grat ou arête sud-est de la montagne. Le 30 août, puis de nouveau le 16 septembre, Gebhard fit l'ascension en personne. Son ascension était la première faite par un touriste, mais en réalité la sixième. Le détail suivant donne une idée de l'audace extraordinaire de ces pionniers de la première heure : le soir du 13 septembre, par les soins de Josele et de ses compagnons, un grand feu de joie fut allumé au sommet et brûla pendant deux heures, à la stupéfaction de la moitié du Tyrol ; après quoi les montagnards effectuèrent la descente de nuit, à la lumière de torches. L'essentiel est que le géant était vaincu. Pendant les cinquante ans qui suivirent, on ne trouve à enregistrer que deux nouvelles ascensions de l'Ortler, en 1826 et en 1834. Dans l'un et l'autre cas, c'est Josele qui servit de guide et il prit chaque fois sa première route de 1804. En dépit de plusieurs tentatives malheureuses, nul autre ne parvint au sommet jusqu'en 1864. Cette année-là, l'ascension fut réussie par trois Anglais, MM. E.-N. et H.-E. Buxton, et F.-F. Tuckett, accompagnés de Christian Michel de Grindelwald et de Fr. Biner, de Zermatt. Bien que la route suivie en 1864 ait été délaissée depuis en faveur d'autres plus faciles, c'est cette dernière ascension qui révéla l'Ortler au monde de l'alpinisme, de sorte que la caravane de 1864, dont tous les membres étaient étrangers à la région, en redécouvrant cette montagne, a fait

œuvre presque aussi méritoire que Josele et ses deux compagnons soixante ans auparavant.

L'ascension de 1834 avait été faite par un nommé Peter Carl Thurwieser (1789-1865), prêtre tyrolien, qui à partir de 1820 occupa la chaire de langues orientales au Lycée de Salzbourg. Peu fortuné, il avait l'âme d'un montagnard et passe pour avoir été — en dépit de son baromètre et de sa boîte de botaniste — le premier dans les Alpes orientales à avoir gravi des cimes pour le seul plaisir de l'ascension, sans but intéressé ; pour avoir été, en d'autres termes, le premier montagnard du Tyrol au sens restreint de ce mot. On lui attribue l'ascension de soixante-dix sommets, grandes et petites, au cours d'une carrière d'alpiniste qui va de 1820 à 1847. Parmi les plus importantes de celles-ci — si nous laissons de côté les cimes déjà connues comme le Watzmann en 1820, l'Ankogel en 1822, le Gross Glockner en 1824, et l'Ortler en 1834 — il nous faut citer les « premières » du Strahlkogel en 1833, du Fernerkogel en 1836 (ces deux sommets dans la région de Stubai), du Gross Mœrchner en 1846 et du Schrammbacher en 1847 (ces deux derniers dans le groupe du Zillerthal). Il fut aussi le premier touriste à gravir le Gross Wiesbachhorn (groupe du Glockner) en 1825, le Dachstein en 1834, et le Habicht (Alpes de Stubai) en 1836. Il accompagna en plusieurs occasions le prince Frédéric de Schwarzenberg (1809-1885), qui fut prince-archevêque de Salzbourg de 1835 à 1850, plus tard de Prague et cardinal en 1842. Parmi les principales ascensions de l'archevêque sans Thurwieser, signalons celle du Gross Wiesbachhorn, en 1841, et celles du Kitzteinhorn et du Hochtenn à des dates inconnues. Ces trois sommets se trouvent dans le groupe du Glockner. On raconte qu'au cours d'une tournée de confirmation dans le Pinzgau, l'archevêque ayant reconnu dans la foule qui attendait son arrivée un de ses guides, simple chasseur de cha-

mois, tint à lui serrer cordialement la main le tout premier, avant de s'occuper des dignitaires ecclésiastiques et des fonctionnaires civils qui l'entouraient.

Revenons à l'archiduc Jean (que Thurwieser connut également) et à sa tentative d'ascension du GROSS VENEDIGER (3660 m.) en 1828. Un forestier impérial, Paul Rohregger, ayant conçu le projet de conquérir cette cime vierge par les pentes neigeuses de son flanc nord-ouest, était arrivé à la conviction que l'entreprise était réalisable. En conséquence une caravane de 17 personnes, conduite par Rohregger et dont faisaient partie l'archiduc en personne et A. von Ruthner, se mit en route le 9 août 1828. Le temps était superbe, le soleil très chaud; une couche de neige fraîche ralentissait beaucoup la marche d'une troupe aussi nombreuse. Rohregger parvint à franchir la rimaye et fut suivi de trois autres guides, qui élargissaient derrière lui les pas qu'il taillait dans la glace. Les autres, encordés, suivaient plus lentement. A un certain endroit, l'état de la neige parut si dangereux, vu l'heure tardive (deux heures de l'après-midi), que Rohregger conseilla la retraite. Tandis qu'on discutait cette proposition, une avalanche se détacha et entraîna Rohregger dans la rimaye béante au bas de la pente. Cet accident coupa court à toute velléité d'ascension pour ce jour-là. Par bonheur Rohregger put être retiré sans grand mal de la crevasse. L'aventure refroidit beaucoup le zèle des ascensionnistes. Toutefois, le 3 septembre 1841, une caravane nombreuse — elle ne comptait pas moins de 26 personnes, y compris Rohregger et A. von Ruthner — parvenait au sommet, mais par la face sud-est. A. von Ruthner devait plus tard jouer un rôle de premier plan dans l'exploration des Alpes orientales et vécut assez longtemps pour célébrer le jubilé cinquantenaire de sa prouesse. On voit qu'en 1841 trois des principaux sommets du Tyrol (l'Ortler le Gross Glockner et le Gross Venediger) étaient conquis.

Pourtant il allait se passer plus de vingt ans avant que les Alpes orientales livrent la plupart de leurs secrets à la curiosité infatigable de quelques audacieux explorateurs.

IV. ASCENSIONS ENTRE 1840 ET 1865

Cette période vit parachever ou presque la conquête des hautes Alpes ; seuls quelques districts écartés échappèrent à la curiosité des conquérants jusqu'à une époque plus récente. Un coup d'œil sur la liste chronologique qui figure à la fin du volume comme Appendice II suffit à confirmer notre dire et à donner au lecteur une idée de la rapidité avec laquelle les premières ascensions se multiplient désormais d'année en année. La matière devient si abondante que nous devons nous borner à indiquer les grandes lignes de cet énorme développement pris par l'alpinisme. Le mieux sera, croyons-nous, de présenter en quelques mots les principaux grimpeurs de cette période, nous attardant un peu plus longuement à ceux de nationalité anglaise. Les Anglais parurent sur la scène plus tard que leurs rivaux d'autres nationalités, mais contribuèrent pour une large part à compléter l'œuvre de la découverte des Alpes. La figure la plus saillante de la période qui nous occupe est sans contredit *Gottlieb Studer* (1804-1890), de Berne. Né cinq ans seulement après la mort de de Saussure, il débuta dans l'alpinisme à l'âge de quatre ans en 1808, soit avant la conquête de la Jungfrau, en gravissant une colline appelée le Rafrüti (1204 m.), près de Langnau, dans l'Emmenthal ; il refit cette promenade 75 ans plus tard, en 1883. Entre 1823 et 1883, il ne fit pas moins de 643 ascensions diverses ; de 1823 à 1881, il a dessiné 710 panoramas et vues de sommets. Sa première expédition importante paraît avoir été une tentative d'ascension des Diablerets en 1825 (il fut

le premier à fouler le sommet de cette montagne en 1850) ; sa dernière course fut pour le Pic d'Arzinol en 1883. La partie la plus significative de son œuvre fut accomplie entre 1839 et 1876 ; elle eut pour théâtre surtout l'Oberland bernois et les Alpes pennines, bien qu'il ait aussi visité d'autres régions des Alpes suisses, sans parler du Dauphiné (en 1851 et 1873), des Alpes Graies (en 1855, 1856 et 1858) et du Tyrol (en 1846 et 1880). Partout son passage fut marqué par de nouvelles « premières » de sommets ou de cols, et par la découverte de nouvelles routes avant lui connues des seuls indigènes. Il n'a publié que peu de chose, mais ses relations manuscrites ont été soigneusement conservées. Cependant, ses deux cartes des vallées méridionales du Valais, parues en 1849 et en 1853, et son histoire détaillée de la conquête des Alpes suisses, publiée en quatre volumes entre 1869 et 1883 sous le titre *Ueber Eis und Schnee* (une nouvelle édition en trois volumes a paru entre 1896 et 1899), ont rendu de signalés services à ses successeurs. Il ne faut pas le confondre avec son cousin Bernard (1794-1887), également de Berne, qui parcourut les Alpes en tous sens dans l'intérêt de la géologie, tandis que Gottlieb ne s'occupait que d'alpinisme proprement dit et de topographie. Parmi les pionniers zuricois de l'alpinisme, le plus important est *Melchior Ulrich* (1802-1893). Sa première excursion dans les Alpes date de 1814 ; dès 1833 il faisait l'ascension du Titlis ; sa dernière haute ascension est de 1871. Il fit beaucoup de courses en compagnie de Gottlieb Studer. Au point de vue historique, son principal mérite consiste à avoir exploré, entre 1847 et 1852, les divers cols de glacier de la région de Zermatt, lesquels étaient avant lui à peine connus même de nom. Plus tard il se spécialisa dans la Suisse orientale. Un autre grimpeur zuricois contemporain est *Heinrich Zeller-Horner* (1810-1897), qui concentra ses efforts sur les Alpes du centre et de l'est de la

Suisse. *Georg Hoffmann* (1808-1858), de Bâle, se fit une spécialité des sommités qui entourent la vallée de Maderan. Il publia sur cette région, en 1843, un ouvrage intéressant ; son grand panorama de cette chaîne, dessiné dès 1852, ne parut qu'en 1865. *Edouard Desor* (1811-1882), de Neuchâtel, est surtout connu pour avoir été un des premiers savants qui soient allés étudier sur place les phénomènes glaciaires, et en particulier la question très discutée du mouvement des glaciers. Comme il avait choisi pour théâtre de ses travaux, entre 1840 et 1845, le glacier d'Unteraar, au-dessus du Grimsel, son nom est surtout associé, en tant qu'alpiniste, avec les hauts sommets de l'Oberland bernois. C'est lui qui, en 1841, fit la première ascension de l'Ewigschneehorn ; la même année il fit la quatrième ascension de la Jungfrau, où personne n'était monté depuis 1828. En 1842, il gravit pour la première fois le Gross Lauteraarhorn ; en 1844, le Rosenhorn, dans la chaîne des Wetterhörner. Deux jours plus tard, il envoyait ses deux guides de Meiringen conquérir la Jungfrau du Hasli, dans le même groupe. Enfin, en 1845, il fit la deuxième ascension (la première par un touriste) de cette Jungfrau du Hasli, et la première du Galenstock. Ses deux ouvrages (1844-1845), avec ceux de Gottlieb Studer, de G. Hoffmann et de J.-D. Forbes (tous parus en 1843), furent jusqu'en 1856-1857 presque les seuls consacrés principalement à des récits de courses dans les hautes Alpes. Il faut aussi accorder une mention à *J. Coaz* (encor vivant à l'heure qu'il est), qui, entre 1846 et 1850, conquit de nombreuses sommités en Engadine, y compris la plus haute, le Piz Bernina (1850).

Les six grimpeurs suivants appartiennent à une nouvelle génération. *J.-J. Weilenmann* (1819-1896), de Saint-Gall, ne débuta véritablement comme alpiniste qu'après 1850. En 1855 il fit la seconde ascension du

Mont-Rose. En tout on lui attribue plus de 350 sommets et cols, tous en Suisse ou dans le Tyrol occidental. Il est probablement le premier amateur qui ait fait de grandes ascensions entièrement seul. Les Autrichiens Karl von Sonklar (1816-1885), Anton von Ruthner (1817-1897), J.-A. Specht (1828-1894) et E. von Mojsisovics (1839-1907) se sont tous adonnés à l'exploration des diverses régions des Alpes orientales et ont laissé (à part les deux derniers) des relations détaillées de leurs travaux. Un autre Autrichien, Paul Grohmann (1838-1908), fut avec Mojsisovics un des fondateurs du premier Club alpin autrichien, en 1862. Celui-ci fusionna en 1873 avec le Club alpin allemand, fondé en 1869. Mais le premier titre de gloire de Grohmann en tant qu'alpiniste, consiste à avoir été le principal explorateur, entre 1863 et 1869, des Dolomites du Tyrol méridional. Il a publié en 1877 une relation de ses excursions dans ce district, dont il avait dès 1875 publié une carte détaillée. Il conquiert successivement la pointe centrale (la plus haute) de la Tofana et de l'Antelao, toutes deux en 1863, la Marmolata, le Sorapiss, la Tofana di Roces (1864), le Monte Cristallo, la Tofana di Fuori (1865), la Dreischusterspitze, le Langkofel, la Grosse Zinne (1869). La Grohmannspitze (3111 m.), un contrefort du Langkofel, perpétue avec justice le nom du grand explorateur des Dolomites.

Cette liste de grimpeurs antérieurs à 1865 peut suffire. Elle contient les noms des principaux pionniers aujourd'hui disparus. Il eût cependant été facile de l'allonger beaucoup.

Le lecteur attentif aura remarqué peut-être avec surprise que jusqu'ici nous n'avons rencontré que très peu de noms de grimpeurs anglais. Ce n'est pas négligence de notre part, mais, chose curieuse, le fait est que jusque vers 1840, très rares sont les Anglais qui ont

effectué de grandes ascensions. Leur nombre augmente de 1840 à 1855, et à partir de cette dernière date, les Anglais dépassent tous leurs rivaux étrangers et prennent la tête du mouvement de conquête des hautes Alpes, sinon pour le nombre des ascensionnistes, du moins pour celui des ascensions.

Avant 1840, l'auteur de ces lignes, en dépit de recherches minutieuses, n'a trouvé à l'actif de grimpeurs anglais, même en y comprenant les Écossais et les Américains, que les ascensions suivantes. En 1786, M. Hill rouvrit le col du Géant, suivi par plusieurs caravanes, entre autres par Mme et Mlle Campbell (1822), les premières dames alpinistes anglaises dont le nom soit parvenu jusqu'à nous. Le colonel Beaufoy fit l'ascension du Mont-Blanc en 1787, mais entre cette année et 1840, on ne compte pas plus d'une douzaine d'ascensions de cette sommité faites par des Anglais. La caravane de M. Cade franchit le Théodule en 1800 ; lui aussi fut imité par quelques compatriotes, entre autres M. William Brockedon en 1825 et M. Frank Walker en 1826. Le Breithorn de Zermatt reçut en 1822 la visite de sir John Herschel et en 1830 celle de lord Minto. En 1828, MM. Frederick Slade et Yeats Brown firent une tentative courageuse, mais inutile, d'ascension à la Jungfrau par le Roththal. En 1826, M. Frank Walker traversa l'Oberaarjoch et en 1835 M. Callander franchit un col qui était probablement l'ancien col de Strahlegg. En 1828-1829, M. William Brockedon traversa un col de glacier des Alpes Graies et un certain nombre de cols moins élevés ; le récit de ses excursions forme l'essentiel de la seconde partie du *Handbook for Switzerland, Savoy and Piedmont*, de Murray, publié pour la première fois en 1838. Cette liste n'est pas longue ; encore ne comprend-elle pas une seule véritable « première », sauf deux exceptions douteuses : en 1786 M. Hill essaya deux fois de refaire le col du Géant, déjà connu depuis un siècle, et

M. Callander fut probablement mené par erreur à l'ancien col du Strahlegg par ses guides, sans avoir le moins du monde l'intention de faire du nouveau. Bref, jusqu'en 1840, les touristes anglais, nombreux cependant, font preuve d'un regrettable manque d'esprit d'entreprise en matière d'alpinisme.

Les choses changent du tout au tout entre 1840 et 1850. A vrai dire, on n'enregistre que quatre ascensions du Mont-Blanc par des Anglais entre ces deux dates. En 1841, une vaillante Ecossaise, Mme Cowan, traversa le Strahlegg. En 1839 déjà, nous trouvons les noms de deux Anglais qui auraient fait une assez timide tentative de grande ascension. En cette année *A.-T. Malkin* (1803-1888) monta au Buet et passa le col de Tschingel; l'année suivante, il passa deux fois le Théodule, puis le col de Lœtschen, faisant en passant l'ascension du Hockenhorn; en 1843, il passa le Strahlegg, puis, battant Brockedon, franchit le col de la Galise et refit le chemin de Forbes aux cols de Collon et d'Hérens. En 1839 également, *J.-D. Forbes* (1809-1868), qui fut plus tard directeur du United College de Saint-Andrews, traverse le col de la Nouva, près de Cogne, ainsi que quelques cols autour du Mont-Viso, visitant également la vallée du Vénéon, dans les Alpes du Dauphiné. En 1841, Forbes franchit deux cols de glacier, le col du Says et le col du Sellar, dans les Alpes du Dauphiné, et deux autres dans l'Oberland bernois, le col de Gauli et l'Oberaarjoch. Il fait la même année l'ascension de l'Ewigschneehorn et celle de la Jungfrau (la quatrième, mais la première faite par un autre qu'un Suisse). En 1842, il traverse les cols du Géant, de Collon, d'Hérens et le Théodule, et en passant le col d'Hérens fait l'ascension du Stockhorn voisin. En 1844, il gravit le Wasenhorn, près du Simplon; en 1850, il passe le col Blanc (près du col du Tour) et la Fenêtre de Saleinaz. Ce catalogue des ascensions de Forbes est superbe pour l'époque et fait

de lui — sans parler des immenses services rendus par lui aux sciences naturelles — le premier alpiniste anglais ayant entrepris méthodiquement des ascensions pendant une série d'années. Malkin, en effet, n'a guère fait que des cols. Forbes nous dit dans un de ses écrits que le Riffelhorn fut pour la première fois gravi en 1842 par quelques élèves anglais de l'école de Fellenberg, à Hofwyl près Berne (MM. John Barwelle, Valentine Smith, le frère de ce dernier et M. Lushington), mais à un autre endroit, il attribue cet exploit à des chevriers de la région. Si nous négligeons ce sommet, peu important du reste, c'est à Forbes lui-même que revient l'honneur d'avoir fait les premières ascensions de cimes vierges à l'actif d'un Anglais, car le Stockhorn (3595 m.), qu'il fit en 1842, et le Wasenhorn (3255 m.), qu'il fit en 1844, n'avaient selon toute apparence jamais été gravis auparavant. Il est cependant serré de près par un autre Ecossais, M. Speer, qui en 1845 fit la première ascension du Mittelhorn (3708 m.), point culminant des trois Wetterhœrner. Le livre de Forbes, *Travels through the Alps of Savoy*, paru en 1843, est le premier en langue anglaise (si l'on ne tient pas compte de simples brochures, comme en publièrent quelques-uns de ceux qui montèrent au Mont-Blanc) consacré aux hautes Alpes. A un autre point de vue encore, Forbes occupe une place à part dans l'histoire de l'exploration des Alpes, car, de son propre aveu, il se proposa pour but de suivre l'exemple donné par de Saussure dans son grand ouvrage sur les Alpes, et en 1826, il s'était fait accompagner par un des propres guides de de Saussure, J.-M. Cachat, surnommé le « Géant » (pour avoir fait le tour de l'Aiguille du Géant lors du passage du col de ce nom). D'autre part, il encouragea les efforts de Wills, de Tuckett et de Adams-Reilly dans la période entre 1857 et 1866 et fut de la sorte, pour ainsi dire, le chaînon qui relie de Saussure à ses véritables héritiers, à ceux qui,

un demi-siècle après la mort du savant Genevois, reprirent ses travaux tant scientifiques que non scientifiques pour les amener à leur conclusion dernière.

Plus important même que Forbes, en ce qui touche l'influence directe, puissante et active exercée sur la nouvelle génération d'alpinistes anglais, est *John Ball* (1818-1889), un Irlandais, qui graduellement se libéra de ses fonctions officielles pour se vouer avec une ardeur croissante à sa passion pour la botanique, passion qui l'entraîna à visiter presque toutes les régions des Alpes. Il avait fait une tentative au Mont-Blanc en 1840 ; en cette même année, il gravit le Grauhaupt et passa le Théodule. En 1845, il découvrit et franchit (guidant son prétendu guide de Zermatt) le col de glacier du Schwarzhorn, près de Zermatt. En 1852, il passa le Strahlegg. Toutefois sa carrière d'alpiniste ne commence sérieusement qu'en 1853, pour se poursuivre jusqu'en 1866. En 1854, il fit l'ascension du Gross Glockner (probablement la première par un Anglais) et en 1857, il atteignit le sommet du Pelmo (la première sommité importante des Dolomites sur laquelle l'homme ait posé le pied). En 1860, il fit une tentative à la Marmolata (point culminant des Dolomites). En 1865, il fut le premier à gravir la Cima Tosa, dans les Dolomites de Brenta. Ses autres ascensions sont moins importantes. En sa qualité de botaniste, les cols l'attiraient plus que les sommets et il raconte lui-même qu'en 1863 il avait traversé la ligne de faite des Alpes 48 fois par 32 cols différents ; à côté de cela il avait passé plus de cent cols à travers les arêtes secondaires de la chaîne. Nous reviendrons plus loin sur son activité pendant les années de début du Club alpin anglais. Peu d'hommes ont mieux que lui connu la chaîne des Alpes dans son ensemble, et certainement personne ne l'approcha à ce point de vue tant que dura sa carrière d'alpiniste. Cependant, en ce qui concerne le nombre de ses grandes ascensions il n'est qu'un

des premiers, et non en tête de la liste, ce qui tient en partie à ce que son plan ne prévoyait en fait de grandes ascensions que celles qui pouvaient concourir à l'accomplissement de la tâche (botanique ou topographique) qu'il s'était assignée.

Vers 1850, la période préparatoire avait commencé, et l'on voit les grimpeurs anglais entrer dans la carrière. Alors que de 1787 à 1850 on ne trouve que dix-sept ascensions du Mont-Blanc par des Anglais (y compris une caravane américaine et M. Nicholson, qui, en 1843, fit l'ascension en compagnie du prieur de Chamonix) à opposer à seize expéditions par des touristes d'autres nationalités, toutes les ascensions du Géant des Alpes faites en 1850, 1851, 1852, 1853 et 1855, le furent par des Anglais ou des Américains (ces derniers au nombre de onze seulement) ; parmi ceux qui montèrent au Mont Blanc en 1854, trois seulement étaient d'une autre nationalité, et dans chacune des années 1856 et 1857, toutes les ascensions furent anglaises à une seule exception près. Le nombre total des ascensions et des touristes augmente considérablement à partir de 1854. Ce changement soudain est certainement curieux et le grand retentissement des conférences où Albert Smith racontait, en 1852, son ascension de 1851 ne suffit pas à l'expliquer. Il faut croire plutôt qu'enfin les Anglais commençaient à reconnaître en l'« alpinisme » un passe-temps combinant de nombreux avantages et méritant d'être cultivé pour lui-même, sans préoccupations se rattachant au progrès des sciences naturelles.

Rappelons ici brièvement la mémoire d'un hardi jeune grimpeur anglais, Eardley-J. Blackwell, dont le nom ne survit qu'en quelques rares notices éparses, mais dont les prouesses furent remarquables pour l'époque. En 1850, il fut le premier touriste à passer le nouveau Weissthor, près de Zermatt. La même année, il passait le col du Géant. En 1852, il franchit en un temps

remarquablement court le col de Tschingel et le Strahl-egg. En juin 1854, il fit la Jungfrau du Hasli (Wetterhœrner) par le versant du Rosenlaui, premier Anglais à atteindre ce sommet. Quelques jours plus tard, il essaya l'ascension de cette même pointe du côté de Grindelwald, mais échoua grâce à un violent orage. La tige de fer qu'il avait plantée juste au-dessous de la dernière corniche fut retrouvée trois mois plus tard par M. Wills (plus tard sir Alfred). Dans toutes ces expéditions, il avait comme compagnon Christian Bleuler, un des plus anciens guides de Grindelwald, qui ne paraît pas toutefois l'avoir accompagné lors de son ascension du Mont-Blanc, au commencement d'août 1854. M. Heathman, qui en cette année rencontra Blackwell à Chamonix, dit que celui-ci fit l'ascension en deux heures de moins que n'importe quelle caravane avant lui. Il en donne la description suivante : « Le fait est qu'aucun guide n'était à sa hauteur. Haut de plus de 1 mètre 85 centimètres, plutôt osseux, sans chair superflue, il avait l'œil d'un aigle et les jarrets d'un chamois ; avec cela un esprit d'aventure, une ténacité et un courage incomparables. Il parlait dédaigneusement de l'ascension du Mont-Blanc, dont les difficultés étaient loin d'égaliser, disait-il, celles qu'il avait rencontrées ailleurs, lors même que la course était plus longue. Il connaissait à fond tous les recoins des Alpes, les ayant parcourues en tous sens pendant trois ans. En le quittant à son départ (pour le Mont-Blanc), je lui souhaitai bon succès et beaucoup de plaisir, « bien que », dis-je, « j'ignore ce que ce plaisir peut être ». Il me répondit qu'il « ne le savait pas davantage, sauf qu'étant oisif, il aimait l'excitation de ce sport et ressentait toujours le besoin de refaire ce que d'autres avaient fait avant lui ».

Après quelques escarmouches préliminaires dans un but d'entraînement, la conquête des Alpes, en dehors du Mont-Blanc, commença pour tout de bon en 1854.

L'ouverture d'un hôtel sur le Riffelberg en cette année facilitait considérablement les excursions dans le voisinage du Mont-Rose. En 1847, MM. Ordinaire et Pui-seux avaient livré le premier assaut à cette sommité par le versant suisse, mais ils n'étaient parvenus qu'au Silbersattel, nom donné à la dépression entre les deux plus hauts sommets. En 1848, les deux guides de M. M. Ulrich atteignirent le Grenzgipfel (4631 m.), point de jonction entre la ligne de faite et l'éperon sur lequel se dresse le sommet principal. En 1851, les frères Schlagintweit, avec deux guides, arrivèrent au même point, qui se trouve à l'est de l'arête terminale du Mont-Rose. Cette arête culmine en deux sommets, l'Ostspitze et la Dufourspitze, cette dernière légèrement plus haute que l'autre (4638 m.). Le 1^{er} septembre 1854 eut lieu la première ascension non douteuse de l'Ostspitze. Les vainqueurs étaient trois jeunes Anglais, les frères Smyth. Ils furent suivis le 11 septembre par M. E.-S. Kennedy. Pour des raisons qu'il est désormais impossible de tirer au clair, ni l'une ni l'autre caravane n'essaya de pousser à l'ouest jusqu'au plus haut sommet, bien que l'arête qui y conduit ne soit pas difficile. Quelques jours après ces brillantes performances, le 17 septembre 1854, M. Wills (plus tard sir Alfred, 1828-1912), réussit pour la première fois l'ascension de la Jungfrau du Hasli du côté de Grindelwald. Cette pointe avait déjà été gravie au moins deux fois par une autre route, et le 13 juin précédent un autre Anglais, M. Eardley-J. Blackwell, avait failli y arriver par la même route que M. Wills. En 1845 déjà, cette route avait été essayée en vain par une caravane suisse. Ces deux ascensions, mais surtout celle du Wetterhorn, qui fut un brillant succès, marquent les débuts de la suprématie anglaise dans les hautes régions des Alpes. L'année suivante, le 31 juillet 1855, une nombreuse caravane anglaise, dont faisaient partie les rév. Christopher et Grenville Smyth (deux

des héros de 1854), E.-J. Stevenson, Charles Hudson (qui devait trouver la mort au Cervin en 1865) et M. J. Birkbeck, avec quatre guides, foula enfin le sommet le plus élevé du Mont-Rose, second des Alpes par rang d'altitude, et où jamais homme n'était parvenu jusqu'à ce jour. La route suivie avait été celle que l'on prend en général aujourd'hui, par le Sattel en continuant vers l'ouest, chemin qui ne paraît pas avoir été essayé auparavant. Quinze jours plus tard, le 14 août, les deux Smyth et M. Hudson, auxquels s'étaient joints MM. E.-S. Kennedy et C. Ainslie, eurent l'honneur de faire *sans guides* la première ascension du Mont-Blanc en montant de Saint-Gervais par le Dôme du Goûter, ouvrant ainsi une nouvelle route qui permit désormais aux touristes de mettre une sourdine aux exigences des guides de Chamonix. La caravane quitta le Dôme du Goûter pour redescendre au Grand Plateau et achever l'ascension par la route ordinaire. Il faut attendre jusqu'à 1859 pour voir une caravane se risquer à monter du Grand Plateau au sommet par les Bosses du Dromadaire, et jusqu'à 1861 pour enregistrer la première ascension complète de Saint-Gervais par le Dôme et les Bosses. L'exploit de 1855 n'en était pas moins tout à fait remarquable, et cela d'autant plus que quelques jours auparavant, le 8 août, les mêmes alpinistes, avec MM. Stevenson et Joad, également sans guides, avaient été bien près de réussir l'ascension du Mont-Blanc directement du col du Géant par le Mont-Blanc de Tacul. Cette route avait été essayée le 31 juillet par M. (aujourd'hui sir) J.-H. Ramsay, qui arriva jusqu'au Mur de la Côte, tandis que l'expédition suivante dut battre en retraite après avoir atteint le sommet du Mont-Blanc de Tacul (4149 m.), dont l'un des membres de la caravane avait fait la première ascension au cours d'une reconnaissance. MM. Hudson et Kennedy publièrent une relation de leur prouesse de 1855 au Mont-Blanc

sous le titre *Where there's a Will there's a Way* (à la seconde édition, publiée également en 1856, ils ajoutèrent le récit de la conquête du Mont-Rose). En 1856 toujours, M. Wills publia ses *Wanderings among the High Alps*, suivis en 1857 du livre de M. Hinchliff *Summer Months among the Alps*. Ces trois ouvrages furent les prémisses littéraires de la nouvelle école anglaise d'alpinistes, ce qui leur donne une grande importance historique. En 1856, plusieurs jeunes Anglais essayèrent, mais en vain, de compléter la nouvelle route de Saint-Gervais au Mont-Blanc par les Bosses, ainsi que de découvrir une nouvelle route au Mont-Blanc par le col de Miage. Cette compagnie (dont aucun membre n'a été nommé jusqu'ici) venait renforcer les effectifs de 1855. En 1857, de nouvelles recrues commencent à attirer l'attention. Le 13 août de cette année, le rév. J.-F. Hardy, MM. William et St.-John Mathews, R. Ellis et E.-S. Kennedy, avec plusieurs guides, réussirent la première ascension du Finsteraarhorn faite par des Anglais (la cinquième en tout, la deuxième par des touristes). Le 20 août, M. John Ball parvint, tout seul, au moins élevé des trois sommets du Trugberg ; le même alpiniste, également tout seul, réussissait le 19 septembre à atteindre le point culminant du Pelmo des Dolomites : deux « premières ». M. William Mathews avait gravi en 1854 le Mont-Vélan et en 1856 le Mont-Rose ; le 19 août 1857, il fut le premier touriste à atteindre la Pointe de Graffeneire (4300 m.), qui n'est que de 16 mètres moins élevée que le sommet principal du Grand Combin. Le 7 août 1857, M. Eustace Anderson, en tentant de parvenir au Grand Schreckhorn, réussit à gravir le Petit Schreckhorn.

L'idée de fonder une société servant de centre de ralliement à tous les Anglais adonnés au nouveau sport de l'alpinisme fut lancée pour la première fois dans une lettre de M. Mathews à M. Hort, datée du 1^{er} février

1857. M. William Mathews fit la connaissance de M. Kennedy le 3 août 1857, tandis que tous deux descendaient la vallée du Hasli, quelques jours avant leur ascension commune du Finsteraarhorn. L'idée mûrit rapidement et prit finalement forme le 6 novembre de la même année, lors d'un dîner privé au domicile de la famille Mathews à Birmingham, plusieurs membres de cette famille étant présents ainsi que M. Kennedy. Si l'idée première appartient à M. William Mathews (1828-1901), il n'est pas douteux que c'est M. Kennedy (1817-1898) qui « contribua surtout à la faire passer dans le domaine de la réalité », car c'est lui qui se mit en rapport avec les principaux alpinistes contemporains, les invitant à se réunir dans le but de fonder une société. Ses lettres trouvèrent un écho inespéré. Une première réunion eut lieu le 22 décembre 1857, et le premier dîner (car au début l'« Alpine Club » ne fut qu'un dîner périodique en commun, d'où son nom ; il pourrait plus justement aujourd'hui se qualifier « Association » ou « Société ») suivit le 2 février 1858. A cette occasion, M. Kennedy fut élu vice-président et M. Hinchliff (1826-1882) secrétaire honoraire ; la présidence resta vacante jusqu'au 31 mars 1858, date à laquelle elle fut décernée à M. John Ball. La liste des membres fondateurs (plusieurs sont encore vivants aujourd'hui, bien que deux seulement continuent à faire partie du Club) comptait 34 noms. Dès 1859 ce chiffre montait à 124. Le 19 juillet 1859, J.-D. Forbes était élu à bon droit premier membre honoraire.

La jeune société se devait à elle-même de justifier son existence vis-à-vis du monde extérieur, encore légèrement sceptique en ce qui touche les avantages de l'alpinisme. Son premier effort littéraire, intitulé *Peaks, Passes, and Glaciers*, édité par M. John Ball, parut au printemps 1859. En 1862, une seconde série de deux volumes parut sous le même titre, mais cette

fois par les soins de l'infatigable Kennedy. Ces ouvrages remportèrent un grand succès, lors même qu'il ne manqua pas de railleurs pour dauber sur cette nouvelle façon de se rompre le cou.

Les années entre 1859 et 1865 furent l'âge d'or de l'alpinisme. La liste chronologique publiée comme Appendice II à la fin de ce volume montre comment une cime après l'autre tombèrent sous les assauts furieux d'une bande de jeunes enthousiastes. Parmi les hommes les plus marquants de cette extraordinaire période, six (nous ne parlons que des disparus) brillent au premier rang. *William Mathews* se promena en vainqueur d'un bout à l'autre des Alpes occidentales et centrales. Ses plus glorieuses conquêtes postérieures à 1857 sont l'Eigerjoch et le Lysjoch (1859), la Grande Casse (1860), le Mont-Viso (1861), et le Mont-Pourri (1862, gravi pour la première fois en octobre 1861 par son guide Michel Croz). Son exploration des Alpes sud-occidentales et d'autres parties de la chaîne est une des plus brillantes pages dans les annales de l'alpinisme et fait regretter que sa carrière active ne s'étende que de 1854 à 1863. Immédiatement après lui vient *Leslie Stephen* (1832-1904), avec un contingent considérable de nouvelles conquêtes, principalement dans l'Oberland bernois — Eigerjoch, Bietschhorn et Rimpfischhorn (1859), Blümlisalphorn et Oberaarhorn (1860), Grand Schreckhorn (1861), Jungfrau joch, Fiescherjoch, et Monte della Disgrazia (1862), Rothhorn de Zinal (1864) ; le Mont-Mallet (1871) et le col des Hirondelles (1873), ainsi que ses mémorables grimpées dans les Dolomites (1869) et son superbe livre (1871) appartiennent à une autre période de sa vie. *John Tyndall* (1820-1893) est surtout connu comme un remarquable physicien et un spécialiste en matière de phénomènes glaciaires. Mais il a aussi à son actif quelques très belles prouesses alpines, ainsi l'ascension du Lauithor (1860) et la première ascension de

ce roi parmi les sommets, le Weisshorn (1861), sans parler des assauts répétés qu'il livra au Cervin encore vierge (1860 et 1862). Ses ascensions sont racontées dans ses livres *The Glaciers of the Alps* (1860), *Mountaineering in 1861* (1862) et *Hours of Exercise in the Alps* (1871). Le Pic Tyndall du Cervin perpétue la mémoire de ce savant doublé d'un alpiniste distingué. *Edward Whymper* (1840-1911), le rival heureux de Tyndall au Cervin (1865), est surtout connu grâce à la conquête de cette cime, bien qu'au cours de sa courte mais brillante carrière (1861-1865) il ait accompli bien d'autres prouesses, toutes dans les Alpes occidentales et principalement dans la partie de ces Alpes qui est sur territoire français. Citons le Mont-Pelvoux, dans les Alpes du Dauphiné, dont en 1861 il fit la troisième ascension (la première par un Anglais) ; la première ascension de la Pointe des Ecrins (1864), et les premières traversées de la Brèche de la Meije et du col de la Pilatte, toutes deux en 1864. Dans le district du Mont-Blanc, il dompta en 1864 le Mont-Dolent, l'Aiguille de Trélatête et l'Aiguille d'Argentière, et traversa pour la première fois le col du Triolet. En 1865, il conquiert l'Aiguille Verte, le sommet inférieur des Grandes Jorasses, le col de Talèfre et le col du Mont-Dolent. Dans les Alpes pennines centrales, il passa en 1864, lui le premier, le col de Moming et gravit en 1865 deux cimes vierges : le Grand Cornier et la Ruinette. Son remarquable livre *Scrambles amongst the Alps* (première édition en anglais 1871, édition complète en français 1873, édition incomplète en français, Genève 1912) contient le récit de ses triomphes d'alpiniste ainsi que la relation de la terrible catastrophe qui y mit prématurément un terme. *H.-B. George* (1838-1910), de même que *A.-W. Moore*, son compagnon de 1862, s'est surtout spécialisé dans l'Oberland bernois. En 1862, il conquiert le Grand Fiescherhorn et fit la première traversée du Jungfrauoch et du Finsteraarjoch ;

en 1865, il réussit la première ascension de la Jungfrau directement de la Petite Scheidegg, ainsi que celle du Grand Nesthorn. Dans d'autres régions des Alpes, il a réussi en 1862 la première traversée du Sesiajoch, un col très élevé, et du Mischabeljoch; en 1863, il franchit le col du Tour Noir. En 1866, il fit paraître son beau livre, *The Oberland and its Glaciers*, probablement le premier ouvrage illustré au moyen de photographies prises dans les hautes Alpes. En 1863, il était devenu le premier directeur de l'*Alpine Journal*, qui commençait alors sa longue carrière. A.-W. Moore (1841-1887), dont le nom vient d'être mentionné, est le premier alpiniste anglais qui ait fait de l'Oberland bernois l'objet principal de ses préoccupations — bien que la liste de ses ascensions comprenne nombre de cimes situées hors de ce district. Citons parmi ses principaux exploits le Jungfraujoch, le Grand Fiescherhorn, le Sesiajoch (1862), la Pointe des Écrins et le col de la Pilatte dans les Alpes du Dauphiné, le col de Moming (1864), l'Ober Gabelhorn, le Mont-Blanc par le glacier de la Brenva, le Piz Roseg (1865), sans oublier ses traversées en hiver (1866) du Strahlegg et du Finsteraarjoch, qui inauguraient une nouvelle variété de sport alpestre. Son livre *The Alps in* 1864 (imprimé pour la circulation privée en 1867, publié en 1902) est un des plus délicieux spécimens de littérature alpestre qui soient. Et puisque nous venons d'évoquer ces quelques Anglais qui vouèrent à l'Oberland bernois une sollicitude particulière, unissons à leurs noms celui d'un grimpeur bernois, *Edmund von Fellenberg* (1838-1902), dont toute la carrière d'alpiniste, de 1856 à 1883, fut consacrée exclusivement à ce district, qu'il connut aux points de vue topographique, géologique et bibliographique probablement mieux, mais certainement aussi bien que n'importe lequel de ses contemporains. Notons également ici que les douze feuilles de la carte Dufour qui se rapportent aux Alpes

suisses parurent entre 1845 et 1865, et que le nom de Dufourspitze fut donné en 1863 à la plus haute pointe du Mont-Rose (en même temps le plus haut sommet sur territoire suisse) par le gouvernement fédéral comme témoignage de reconnaissance envers l'homme qui avait dirigé et mené à bonne fin cette belle œuvre cartographique. Les relevés originaux à grande échelle qui avaient servi à préparer ce travail ont été publiés à partir de 1870 sous le nom d'Atlas Siegfried.

Le temps admirable de l'été 1861 fut mis à profit pour la conquête de nombreuses cimes qui avaient jusque-là défié toutes les attaques. Les résultats furent moins abondants en 1862, l'année qui vit se fonder le Club alpin autrichien, le premier à suivre l'exemple donné par l'Alpine Club anglais. Mais l'année 1863 enregistra la défaite de plusieurs redoutables sommets. En mars 1863 parut par les soins du Club alpin anglais le premier numéro de l'*Alpine Journal*, journal trimestriel destiné à remplacer les volumes annuels ou trisannuels publiés auparavant, et le premier périodique consacré exclusivement à la montagne. En avril 1863 fut fondé le Club alpin suisse et en octobre de la même année le Club alpin italien. En juillet 1863, M. John Ball fit paraître le premier volume (Alpes occidentales) de son *Alpine Guide*, pour la compilation duquel il fit appel à la collaboration de tous les principaux alpinistes anglais contemporains. De la sorte les Alpes avaient désormais leur journal spécial et un guide qui leur était exclusivement consacré. Le second volume du guide de M. John Ball (Alpes centrales) parut en 1864 et le troisième (Alpes orientales) ne sortit de presse qu'en 1868.

La saison 1864 fut de beaucoup la plus brillante enregistrée jusque-là par la chronique. Elle pâlit toutefois lorsqu'on la met en regard de la saison 1865, ainsi qu'on pourra s'en rendre compte en consultant notre

liste chronologique (Appendice II). Et cependant, celle-ci ne tient pas compte des nombreux cols de glaciers très difficiles qui furent franchis pour la première fois en ces deux années mémorables.

Disons-nous que l'orgueil va au devant de l'écrasement ? Ou considérerons-nous qu'il s'agit d'un dernier acte de révolte du génie de la montagne sur le point de succomber ? Le grand exploit de l'été 1865 fut la conquête du Cervin, le fier sommet qui depuis des années avait déjoué les efforts persévérants des meilleurs alpinistes, amateurs et professionnels. Le 14 juillet de cette année, l'indomptable cime dut cependant souffrir pour la première fois la présence de l'homme. L'ascension, effectuée par une route qui n'avait jamais jusque-là été sérieusement essayée, se révéla beaucoup plus facile qu'on ne l'eût attendu. Mais, comme on sait, une terrible catastrophe survint à la descente ; sur les sept hommes composant la caravane, quatre périrent et les trois autres (M. E. Whymper et deux guides de Zermatt) durent leur salut à la rupture de la corde qui les reliait à leurs compagnons. Ceux qui moururent ainsi en plein triomphe étaient le rév. Charles Hudson (né en 1828), déjà mentionné ; lord Francis Douglas (né en 1847), un très habile alpiniste ; M. Douglas Robert Hadow (né en 1845), un jeune homme qui faisait sa première saison dans les Alpes ; et le guide Michel Croz (né en 1830), de Chamonix, un des meilleurs guides de son temps. Bien que la catastrophe ait eu lieu tôt dans la saison, son effet ne se fit pleinement sentir qu'une fois celle-ci terminée. Jamais auparavant un pareil nombre de vies humaines — et surtout jamais celles de trois Anglais — n'avaient été sacrifiées d'un coup sur une haute cime ; jamais pareille réunion d'alpinistes éprouvés n'avait payé si cher un faux pas ; jamais encore un « milord » n'avait connu fin si tragique ; jamais non plus la victoire n'avait été, dans les Alpes, suivie si rapidement

de la mort. L'accident du Cervin était le plus dramatique épisode d'une année fertile en épisodes de ce genre, et la cause de l'alpinisme en parut définitivement compromise, si profonde et si durable fut l'impression produite par la terrible chute.

CHAPITRE X

Alpinisme moderne

Trois jours après la catastrophe du Cervin, et le jour même où cette sommité fut pour la première fois atteinte par le versant italien, l'auteur de ces lignes faisait sa première ascension dans les Alpes, celle du Niesen, près de Thoun. Deux mois plus tard il faisait sa première course de glacier, au Strahlegg, et visitait Zermatt. Il fut donc une des premières recrues de l'alpinisme *postérieurement* à l'accident, et à partir de ce moment, il continua à courir les cimes pendant trente-trois ans. Aussi garde-t-il très vivant le souvenir de la sorte de paralysie qui frappa le mouvement après la catastrophe du 14 juillet 1865, et cela surtout parmi les grimpeurs anglais. Peu nombreux, se connaissant tous les uns les autres, opérant autant que possible loin des regards curieux (la chose était possible en ce temps-là), ceux-ci allaient et venaient désormais comme des coupables, objets de réprobation mal déguisée de la part de la foule des touristes ordinaires. Ils accomplissaient leurs travaux comme au bénéfice d'une tolérance, y trouvant sans doute de grandes joies personnelles, mais n'osant pas faire part de ces joies à d'autres de peur de s'exposer à la raillerie. Il y avait alors peu de cabanes et peu de commodités sous forme d'hôtels de



LE CERVIN VU DU COL DES GRANDES MURAILLES

haute montagne. Mais d'autre part, les hauteurs n'étaient pas encombrées et l'on pouvait encore jouir du grand silence qui y règne. Le voyage d'Angleterre aux Alpes était long et coûteux. Cet inconvénient n'affectait pas au même degré les alpinistes continentaux, mais tous sentirent passer sur les cimes comme un souffle de malheur. En consultant notre liste chronologique (Appendice II), on verra qu'entre 1866 et 1870, le nombre des premières ascensions importantes est moins considérable que pendant les cinq ou six ans qui précèdent. Et pourtant ce n'était pas que les sommets vierges fussent devenus si rares ! Un examen plus attentif révèle que les sommités conquises à cette époque furent la proie d'un petit nombre d'hommes. Seules les Alpes orientales font exception à cette règle. Deux souvenirs personnels aideront à comprendre ce que fut cette période douloureuse de l'histoire de l'alpinisme. Au commencement de juillet 1868, je rencontrai dans la Grotte de Gleckstein, au Wetterhorn, M. Julius Elliott, qui devait trouver la mort au Schreckhorn l'année suivante. Au cours de notre conversation, M. Elliott me confia, presque sous le sceau du secret, son désir ardent, voire son intention arrêtée de tenter prochainement l'ascension du Cervin par le versant suisse. Il fit comme il avait dit quinze jours plus tard ; c'était la première ascension complète par ce versant depuis l'accident. L'événement fit sensation, car il démontrait que, contrairement à ce que croyaient beaucoup de gens, cette course n'était pas forcément mortelle. Le charme était rompu, mais pour le rompre il avait fallu un homme doué d'une force de volonté peu commune. Quelques années plus tard, en 1871, quand je fis à mon tour l'ascension du Cervin, je me souviens qu'on nota comme une chose remarquable le fait que *deux* ascensions de cette cime redoutée avaient été faites sans accident en une même semaine.

Petit à petit l'inévitable réaction se produisit, le public finissant par se rendre compte que l'ascension des hauts sommets n'entraîne pas fatalement des catastrophes. En 1869, le Club alpin allemand fut fondé, et en 1873 il fusionna avec le Club alpin autrichien, qui existait déjà depuis 1862. Les clubs réunis prirent le nom de « Club alpin allemand et autrichien ». En 1870, en dépit de la guerre, on constate une augmentation du nombre des premières sensationnelles, surtout à l'actif des alpinistes anglais. L'avance est encore plus marquée en 1871. En cette dernière année, Leslie Stephen publie son délicieux ouvrage *The Playground of Europe* et Whympers ses remarquables *Scrambles amongst the Alps in the years 1860-1869*. Ces deux livres donnèrent une puissante impulsion au mouvement qui venait de reprendre après un arrêt de plus d'un lustre. En 1871 toujours, l'Alpine Club montre un regain de vitalité. Il était des gens pour penser que, les Alpes étant désormais conquises, cette association n'avait plus de raison d'être et que l'*Alpine Journal*, faute de matière, se verrait bientôt forcé de disparaître. Tout au contraire, la nomination, à la fin de 1871, de M. A.-W. Moore comme secrétaire honoraire du Club, et celle de M. Douglas Freshfield comme directeur de l'*Alpine Journal*, furent le point de départ d'une ère de grande prospérité. En 1861, le Club comptait 158 membres ; en 1871, le nombre de ceux-ci atteint 298 ; en 1875, ils sont 361. L'audacieuse ascension du Mont-Rose de Macugnaga, réussie en 1872 par le rév. C. Taylor et MM. R. et W.-M. Pendlebury démontra que les Alpes n'étaient pas « épuisées », et à partir de ce moment les « premières » augmentent d'année en année. En janvier 1874, deux fiers sommets des Alpes bernoises, le Wetterhorn et la Jungfrau, furent gravis pour la première fois en hiver, et ces deux prouesses furent accomplies par l'auteur de ces lignes en compagnie de sa

tante, ce qui suffirait à prouver que l'alpinisme gagnait du terrain parmi les femmes, acquises tardivement au mouvement. En 1874 se place aussi la fondation du Club alpin français, le dernier venu des grands clubs alpins d'Europe. Le réveil était maintenant complet et rien ne devait plus arrêter les progrès du sport alpestre. Cependant, dans les années qui précédèrent immédiatement 1880, le nombre des accidents de montagne montre une tendance à augmenter. Ils avaient été jusque-là plutôt rares. Tout d'un coup ils augmentent hors de proportion avec l'augmentation du nombre des alpinistes. Peut-être cela tient-il à ce que la montagne a perdu de son mystère et cesse de tenir en respect les timides ; peut-être aussi à une regrettable diminution de la prudence, conséquence d'une plus grande familiarité avec les Alpes, sinon avec leurs dangers. L'auteur de ces lignes eut l'occasion de déplorer plus que quiconque cet accroissement du nombre des accidents de montagne, car il dirigea la publication de l'*Alpine Journal* (comme successeur de M. Freshfield) de 1880 à 1889, et il n'oubliera jamais la terreur avec laquelle il voyait à chaque automne revenir le moment de récapituler les sinistres de la saison et de passer jugement sur les malheureuses victimes.

L'intérêt croissant pour le sport alpestre donna naissance à certaines innovations, les unes bonnes, les autres regrettables. Arrêtons-nous un moment pour examiner certains sujets qui n'ont avec ces innovations que des rapports indirects.

Les vingt années entre 1871-1873 et 1891-1893 virent s'achever la conquête des Alpes. Nous ne mentionnerons que les « premières » les plus marquantes : les deux pointes du Rosengarten en 1872 et 1874 ; le Sass Maor en 1875 ; la Meije en 1877 ; l'Aiguille du Dru en 1878 ; les Grands Charmoz en 1880 ; le Grépon en 1881 ; l'Aiguille Blanche de Péteret en 1885, plus toute une

série de difficiles pointes dans les Dolomites, de 1884 (Croda da Lago) à 1890 (Fünffingerspitze). Cette même période vit la réorganisation des conditions pratiques de l'alpinisme : construction de nouvelles cabanes, d'hôtels de haute montagne, publication de cartes spéciales détaillées et de guides à l'intention des seuls grimpeurs. Tout fut facilité pour la génération nouvelle, mais le champ d'action de celle-ci était désormais singulièrement restreint, et pour donner carrière à son esprit d'entreprise, elle n'avait plus guère que la recherche de « nouvelles routes » ou la conquête de « clochers » et de « doigts » réputés inaccessibles, auxquels on ne donnait un nom qu'après leur première ascension. Parmi les meilleurs grimpeurs de la période postérieure à 1865, nous citerons les suivants, en nous en tenant à la règle adoptée jusqu'ici de ne parler que des disparus. *Charles-Edward Mathews* (1834-1905), frère cadet de William Mathews, commença sa carrière d'alpiniste dès avant 1857 et figure parmi les membres fondateurs de l'Alpine Club. Mais ses plus belles ascensions datent d'après 1865, et son unique livre, les *Annals of Mont-Blanc*, a paru en 1898 seulement. Un autre dévot passionné de la chaîne du Mont-Blanc fut *Anthony Adams-Reilly* (1836-1885), un ami intime de Charles Mathews. Ses cartes de cette chaîne (1865) et des vallées au sud du Mont-Rose (1868) sont tout à fait remarquables, surtout si l'on considère qu'il s'agit de l'œuvre d'un amateur. Au point de vue topographique, elles supportent avantageusement la comparaison avec les cartes officielles dressées par des ingénieurs de l'État. *Horace Walker* (1838-1908), comme C.-E. Mathews, effectua la majeure partie de ses ascensions après 1865, bien qu'ayant débuté dans l'alpinisme en 1855. Il a malheureusement très peu écrit. Lorsque sa carrière active prit fin en 1905, il était probablement le doyen des alpinistes de son temps. Un nom qui ne peut être passé

sous silence, bien que peu ait été publié au sujet de ses ascensions, qui commencèrent en 1857, est celui du Suisse *Eugène Rambert* (1830-1886). Dans les cinq volumes de ses *Alpes suisses* (1866-1875, nouvelle édition en six volumes, 1887-1889), il n'y a que peu d'impressions personnelles. Le nom de Rambert ne peut être séparé de celui qu'on peut appeler son disciple, *Emile Javelle* (1847-1883), Français de naissance, mais devenu Suisse d'adoption, dont les *Souvenirs d'un alpiniste* ont paru en 1886. Parmi la génération d'après 1870, les personnages suivants ont attaché leur nom à des hauts faits parfois superbes, mais souvent téméraires à l'excès. *Clinton-T. Dent* (1850-1912) fut l'heureux vainqueur du plus haut sommet de l'Aiguille du Dru (1878), à laquelle il avait auparavant livré en vain des assauts répétés. Il gravit également pour la première fois la Südlendspitze (1870) et le Portjengrat (1871). Il trouva enfin d'intéressantes nouvelles routes au Rothorn de Zinal (1872), au Bietschhorn (1878) et à l'Aiguille du Midi (1879). Il a raconté ses ascensions de façon très agréable dans son livre *Above the Snow Line* (1885), ouvrage qui acquit rapidement une grande popularité. *A.-F. Mummery* (1855-1895) se consacra presque exclusivement à la chaîne du Mont-Blanc et au Cervin dans les Alpes, mais il fit aussi des ascensions au Caucase et finit par périr dans l'Himalaya. Son unique livre *My climbs in the Alps and Caucasus*, parut en 1895, peu de temps avant sa fin prématurée. Une traduction française de cet ouvrage a été publiée à Paris en 1903. *Ludwig Norman-Neruda* (1864-1898), le plus cosmopolite des alpinistes, se vantait de posséder sept langues maternelles ! Il avait été surtout séduit par les Dolomites, qui tiennent une large place dans ses écrits posthumes, publiés en 1899. C'est à partir de 1870 que l'« école autrichienne d'alpinistes » prend place au premier plan et se met à scandaliser les

gens graves par la folle hardiesse de ses exploits. Son représentant le plus en vue fut *Ludwig Purtscheller* (1849-1900), qui grimpa dans tous les districts des Alpes, de sorte que le nombre de ses grandes ascensions approche, sans cependant l'atteindre (il me l'a confirmé lui-même après sa retraite), du nombre de celles de l'auteur de ces lignes. Ses articles furent après sa mort réunis en un volume sous le titre *Ueber Fels und Firn* (1901). Mais en 1894 déjà, il avait fait paraître un excellent guide du grimpeur dans les Alpes orientales, le *Hochtourist in den Ostalpen*, écrit en collaboration avec M. H. Hess. La première édition était en deux volumes. Une troisième édition en trois volumes a paru en 1903, et une quatrième en 1910-1911. Immédiatement après Purtscheller vient *Emile Zsigmondy* (1861-1885), qui s'occupa surtout des Alpes orientales, en particulier des Dolomites, bien qu'il ait trouvé la mort à la Meije, en Dauphiné. Ses écrits, également posthumes, furent réunis en 1889 sous le titre *Im Hochgebirge*. Coïncidence macabre : son excellente brochure sur les *Dangers des Alpes* a paru presque exactement au moment où lui-même succombait, victime de la montagne. Plus jeune que les deux précédents, mais personnalité remarquable et un des plus audacieux grimpeurs de son temps, *Robert Hans Schmitt* (1870-1899) a dans sa courte carrière mené à bien dans les Dolomites nombre d'ascensions jugées auparavant tout à fait impossibles.

Parmi les alpinistes italiens défunts, deux méritent d'être cités ici pour leur patiente exploration des Alpes piémontaises et pour les succès qu'ils y ont remportés : *Martino Baretta* (1843-1905) et *Luigi Vaccarone* (1849-1903). L'un et l'autre n'ont publié sur leurs travaux que des articles de journaux, mais le premier a en outre écrit plusieurs brochures sur la structure géologique des Alpes, tandis que le second, paléographe de profession,

s'est occupé plus particulièrement de l'histoire locale des Alpes au moyen âge. Il a donné également une très intéressante monographie (1881) sur le curieux tunnel percé vers 1480 sous le col de la Traversette, près du Mont-Viso, un travail de valeur inégale (1884) sur l'histoire des cols des Alpes occidentales, et une très utile liste des premières ascensions dans les dites Alpes, non compris toutefois les Alpes du Dauphiné proprement dites. Ce dernier opuscule a atteint sa troisième édition en 1890. Une bonne partie des connaissances personnelles de M. Vaccarone en matière d'Alpes a été introduite par lui dans son admirable guide (en collaboration avec deux amis), le *Guida delle Alpi occidentali* (trois volumes, 1889-1896), lequel, nonobstant son titre général, ne s'occupe en réalité que du versant italien des Alpes occidentales.

Il convient d'achever ici ce que nous avons à dire au sujet de la statistique des principaux clubs alpins, en faisant toutefois préalablement observer que l'Alpine Club anglais est le seul qui exige de ses membres de réelles capacités d'alpinistes, les clubs étrangers admettant tous les amis de la montagne, tous ceux qui lui témoignent de l'intérêt, cet intérêt fût-il purement platonique. L'Alpine Club, qui comptait 298 membres en 1871, passait à 361 en 1875, 444 en 1881, 509 en 1891, 611 en 1901, 677 en 1908 et 730, chiffre rond, en janvier 1913. Les grands clubs d'autres pays accusaient à fin 1912 les effectifs (approximatifs) suivants : Club alpin allemand et autrichien, environ 100 000 ; Club alpin suisse environ 13 000 ; Club alpin italien, environ 7500 ; Club alpin français, environ 6500.

Voyons maintenant ce que furent les « innovations » auxquelles nous faisons allusion plus haut, introduites peu à peu dans l'alpinisme depuis une trentaine d'années, c'est-à-dire depuis la résurrection de ce sport.

Un des premiers points qui frappent un vieux prati-

cient comme l'auteur de ces lignes est le fait que de moins en moins on fait aujourd'hui de longues expéditions dans les hautes Alpes, permettant de visiter au cours d'une même saison plusieurs districts de la chaîne. Ces grands voyages d'antan nécessitaient le passage de nombreux cols ; les sommets étaient gravis chemin faisant, ou pendant un court séjour dans un centre de courses favori. Aujourd'hui — bien que récemment on ait cru remarquer un léger retour aux pratiques anciennes — la plupart des alpinistes font élection pour leur saison de quelque « centre », s'y établissent et font l'une après l'autre les hautes cimes voisines, évitant les cols autant que faire se peut. Il est certain que cette façon de procéder réunit de grands avantages : logement confortable dans un bon hôtel, possibilité d'emporter avec soi beaucoup de bagage, cercle sympathique de personnes ayant les mêmes goûts, possibilité de former ainsi une petite coterie de spécialistes. De cette façon, il est bien rare qu'on ait à passer la nuit hors de chez soi. Mais les hôtels convenablement situés pour servir de quartier général au coureur de montagnes en vacances ne sont pas très nombreux. Le fait de se lier à un point de départ unique a en outre pour inconvénient de rétrécir l'horizon du grimpeur, surtout si celui-ci prend l'habitude de revenir année après année au même endroit. Sans doute, il arrive ainsi à une connaissance parfaite d'un district donné, mais il perd les avantages du changement de milieu et d'atmosphère. Un « centriste » de cette espèce est comme un homme qui ne sortirait jamais de Florence ou de Rome et prétendrait connaître l'Italie. Les Alpes sont vastes et chacune de leurs régions a ses charmes et ses déficits particuliers. Il semble vraiment dommage de ne pas changer de temps à autre son champ d'opérations, lors même que la comparaison devrait tourner à l'avantage d'un district préféré. Le vagabond voit au moins « du pays » et connaît autre

chose que son village. La mode de « traverser » les sommets, c'est-à-dire de monter par un versant et de redescendre par l'autre, explique dans une certaine mesure la défaveur en laquelle sont tombés les cols (hors ceux qui présentent des difficultés ou des dangers spéciaux). Et pourtant, la traversée d'un beau col est extrêmement intéressante. La vue change d'heure en heure, ce qui rompt un peu la monotonie des longues marches à travers les champs de neige. On obtient de la topographie d'un district une notion bien plus exacte qu'en une heure passée au sommet du pic le plus admirablement situé. On a l'impression d'avoir fait un vrai voyage, et non seulement une excursion avec retour au point de départ. J'ai, pour ma part, essayé des deux systèmes : « vagabondage » et « rayonnement ». Expérience faite, je n'hésite pas à préférer le vagabondage, bien qu'une halte de quelques jours dans un centre de courses puisse faire à l'occasion une agréable diversion au déplacement perpétuel. Après tout, c'est une question de goût. Ce que nous avons voulu faire ressortir, c'est uniquement que les anciens « vagabondaient », tandis que la jeune école préfère « rayonner ». Et pourtant, ainsi que nous l'avons noté en passant, il semble que quelques-uns des grimpeurs d'aujourd'hui commencent à redécouvrir les joies du « vagabondage » et à reconnaître que les difficultés en ce qui touche les bagages et la variété des langues ne sont point aussi insurmontables qu'il semble au premier abord.

Une seconde particularité de l'alpinisme moderne est la préférence de plus en plus accentuée dont paraissent jouir les ascensions de rocher et la défaveur croissante en laquelle tombent les courses de glacier. Il va sans dire qu'il est un certain nombre de ces dernières que l'on *doit* faire ; aussi se hâte-t-on en général de les expédier les premières. Peu importe l'altitude ou la situation d'un pic pourvu qu'il se prête à une grimpee mouve-

tée et à une gymnastique excitante. C'est peut-être cette tendance qui a inspiré à Ruskin ses railleries à l'adresse des amateurs de mât de cocagne. Nul n'est en droit de prétendre qu'il faille moins de courage et d'endurance pour conquérir un difficile sommet neigeux que pour escalader une aiguille rocheuse. Une aiguille de ce genre permet d'éviter certaines difficultés inhérentes à toute ascension de glacier : crevasses, marches à tailler, etc., etc. ; d'autre part, le rocher, s'il a de puissants attraits, a aussi ses dangers à lui. Ce qui prête à sourire, c'est le dédain affecté par les « rochassiers » pour les quelques amateurs de courses de glacier qui osent encore afficher leur préférence. D'une simple question de goût, ils voudraient faire une question de principe. Personne, disent-ils, n'a le droit de se dire montagnard, s'il n'est pas un expert en matière de rocher. A ce point de vue, l'escalade du plus infime « clocher » peut être aussi intéressante que celle de la cime la plus altière : *tout* dépend des difficultés à vaincre pour parvenir au sommet. C'est là qu'il faut chercher la véritable raison de l'engouement récent pour les Dolomites et pour les aiguilles de la région des lacs en Angleterre. Nous concédons volontiers que la technique du rocher peut s'acquérir aussi bien dans tel district montagneux quelconque que dans les hautes Alpes. Il n'en reste pas moins que ce qui distingue les Alpes de toutes les autres chaînes de montagne de l'Europe, c'est l'existence de grandes étendues recouvertes de glace et de neige, ce sont les glaciers, les pentes de glace, les champs de neige. Rien ne saurait remplacer ce caractère spécial et celui qui se voue exclusivement au rocher se prive d'une bonne moitié de ce qui fait le montagnard complet. Il va sans dire que, d'une façon générale, un alpiniste a le droit de préférer le roc à la glace. Cela se comprend parfaitement, c'est avant tout une question d'aptitudes personnelles, le grimpeur se sentant plus ou moins à

l'aise selon le caractère de la course entreprise. Nous n'avons entendu critiquer que le rochassier exclusif, celui qui médit de la glace et qui, forcé pour ses péchés de gravir exceptionnellement un sommet ou un col neigeux, donne cours à son mécontentement en maudissant « cette horrible neige ! » Peut-être la nouvelle génération compte-t-elle en plus grand nombre les bons grimpeurs de rocher ; mais à mon avis elle est, au point de vue de l'alpinisme en général, incontestablement inférieure à l'ancienne. Les alpinistes de jadis cherchaient une route, la meilleure si possible — c'est rarement celle-là que l'on trouve la première — conduisant à une cime. Ceux d'aujourd'hui recherchent de propos délibéré la route la plus difficile, s'exposant volontairement au danger. Après tout, il y a place pour les deux écoles. Quant aux éclectiques, qui tâtent tantôt de l'un, tantôt de l'autre système, ils sont également méprisés par les amateurs de rocher et par les amateurs de glacier. On sait que pareillement le skieur n'a que dédain pour le lugeur et vice-versa, les deux spécialistes ne tombant d'accord que s'il s'agit de dauber sur le malheureux assez arriéré pour préférer ses jambes à tout autre moyen de locomotion.

En étroite relation avec cet engouement pour les courses de rocher est la fréquence croissante des ascensions entreprises sans guides par des touristes inexpérimentés. Selon moi — et cette opinion est partagée par beaucoup d'autres — cette coutume est la plaie de l'alpinisme contemporain. Qu'on m'entende bien ! Je n'entends pas prononcer contre les courses sans guides une condamnation de principe ; je les condamne par contre *dans la haute montagne* (soit d'une manière générale au-dessus de la limite des neiges éternelles, ou même au-dessous dans le cas de grimpées difficiles) lorsqu'elles sont entreprises par *des personnes inexpérimentées* (et non par ceux, du reste toujours peu nom-

breux, qui possèdent les qualifications requises pour entreprendre, en compagnie de camarades de même trempe, des ascensions de premier ordre). Il est malheureusement exact que des alpinistes de toute première force ont trouvé la mort dans les Alpes ; il existe en effet dans le sport alpestre, comme dans les autres sports : chasse, canotage, tir, des dangers qui, dans des circonstances données, ne peuvent être évités, de sorte qu'un « accident », au sens strict de ce terme, est toujours possible. Le plus vigoureux athlète n'est pas à l'abri d'une chute mortelle dans un escalier, ou d'une glissade sur le pavé, ou d'un faux pas devant une locomotive en mouvement.

Les courses sans guides faites par des alpinistes qualifiés ne sont nullement une nouveauté. Nous avons mentionné l'exploit de la caravane Hudson-Kennedy au Mont-Blanc en 1855. En 1870, M. Girdlestone a consacré tout un livre aux ascensions sans guides, dans lequel il relate les expériences faites par lui-même entre 1864 et 1869. La première ascension sans guides du Cervin remonte à 1876 (je me trouvais précisément à Zermatt ce jour-là) et fut faite par MM. Cust, Ca-wood et Colgrove ; dans ce cas spécial, elle était parfaitement légitimé. Chacun des trois membres de la caravane possédait une connaissance parfaite de la haute montagne ; toutes les précautions nécessaires avaient été prises et le temps était favorable ; il n'était pas question d'établir un record quelconque, ni en ce qui concerne la durée de l'ascension, ni d'aucune autre sorte. Aucun des ascensionnistes n'avait fait le Cervin auparavant, ce qui rend d'autant plus remarquable le succès de l'entreprise. En 1878, M. Frederick Gardiner et les frères Charles et Lawrence Pilkington allèrent plus loin encore et s'attaquèrent sans guides à des sommets encore vierges, au sujet desquels il n'existait de renseignements pratiques nulle part. Eux aussi réüssi-

rent brillamment. En 1879, ils étonnèrent le monde en faisant l'ascension de la Meije, une cime de premier ordre incontestablement, et qui n'avait encore été gravie que trois fois. En 1881, ils prouvèrent l'étendue et la variété de leurs ressources dans une ascension de la Jungfrau par le versant de la Wengernalp, sans contester une des plus pénibles et des plus difficiles courses de glacier qui puisse se faire dans les Alpes. Comme leurs devanciers de 1876, ils avaient attendu que toutes les conditions favorables à leur entreprise se trouvassent réunies et prirent en cours de route toutes les précautions nécessaires ; ils avaient une grande habitude de travailler ensemble et chacun savait qu'il pouvait avoir une entière confiance en ses camarades ; ils avaient enfin étudié soigneusement à l'avance leur route et ne marchaient pas à l'aventure.

Il est naturellement impossible de fixer le moment précis où les courses sans guides devinrent un *abus*. Mais on ne saurait douter que la mort tragique de Emil Zsigmondy à la Meije, en 1885, ait été un des premiers signes du changement intervenu dans la conception de l'alpinisme. Quelques jours auparavant, Zsigmondy et ses amis avaient accompli avec succès la traversée de l'arête entre le Grand Pic et le sommet Central, un des plus bas. Grisés par cette victoire, ils essayèrent alors une route nouvelle et plus difficile par la face sud, et c'est au cours de cette tentative que la catastrophe se produisit. Les trois membres de la caravane étaient des grimpeurs de premier ordre (deux d'entre eux seulement firent les deux ascensions : pour chacune de celles-ci ils s'étaient adjoint un compagnon différent) ; mais il y a des limites même à l'habileté et à l'intrépidité humaines, et selon moi, ces limites ont été franchies dans le cas qui nous occupe.

Il n'y a du reste pas grand intérêt à fixer le mo-

ment précis où les méfaits de l'alpinisme sans guides ont commencé à se faire sentir. Qu'il suffise de dire que depuis une vingtaine d'années environ, cette variété de sport alpestre n'a fait que gagner du terrain. Après son éclipse momentanée, l'alpinisme a conquis la popularité, il est même devenu « fashionable ». La multiplication des récits détaillés de courses, la publication de « guides » spéciaux, de cartes à grande échelle, les polémiques des journaux ont fini par arracher aux grands sommets farouches leur dernier voile de mystère. L'opinion se répand que les ascensions de rocher présentent moins de danger que les courses de glacier, ces dernières obligeant à tailler des marches, à s'orienter dans le labyrinthe des chutes de glace, etc. Avec le temps, les frais de transport ont diminué considérablement, ce qui a rendu le sport alpestre, jadis un luxe assez coûteux, accessible à des catégories nouvelles et nombreuses de touristes. Les grimpeurs se recrutent désormais — en Angleterre le déclin est moins sensible — dans des couches moins cultivées de la population ; la qualité moyenne des ascensionnistes, en ce qui touche les capacités sportives, s'en ressent fâcheusement. Sans grande expérience, pratiquant la plus stricte économie, n'ayant jamais bénéficié de la compagnie de guides, ignorants du code de convenances consacré par l'usage dans les cabanes où ils sont admis gratis ou moyennant une finance insignifiante, contraints par le manque de loisirs de faire leur course à certains jours et dans un temps donné, ces nouveaux touristes sont amenés à s'exposer à des dangers devant lesquels les alpinistes de l'ancienne école eussent hésité. Seul un temps vraiment très mauvais est capable de les retenir une fois partis, car il est indispensable qu'ils prennent un certain train s'ils veulent rentrer chez eux à temps pour reprendre leurs devoirs. Ajoutez à tous ces inconvénients le fait que beaucoup d'alpinistes de la dernière génération, surtout

en Suisse et en Autriche, sont occupés toute la semaine à des travaux sédentaires ; ce sont des étudiants, des employés de bureaux, des ouvriers. On voit qu'une phase toute nouvelle s'est ouverte depuis quelques années dans l'ère de l'alpinisme. C'est là et pas ailleurs, qu'il faut chercher la véritable cause de l'accroissement vraiment effroyable du nombre des accidents de montagne. La plupart sont dus à l'insouciance et à l'omission des précautions les plus élémentaires, fruits de l'ignorance et de l'inexpérience chez de jeunes écervelés qui *du premier coup* s'attaquent aux tâches les plus ardues et payent fréquemment de leur vie leur sottise témérité.

Tout grimpeur devrait savoir que le succès d'une grande ascension dépend pour une large part de l'état de la montagne au jour choisi. Le Cervin peut être très facile, comme il peut être une formidable entreprise. Le Mont-Blanc fait de Chamonix par la route habituelle est une promenade si les circonstances sont favorables ; il peut à d'autres moments présenter des dangers et des difficultés auprès desquelles celles du Cervin sont jeu d'enfant. Le Wetterhorn change du jour au lendemain, au point que telle caravane parviendra au sommet en se jouant, alors que le jour suivant une autre sera aux prises avec des difficultés et des dangers terribles. Il est donc parfaitement absurde de vouloir classer les sommets par catégories, étiquetant celui-là « très difficile », cet autre « difficile » et celui-ci « facile ». Les premiers alpinistes sans guides avaient appris cette vérité en commençant par faire des courses avec guides. En étudiant leurs compagnons professionnels, ils avaient emmagasiné plus d'une connaissance utile pour leurs travaux futurs — nous n'entendons pas parler ici de ce qui a simplement trait à la connaissance de la route. Aux alpinistes du type le plus récent, qui n'ont jamais fait d'ascension avec guides, ces connaissances

font nécessairement défaut. Ayant entendu dire que telle cime est facile, ils s'imaginent qu'elle doit toujours l'être et peut donc être attaquée impunément. Ils n'accordent que peu d'importance aux conditions atmosphériques, à l'état de la neige, à l'état du rocher, ou même à la condition physique des membres de la caravane au jour de l'ascension. Quiconque a pratiqué la montagne pendant un certain temps sait cependant combien les capacités physiques d'un même individu peuvent varier d'un jour à l'autre, et quelle supériorité l'homme qui s'est entraîné méthodiquement possède sur tel autre, peut-être en réalité plus robuste, mais qui arrive tout droit de son magasin ou de son bureau. Seulement voilà : les jeunes gens que nous avons en vue n'ont que leur dimanche de libre, avec peut-être quelques heures le samedi après-midi et ils doivent se retrouver au travail le lundi matin, sous peine de renvoi. Conséquence : chaque lundi et chaque mardi, les journaux sont pleins d'accidents mortels survenus à la montagne (le plus souvent des montagnes d'altitude modeste) le dimanche précédent. Chaque année la moisson de la mort est plus abondante, et lors même qu'il faut admettre, comme nous l'avons dit plus haut, que tout sport entraîne la possibilité d'accidents inévitables, il n'est pas moins évident que beaucoup de ces accidents du dimanche auraient pu être évités avec un peu plus de soin, un peu plus d'expérience, moins d'imprudence, un peu plus de considération pour les proches, les amis, et même tout simplement pour l'humanité en général. On entend souvent dire d'un alpiniste : « Il est aussi bon qu'un guide. » D'où l'on est tenté de conclure : « Dans ce cas, à quoi bon prendre un guide ? » Et à ce propos, avec les meilleures intentions du monde, le Club alpin suisse a, selon moi, commis une grave erreur, dans laquelle aucune autre association du même genre n'est tombée. Depuis 1900, il autorise des amateurs (pourvu

qu'ilssoient clubistes) à participer aux examens de guides à côté des candidats professionnels et leur accorde, lorsqu'ils subissent victorieusement les épreuves, un certificat ou « diplôme », portant la signature du comité central, mais non reconnu par les gouvernements cantonaux. Les professionnels reçoivent dans les mêmes conditions une « patente » ou « licence » du gouvernement de leur canton. Il en résulte assez naturellement qu'un amateur, porteur du diplôme en question, croit pouvoir se dispenser de l'assistance d'un professionnel, ce qui peut un jour ou l'autre lui coûter cher. Ce système a pour unique objet de satisfaire l'innocente vanité de quelques amateurs, mais il peut être cause de désastres, car je suis personnellement convaincu qu'il est impossible, sauf dans certains cas tout à fait exceptionnels qui confirment la règle, qu'un amateur soit aussi bon et aussi capable *sous tous les rapports* qu'un guide de glacier professionnel. Je dis bien « sous tous les rapports », car il peut arriver que dans telle ou telle spécialité un amateur arrive à surpasser le professionnel, mais dans ce cas il lui sera certainement inférieur sur d'autres points, et si nous voulons arriver à une conclusion de portée générale il convient de prendre une moyenne.

N'essayons pas de nier les avantages réels des ascensions sans guides. Il n'est pas douteux qu'elles développent à un haut degré la confiance en soi, le sentiment de l'indépendance, l'esprit d'économie, la capacité de jouir avec intensité de la montagne en compagnie de camarades choisis possédant les mêmes goûts. Il y a une véritable joie à trouver soi-même sa route, à se sentir libre d'aller où l'on veut sans entraves. D'autre part, il faut envisager qu'un amateur ne peut pas se trouver comme un professionnel en état d'entraînement permanent, ce qui est évident puisque l'amateur n'a que quelques semaines, au mieux, à consacrer à la

montagne, tandis que le professionnel y passe sa vie entière. Laissant complètement de côté la question d'orientation par le beau temps, — en réalité l'amateur est presque toujours plus apte que le guide professionnel à se servir de la carte et de la boussole, — comment un amateur *peut-il* en un clin d'œil reconnaître l'état de la neige ? Comment *peut-il* posséder la connaissance du temps qui chez le guide est affaire d'hérédité et d'éducation ? Comment *peut-il* espérer égaler le professionnel lorsqu'il s'agit d'un travail épuisant, comme de tailler des marches, de porter de lourdes charges, etc. ? Un guide, accoutumé à de telles surprises dans sa vie de tous les jours, sera moins affecté qu'un amateur par l'arrivée subite du brouillard ou du mauvais temps ; il ne risque pas de perdre la tête s'il se trouve égaré sur un champ de neige ou au milieu d'un dédale de crevasses. Il y a sans doute amateurs et amateurs, comme il y a guides et guides. Mais dans ce qui précède nous n'avons eu en vue que de vraiment bons amateurs et de bons guides de glacier. Il n'est pas rare qu'un amateur, dans des circonstances moyennes, et par le beau temps, réussisse à trouver le chemin d'un sommet aussi bien que pourrait le faire un guide. Mais pour que la comparaison soit équitable, il nous faut tenir compte de l'éventualité d'un changement de temps, ou d'un travail inattendu exigeant une grande dépense de force physique. En pareil cas, la supériorité du guide est écrasante et saute bien vite aux yeux. Un des premiers et des meilleurs parmi les alpinistes anglais qui firent des courses sans guides m'a souvent répété que deux infériorités marquées des amateurs sont : 1^o la tendance à relâcher l'attention une fois les grandes difficultés passées (pendant la traversée d'un glacier en apparence non crevassé par exemple) et une fois l'excitation du danger tombée; et 2^o la grande dépense de force qu'exige de l'amateur le port du sac, même allégé de tout ce qui

n'est pas absolument indispensable, alors que le guide est habitué dès son enfance à porter sur son dos de lourdes charges. Cet ami, qui avait voyagé occasionnellement avec les meilleurs guides des Alpes, n'hésitait pas à reconnaître que, si lui et ses amis étaient capables de se tirer d'un pas difficile aussi bien que beaucoup de guides, ils ne pouvaient cependant pas le faire avec cette perfection professionnelle et cette aisance qui est le résultat d'une vie entière d'entraînement. C'est en somme l'éternelle question, qui se retrouve dans tous les domaines, de la supériorité du professionnel ou du spécialiste sur le simple amateur. Toute règle générale, cela va de soi, a ses exceptions, mais celles-ci sont si peu nombreuses qu'elles sont rendues plus frappantes par cette rareté même.

Il y a encore d'autres points que l'on néglige trop volontiers, lorsqu'on discute cette question des courses sans guides. Chacun sait que le guide est responsable devant la loi de la sûreté de ses voyageurs et s'expose à des peines sévères s'il est établi qu'il a négligé ses devoirs. L'amateur de courses sans guides par contre n'a aucune responsabilité légale vis-à-vis de ses compagnons. On allègue souvent aussi que le tarif des guides est ridiculement élevé. A première vue, il peut paraître en effet exagéré. Mais il ne faut pas oublier que ce tarif a été établi en vue du touriste de capacité moyenne et non du grimpeur expérimenté. Tel prix qu'il faut bien reconnaître équitable dans le cas d'un client qu'il faut aider presque à chaque pas peut paraître trop haut quand le voyageur est un grimpeur qualifié. Le premier non seulement donne au guide beaucoup plus de travail : il est aussi, du fait de sa maladresse, une cause de danger. Mais ce n'est pas un secret que pour les bons grimpeurs, il est avec les guides des accommodements. Pendant les trente-quatre années que l'auteur de ces lignes a consacrées à l'alpinisme, il a bien

rarement payé les prix forts du tarif pour une grande course. Naturellement, si le guide n'est engagé que pour une ou deux courses, il ne consentira pas sur les prix du tarif la même réduction que s'il est engagé pour plusieurs semaines. Après tout, être guide est un métier, ou plus exactement un demi-métier, que l'on exerce surtout l'été, beaucoup plus rarement en d'autres saisons de l'année. Ce métier doit fournir à celui qui l'a adopté les moyens de faire vivre sa famille, à supposer qu'il n'en ait pas un autre à côté pour occuper les loisirs que lui laisse la montagne. On ne peut donc en bonne justice exiger du guide qu'il affronte sans nécessité des dangers et expose sa vie au service de son client occasionnel, qui, lui, n'a peut-être pas les mêmes charges de famille. Aussi est-il parfaitement injuste d'accuser un guide de lâcheté ou de timidité, car tout compte fait, pour le client, l'alpinisme n'est qu'un passe-temps, non une question de vie ou de mort, et les limites que fixe la prudence sont faciles à reconnaître, lors même qu'elles ne sont pas toujours respectées.

L'amateur de courses sans guides devrait se souvenir que plus la mode à laquelle il sacrifie se généralise, plus la situation des guides professionnels devient difficile. Or il s'agit d'une élite d'hommes choisis et exerçant une profession honorable. Que les quelques amateurs vraiment qualifiés — ils ne seront jamais très nombreux — luttent d'émulation avec leurs collègues professionnels si cela les amuse, il n'y a pas grand mal à cela. Mais qu'ils se gardent d'encourager, par la parole ou par la plume, les amateurs non qualifiés à les imiter. Au point de vue du public en général, c'est là que gît le grand danger de l'alpinisme sans guides. Que le « sans-guides » observe donc une modestie dont il n'a pas toujours donné l'exemple, et surtout qu'ils s'abstiennent de critiquer ou de décrier les guides professionnels, auxquels il ôte ainsi le pain de la bouche, alors qu'il sait très bien

faire appel à leur dévouement pour former des colonnes de secours lorsqu'il arrive malheur à une caravane de sans-guides. Il n'y a pas très longtemps, un alpiniste amateur se permettait d'attaquer vigoureusement par la plume la corporation des guides suisses. Mais dans son article il confessait n'avoir fait avec guides qu'une douzaine de courses à peine, et cela toujours avec des guides de premier ordre. Aussi ceux qui lui répondirent n'eurent-ils pas de peine à démontrer qu'il n'avait pas qualité pour prononcer un jugement sur les guides de glacier en bloc. Un autre s'est vanté hautement dans un journal d'avoir, en compagnie de quelques amis, et sans guides, mené à bien l'exploration complète d'un certain district des Alpes. Renseignements pris, il s'agissait de l'ascension d'un certain nombre d'aiguilles d'altitude médiocre et sans grande importance, que les explorateurs antérieurs avaient à dessein laissées de côté comme indignes de leur attention. Ces faits donnent une idée de la façon un peu puérile avec laquelle *certain*s amateurs de courses sans guides s'entendent à se faire de la réclame.

Peu de lecteurs en Angleterre, en dehors de ceux qui vouent une attention spéciale aux questions alpestres, se doutent de l'extension prise aujourd'hui par l'alpinisme sans guides. Quelques exemples pris dans ces dernières années leur en donneront une idée. En 1903, une caravane de huit jeunes gens partit de Genève pour faire l'ascension du Mont-Blanc. Ils emportaient avec eux, à ce qu'on a dit, un jambon et une certaine quantité de pain. Ils paraissent avoir été mal équipés et n'avoir eu que peu ou point d'expérience de la montagne. Par une sorte de miracle, sept d'entre eux, après de longues heures de pénibles efforts, arrivèrent à la cabane de l'Aiguille du Goûter. Là, ils furent surpris par un violent orage et frappés de la foudre. Ils ne purent être ramenés à la plaine, encore vivants mais

blessés, plusieurs étant même restés quelques heures sans connaissance, que grâce aux efforts héroïques d'une colonne de guides. L'orage n'a dans cette histoire joué qu'un rôle accessoire ; en réalité, la caravane était tout à fait incapable de mener son entreprise à bien, même par le beau temps. En 1905, deux jeunes employés de commerce suisses, dont l'un était porteur du diplôme de guide du Club alpin suisse, gagné, dit-on, de façon très brillante, tentèrent l'ascension de la Jungfrau par le versant de la Wengernalp. Ils succombèrent tous les deux, dans des circonstances qui n'ont jamais été établies, un seul cadavre ayant été retrouvé. Quelques jours auparavant, cette même ascension, une des plus difficiles, avait été essayée par deux jeunes apprentis, un forgeron et un ébéniste, établis à Grindelwald. Tous deux périrent, ce qui prouve une fois de plus qu'il ne suffit pas d'être sain et vigoureux pour être en mesure d'affronter les périls d'une grande ascension. En automne 1906, le bruit se répandit qu'on était depuis quelque temps sans nouvelles de deux jeunes Allemands, partis seuls, deux mois auparavant, pour faire l'ascension de la Jungfrau par le Roththal. Une forte colonne de recherches fut organisée à Lauterbrunnen ; elle ne découvrit aucune trace des imprudents, mais par contre elle trouva, à une très grande hauteur, le corps d'un individu qui fut reconnu pour celui d'un boulanger de Beckenried, lequel était parti pour faire cette ascension seul et armé simplement d'un alpenstock. Il y a quelque temps, un Suisse de mes amis me racontait que, se trouvant sur l'Eismeer inférieure de Grindelwald, il avait aperçu deux hommes occupés à remonter la cascade de glace (où personne ne s'aventure) qui sépare le plateau inférieur du plateau supérieur de l'Eismeer. Aux appels qui leur furent lancés, les deux malheureux finirent par revenir sur leurs pas. C'étaient deux apprentis en voyage, qui possédaient à eux deux

une canne et un parapluie et qui en cet équipage cherchaient une route directe et rapide pour passer en Valais. Ils racontèrent avoir eu l'intention de faire l'ascension de la Jungfrau — ils n'en prenaient pas du tout le chemin — et une fois au sommet de prendre le chemin de fer (pas encore construit) pour redescendre de l'autre côté. Ce cas, de même que ceux du boulanger et des deux apprentis de Grindelwald, a été cité pour montrer le mal que l'alpinisme sans guides peut faire en engageant des personnes absolument incapables à entreprendre des courses bien au-dessus de leurs forces. On ne peut sans doute faire peser la responsabilité de ce mal sur tel alpiniste particulier, mais la vantardise de beaucoup de sans-guides, et leur habitude de représenter telle ou telle ascension comme ridiculement facile, ne peut manquer d'influencer d'autres jeunes téméraires, avec les conséquences que l'on sait.

C'est pourquoi nous avons déclaré très regrettable la mode des ascensions sans guides dans la haute montagne, lorsqu'elles sont entreprises par des amateurs *non qualifiés*. Si l'on n'y met un frein, cette mode peut avoir pour l'alpinisme sérieux des conséquences irréparables et jeter à nouveau sur lui la défaveur et la suspicion qui le paralysèrent après la catastrophe de 1865. Le devoir des sans-guides vraiment qualifiés — il y en a — est de mettre en garde leurs collègues moins bien armés, et de leur répéter que, si grands que soient les charmes de ce genre de sport, il ne doit être pratiqué que dans des circonstances favorables et par des montagnards bien entraînés. Dans tout autre cas, les novices ambitieux mais inexpérimentés doivent s'attendre à expier chèrement leur imprudence.

Il y a quelque quarante-cinq ans, Leslie Stephen, un des meilleurs grimpeurs de son temps, parlant officiellement en qualité de président de l'Alpine Club — c'était avant la catastrophe du Cervin — prononça

les sages remarques qui suivent, auxquelles le temps n'a fait qu'ajouter de la saveur, et que je recommande à l'attention de mes lecteurs :

« A mon avis, si jamais la coutume s'établit parmi les touristes anglais de livrer assaut aux hautes Alpes sans guides et sans une expérience suffisante, l'ère des graves accidents s'ouvrira..... D'après mes expériences, aucun touriste parmi ceux que j'ai connus n'aurait été digne de faire un guide même de second plan. La différence entre professionnels et amateurs, qui est en général très accusée dans tous les domaines, l'est plus encore dans le sport alpestre que dans tout autre, pour la simple raison que la différence sous le rapport de l'expérience est ici plus accentuée. Le guide pratique toute sa vie, l'amateur pendant quelques semaines de vacances avec le désavantage en plus de commencer en général alors que pour lui le temps le plus propice à la pratique des sports athlétiques est déjà passé. »



LA JUNGFRAU (OBERLAND BERNOIS) VUE DU COL DE L'EBNEFLUH

CHAPITRE XI

Les guides des Alpes.

Dans les premiers jours de janvier 1129, une troupe de pèlerins venant de Rome attendait impatiemment au pied sud du Grand Saint-Bernard que le temps veuille bien se faire assez clément pour leur permettre de continuer leur voyage de retour. C'est l'abbé de Saint-Trond, près de Liège, qui nous narre cette triste histoire. Les avalanches tombaient dans toutes les directions, la neige s'amoncelait en énormes vagues sous l'effort des rafales ; quelques malheureux qui avaient essayé de partir quand même avaient péri étouffés. Les autres, entassés dans le hameau de Saint-Rhémy, s'abandonnaient au désespoir. Mais voici que quelques habitants de la contrée proposent d'aller ouvrir un chemin par lequel les pèlerins et leurs montures pourraient se frayer passage jusqu'au col. Cette offre est joyeusement acceptée, on règle la question de prix, et les vaillants se mettent à l'ouvrage. Hélas ! bientôt une nouvelle avalanche les surprenant, en tuait quelques-uns, en estropiait d'autres, et mettait ainsi un terme à l'aventure. Cette anecdote nous intéresse, parce que dans le récit qui nous est parvenu se trouve une description des hommes qui en furent les héros et en qui l'on peut voir les premiers guides alpins dont mention

soit faite dans l'histoire. On y lit entre autres qu'ils s'enveloppaient la tête dans du feutre pour se préserver du froid, qu'ils recouvraient leurs mains de grossières mitaines, se chaussaient de grandes bottes dont les semelles étaient armées de crampons de fer aux pointes acérées destinés à les empêcher de glisser sur la glace; enfin qu'ils portaient à la main de longs bâtons avec lesquels ils sondaient la neige profonde qu'ils traversaient. La chronique leur donne le nom de « marones », dont l'étymologie est incertaine, et qui paraît avoir été spécial aux guides du Grand Saint-Bernard et du Mont Cenis, bien qu'il soit ici et là appliqué aux guides d'autres cols alpestres. Ce nom survit sous la forme de « maronnier », titre actuel du chef de l'équipe préposée à la recherche des passants égarés en hiver dans les passages du Grand Saint-Bernard. On voit que ces individus avaient adopté un équipement qui se rapproche de celui des amateurs de hautes ascensions à l'époque actuelle. Il va sans dire toutefois que dans la relation dont nous parlons il n'est pas question d'entreprises aussi aventureuses. Les « crampons » ou « Steigeisen », sorte de seconde semelle en fer ou en acier, armée de pointes aiguës (en 1129, ces pointes paraissent avoir été fixées directement à la chaussure), placée sous la semelle en cuir du soulier et fixée au pied par des courroies, sont mentionnés fréquemment dans des documents plus récents. Le seigneur de Villamont, en 1588, à propos de l'ascension de la Rochemelon, Arnod en 1689, à propos de celle du col du Géant, parlent aussi de crochets de fer fixés aux mains. Arnod employait en outre des « hâchons », probablement une sorte de piolet élémentaire. Jacques le Saige en 1518 et Josias Simler en 1574 sont les premiers à faire mention de lunettes destinées à protéger les yeux contre la réverbération du soleil sur la neige. Simler parle aussi de la corde

et de *raquettes* ou souliers pour la marche sur la neige. Il vante également le papier fort ou le parchemin comme moyen de protéger le corps contre le froid. Nous avons vu dans un précédent chapitre qu'en 1492 Antoine de Ville avait employé des échelles pour l'ascension du Mont-Aiguille.

A l'origine, ces divers accessoires n'étaient mis à réquisition que pour traverser en hiver des cols qui en été ne présentaient aucune difficulté et pouvaient même se passer à cheval ou à mulet. Au Mont-Cenis, les « marons » étaient fort habiles à faire descendre les touristes du sommet du col à Lanslebourg sur des sortes de traîneaux de bois ; ce mode de locomotion était appelé « glisser à la ramasse ». Ils pouvaient même faire mieux encore, ainsi qu'il ressort de l'amusant récit de l'ascension que fit de la Rochemelon un noble Breton, le seigneur de Villamont, en 1588. Ses deux « marons » portaient les provisions, assistaient leur voyageur lorsqu'il était fatigué ou transi de froid, lui faisaient boire du vin, fixaient des crampons à ses pieds et des crochets à ses mains, et même le hissaient à l'occasion en plaçant leurs bras sous ses aisselles. C'est surtout grâce à leur aide que l'illustre touriste parvint au sommet, où il jouit énormément du merveilleux spectacle qui s'offrit à sa vue, si bien qu'il « en oublia toutes ses fatigues passées et que son âme fut remplie d'une incroyable joie. » Plus tard, à son retour en France, Villamont fit en traîneau la descente de l'autre versant du Mont-Cenis, probablement assisté cette fois encore et de semblable manière par ses deux « marons ».

Ces deux hommes de 1588 sont les deux premiers véritables guides des Alpes qui aient, pour autant que nous sachions, conduit un touriste au sommet d'une haute montagne, car les compagnons d'Antoine de Ville lors de son ascension du Mont-Aiguille en 1492

étaient des ouvriers chargés d'ouvrir un chemin conduisant au sommet et de dresser des échelles plutôt que des guides proprement dits.

Bien des années plus tard, nous constatons que les hommes qui assumaient les fonctions de guides pour de grandes ascensions étaient en général des chasseurs de chamois, plus familiers avec la haute montagne que les autres habitants de la région. Tel fut le cas lors de l'ascension de la Scesaplana en 1742, du Buet en 1770 et du Mont-Vélan en 1779, et lors de plusieurs ascensions ultérieures. En d'autres occasions, la chronique parle seulement de courageux montagnards, sans mentionner leur profession, ou encore de bergers ou de contrebandiers, ces derniers rendant surtout de bons services lorsque le sommet servant de but se trouvait à cheval sur la frontière ou à proximité immédiate. Telles étaient les classes de la population parmi lesquelles se recrutaient les premiers guides. On peut y ajouter les chercheurs de cristaux dans la région de Chamonix, ainsi que les hommes employés par le gouvernement pour le relevé des cartes. Ceux-ci devaient d'être choisis pour ce travail à leur connaissance plus approfondie de la région, et se trouvaient tout naturellement qualifiés pour faire de bons guides à l'occasion.

C'est à Chamonix que l'on rencontre les plus anciens guides professionnels, les capacités spéciales des hommes de ce district ayant trouvé de bonne heure à s'exercer lors des premières tentatives d'ascension du Mont Blanc. Dans les premières listes de guides de Chamonix, publiées vers la fin du XVIII^e siècle, on rencontre les noms familiers aujourd'hui encore des Balmat, Cachat, Couttet, Tournier, Charlet, Dévouassoud, etc. Les guides de Chamonix furent également les premiers à se donner une organisation spéciale, en 1821. En 1813, un des guides de M. Maynard, lors de la première ascension du Breithorn de Zermatt, était un Couttet ; en

1830, lord Minto, lorsqu'il fit l'ascension de cette même cime, n'avait avec lui pas moins de neuf guides de Chamonix. Les Chamoniards conservèrent longtemps la situation prépondérante qu'ils avaient su s'assurer de bonne heure. Parmi les derniers d'entre eux qui entreprirent des expéditions bien loin de leurs vallées natales citons Auguste Balmat (1808-1862), le guide et l'ami de Forbes et de Wills ; les frères Jean-Baptiste Croz (1828-1905) et Michel Croz (1830-1865), ce dernier mort victime de la catastrophe du Cervin; enfin François Dévouassoud (1831-1905), qui accompagna pendant toute sa carrière d'alpiniste M. Douglas Freshfield, et qui fut également l'aimable compagnon de l'auteur de ces lignes en 1867.

Les hommes qui servirent de guides lors des premières ascensions du Gross Glockner étaient charpentiers de leur métier, et avaient été choisis parce qu'il s'agissait de dresser une croix au sommet. Les Meyer, à la Jungfrau et au Finsteraarhorn en 1811-1812, avaient avec eux deux chasseurs de chamois de Fiesch, Joseph Bortis et Aloïs Volker (1784-1814), les premiers guides valaisans connus et un homme de Guttannen, Arnold Abbühl (1782-1830), qui plus tard acquit un renom considérable et que la caravane s'était adjoint en passant dans son village natal. En 1812, la caravane s'était augmentée d'un nouveau membre, Kaspar Huber (1772-1836), très probablement domestique à l'hospice du Grimsel, ainsi que l'était certainement Abbühl lorsqu'il accompagna Hugi en 1828. Cet hospice devint par la suite une véritable pépinière de bons guides de glacier, car le tenancier avait toujours à son service un nombreux personnel, recruté en majeure partie à Meiringen, tout au bas de la vallée du Hasli, et louait volontiers les services de ses domestiques aux touristes désireux de visiter les glaciers de la région. Cette école de guides du Hasli était tout particulièrement forte

entre 1840 et 1845. C'est chez elle que Desor et ses collègues trouvèrent des guides lors de leur exploration des cimes autour de leur quartier général du glacier d'Unteraar. Le plus audacieux d'entre eux était Melchior Bannholzer, qui avec J. Jaun (1806-1860), lui aussi originaire de Meiringen, gravit pour la première fois en 1844 la Jungfrau du Hasli et le Rosenhorn dans la rangée des Wetterhørner. Jakob Leuthold (1807-1843), Johann Wæhren et plusieurs membres de la famille Ablanalp furent aussi de bons guides du Hasli à cette époque. Melchior Anderegg (né en 1828), qui vit encore, un des guides les plus célèbres de tous les temps, débuta dans la vie en 1855 comme domestique au Grimsel. On est surpris de constater combien de hauts sommets de l'Oberland bernois furent gravis pour la première fois par des hommes du Hasli et du Valais.

Il y eut aussi de bonne heure des guides à Grindelwald et à Lauterbrunnen. Les premiers guides de Grindelwald dont nous ayons les noms sont Peter Baumann (1800-1853) et Ulrich Wittwer (1794-1842), qui en 1826 fit traverser à un touriste allemand un col où l'on croit reconnaître le Finsteraarjoch. Baumann paraît avoir été un grand conducteur d'hommes ; c'est lui qui, en 1826, conduisit une caravane de six montagnards de Grindelwald (Ulrich Wittwer était du nombre avec Hildebrand Burgener, Christian Baumann, Peter Moser et Peter Roth) au sommet de la Jungfrau en partant de Grindelwald. La plupart de ses compagnons devinrent par la suite des guides de profession. Parmi les hommes de la génération suivante, à Grindelwald, citons Christian Bleuer (1808-1885), dont le nom figure de 1842 à 1865 dans le guide *Murray* avec ceux de Peter Baumann et de Hildebrand Burgener (1792-1867) Il accompagna M. Blackwell de 1850 à 1854 et joua un rôle assez actif dans la période de début de l'alpinisme. Plus tard il semble s'être surtout occupé d'organiser

des expéditions dont il assumait la direction, laissant toutefois le gros travail aux hommes plus jeunes dont il s'entourait. Deux guides, parmi ceux qu'il employait ainsi sous ses ordres, devinrent par la suite beaucoup plus célèbres que lui-même : Peter Bohren (1822-1882), surnommé le « Gletscherwolf », et Christian Almer (1826-1898), le meilleur guide de tous les temps, dont la carrière professionnelle s'étend de 1851 à 1897. Au cours de tant d'années, ce dernier n'enregistra que deux accidents, et bien qu'ayant à son actif la liste d'ascensions difficiles et de « premières » la plus brillante qu'on puisse imaginer, finit par mourir paisiblement dans son lit, entouré de sa famille. Je considère comme un grand privilège d'avoir pu travailler avec Almer pendant dix-sept étés et trois hivers (1868-1884).

Les hommes de Lauterbrunnen commencent à faire parler d'eux comme guides de glacier en 1828, année écrite en lettres d'or aux annales de l'alpinisme, à l'occasion de la tentative d'ascension à la Jungfrau par le Roththal que firent MM. Hugi, Brown et Slade. On rencontre déjà à cette époque les noms aujourd'hui familiers de Lauener, Bischoff et Gertsch. Hugi recourut parfois aux meilleurs guides de Grindelwald pour renforcer leurs collègues de Lauterbrunnen. Le plus célèbre guide de Lauterbrunnen fut Ulrich Lauener (1821-1900), qui dirigea la première ascension du Mont-Rose en 1855, une cime pourtant bien éloignée de sa vallée natale. Les guides de l'Oberland ne se donnèrent une organisation qu'en 1856, soit bien longtemps après leurs collègues de Chamonix.

Dans d'autres stations, l'industrie des guides ne se développa que plus tard. Cependant J. Brantschen (1801-1866), de Zermatt, traversa le Weissthorn du Schwarzberg vers 1825, et un autre homme de Zermatt, Peter Damatter, ou Thamatter (1788-1846), était un

des doyens de la corporation en 1845, année où M. Ball eut recours à ses avis.

Les guides de Pontresina ne s'organisèrent qu'en 1861. Peu à peu les montagnards d'autres régions, désireux de devenir guides professionnels, suivirent l'exemple parti d'ailleurs. Dans certains districts écartés et peu recherchés des touristes, l'existence de guides proprement dits est un fait tout récent. En 1876, comme j'explorais les Alpes du Dauphiné, je ne trouvais à engager comme guide que le meilleur chasseur de chamois de Saint-Christophe. Mais bien que celui-ci eût déjà accompagné des touristes dans une ou deux ascensions, ce n'est qu'après la conquête de la Meije, en 1877, que Pierre Gaspard (né en 1834) devint guide professionnel.

J'ai employé à plusieurs reprises ce terme de « guide professionnel ». On entend par là distinguer des simples amateurs les guides pour qui la conduite des touristes est un gagne-pain. Sans doute, ce ne saurait être là une occupation exclusive, car le métier de guide ne peut guère s'exercer que l'été. Il est vrai que depuis quelques années on s'est mis à faire des ascensions presque en toute saison ; des guides des Alpes sont aussi de temps à autre engagés pour l'exploration de montagnes en d'autres continents. Mais en règle générale, être guide dans les Alpes est le plus souvent un métier accessoire plutôt qu'une profession régulière. Il n'y a pas de guide qui ne soit *que* guide, et rien autre à côté. Le guide consacre à la conduite des touristes une partie de son temps ; c'est ainsi qu'il gagne le plus d'argent. Mais sauf de rares exceptions, il n'exerce ce métier que pendant deux ou trois mois de l'année. Le reste du temps, il fait donc autre chose ; ceux qui croient que les guides restent oisifs en dehors de la saison des ascensions se trompent lourdement. On est plus près de la vérité en considérant l'été comme le temps des vacances pour la corpo-

ration. Les guides sont alors mieux nourris, mieux logés, mieux vêtus qu'à n'importe quel autre moment de l'année, et s'ils s'exposent à des dangers certains, ils gagnent d'autre part largement. Tous les guides des Alpes sont avant tout agriculteurs et propriétaires. Pendant les neuf mois où leurs services ne sont pas requis par les touristes, ils ont donc leurs champs à cultiver, leur bétail à soigner, du bois de chauffage à abattre dans les forêts. Au début de l'été, les vaches montent au pâturage, laissant à leurs possesseurs des loisirs. Les foins se font, en montagne, surtout après la saison des courses. A côté de ces occupations, beaucoup de guides exercent encore un métier : tel est charpentier, tel forgeron, tel autre boucher. Il en est qui tiennent un petit magasin ; d'autres, parmi les moins fortunés, louent leurs services comme ouvriers de campagne, pour la fénaison, etc. Il en est qui exercent des fonctions officielles ou administratives dans leur vallée natale ; à Grindelwald, par exemple, le président et le trésorier de la commune sont tous deux guides de glacier. On voit qu'il est impossible de considérer les guides comme formant une classe à part, tout à fait distincte des autres habitants de la contrée et vouée exclusivement à la conduite des touristes. Le métier de guide fournit tout simplement, dans chaque vallée alpestre, une occupation d'été à un certain nombre d'hommes choisis. Comme l'argent circule peu à la montagne, sauf dans les milieux qui ont affaire avec le tourisme, les guides forment au milieu de la population montagnarde une classe aisée. Mais pas plus que les gens cossus de la plaine, ils ne se soucient de faire étalage de leur richesse, par crainte des exigences du fisc. Il y a quelques années, dans une vallée dont je tairai le nom, les autorités locales cherchaient vainement les ressources nécessaires à l'exécution de travaux urgents. Un municipal ingénieur eut l'idée de frapper d'une taxe extraordinaire

les guides de la région. Mais les guides étaient nombreux dans le district et représentaient un contingent d'électeurs avec lequel il fallait compter. On décida donc de ne frapper de la taxe que les guides qui gagnaient le plus. On en choisit douze, à qui l'on demanda de déclarer leur gain probable de l'été suivant, cette déclaration devant servir de base pour le calcul de la taxe. Ces douze se réunirent immédiatement et tinrent conseil pendant toute la nuit. Au cours de ce conciliabule, tous protestèrent contre l'inégalité de traitement dont ils étaient l'objet et firent valoir — ce qui était parfaitement juste — qu'il leur était impossible de prévoir quels seraient leurs gains pendant la saison prochaine, la chose dépendant avant tout du temps, qu'ils ne pouvaient connaître d'avance. Les conjurés tombèrent finalement d'accord de renvoyer vierges leurs feuilles de déclaration à la municipalité. Cette dernière ne se tint pas pour battue. Elle taxa d'office chacun des douze guides sur un gain probable estimé à mille francs. Tous payèrent sans barguigner les huit francs qu'on leur réclamait. En effet, expliqua l'un d'entre eux : « On aurait pu nous taxer plus haut ; nous gagnons tous plus de mille francs par an ; alors nous avons pensé qu'il valait mieux payer tout de suite et en avoir fini, plutôt que de s'exposer en réclamant à payer davantage. » Depuis lors, la paix fiscale règne dans la vallée, municipalité et contribuables se déclarant également satisfaits.

Une autre erreur courante concernant les guides doit être signalée ici. Des écrivains hyperboliques, moins bien renseignés qu'ils ne l'imaginent, voient volontiers un futur guide en tout gamin qu'ils aperçoivent jouant sur la place d'un village alpestre. Si l'on vient au fait, on doit reconnaître qu'à peine un sur dix, parmi ces garçons, devient guide, et surtout bon guide de glacier, lorsqu'il atteint l'âge d'homme. La corporation des

guides n'embrasse donc pas toute la population mâle valide d'une vallée, mais seulement une petite fraction de cette population. La proportion est influencée par bien des facteurs, mais elle n'est jamais très forte, car un guide de glacier — et ici nous ne nous occupons que de ceux-là — doit posséder un certain nombre de qualités qui se trouvent assez rarement réunies. Un exemple appuyé sur des chiffres montrera ce qui en est. A la fin de 1906, dans la vallée de Grindelwald, il y avait environ 83 guides patentés (guides de glacier et guides ordinaires) sur une population comptant 596 hommes de plus de vingt ans, âge au-dessous duquel personne ne peut recevoir la patente. Remarquez que ces 83 n'étaient nullement tous guides de glacier ; sur ce nombre, à peine trente ou quarante avaient fait l'ascension du Wetterhorn ou traversé le Strahlegg. D'autres, déjà âgés ou infirmes, n'exerçaient plus guère, bien que continuant à figurer sur la liste. Sur les 596 habitants du sexe masculin et âgés de plus de vingt ans que comptait la vallée, environ 330 avaient dépassé l'âge de cinquante ans ; 109 étaient âgés de 20 à 32 ans, 88 de 32 à 44 ans, 69 de 44 à 50 ans. En résumé, 266 avaient moins, et 330 avaient plus de 50 ans. De façon générale, la plupart des guides sont âgés de moins de cinquante ans, bien que chacun puisse citer des exceptions à cette règle.

On peut donc admettre comme vérité démontrée qu'un petit nombre seulement de jeunes hommes d'une vallée deviennent guides de glacier. Il en allait autrement au temps des premiers guides, qui n'avaient pas de patente et ne fonctionnaient en cette qualité que parce qu'ils étaient chasseurs de chamois. On en vient donc à se demander quelles sont les raisons qui décident un jeune homme à se faire guide plutôt que commerçant, artisan, domestique d'hôtel, sommelier, cocher, palefrenier, berger, fromager, carrières qui

s'offrent toutes au choix du jeune montagnard et ne l'exposent pas aux mêmes dangers.

Jusqu'à l'âge de dix-huit ou vingt ans, les jeunes gens d'un village de montagne mènent tous à peu de chose près la même existence, quelle que doive être leur carrière future. Dès qu'il atteint trois ou quatre ans, le petit montagnard sait parfaitement se servir de sa luge au long des pentes de neige pendant l'hiver, lors même qu'il ne s'éloignerait guère de la maison paternelle. Il apprend ainsi inconsciemment à reconnaître la qualité de la neige suivant les circonstances, et bien que la neige d'été ne soit pas tout à fait comparable à la neige d'hiver, c'est pourtant toujours de la neige, après tout. Il acquiert aussi une certaine habileté à se servir de ses jambes, que la moindre maladresse expose à des accidents sérieux ; il apprend en outre, au cours de ses folles lugées, à mesurer d'un coup d'œil les risques d'une pente dangereuse. On est surpris de constater qu'à un âge très tendre ces gamins accompagnent déjà aux hauts pâturages qui dominent leur village, soit leur père, soit leur oncle, soit un frère aîné ; ils y vont même en bandes sans aucun adulte qui les surveille. Pendant plusieurs hivers consécutifs, j'ai rencontré un petit garçon (la première fois il n'avait que cinq ans) gravissant avec son père des pentes abruptes couvertes de neige pour se rendre en un lieu situé à quelque 600 mètres au-dessus de son chalet ; ce gamin redescendait l'après-midi joyeux et sans manifester la moindre fatigue, soit en se lugeant, soit en tirant derrière soi un petit sapin pendant environ deux heures. Pour ces enfants, tout cela est un jeu, un amusement ; le principal souci du petit homme est d'imiter son père dans ses moindres gestes, ce qui ne laisse pas d'être parfois comique. A sept ans, l'enfant va à l'école ; il est à peine besoin de dire qu'en hiver il y va avec sa luge. L'après-midi, il a congé, ce qui lui permet soit de se luger, soit de se pro-

mener, soit d'aller porter le café à son père qui travaille dans les bois. Souvent, un jour de vacances, une bande de tout jeunes gamins part à l'aventure par monts et par vaux, ou se joint à une course d'école pour une grande excursion, à la Wengernalp et retour, par exemple. A l'école, on enseigne aux garçons la gymnastique élémentaire, ce qui contribue au bon développement de leurs aptitudes physiques. A dix ans, le jeune garçon est en général chargé de fendre le bois pour l'usage de la maison. Plus tard, on l'envoie garder les moutons ou les chèvres, qu'il doit conduire aux pâturages du haut, puis ramener au village ; les vaches, qui représentent une valeur beaucoup plus considérable, sont confiées à la garde d'hommes faits. Tandis qu'ils grandissent ainsi, les adolescents entendent parler d'ascensions dans les montagnes qui entourent la vallée, car presque tous ont dans leur parenté au moins une personne qui se livre au métier de guide. Ils en viennent, par une pente naturelle, à offrir occasionnellement aux étrangers de leur montrer le chemin dans de petites promenades ; l'été est, en effet, la saison des grandes vacances et ils ont donc du temps à revendre si leurs services ne sont pas réclamés à la maison. Mais, si étrange que cela paraisse au premier abord, il est exceptionnel pour un jeune montagnard de mettre le pied sur un glacier avant l'âge de douze à quatorze ans. Un garçon de douze ans et demi fit en une certaine occasion avec son père, son oncle et l'auteur de ces lignes, l'ascension d'une des pointes des Wetterhœrner, ce qui lui valut d'être un objet d'envie pour ses camarades d'école. Son père avait fait le Schreckhorn à l'âge de quatorze ans et avait à cause de cela passé pour une sorte d'enfant prodige. Les enfants sont libérés de l'école à seize ans. Mais à cet âge le garçon commence — si cela n'est déjà fait — à travailler sur la propriété de son père ; il aide celui-ci à remiser à la grange le foin serré dans de lointains mazots ; à

abattre ou à transporter une fois abattus des arbres destinés à être transformés en bois de chauffage. Or il n'y a pas de travail plus utile à l'entraînement d'un futur guide que celui qui consiste à descendre de la montagne sur de grands traîneaux de lourdes pièces de bois. Cela exige un effort considérable des jambes et demande, en outre, beaucoup de sang-froid et d'adresse, une grande force physique ne suffit pas. Que le conducteur du traîneau permette à celui-ci d'acquérir un trop grand élan, il court le danger de voir la charge lui passer sur le corps, ce qui veut dire la mort ou la mutilation. Chaque hiver, la manœuvre de ces pesants traîneaux cause des accidents. On conçoit qu'il faille à un jeune homme une forte dose de présence d'esprit pour adapter ses mouvements à ceux de la pesante charge qui, derrière lui, selon les inégalités de la route, se jette tantôt d'un côté, tantôt de l'autre et menace sans cesse d'échapper à son contrôle.

Ainsi que nous l'avons dit, le procédé éducatif est à peu près le même pour tous les garçons valides d'une vallée alpestre tant qu'ils sont tenus à fréquenter l'école. Plus tard, il s'agit pour eux de faire choix d'une carrière. Les uns se tournent vers quelque métier pour lequel ils se sentent des aptitudes spéciales. Souvent, ici comme partout, le métier du père exerce une influence déterminante, car il est tout naturel qu'un jeune homme se trouve attiré vers un travail qui lui est familier dès son enfance. Les uns décident de devenir guides, passent un examen théorique et pratique relativement facile et se voient décerner un brevet en règle. La chose toutefois n'est possible qu'une fois dépassé l'âge de vingt ans et si le candidat fait preuve d'aptitudes physiques suffisantes. Il est assez curieux de voir figurer parmi les guides de glacier des hommes qui, à l'âge de vingt ans, se sont vus déclarer inaptes au service militaire dans l'armée suisse. Il suffit pour se voir écarter

par les commissions de recrutement d'un très léger défaut corporel (50 à 55 % des recrues sont ainsi exclues du service chaque année), et beaucoup de dispensés n'en sont pas moins qualifiés pour faire d'excellents guides. Je connais plusieurs cas de ce genre.

Mais il ne suffit pas d'être guide pour mériter le titre de guide de glacier. On peut même affirmer que seule une minorité parmi les guides aspire à cette dignité. Je n'ai jamais oublié mes premières expériences à ce sujet. Pour mes premières excursions dans les Alpes, j'avais été conduit par un jeune homme de commerce agréable, qui m'avait fait voir tous les buts d'excursion de la vallée et s'était montré très aimable compagnon. Mais quand je déclarai à mon guide mon intention d'essayer d'une course de glacier si facile fût-elle, le passage du Strahlegg par exemple, il refusa poliment mais résolument de me conduire, alléguant qu'il ne se lançait jamais dans des entreprises aussi dangereuses ! Les guides de glacier forment donc une classe à part, une élite.

Lors même qu'un jeune guide tout frais diplômé aspirerait à faire partie de cette aristocratie, la chose ne lui est pas toujours facile. Il peut avoir toute la vigueur et l'endurance physique nécessaires, posséder l'intelligence requise et être dévoré d'ambition juvénile ; encore faut-il que l'occasion se présente pour lui de faire ses preuves, faute de quoi il continue à faire partie du grand troupeau. Deux conditions qui dépendent pour une bonne part du hasard peuvent avoir une influence déterminante sur la future carrière du débutant. La première est le fait d'appartenir à une « dynastie de guides » — je ne parle en effet que des guides d'aujourd'hui, et non des premiers pionniers — ou d'avoir tout au moins quelques solides appuis dans les milieux appelés à servir d'intermédiaires entre guides et clients : chez les portiers d'hôtel, par exemple. Si le débutant ne peut compter ni sur un nom connu, ni sur de puis-

sants rabatteurs, ses premiers pas dans la carrière seront laborieux et difficiles. Un homme dont le nom eût honoré n'importe quelle liste de guides de premier ordre me racontait il y a quelques années comment, pour n'être pas issu d'une famille connue, il avait eu des débuts très pénibles. Afin de se perfectionner dans son métier et de développer à fond ses aptitudes, il avait dû se résigner, bien que guide patenté, à travailler comme porteur pendant plusieurs années. A force de patience et de persévérance, il avait pourtant fini par percer. Il est assez naturel, il faut en convenir, que des pères, des oncles ou des aînés préfèrent s'entourer de leurs proches encore novices et initient ceux-ci aux secrets du métier plus volontiers que des étrangers. D'autre part, tandis qu'ici et là des individus qui ne font pas partie de la « coterie » n'ont de cesse qu'ils ne s'y soient fait admettre à force de travail et de tenace volonté, on voit aussi des jeunes gens qui, nés dans une famille de guides, ne montrent pour cette carrière aucun goût et tirent d'un autre côté. Les goûts diffèrent ici comme partout.

Une seconde condition fortuite peut influencer sur toute la carrière d'un jeune guide : c'est la chance de trouver comme client un alpiniste sérieux qui l'engage de façon régulière. A part la question d'un engagement fixe, qui écarte les aléas inhérents aux conditions atmosphériques et a bien son importance au point de vue du gain, pareille fortune ouvre devant un guide jeune et ambitieux des perspectives qui peuvent être brillantes. Avant tout, deux hommes travaillant ensemble de façon suivie par tous les temps arrivent à se connaître mutuellement à fond ; mais outre cela, le rayon d'action du guide se trouve considérablement élargi. Il est rare qu'un alpiniste amateur, sauf pour des raisons spéciales, tienne à faire deux fois la même course. Son guide change donc sans cesse de terrain ; le



L'AIGUILLE MÉRIDIONALE D'ARVES (ALPES DAUPHINOISES) PRISE DU COL LOMBARD

client l'emmène hors de sa vallée natale, lui fait voir d'autres régions des Alpes, d'où pour le professionnel l'occasion d'augmenter considérablement son expérience. Sauf dans les cas où un guide local est adjoint à l'expédition, le jeune guide sera réduit entièrement à ses propres ressources ; il devra gravir des montagnes, franchir des cols qu'il n'a jamais vus auparavant ; son intelligence se développera sous la nécessité de se diriger exclusivement à l'aide de la carte ; ses idées s'élargiront au contact de populations qui ne comprennent que mal ou même pas du tout son patois ; il se familiarisera avec les voyages et verra grandir, avec ses responsabilités, sa confiance en soi. Sans doute, tout jeune guide n'est pas au même degré capable de tirer profit de tels avantages, mais en écrivant ceci je songe à deux cas dans chacun desquels le jeune homme accepta avec empressement l'occasion qui s'offrait et fit l'impossible pour en tirer tout le bénéfice personnel qu'elle comportait, chaque fois avec un succès complet. On entend dire que les longs engagements sont plus rares aujourd'hui que jadis. Cela est fort regrettable, et pour le client autant que pour le guide. Les guides, eux, apprécient à sa juste valeur le très grand avantage de pouvoir compter, année après année, sur le même client. Vous les entendez dire parfois d'un collègue, avec un ton de pitié qui cache souvent un peu de joie mauvaise : « Oh ! il n'a plus de monsieur ! » ce qui veut dire en bon français que la personne dont on parle doit se contenter désormais d'engagements de hasard, dépendant du temps et d'une foule d'autres circonstances fortuites.

Même parmi les guides de glacier ou de haute montagne, il y a des distinctions à faire. Circonstances accidentelles mises à part, la différence est tout individuelle. Il est oiseux de se demander si les aptitudes d'un guide de premier ordre sont innées ou acquises, car à l'épreuve, des aptitudes acquises rendent d'aussi

bons services que des aptitudes innées. Parmi les qualités qui distinguent l'un de l'autre deux guides de premier ordre, je citerai le don de l'orientation, et en particulier le don de retrouver un chemin déjà suivi en sens inverse ; l'endurance physique lorsqu'un grand effort momentané est nécessaire, comme de tailler plusieurs heures consécutives des marches dans la glace ; la faculté de prendre une prompte décision dans telle circonstance donnée : mauvais temps ou mauvaise neige ; la présence d'esprit en face du danger ; la force de volonté, qui permet de faire bon marché de sa réputation professionnelle lorsqu'il devient nécessaire de battre en retraite (seuls les sots peuvent du reste reprocher à un guide une décision de cette nature). En faisant cette énumération, l'auteur de ces lignes a en vue toute une série de faits concrets. Je suis d'avis qu'un guide vraiment de premier ordre doit posséder toutes les qualités requises d'un bon sous-officier, et à ce propos, on trouvera fréquemment qu'un guide de ce genre *est* effectivement sous-officier dans l'armée de son pays. Pour juger en connaissance de cause les qualités d'un guide, il faut voir le sujet en charge d'une caravane sur un glacier fortement crevassé, déjà connu de lui, mais par un épais brouillard. En pareil cas, ce n'est pas tellement la connaissance de la route qui importe, mais bien plutôt la parfaite maîtrise de soi lorsqu'on a sous sa responsabilité une troupe de gens démoralisés par l'arrivée de la brume, qui efface tout point de repère et même les traces laissées à la montée : à une grande altitude, en effet, le météore s'accompagne généralement d'une chute de neige fraîche. Un homme de la vraie trempe, en pareille circonstance, cachant soigneusement sa propre anxiété, saura relever le moral de ses voyageurs en se montrant gai et optimiste, en faisant taire les récriminations inutiles, en ne permettant pas que la caravane s'arrête un seul instant, en

veillant à une sage économie des provisions, en remontant, en amusant, en aidant ses compagnons de cent façons. Si, dans un cas pareil, le guide réussit à tirer son monde du mauvais pas, il faudrait qu'il eût contre lui quelque bien évidente tare pour que j'hésite à lui décerner le brevet de guide de première classe. Mais n'oublions pas que de tels guides sont rares. Je ne sais si je pourrais en énumérer plus de vingt à l'heure qu'il est dans toute la chaîne des Alpes, et ce ne sont pas toujours les meilleurs qui jouissent de la plus grande réputation : cela dépend beaucoup de la catégorie d'alpinistes parmi laquelle cette réputation a été gagnée.

J'ai pour ma part couru la montagne si longtemps en compagnie de guides de tout premier ordre que j'en suis peut-être venu à placer un peu haut mon idéal de ce que doit être un homme de ce genre. A mes yeux de vieux praticien, la nouvelle génération de guides paraît bien inférieure à celles qui l'ont précédée. Les guides d'aujourd'hui sont peut-être plus policés, parlent plus couramment les langues étrangères, s'habillent à l'anglaise de knickerbockers et de vestes « Norfolk », portent une plume de coq de bruyère à leur chapeau comme au Tyrol, savent se servir de skis, patiner ; je ne veux pas dire qu'ils ne sachent pas aussi guider, car il en est parmi eux qui sont fort capables d'escalader des rochers difficiles. A vrai dire ils n'ont pas eu la chance de se former à la même école que leurs prédécesseurs, ce dont on ne saurait leur faire un reproche. Mais aussi leur expérience pratique est moins étendue et ne va généralement pas au delà des sommets et des cols à proximité immédiate de leur résidence. De façon générale, ils ne me font pas l'effet d'avoir la solidité, l'audace, les fortes vertus des guides du bon vieux temps. *En ce temps-là*, les meilleurs guides étaient comme des généraux à la tête d'une petite armée ; *aujourd'hui*, les guides qui passent pour les meilleurs font plu-

tôt l'impression de bons serviteurs, qui reçoivent des ordres et se contentent de les exécuter de leur mieux. Peut-être me traitera-t-on de grincheux, dont les souvenirs du « bon vieux temps » sont aujourd'hui teintés de rose par l'éloignement. Possible, mais ces souvenirs sont très agréables, et comme j'ai cessé de faire des ascensions, toute la question n'a plus pour moi qu'un intérêt de pur sentiment. Ceux qui ont « vagabondé » aux jours d'autrefois me donneront certainement raison et tomberont d'accord avec moi que rien ne saurait surpasser les joies que l'alpinisme leur a procurées. Mais qui sait ? *Nos* prédécesseurs se refuseraient peut-être à admettre sans réserves que nous avons été plus heureux qu'eux. En résumé, à chaque génération ses plaisirs et ses peines, qu'il s'agisse de montagne ou d'autre chose. Les débutants d'aujourd'hui, lorsque sera venu pour eux le temps de regarder en arrière — dans bien longtemps, nous voulons l'espérer — trouveront sans doute à leur tour le plus grand plaisir à se remémorer les premières années de leur carrière alpestre. Je puis sans doute m'illusionner, mais il me semble que c'est dans ces premières années, alors qu'on est encore en possession de toute sa force, que l'on jouit de la montagne avec le plus d'intensité ; c'est vers les ascensions faites à cette période de la vie, vers les bons guides qui alors jouaient véritablement leur rôle de chefs, que les souvenirs se reportent avec le plus de force et de netteté. Puissent les alpinistes d'aujourd'hui, lorsque sonnera pour eux l'heure de la retraite, avoir derrière eux un trésor d'expériences se rapprochant de celui dont leurs prédécesseurs de la période comprise entre 1870 et 1890 environ chérissent si tendrement la mémoire ! S'ils ont ce bonheur, ils sympathiseront mieux avec les impressions d'un devancier qui fit ses premiers pas dans la carrière à l'époque sombre de 1865 à 1870.

CHAPITRE XII

Les Alpes en toute saison.

Peu de personnes, en dehors des heureux mortels qui sont nés au pied de cette admirable chaîne de montagne, ont eu, comme l'auteur de ces lignes, le privilège de vivre pendant de longues années en intimité étroite avec les Alpes. Depuis 1865, il ne s'est pas passé d'été sans qu'il leur rende visite ; il les a vues sous leur vêtement d'hiver pour la première fois en décembre 1873 et janvier 1874. Petit à petit ses séjours d'été s'allongeaient, empiétant graduellement sur le printemps et sur l'automne. Enfin, en mars 1896, il vint se fixer dans la délicieuse vallée de Grindelwald, où ce livre a été écrit. Depuis cette époque, il a rarement quitté sa nouvelle résidence et à deux reprises seulement pour plus de deux à trois semaines. Aussi bien peu d'hommes, à moins d'avoir les Alpes pour patrie, sont à même de connaître mieux que lui la montagne en toute saison. Il est seulement regrettable que cette connaissance personnelle, si complète soit-elle, n'entraîne pas avec elle le don d'y faire participer autrui ou simplement de se traduire en paroles. J'essayerai toutefois de dépeindre les Alpes sous les aspects variés qu'elles offrent au cours d'une année entière, complétant ainsi de mon mieux le tableau que ce livre se propose de présenter au lecteur.

L'immense majorité des touristes voient les Alpes pour la première fois en été, et même ne les voient jamais à une autre saison. Cela tient pour une part au fait que l'été est la saison des grandes vacances et que les Alpes sont le « lieu de récréation de l'Europe »¹. Evidemment, l'été présente dans les Alpes de grands avantages. Les neiges de l'hiver et du printemps ont disparu ou sont en train de disparaître ; les prés et les pâturages sont égayés par la présence de myriades de fleurs exquises (tout au moins en attendant qu'elles soient tombées sous le tranchant de la faux ou sous la dent des ruminants), et forment ainsi un premier plan admirable aux fières masses de roc et de glace qui les dominent ; les hôtels sont ouverts un peu partout ; les chemins de fer circulent ; la fraîcheur de l'air sur les hauteurs semble délicieuse à qui fuit la chaleur étouffante de la plaine ; on peut rester longuement assis en face du grandiose panorama qui se déroule sous les yeux ; le ciel, surtout à partir d'une certaine altitude, est d'un azur si profond qu'il en paraît presque noir ; bref, il semblerait que nulle autre saison ne soit plus favorable à un séjour prolongé dans les Alpes. Et pourtant, ceux qui les connaissent à fond savent que ce n'est pas la vraie vie des Alpes que l'on voit en été ; ils savent que ce que l'on prend pour cette vie n'est qu'un accès de fièvre et d'agitation (nous ne faisons pas seulement allusion à l'agitation provenant du mouvement des étrangers) dont la durée n'excède pas un quart de l'année. A mesure que l'été s'allonge, les fleurs disparaissent, car le bétail monte de plus en plus haut ; la neige fond, facilitant les grandes courses de montagne, mais aussi dénudant les grands sommets, qui ne présentent plus désormais à la vue que des masses de rocher de couleur uniformément sombre, ou de glace polie comme

¹ Allusion au titre du livre de Leslie Stephen *The Playground of Europe*.

un miroir, dépouillées du voile délicat qui les orne à d'autres saisons. Les touristes sont de plus en plus nombreux, mais pour les initiés il reste toujours quelques coins non encore profanés par la foule bruyante, coins dont on garde jalousement le secret, ne les révélant qu'à un petit nombre d'amis avec qui l'on est en communion de goûts et d'idées. Vers la fin août, l'herbe tendre, les fleurs et la neige sont choses du passé, et de la montagne il semble qu'il ne reste plus que le squelette décharné. L'effet produit est légèrement monotone et lassant, tout voyageur qui a pu comparer les Alpes à mi-juin puis à fin août en conviendra. Le noir et le bleu foncé sont les couleurs dominantes des Alpes au gros de l'été; ces deux nuances sont relevées par-ci par-là de quelques traces de bleu plus clair et de vert, celles-ci tendant à diminuer et à s'effacer à mesure que l'on avance dans la saison.

A fin août survient presque toujours une abondante chute de neige qui chasse les touristes, en leur faisant croire que l'hiver est à la porte. Les plus sages ne perdent pas courage sous les rafales de flocons blancs, et il est bien rare qu'ils ne soient pas récompensés de leur persévérance. La neige d'automne jette sur les grands pics dénudés un voile de dentelle du blanc le plus immaculé, tempérant l'éclat désagréable de la glace qui les recouvre par places. Certes, les hauts pâturages ont perdu à cette époque de l'année la belle verdure du début de l'été. Mais par contre les arbres (sauf les sapins) et les broussailles qui garnissent les pentes prennent alors des teintes rousses et dorées d'une merveilleuse richesse, qui illuminent et font resplendir les sites les plus insignifiants. Peu de vues sont comparables à celle que présente la vallée de la Lütschine entre Grindelwald et Interlaken en octobre. Le bétail descend des hauteurs au milieu de la joie générale, les répartitions de fromage, de beurre et de foin sont terminées, et

tandis qu'octobre fait place à novembre, puis à décembre, les Alpes et leurs habitants se préparent à l'hivernage. Cependant, souvent jusque bien avant dans le mois de novembre, en dépit du givre matinal et de quelques tombées de neige occasionnelles, l'air est si doux et le soleil si chaud que par un beau jour c'est un délice de rester assis dehors ou d'aller en promenade jusqu'à quelque mazot familial des hauts pâturages. Les barrières qui ont séparé les mayens depuis le début de l'été ont été abattues, ce qui permet d'aller et venir sans rencontrer d'obstacle et sans avoir à redouter de fouler l'herbe nouvelle. Autre avantage : l'habitant d'une haute vallée alpestre apprécie plus vivement ses privilèges en lisant dans les journaux que les plaines grelottent sous une épaisse « mer de brouillard », alors que lui-même jouit d'un air pur et sec sous un ciel sans nuages, dans le grand calme reposant qui succède au départ des étrangers.

Quelques-uns de mes lecteurs seront tentés d'objecter que pareilles joies doivent être plutôt exceptionnelles. Certes, la montagne connaît aussi les tristes automnes, où il pleut ou neige presque sans interruption. Seulement, pareille malchance se présente également en été ; quelle que soit la saison, il doit être entendu que nous nous basons sur une moyenne représentant la normale. Ceci étant, le visiteur qui n'aura pas craint de braver les préjugés et de visiter les Alpes à un moment où celles-ci ne sont pas à la mode aura de grandes chances de bénéficier des avantages énumérés plus haut.

Pendant que l'automne s'écoule, les habitants de notre vallée reprennent le cours de leurs occupations habituelles, interrompues par les distractions de l'été. Bergers, laitiers, fromagers, guides, porteurs, cochers, employés de chemin de fer, etc., abandonnent les métiers accessoires qui sont la source principale de leurs

gains. Tous redeviennent de simples propriétaires ruraux, occupés du soin de leurs vaches rentrées à l'étable après l'estivage. Ils procèdent au partage du fromage fabriqué à la montagne pendant l'été, ils profitent d'une chute de neige pour aller chercher aux mazots le foin qu'ils y ont emmagasiné; ils vont à la forêt faire du bois, dont une partie leur servira à se chauffer pendant l'hiver, tandis que l'autre, convertie en planches et en madriers, sera employée à réparer les constructions existantes ou à en édifier de nouvelles. C'est maintenant que chacun vit sa vraie vie, désormais libéré pour neuf mois de la contrainte que faisaient peser sur lui les obligations de l'été. Au fort de la saison, il est facile de reconnaître tel guide réputé, tel chef de gare, tel fromager en pleine fabrication dans son chalet de montagne; la chose est moins aisée aujourd'hui qu'ils ont quitté, l'un ses knickerbockers et sa veste Norfolk, l'autre son uniforme, le troisième sa défroque d'armailli, pour reprendre le simple complet taillé dans un drap souvent tissé sur les lieux mêmes, qui est leur véritable costume de tous les jours. Ces vêtements grossiers mais inusables sont admirablement adaptés aux rudes travaux qui incombent à tout homme valide dans une vallée de montagne. La population indigène cesse de s'occuper des touristes et redevient ce qu'elle n'a jamais cessé d'être au fond: une population de robustes agriculteurs. Lorsque l'hiver fait son entrée — ce qui arrive rarement avant le milieu de décembre — les hommes achèvent de ramener au village sur de grands traîneaux les regains fauchés dans le haut et les bois abattus et travaillés en automne. Ils ramassent les feuilles mortes qui serviront à bourrer des paillasses et font provision de cônes résineux, combustible excellent. Il faut une très grande habileté pour manœuvrer les lourds traîneaux pesant à vide une vingtaine de kilos et qu'il faut chaque matin

commencer par porter sur les épaules jusqu'au lieu de chargement, tout en préparant la piste pour le retour. Cela exige une longue expérience, car le moindre écart, la moindre faute peut entraîner la mort du conducteur ou tout au moins la perte d'un membre. Les pistes tracées dans la neige sont élargies et durcies par la descente des traîneaux pesamment chargés et rendent de grands services aux promeneurs, bien qu'elles ne conduisent pas en général au but que l'on se propose, mais à quelque « cache » dans la neige où le bois a été empilé à l'automne. L'air est maintenant piquant, vif, plus froid ; le soleil reste moins longtemps au-dessus de l'horizon. Pourtant, en l'absence de vent, un froid même très intense n'incommode guère, et une courte grimpée vous mène rapidement de la vallée plongée dans l'ombre à quelque crête inondée de soleil, où l'on se réchauffe et se reconforte. Les jours sont courts, mais bientôt ils s'allongeront de façon sensible. La neige tendre, le givre étincelant sur les sapins rayonnent comme des diamants sous la lumière. Le ciel est d'un bleu merveilleux, bien que moins intense et moins profond qu'en été. Par une belle journée d'hiver, la montagne est une symphonie de bleu clair et d'argent. Marcher est une volupté, — nous nous taisons sur les distractions nouvelles telles que ski, luge et patins, — et cela même lorsqu'il est nécessaire de lutter pour se frayer un chemin dans la neige profonde. Peut-être cette nécessité ajoute-t-elle même au plaisir en y mêlant le sentiment de la difficulté vaincue et en procurant à l'organisme une chaleur, une activité de circulation parfois presque excessives. Si les joies de l'hiver dans les Alpes sont grandes, reconnaissons pourtant qu'elles ne sont pas tout à fait sans mélange, surtout au point de vue pittoresque. Un manteau de neige uniforme recouvre les hauteurs grandes ou petites, de sorte que les grands sommets en paraissent rabaissés.

et les petits par contre surélevés. Il devient difficile pour un œil non exercé, ou pour celui qui n'a pas vu le paysage en été, de reconnaître que tel pic est en réalité de bien des centaines de mètres plus haut que tel autre qui semble le dominer. La distance trompe de même que la hauteur. Toutefois, pour qui est familier avec l'aspect de la montagne à d'autres saisons que l'hiver, il y a un grand charme à étudier les sites qui vous sont chers sous leur nouvelle parure, ainsi qu'à se frayer péniblement passage sur un chemin dont on connaît chaque détour, et à constater avec un émerveillement toujours nouveau comment un peu d'eau gelée peut transformer et embellir les lieux qu'on aime. A mon avis, l'hiver est la saison la plus exquise dans les Alpes, avec les premiers jours de l'été lorsque le temps est beau.

Dans une vallée alpestre, l'hiver finit en mars, bien qu'on ait parfois un avant-goût du printemps dès le mois de février. Les hiverneurs savent d'autre part qu'un horrible dégel coïncide généralement avec le jour de l'an, c'est-à-dire avec un moment où ils croient être au cœur de l'hiver. En mars et en avril, les avalanches commencent à descendre des hauteurs avec une formidable puissance, tirant la montagne de la torpeur, digne et pleine de majesté, où elle a été plongée des mois durant. C'est le réveil de la nature et de l'homme, bien que ni l'une ni l'autre n'aient pendant les frimas été réellement assoupis, comme la marmotte. Il s'agit de tout préparer pour l'ensemencement des jardins et des champs de pommes de terre, peut-être aussi de quelques rares céréales. Les vaches sortent à certains jours de leurs étables, clignant à la lumière du jour dont elles ont perdu l'habitude et flageollant sur leurs jambes engourdies. L'année commence pour l'école à Pâques; garçons et filles qui ont atteint l'âge de seize ans en sont à ce moment libérés et se lancent dans la vie, le signe visible de cette émancipation étant, dans les districts

protestants, la confirmation, consécutive à un cours d'instruction religieuse donné par le pasteur vénéré de la paroisse. Partout une nouvelle vie circule. Les crocus, puis les gentianes montrent leur tête au-dessus de la neige, qui a protégé la terre du gel pendant les grands froids. Les rayons du soleil gagnent en chaleur et en force, s'attardant de plus en plus sur la vallée et sur le village blotti dans son coin, à peu de distance du torrent. En un temps incroyablement court, champs et jardins se teintent d'un vert délicieusement tendre, qui gagne ensuite les pâturages, remontant graduellement des plus bas aux plus élevés. Les pentes qui dévalent du pied des grandes cimes rocheuses se parent de nuances d'une infinie délicatesse. Des lambeaux du manteau de l'hiver pendent encore aux flancs des montagnes, mais ne les enveloppent plus d'un voile continu et impénétrable. Bref, le vert triomphe dans les Alpes ; c'est la couleur de leur livrée printanière. Mais ici comme ailleurs, le printemps est une saison capricieuse, sujette aux fréquents changements d'humeur.

Noir et bleu en été, rouille et or en automne, bleu pâle et argent en hiver, vert tendre au printemps : telles sont les couleurs qui se succèdent, dans les Alpes, sur la palette de la Nature.

CHAPITRE XIII

Divisions et groupes des Alpes.

Dans les pages qui précèdent (sauf dans les deux chapitres historiques, VII et VIII), nous avons traité les Alpes comme un tout, étudiant premièrement leurs caractères physiques, puis leurs habitants et leur histoire, et pour finir les exploits des hardispionniers qui graduellement ont conquis leurs sommets. Nous allons maintenant passer à une étude plus détaillée de la grande chaîne et rechercher les traits caractéristiques qui distinguent les unes des autres ses diverses régions, nous occupant avant tout des caractères physiques, car ce que nous avons dit des habitants au chapitre VI doit suffire. Il ne faut pourtant pas oublier que toute division des Alpes basée sur les caractères physiques est purement artificielle et ne se justifie que par des raisons d'utilité pratique. De même, les habitants des Alpes, dans toutes les parties de la chaîne, mènent une existence à peu près identique et présentent de grandes ressemblances (questions de langue et de religion mises à part) ; les principales différences sont celles que l'on remarque entre habitants des hautes vallées et habitants des parties basses et plus fertiles.

A. LES GRANDES DIVISIONS DES ALPES

Quelques auteurs ont proposé de partager la chaîne des Alpes en deux grandes divisions seulement : Alpes occidentales et Alpes orientales. Mais bien que ces deux divisions soient d'étendue à peu près égale, ce système soulève de nombreuses objections, même en dehors de toute considération géologique, un ordre d'idées qui n'a pas place dans ce livre. Le nom d'Alpes orientales évoque immédiatement le Tyrol, mais les auteurs auxquels nous faisons allusion lui donnent un sens plus étendu et font rentrer dans les Alpes orientales une partie des Alpes suisses. D'autre part, sous le nom d'Alpes occidentales, ils réunissent une bonne partie des Alpes suisses, les Alpes françaises et le gros des Alpes italiennes, de sorte qu'il est impossible d'établir une ligne de démarcation clairement tracée, ce qui devrait pourtant être l'objet essentiel d'une classification. Au point de vue pratique, il est nécessaire de tenir compte dans une certaine mesure des conditions linguistiques et politiques que l'on rencontre dans les Alpes, ce que la division par moitiés ne fait pas. D'autres écrivains font rentrer dans les Alpes occidentales toutes, ou presque toutes les Alpes suisses, système qui présente à peu de chose près les mêmes inconvénients que le premier.

La division la plus généralement admise est celle qui partage la chaîne en Alpes occidentales, Alpes centrales et Alpes orientales. Elle a l'avantage de correspondre assez bien aux divisions politiques et linguistiques, bien que, cela va sans dire, aucun système de délimitation appliqué à une chaîne ininterrompue ne puisse réaliser la perfection absolue. On s'en convaincra toujours plus à mesure que nous avancerons dans notre effort pour fixer dans leurs détails les divisions adoptées.

Comme nous l'avons dit au chapitre premier, ce livre n'entend s'occuper que des Alpes proprement dites, limitées à une extrémité par l'Apennin, à l'autre par les collines qui s'étendent vers les confins de la Hongrie. C'est le col de Tende à l'occident et la Tauern de Radstadt à l'orient qui sont pour nous les points extrêmes des Alpes. Entre ces limites, on admet en général que la façon la plus pratique de procéder à des subdivisions est de prendre pour points de repère les grands cols qui traversent la chaîne de loin en loin. C'est ce système auquel s'est arrêté l'auteur de ces lignes, lequel a visité toutes les régions des Alpes, sauf le massif central de la Bernina et les Alpes bergamasques, sauf encore les Alpes du Tyrol septentrional et central, les Alpes de Bavière et l'extrémité sud-orientale de la chaîne.

I. ALPES OCCIDENTALES (du col de Tende au Simplon).

— Notre point de départ est, cela va sans dire, le col de Tende (1873 m.). Mais où devons-nous fixer le point de démarcation entre cette division et les Alpes centrales? Il n'y a pas d'ambiguïté au sujet de la ligne de faite, bien marquée presque jusqu'aux confins du Tyrol. La direction de cette ligne, à partir d'un point peu éloigné du col de Tende, est de façon générale assez exactement sud-nord. Elle forme en outre (avec une seule exception dans les Alpes maritimes) la frontière actuelle entre la France à l'ouest et l'Italie à l'est. Le Petit Saint-Bernard semble à première vue former le meilleur point de démarcation, car un peu plus loin la chaîne principale s'incurve graduellement vers l'est avec le massif du Mont-Blanc. Cependant ce dernier, qui englobe comme on sait le point culminant des Alpes, est généralement considéré comme faisant partie des Alpes occidentales. Mais si nous l'admettons dans cette division, nous constatons que désormais, puisque l'extrémité nord-est du massif du Mont-Blanc

est suisse, ce sont la Suisse (et non plus la France) et l'Italie qui se partagent politiquement la chaîne. Notre perplexité augmente si nous essayons de fixer la limite au Grand Saint-Bernard, à l'est de la chaîne du Mont-Blanc, point à partir duquel la ligne de faite se met à courir directement dans la direction de l'est. En effet, si nous arrêtons là le domaine des Alpes occidentales, il nous faut en séparer leur district le plus élevé et le mieux connu, celui des Alpes pennines. Cela ne pourrait se faire qu'en ignorant une des rares particularités des Alpes qui sont de notoriété générale, et la chose aurait de graves inconvénients pratiques. Or c'est précisément pour des raisons d'ordre pratique que l'on essaie d'établir des classifications en quelque domaine que ce soit. Il nous faut donc pousser encore plus à l'est. Le meilleur point paraît être le Simplon (2008 m.), où l'on place généralement l'extrémité orientale des Alpes pennines et sous lequel passe maintenant une grande ligne internationale de chemin de fer, alors que, à partir de l'extrémité nord de la chaîne du Mont-Blanc, la Suisse se substitue à la France de l'autre côté de la frontière italienne. Il est vrai qu'à partir du Mont-Blanc et jusqu'au Simplon, une grande chaîne indépendante, celle que l'on désigne sous le nom d'Alpes bernoises bien qu'elle emprunte en quelques parties le territoire d'autres cantons suisses, s'allonge en face de la chaîne principale sur l'autre versant du profond sillon où coule le Rhône. Mais la vallée du Rhône établit une ligne de démarcation parfaitement nette entre les Alpes bernoises et les Alpes pennines, et la jonction des premières avec la chaîne principale s'effectue bien au delà du Simplon, tout au haut de la longue vallée. On peut donc admettre que pratiquement le Simplon forme la délimitation la plus convenable entre les Alpes occidentales et les Alpes centrales.

II. ALPES CENTRALES (du Simplon à la Reschen Scheideck). — Partant du Simplon dans la direction de l'est, quel est le grand col que nous pourrions considérer comme formant la limite entre les Alpes centrales et les Alpes orientales ? Il en est trois qui s'offrent à notre choix : la Maloja (1817 m.), la Reschen Scheideck (1494 mètres ; on l'appelle parfois par erreur la Malserheide), et le Brenner (1370 m.). En faveur du premier on peut faire valoir que du Simplon à la Maloja, la ligne de faite continue à ne présenter aucune ambiguïté ; en outre, jusqu'à ce dernier point, l'Italie et la Suisse se partagent seules les deux versants de la chaîne. Cependant l'adoption de la Maloja comme limite aurait le grave inconvénient de rejeter toute l'Engadine, y compris ses plus hauts sommets, ceux du massif de la Bernina, dans les Alpes orientales. Or le nom d'Alpes orientales évoque pour la généralité des lecteurs, avant tout le Tyrol, et seule la basse Engadine a jamais fait partie du Tyrol au point de vue historique. Le Brenner, lui, serait une ligne de démarcation presque idéale. Pendant des siècles, ce col a été la grande voie de communication entre l'Allemagne et l'Italie ; il est parmi les dépressions qui coupent la chaîne des Alpes une des mieux marquées ; il traverse la ligne de faite avant le point où celle-ci se partage en plusieurs branches parallèles. Cependant, aux yeux de l'auteur de ces lignes, le Brenner a un défaut capital, considéré au point de vue adopté jusqu'ici : il est placé à l'est des principaux sommets du Tyrol et si nous l'adoptons comme limite, nous devrions faire rentrer dans les Alpes centrales quelques-uns des plus importants chaînons tyroliens. C'est pourquoi en définitive nous avons fait porter notre choix sur la Reschen Scheideck, accouplée à son prolongement naturel du côté du nord, l'Arlberg (1802

mètres). Ce col présente, il est vrai, un désavantage en commun avec le Brenner : la ligne de faite entre lui et le col de la Bernina est mal définie ; en outre, s'il est adopté comme limite, une portion — très petite en vérité — du Tyrol se trouve incorporée aux Alpes centrales. Par contre, la Reschen Scheideck est située à l'ouest de la plupart des hauts sommets tyroliens, qui figurent de la sorte, comme il convient, parmi les Alpes orientales. En outre, le profond sillon du Vintschgau, ou vallée supérieure de l'Adige, qui en descend du côté du sud et dont la vallée d'Eisack, où passe la route du Brenner, est un tributaire, est très justement décrit par M. John Ball comme « un des traits les plus remarquables de l'orographie des Alpes ». De la sorte, aucune parcelle du territoire suisse ne se trouve comprise dans les Alpes orientales. On pourrait cependant faire une dernière objection au choix de la Reschen Scheideck comme ligne de démarcation — hélas ! l'idéal n'est pas de ce monde — en se plaçant au point de vue que nous avons adopté : si nous suivons la tranchée de l'Adige à partir de Mals, au pied sud du passage, nous constatons que l'imposant massif de l'Ortler, où se trouvent les plus hauts sommets des Alpes tyroliennes, a très inconsidérément été placé par la nature au sud et à l'ouest de cette grande vallée. Il est pourtant évident que les plus fières cimes du Tyrol ne peuvent être séparées de leurs voisines. Aussi, de Mals, au pied sud de la Reschen Scheideck, nous serons obligé d'adopter une ligne frontière purement artificielle. Nous la mènerons premièrement jusqu'à la tête de la Valtelline ou vallée supérieure de l'Adda, soit par le col historique de l'Umbrail, soit par le Stelvio, qui a pris la première place depuis la construction de sa belle route au commencement du XIX^e siècle, alors que l'Umbrail a dû attendre jusqu'au XX^e avant de posséder la sienne. Le choix entre ces deux cols n'a du reste que peu d'importance pratique,

car si les routes se séparent à Mals, elles se rejoignent très haut sur l'autre versant du Stelvio. De Tirano, près du fond de la Valtelline, une autre route carrossable conduit par le col d'Aprica (1181 m.), peu élevé et bien marqué, au val Camonica. De là, suivant le cours de l'Oglio et passant par le lac d'Iseo, nous arriverons près de Brescia, qui n'est qu'à 65 kilomètres environ à l'ouest de Vérone, où débouchent sur la plaine italienne les deux routes du Brenner et de la Reschen Scheideck.

Avec la division que nous avons adoptée, les Alpes centrales sont tout entières suisses et italiennes, à part le versant nord des groupes de la Silvretta et du Rhaetikon, à part encore un très petit morceau de territoire à l'ouest de la Reschen Scheideck et un autre minuscule fragment entre ce col et Mals, qui se prolonge jusqu'au Stelvio. Sur la route de l'Umbrail, la Suisse s'étend presque jusqu'à Mals.

III. ALPES ORIENTALES (de la Reschen Scheideck à la Tauern de Radstadt). — Nous venons de fixer la ligne de démarcation de cette division à l'ouest. Le seul point douteux était s'il convenait de la faire passer par le Stelvio ou l'Umbrail. A l'est, la limite se confond avec celle des Alpes elles-mêmes telle que nous l'avons fixée au chapitre premier. On voit que les Alpes orientales sont tout entières autrichiennes (y compris le Trentin sur leur versant sud) et italiennes, avec la seule exception des Préalpes calcaires de Bavière, à leur extrême angle nord-ouest.

B. LES ALPES RÉPARTIES EN GROUPES

Nous avons tracé les frontières qui séparent les Alpes en général des systèmes orographiques voisins, et celles qui délimitent entre elles les grandes divisions des Alpes.

Il nous reste à considérer les groupes que l'on peut distinguer à l'intérieur de ces trois divisions principales. Dans ce travail de groupement nous nous sommes laissé guider par des considérations analogues à celles qui nous ont servi à fixer les divisions précédentes. Ces considérations seront exposées plus complètement au cours de notre étude détaillée des vingt groupes dont nous avons admis l'existence. Les voici tout d'abord simplement énumérés, avec l'indication sommaire de leurs limites. Cette liste sera peut-être utile à consulter comme aide-mémoire :

I. ALPES OCCIDENTALES (du col de Tende au Simplon).

1. ALPES MARITIMES (du col de Tende au col de l'Argentière).

2. ALPES COTTIENNES (du col de l'Argentière au Mont-Cenis et à l'est du col du Galibier).

3. ALPES DU DAUPHINÉ (à l'ouest du col du Galibier, de la vallée de la Guisane et de la vallée supérieure de la Durance).

4. ALPES GRAIES (du Mont-Cenis au col de la Seigne).

5. CHAÎNE DU MONT-BLANC ou ALPES PENNINES OCCIDENTALES (du col de la Seigne au col Ferret).

6. ALPES PENNINES CENTRALES (du col Ferret au Théodule).

7. ALPES PENNINES ORIENTALES (du Théodule au Simplon).

II. ALPES CENTRALES (du Simplon à la Reschen Scheideck et au Stelvio).

8. ALPES BERNOISES (du Léman au lac des Quatre-Cantons, au nord de la vallée du Rhône et de la Furka, et à l'ouest de la vallée de la Reuss).

9. ALPES LÉPONTIENNES (du Simplon au Splügen, au sud de la Furka et de l'Oberalp).

10. MASSIF DU TÆDI (de l'Oberalp au Klausen et au lac de Wallenstadt).

11. ALPES DU NORD-EST SUISSE (au nord du Klausen et du lac de Wallenstadt).

12. MASSIF DE LA BERNINA (de la Maloja à la Reschen Scheideck et au Stelvio, au nord de la Valtelline et à l'est du val Bregaglia et de l'Engadine).

13. GROUPE DE L'ALBULA (du Splügen à la Flüela et à la Maloja).

14. GROUPE DE LA SILVRETTA ET DU RHÆTIKON (de la Flüela à la Reschen Scheideck et à l'Arlberg).

III. ALPES ORIENTALES (de la Reschen Scheideck et du Stelvio à la Tauern de Radstadt.)

15. ALPES DE BAVIÈRE, VORARLBERG ET SALZBOURG (au nord de l'Arlberg, d'Innsbruck, du Pinzgau et de la vallée de l'Enns).

16. MASSIFS DE L'ORTLER, D'ËTZTHAL ET DE STUBAI (de la Reschen Scheideck et du Stelvio au Brenner, à l'est et au sud de la vallée de l'Inn, et au nord du Tonale et du col d'Aprica).

17. ALPES LOMBARDES (du lac de Côme jusqu'aux environs de Tirano dans la vallée de l'Adige, au sud de la Valtelline, du Tonale et du col d'Aprica).

18. ALPES TYROLIENNES CENTRALES (du Brenner à la Tauern de Radstadt, au nord du Pusterthal et de la vallée supérieure de la Drave, et au sud du Pinzgau et de la vallée de l'Enns).

19. LES DOLOMITES DU TYROL MÉRIDIONAL (du Brenner au Monte Croce, au sud du Pusterthal).

20. ALPES SUD-ORIENTALES (à l'est du Monte Croce et au sud de la vallée supérieure de la Drave.)

Chacun de ces groupes diffère des autres comme une étoile diffère de ses voisines sous le rapport de l'éclat et de la couleur. Chacun a ses amateurs fervents, ses

détracteurs aussi. L'idéal serait de les visiter tous afin de comparer leurs mérites et leurs défauts respectifs, mais cet idéal est à la portée de bien peu de voyageurs. Le touriste préfère en général concentrer son attention sur un petit nombre de groupes qu'il arrive ainsi à connaître à fond, quitte à faire occasionnellement une visite en dehors de son champ d'action ordinaire lorsqu'il a envie de changement. Ce flirt a parfois d'excellents effets; souvent il renforce l'affection de l'infidèle pour ses vieux amis momentanément délaissés. Il arrive aussi qu'un touriste ne commence à connaître et à apprécier une chaîne particulière qu'après l'avoir longtemps admirée respectueusement de loin. Tel district des Alpes vous séduit d'emblée, bien que dépourvu de la majesté sévère de ses voisins, alors que d'autres ne vous prennent le cœur que peu à peu, lentement mais sûrement. Il est bien rare que deux alpinistes tombent parfaitement d'accord au sujet de leurs montagnes favorites, lors même qu'ils aimeraient tous deux le même district particulier. Les goûts diffèrent ici comme en tout autre domaine. Je connais des alpinistes anglais qui dédaignent le Tyrol, d'autres qui n'ont que mépris pour les Alpes centrales. Dans l'un et l'autre cas, une connaissance plus approfondie des chaînes qu'ils jugent si sévèrement serait susceptible de modifier leur opinion et leurs préjugés. Par bonheur, les Alpes sont assez vastes pour satisfaire les goûts et les préférences personnelles les plus diverses. Nous allons maintenant nous appliquer à mettre en relief les traits caractéristiques de chacun de nos vingt groupes, appuyant de préférence sur leurs mérites et glissant légèrement sur leurs points faibles.

I. ALPES OCCIDENTALES

I. ALPES MARITIMES. — Beaucoup de gens s'imaginent que les Alpes maritimes sont les hauteurs auxquelles s'adossent Menton, Nice et Cannes. En cela, ils ne font qu'adopter le point de vue des anciens Romains, pour qui l'« *Alpis maritima* » désignait la route qui longe la mer entre Gênes et Marseille et dont le point culminant se trouve à la Turbie (454 m.), au-dessus de Monte-Carlo. Cependant, celui qui monte sur ces hauteurs, ou qui tout simplement se rend aux îles Lérins, en face de Cannes, s'aperçoit que du côté du nord l'horizon est barré par une longue ligne de sommets rocheux et neigeux. Ces sommets sont les véritables Alpes maritimes; leur élévation leur permet de contempler avec pitié les négligeables collines qui ondulent à leurs pieds et qui usurpent si souvent leur nom. Par exception, le nom d'un département français se trouve ici être clair et ne prêter à aucune confusion, puisque celui des « Alpes maritimes » s'étend de Nice et de Cannes dans la direction du nord presque jusqu'à Barcelonnette dans la vallée d'Ubaye. Depuis 1860, date de la cession du comté de Nice à la France par la maison de Savoie, les Alpes maritimes (les vraies) forment la limite entre la France et l'Italie, remplaçant l'ancienne frontière du Var et de la Turbie. Un examen plus approfondi nous apprend du reste que les collines qui dominent le littoral, ou « Côte d'Azur », n'ont aucun droit à être qualifiées « alpes ». Rocailleuses et arides, ce ne sont certes pas là des alpes, si l'on prend ce terme dans son sens de pâturages. Ce sont encore moins des alpes dans le sens adopté au chapitre premier, de montagnes suffisamment élevées pour conserver de grandes quantités de neiges éternelles. Si nous nous en tenons à notre définition, les véritables Alpes maritimes se trou-

vent à bonne distance de la mer. Elles commencent au col de Tende (1873 m.), qui conduit de Cuneo à Vinimille, et leur meilleure délimitation du côté du nord est formée par le col de l'Argentière (1995 m.), qui relie Cuneo à Barcelonnette. Le torrent de la Roja descend presque en droite ligne du col de Tende à la mer, mais pour des raisons historiques que nous avons exposées au chapitre VI, sa vallée n'est italienne qu'à ses deux extrémités. Au pied sud du col de Tende, et près des sources de la Roja, se trouve le vieux monastère bénédictin de San Dalmazzo di Tenda, actuellement une charmante station d'été italienne. Sur le versant français de la chaîne, le hameau de Saint-Martin Vésubie (jadis appelé Saint-Martin Lantosque) est un lieu d'estivage favori de la population du littoral. Il se trouve tout au fond de la vallée de la Vésubie, un affluent du Var ; un col pourvu d'un chemin muletier facile le relie aux bains de Valdieri, sur le versant italien, un séjour d'été également très fréquenté. Ces bains, situés à peu de distance de la ville du même nom, sont au fond de la vallée de Gesso et forment le centre d'une des chasses réservées du roi d'Italie, ce qui a eu pour conséquence la construction de bons chemins muletiers en grand nombre dans le voisinage et jusque dans les vallons du versant opposé, lesquels, à cause des droits de chasse royaux, n'ont pas été cédés en 1860 à la France. Les bains de Valdieri sont placés entre deux des plus hauts sommets des Alpes maritimes : la Punta dell'Argentera (3290 m.), avec sa prolongation du Monte Stella, ou Gelas di Lourousa (3260 m.) et le Monte Matto (3087 m.). Au nord-est de Saint-Martin Vésubie se dressent deux autres hautes cimes : la Cima dei Gelas (3135 m.) et le Mont-Clapier (3046 m.). C'est sur le versant nord de ce dernier que se trouvent les principaux glaciers de la région ; ils sont petits, mais aussi crevassés que ceux du reste de la chaîne. Toutes ces montagnes

sont entièrement italiennes. Le Mont-Tinibras (3032 mètres), plus au nord, est à cheval sur la frontière politique. Sur le versant français, deux grands belvédères, le Mont-Pelat (3053 m.) et le Mont-Monnier (2818 m.), sont entièrement sur territoire de la France. La Besimauda (2404 m.), près du col de Tende, est entièrement italienne. Ce qui est le grand trait caractéristique des Alpes maritimes, c'est le panorama vraiment extraordinaire que l'on découvre de presque tous leurs sommets. D'un côté l'œil se repose sur le miroir de la Méditerranée ; de l'autre, il découvre toute une imposante rangée de cimes, du Mont-Viso jusqu'au Mont-Blanc, au Mont-Rose et même au Cervin. Il n'est pas d'autre groupe de cimes neigeuses dans les Alpes d'où la Méditerranée soit visible, de sorte que les Alpes maritimes sont en possession d'un privilège que ne peut leur disputer aucun autre district de la chaîne. Par un curieux hasard, les sommets des Alpes maritimes furent les premières montagnes à neiges éternelles qui s'offrirent à la vue de l'auteur de ces lignes. Je passais à Cannes (station alors peu connue) l'hiver 1864-1865 et faisais fréquemment des excursions aux îles Lérins, d'où on les voit très bien ; mais à cette époque l'histoire locale m'intéressait plus que la montagne. Toutefois, dès 1879, je devenais un des principaux explorateurs de ce district alpestre plutôt négligé. Un malencontreux brouillard cachait la mer lorsque je me trouvais au sommet de l'Argentera ; même malchance au sommet du Mont-Monnier. Mais j'eus bientôt une éclatante revanche ; ce fut lorsque, deux jours consécutifs, des sommets du Gelas et du Clapier, la Méditerranée se révéla dans toute sa beauté devant moi et devant mes deux guides de l'Oberland, pour qui le spectacle était entièrement nouveau. L'Estérel, les îles Lérins, la baie de la Napoule, le promontoire d'Antibes se reconnaissaient parfaitement, tandis que tout là-bas, à l'horizon, l'œil devinait vague-

ment la Corse. Mais ce n'était pas tout : s'élevant au-dessus des brumes de la plaine lombarde, nous pouvions identifier bien des vieux amis, en rangée ininterrompue du Mont-Viso au Mont-Rose, y compris le Mont-Blanc, le Cervin, le Weisshorn, etc., tous se dessinant avec une netteté parfaite sur l'azur du ciel. Nous apercevions aussi tout près l'Argentera, dont nous avions fait, sans nous en douter, la première ascension quelques jours auparavant, convaincus à tort que cette cime avait déjà été gravie. Ce jour-là nous avons été plongés dans le brouillard, mais de notre belvédère nous découvrions maintenant la totalité de l'arête et notre joie était grande à la pensée que nous avions conquis le point culminant de la région. Quatre ans plus tard, en compagnie d'un ami, j'eus une vue de la mer encore plus merveilleuse du sommet de la Besimauda, pointe moins élevée (2404 m.) au nord-est du col de Tende, et qui par conséquent ne se trouve pas, à proprement parler, dans les Alpes maritimes telles que nous les avons délimitées. Nous étions partis de Limone après déjeuner, le jour de la Saint-Jean, par une chaleur torride, et nous étions à moitié rôtis avant d'atteindre les hauts pâturages constellés de gentianes. Là, un souffle frais du nord vint nous rafraîchir et depuis ce moment jusqu'au sommet la vue ne cessa de gagner en beauté. Une fois en haut, nous pûmes nous rassasier d'un spectacle unique : toute la chaîne des Alpes était étalée devant nous, du Mont-Viso à la Disgrazia, près de l'Engadine, allongée en un grand cercle formant rempart à la Lombardie. Nous pouvions nommer tous les sommets (le Mont-Blanc cependant était invisible), et la vue des contreforts et des éperons s'étendant vers la plaine constituait une admirable leçon pratique de géographie physique. En faisant un quart de tour à droite nous pouvions juste apercevoir entre les collines la ville de Gênes et son golfe, scintillant au soleil. C'était un spectacle

inoubliable. Nous descendîmes demander l'hospitalité pour la nuit à la vieille chartreuse sécularisée de Pesio, entièrement cachée dans les châtaigniers. Mais bien que je sois revenu passer tout le mois de septembre suivant dans cet endroit exquis, je n'ai pas voulu risquer de modifier en rien cette impression ineffaçable en retournant à la Besimauda. Je préférerais m'asseoir dans le vaste cloître aux huit cents mètres de galeries (à ce qu'on m'a dit) d'une chapelle voisine pour contempler chaque jour de là l'idéale vision du Mont-Rose, du Cervin et du Weisshorn, brillant dans un ciel pur par dessus la plaine vague et le premier plan des châtaigniers. Il est infiniment regrettable que la tension politique entre la France et l'Italie rende si difficile à l'alpiniste de visiter les hautes régions des Alpes maritimes. Il est possible que depuis quelques années la situation à cet égard se soit un peu améliorée.

2. ALPES COTTIENNES. — Le roi Cottius serait, sans doute, le premier surpris d'apprendre que son nom a été donné à l'un des groupes les plus importants des Alpes, bien que son royaume primitivement indépendant, puis annexé par Auguste, ait vraiment été situé à cheval sur la partie centrale de ce que l'on appelle aujourd'hui les « Alpes cottiennes ». On se demande pourquoi ce district n'a pas plutôt pris son nom d'Annibal, car, à l'exception du Petit Saint-Bernard et du col de la Seigne, tous les cols où la fantaisie des commentateurs a fait passer le général carthaginois coupent l'arête des Cottiennes.

D'après notre division de la chaîne, les Alpes cottiennes s'étendent du col de l'Argentière au sud jusqu'au Mont-Cenis (2101 m.) au nord. Ce n'est pourtant ni l'un ni l'autre de ces deux cols que les Romains désignaient sous le nom d'« *Alpis cottia* ». Ils appelaient ainsi le Mont-Genèvre, qui se trouve à mi-chemin et qui,

ainsi que nous avons tenté de le montrer au chapitre VIII, est le grand col historique des Alpes occidentales. L'Argentièrre, bien qu'il ait certainement dû être traversé au temps des Romains, ne commença guère à jouer un rôle dans l'histoire avant la fin du XIV^e siècle et ne devint tout à fait notoire que par le passage de François I^{er} en 1515. Le Mont-Cenis, de son côté, commença à passer au premier plan aux temps carolingiens ; on n'a pas connaissance qu'il ait été traversé avant le milieu du VIII^e siècle de notre ère, mais peu de temps après il devint le passage le plus fréquenté des Alpes occidentales et la principale route de France en Italie.

En consultant la carte, nous voyons que les Alpes cottiennes embrassent une portion fort longue de l'arête principale. Aussi y reconnaît-on des subdivisions qui diffèrent entre elles sous bien des rapports. Un trait distinctif des Cottiennes en général est peut-être le fait qu'une portion considérable de ce groupe est dépourvue de neiges éternelles. Il y a quelques petits glaciers au fond de la vallée d'Ubaye, qui s'enfoncent, sur le versant français de la chaîne, presque jusqu'au Mont-Viso. Le Mont-Viso lui-même (3843 m.), le roi des Cottiennes (gravi pour la première fois par deux Anglais en 1861), possède un minuscule glacier, qui a toutefois l'honneur de donner naissance au Pô. C'est dans la partie septentrionale de la chaîne que l'on trouve des glaciers de plus grandes dimensions, mais même là il n'en est point de très importants. On a peine à s'expliquer ce phénomène ; plus au sud, en effet, les Alpes maritimes ont des glaciers, et les majestueuses Alpes du Dauphiné, qui pourraient logiquement être rattachées aux Cottiennes, mais qu'il est plus pratique de traiter comme un groupe à part, sont recouvertes de glace sur une surface considérable ; on ne peut donc attribuer cette singularité à la situation méridionale

du groupe. Un résultat de ce caractère particulier est d'avoir fait de ce massif, sinon le champ clos de l'Europe (comme la Belgique), du moins le terrain de prédilection des interminables luttes entre la France, héritière du Dauphin, et la maison de Savoie (voir chap. VII). Parmi les campagnes dont cette région fut le théâtre, une des plus remarquables est celle de Catinat, en 1692. Il n'est guère de passage à travers l'arête principale qui ne puisse être facilement traversé par une armée, de sorte qu'à presque chaque col des Alpes cottiennes s'attachent des souvenirs militaires.

Un autre caractère de notre groupe est que les plus hauts sommets y ont une tendance à se dresser, non sur la ligne de faite, mais à proximité immédiate. Tel est le cas de l'Aiguille de Chambeyron (3400 m.), du Mont Viso et de la Rochebrune (3324 m.) ; plus au nord cependant, cette particularité disparaît et l'on voit, ainsi qu'il est normal, les plus hauts sommets s'élever sur la ligne de partage des eaux. A part le Mont-Viso et ses éperons, peu de sommets du groupe des Alpes cottiennes dépassent 3300 mètres. L'altitude moyenne du groupe est plus grande que celle des Alpes maritimes, mais bien inférieure à celle des Alpes du Dauphiné. Les sommités qui suivent le Viso par rang de taille sont réunies en petits noyaux : tel le groupe de l'Aiguille de Chambeyron, à la tête de la vallée d'Ubaye ; tels encore les groupes de Scolette et d'Ambin, au sud-ouest du Mont-Cenis. C'est sans doute la situation relativement isolée du Mont-Viso qui lui a fait attribuer une hauteur exagérée (hauteur réelle 3843 mètres) et lui a valu son nom de « Montagne visible ». Vu des plaines du Piémont, il a véritablement l'air de se dresser seul vers le ciel. Aussi n'y a-t-il pas lieu de s'étonner que ce pic soit le seul haut sommet des Alpes dont on trouve mention chez les écrivains de l'antiquité. Les pins et les sangliers chantés par Virgile ont disparu depuis longtemps, mais

c'est toujours au Viso que sous forme d'humble ruisseau le Pô prend sa source, ainsi que le chantait Chaucer il y a près de six siècles :

...Le pays de Saluces
Et du Mont-Vesulus en particulier,
Où le Pô sous forme de petit ruisseau
Prend son origine et sa source.

Le Pô étant le plus grand cours d'eau du Piémont, il est naturel que sa source ait excité de bonne heure la curiosité. Mais le Pô n'est pas la seule rivière importante qui descende de notre massif. Sur le versant italien nous trouvons la Stura, le Chisone, la Dora Riparia, tous affluents du Pô ; sur le versant français prennent naissance la Durance avec ses affluents, le Guil et l'Ubaye, puis l'Arc : deux des principaux affluents du Rhône, le premier directement, le second par l'intermédiaire de l'Isère (qui prend elle-même sa source dans les Alpes graies).

Si de la chaîne elle-même nous passons à ses habitants, plusieurs particularités notables s'imposent à notre attention. Jusqu'aujourd'hui, sauf sur une petite partie du versant oriental de leur extrémité sud, les Cottiennes sont habitées par une population de langue française. Le français, sous forme de patois variés, est la langue parlée sur presque toute leur étendue, même dans la partie qui se trouve sur territoire italien. Cela tient au fait que jusqu'en 1713 toute cette région fit partie du Dauphiné (voir chap. VII) et subit en conséquence l'influence de la culture et de la langue françaises. Naturellement, dans les districts rattachés politiquement à l'Italie, l'italien est la langue officielle ; mais les habitants emploient entre eux un dialecte grossier qui se rapproche incontestablement plus du français que du piémontais. Un second résultat de la longue domination dauphinoise est l'établissement, dans les vallées au sud-ouest de Turin, des « Vaudois du

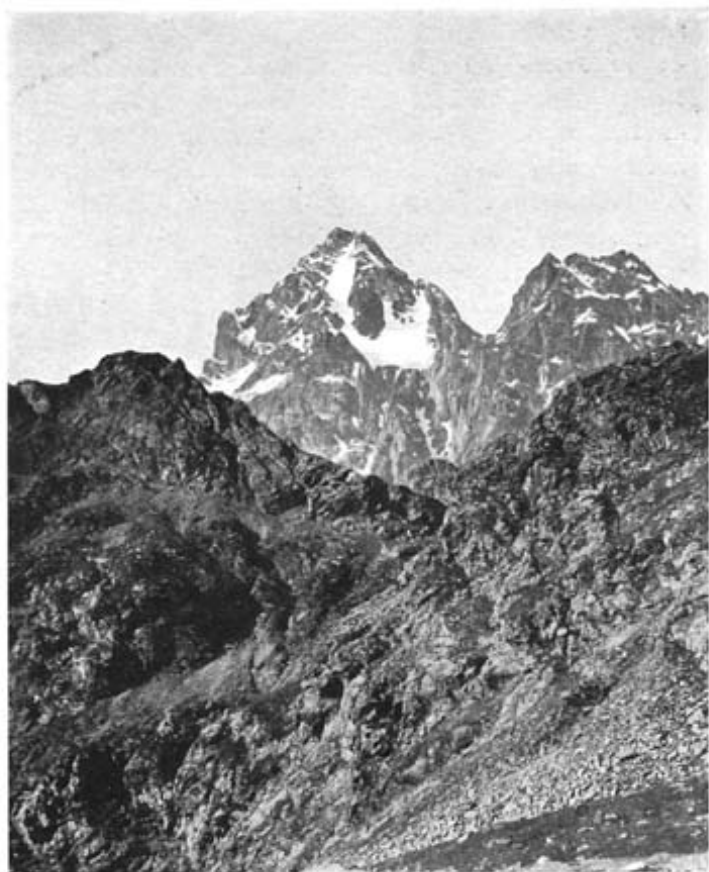
Piémont ». Il est très probable que cette population a pour origine une colonie venue du Dauphiné par-dessus les Alpes, laquelle a laissé sur l'autre versant quelques témoins qui continuent à vivre misérablement dans les plus hauts vallons du bassin de la Durance. Il est possible toutefois que les ancêtres des Vaudois ne soient pas venus en droite ligne du Dauphiné, mais aient été à l'origine une colonie dauphinoise établie premièrement en Lombardie et refoulée plus tard dans les vallées vaudoises actuelles. Leur religion leur vient d'un certain Pierre Waldo, de Lyon, qui prêchait sa doctrine vers 1177. Mais cette doctrine, quelque opinion que l'on professe à son égard, fit place en 1532 et en 1571 au calvinisme genevois, des ministres venus de Genève ayant remplacé en 1630 les anciens « barbes ». A l'heure qu'il est, les Vaudois du Piémont sont plus strictement calvinistes que les Genevois eux-mêmes.

Dans les Alpes cottiennes se trouvent deux des plus anciens tunnels connus, tous deux sous des cols. L'un fut percé entre 1478 et 1480 sous le col de la Traversette, au pied nord du Mont-Viso, pour faciliter l'échange du sel de Provence contre le riz et l'huile d'Italie. L'autre est celui qui devrait porter le nom de tunnel de Fréjus, puisqu'il passe sous le col de ce nom, mais qui a été nommé à tort tunnel du Mont-Cenis, alors qu'il se trouve en réalité à dix-sept kilomètres du col du Mont Cenis. Ce fut le premier des grands tunnels transalpins; il fut inauguré en 1871.

3. ALPES DU DAUPHINÉ. — A proprement parler, les Alpes du Dauphiné font partie des Alpes cottiennes; mais comme leur massif le plus élevé (souvent appelé groupe du Pelvoux, d'après leur sommité la mieux connue, sinon la plus haute) est curieusement isolé et ne se rattache à la masse des Cottiennes que par l'isthme du col de Lautaret (2075 m.), le paradis des botanis-

tes, on les considère en général comme formant un groupe à part. Pour plus de commodité, quelques chaînons de moindre importance au nord du massif du Pelvoux, sur la frontière du Dauphiné et de la Savoie ou non loin de cette frontière, comme les Aiguilles d'Arves (3514 m.) et les Grandes Rousses (3473 m.), sont généralement compris avec le massif principal sous le nom d'ensemble d'« Alpes du Dauphiné ». Le nom exact devrait être « Alpes du Dauphiné central » pour distinguer ce groupe du versant dauphinois des Alpes cottiennes, à l'est, ainsi que des montagnes moins élevées du Vercors, du Royannais, du Dévoluy, etc., à l'ouest et au sud-ouest. Le meilleur point de délimitation entre notre groupe et les Cottiennes est le col du Galibier (2658 m.), que traverse la plus haute route carrossable des Alpes après le Stelvio (2760 m.), et par où l'on va de Saint-Michel de Maurienne au plateau supérieur du col du Lautaret, en passant par le hameau de Valloire, si pittoresquement situé.

Il fut un temps où le nom de « Dauphiné » était pour le voyageur l'évocation d'auberges sordides et de pierriers épouvantables. Depuis quatre ou cinq lustres les auberges se sont grandement améliorées, au moins dans les endroits les plus fréquentés des touristes ; elles ont généralement des gérants suisses (au point de vue hôtelier, les Chamoniards que l'on y rencontre doivent être assimilés aux Suisses) ; quand elles ont pour tenanciers des gens du pays, ceux-ci ont appris quelles sont les exigences du voyageur moderne et font de leur mieux pour y satisfaire. A tout prendre, les auberges d'antan n'étaient pas si terribles qu'on s'est plu à le dire ; en réalité, elles n'étaient ni plus ni moins mauvaises que les auberges du reste des Alpes françaises et italiennes, dont elles ne se distinguaient en rien. Seulement le hasard voulut que les premiers pionniers de cette région s'attaquassent tout d'abord au groupe du Pelvoux, et peu



LE MONT VISO (ALPES COTTIENNES) VU DU N.E.

satisfaits des auberges qu'ils y trouvèrent, ils conclurent qu'elles devaient être pires que les autres. Pour ma part, j'ai fait ma première visite à ce district en juin 1870, peu de jours avant la déclaration de guerre ; mon expérience en ce qui concerne les auberges du pays est donc de vieille date, et je déclare que même à cette époque reculée, j'ai trouvé dans d'autres parties de la chaîne des Alpes des auberges qui étaient loin de valoir celles des Alpes du Dauphiné ; si l'on me pressait on pourrait m'amener à citer hors du district en question certaines hôtelleries qui n'ont pas fait grand progrès depuis lors.

Pour ce qui est des pierriers, l'ancienne renommée du pays est toujours méritée ; les pierres ont même plutôt augmenté par suite de l'usure des sommets, ceux-ci se dépouillant sans trêve au profit des vallées qui longent leur pied. Et pourtant, les pierriers qui horripilent si fort les touristes dans cette partie des Alpes ne sont pas du tout les plus mauvais de la région ; à qui tient à savoir ce qu'est un district vraiment pierreux, je conseillerai d'aller faire un tour au Dévoluy, au sud-ouest du groupe principal ; il en reviendra plus instruit et mieux disposé vis-à-vis de la vallée du Vénéon, qui se trouve au cœur des Alpes dauphinoises. Outre les désagréments de leurs pierriers, les pentes des vallées du Dauphiné ont encore la fâcheuse habitude de s'achever en hautes falaises plus ou moins verticales, parfois surplombantes, si bien qu'il y a longtemps déjà, une personne très compétente posait en principe (et j'ai eu fréquemment l'occasion de vérifier son dire) que dans cette région un nouveau col ne peut être tenu pour traversé tant qu'on n'a pas atteint le torrent au fond de la vallée.

Au point de vue de l'altitude, les Alpes du Dauphiné occupent un des premiers rangs. Leur plus haut sommet, la Pointe des Écrins (gravie pour la première fois par

une caravane anglaise en 1864), atteint 4103 mètres ; c'est le plus haut sommet des Alpes au sud de la chaîne du Mont-Blanc. Il n'a que 63 mètres de moins que la Jungfrau, et seulement 2 mètres de moins que le Mœench ; il dépasse le Grand Schreckhorn de 23 mètres. J'ai pris comme point de comparaison trois sommités parmi les plus connues. Bien plus : en dehors de quelques pointes de la chaîne du Mont-Blanc, des Alpes pennines et de l'Oberland bernois, il n'a pas de rival dans la chaîne des Alpes. Le Piz Bernina n'a que 4052 mètres ; l'Ortler, point culminant des Alpes orientales, est passablement moins haut encore (3902 m.). Ajoutons enfin que la Pointe des Ecrins n'est pas, comme le Mont-Viso, un sommet isolé : il est serré de près par de puissants voisins comme la Meije (3987 m.), l'Ailefroide (3959 m.) et le Mont-Pelvoux (3954 m.), à telle enseigne que jusqu'après 1860 on ignorait quel était le véritable point culminant du massif.

Un autre trait distinctif de ce groupe est le grand nombre d'arêtes latérales qui s'en détachent à peu de distance les unes des autres, si bien qu'en dehors du fer à cheval de l'arête principale, on y trouve une véritable forêt de pointes. Cet entassement présente pour l'alpiniste un très gros avantage : du point qu'il a choisi comme centre dans la vallée, il peut atteindre la plupart de ces sommets en une seule journée, sans avoir besoin de passer la nuit dehors. C'est ce qui fait du misérable hameau de La Bérarde (1738 m.), placé au milieu du fer à cheval que forme l'arête principale, au confluent des émissaires de deux vallons latéraux, un des plus merveilleux centres d'excursions qui soient dans les Alpes, tout au moins sous le rapport du nombre d'ascensions et de cols à faire dans le voisinage. A vrai dire, grâce surtout aux efforts de l'auteur de ces lignes au temps de son ardeur juvénile, il n'y a plus de cimes vierges autour de La Bérarde. Il en allait

autrement jadis, et jusqu'après 1880 l'amateur de premières n'avait que l'embarras du choix ; chaque matin il pouvait s'offrir une conquête nouvelle. Mes amis de Grenoble disaient toujours que le voyage en diligence et à pied de Grenoble à La Bérarde (il est aujourd'hui beaucoup plus facile) était si long qu'ils n'avaient pas le courage de l'entreprendre. Je leur répondais qu'à mes yeux, le voyage d'Oxford à La Bérarde ne semblait pas trop long . Aussi, quand finalement ces amis se décidèrent à venir à La Bérarde, trouvèrent-ils les sommets d'alentour hérissés d'une forêt de cairns élevés au cours de plusieurs étés délicieux par moi et mes fidèles guides de l'Oberland.

Le panorama que l'on découvre des plus hauts sommets de cette région est tout à fait admirable, et cela pas seulement dans la direction du Mont-Viso et des Alpes pennines, qui sont toujours visibles par temps clair. Un des plus beaux spectacles qu'il m'ait été donné de contempler est celui que je découvris d'un bivouac très haut sur le versant sud du Pelvoux. Tandis que s'éteignait la lumière du jour, l'œil se promenait sur les arêtes échelonnées, chacune à son tour surgissant de l'ombre lorsque les rayons du soleil ne formaient plus qu'une frange brillante à son faite, puis plongeant l'une après l'autre dans la nuit, les plus lointaines d'abord, pour finir par les dernières ondulations dans la direction de la Provence.

Les Alpes du Dauphiné ont pour le lecteur anglais un intérêt spécial du fait que J.-D. Forbes (le premier grand alpiniste anglais) traversa plusieurs de leurs cols de glacier dès l'année 1841, et parce que presque tous leurs principaux cols ou sommets ont été gravis pour la première fois par des alpinistes anglais, si l'on veut bien admettre dans ce nombre l'auteur de ces lignes, bien que né dans l'Etat de New-York. La seule exception notable est la Meije, qui en 1877 fut conquise,

presque fortuitement, par un jeune Français, chasseur de chamois plutôt qu'alpiniste proprement dit.

Pour l'historien des Alpes, le Dauphiné a en outre un attrait spécial. C'est là que s'élève, à une soixantaine de kilomètres de Grenoble, le très curieux Mont-Aiguille (2097 m.), qui fut gravi pour la première fois à l'aide d'échelles, en 1492, par Antoine de Ville et ses compagnons, ainsi qu'on l'a vu au chapitre IX. Cinq de ses grands cols de glacier étaient connus dès 1673 ; une carte de la région fut soigneusement levée par Bourcet entre 1749 et 1754, de sorte que les Alpes du Dauphiné furent probablement le premier district des Alpes à figurer de façon détaillée (et avec des détails d'une étonnante exactitude) sur une carte géographique. Pendant très longtemps ce district n'attira guère l'attention ; on ne recommença à s'en occuper sérieusement qu'après 1860. Cependant, les géomètres du gouvernement français et un botaniste français également, M. Victor Puiseux, avaient visité les deux sommets du Pelvoux, en 1830 et en 1848 ; on sait en outre de façon certaine que deux chasseurs de chamois parvinrent, en 1839, jusqu'au sommet central des Aiguilles d'Arves ; l'extraordinaire relation qu'ils donnèrent de l'aventure s'est trouvée entièrement confirmée par la découverte près du sommet, en 1876, d'une monnaie qu'ils y avaient laissée, la personne qui la découvrit n'ayant jamais entendu parler de l'expédition.

Rappelons encore la mémoire de Déodat de Gratet, marquis de Dolomieu (1750-1801) ; c'est à son fameux voyage géologique de 1789 que les Dolomites du Tyrol méridional doivent leur nom. Il est curieux qu'il n'ait accordé aucune attention aux sommités de formation géologique analogue qui se trouvent dans le Vercors, le Royannais et le Dévoluy, lesquelles s'élèvent au sud-ouest de Grenoble, alors que sa seigneurie de Dolomieu se trouve à peu de distance au nord-ouest de cette ville.

4. ALPES GRAIES. — Les Alpes graies présentent avec les Alpes cottiennes plusieurs points de ressemblance. Dans l'un et l'autre groupe, nous constatons l'existence d'une longue arête courant *grosso modo* du sud au nord, tandis qu'à l'ouest une sorte d'isthme relie la ligne de faite à un important groupe isolé, formé par les Alpes du Dauphiné dans le cas des Alpes cottiennes et par les Alpes graies occidentales dans celui des Alpes graies proprement dites. Mais à l'encontre des Cottiennes, les Graies possèdent un second groupe isolé du même genre, également relié à l'arête principale par une sorte d'isthme : les Alpes graies orientales. En d'autres termes les Graies sont construites sur un plan plus symétrique que les Cottiennes ; elles comptent en réalité trois chaînes distinctes alors que les Cottiennes n'en ont que deux.

Les Graies centrales, ou arête principale, forment comme les Cottiennes une ligne droite presque d'un bout à l'autre ; la courbure vers le nord-est que les Cottiennes présentent à leur extrémité septentrionale a sa contre-partie dans la courbure vers le nord-ouest que l'on remarque au premier coup d'œil sur la carte dans la moitié septentrionale des Graies centrales. Celles-ci s'étendent du Mont-Cenis au sud jusqu'au Petit Saint-Bernard (2188 m.) — l'« *Alpis Graia* » des Romains — au nord, mais il convient d'y adjoindre l'espèce de terre sans maître qui s'allonge du Petit Saint-Bernard dans la direction du nord jusqu'au col de la Seigne (2512 m.), ce col formant la meilleure délimitation de la chaîne du Mont-Blanc au sud, et cette concession étant due au « Monarque des Alpes ». La courbure vers le nord-ouest dont nous venons de parler commence au col du Carro (3140 m.), qui est à proximité immédiate des points où se détachent de l'arête principale les deux isthmes latéraux reliant celle-

ci aux Graies occidentales par le col du Mont-Iseran (2769 m.) et aux Graies orientales par le col de la Croix de Nivolet (2641 m.). Les deux moitiés inégales des Graies centrales présentent en outre un parallélisme très frappant à deux points de vue. Dans l'une et l'autre, trois vallons descendent du côté de l'Italie ; ce sont pour la moitié méridionale les trois vallées de Lanzo, qui débouchent sur la plaine du Piémont un peu au nord de Turin, et pour la moitié septentrionale le val Savaranche, le val de Rhêmes et le val Grisanche, tous trois tributaires de la vallée d'Aoste. La Stura de Lanzo se jette dans le Pô, de même que la Dora Baltea, qui reçoit les émissaires des trois vallons aostains. L'autre analogie à laquelle nous avons fait allusion est la suivante : comme en beaucoup d'autres régions des Alpes, le versant italien est beaucoup plus abrupt et plus court que le versant français, de sorte que les villages du versant français sont plus élevés que ceux du versant opposé ; d'autre part, l'Orco, du côté de l'Italie, fait pendant à l'Arc sur le versant français. L'Orco est un affluent du Pô ; l'Arc un affluent de l'Isère et par elle du Rhône.

Il y a encore d'autres points de ressemblance entre les Alpes cottiennes et les Graies centrales. Nous avons relevé le fait, en parlant des premières, que la ligne de faite y est traversée par un nombre extraordinaire de cols faciles. Le même phénomène se retrouve dans les Graies centrales, à la différence près que si les cols des Cottiennes sont généralement libres de neige, ceux des Graies sont pour la plupart des cols de glacier, mais si faciles que dans les soixante dernières années du XVII^e siècle, pas moins de six d'entre eux trouvent place sur des cartes ou dans des documents. Ensuite, de même que les deux versants des Cottiennes sont unis par d'étroites relations linguistiques et commerciales, dues au fait que jusqu'en 1713 ils firent tous deux partie du Dauphiné,

soit de la France à partir de 1349, les deux versants des Graies centrales sont apparentés tout aussi étroitement entre eux, la langue étant de part et d'autre un patois presque identique, ce qui vient de ce que jusqu'en 1860 tous deux dépendaient depuis des siècles de la maison de Savoie.

Il me reste à signaler un dernier point de ressemblance entre les Alpes cottiennes et les Graies centrales. Nous avons noté la tendance des principales sommités des Cottiennes à se dresser non sur la ligne de faite, mais à proximité immédiate de celle-ci. Cette tendance est encore plus marquée dans les Graies centrales. La Rochemelon (3537 m.), première cime neigeuse des Alpes conquise par l'homme — c'était en 1358 — fait exception à cette règle ; elle s'élève juste au nord du Mont Cenis et son sommet, qui est un lieu de grand pèlerinage en été, se trouve sur la ligne de faite. Grâce à un arrangement spécial conclu en 1860, ce sommet se trouve cependant tout entier sur territoire italien. En poussant plus loin vers le nord, nous rencontrons la Pointe de Charbonel (3760 m.), point culminant des Graies centrales, et l'Albaron (3662 m.), deux sommités sur territoire français à peu de distance de la ligne de faite ; puis la Ciamarella (3676 m.), qui leur fait pendant sur territoire italien. Mais la Bessanese (3632 m.) — le Cervin de ce district — et les trois pointes de la Levanna (3640 m.) sont à cheval sur la ligne de partage des eaux. Il en est de même de la plupart des sommités situées plus au nord, avec des exceptions pourtant, tels le Bec de l'Invergnan (3608 m.) et la Tête du Rutor (3486 m.) sur le versant italien, telle encore la Grande Aiguille Rousse (3482 m.) sur le versant français de l'arête principale. Cette manifestation d'indépendance de la part de grands sommets à l'égard de ce qui semble leur position naturelle se remarque dans plusieurs autres districts des Alpes,

mais à un degré moins marqué que dans les Graies centrales.

En quittant les Graies centrales, notons que le fameux Mont-Iseran, à qui l'on attribuait jadis l'altitude de 4033 mètres, n'est autre, d'après la position qu'on lui attribuait, que le sommet oriental (3564 m.) de la Levanna, à qui l'on a par erreur donné l'altitude du Grand Paradis. Le sommet appelé aujourd'hui Signal du Mont-Iseran n'a que 3241 mètres. Cette étrange illusion d'un sommet qui n'a jamais existé que sur le papier a été définitivement dissipée en 1859-1860 grâce aux efforts de MM. W. Mathews et J.-J. Cowell, qui recoururent à la méthode sûre, mais négligée par tous leurs prédécesseurs, consistant à visiter en personne le site supposé du prétendu géant des Alpes.

Passons maintenant aux deux grands massifs latéraux qui flanquent à droite et à gauche les Graies centrales. Ce sont eux, nous le verrons, qui possèdent les plus hauts sommets de la région. Celui de l'ouest doit être appelé massif des *Graies occidentales*. Il est depuis 1860 tout entier sur territoire français et sépare les deux anciennes provinces savoyardes de la Maurienne (vallée de l'Arc) et de la Tarentaise (vallée supérieure de l'Isère). Son point culminant est le beau pic de la Grande Casse (3861 m.), mais la sommité qui vient immédiatement ensuite par rang de taille, le superbe Mont-Pourri (3788 m.), — qui se présente si bien vu du col du Bonhomme, — paraît plus imposante encore. Le troisième sommet du massif, la Dent Parrachée (3712 m.), le cède à peine aux deux autres. Le groupe compte encore nombre d'autres cimes d'accès facile et jouissant d'une vue merveilleuse, car la situation des Graies occidentales entre le Dauphiné, les Alpes pennines et les Graies orientales fait que même leurs sommets secondaires sont des belvédères de premier ordre. Dans la nouvelle édition (1898)



LA MEIJE (ALPES DAUPHINOISES) VUE DU SUD

des *Alpes occidentales* de M. John Ball, je me suis laissé aller, entraîné à chaque pas par le souvenir des admirables spectacles contemplés d'un sommet après l'autre des Graies occidentales, à vanter cime après cime sans réfléchir que cette série de dithyrambes sur le même mode risquait d'interloquer ceux qui n'ont pas eu comme moi le privilège d'avoir vu par eux-mêmes. Que tel ait été le résultat obtenu, mais que les louanges décernées aient été méritées, c'est ce que montre la boutade suivante d'un alpiniste anglais parlant de la vue de la Dent Parrachée : « De ce pic on jouit d'une vue grandiose, mais cela peut être sous entendu lorsqu'on parle de l'un quelconque de ces sommets. En feuilletant « Ball », nous avons d'abord été amusé en lisant à propos de chaque cime ou peu s'en faut, qu'on y contemple un merveilleux panorama, ou que la vue y est une des plus grandioses des Alpes graies, ou quelque remarque du même genre. Mais l'auteur a certainement raison. » Un autre avantage des Graies occidentales est de rappeler fortement la Suisse et d'offrir un spectacle réconfortant aux yeux du voyageur arrivant en droite ligne, comme c'est souvent le cas, des « belles horreurs » des Alpes du Dauphiné. Les glaciers s'y étalent largement sans être gênés par le manque d'espace : tels ceux de la Vanoise, de Gébroulaz, de la Grande Motte et de Gurra. Ce caractère suffit à les distinguer des petits glaciers tourmentés et comme honteux si communs dans le Dauphiné. Les pentes au pied des glaciers des Graies occidentales étant moins arides et moins abruptes que dans le Dauphiné, offrent au bétail de plus beaux pâturages (on ne voit plus ici les moutons provençaux du Dauphiné) ; les chalets sont de meilleure apparence et les bergers et fromagers viennent souvent de Suisse, en particulier du canton de Fribourg. Depuis quelques années, les auberges des Graies occidentales ont été grandement améliorées et, sous ce rapport, ce district

se rapproche plus de la Suisse que n'importe quel autre des Alpes au sud du Mont-Blanc.

Dans les *Graies orientales*, qui sont entièrement sur territoire italien, l'industrie hôtelière est également en progrès, sans égaler cependant, même de loin, ce qui existe plus à l'occident. La raison de ce retard est facile à découvrir. Les Graies orientales, plus encore que les Alpes maritimes, sont la région de chasse préférée des rois d'Italie, et le gibier y est surveillé très strictement par toute une armée de gardes-chasse. Les excellents chemins muletiers construits un peu partout ne peuvent être utilisés par les touristes que lorsque le roi ne chasse pas dans le voisinage. Bref, on s'est arrangé à faire sentir que l'on ne tient pas à une trop grande abondance de visiteurs. Si l'on s'informe de la raison pour laquelle les rois d'Italie tiennent tant à s'assurer la jouissance quasi-exclusive de ce district, on vous répond que c'est à cause du bouquetin ou steinbock (*capra ibex*), un curieux animal qui présente plusieurs points de ressemblance avec le chamois bien qu'appartenant à une famille zoologique tout à fait distincte, et dont cette région est le tout dernier refuge dans les Alpes. On prétend qu'il existe encore un troupeau d'environ trois cents bouquetins dans les Graies orientales, appelées souvent aussi montagnes de Cogne, du village de ce nom qui sert de quartier général au roi et aux rares curieux qui se risquent à pénétrer dans ces vallons si bien gardés. Naturellement, les chamois sont protégés à l'égal des bouquetins ; aussi pullulent-ils de façon extraordinaire et sont-ils très peu sauvages, de sorte que le voyageur a fréquemment l'occasion d'assister aux ébats de ces gracieux animaux (le bouquetin n'a pas du tout la même élégance de lignes et de mouvements). Je me rappelle avoir essayé de dénombrer un troupeau de chamois rencontré là-bas et m'être arrêté à soixante-dix, alors qu'il en restait encore beau-

coup. Peut-être le nom de Grand Paradis, donné au point culminant du district (4061 m.), a-t-il quelque relation avec le caractère de district franc de cette région. On ne peut évidemment expliquer de la même façon les noms des grands sommets voisins : la Grivola (3969 m.), le Mont-Herbetet (3778 m.) et la Tour du Grand Saint-Pierre (3692 m.). Les gourmets auront parfois l'occasion de goûter là-bas, à titre de curiosité, la chair du bouquetin (quelque chose comme du veau fade), car le roi en fait souvent la gracieuseté aux pensionnaires de l'hôtel, se réservant les cornes en guise de trophée. S'il est quelque chasseur parmi ceux qui me lisent, il sympathisera avec le désespoir d'un de mes guides oberlandais, lui-même fervent disciple de saint Hubert, lorsque sans fusil, impuissant, il se vit entouré de bouquetins et de chamois surgissant de derrière chaque rocher dans le vallon où nous nous trouvions. La nuit suivante, il rêva qu'il poursuivait à pied un bouquetin, réussissait à s'en saisir, à sauter sur son dos, et rentrait triomphalement à Grindelwald sur ce coursier d'un nouveau genre ! Pour moi, simple disciple d'Épicure et que seule intéresse la chasse des sommets, je préfère me rappeler la vue admirable que l'on découvre sur les Alpes pennines du haut des montagnes de Cogne, et en particulier la merveilleuse échappée sur la plaine du Piémont dans la direction de Turin qui s'offre aux regards du sommet des pointes bordant le massif du côté de l'est. Mais une des expériences les plus curieuses de ma carrière d'alpiniste consiste à avoir fait pendant plusieurs heures des glissades sur la surface gelée de l'étrange petit lac qui se trouve au sommet de la Roccia Viva (3650 m.). Comme les cimes plus élevées du massif se trouvent à une certaine distance, le rebord neigeux qui entoure cet étang abrite des regards indiscrets ceux qui au cœur de l'été s'y adonnent aux « sports d'hiver ». Mais il ne s'est trouvé

jusqu'ici personne pour expliquer comment ce lac minuscule, qui ne se débarrasse jamais de sa couche de glace, a pu se former dans la dépression en forme de cratère creusée au sommet d'un pic alpestre d'altitude aussi considérable.

5. CHAÎNE DU MONT-BLANC. — A mesure que nous avons avancé vers le nord, depuis notre départ du col de Tende, nous avons vu se rapprocher à l'horizon une énorme masse, colossal rempart de roc et de glace se dressant vers le ciel. Il faut le voir du sud et d'une certaine distance (de préférence des Aîpes graïes ou des sommets les plus septentrionaux des Alpes du Dauphiné) pour se faire une idée juste de sa grandeur, de sa majesté et de son énormité. Tombant à pic d'une hauteur formidable, sillonnée de glaciers fortement crevassés, dépassant en altitude tout ce qui l'entoure, la chaîne du Mont-Blanc, vue du sud par une belle journée d'été, offre un spectacle inoubliable et qu'on ne se lasse pas de revoir. Sur la carte, à vrai dire, ce massif limité par le col de la Seigne et le col Ferret (2533 m.), n'occupe pas beaucoup de place ; sous le rapport de la largeur et de la longueur, il vient après les Cottiennes et les Graïes. Mais si nous passons à un examen détaillé, nous reconnaitrons que sous bien des rapports il prend le pas sur ces deux groupes. Il n'égale pas les Alpes pennines orientales en ce qui concerne l'altitude moyenne ; mais si nous suivons la ligne de faite à partir du Mont-Tondu (3196 m.) à son extrémité sud-ouest jusqu'à la pointe d'Orny (3274 m.) à son extrémité nord-est, nous remarquons qu'elle ne descend que tout à fait exceptionnellement au-dessous de 3300 mètres, altitude que n'atteignent pas les plus hauts sommets dans plus d'un de nos vingt groupes. Aussi les cols de glacier de cette formidable barrière sont-ils tous très élevés (le col de la Brenva, 4332 mètres, n'est surpassé que par

quatre cols des Pennines orientales) ; ils sont en outre souvent d'accès assez difficile, le plus fréquemment traversé étant celui qui coupe la chaîne en son milieu, le col du Géant (3371 m.), dont nous avons esquissé l'histoire au chapitre IX.

C'est à cette élévation moyenne considérable que ce groupe doit d'être appelé communément « chaîne » du Mont-Blanc plutôt que massif du Mont-Blanc. Ici les sommets sont reliés les uns aux autres plus étroitement qu'en toute autre partie de la chaîne des Alpes. A strictement parler, la chaîne du Mont-Blanc n'est pas autre chose que le groupe des « Pennines occidentales », un terme qui n'est presque jamais employé, bien qu'il explique ceux de « Pennines centrales » et de « Pennines orientales », généralement appliqués aux massifs situés entre ce groupe et le Simplon. Le nom de « Pennines » dérive, cela va sans dire, de celui de « Summus Penninus », donné par les Romains au Grand Saint-Bernard, le grand col de cette région des Alpes.

En opposition à ce caractère de puissante unité que nous venons de reconnaître à la chaîne du Mont-Blanc, se trouve le fait plutôt exceptionnel du partage de ce massif entre trois nations différentes — le partage d'un massif entre deux pays est assez commun. Comme nous l'avons expliqué au chapitre VII, ce partage à trois est le résultat d'une série d'accidents historiques. Il fut un temps où la maison de Savoie régnait sur le massif dans son ensemble. Elle dut abandonner l'extrémité nord-est aux Valaisans en 1475-1476, ce qui fait que ce fragment est aujourd'hui suisse. En 1860, elle céda à la France tout le versant savoyard, y compris, selon quelques-uns, le sommet du Mont-Blanc proprement dit. Cette division est après tout moins artificielle qu'il ne semble au premier abord, bien qu'on ne puisse voir là le résultat d'un effort conscient en vue de faire coïncider la géographie politique avec la géographie physique. Il

est remarquable cependant que le bassin des eaux qui vont directement au Rhône soit entièrement suisse, tandis que le bassin de celles qui vont à la Dora Baltea (un affluent du Pô) est tout entier italien. De beaucoup la plus grande masse des eaux du Mont-Blanc sont recueillies par l'Arve — une petite partie va grossir l'Isère — et sont françaises. Comme l'Arve se jette près de Genève dans le Rhône, c'est en somme ce grand fleuve qui sert, techniquement parlant, de drain principal à la chaîne — curieuse coïncidence entre l'hydrographie et la politique. Le point d'intersection des trois frontières se trouve au sommet du Mont-Dolent (3823 m.), qui appartient donc à trois pays différents.

Nous avons jusqu'ici négligé de dire — le fait est universellement connu — que notre groupe renferme le plus haut sommet des Alpes, soit le Mont-Blanc proprement dit (4810 m.). C'est là, en effet, par excellence, la « montagne blanche », bien que le nom ne se rencontre dans aucun document imprimé antérieur à 1742. Il est toutefois probable qu'il était à cette époque employé depuis longtemps par les habitants de la vallée de Chamonix à son pied. Si le Mont-Blanc est plus haut que le Mont-Rose (4638 m.), l'altitude moyenne de la chaîne du Mont-Rose, par contre, est supérieure à l'altitude moyenne de la chaîne du Mont-Blanc. Si nous mettons à part le Mont-Blanc lui-même et les sommets immédiatement voisins, nous trouvons que les pointes les plus élevées du massif après lui sont les Grandes Jorasses (4205 m.) et l'Aiguille Verte (4127 m.). Dans le massif du Mont-Rose, en dehors des dix ou onze sommets qui constituent le Mont-Rose proprement dit, et sans sortir des Pennines orientales, on rencontre quantité de sommités dépassant 4300 mètres. Un résultat de cette configuration est que le Mont-Blanc, flanqué de ses satellites, est plus dégagé et domine davantage son entourage ;

aussi vu de loin est-il bien plus imposant que le Mont-Rose. Quand on parle du Mont-Blanc, on pense tout de suite au *sommet* de ce nom, tandis que le nom de Mont-Rose évoque plutôt une formidable muraille couronnée d'une rangée de bastions dont l'altitude varie peu. Tous deux sont superbes en leur genre, et chacun selon son goût pourra manifester une préférence pour l'un ou l'autre massif. Une autre conséquence, c'est que l'histoire du Mont-Blanc est beaucoup plus courte que celle du Mont-Rose, les contre-forts du premier ayant été conquis, pour ainsi dire chemin faisant, par ceux qui cherchaient à atteindre le point culminant, tandis que les divers sommets du Mont-Rose ont été gravis successivement, chacun formant un but pour lui-même. Comme nous l'avons montré au chapitre IX, l'histoire des tentatives dirigées contre le Mont-Blanc prélude à l'histoire de la véritable conquête des Alpes. Le plus haut sommet du Mont-Blanc fut atteint pour la première fois dès 1786 ; le sommet du Mont-Rose attendit la première visite de l'homme jusqu'en 1855.

Le plus remarquable caractère de la chaîne du Mont-Blanc, après son sommet, est l'énormité et la longueur des glaciers qui en descendent dans toutes les directions. Bien que dépassé sous le rapport de la longueur par au moins trois glaciers de l'Oberland bernois, et à peu près égalé par le glacier de Gorner, au-dessus de Zermatt (environ quinze kilomètres), le puissant fleuve de glace qui s'appelle tour à tour sur différents points de son cours, glacier du Géant, glacier de Tacul, glacier des Bois et Mer de Glace, est un des plus célèbres parmi les glaciers des Alpes. N'est-ce pas lui qui fut le plus fréquemment visité par les premiers hôtes de Chamonix ? N'est-ce pas par lui que passait l'ancienne route perdue pour aller à Courmayeur par le col du Géant ? N'est-ce pas lui qui servit de champ aux expériences de Forbes en

1842 et de Tyndall en 1857 sur le mouvement des glaciers et sur les phénomènes glaciaires en général, observations qui rejettent dans l'ombre celles faites antérieurement par Hugi, Agassiz et Desor sur le glacier d'Oberaar dans l'Oberland bernois ? Le second glacier de la chaîne par rang de longueur est le beau glacier d'Argentière (10,5 kilomètres). Mais pourquoi mesurer notre admiration en kilomètres ? Peu de glaciers peuvent rivaliser, sous le rapport de la beauté pittoresque, avec les grands glaciers français du Tour, des Bossons, de Taconnay, de Bionnassay, de Miage et de Trélatête, avec les glaciers italiens de Miage, du Brouillard, de Fresnay, de la Brenva (le plus beau de tous) ou du Triolet. Les glaciers suisses de Saleinaz, d'Orny et du Trient sont à peine moins remarquables.

La chaîne est peut-être mieux caractérisée encore par les pointes de granit et de protogine étrangement découpées et déchiquetées que l'on appelle les « Aiguilles ». Il y a plusieurs sommets de notre massif qui portent ce nom, plutôt rare dans les autres districts. Mais on appelle plus spécialement les « Aiguilles de Chamonix » sept aiguilles rocheuses qui s'élèvent dans le voisinage immédiat de cette localité, cinq d'entre elles réunies en groupe, une autre (le Dru) un peu plus loin et la dernière (le Géant) plus loin encore, mais très visible de l'hôtel du Montanvers. Ce n'est pas par leur hauteur que ces pointes se distinguent des autres sommets de la chaîne, car à une seule exception près elles ne dépassent pas 4000 mètres ; trois d'entre elles atteignent à peine 3300 mètres. Ce qui attire vers ces pics, c'est leur aspect rébarbatif et leur apparente inaccessibilité. L'une, l'Aiguille du Midi (3843 m.), la plus facile, fut conquise dès 1856. Les autres ne succombèrent que beaucoup plus tard, sous les efforts d'Anglais intrépides, et dans certains cas la victoire peut être rangée parmi les plus beaux exploits dont les Alpes



LE GRAND COMBIN (ALPES PENNINES CENTRALES) VU DU GRAND TAVÉ

aient été les témoins. Voici, par ordre de date, la liste de ces « premières » : Aiguille du Plan (3673 m.), en 1871 ; Aiguille de Blaitière (3520 m.), en 1874 ; le Grand Dru (3755 m.), en 1878 ; enfin les grands Charmoz (3442 m.), le Grépon (3489 m.), et le Géant (4014 mètres), en trois années successives : 1880, 1881, 1882. Je n'ai pas revu Chamonix depuis 1876, et à cette époque les quatre dernières aiguilles énumérées passaient pour complètement inaccessibles, l'ascension de l'aiguille de Blaitière étant alors considérée comme le dernier mot de l'alpinisme moderne. Je puis donc évoquer mieux que d'autres le sentiment de respect et de crainte qu'inspiraient ces effroyables forteresses, sentiment qui semble aujourd'hui s'être dissipé. Pendant que j'écris ces lignes, j'apprends qu'un alpiniste anglais parmi les plus intrépides a réussi en une même journée de l'été 1906 à gravir les Charmoz, le Grépon et les deux pointes de l'Aiguille de Blaitière, ayant mis, de l'hôtel du Montanvers et retour, un peu moins de seize heures et demie, *y compris* trois heures de repos, pour accomplir son exploit. Combien déçus les puissants de jadis !

6. ALPES PENNINES CENTRALES. — « Enfin ! » s'écrieront certains lecteurs. « Enfin nous voici arrivés à une région que nous connaissons bien et qui nous est chère ! Nous ne prisons guère le Mont-Blanc et Chamonix. Mais nous approchons maintenant des délicieux séjours d'été qui abondent en Valais, ce joyau des Alpes. » D'autres lecteurs, désireux de faire preuve de connaissances plus étendues, proposeront peut-être pour cette région le nom d'« Alpes intermédiaires », sous prétexte qu'elle est à mi-chemin entre ces « grands centres », Chamonix et Zermatt. Mais l'adoption d'un pareil terme semble impliquer de la part de qui l'emploie la croyance intime qu'il n'est pas de montagnes dignes d'attention —

sauf peut-être l'Oberland bernois — en dehors de ces limites. Or un des buts de ce livre est de montrer que si les Pennines (occidentales, centrales et orientales) méritent le premier rang, tant au point de vue de l'altitude que de la superficie glacée, il y a dans les Alpes beaucoup d'autres montagnes dignes d'être visitées, et même, ajoutons-le tout bas, parfois plus belles et plus séduisantes que les fameuses Pennines.

Ceci dit, commençons l'étude de notre groupe. Sa limite occidentale est le col Ferret, mais jusqu'au Grand Saint-Bernard (2472 m.) nous ne rencontrons que peu de sommets pourvus de neiges éternelles ; le principal est le Grand Golliaz (3240 m.). C'est donc le col du Grand Saint-Bernard qui est la véritable limite de notre groupe à l'ouest. À l'est, nous le trouvons borné par le col du Saint-Théodule (3322 m.), qui le sépare des Pennines orientales. Inutile de nous étendre sur l'histoire du Grand Saint-Bernard, si intéressante soit-elle ; qu'il suffise de rappeler que d'après la chronique ce col fut parmi les premiers à servir de grande route à travers les Alpes. Les Romains l'appelaient « Summus Penninus » ou « Mons Jovis », nom qui fut peu à peu remplacé plus tard par celui du second fondateur de l'hospice construit sur son sommet, saint Bernard de Menthon, mort vers 1081. L'hospitalité exercée au Grand Saint-Bernard par les chanoines augustins peut-être dès 1154, mais certainement depuis 1215, est renommée dans le monde entier, et les fameux chiens qui servent aux chanoines d'auxiliaires sont à peine moins fameux. Contrairement à une croyance assez répandue, il n'est pas vrai que les religieux soient toujours en retard sur leur temps. Preuve en soit l'esprit d'initiative dont firent preuve les desservants de cet hospice en envoyant quelques-uns d'entre eux, en 1906, à Martigny, pour s'y instruire dans l'art de l'automobilisme. Les nouveaux chauffeurs remontèrent ensuite

trionphalement sur leur machine jusqu'à leurs hauteurs désolées, et l'on prétend — mais nous attendrons de le voir pour le croire — qu'à l'avenir l'auto, montée sur patins, pourra être envoyée en hiver à la recherche des voyageurs surpris par la tempête. Peut-on imaginer rien de plus « moderne » ?

Un coup d'œil à la carte de notre groupe nous révélera d'emblée deux caractères qui le distinguent de tous les autres. L'un est qu'à partir d'une petite distance de l'hospice dans la direction de l'est, la ligne de faite n'est plus traversée que par des cols de glacier. Le premier que nous rencontrions, le col de Fenêtre (2786 m.), est à vrai dire un échantillon très anodin de ce genre de passage. Le col de Collon (3130 m.), et même le Théodule (3322 m.), malgré sa hauteur, ne sont pas bien durs non plus selon les idées d'aujourd'hui. Ces trois cols sont connus et ont été utilisés par les gens du pays depuis bien des siècles, en tout cas depuis le milieu du XVI^e, époque au delà de laquelle les renseignements manquent. Il en résulte que les communications entre la vallée d'Aoste et le Valais n'étaient pas très difficiles, mais il va sans dire que c'est le Grand Saint-Bernard, avec son hospice et ses chanoines, qui offrait aux voyageurs les plus grandes facilités. Un autre trait remarquable de cette région est la bizarre distribution des vallées qui la composent. Sur le versant sud, on ne rencontre qu'une seule vallée de quelque étendue, la Valpelline. En effet le val Tournanche se rattache autant aux Pennines orientales qu'aux Pennines centrales. En dépit de ses réelles beautés, la Valpelline n'a jamais été très en faveur auprès des touristes d'outre-Manche ; aussi son exploration a-t-elle été presque exclusivement l'œuvre des Italiens. Cependant un Irlandais, M. Adams-Reilly, a dessiné en 1865-1866, d'après ses observations personnelles, une excellente carte de cette vallée. Le vallon de Saint-Rhémy, qui conduit au

Grand Saint-Bernard, est un tributaire de la Valpelline; celui de Saint-Barthélemy, qui n'est à proprement parler tributaire d'aucune vallée latérale, est pourtant enfoncé dans le chaînon qui sépare la Valpelline du val Tournanche. Si nous passons maintenant au versant nord de la ligne de faite, nous y voyons les vallées tracées d'après un tout autre plan. Entre le val d'Entremont et la vallée de Saint-Nicolas (où se trouve Zermatt), nous remarquons trois ou quatre vallées très importantes sous le rapport de la longueur et de l'étendue, la vallée de Bagnes, le val d'Hérens (avec ses embranchements : val d'Hérémente, vallée d'Arolla, vallée de Ferpècle); le val d'Anniviers et son tributaire le val de Moiry, enfin la vallée de Tourtemagne. Le vallon de Nendaz est vis-à-vis de la vallée de Bagnes et du val d'Hérens dans la même situation que le vallon de Saint-Barthélemy vis-à-vis de la Valpelline et du val Tournanche : il est enfoncé dans la montagne qui les sépare, mais ne remonte pas jusqu'à la ligne de faite, la route lui étant pour ainsi dire barrée par ses deux grands voisins. Même remarque en ce qui concerne le vallon de Tourtemagne, sauf que les vallées entre lesquelles il s'enfonce portent d'autres noms ; mais ce vallon est le moins important de tous, car il ne renferme aucun village habité toute l'année et ne reçoit la visite des troupeaux et de leurs bergers que pendant l'été. Les vallées de Bagnes, d'Hérens et d'Anniviers, par contre, ont une histoire locale du plus haut intérêt dont l'étude mériterait d'occuper pendant l'hiver ceux qui leur font visite pendant la belle saison. Un des traits les plus curieux de cette histoire concerne le mode de partage de ces vallées entre différents seigneurs au temps jadis. On est tenté de croire que chaque vallée a dû se trouver dans toute sa longueur sous la puissance d'un unique maître, lors même que d'autres grands personnages y auraient possédé des terres sur certains points. En fait

c'est à peu près exactement le contraire qui est vrai. Le cas le plus curieux est sans doute celui de la vallée de Bagnes. Celle-ci commença par appartenir à la maison de Savoie, maîtresse également de la vallée d'Aoste et du Bas-Valais. Mais en 1150, le comte de Savoie fit don de la partie inférieure aux chanoines augustins de Saint-Maurice, en Valais, qui la conservèrent jusqu'en 1798. En 1252, la moitié supérieure fut cédée par la Savoie aux sires de Quart, dans la vallée d'Aoste. La vallée se trouvait ainsi partagée entre des maîtres différents et fort éloignés. Les pâturages de Chermontane, tout au fond de la vallée, étant fort beaux, les sires de Quart en tirèrent profit en les donnant à bail (il est parlé d'un bail de ce genre dès 1398) ; mais les gens du bas, jaloux de voir en d'autres mains ces riches alpages, sur lesquels ils estimaient avoir des droits, attaquèrent à plusieurs reprises les bergers aostains qui les avaient loués. La frontière entre les deux moitiés de la vallée se trouvait au pont que l'on voit au-dessous de l'hôtel de Mauvoisin, connu longtemps (même jusqu'en 1694) sous le nom de Pont de Quart, mais appelé aujourd'hui Pont de Mauvoisin. Quelques auteurs, il est vrai, prétendent que le véritable Pont de Quart se trouvait passablement plus haut et reliait les chalets de Chermontane à ceux de Vingt-huit.

Ces vallées du versant nord des Pennines, aujourd'hui si familières aux voyageurs, n'ont commencé à être explorées qu'entre 1830 et 1850. A cette époque, visiter Evolène, ou Arolla (il n'y avait pas encore d'hôte! en cet endroit), ou Zinal passait pour un exploit. On n'hésitait pas à consacrer à ce haut fait un livre ou un article de revue, comme s'il se fût agi de l'ascension du Mont-Blanc. Naturellement, les sommets de la région n'avaient pas encore attiré l'attention ; mais la plupart des cols qui les séparaient étaient déjà bien connus et fréquemment traversés. Le point culminant

de la partie occidentale du groupe est le Grand Combin (4317 m.). C'est le seul sommet des Alpes en dehors de la chaîne du Mont-Blanc et du district de Zermatt qui dépasse l'altitude de 4300 mètres. Dans la partie orientale du groupe, il est dépassé par le Weisshorn (4512 m.), le Cervin (4505 m.) et la Dent Blanche (4364 m.). Ces trois derniers géants ont été gravis pour la première fois par des Anglais, respectivement en 1861, 1865 et 1862. Le Grand Combin avait été conquis en 1859 par un savant géologue français, M. Ch. Sainte-Claire-Deville. Son voisin le Mont-Vélan (3765 m.) avait reçu la visite de l'homme dès l'année 1779. Le nom de « Kumben », variante du nom actuel, se rencontre dès 1550 dans la *Cosmographia Universalis* de Sebastian Münster, mais paraît s'appliquer soit au col de Fenêtre, soit au col Ferret. Pour autant que j'ai pu m'en assurer, la forme « Combin » paraît pour la première fois imprimée en 1804, dans le *Guide-book* de Ebel. Sur plusieurs cartes des XVII^e et XVIII^e siècles, on trouve indiqué en grosses lettres, entre le Grand Saint-Bernard et le groupe du Mont-Rose, un énigmatique « Mont Coupeline » qui ne peut être que le Grand Combin. La plupart de ces cartes le placent à la tête de la Valpelline, de sorte qu'on peut voir dans le nom de « Coupeline » une sorte de contraction des noms de « col », « Combin » et « Valpelline », « col » désignant soit le col de Collon, soit le col de Fenêtre. Une autre forme qu'on rencontre quelquefois, « Mont Colomb », doit probablement désigner le Mont-Collon (3644 m.), si imposant vu d'Arolla ; or les pâturages d'Arolla étaient exploités en 1442, alors qu'il nous est rapporté qu'au XIII^e siècle cet endroit servait de repaire aux ours et aux chamois, une circonstance de nature à empêcher les bergers d'y conduire leurs troupeaux. Est-il besoin de parler de l'Arolla, de l'Evolène et du Zinal d'aujourd'hui ? Je me rappelle très bien ma pre-

mière visite à Zinal, en 1869, alors qu'il ne s'y trouvait qu'une seule auberge, l'hôtel Durand, avec quatre petites chambres à coucher ouvrant toutes sur une salle à manger centrale. En 1870, cet état de choses n'avait guère changé ; de même à Evolène. Je n'oublierai jamais l'horreur d'une semaine passée en 1887 à Arolla, où je m'étais trouvé bloqué par la neige. En 1870, Gruben, dans le vallon de Tourtemagne, était d'une simplicité délicieuse. Dans chacun des cas sus-mentionnés, les touristes ne visitaient les lieux que depuis trop peu de temps pour justifier l'existence d'installations hospitalières qui leur fussent spécialement destinées. Mais en 1887, Zinal avait déjà été gâté, à mon avis. Ayant réussi à m'assurer le dernier lit disponible dans ma bonne vieille auberge, je trouvai celle-ci envahie par une pension de demoiselles et singulièrement bruyante. Chassons de nos pensées, toutefois, le souvenir déplaisant de pareille profanation des vallées alpêtres, et terminons en mettant en garde le lecteur contre l'absurde théorie d'après laquelle la vallée de Zinal aurait jadis été habitée par des Huns. L'histoire authentique nous apprend que cette vallée, comme celle d'Hérens, a été colonisée par des gens venus du Valais. Les caractères ethniques où l'on a cru reconnaître l'héritage d'ancêtres Huns ne sont que le résultat du peu d'empressement marqué par les habitants à suivre le courant de la civilisation moderne.

7. ALPES PENNINES ORIENTALES. — Le groupe le plus oriental des Alpes occidentales est aussi celui de toute la chaîne qui présente l'altitude moyenne la plus considérable. Le Mont-Blanc, on le sait, dépasse tous les sommets des Pennines orientales, mais ainsi que je l'ai dit à la section 5, si nous mettons à part cette cime unique et celles qui l'entourent immédiatement, l'altitude moyenne de la chaîne du Mont-Blanc est bien

inférieure à celle du massif du Mont-Rose. Prenez une carte à grande échelle de la région qui s'étend du Théodule au Simplon (2008 m.) et examinez-la avec un peu d'attention : peu après avoir quitté le Théodule dans la direction de l'est, vous rencontrerez le Breithorn de Zermatt, qui atteint 4171 mètres, soit seulement 34 de moins que les Grandes Jorasses, le plus haut sommet du Mont-Blanc en dehors du monarque lui-même et de ses satellites. En continuant notre voyage, l'altitude des sommets va presque régulièrement croissant : d'abord les Jumeaux (Castor a 4230 mètres ; Pollux 4094 m. seulement), puis le Lyskamm (4538 m.), enfin les cinq principaux sommets du Mont-Rose, dont le plus haut, la Pointe Dufour, a 4638 mètres, tandis que le cinquième par rang de taille a encore 4561 mètres. Les cinq autres sommets du Mont-Rose ne sont que des ressauts neigeux sur l'arête principale ou à sa proximité. Au nord du Mont-Rose est une large brèche que traversent les divers cols appelés « Weisssthor » ou « Porte Blanche », nom qui s'applique on ne peut mieux à ce vaste portail ouvert sur l'Italie. Près du Strahlhorn, l'arête principale s'abaisse vers l'est pour se relever bientôt et former la chaîne qui limite à l'orient la vallée de Saas. Cette chaîne est comparativement basse, car ses points culminants, le Weissmies, le Laquinhorn et le Rossbodenhorn ne s'élèvent respectivement qu'à 4031, 4005 et 4001 mètres : une chute considérable, si l'on pense aux altitudes que nous avons rencontrées depuis notre départ du Théodule. Mais du Strahlhorn se détache vers le nord une arête latérale qui sépare les vallées de Saint-Nicolas et de Saas et qui, au point de vue de l'altitude générale, est le véritable complément du puissant groupe du Mont-Rose. Du Strahlhorn (4191 m.), cette arête s'élève légèrement jusqu'au Rimpfischhorn (4203 m.), s'abaisse un peu vers l'Allalinhorn (4034 m.), se re-

dresse à l'Alphubel (4207 m.), monte encore jusqu'au Tæschhorn (4498 m.), pour culminer au Dom (4554 mètres), le plus haut sommet du groupe des Mischabel. A partir de là, c'est la descente, graduelle cependant, avec le Nadelhorn (4334 m.) et l'Ulrichshorn (3929 m.), puis le Balfrin (3802 m.), si majestueux vu de Viège, station de départ du chemin de fer de Zermatt. Si les sommets du groupe se distinguent par leur altitude considérable et presque uniforme, il va sans dire qu'il en va de même des cols taillés à travers ce massif formidable. Du Breithorn au Balfrin, on ne trouve pas un col au-dessous de 3475 mètres. La plupart dépassent de beaucoup l'altitude, prodigieuse pour un col, de 3500 mètres. Six des sept plus hauts cols des Alpes (voir Appendice I) se trouvent dans notre groupe, et tous les six dépassent 4275 mètres. Le septième, qui est le col de la Brenva (4332 m.), dans la chaîne du Mont-Blanc, n'occupe que le cinquième rang. Le plus élevé des sept est le Silbersattel (4490 m.) — bien peu de sommets des Alpes le dépassent ! — qui sépare les deux plus hauts sommets du Mont-Rose. Le plus bas est le Lysjoch, qui n'atteint que 4277 mètres. Tous sont situés à proximité immédiate du Mont-Rose, sauf la Brenva (voir plus haut) et le Domjoch (4286 m.), qui sépare les deux plus hauts sommets des Mischabel.

Ici faisons une courte halte pour élucider deux points qui prêtent à de fréquents malentendus. On entend souvent des gens s'extasier sur le nom de «Monte-Rosa», si heureusement choisi, trouve-t-on, et que l'on rapporte soit aux teintes rosées que prend la crête de la montagne aux premières lueurs de l'aube (mais que dire alors du Mont-Blanc?), soit à l'arrangement symétrique de ses neuf ou dix sommets, où l'on veut voir les pétales d'une rose (un coup d'œil à la carte suffit cependant pour révéler une énorme brèche dans cette charmante corolle). En réalité, le nom en question dérive tout

simplement d'un vieux mot du patois aostain, orthographié indifféremment « reuse », « roisa », « roësa », ou « ruise » (la forme actuelle « rosa » est employée en 1574 par Simler et en 1596 dans un document relatif au lac du glacier de Rutor), et qui signifie un glacier. Ainsi, comme le col du Saint-Théodule (voir chap. III) était appelé « *le* Glacier », le point culminant de ce glacier a gardé jusqu'aujourd'hui le nom de « Monte-Rosa », soit « la montagne du Glacier ». On se souvient que l'ancien nom scientifique des glaciers était « *montes glaciales* ». Il semble dommage de détruire une si poétique légende, mais il est rare de pouvoir ruiner un mythe de façon aussi irréfutable que dans le cas présent.

Un point discuté est de savoir si le Dôme des Mischabel (4554 m.) doit être considéré comme la plus haute montagne de la Suisse. Tel est bien le cas si nous entendons par « montagne » un sommet indépendant plus ou moins complètement isolé. Mais si, ainsi que c'est l'usage courant, nous ne comprenons par « montagne » qu'un sommet particulier, nous devons en décider autrement, car la Pointe Dufour du Mont-Rose (4638 m.) se trouve entièrement sur territoire suisse. Elle se dresse en effet sur un éperon détaché à l'ouest de la ligne de faite et de la frontière politique. C'est donc avec justice que la plus haute sommité suisse a reçu, en 1863, le nom du général Dufour (1787-1875), l'homme qui dirigea les opérations topographiques pour la confection de l'excellente carte du pays.

Lorsqu'au chapitre IX nous avons raconté l'histoire de l'exploration du Mont-Rose, nous avons fait ressortir que la conquête du point culminant fut un des premiers exploits d'un petit groupe d'alpinistes anglais qui s'étaient mis en tête — un peu tard cependant — de conquérir tous les plus hauts sommets des Alpes. C'est peu après 1850 que les touristes anglais commencèrent à prendre le chemin de Zermatt, mais c'est seulement

depuis l'ouverture en 1854 de l'auberge du Riffelberg (aujourd'hui l'auberge Riffelhaus) que les courses dans ce district devinrent faciles; aussi est-ce en cette année 1854 que fut livré le premier assaut sérieux au Mont-Rose. Ce succès fut suivi d'autres; à l'exception de quelques pointes secondaires du Mont-Rose (gravies entre 1801 et 1842) et des sommets qui bordent le Théodule à sa droite et à sa gauche (le Theodulhorn et le Petit Cervin furent gravis par de Saussure en 1792; le Breithorn par M. Maynard en 1813), toutes les hautes montagnes qui entourent Zermatt, à trois ou quatre près, tant dans les Pennines centrales que dans les Pennines orientales, ont été conquises par des Anglais entre 1854 et 1865. La liste suivante de ces « premières » montre quelle puissante attraction Zermatt exerçait sur les alpinistes d'outre-Manche et explique l'affection que beaucoup d'entre eux continuent à lui témoigner : 1854 Strahlhorn; 1855 Mont-Rose; 1856 Allalinhorn; 1858 Dôme; 1859 Rimpfischhorn; 1860 Alphubel; 1861 Nordendspitze du Mont-Rose, Weisshorn, Lyskamm et Castor; 1862 Tæschhorn et Dent Blanche; 1863 Dent d'Hérens et Balfrin; 1864 Rothhorn de Zinal; 1865 Obergabelhorn et Cervin. Si nous passons à l'autre versant de la vallée de Saas, nous voyons par contre que les succès anglais s'y réduisent à la conquête du Laquinhorn (1865) et du Portjengrat (1871). Cependant les grimpeurs anglais peuvent être fiers de leur œuvre, et si Chamonix (ou plutôt Saint-Gervais) fut le berceau de l'Alpine Club, on peut dire que Zermatt lui servit de seconde patrie.

Une autre particularité intéressante des Pennines orientales a trait à la race de leurs premiers habitants. Il est établi que la vallée de Saint-Nicolas fut jadis habitée par une population romane (Zermatt s'appelait alors « Praborgne », et Saint-Nicolas « Chouson »), laquelle fut plus tard, probablement au xv^e siècle,

noyée et absorbée par une invasion germanique venue du Haut-Valais — le nom de « Pratoborno » se rencontre jusqu'en 1450 ; celui de « Matt » figure dans la première carte suisse, celle de Konrad Türost, datée de 1495-1497. La forme complète « Zermatt » semble avoir figuré pour la première fois sur la carte du Valais d'Antoine Lambien (1682) et se retrouve sur des cartes de 1712, 1756, 1760 et 1762. Elle ne se substitue définitivement aux appellations anciennes qu'après la visite de de Saussure en 1789. D'autre part, au fond de plusieurs vallées creusées au sud et à l'est de la chaîne qui s'étend du Théodule au Monte Moro, il existe aujourd'hui des colonies de langue allemande, qui vinrent s'y établir à une époque indéterminée (peut-être déjà au XII^e ou au XIII^e siècle) et qui étaient sans doute parties du Valais, car le patois parlé encore à l'heure qu'il est à Gressoney (val de Lys), à Alagna (val Sesia) et à Macugnaga (val Anzasca) est incontestablement d'origine valaisanne. Il serait intéressant de savoir si cette émigration choisit la route du Théodule ou celle du Monte Moro. Une chose est certaine : vers 1250 Macugnaga fut fondée par des colons venus de la vallée de Saas, et en sens inverse des colons italiens partis du bas du val Anzasca passèrent entre 1261 et 1291 par le Monte Moro dans la vallée de Saas, où ils furent plus tard absorbés, comme ce fut le cas à Zermatt, par une immigration germanique venue du Haut-Valais. Le torrent de l'Anza s'appelle encore le « Visp » ; mais plusieurs noms germaniques actuels dérivent d'anciens noms romans, ainsi Balen, jadis « Aballa », Almagell, jadis « Armenzello », Saas enfin, qui vient de « Soxa » ou « Sausa ». Il fut un temps où l'opinion généralement répandue faisait dériver ces noms de l'arabe et y voyait la dernière trace laissée par une colonie sarrasine. On expliquait ainsi le préfixe « Al » des noms comme « Allalin » et « Almagell ». La théorie était séduisante

et m'a beaucoup intéressé. Un examen sérieux des documents du moyen âge concernant cette vallée m'a toutefois contraint à l'abandonner, car il en ressort que ces noms sont d'origine italienne, bien qu'il ne soit pas toujours aisé de retrouver la forme primitive sous la forme moderne germanisée.

On voit que les Pennines orientales sont un district particulièrement intéressant des Alpes, qu'on les étudie au point de vue linguistique, ethnologique ou historique, et à part du fait qu'aucune autre région de la chaîne ne les égale en ce qui concerne l'altitude moyenne. Cela prouve qu'une région très élevée n'est pas nécessairement une région déserte et désolée, mais peut présenter des particularités ethnologiques et linguistiques du plus haut intérêt.

II. ALPES CENTRALES.

8. ALPES BERNOISES. — Que faut-il entendre exactement par « Oberland bernois » ou « Alpes bernoises » ? La plupart de mes lecteurs répondront sans doute : « Les vallées de Lauterbrunnen, de Grindelwald et du Hasli » ; en d'autres termes la région voisine d'Interlaken et des lacs de Thoune et de Brienz. Et effectivement cette région est spécifiquement l'« Oberland » ou « haut pays » du canton de Berne. Mais au point de vue historique nous devons comprendre dans l'« Oberland bernois » les vallées de la Kander et de la Simme, et même le haut cours de la Sarine ou Saane, car, ainsi que nous l'avons montré au chapitre VII, ces diverses vallées vinrent l'une après l'autre grossir les domaines de la ville de Berne. Au point de vue topographique, nous sommes entraînés à pousser plus loin encore, car la Dent de Morcles, le Grand Muveran et les Diablerets, non loin de la tête du lac Léman, ne sont que la prolon-

gation naturelle au sud-ouest de l'« Oberland bernois », de même que l'Uri Rothstock, au sud du lac des Quatre-Cantons, pour ne rien dire des districts du Titlis et du Dammastock, sont sa prolongation naturelle au nord-est. Ainsi donc, topographiquement, nous appellerons « Oberland bernois » toute la contrée montagneuse au nord de la vallée du Rhône et à l'ouest de celle de la Reuss, comprise entre les rives du Léman et celles du lac des Quatre-Cantons. Ce district est relié par la Furka (2436 m.) aux Alpes lépontiennes, qui forment la continuation des Alpes pennines et de la ligne de faite dans la direction de l'est. De la sorte, l'Oberland bernois tel que nous venons de le définir est un énorme massif détaché de la chaîne principale à la façon des Alpes du Dauphiné, et comme ces dernières séparé de cette arête, circonstance qui a puissamment influé sur les destinées historiques de l'une et l'autre chaîne, ainsi qu'on l'a vu au chapitre VII.

Le groupe est tout entier sur territoire suisse, mais un rapide examen révèle que certaines de ses parties ne se trouvent pas sur territoire de Berne. Tout le versant sud en particulier est et a toujours été valaisan. Certaines portions à l'ouest de la Gemmi sont sur territoire de Vaud et de Fribourg, bien que presque tout ce qui est aujourd'hui terre vaudoise ait été historiquement terre bernoise jusqu'en 1798, ensuite de la conquête du district d'Aigle sur la Savoie en 1475 et du partage des domaines du comte de Gruyère entre Berne et Fribourg en 1555. A l'orient du Grimsel, nous voyons également que les cantons d'Uri, d'Unterwald et de Lucerne détiennent des bribes d'« Oberland bernois » ; mais ces bribes n'ont jamais appartenu politiquement à Berne. Le nom attribué au groupe dans sa totalité ne correspond donc à la réalité des choses ni à l'est, ni à l'ouest et ne doit être accepté que dans un sens topographique général.

Si nous examinons maintenant avec attention une carte à grande échelle, nous constaterons que plusieurs hauts sommets de l'« Oberland bernois » pris dans son sens restreint, c'est-à-dire situés entre la Gemmi et le Grimsel, sont entièrement ou en partie sur territoire valaisan. C'est le cas de sommités typiquement oberlandaises comme l'Aletschhorn, par exemple (la plus haute du groupe après le Finsteraarhorn) ; le Grand Nesthorn et le Bietschhorn s'élèvent également sur le versant valaisan de la chaîne. D'autres puissants sommets se dressent sur la ligne de faite et sont donc moitié sur Valais et moitié sur Berne : tels l'Altels, le Balmhorn, le Breithorn de Lauterbrunnen, la Jungfrau, le Mönch, les deux Fiescherhörner, voire même le Finsteraarhorn (le monarque du groupe) et l'Oberaarhorn. Que reste-t-il donc de strictement bernois dans l'Oberland bernois ? Une portion point négligeable, car le dit Oberland couvre un assez vaste territoire. Parmi les sommets exclusivement bernois figurent tous ceux du groupe de la Blümlisalp et du Gspaltenhorn, le Silberhorn et l'Eiger, ainsi que les formidables massifs du Schreckhorn et du Wetterhorn. On peut donc se tranquilliser à la pensée que plusieurs sommités parmi les plus célèbres de l'« Oberland bernois » méritent sans conteste leur qualificatif de bernoises. La clé d'une situation qui apparaît au premier abord confuse est donnée sans difficulté par la géographie physique. Tous les sommets valaisans se trouvent au sud de la ligne de partage des eaux entre les bassins de l'Aar et du Rhône ; tous les sommets bernois sont au nord de cette même ligne, soit qu'ils forment des groupes isolés, soit que, comme le Silberhorn et l'Eiger, ils ne soient que de simples éperons ou contreforts.

En résumé, le nom d'« Oberland bernois » n'est exact ni au point de vue de l'histoire, ni à celui de la géographie politique, mais il se justifie au point de vue

de la géographie physique, celle-ci établissant la parfaite unité de la chaîne qui s'étend du lac Léman au lac des Quatre-Cantons. Le qualificatif « bernois » se justifie par la situation prépondérante de Berne dans la Confédération suisse, car le Valais, seul pays en droit de disputer à Berne ce parrainage, n'est entré dans la Confédération qu'en 1815, alors que Berne (bien que ce canton, nous l'avons vu au chapitre VII, n'ait atteint ses frontières actuelles qu'assez tard) en fait partie depuis 1353.

Avant de quitter le domaine de la géographie physique, notons que la plus grande partie des Alpes bernoises appartient au bassin du Rhin, car l'Aar, principale rivière de cette région de la Suisse, reçoit avant de rejoindre le Rhin les eaux de la Sarine et de la Reuss, de sorte que son volume au confluent avec le Rhin dépasse de beaucoup celui de ce fleuve au même endroit. D'autre part, tous les émissaires du versant sud du massif vont rejoindre le Rhône et par lui la Méditerranée.

Autre chose : de même que partout ailleurs dans les Alpes, les vallées (mais non les glaciers) du versant sud de notre massif sont courtes et fortement inclinées, véritables vallons de montagnes, à la seule exception de la vallée de Lœtschen, si belle et si peu fréquentée. Sur le versant nord, on trouve des vallées beaucoup plus longues et plus fertiles. Les noms de Plan des Iles, de Plans de Frenières à une extrémité de la chaîne, et d'Engelberg (localité étrangement attribuée en 1816 par la politique à Obwald alors que physiquement elle devrait se rattacher à Nidwald), suffiraient à eux seuls à prouver notre dire. Mais à qui ne se contenterait pas de cette preuve, il suffirait de rappeler la partie supérieure de la vallée de la Sarine (avec Gessenay, Châtelet et Lauenen), ou celle de la Simme (avec la Lenk et Zweisimmen) qui n'est qu'une longue enfilade de super-

bes pâturages, ou enfin la vallée supérieure de l'Aar, avec ses tributaires de la Kander (Kandersteg et Adelboden) et des Lütschine (Grindelwald et Lauterbrunnen), venant s'ajouter à la vallée principale (avec Meiringen et Gadmen).

Rivières et vallées font, par une pente naturelle, penser aux glaciers. Les Alpes bernoises en sont richement pourvues. Pour la superficie de ses glaciers, le canton de Berne occupe le troisième rang en Suisse, avec 288,5 kilomètres carrés. Les glaciers du canton du Valais (dont une bonne partie se trouvent sur le versant valaisan des Alpes bernoises) ont une superficie de 971,7 kilomètres carrés. Les 359,2 kilomètres carrés des Grisons n'entrent pas en considération ici. La surface glacée totale de la Suisse est évaluée à 1838,8 kilomètres carrés. Les Alpes bernoises possèdent, en outre, les trois plus longs glaciers des Alpes : le glacier d'Aletsch (26,5 kilomètres), le glacier d'Unteraar (16 kilomètres) et le glacier de Fiesch (16 kilomètres). Les glaciers d'Aletsch et de Fiesch sont tout entiers sur territoire valaisan. Les plus longs glaciers sur territoire de Berne sont ceux d'Unteraar (16 kilomètres), de Gauri (13,5 kilomètres) et le glacier inférieur de Grindelwald (10 kilomètres).

Glaciers, vallées, rivières supposent des lacs ; et quels lacs plus caractéristiquement alpestres, chacun en son genre, peut-on souhaiter que ceux de Thoune, d'Œschinen, d'Engstlen, de Lauenen, de Mærjelen et du Grimsel ?

Si nous passons maintenant à l'« aspect humain » de cette partie des Alpes, nous y découvrirons une matière suffisamment variée et mouvementée. Le conflit séculaire entre la ville de Berne d'une part, toujours avide d'agrandissement, et le Valais, déchiré par des luttes intestines, de l'autre, se débattit sur un petit nombre des plus hauts cols de la région, au Grimsel, au col de

Loetschen, au Sanetsch. Dans des limites plus étroites, les chanoines augustins d'Interlaken réussirent à s'assurer la possession des vallées de la Lüttschine, pour s'apercevoir en fin de compte qu'ils n'avaient fait que préparer les voies à l'ambitieuse ville de Berne. Les bénédictins d'Engelberg se confinaient davantage dans leurs attributions spirituelles, mais force leur était pourtant de chercher, en vain, hélas ! à arrêter la marche envahissante des gens d'Uri, qui s'emparaient des meilleurs pâturages de la vallée. C'est dans notre région, mais à son extrême limite, que se trouve le Pilate avec son fameux lac (aujourd'hui desséché) dans lequel Ponce Pilate se serait noyé ; la légende veut que le spectre de Pilate y fasse chaque année une apparition. Dans un autre ordre d'idées, le Grütli, la prairie au bord du lac des Quatre-Cantons où se réunirent les fondateurs de l'indépendance helvétique, se trouve dans l'Oberland bernois. La chapelle de Tell, construite sur l'emplacement où, d'après la légende, Guillaume Tell sauta de sa barque sur le rivage est en face, de l'autre côté du lac.

Quittant la politique pour l'histoire de l'exploration des Alpes, nous remarquons aux extrémités opposées de notre groupe deux des rares montagnes dont on soit certain qu'elles furent gravies pour la première fois au XVIII^e siècle : le Titlis en 1744, la Dent de Morcles en 1788. Un peu plus tard se placent les remarquables expéditions dans la région des glaciers faites par des membres de la famille Meyer d'Aarau en 1811 et 1812, qui eurent pour résultat l'ouverture de plusieurs cols de glacier ainsi que la conquête de deux des plus hauts sommets du massif : la Jungfrau en 1811 et le Finsteraarhorn en 1812. Plus récemment encore, nous trouvons les observations scientifiques exécutées sur le glacier d'Unteraar par Hugi, Desor et Agassiz. Accessoirement, cette campagne eut pour résultat la conquête

de plusieurs sommets élevés, ainsi l'Ewigschneehorn en 1841, le Grand Lauteraarhorn en 1842, la Jungfrau du Hasli et le Rosenhorn dans la chaîne des Wetterhörner en 1844-1845 (le point culminant de ce chaînon, le Mittelhorn, fut conquis par un Ecossais en 1845). En 1857, la première ascension du Finsteraarhorn par un alpiniste anglais joua un rôle important dans les préliminaires qui aboutirent à la fondation de l'Alpine Club l'hiver suivant. Quelques jours avant cette ascension mémorable, un Anglais avait gravi pour la première fois le Petit Schreckhorn, et ce furent ses compatriotes qui au cours des années suivantes s'adjudgèrent la plupart des hautes cimes restées vierges dans l'Oberland bernois : l'Eiger en 1858, l'Aletschhorn et le Bietschhorn en 1859, le Blümlisalphorn et l'Oberaarhorn en 1860, le Grand Schreckhorn en 1861, le Grand Fiescherhorn en 1862, le Balmhorn en 1864, le Grand Nesthorn en 1865, le Gspaltenhorn en 1869. Ils ouvrirent en outre nombre de difficiles cols de glacier : l'Eigerjoch en 1859, le Jungfraujoeh et le Fiescherjoch en 1862, la Wetterlücke et le Roththalsattel en 1864.

Les Alpes bernoises occupent donc une place considérable dans l'histoire des Alpes et ont été le théâtre de péripéties plus importantes qu'on ne s'y attendrait dans un massif placé à distance de l'arête principale.

9. ALPES LÉPONTIENNES. — Il a paru opportun, au point de vue pratique, d'étudier les Alpes bernoises, bien que celles-ci ne se trouvent pas sur la ligne de faite, immédiatement après les Pennires orientales, car les deux chaînes se font vis-à-vis des deux côtés de la vallée du Rhône. Il est temps maintenant de reprendre l'arête principale au point où nous l'avons quittée et d'entamer l'étude du fragment le plus occidental de cette arête situé dans les Alpes centrales : les Alpes lépontiennes. Ces Alpes s'étendent du Simplon au

Splügen (2117 m.), passant au sud de la Furka, qui les sépare des Alpes bernoises, et de l'Oberalp (2048 m.), qui les sépare de la chaîne du Tœdi. Le nom de « Lépontiennes » produit à beaucoup de gens une curieuse impression ; on lui trouve quelque chose de mystérieux. Même remarque, mais renforcée, en ce qui concerne le groupe de l'« Adula », nom donné parfois à l'extrémité orientale de ce district. Pourtant cette sensation de timidité en face de l'inconnu n'a pas de raison d'être et il arrive fréquemment à un voyageur, que le nom effarouche, de traverser les Lépontiennes ou de les contempler sans même s'en douter. Il est en effet presque impossible de voyager dans les Alpes sans traverser une fois ou l'autre le Gothard, soit par-dessus, soit par-dessous. Or le col du Saint-Gothard (2114 m.) partage le groupe des Lépontiennes par le milieu. Tandis qu'avec un bruit de tonnerre son train roule d'Airolo à Bellinzone, le long de la plus audacieuse de toutes les lignes de chemin de fer, le voyageur trouvera sans doute une minute pour consulter son *Guide* de poche. Il y lira que la profonde vallée qu'il traverse en coup de vent s'appelle « Val Leventina », forme moderne du nom latin « Vallis Lepontina ». Il était donc sans le savoir au cœur même des Lépontiennes. S'il lui est arrivé, soit de Belalp, soit de l'Eggishorn, d'étudier le panorama du côté du sud, il n'a pu s'empêcher, lors même qu'il se sentirait sollicité davantage par la majesté plus grande des Pennines, là-bas sur la droite, de remarquer la longue chaîne de montagnes juste en face de lui. Or cette chaîne, ce sont les Alpes lépontiennes.

Les Lépontiennes ne sont donc ni si inaccessibles, ni si difficiles à voir qu'on l'imagine parfois. Mais les deux moitiés du groupe présentent de curieux contrastes, aussi les considère-t-on souvent comme deux sections distinctes. Dans la moitié occidentale, une particula-

rité frappe immédiatement : la tendance si marquée des Alpes bernoises à présenter de courtes vallées sur le versant sud et de longues vallées sur le versant nord est ici renversée. Entre le Simplon et le Gothard, les Lépointiennes ne présentent sur le versant nord qu'une seule vallée de quelque étendue et habitée de façon permanente : c'est la vallée de Binn, qui s'ouvre juste en arrière de Fiesch et que l'on voit si bien de l'Eggishorn. On y a accès de ce côté par une belle gorge rocheuse, si dangereuse en hiver qu'un ancien curé de Binn signalait mélancoliquement ses lettres : « Vicaire de Binn, à côté du monde ». Aussi, bien que la population de Binn ait toujours été valaisanne, ses relations avec l'Italie sont très étroites, sous la double espèce du commerce régulier et de la contrebande. Plusieurs cols faciles relient Binn à l'Italie, en particulier l'Albrun (2410 m.), qui dès 1425 fut traversé par une armée dont le but était la conquête de l'Ossola. Aussi Binn, depuis qu'une excellente petite auberge y a été ouverte en 1883, est le quartier général tout désigné du touriste dans cette région. De là, tous les sommets voisins peuvent être gravis en une seule journée. Mais si, à cette seule exception près, les vallées du nord de la chaîne sont courtes et raides, il en va tout autrement sur le versant italien. Ici nous trouvons une vallée profonde et bien tracée, arrosée par la Toce ou Tosa, qui prend plus bas, après sa jonction un peu au-dessus de Domodossola avec la Doveria qui descend du Simplon, le nom plus familier de val d'Ossola. Nous avons étudié les destinées historiques de cette région au chapitre VII. Près du fond de cette vallée est la magnifique cascade de la Tosa, où se trouve une autre bonne auberge de montagne, d'où par le col de Gries (2460 m.), un facile col de glacier, on regagne le haut du Valais, tandis que par les pentes herbeuses du col de San Giacomo (2308 m.) on a aisément accès au val Bedretto, qui rejoint la

route du Gothard et la Léventine à Airolo. Deux vallons de montagne descendent à la Tosa de l'arête principale : le val Cairasca et le val Devero, tous deux pourvus aujourd'hui d'un petit hôtel, construit respectivement sur les hauts pâturages de Veglia et de Devero. Le roi de cette moitié de notre chaîne est le Monte Leone (3558 m.), qui se dresse immédiatement à l'est du Simplon et d'où l'on obtient (comme du reste de la plupart des sommets sur cette partie de l'arête) une vue merveilleuse sur les Alpes bernoises. On y plonge aussi sur les lacs de la plaine lombarde, ce qui n'est pas le cas des sommets voisins. Ces lacs ne sont visibles ni du sommet du Blindenhorn (3384 m.), ni de celui du Basodino (3276 m.). Je considère, contrairement à l'opinion courante, la vue du Blindenhorn comme bien supérieure à celle du Basodino.

Une autre particularité des Lépontiennes occidentales est l'existence vers le milieu de la vallée supérieure de la Tosa (cette partie de la vallée prend le nom de val Formazza, ou de vallée de Pommat) d'une intéressante colonie valaisanne qui a conservé jusqu'à ce jour son dialecte allemand. Elle y était déjà établie avant 1253, car en cette année une succursale de cette colonie qui s'était formée à Bosco fut érigée en paroisse indépendante. Les premiers colons durent donc venir du Valais, probablement par le col de Gries, dans les premières années du XIII^e siècle, si ce n'est même avant.

Le nom de Bosco nous servira de transition pour passer à la moitié orientale des Alpes lépontiennes, car Bosco est un hameau situé au fond d'un des vallons qui forment par leur réunion le val Maggia, lequel, avec ses tributaires et son voisin, le val Verzasca, fait partie de ce qu'on appelle aujourd'hui les vallées de Locarno, parce que toutes convergent vers cette ville, construite à l'extrémité septentrionale du lac Majeur. Les hau-

teurs qui bordent ces vallées, avec celles qui entourent les lacs de Lugano et de Côme, sont considérées parfois comme formant un groupe distinct, les « Basses Léponentiennes ». Politiquement, toutes ces vallées, sauf celle de la Tosa, qui est italienne, sont aujourd'hui suisses (depuis 1512), de même que celles du versant sud des Léponentiennes orientales. La Léventine l'a été sans interruption depuis 1440 ; le val Blenio et Bellinzzone depuis 1500. Toute cette région, y compris le pays autour de Lugano, constitue depuis 1803 le canton du Tessin (Ticino), ou la « Suisse italienne ». Le val Mesocco (conquis en 1480), ayant fait jadis partie des ligues rhétiques, est aujourd'hui incorporé au canton des Grisons. Ainsi, tandis que la majeure partie du versant sud des Léponentiennes occidentales est aujourd'hui terre d'Italie, tout le versant sud des Léponentiennes orientales, sans exception, est sur territoire de la Confédération suisse. (Des détails circonstanciés sur les causes de ce curieux état de choses ont été donnés aux chapitres VI et VII.)

Sur un point, les deux moitiés des Alpes léponentiennes se ressemblent : toutes deux sont semées de colonies de langue allemande, venues du Valais au XIII^e siècle. Nous les avons rencontrées au val Formazza ; il en existe encore près des sources du Rhin, du Rhin postérieur en particulier. Cette prédilection des émigrants valaisans pour les Léponentiennes n'a pas été jusqu'ici expliquée de façon satisfaisante ; mais le fait même de la colonisation est incontestable.

Ce qui donne à ces îlots linguistiques dans la région des sources du Rhin leur cachet spécial, c'est le fait qu'ils sont entourés d'une population de langue romanche. Dans les Léponentiennes orientales, c'est en effet cet antique idiome roman qui remplace comme langue prépondérante le patois valaisan des Léponentiennes occidentales. Il n'est question ici, cela va de soi,

que du versant nord ; l'italien est la langue dominante sur le versant sud, dans l'une comme dans l'autre moitié du groupe.

Au milieu des Alpes lépontiennes se trouve le fameux col et le groupe du Saint-Gothard, où prennent leur source, comme l'on sait, plusieurs grands cours d'eau. Si les Lépontiennes n'envoient au Rhône que quelques affluents peu considérables, elles renferment par contre le cours complet des trois branches principales du Rhin, lesquelles se réunissent un peu au-dessus de Reichenau, à une dizaine de kilomètres à l'ouest de Coire. Elles renferment en entier le cours complet de la Tosa et du Tessin ; elles possèdent enfin les sources de la Reuss. Cette extraordinaire richesse en eau explique le cas presque unique dans les Alpes (seul le Pizzo Lunghino, près de la Maloja, présente une particularité analogue) du sommet inférieur du Wittenwasserstock (3024 m.), un peu à l'ouest du Gothard, lequel envoie ses eaux à trois mers : à la Méditerranée par le Rhône ; à l'Adriatique par la Tosa, le Tessin, puis le Pô ; à la mer du Nord par la Reuss et le Rhin.

Comme on le verra en consultant l'Appendice I, à la fin du volume, beaucoup des plus hauts sommets des Alpes lépontiennes se trouvent dans leur moitié orientale, bien que le point culminant de cette moitié, le Rheinwaldhorn (3398 m.), doive céder le pas au Monte Leone (3558 m.), dans la moitié occidentale. Les sommets de la moitié orientale furent, avec ceux du groupe du Tœdi qui se dressent juste en face, longuement et patiemment explorés vers la fin du XVIII^e siècle et au commencement du XIX^e par le père Placidus à Spescha (1752-1833), bénédictin de StDissentis, en qui nous avons signalé au chapitre IX un des premiers pionniers de l'alpinisme. Nous ne pouvons omettre le fait bien digne de note que la ligue Grise (Ober ou Grauer Bund) de la confédération rhétique englobait

à peu près toute la moitié orientale des Alpes lépontiennes, ainsi que nous l'avons exposé au chapitre VII. L'extension de cette ligue au versant sud de la chaîne fut grandement facilitée par l'existence de cols faciles comme le Lukmanier (1917 m.), le San Bernardino ou Vogelberg (2063 m.) et le Splügen (2117 m.). Le premier de ces passages fut toujours plus ou moins éclipsé par les deux autres. Le Lukmanier et le San Bernardino ont l'avantage d'avoir leurs deux versants sur territoire suisse (au moins depuis 1500) ; le versant sud du Splügen a été suisse de 1512 à 1797, en tant que dépendance politique de la Valtelline.

10. MASSIF DU TÆDI. — De même que les Alpes bernoises et la moitié occidentale des Alpes lépontiennes se font vis-à-vis des deux côtés de la vallée du Rhône, de même le massif du Tædi se dresse en face des Lépontiennes orientales de l'autre côté de la vallée du Rhin antérieur. Le groupe que nous abordons s'étend du col d'Oberalp, au sud, jusqu'au col du Klausen (1952 m.), au nord. Il se présente sous la forme d'une chaîne assez allongée, mais plutôt étroite, sauf au nord-ouest de son point culminant, où la vaste étendue des glaciers de Hugi et des Clarides sert de fond aux vallées de Madaran (Uri), à l'extrémité occidentale du massif et de Sand (Glaris). L'arête principale du groupe forme frontière entre les Grisons et Glaris. A l'extrémité nord-est, les vallons de Tamina et de Weisstannen sont sur territoire de Saint-Gall. Le massif du Tædi rappelle en petit les Alpes bernoises en ce qu'il est tout entier sur territoire suisse, bien que partagé entre plusieurs cantons : quatre dans le cas du Tædi, sept dans celui des Alpes bernoises. Comme l'Oberland bernois, le massif du Tædi est un des grands ouvrages avancés des Alpes, et son point culminant, le Tædi proprement dit (3623 mètres), est le plus septentrional parmi les hauts som-

ments de la chaîne. Son front principal regarde en conséquence vers le nord, et c'est de ce versant que descendent tous les principaux glaciers (appelés en général « Firn » ou « névé » sur les cartes officielles suisses). Le Tœdi est le plus haut sommet neigeux que l'on aperçoive de Zurich, ce qui donne au voyageur l'impression de faire connaissance avec une nouvelle région de la Suisse. Comme un fait exprès, la rivière qui traverse Zurich, la Limmat, prend naissance dans les glaces du Tœdi ; mais dans sa partie supérieure elle s'appelle la Linth. En dépit de son exposition septentrionale, notre groupe a été exploré tout d'abord par son versant grison et cette première exploration a été presque exclusivement l'œuvre d'un isolé, le moine bénédictin Placidus à Spescha (1752-1833). Nous avons dit la place très importante qu'occupe ce personnage dans l'histoire de l'alpinisme et la part prépondérante prise par lui dans la conquête du massif du Tœdi et des Lépontiennes orientales. Quarante ans plus tard, Georg Hoffmann (1808-1858), de Bâle, se spécialisa dans l'exploration des sommités qui entourent la vallée de Maderan. Le premier Zuricois qui voua son attention au groupe du Tœdi fut Johannes Hegetschweiler (1789-1839). Il tenta l'ascension du Tœdi par le versant glaronnais en 1820 et en 1822. Comme nous l'avons raconté, c'est en 1824 que ce sommet fut atteint pour la première fois par deux chasseurs de chamois envoyés par le père Placidus ; la grimpe finale fut effectuée par les neiges du versant glaronnais, mais celles-ci avaient été atteintes du côté des Grisons par la Porta da Spescha. En 1837, le sommet le plus septentrional du Tœdi, ou Tœdi glaronnais (3601 m.), fut presque atteint par quelques montagnards de Glaris. Ils ne parvinrent cependant pas à l'extrême pointe ; celle-ci ne fut conquise qu'en 1853 par MM. G. Studer de Berne, J.-J. Siegfried et M. Ulrich, de Zurich. Chose étrange, le point culminant

du Tœdi, que le spectateur placé au nord-est aperçoit en arrière de l'autre, n'a été gravi pour la première fois du côté de Glaris qu'en 1861. Peu après, en 1863, les Alpes glaronnaises devinrent le théâtre des premiers efforts du Club alpin suisse, de fondation récente, et la « Section Tœdi » fut une des plus actives parmi celles qui venaient de se constituer. Aujourd'hui, le massif du Tœdi est le champ d'action favori (surtout le samedi et le dimanche) des jeunes grimpeurs zuricois ; son versant grison est beaucoup moins fréquenté. Les alpinistes anglais hantent de préférence la vallée de Maderan, où une bonne auberge, construite à une altitude considérable, leur fournit un excellent centre de courses. Ce superbe vallon n'est habité que l'été, si l'on néglige les hameaux de Bristen et de Golzeren, situés près de son entrée. On prétend que son nom dérive d'un mineur italien du XVI^e siècle, nommé Madrano, qui y exploitait une mine de fer dans le creux entre la Grande et la Petite Windgälle. A ce vallon quasi-inhabité fait pendant au nord-est de la chaîne un autre du même genre, la vallée de Calfeisen, dont les pâturages, en particulier celui de Sardona, qui en garnit le fond, sont occupés pendant l'été, mais où une seule maison est habitée toute l'année. Cette vallée fut peuplée dans la première moitié du XIV^e siècle par une de ces colonies valaisannes de langue allemande dont nous avons déjà eu loisir d'admirer l'esprit d'entreprise. Ces colons de Calfeisen sont mentionnés pour la première fois dans un document de 1346, mais on ignore, même approximativement, l'époque réelle de la colonisation. La colonie était encore florissante en 1518, mais elle dut être graduellement absorbée par l'élément romanche. Plusieurs noms de lieux d'origine allemande témoignent encore de son existence passée. Il est assez singulier de trouver un mineur italien à un bout de notre groupe et une colonie valaisanne à l'autre. La vallée de Calfeisen appartenait

à la puissante et riche communauté bénédictine de Pfäfers (1720-1838), car elle n'est, en somme, que le palier supérieur de la vallée de la Tamina, qui plus bas forme les célèbres gorges de Pfäfers. Une autre belle gorge de ce district est l'extraordinaire fissure du Limmertobel, qui s'ouvre au pied des précipices du Selbsanft et rejoint non loin du pont de Panten, au-dessus des bains de Stachelberg, la belle mais moins formidable coupure où coule la Linth. Il faut dire ici un mot du grand éboulement d'Elm, en 1881, sur le versant nord de notre massif : toute une tranche de terrain schisteux descendit soudain dans la vallée, tuant cent quinze personnes et causant de très grands dommages matériels. Non loin de là se trouve le fameux tunnel naturel, bien visible d'Elm, appelé le « Martinsloch ». On y accède sans difficulté. Le trou a vingt-deux mètres de haut du côté de Glaris et quinze du côté des Grisons ; il est large de quatorze mètres. Le soleil brille au travers plusieurs jours chaque année. Le joyau de ce district est, selon moi, le hameau de Brigels, perché sur un beau pâturage en forme de terrasse et dominant de très haut la vallée du Rhin antérieur et Ilanz. Il est entouré de superbes forêts, auxquelles les falaises fantastiquement découpées des Aiguilles de Kavestrau forment un fond grandiose. On a de là une vue incomparable sur les montagnes qui entourent les sources du Rhin.

II. ALPES DU NORD-EST SUISSE. — De façon générale il est bon, en décrivant les groupes principaux des Alpes, de comprendre dans cette description les montagnes d'élévation moindre qui s'étagent en avant des plus hauts sommets ou qui leur servent de contreforts sans essayer de pousser trop loin la division. Dans deux cas cependant, une exception à cette règle paraît opportune et il paraît préférable de classer à part ces

Préalpes : je veux parler des Alpes du nord-est de la Suisse et de celles de Bavière, avec le Vorarlberg et le pays de Salzbourg (voir groupe 15). La raison qui, selon moi, justifie cette façon de procéder, c'est que dans l'un et l'autre cas, au milieu de sommets secondaires et de vallées au caractère pastoral, s'élèvent des montagnes à neiges éternelles, formant en quelque sorte des îlots sans relation directe avec les hauts massifs neigeux situés en arrière.

Pour ce qui est des Alpes du nord-est de la Suisse, la meilleure limite du côté du sud paraît être le col du Klausen (1952 m.), qui relie Altdorf à Glaris : toutes les montagnes au nord de ce col seront comprises dans notre groupe, tandis que nous laissons au groupe du Tœdi toutes celles situées au sud. Dans le groupe ainsi constitué, on peut encore distinguer quatre divisions secondaires. Deux de celles-ci seront liquidées de façon sommaire : elles ne possèdent en effet pas de neiges éternelles. La première comprend les deux aiguilles rocheuses des *Mythen* (1902 m.), dont la silhouette vue du lac des Quatre-Cantons se profile si hardiment au-dessus de Schwytz et de Brunnen. Si l'on n'avait pas taillé à coups de mine un chemin jusqu'au sommet du plus élevé des deux, l'ascension en serait difficile et il eût été tout à fait impossible de construire sur le sommet même (comme c'est le cas) une petite auberge, qui a eu pour tenancier le même individu pendant plus de trente années consécutives. Le second groupe secondaire est celui des *Kurfürsten* (2309 m.), ou des « Sept Electeurs » (entendre par là les princes chargés de décerner la dignité impériale), dont les sommets se dressent comme des sentinelles au haut de parois abruptes dominant le lac de Wallenstadt et forment limite entre ce lac et la vallée supérieure de la Thur, ou « Toggenburg ». Cette arête s'abaisse à l'ouest jusqu'au Speer (1954 m.) et s'élève légèrement pour former les pointes du Faul-

first (2385 m.) et de l'Alvier (2345 m.), qui couronne l'éperon entre le vallon de Seez et la vallée du Rhin. Les deux plus élevés des sept sommets des Kurfürsten, le Hinterruck et le Kæsernruck, sont aussi les plus curieux: très abrupts du côté sud (par le brouillard il est impossible de trouver son chemin sur ce versant à moins de le connaître pierre par pierre), sur leur versant nord-est par contre, qui regarde le Toggenbourg, ils forment des pentes faciles recouvertes de pâturages très accessibles. Je me rappelle ma stupéfaction, certain jour que j'avais atteint le sommet après avoir erré pendant des heures par le brouillard sur la paroi sud, en me trouvant soudain en face de vaches qui paissaient tranquillement, alors que je m'attendais à voir un précipice s'ouvrir à mes pieds.

Plus intéressants pour l'alpiniste sont les deux sous-groupes suivants, ceux du *Glärnisch* (2920 m.) et du *Säntis*. Tous deux possèdent, à défaut de glaciers véritables, des champs de neige de quelque étendue; tous deux présentent d'imposants massifs rocheux, qui semblent à première vue d'escalade difficile, mais sont en réalité aisément pris à revers. Le grand éperon du *Vorderglärnisch* (2331 m.), qui domine la ville de Glaris, masque les plus hauts sommets de la chaîne, situés un peu en retrait. Plus loin au sud-ouest est un espace à l'aspect désolé, plateau calcaire percé çà et là de méchants trous, véritables trappes placées sous les pas des voyageurs imprudents, et d'où émergent les pointes du *Böser Faulen* (2804 m.) et du *Silberstock* ou *Ortstock* (2689 m.). Cette région dénudée, qui s'étend jusqu'au fond de la vallée de la Muota, est d'aspect vraiment rébarbatif vue de loin et ne doit pas gagner beaucoup à être vue de près. Le *Glärnisch* proprement dit est atteint aisément par un névé remarquablement étendu qui remplit la combe creusée entre ses deux plus hauts sommets. La vue doit y être très belle,

mais pour ma part il m'a été impossible d'en juger. La seule fois que je suis parvenu au sommet, c'était par le brouillard et je n'ai rien vu, devant me contenter comme impression du sifflet des locomotives en gare de Glaris, tout là-bas à mes pieds. Mes autres tentatives d'ascension n'ont pas même poussé jusqu'à la cabane du Club alpin, le mauvais temps m'obligeant chaque fois à rebrousser chemin.

Le *Säntis* (2504 m.), appelé parfois avec justice « Hohe Säntis », bien qu'en réalité moins élevé que le Glärnisch, est une chaîne bien plus extraordinaire. Bien que coiffé d'un observatoire météorologique et d'un hôtel de montagne fort convenable, il est nécessaire pour arriver à l'un et à l'autre de traverser un ou deux névés point négligeables et un escalier taillé dans le roc. Telle est la « bonne route », mais il en est plusieurs autres moins commodes. Si, comme ce fut mon cas en 1905, l'on fait en voiture le trajet du Toggenbourg à Appenzell en traversant les prés ondulés qui garnissent le pied nord-ouest du Säntis, la chaîne se présente de façon tout à fait majestueuse, avec ses effrayants précipices taillés dans un calcaire pâle se détachant sur le bleu du ciel, et l'on a peine à croire que cette belle montagne est en réalité de 180 mètres moins haute que le Faulhorn, près de Grindelwald. L'aspect grandiose du Säntis est dû pour une bonne part à sa situation isolée à l'extrême bord des hautes Alpes. J'ai eu certain jour le privilège de contempler de son sommet un extraordinaire coucher de soleil, les nuages rouge sang se reflétant sur le sol jusqu'au lac de Constance, dont les eaux semblaient de feu, tandis que les arêtes décroissantes des collines qui m'en séparaient semblaient les vagues d'une immense mer verte. Comme à la Besimauda, dans les Alpes maritimes, bien des années auparavant, j'ai pu ce jour-là me rendre compte de la façon dont les Alpes se relient au pays plat, par des

ondulations qui s'abaissent de plus en plus jusqu'à s'effacer complètement et se fondre dans la plaine. Une autre particularité de la chaîne du Sæntis est le nombre des petits lacs alpestres qui se cachent dans les étroits vallons descendant de son versant nord-est. L'effet produit par ces nappes d'eau est rehaussé par le contraste avec les falaises gris pâle et les pentes rocailleuses qui les entourent. A propos du Sæntis, citons en passant le Wildkirchli (la « Chapelle sauvage », curieuse petite chapelle du ^{xviii}^e siècle), blotti dans sa grotte ombreuse, creusée par la nature dans les parois à l'extrémité nord-est du massif. Toujours jolie et pittoresque, même vue d'en bas, elle se montre à son plus grand avantage le premier dimanche de juillet, alors qu'y est célébrée la fête des Anges gardiens (la chapelle est dédiée à saint Michel). La scène est pleine de couleur locale ; toute la montagne retentit des cris des Appenzellois, dont les « jodels » rappellent un peu les jappements d'un chien. On sent que le pays d'Appenzel et le Sæntis ont conservé les traits de caractère qui les font contraster si heureusement avec la région au sud-ouest, plus envahie par les touristes. J'ai eu l'occasion de visiter Appenzell à plusieurs reprises, et j'en suis revenu chaque fois plus enchanté de la simplicité primitive qui se perpétue dans ce vieux berceau de la démocratie, dont les habitants assistent encore chaque année à la *Landsgemeinde*, sabre au côté, comme leurs pères. Le costume national y est toujours en honneur, dans une certaine mesure même en semaine, bien que la culotte canari et le gilet écarlate des bergers ne soit pas à comparer avec la ravissante toilette des femmes, les jours de grande procession à travers les rues d'Appenzell, le 15 août, jour de l'Assomption, par exemple.

12. MASSIF DE LA BERNINA. — Il nous faut maintenant revenir au Splügen, que nous avons abandonné avec la section 9, et étudier le massif montagneux qui s'étend entre ce col et la Reschen Scheideck, terme extrême assigné par nous aux Alpes centrales. Ici, nous nous trouvons en face de deux difficultés topographiques, et il s'agit de choisir. Le chaînon qui se détache du Splügen dans la direction de l'est fait partie du groupe de l'Albula, mais la ligne de faite, à partir d'un point proche du col de la Maloja (1817 m.), s'incurve au sud-est et suit l'arête du massif de la Bernina. On voit donc que la majeure partie du groupe de l'Albula ne se trouve pas sur la ligne de partage des eaux, et comme ce groupe a pour prolongation celui de la Silvretta, il en résulte qu'il est plus pratique d'étudier les groupes de l'Albula et de la Silvretta après celui de la Bernina. D'autre part, l'aile occidentale du groupe de la Bernina (soit cette partie de la chaîne au sud-ouest du col de Muretto) n'est en réalité qu'un éperon, car la ligne de partage des eaux n'atteint le groupe de la Bernina qu'un peu à l'est du col en question. Quelle que soit la solution à laquelle nous nous arrêtons, nous serions inévitablement amenés à nous écarter plus ou moins de la ligne de faite des Alpes. Tout bien considéré, nous donnerons la préférence au massif de la Bernina, qui l'emporte de beaucoup sur celui de l'Albula sous le rapport de l'altitude et dont une plus grande partie se confond avec la ligne de faite.

Un coup d'œil sur la carte nous apprend qu'à partir du point où notre chaîne reprend la direction de l'est après un court crochet vers le sud, elle a pour vis-à-vis une autre chaîne à peu près parallèle, qui se dirige en gros vers le nord-est. Entre elles se creusent deux vallées ou coupures qui jadis n'en formèrent probablement qu'une : le val Bregaglia (arrosé par la Maira) et

l'Engadine ou partie supérieure (suisse) de la vallée de l'Inn. La chaîne la plus septentrionale est celle de l'Albula, prolongée par la chaîne de la Silvretta ; la plus méridionale est la chaîne de la Bernina, au sud de laquelle s'ouvre une autre grande vallée, la Valtellina, à peu près parallèle à celles que nous venons de nommer.

En réalité, le massif de la Bernina s'étend des rives du lac de Côme jusqu'aux cols de la Reschen Scheideck (1494 m.) et du Stelvio (2760 m.). Comme les Alpes bernoises, il est formé d'un groupe central flanqué de deux ailes, les cols de Muretto (2557 m.) et de la Bernina (2330 m.) formant limite entre les trois subdivisions. Le bloc central constitue le groupe de la Bernina proprement dit. Contrairement à ce qu'on serait tenté de croire, c'est le col qui a donné son nom à la cime et non vice-versa. La Bernina est ce massif montagneux dont l'aspect est si familier aux visiteurs de la haute Engadine, bien que ses sommets soient relativement moins courus que ceux d'autres districts de même importance. Sur le versant nord de la chaîne, deux grands glaciers s'étalent majestueusement, le plus occidental, appelé glacier de Roseg, grossi par son affluent, le glacier de Tschierva, aboutissant au vallon de Roseg, qui débouche près de Pontresina. Le vallon oriental est presque entièrement rempli par le glacier de Morteratsch et débouche un peu en amont de Pontresina. Presque à la tête de ces deux glaciers, mais cependant sur le versant suisse de la ligne de faite, se dresse le Piz Bernina (4052 m.), le monarque du groupe en même temps que le plus haut sommet des Alpes à l'est d'une ligne allant du Simplon au Grimsel en suivant le cours du Rhône, en d'autres termes à l'est des Pennines et des Alpes bernoises. Le Piz Bernina est donc remarquable en ce qu'il dépasse toutes les sommités, non seulement des Alpes orientales,

mais même des Alpes centrales en dehors de l'Oberland bernois. Il n'est pourtant pas beaucoup plus haut que ses voisins immédiats, aussi ne produit-il pas sur le spectateur l'impression qu'on attendrait de sa grande altitude. Cette cime a droit à notre attention pour une autre raison encore, bien que celle-ci soit de caractère accidentel. La première ascension en fut faite dès 1850 par M. J. Coaz (né en 1822), lequel à partir de 1845 effectua beaucoup d'autres « premières » en Engadine et aux environs, tandis qu'il était occupé au levé de la carte du district pour le compte du gouvernement fédéral. M. Coaz vit toujours, doyen des alpinistes, plus de soixante ans après sa conquête du Piz Bernina.

Au sud du massif principal de la Bernina se trouve une région montagneuse assez étendue, dont la partie culminante présente une série de grands glaciers, ceux de Scerscen, de Fellaria et de Verona, dont les émissaires descendent par plusieurs vallons au val Malenco, que longe la route du col de Muretto à Sondrio, chef-lieu de la fertile Valtelline. Toute cette région entre la Bernina et la Valtelline est italienne ; elle est parmi les moins connues et les moins fréquentées des hautes Alpes ; seule celle qui s'étend au sud-est de la Tour du Grand Saint-Pierre, dans les Graies orientales, est peut-être plus abandonnée encore.

Au sud-ouest du col de Muretto, l'*aile occidentale* du massif de la Bernina est aujourd'hui partagée à peu près également entre la Suisse et l'Italie ; elle fut, en un sens, tout entière suisse de 1512 à 1797, c'est-à-dire aussi longtemps que la Valtelline fit partie des Grisons. Cette double nationalité lui vaut un double nom. On l'appelle « district de Bregaglia » ou « montagnes du val Masino », du nom du principal vallon au sud de la chaîne. Ce chaînon est composé d'une belle série d'aiguilles granitiques, séparées les unes des autres par

deux glaciers, celui de Bondasca très raide et étroit, et celui d'Albigna large et relativement plat, suivi d'un champ de glace plus long et de faible pente, connu sous le nom de glacier de Forno, dont l'émissaire descend droit sur le col de la Maloja. Plusieurs cols de contrebandiers d'accès facile traversent l'arête ; d'autres ont été ouverts récemment, mais l'exploration des sommets principaux n'a commencé qu'en 1862 et est restée la spécialité presque exclusive d'une demi-douzaine de grimpeurs. Le plus haut sommet sur la ligne de faite de ce chaînon occidental (laquelle, rappelons-le, ne se confond pas avec la ligne de faite des Alpes) est la Cima di Castello (3402 m.) ; mais les deux sommets jumeaux du Piz Cengalo (3368 m.) et du Piz Badile (3307 m.), qui font si grand effet vus de la Maloja, un peu au-dessus de Saint-Moritz, jouissent d'une plus grande notoriété. Le point culminant du district est le Monte della Disgrazia (3678 m.), qui se dresse sur un puissant éperon du versant italien, circonstance à laquelle il doit d'être peu connu. C'est pourtant une magnifique montagne. Les quatre sommets que nous venons d'énumérer ont tous été conquis par des alpinistes anglais entre 1862 et 1867.

Tournons-nous maintenant du côté de l'aile orientale du massif de la Bernina, soit celle qui s'étend au nord-est du col de la Bernina jusqu'à la Reschen Scheideck et au Stelvio. C'est un district sauvage et étrange, mais d'un intérêt passionnant, surtout au point de vue historique. Il se compose pour une part de la vallée de Livigno, qui envoie ses eaux à la basse Engadine. Située au nord de la ligne de faite des Alpes, cette vallée a toujours vu ses destinées suivre celles du comté de Bormio, dont le reste du territoire, à l'ouest de Bormio même, comprend les vallons où sourdent les sources de l'Adda. Comme le comté de Bormio a de tout temps été inclus politiquement dans la Valtelline, il s'en

suit que Livigno a partagé la fortune historique de cette grande vallée, et a donc été grison de 1512 à 1797, puis finalement italien à partir de 1859. C'est pourquoi, avec quelques petits territoires des Alpes maritimes et le Val di Lei (un simple pâturage), la vallée de Livigno est le seul territoire alpestre de l'Italie actuelle situé au nord de la ligne de partage des eaux. Comme compensation, dirait-on, un autre vallon de la région qui nous occupe, celui de Münster, ou tout au moins sa partie supérieure, est politiquement suisse depuis 1762, bien que s'ouvrant au midi de la chaîne principale. On est donc en présence de cette bizarre anomalie (signalée déjà aux chapitres VI et VII) : Livigno est italien de langue comme de nationalité, bien que son émissaire, le Spöel, aille rejoindre l'Inn, tandis que Münster est suisse et parle ladin, bien que le Ram soit un affluent de l'Adige.

Le sommet le mieux connu de l'aile orientale du massif de la Bernina est incontestablement le Piz Languard (3266 m.), le fameux belvédère de Pontresina. Il se dresse à l'extrême sud-ouest de notre district, mais est surpassé en altitude par plusieurs autres sommets situés à bonne distance dans la direction de l'est et du sud-est, qui forment de petits sous-groupes isolés. Telles sont la Cima di Piazzzi (3439 m.), la Cima Viola (3384 m.) et la Cima di Saoseo (3270 m.), un peu au sud-ouest de Bormio. Plus au nord sont le Corno di Campo (3305 m.), le Piz Quatervals (3157 m.) et le Piz Murtaröel (3177 m.) ; au delà du col d'Ofen (2155 m.) sont le Piz Plavna da daint (3174 m.), le Piz Tavrü (3168 m.), le Piz Pisoc (3178 m.), le Piz Lischanna (3109 m.) et le Piz Sesvenna (3221 m.). A proximité du Stelvio sont le Piz Umbrail (3034 m.), tout près du col historique du même nom (2505 m.), le séculaire rival du Stelvio (2760 m.), et la Dreisprachenspitze (2843 m.), au sommet de laquelle convergent les frontières lin-

guistiques de l'italien, de l'allemand et du ladin, ainsi que les frontières politiques de la Suisse, de l'Italie et de l'Autriche. Le Stelvio et l'Umbrail sont traversés par deux des quatre plus hautes routes des Alpes. La troisième par rang d'altitude, celle du col du Galibier (Alpes cottiennes), ne passe pas *sur* le col même (2658 m.), mais *au-dessous* dans un tunnel (2550 m.) ; il en est de même de la deuxième, qui passe *sous* le col du Parpaillon (2802 m., Alpes du Dauphiné), par 2607 mètres d'altitude. L'aile orientale du massif de la Bernina offre aux amateurs de problèmes compliqués toute une série de casse-tête intéressants, car ses conditions physiques, politiques et linguistiques, loin de se superposer, présentent la plus extraordinaire complexité. Il faut une connaissance approfondie et détaillée des lieux pour être à même (voir chap. VII) de distinguer la véritable ligne de faite entre le col de la Bernina et la Reschen Scheideck, d'autres difficultés accessoires se présentant à chaque pas en cours de route. Peut-être est-ce à cela qu'il faut attribuer l'abandon relatif de ce district, sauf en ce qui concerne les sommets qui dominent la haute et la basse Engadine. On y trouve pourtant bien des sujets dignes d'intérêt, au point de vue pittoresque comme à celui de l'histoire, bien qu'aucun ne puisse prétendre à une importance de tout premier plan.

13. GROUPE DE L'ALBULA. — Sous ce nom — qui est celui du col le plus connu de la région, sous lequel passe en tunnel le chemin de fer, inauguré en 1903, par lequel pour la première fois l'Engadine fut reliée de façon rapide et facile au monde extérieur — on désigne une chaîne allongée qui s'étend du Splügen à la Maloja et à la Flüela (2388 m.), cols qui la séparent du massif de la Bernina d'une part et du groupe de la Silvretta de l'autre. Comme nous l'avons dit à la section précé-

dente, cette chaîne se confond avec la ligne de faite des Alpes jusque près de la Maloja, puis à partir de ce point devient une simple chaîne latérale qui borne l'Engadine au nord-ouest.

Trois vallées profondes, séparées les unes des autres par quatre arêtes, composent ce district. Ce sont les vallées d'Avers et d'Oberhalbstein, qui toutes deux conduisent de la vallée du Rhin postérieur à la haute Engadine, la première par le col de Forcellina (2673 m.) combiné avec la Forcella di Lunghino (2635 m.), la deuxième par le Julier (2287 m.) ; puis le vallon de l'Albula (tributaire du Rhin), que suivent une route et une ligne de chemin de fer, la route passant sur le sommet du col de l'Albula, et le chemin de fer en tunnel par-dessous. Route et chemin de fer aboutissent à Ponte, dans la haute Engadine.

Une vallée étant nécessairement comprise entre deux arêtes, la première et la seconde des quatre arêtes mentionnées plus haut enferment la première de nos vallées, celle d'Avers. Nous avons déjà eu occasion de parler de ce singulier vallon au chapitre VI, vu qu'il présente, nonobstant le petit nombre de ses habitants (366), de très remarquables particularités politiques, linguistiques et historiques. Près de sa tête se trouve le hameau de Juf (24 habitants), localité habitée toute l'année la plus élevée de toutes les Alpes (2133 m.). A l'endroit précis où une gorge sépare la vallée en deux moitiés, un torrent s'y précipite du Val di Lei, combe occupée par un pâturage et qui descend de la plus occidentale de nos quatre arêtes ; de sorte que le Val di Lei, politiquement italien bien que situé sur le versant nord des Alpes, envoie ses eaux au Rhin. Le fait que le bas de ce dernier vallon est formé d'une gorge sauvage, alors qu'un col facile relie le haut à Chiavenna, explique sa situation politique anormale. Le Val di Lei, comme la vallée de Livigno dont il fut question dans la

section précédente, n'appartient toutefois à l'Italie que depuis 1859, ayant été grison de 1512 à 1797. Il est plus long que ses voisins les vallons de Madris et de Bregaglia ; aussi, alors que les cols reliant chacun des trois au val Bregaglia sont également faciles, leurs voies d'accès du côté nord de la chaîne sont plus graduelles et moins escarpées que celles du versant sud. Les sommets les plus élevés de notre première arête du côté de l'occident sont le Surettahorn (3039 m.), immédiatement à l'est du Splügen, le Piz Timun, ou d'Emet (3201 m.), le Pizzo Gallegione (3155 m.), un peu à l'ouest duquel l'arête, après avoir suivi la direction du sud s'incurve vers l'est, et le Pizzo della Duana (3133 m.), au nord-est duquel la seconde de nos arêtes rejoint la première. Sur cette seconde arête, les sommets principaux sont le Piz Platta (3386 m.) et le Weissberg d'Avers (3047 m.), deux superbes belvédères, facilement accessibles en peu de temps de Cresta (1949 m.), chef-lieu du val d'Avers. Plus au nord-est sont deux sombres jumeaux : le Piz Forbisch (3258 m.) et le Piz d'Arblatsch (3204 m.)

A peu de distance à l'est de ce point de jonction et des sentiers qui franchissent l'ancien passage historique du Septimer (2311 m.) s'élève le Pizzo Lunghino (2784 m.), sommet très important au point de vue topographique, d'abord parce qu'il est au point où la ligne de faite prend la direction du sud-est pour rejoindre par delà la Maloja la chaîne de la Bernina — la prolongation de la chaîne de l'Albula n'étant plus qu'arête secondaire — puis à cause du fait que, comme le Wittenwasserstock dans les Alpes lépontiennes, il distribue ses eaux à trois bassins fluviaux différents : à l'Adriatique par la Maira et le Pô, à la mer du Nord par l'émissaire du Septimer et le Rhin, à la mer Noire par l'Inn et le Danube.

Notre troisième arête sépare le vallon d'Oberhalbstein (ou route du Julier) du vallon de l'Albula et est considérablement plus haute que les deux premières.

Nous y rencontrons tout d'abord l'important groupe neigeux appelé groupe de l'Err, bien que son point culminant porte le nom de Piz del las Calderas (3393 m.), alors que le Piz d'Err proprement dit ne prend que le second rang (3381 m.). Plus intéressants encore sont trois sommets situés au nord du groupe de l'Err : le Piz d'Aela (3340 m.), le Tinzenhorn (3179 m.) et le Piz Michel (3163 m.). Les deux derniers vus de Davos font aussi grand effet que le Piz Cengalo et le Piz Badile vus de Saint-Moritz à travers l'échancrure de la Maloja. En outre, tous trois sont de véritables Dolomites, bien que non situés dans le Tyrol méridional. C'est un fait connu qu'on rencontre le calcaire magnésien sporadiquement dans les Alpes en dehors du Tyrol méridional. J'ai reconnu plusieurs échantillons de cette formation dans les chaînons peu élevés au sud-ouest de Grenoble dans les Alpes du Dauphiné ; dans les Lépontiennes orientales se trouve le Pizzo Columbé (2549 m.), entre les cols du Gothard et du Lukmanier, un cas isolé, mais très frappant ; je citerai enfin le curieux groupe des Dolomites du Splügen, juste au nord du village de ce nom, qui a pour point culminant l'Alperschellhorn (3045 m.). Cependant, le Piz d'Aela et ses deux voisins paraissent former le groupe le plus important et le plus élevé de cette formation en dehors du Tyrol méridional. On les appelle souvent, pour les distinguer, « Dolomites de Bergün », du nom du village qui se trouve à leur pied nord-est, et qui aujourd'hui est desservi par le chemin de fer de l'Albula.

Notre quatrième arête constitue plutôt un véritable chaînon, ou plus exactement deux chaînons distincts séparés par le col de la Scaletta (2619 m.), par où passe la voie de communication la plus facile entre Davos et la haute Engadine, car la Flüela, bien que pourvue d'une route à voitures, relie Davos à la basse Engadine, puisqu'elle rejoint l'Inn en aval de Punt'Ota,

l'antique point de démarcation entre les deux moitiés de la vallée. De chacun de nos deux chaînons rayonnent un certain nombre de vallons de quelque importance, principalement sur le versant de Davos, ou versant nord, bien que le vallon de Sulsanna, sur le versant de l'Engadine, puisse soutenir la comparaison avec n'importe quel vallon du versant opposé. Chaque groupe a pour point culminant des sommets jumeaux d'altitude presque égale : dans le groupe occidental le Piz Kesch (3420 m.), le plus haut sommet du groupe de l'Albula, et dans le groupe oriental le Piz Vadret (3226 m.). Le plus haut sommet de l'une et l'autre montagnes fut gravi pour la première fois par des Anglais, le Piz Kesch en 1864, le Piz Vadret en 1867.

On aura remarqué que le groupe de l'Albula est bien inférieur, comme altitude, au massif central de la Bernina ; le Piz Kesch est même dépassé par la Cima di Piazzzi (3439 m.), point culminant de l'aile orientale du groupe 12, tandis que la Cima di Castello (3402 m.), la plus haute cime sur l'arête principale de l'aile occidentale du dit groupe, est un peu moins haute que le Piz Kesch ; mais le véritable point culminant de cette aile occidentale, le Monte della Disgrazia (3678 m.), est considérablement plus élevé. Les sommets du groupe de l'Albula sont aussi un peu écrasés par le voisinage de leurs puissants vis-à-vis de l'autre côté de l'Inn. Seulement, comme il arrive souvent, c'est des cimes secondaires que, dans le cas présent, l'on obtient les plus beaux points de vue ; sous ce rapport, le groupe de l'Albula est vraiment privilégié. Nous ne saurions louer trop haut le panorama dont on jouit du Piz Platta, du Weissberg d'Avers, du Piz del las Calderas. Celui du Piz Vadret est un peu décevant, cette montagne étant mal placée pour permettre de juger à sa juste valeur le massif central de la Bernina, tandis que dans la direction du nord-ouest les

hauteurs dépourvues de neige qui entourent Davos présentent un coup d'œil monotone, en parfaite harmonie avec les pensters mélancoliques qu'éveille ce sanatorium. Un malencontreux brouillard masquait la vue lorsque l'auteur de ces lignes visita le Piz Kesch. Bref, le groupe de l'Albula, comme les Lépontiennes, possède nombre de superbes belvédères, lors même que, au point de vue de l'alpiniste, ses sommets ne puissent rivaliser — exception faite pour le Piz d'Aela et ses deux voisins — avec ceux du groupe précédent. Encore les trois cimes que nous avons mises à part sont-elles, en un sens, étrangères à la région, puisqu'elles appartiennent à une formation géologique différente.

14. GROUPE DE LA SILVRETTA ET DU RHÆTIKON. —

Ce groupe se présente, lui aussi, sous la forme d'une arête allongée, flanquée des quelques ramifications habituelles. A partir de la Flüela, sa ligne de faite prend la direction du nord-est pour former le groupe de la Silvretta (ce nom s'écrivait « Selvreta » aux ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècles). Pour ce qui est de l'étymologie du nom, le lecteur adoptera à son choix celle qui le fait dériver du nom latin pour « forêt » ou celle qui évoque « l'éclat argenté de la neige ». Ce sous-groupe porte quatre sommets principaux : le Piz Linard (3414 m.), le Verstandhorn (3301 m.), le Grand Piz Buin (3316 m.) et le Fluchthorn (3403 m.). Il s'abaisse ensuite considérablement pour former l'arête qui borne le vallon latéral de Samnaun, sur territoire suisse. Au delà de ce vallon, les plus hautes pointes sont la Vesulspitze (3092 m.) et le Hexenkopf (3038 m.), après quoi la chaîne s'abaisse de nouveau pour atteindre la Reschen Scheideck (1494 mètres), limite extrême du groupe et des Alpes centrales du côté du nord-est. La chaîne de la Silvretta sépare la basse Engadine (suisse) au sud, du Prättigau ou vallée de la Landquart (également suisse) à l'ouest. Elle

est bornée au nord par la vallée tyrolienne de Paznaun et par la vallée de Montafon, qui appartient au Vorarlberg et est donc également autrichienne. Il convient, pour plus de commodité, d'annexer à cette chaîne le district tyrolien de Ferwall, qui ferme la vallée de Paznaun du côté du nord et la sépare du col de l'Arlberg (1802 m.). Les points culminants de ce district annexe sont formés par les sommets jumeaux de la Kuchen spitze (3170 m.) et de la Kùchelspitze (3144 m.), mais sa plus belle cime est le Patteriol (3059 m.) et son plus beau belvédère le Hoher Riffler (3160 m.). Les frontières de la Suisse, du Tyrol et du Vorarlberg convergent au sommet appelé pour cette raison la Dreiländerspitz (3212 m.) ; mais cette cime, importante au point de vue politique, est un peu au nord-est du véritable centre orographique de la région, le Signalhorn (3212 m.), qui se dresse légèrement au nord-ouest du Grand Piz Buin (3316 m.) et du Petit Piz Buin (3260 m.). A partir de là, la chaîne de la Silvretta s'incurve au nord-ouest, ou si l'on préfère, lance un grand éperon dans cette direction. Sur cet éperon s'élève le Silvrettahorn (3248 m.) et les aiguilles rocheuses du Grand Litzner (3111 m.) et du Grand Seehorn (3123 m.), après quoi l'arête s'abaisse pour former la profonde coupure du Schlappinerjoch (2200 mètres). Ce col forme la limite entre le groupe de la Silvretta proprement dit et le sous-groupe du Rhætikon (« Mons Rætico »), dont les principaux sommets sont le Madrishorn (2830 m.), la Sulzfluh (2820 m.), la Drusenfluh (2829 m.) et la Scesaplana (2969 m.). Son dernier ressaut forme le Falknis (2566 m.), qui domine Ragatz et Sargans. A partir du Signalhorn, la branche nord-ouest de la Silvretta et le sous-groupe du Rhætikon séparent le Prättigau (suisse) au sud-ouest, des vallons de Montafon et du Wallgau (qui

appartiennent au Vorarlberg et sont donc autrichiens) au nord-est.

Il ressort de cette description que le groupe nous fait pénétrer assez avant dans le Tyrol et le Vorarlberg ; il fait en quelque sorte transition entre les Alpes centrales et les Alpes orientales, tout entières autrichiennes. Le versant sud du groupe est à l'heure actuelle politiquement suisse ; mais il fut jadis autrichien lui aussi, sinon tout entier tyrolien, car les droits des Habsbourg sur le Prättigau ne furent rachetés par les ligues rhétiques qu'en 1649-1652, et jusqu'en cette dernière année la basse Engadine fit partie du Tyrol. Comme nous l'avons dit au chapitre VII, le Tyrol tomba aux mains des Habsbourg en 1363 ; quant à la région comprise aujourd'hui sous la désignation générale de « Vorarlberg » (contrée en avant de l'Arlberg pour qui se rend à Innsbruck par le col de ce nom), la ville de Feldkirch fut achetée par les Habsbourg en 1375, et celle de Bludenz, avec la vallée de Montafon, en 1394. On a la preuve des longues et étroites relations qui ont existé entre la basse Engadine et le vallon tyrolien de Paznaun dans le fait curieux (mentionné au chapitre IX) que jusqu'en 1383 Galtür, le plus haut hameau de la vallée de Paznaun, fit partie de la paroisse d'Ardez, dans la basse Engadine, laquelle possède encore les pâturages de Gross Fermunt, à la tête de la vallée de Montafon. En cette année, Galtür, vu la difficulté des communications par le col de Futschœl (2773 m.), fut autorisé à avoir son propre curé, chargé de desservir l'église construite en 1359. Jusqu'à ce jour, les pâturages de Fenga ou Fimber, sur le versant tyrolien du col de Fimber (2612 m.), appartiennent aux villages suisses de Remüs et de Sent, dans la basse Engadine, de sorte que, par une bizarre anomalie, la cabane du Club de Heidelberg, propriété du Club alpin austro-allemand,

est construite sur un terrain politiquement suisse, quoique topographiquement tyrolien, c'est-à-dire autrichien.

Le chaînon du Rhætikon descend en beaux précipices sur presque tout son versant suisse, mais son versant nord est en pente modérée qui permet de gagner sans difficulté la crête. En fait, plusieurs de ses plus hauts sommets présentent ce qu'on a appelé la « forme de pupitre ». Aussi ont-ils été gravis de bonne heure. En 1742, Nicholas Sererhard, pasteur de Seewis, raconte son ascension de la Scesaplana (ce n'était pas la première). Il ne monta pas directement du côté suisse, mais commença par gagner le glacier qui se trouve sur le versant opposé, rejoignant ainsi la route habituelle qui part du Lünersee et de sa soi-disant cabane (en réalité une jolie petite auberge de montagne). Cette « cabane » porte le nom de « Cabane Douglass » (*sic*) en mémoire d'un jeune Ecossais (John Sholto Douglas) qui possédait une importante usine près de Bludenz et qui mourut, victime d'un accident, en 1875, âgé de trente-six ans seulement, au cours d'une partie de chasse. Il avait poussé assez loin l'exploration des montagnes qui entourent Bludenz ; sa plus belle prouesse fut probablement la première ascension (par un touriste) du plus fier sommet du Rhætikon, la Zimbaspitze (2645 mètres) en 1863. Le sommet avait déjà été atteint, paraît-il, par des gens du pays. Le roi du groupe de la Silvretta, le Piz Linard (3414 m.), fut certainement gravi en 1835 par Oswald Heer, le célèbre naturaliste. Mais Ulrich Campell, l'historien de la Rhétie, qui vivait au XVI^e siècle, raconte une étrange histoire concernant un certain Conrad (de qui la montagne aurait pris le nom de « Piz Chünard » ou « Conrad »), lequel en 1572 serait parvenu au sommet de la terrible montagne et y aurait planté une croix d'or. De nombreuses tentatives auraient été faites depuis pour atteindre et enlever

cette croix, mais toutes seraient restées vaines. Ce Conrad légendaire et sa montagne rappellent le Bonifacio Rotario de la Rochemelon, près du Mont-Cenis, et plus encore les tentatives faites au XI^e siècle pour enlever du sommet de cette montagne le trésor qu'y aurait déposé un mystérieux roi Romulus. La Rochemelon s'appelait encore « mont de Romulus » en 1456, et peut-être le nom actuel n'est-il qu'une corruption du nom ancien. Le Fluchthorn, second sommet de la Silvretta par rang de taille, fut gravi pour la première fois en 1861 et fut pendant longtemps entouré d'une auréole de terreur tout à fait imméritée. Ce n'est toutefois qu'après l'entrée en scène, en 1865, du Club alpin suisse nouvellement fondé, que l'exploration de notre groupe commença de façon méthodique. Au bout de peu de temps les deux petits Cervins locaux : le Verstanklahorn et le Grand Litzner, devaient rendre les armes. Les principaux glaciers de la région, ceux de Fermunt, de Jamthal et de Larain (le nom spécial aux Alpes orientales de « Ferner » leur est donné, ce qui montre que nous touchons à une nouvelle division de la chaîne), se trouvent sur le versant autrichien. Cependant celui de la Silvretta, sur le versant suisse, est probablement le mieux connu, car on le voit étinceler à l'horizon du haut du Prättigau. On y accède très facilement de la petite auberge de la Silvretta et c'est sans doute le seul glacier des Alpes qui ait servi de piste pour un concours de luge en hiver.

Il existe aux deux bouts de notre groupe deux cas singuliers de survivance historique. A son extrémité nord-ouest se trouve la principauté indépendante de Lichtenstein, reliée par une union douanière au Vorarlberg et par des unions postale et monétaire à l'Autriche, mais toutefois Etat souverain depuis 1866 ; le nom de Lichtenstein est celui de châteaux de famille assez éloignés en Autriche et en Styrie. Tout à fait à l'est de la

chaîne de la Silvretta est la curieuse vallée suisse de Samnaun, entourée presque de tous côtés par le Tyrol et où l'on parle le dialecte tyrolien, lequel a fini, vu la facilité des communications avec le Tyrol, par remplacer le ladin qu'on y parlait autrefois. Les communications avec la Suisse y étaient récemment encore si difficiles que les soldats, par tolérance spéciale de l'autorité autrichienne, traversaient tout équipés le territoire tyrolien pour rejoindre leurs unités à Coire par Bludenz. Une nouvelle route à voitures, qui vient d'être construite de Martinsbruck dans la basse Engadine à la vallée de Samnaun a heureusement fait cesser cet état de choses anormal.

III. ALPES ORIENTALES.

15. ALPES DE BAVIÈRE, VORARLBERG ET SALZBOURG.
— Ce groupe, comme les Alpes du nord-est de la Suisse (groupe II), est en réalité formé de Préalpes; toutefois, quelques-uns de ses sommets portant des neiges éternelles, il a semblé indiqué d'en faire un district à part. Dans ce district, nous faisons rentrer toutes les ondulations calcaires relativement peu élevées, mais intéressantes, qui courent au nord d'une ligne passant par l'Arlberg pour arriver par Innsbruck près de Brixlegg et continuer de là par le col de Gerlos (1486 m.) le long du Pinzgau et de la vallée de l'Enns. C'est moins un groupe qu'une réunion de groupes détachés, bastions avancés de chaînes plus élevées comme le Rhätikon, la Silvretta, les Alpes d'Ötztal et de Stubai, le massif du Zillerthal et les Tauern. De même que dans les Alpes du nord-est suisse, aucune cime du groupe que nous allons étudier ne dépasse 3000 mètres, sauf la Parseierspitze (3038 m.), au nord-ouest de Landeck. Si cette sommité a l'honneur d'être le point culminant



L'ORTLER VU DU MONT ZEBRU

du groupe, d'autres situées plus à l'est sont sans doute mieux connues du lecteur anglais (je n'ai pas dit du touriste anglais), telles la Zugspitze (2968 m.), le Watzmann (2713 m.) et le Dachstein (2996 m.). La partie de la vallée de l'Inn comprise entre Innsbruck et Rosenheim coupe notre groupe en deux moitiés. A l'ouest sont les massifs de l'Allgäu, de la vallée du Lech, du Wetterstein et de Karwendel ; à l'est ceux de Kaiser et de Kitzbühel, de Berchtesgaden, de Salzbourg et du Salzkammergut. Tous les plus hauts sommets sauf le Dachstein, le Watzmann et le Hochkœnig se trouvent dans la moitié occidentale, dont la ligne de faite est d'un bout à l'autre frontière entre la Bavière au nord et l'Autriche (soit le Vorarlberg et le Tyrol) au sud. Dans la moitié orientale, les chaînes que nous avons énumérées commencent par suivre la frontière entre la Bavière et le Tyrol jusque près de Salzbourg, mais à partir de là elles sont tout entières sur territoire autrichien et forment la ligne de séparation entre la Haute-Autriche et la province de Salzbourg. On ne peut voir sans surprise le curieux angle rentrant que le district de Berchtesgaden enfonce dans la frontière de l'Autriche. Nous avons dit au chapitre VII comment cette délimitation est le résultat d'un pur accident : le territoire sécularisé des chanoines augustins de Berchtesgaden, donné à l'Autriche en 1803 puis rattaché à la Bavière en 1810, fut oublié en 1814 lors de la restitution par la Bavière de la plus grande partie des territoires dont elle venait de s'arrondir aux dépens de sa voisine. Il resta donc bavarois, en dépit des récriminations tardives de l'Autriche. La conséquence de cette négligence géographique est que le Watzmann, qui se dresse un peu au nord de la ligne de faite, est aujourd'hui la plus haute sommité qui soit tout entière sur territoire bavarois. En effet, la Zugspitze est depuis 1803 à cheval sur la frontière entre la

Bavière et le Tyrol (c'est donc la plus haute montagne partiellement sur sol de l'Allemagne). Quant à la Par-seierspitze, elle est entièrement tyrolienne. Le Dachstein est au point de jonction de la province de Salzbourg, de la Haute-Autriche et de la Styrie.

Le fait qu'une portion si considérable de notre groupe forme frontière entre l'empire austro-hongrois et la Bavière confère une importance politique particulière aux cols qui le traversent. Ces cols sont dans bien des cas pourvus de routes carrossables, dont l'altitude dépasse rarement 1200 mètres. A son extrémité orientale la chaîne est traversée aux gorges de Lueg par un chemin de fer venant de Salzbourg, et sous le col de Pyhrn par la ligne de Vienne. Ces deux voies ferrées débouchent dans la vallée de l'Enns, donnant ainsi accès du côté du nord à la Tauern de Radstadt, col que nous avons fixé comme limite aux Alpes du côté de l'est. Sous ces deux rapports, le groupe que nous étudions actuellement est en meilleure posture que celui avec lequel il présente le plus d'analogie, soit les Alpes du nord-est suisse, mais il est juste de dire que dans le cas de ces dernières les questions de frontières et de politique n'entrent pas en considération. Comme son rival sur territoire suisse, notre groupe possède de nombreux lacs ; mais ceux-ci sont en général de dimensions plus grandes que ceux du nord-est de la Suisse, lesquels ne sont guère plus que des étangs de montagne. Dans les Alpes de Bavière et de Salzbourg, les lacs se rapprochent plutôt, par leurs proportions, des lacs de Thoune, de Brienz et des Quatre-Cantons au nord de la ligne de faite, et des lacs italiens sur son versant sud.

Il y a encore d'autres points de ressemblance entre les groupes que nous mettons en parallèle. L'un et l'autre, bien que d'altitude médiocre comparés avec leurs puissants voisins, présentent des parois rocheuses tout à fait vertigineuses et d'aspect imposant. La for-

midable paroi sud du Dachstein, la paroi est du Watzmann, la paroi nord de la Parseierspitze en sont des exemples. La « route ordinaire » vers les sommets de la Zugspitze et de la Parseierspitze, pour être rendue accessible aux non-alpinistes, a dû être pourvue de chaînes de fer ; en certains endroits un sentier a dû être frayé dans le roc à coups de mine, comme au Sæntis. Et pourtant les deux cimes sus-nommées ont été gravies relativement tôt, sans doute parce que les touristes d'alors préféraient les ascensions de rocher aux aléas des ascensions de glacier. On sait de façon certaine que la pointe occidentale de la Karwendelspitze fut gravie en 1654 déjà ; la première ascension du Thorstein est de 1819, celle de la Zugspitze de 1820, celle du plus haut sommet du Dachstein de 1832. La Parseierspitze par contre ne fut conquise qu'en 1869, ce qui tient sans doute au fait que cette pointe n'est pas sur la frontière, peut-être aussi au fait que son altitude supérieure ne fut reconnue qu'assez tard. Sur un point, ce groupe rappelle d'autres districts fort éloignés. Les droits de chasse (pour le chamois surtout, et principalement dans la région du Karwendel) y appartiennent à de grands seigneurs de nationalités diverses. Pour faciliter l'exercice de leur sport favori, ceux-ci ont construit des chemins et des pavillons, de sorte que pendant la saison de la chasse (septembre et octobre) les touristes font bien de ne pas s'aventurer dans ces parages. Nous avons constaté semblable état de choses dans les Alpes maritimes et dans les Graies orientales, à la différence toutefois que dans ces districts c'est un roi (le roi d'Italie), et non de simples comtes ou barons, qui possède les droits de chasse. Le vallon de Floiten, dans les Alpes du Zillerthal, est une autre immense chasse réservée.

16. MASSIFS DE L'ORTLER, D'ETZTHAL ET DE STUBAI. — Il peut sembler étrange à première vue de placer

dans un même groupe ces trois importants massifs, car le groupe de l'Ortler s'élève au sud de la ligne de faite des Alpes, laquelle suit la crête des groupes d'Ëtzthal et de Stubai. Si nous nous étions proposé d'écrire une description minutieuse et détaillée des divers massifs alpestres, nous eussions sans doute traité chacun des groupes ci-dessus de façon séparée ou tout au moins en deux chapitres distincts. Notre but étant moins ambitieux et ne visant qu'à donner une esquisse générale des Alpes, nous avons préféré réunir ces trois groupes en un seul, lequel dans son ensemble reste encore bien moins étendu que les Alpes cottiennes ou que les Alpes graies. Les Alpes de Stubai ne sont en réalité qu'un grand éperon détaché des Alpes d'Ëtzthal. Ces deux massifs réunis font face, à travers le Vintschgau ou vallée supérieure de l'Adige, au massif plus imposant de l'Ortler. Il est vrai qu'entre le Stelvio et la Reschen Scheideck il y a, pour ainsi dire, comme une solution de continuité, de sorte que le massif de l'Ortler est séparé du massif Ëtzthal-Stubai par les collines qui forment comme la prolongation au nord-est du groupe de la Bernina (groupe 12). Mais, comme nous l'avons expliqué plus haut, nous avons été forcé, pour des raisons d'ordre pratique, d'adopter une ligne de démarcation artificielle entre les Alpes centrales et les Alpes orientales, précisément afin de ne pas faire rentrer dans les premières le groupe de l'Ortler, dont le plus haut sommet est sur territoire du Tyrol. La ligne que nous avons tracée part de la Reschen Scheideck pour atteindre la vallée de l'Adda ou Valtelline par l'Umbrail ou le Stelvio. Le groupe que nous allons étudier aura donc pour limite cette ligne du côté de l'ouest ; le col de Tonale (1884 m.) forme la limite naturelle du groupe de l'Ortler au sud et le Brenner (1370 m.), celle du groupe Ëtzthal-Stubai à l'est. Intérieurement, notre groupe total est coupé en deux par le Vintschgau ou

vallée supérieure de l'Adige, qui sépare le massif de l'Ortler du complexe Ætzthal-Stubai. Dans son ensemble, notre groupe forme la région neigeuse de beaucoup la plus étendue et la plus élevée des Alpes orientales; cela serait encore vrai du complexe Ætzthal-Stubai, même pris isolément.

Le massif de l'Ortler a droit, en bonne justice, à la première place dans les Alpes orientales en vertu du fait qu'il possède leur plus haut sommet, l'Ortler (3902 mètres). Les Tauern (groupe 18), avec le Gross Glockner (3798 m.), dépassent de très peu l'Ætzthal, avec la Wildspitze (3774 m.). Cependant l'Ortler, comme tant d'autres hautes cimes des Alpes, y compris les deux que nous venons de citer, ne se trouve pas sur la ligne de faite de son groupe, mais légèrement au nord de celle-ci, de sorte qu'il est tout entier en Tyrol; nous avons vu que pour une raison identique la Pointe Dufour du Mont-Rose est tout entière suisse et le Mont-Viso tout entier italien. Dans chaque cas, le point culminant se dresse sur un éperon de l'arête principale. Le massif de l'Ortler consiste en quatre grandes arêtes qui rayonnent d'un point central; seulement ce point central n'est pas représenté par une cime, mais par la haute crête neigeuse qui relie la Suldenspitze (3383 mètres) au nord-ouest, au sommet inférieur (3762 m.) du Monte Cevedale au sud-est. De la première de ces sommités descendent les deux arêtes qui enserrent la vallée de Sulden, si connue des touristes, tandis que de la seconde partent celles qui bornent le val Furva (ou vallée de Santa Catarina) et la vallée de Martell. Il est incontestable qu'au point de vue du nombre des sommets et des cols de grande altitude, le massif de l'Ortler n'a pas son égal dans les Alpes orientales. Cependant un très petit nombre de ses cols étaient connus avant 1860. Cela tient en partie à la grande élévation de la plupart d'entre eux, mais surtout à deux autres

raisons. L'une est que tous les vallons qui descendent de ce massif rejoignent très vite des vallées considérables, dont ils ne sont que des tributaires étroitement dépendants. Ces grandes vallées sont suivies par des routes conduisant à des cols importants et fréquentés de longue date : la Reschen Scheideck, le Stelvio, l'Umbrail, le Tonale. Le besoin de voies de communication reliant ces vallons entre eux ne se faisait donc pas sentir. La seconde raison est que, si les quelques vallons creusés dans le versant sud du massif ont toujours été rattachés logiquement au Trentin, pays de langue italienne, tous les autres divergent vers la haute Adige (Vintschgau) ou la haute Adda (Valtelline), deux grandes vallées qui depuis des siècles ont toujours été étroitement associées politiquement d'abord aux lignes rhétiques ou à leurs prédécesseurs, puis au domaine des Habsbourg. Cette situation supprimait la tentation de se livrer à la contrebande ou simplement au commerce par les hauts cols, puisque par un léger détour on pouvait passer d'une vallée à l'autre par l'Umbrail ou le Stelvio sans s'exposer aux dangers des régions glacées. Même lorsqu'en 1859 le massif de l'Ortler eut cessé d'être exclusivement autrichien par la perte de la Valtelline devenue italienne (autrichienne depuis 1814-1815, époque à laquelle l'Autriche s'était vu attribuer définitivement le Trentin), les vieilles habitudes furent conservées et il fallut l'entrée en scène des premiers alpinistes pour que fussent forcées les puissantes barrières neigeuses devant lesquelles les habitants des vallées avaient toujours reculé.

Nous avons raconté plus haut (chap. IX) les premiers assauts livrés à l'Ortler proprement dit, ainsi que sa première ascension en 1804 et celles qui suivirent, un chapitre très intéressant de l'histoire de l'alpinisme. Après l'expédition de Thurwieser en 1834, le district resta inexploré, sauf par de rares géomètres,

chargés d'en lever la carte. C'est en 1864 seulement que débute l'exploration méthodique du massif. Dans le tout premier numéro de l'*Alpine Journal* (mars 1863) on avait pu lire la question suivante, signée des initiales d'un des meilleurs alpinistes anglais de l'époque, M. A.-W. Moore : « L'Ortlerspitze. Existe-t-il un alpiniste capable de fournir des renseignements sur ce pic mystérieux ? A-t-il été gravi par un autre que le légendaire archiduc ? » La réponse fut donnée au cours de l'été 1864 par une caravane anglaise qui atteignit le sommet de l'Ortler, où personne n'était monté depuis trente ans. La même caravane fit la première ascension authentique de la Kœnigsspitze, la plus haute cime du massif après l'Ortler. Quelques jours plus tard, un alpiniste autrichien atteignait le sommet inférieur du Monte Cevedale, mais était empêché par un vent glacial d'atteindre le sommet principal, qui ne fut conquis qu'en 1865 par un autre Autrichien. A partir de ce moment, le massif de l'Ortler devint un des champs d'action préférés des alpinistes, principalement des alpinistes autrichiens. Aujourd'hui, Suldén est devenu une sorte de Zermatt tyrolien, mais a déjà cessé d'être ce que Zermatt était vers 1870. Les autres centres principaux d'excursions, Trafoi et Santa Catarina, sont relativement moins fréquentés, mais l'ascension de l'Ortler se fait si souvent que la cabane Payer (3020 m.) est en réalité une auberge de montagne, capable de recevoir une centaine de touristes si ce n'est plus; le service est fait par un personnel féminin qui y passe tout l'été. La poste y monte chaque jour de Suldén.

Franchissons maintenant d'un bond le Vintschgau pour arriver aux confins du massif d'*Oetzthal*. L'*Oetzthal* proprement dit est une vallée allongée, découpée dans le versant septentrional du groupe et qui rejoint la vallée de l'Inn passablement plus près de Landeck (27 kilomètres), sur la ligne de chemin de fer de l'Arl-

berg, que d'Innsbruck (46 kilomètres). Près de sa tête, à 42 ou 43 kilomètres de la vallée de l'Inn, l'Ötztal se divise en deux branches. La branche sud-occidentale aboutit à Vent (1893 m.), le grand centre d'excursions de la région. La branche sud-orientale aboutit à Ober Gurgl (1927 m.), le village habité toute l'année le plus élevé des Alpes orientales. Du premier de ces villages on passe dans l'étroite vallée de Schnals par un col de glacier très facile, le Hochjoch (2885 m.). Le Niederjoch (3017 m.), ainsi nommé bien qu'il soit plus élevé que le précédent, relie la même vallée à Ober Gurgl. La vallée de Schnals, principale voie d'accès à notre groupe du côté du sud, rejoint la vallée de l'Adige environ 13 kilomètres au sud-ouest de Meran. Comme la région de Vent fit longtemps partie politiquement du bailliage de Kastelbell, dans la vallée de l'Adige, et non de celui de Petersberg, à qui était rattaché tout le reste de l'Ötztal, les communications par le Hochjoch ont dû être jadis assez fréquentes. La première traversée de ce col dont on trouve mention date de 1601. En cette année, un fonctionnaire local passa le Hochjoch pour aller inspecter les grands dégâts causés par la rupture, l'année précédente, d'une poche d'eau qui s'était formée dans le glacier de Vernagt, un peu au-dessus de Vent. Les pâturages au-dessus de Vent (ceux de Rofen, qui servirent de refuge à Frédéric IV «à la bourse vide» en 1415) et d'Ober Gurgl appartenant encore à l'heure qu'il est aux gens de la vallée de Schnals, il est hors de doute que l'un et l'autre col ont dû être fréquentés de longue date. D'Ober Gurgl un troisième col, le Gurgl Eisjoch (3137 mètres), conduit dans la profonde vallée de Pfossen, où se trouve le plus haut chalet (dit-on) des Alpes orientales: le Eishof (2076 m.). Au point où l'Ötztal bifurque pour former les vallons de Vent et d'Ober Gurgl, se détache le chemin qui conduit au Passeierthal par le

Timmeljoch (2509 m.), et qui forme la ligne de démarcation entre les massifs d'Ëtzthal et de Stubai. Le Passeierthal est célèbre comme lieu d'origine d'Andreas Hofer (il avait sa résidence au chef-lieu, Saint-Léonhard, ou non loin de là), le héros de la résistance patriotique à l'invasion française en 1809, fusillé par ordre de Napoléon à Mantoue en 1810, et de Joseph Pichler, le vaillant qui le premier posa le pied sur la cime de l'Ortler en 1804.

On a prétendu, un peu méchamment, que les glaciers de l'Ëtzthal sont trop grands pour les sommets qu'ils entourent. Quoi qu'il en soit, les plus longs glaciers de ce district, ceux de Gepatsch (10 kilomètres) et de Hintereis (9,6 kilomètres), ne sont dépassés dans les Alpes orientales que par le glacier de Pasterze (un peu plus de 10 kilomètres), dans la région des Glockner. Il est exact que les principaux sommets de l'Ëtzthal, bien que de forme assez élégante, donnent un peu l'impression d'avoir été arrondis et émoussés par la nature, si bien que, en dépit de leur hauteur, ils ne produisent pas l'effet qu'on pourrait en attendre. Il y a sans doute des exceptions, comme à toute règle que l'on peut formuler relativement à une région quelconque des Alpes. L'un des deux plus hauts sommets du massif, le Weisskugel (3746 m.), s'élève sur la ligne de faite et fut gravi par deux montagnards de la vallée de Schnals dès 1846. Cela résulte d'une découverte toute récente ; on donnait auparavant 1861 comme date de la première ascension. C'est en cette dernière année que fut vaincue la plus haute pointe de la Wildspitze (3774 m.) ; le sommet inférieur, moins élevé de cinq mètres, avait été gravi en 1848 déjà. La Wildspitze, point culminant du massif, se dresse sur un éperon passablement au nord de la ligne de faite. La plupart des sommets de l'Ëtzthal sont d'accès relativement facile et ont été conquises au cours de la première moitié du XIX^e siècle.

L'unique vallée de quelque importance dans le *massif de Stubai* est la vallée de Stubai, qui s'ouvre sur son versant nord-est. Elle égale presque en longueur l'Ötztal et, comme cette dernière, se partage en plusieurs branches dans sa partie supérieure. La vallée principale débouche sur la route du Brenner à environ dix kilomètres au sud d'Innsbruck, tandis que l'Ötztal débouche sur la vallée de l'Inn environ 46 kilomètres en amont de cette ville célèbre. Le point culminant du massif, le Zuckerhütl, n'atteint que 3511 mètres, de sorte que ce sous-groupe ne peut rivaliser ni avec celui de l'Ortler, ni même avec celui d'Ötztal. Le Zuckerhütl fut gravi pour la première fois en 1863 et le district qu'il domine ne s'est imposé à l'attention des alpinistes qu'à une époque relativement récente, bien que Thurwieser ait conquis le Fernerkogel (3300 m.) et le Habicht (3279 m.) en 1836 déjà. Le Zuckerhütl (en français «pain de sucre») est à quelque distance au nord de la ligne de faite et un peu à l'ouest du point (le Wilder Pfaff, 3471 m.) où l'arête principale du Stubai se partage en trois branches. Deux de celles-ci enserrent la vallée de Stubai. La seconde et la troisième forment la vallée de Ridnaun, au sud-est, et entourent le plus grand glacier du massif, l'Uebelthal (5,6 kilomètres). Ce glacier a le privilège (probablement unique dans les Alpes) de posséder non moins de quatre cabanes du Club alpin, dont l'une (en réalité une petite auberge) construite à l'altitude considérable, toutes proportions gardées, de 3173 mètres. On affirme avec toute apparence de raison que le massif de Stubai l'emporte sur tous ceux des Alpes orientales, sauf celui de l'Ortler, au point de vue de l'altitude générale. L'angle moyen des pentes y est tout à fait exceptionnel. Ce massif est d'une richesse unique en matière de cabanes du Club alpin ; enfin dans toute sa longueur du nord au sud, on ne trouve pas un col sur l'arête principale qui ne soit

un col de glacier. De telles particularités suffisent à distinguer un massif par ailleurs d'importance plutôt secondaire.

17. ALPES LOMBARDES. — Nous avons emprunté ce nom à M. Ball ; il caractérise en effet assez exactement le groupe que nous abordons maintenant. Le district en question s'étend de la tête du lac de Côme à Trente et englobe tous les chaînons au sud de la Valtelline et d'une ligne passant par les cols d'Aprica (1181 m.) et de Tonale (1884 m.). De la sorte il est parfaitement délimité, les deux cols susnommés le séparant du groupe de l'Ortler au nord. Cette région est tout entière de langue italienne ; sa moitié occidentale est sur territoire de l'Italie (depuis 1859, année où l'Autriche perdit le Bergamasque), et sa moitié orientale fait partie du Trentin, ou domaine de l'évêque de Trente, sécularisé en 1803, et qui passa aux mains de l'Autriche en 1814. Cette fraction du groupe est donc comprise dans ce qu'on appelle l'« Italia irredenta ». Il va sans dire que le groupe entier est à bonne distance au sud de la ligne de faite des Alpes, laquelle traverse en partie le groupe 16. Quant à la frontière politique, elle coupe par le milieu la ligne de faite des Alpes lombardes, de sorte que leurs trois plus hauts sommets se trouvent assez éloignés de cette frontière. La Presanella (3569 m.) et le Caré Alto (3465 m.) sont à l'est, soit sur sol autrichien ; l'Adamello (3554 m.) est à l'ouest, soit sur sol italien.

Comme beaucoup d'autres groupes, les Alpes lombardes se composent d'un massif central et de deux ailes. Par contre il est rare que les deux ailes contrastent aussi vigoureusement avec le massif central.

Ce dernier consiste en vastes espaces recouverts de neiges éternelles, coupés par d'étroites arêtes et garnis sur leur pourtour d'une multitude de petits sommets

dépassant de peu l'altitude moyenne, du moins sur le versant autrichien, car le versant italien est passablement plus escarpé. Le point culminant de ce grand plateau glacé est l'Adamello (3554 m.). Le massif s'abaisse au nord-est pour former le grand glacier de Mandron, qui ferme le fond d'un long vallon aux forêts superbes, le val di Genova (célèbre par ses cascades), qu'arrose la Sarca. Ce torrent, après avoir couru à l'est depuis sa source, tourne au sud près de Pinzolo (le centre du tourisme dans cette région), puis de nouveau à l'est à Tione. Après un dernier crochet vers le sud à Alle Sarche, il suit une course sinueuse jusqu'au lac de Garde. Le massif central de l'Adamello étend vers le sud-est un éperon qui porte le Caré Alto (3465 m.). Dans la direction du nord-est, après une profonde dépression, l'arête se relève pour former la belle tête rocheuse de la Busazza (3329 m.), puis la neigeuse Presanella (3569 m.), la plus belle cime de la région dont c'est en outre le point culminant.

A l'est de la Presanella, le massif s'abaisse pour former le col peu élevé qui relie Pinzolo à Dimaro dans le val di Sole, où se trouvent le sanctuaire et le grand hôtel de Campiglio. A l'est d'une ligne tirée de Campiglio à Tione, s'élèvent les *Dolomites de Brenta*, le premier chaînon des Dolomites proprement dites, lequel culmine en la Cima Tosa (3176 m.) et la Cima di Brenta (3155 m.), et forme la séparation entre la vallée de la Sarca (de Pinzolo à Tione) et la vallée de l'Adige entre Mezzo Lombardo (au confluent de la Noce, qui descend du Tonale) et Trente. Les Dolomites de Brenta ne sont que peu enneigées, mais leurs sommets déchiquetés présentent les formes les plus extraordinaires : les indigènes ont donné à certains d'entre eux le nom de « fulmini » (éclairs). La grande coupure de la Bocca di Brenta (2553 m.), entre les deux plus hauts sommets de la chaîne, donne au voyageur un

avant-goût de la fascination spéciale aux Dolomites. Sur le versant de Pinzolo de ce col, le Crozzon di Brenta (3123 m.) est une superbe tête rocheuse ; par l'autre versant, le voyageur descend à l'idyllique lac de Molveno. L'exploration de ce massif aussi curieux que remarquable a été l'œuvre d'alpinistes pour la plupart anglais. Elle a débuté en 1864, année où M. Ball traversa la Bocca di Brenta. L'année suivante, le même M. Ball conquérirait la Cima Tosa et en 1871 une caravane anglaise parvenait au sommet de la Cima di Brenta. Quant au Crozzon di Brenta, il n'a été vaincu qu'en 1884, par un alpiniste allemand.

Le massif central de l'Adamello a été surtout exploré, de 1864 à 1868, par un alpiniste autrichien, M. Payer, qui plus tard s'illustra dans les régions arctiques. En 1864, il gravit l'Adamello, trois semaines après la conquête de la Presanella par une caravane anglaise. Une autre caravane anglaise conquiert le Caré Alto en 1865 ; mais la Buzzana résista jusqu'en 1889, année où elle finit par succomber sous l'effort de deux touristes allemands. Un trait frappant du massif de l'Adamello est la quantité de petits vallons sauvages et inhabités (sauf par les bergers en été) qui l'entourent à la façon des rayons d'une demi-roue, dans la direction du sud, de l'ouest et du nord-ouest. Les émissaires des vallons dirigés vers le sud sont tributaires de la Chiese, qui se jette au lac de Garde ; les autres envoient leurs eaux, directement ou indirectement, à l'Oglio dans le val Camonica.

A l'ouest du massif de l'Adamello, et séparée de lui par la route à voitures de l'Aprica (1181 m.), s'étend l'aile occidentale des Alpes lombardes : les *Alpes du Bergamasque*. Des vallons courts et abrupts en descendent au nord vers la Valtelline ; au sud, deux vallées considérables descendent de la crête et se rejoignent près de Bergame, chef-lieu du district : le val Brembana et

le val Seriana. A l'ouest s'ouvrent le val Sassina et le val Varrone, qui envoient leurs eaux directement au lac de Côme. Bien à l'est des deux vallées principales est le val di Scalve, un tributaire du val Camonica ou vallée de l'Oglio, qui forme plus bas le lac d'Iseo. La partie inférieure du val di Scalve est le coin le plus remarquable des Alpes bergamasques ; l'impressionnante gorge taillée dans le roc par le Dezzo est actuellement longée par une route carrossable, extrêmement pittoresque, qui a valu à ce défilé le nom de « Via Mala bergamasque ». Des deux vallées principales, le val Seriana est la plus sauvage et la plus alpestre ; mais le paysage dans le val Brembana est constamment varié et pittoresque.

Le col le plus facile entre Bergame et la Valtelline à travers ce massif est celui de San Marco (1985 m.), où l'on accède par un sentier muletier qui suit un vallon latéral du val Brembana. Un peu au-dessous du sommet du col sur le versant sud se trouve une très ancienne auberge qui avait jadis pour enseigne le lion ailé, par quoi le voyageur était avisé qu'il se trouvait sur territoire vénitien. Cette région fit effectivement partie de la Vénétie de 1428 à 1797 ; elle devint autrichienne en 1815, puis italienne en 1859. L'auberge et son enseigne sont mentionnées par un Anglais original qui voyageait au temps jadis (de 1577 à 1617 environ), Thomas Coryat, surnommé l'« Odcombian Legstretcher ». Ce personnage fit en 1608 un voyage à pied à travers l'Europe, traversant par deux fois les Alpes. C'est à cette occasion qu'il passa le San Marco pour se rendre de Bergame, territoire vénitien, en Valtelline, territoire rhétien, sans passer par le Milanais alors espagnol. Le plus haut sommet des Alpes bergamasques est le Pizzo di Coca (3052 m.), mais le Pizzo di Scais (3040 m.), le Monte Redorta (3037 m.), le Monte Gleno (2883 m.) et la Presolana (2511 m.) sont mieux connus des rares

touristes qui se sont adonnés à l'exploration des hautes régions de ce massif. Beaucoup plus connues encore sont les cimes, vantées comme de superbes belvédères, du Monte Legnone (2610 m.) et de la Grigna (2411 mètres), toutes deux à l'extrémité occidentale de la chaîne et à peu de distance de la rive orientale du lac de Côme.

Il y a quelques petits glaciers dans les Alpes bergamasques, tout au haut de leur versant nord, mais sous ce rapport le massif de la Brenta est plus riche. Le massif de l'Adamello l'emporte de beaucoup sur ses deux voisins, bien que le glacier de Nardis, qui descend de la Presanella dans la direction de Pinzolo, ne puisse rivaliser sous le rapport de la superficie avec le large glacier de Mandron, qui garnit le versant nord-est de l'Adamello. Notons encore, avant d'abandonner ce district, que sur toute son étendue le nom de « Vedretta » est appliqué aux glaciers, ce qui montre que nous nous trouvons dans la sphère d'influence des Grisons et des Alpes orientales.

18. ALPES TYROLIENNES CENTRALES. — Reconnaissons d'emblée que ce nom, comme celui d'« Alpes bernoises », est incorrect. Le groupe dont nous allons parler est tout entier en Autriche, comme les Alpes bernoises sont tout entières en Suisse. Mais les Alpes bernoises débordent les limites du canton de Berne, et de même nos « Alpes tyroliennes centrales » ne sont pas toutes sur territoire du Tyrol. Leur branche occidentale, formée des Alpes du Zillertal, est bien tyrolienne sur ses deux versants ; par contre tout le versant nord des Tauern se trouve inclus dans la province de Salzbourg, tandis que leur versant sud est tyrolien dans sa partie occidentale, mais déborde à son extrémité sud-orientale (où se trouve le Gross Glockner) sur territoire de la Carinthie. A strictement

parler, notre groupe n'est que partiellement tyrolien, comme les Alpes bernoises ne sont que partiellement bernoises. Mais dans le langage courant le nom de Tyrol est considéré, à tort, nous l'avouons, comme plus ou moins équivalent d'Alpes orientales, et en fait le plus gros morceau des Alpes orientales coïncide bien avec les limites du Tyrol. Or, ainsi que nous l'avons fait remarquer aux chapitres I et VII, la ligne de partage des eaux des Alpes suit l'arête principale de notre groupe (qui forme la suite du groupe 16) jusqu'à la Dreiherrenspitze (3505 m.) dans le district du Venediger. A ce point, elle prend la direction de l'Adriatique et forme la séparation entre les bassins du Pô et du Danube, tandis que l'arête principale de la chaîne poursuit dans la direction de l'est, mais ne sépare plus que les eaux de deux affluents du Danube. Bien des géographes préfèrent toutefois considérer les Tauern comme la véritable continuation des Alpes, sans se préoccuper de la ligne de partage des eaux, nonobstant que cette question ait joué jusqu'ici un rôle capital dans la délimitation de la chaîne. Si nous adoptons la théorie qui prend pour continuation des Alpes la prolongation de l'arête principale, il est tout naturel de parler d'Alpes tyroliennes centrales, car notre chaîne est incontestablement la plus haute et la plus remarquable des Alpes orientales et Tyrol est à peu près synonyme d'Alpes orientales. La limite de notre groupe au nord est formée par la vallée de l'Enns et par le Pinzgau ; au sud, cette limite sera le Pustertal et la vallée supérieure de la Drave.

La moitié occidentale du groupe comprend les *Alpes du Zillerthal* et s'étend à l'est du Brenner jusqu'à la Tauern de Krimml, qui la sépare du massif du Gross Venediger. Elle prend son nom, cela va sans dire, du Zillerthal, ainsi nommé d'après le chef-lieu de la vallée, Zell. Cette vallée, creusée dans le versant nord de la

chaîne, débouche sur la vallée de l'Inn non loin de Brixlegg et à environ 43 kilomètres au nord-est d'Innsbruck. Au point de vue physique, le Zillerthal est formé par la réunion d'un grand nombre de vallons qui sur la carte ont l'air d'être tirés à la règle, tous descendant de l'arête principale dans la direction du nord-ouest, mais augmentant de longueur à mesure que l'on avance vers l'est. Ces vallons sont escarpés et étroits, bien que l'angle des pentes montant à la ligne de faite ne soit pas plus accusé ici (l'opinion contraire est assez répandue) que dans le groupe de Stubai. Les glaciers qui en garnissent le haut sont par contre exceptionnellement crevassés. Les dons musicaux des gens du Zillerthal ont fait considérer cette vallée comme le cœur même du Tyrol, alors que si l'on serre la vérité historique, on s'aperçoit qu'une partie du Zillerthal a bien été abandonnée au Tyrol par la Bavière (dans l'ancienne acception du terme) en 1505, mais que le reste, après avoir fait partie longtemps des domaines du prince-archevêque de Salzbourg, n'a été incorporé au Tyrol qu'en 1815 seulement. Les plus hauts sommets des Alpes du Zillerthal se dressent sur la ligne de faite et montrent une curieuse tendance à s'abaisser graduellement de l'ouest à l'est : ce sont le Hochfeiler (3523 m.), le Mœsele (3486 m.), le Thurnerkamp (3422 m.) et le Gross Lœffler (3382 mètres). L'exploration des hautes régions de ce massif a commencé de bonne heure, car la « première » du Gross Lœffler remonte à 1843, et le Gross Mœrchner (3287 m.) fut conquis en 1846 par le vieux Thurwieser. En 1865, le Mœsele, que l'on avait toujours cru plus haut que le Hochfeiler, fut vaincu par une caravane anglaise. Cinq semaines plus tard, le Hochfeiler fut gravi à son tour par un alpiniste autrichien. En 1872, le Thurnerkamp devint la proie d'une autre caravane anglaise.

Au nord-ouest de l'arête principale des Alpes du

Zillerthal se trouve le *chaînon de Tux*, dont les points culminants sont l'Olperer (3480 m.), le Fuchsstein (3380 m.) et le Schrammacher (3416 m.). La première de ces pointes fut conquise par un Autrichien en 1867, la seconde par un Anglais en 1880, la troisième par Thurwieser en 1847.

Au sud-est du groupe principal du Zillerthal s'élève la chaîne semi-indépendante des *Rieserferner*, remarquable par la difficulté relativement considérable de ses sommets rocheux (le plus élevé est le Hochgall, 3440 mètres, qui se trouve sur la ligne de partage des eaux de la chaîne des Alpes), par la grande élévation moyenne de son arête principale et par le grand nombre de vallons déserts qui en descendent et facilitent l'accès à ses sommets et à ses glaciers.

Un fait singulier, qui n'a jusqu'ici pas reçu d'explication satisfaisante, c'est l'absence de toute route carrossable à travers notre chaîne, du Brenner à la Tauern de Radstadt, c'est-à-dire d'un bout à l'autre. Il n'en existe que sur les cols susnommés ; par contre un tunnel a été percé sous la Hohe Tauern il y a quelques années. On affirme même que tout au long de cette chaîne de 135 kilomètres, un seul col, la Tauern de Velb (2540 mètres), est praticable aux bêtes de somme. A noter que les nombreux cols dénommés « Tauern », comme la plupart des autres dans cette chaîne du reste, sont libres de neige en été.

Le *groupe des Tauern*, compris entre la Tauern de Krimml (2634 m.) et la Tauern de Radstadt (1738 m.), est partagé par la nature en trois massifs : celui du Gross Venediger est séparé de celui du Gross Glockner par la Tauern de Velb, tandis que ce dernier massif est coupé de la Hochalmspitze ou groupe d'Ankogel par le Hochthor ou Tauern de Heiligenblut (2573 m.).

Dans le *groupe du Venediger*, les principaux sommets sont le Venediger proprement dit (3660 m.), ainsi

nommé probablement parce qu'il était à la limite du comté de Goritz (hérité par les Habsbourg en 1500), lequel occupait un territoire des anciens Vénètes mais ne fut jamais sous la domination de Venise ; et la Dreiherrenspitze (3505 m.), qui doit son nom au fait qu'à son sommet se rencontraient jadis les frontières du Tyrol, de la principauté de Salzbourg et du comté de Goritz. L'une et l'autre cime sont à cheval sur la ligne de faite ; c'est à partir de la seconde que la ligne de partage des eaux des Alpes s'incurve vers le sud et s'écarte de l'arête principale du massif lui-même. Le massif du Venediger possède la plus grande étendue de neiges éternelles de tout le groupe des Tauern. Il possède en outre les cascades de Krimml, les plus belles des Alpes orientales. L'altitude moyenne de son arête dépasse celle de l'arête du Glockner. La Dreiherrenspitze ne fut conquise qu'en 1866. Nous avons raconté dans un précédent chapitre (chap. IX) la conquête du Gross Venediger en 1841, après une tentative infructueuse en 1828.

Les massifs du Venediger et du Glockner sont reliés par un chaînon que domine le Sonnblick (3087 m.) et qui s'élève entre la Tauern de Velb à l'ouest et la Tauern de Kals (2512 m.) à l'est. Ce Sonnblick doit être soigneusement distingué d'un autre Sonnblick, bien plus fameux, qui se trouve dans le troisième sous-groupe des Tauern.

Si le massif du Venediger peut faire état d'une plus grande superficie de neiges éternelles que n'importe quelle autre région des Tauern, le plus grand glacier de la chaîne (le glacier de Pasterze, un peu plus de 10 kilomètres) et son plus haut sommet, le Gross Glockner (3798 m.), se trouvent tous deux dans le *massif du Glockner*. Le Gross Glockner tire son nom de sa silhouette en forme de cloche. L'histoire de sa conquête en 1799-1800 est un des premiers chapitres de l'histoire de l'alpinisme, et à peu près le premier en ce qui

concerne les Alpes orientales. Son voisin, d'accès plus difficile, la Glocknerwand (3721 m.), n'a vu succomber la plus haute de ses sept dents rocheuses qu'en 1872 ; mais le troisième sommet du massif par rang de taille, le Gross Wiesbachhorn (3570 m.) fut gravi par des montagnards dès avant 1799. Contrairement à ce que nous avons constaté dans les massifs du Venediger et du Zillertal, les trois points culminants du massif du Glockner se dressent tous à quelque distance de l'arête principale (qui ne partage plus les eaux des Alpes, mais seulement celles de deux tributaires du Danube). Les deux plus élevés se trouvent au sud de l'arête, le troisième au nord. La quatrième sommité du district, le Johannisberg (3467 m.), est le point culminant de l'arête proprement dite. C'est de Heiligenblut que s'effectue en général l'ascension du Gross Glockner. Ce village est le plus élevé de Carinthie (1279 mètres) ; il tire son nom d'un flacon contenant du sang du Christ, rapporté de Constantinople par saint Brice et conservé aujourd'hui dans un très beau reliquaire à l'église du village, qui date du x^v^e siècle et possède en outre un élégant clocher et un maître-autel en bois sculpté du plus beau travail. Au sud du groupe du Glockner s'élève un massif montagneux peu étendu, mais doté toutefois de glaciers, qui porte le nom de son sommet le plus connu, mais non le plus élevé, le Hochschober (3250 m.). Le point culminant de ce petit massif est le Gross Rother Knopf (3296 m.).

Au delà du Hochthor ou Tauern de Heiligenblut, la chaîne s'abaisse jusqu'à la Tauern de Radstadt, se relevant en cours de route pour former deux ressauts neigeux assez importants. L'un a pour point culminant le Hochnarr, plus correctement orthographié Hocharn (3258 m.) ; l'autre, mieux connu, est le véritable Sonnblick (3106 m.), au sommet duquel un observatoire météorologique fut construit en 1886, le plus

élevé de toutes les Alpes. Au nord de ce massif s'étend la vallée de Rauris (province de Salzbourg), célèbre par ses mines d'or. La principale de celles-ci est au hameau de Kolm-Saigurn (1650 m.) et appartient à une compagnie anglaise. Ces mines ont fait donner le nom de Goldberg au glacier qui ferme le fond de la vallée. Ce qui reste des anciennes installations est encore accessible par des sentiers qui rendent service aux touristes. Le plus haut abri de mineurs est placé sur un rocher qui dépasse tout juste le niveau du glacier de Goldberg, à l'altitude de 2341 mètres. Les nombreux cols de glacier (tous faciles) qui traversent ce groupe ont été fréquentés de bonne heure, beaucoup de mineurs originaires de la Carinthie, au sud, ayant l'habitude, été comme hiver, de rentrer par là chez eux pour y passer le dimanche.

Le second ressaut montagneux à l'orient du massif du Glockner a pour principale vallée celle de Gastein, si connue depuis le ^{xv}^e siècle grâce à ses sources thermales. Elle se sépare, dans sa partie supérieure, en deux branches, aboutissant l'une à la Tauern de Mallnitz ou de Nassfeld (2414 m.), l'autre à la Tauern de Korn ou haute Tauern (2463 m.), sous laquelle un grand tunnel, long de huit kilomètres et demi, a été percé il y a quelques années. L'un et l'autre col conduisent dans la vallée de Moell, tributaire de la vallée de la Drave. Immédiatement à l'est de la haute Tauern se trouve le massif neigeux le plus oriental des Alpes, que dominant la Hochalmspitze (3355 m.) et l'Ankogel (3253 m.), dont un éperon dans la direction de l'est porte le Hafnereck (3061 m.), dernier pic neigeux des Alpes. L'Ankogel fut gravi pour la première fois vers 1762 déjà (la première ascension par un touriste fut celle de Thurwieser en 1822) ; le Hafnereck fut vaincu en 1825, mais la plus haute pointe de la Hochalmspitze ne fut atteinte qu'en 1859.

Un peu au nord-est du Hafnereck se trouve la Tauern de Radstadt (1738 m.), le col que nous avons fixé comme limite aux Alpes du côté de l'est, et où s'arrêtent par conséquent les Alpes orientales. A son sommet se trouve une chapelle et un cimetière où sont ensevelis les voyageurs qui perdent la vie dans ces parages sauvages, fait assez fréquent en hiver. La plus ancienne tombe est celle de Wolfgang Wiesenegger, mort en 1582 après avoir été vingt-cinq ans tenancier de l'auberge des Tauern, à vingt minutes au-dessous du col sur le versant sud. Sa famille continua à tenir l'auberge pendant deux cent trente ans, puis la vendit en 1818. On affirme qu'il existe une mention de cette hôtellerie datée de 1526, mais au fronton du bâtiment on peut voir à ce jour la date de 1562. Le col lui-même fut certainement connu des Romains et est mentionné sous la désignation « in alpe » dans la Table de Peutinger, qui est du iv^e siècle. Des pierres miliaries romaines ont été trouvées près du sommet.

19. LES DOLOMITES DU TYROL MÉRIDIONAL. — L'auteur de ces lignes ne fut pas peu surpris, il y a quelque temps, de recevoir une lettre par laquelle un honorable correspondant soutenait : 1^o que les Dolomites ne font pas partie de la chaîne des Alpes et 2^o qu'il n'existe du reste pas de Dolomites en dehors du voisinage de Cortina. Il est heureusement facile de réfuter l'une et l'autre assertion. On se demande en effet où il faudrait placer les Dolomites, si celles-ci ne font pas partie des Alpes ; ce n'est pourtant ni dans les Carpathes, ni dans l'Apennin, ni dans le Jura, ni dans les Pyrénées. Par contre nul ne conteste que ces montagnes se trouvent dans le Tyrol, que tout le monde a placé jusqu'ici dans les Alpes. En ce qui concerne le second point, j'avais cru m'apercevoir, lors d'un rapide voyage à travers ce district en 1876, qu'il existe des Dolomites en dehors du

voisinage immédiat de Cortina, et mes recherches subséquentes m'ont fortifié dans cette conviction. Il y a des Dolomites, en effet, non seulement autour de Cortina, mais dans la vallée de Gröden ou Gardena, dans le groupe du Rosengarten, près de Primiero et de San Martino di Castrozza, et même à l'orient de Cortina, dans la vallée de Sexten ou Sesto. Sans doute Cortina est la station de ce district la plus fréquentée par la grande masse des touristes, cette localité se trouvant sur la route qui, par le col d'Ampezzo (1544 m.), relie Venise à Innsbruck. Mais il y a d'autres centres d'excursions dans les Dolomites, mieux placés même au point de vue de l'alpinisme et je me suis laissé dire qu'une certaine catégorie de touristes ne partage pas du tout l'engouement général pour Cortina.

Pour en venir au fait, les Dolomites se composent d'une série de groupes semi-indépendants situés entre le Brenner à l'ouest et la route d'Innichen au Monte Croce (1638 m.) et à Bellune par la vallée de la Piave à l'est. Elles sont séparées des Alpes tyroliennes centrales par le Pusterthal. Cette région forme donc une sorte de quadrilatère allongé.

Le nom de « Dolomites » s'applique, comme l'on sait, à une formation géologique particulière, dans laquelle domine la « dolomie », mélange de carbonate de chaux et de carbonate de magnésie dans lequel le carbonate de chaux l'emporte sous le rapport de la quantité. La dolomie est donc un « calcaire magnésien ». Elle a pris son nom d'un savant géologue français qui visita cette partie des Alpes vers 1789, Déodat de Gratet, marquis de Dolomieu (1750-1801). Dolomieu est un village au nord-ouest de Grenoble en Dauphiné (voir section 3). Déodat de Gratet parle de cette formation rocheuse dans une lettre du 30 janvier 1791 ; mais le nom de « Dolomites » a paru pour la première fois, à ma connaissance, dans une brochure publiée en 1802, où est

raconté un voyage de Dolomieu en compagnie d'un ami danois dans la région du Saint-Gothard et du Simplon. Il y est noté qu'au fond du val Canaria, au nord-est d'Airolo, au pied sud du Gothard, « *la Dolomite* est à l'état très pur ». Le nom est employé à plusieurs reprises dans la même brochure, d'où l'on peut conclure qu'il n'était plus une nouveauté en 1802. Fait curieux, le remarquable Pizzo Columbé (2549 m.), une des plus caractéristiques parmi les Dolomites suisses, n'est pas très loin du val Canaria, puisqu'il s'élève au fond du vallon immédiatement voisin, sur la route d'Airolo au Lukmanier. Il est certain qu'il existe des Dolomites sur plusieurs points des Alpes en dehors de la partie du Tyrol méridional à l'orient de la vallée de l'Adige : en Dauphiné par exemple, au nord du village de Splügen, au sud de Bergün (voir section 13), sans oublier l'admirable massif de la Brenta au nord-ouest de Trente (voir section 17). Mais les Dolomites du Tyrol méridional occupent une beaucoup plus grande superficie et sont en général plus élevées que toutes les autres, en dépit du fait que le Piz d'Aela (3340 m.), dans le groupe de Bergün, n'est dépassé que de bien peu par le point culminant des Dolomites tyroliennes, la Marmolata (3360 m.). Mais les sommités voisines du Piz d'Aela, le Tinzenhorn (3179 m.) et le Piz Michel (3163 m.), sont moins hautes que beaucoup des Dolomites du Tyrol, lesquelles présentent en outre des particularités de forme qui les imposent à l'attention plus encore que leur altitude.

Sur la question de l'origine des formations dolomitiques, nous observerons une réserve prudente. Elle a été attribuée tantôt à des zoophytes de la famille des coraux, tantôt à des phénomènes éruptifs. Nous préférons ramener notre pensée sur les merveilleuses parois rocheuses zébrées de rouge, de jaune, d'autres couleurs encore et couronnées d'arêtes déchiquetées aux formes



LA PALA DI SAN MARTINO (DOLOMITES) VUE DE LA ROSETTA

fantastiques, qui sont la caractéristique de cette étrange région. Il est impossible d'exagérer la beauté bizarre des Dolomites. Pourtant ces montagnes n'ont que de très petits glaciers et les arides pierriers qui garnissent leur pied font soupirer après les verts pâturages de la Suisse et les clairs torrents alpestres. Les alpinistes, s'ils sont friands des belles grimpees que leur offrent les Dolomites, n'aiment pas beaucoup, par contre, la roche du même nom, car elle est cassante et se détache volontiers en écailles dans les moments critiques.

On peut distinguer dans les Dolomites du Tyrol six groupes distincts, qui réunis deux par deux forment ce qu'on peut appeler les Dolomites occidentales, centrales et orientales.

a) Le premier groupe entoure la *vallée de Græden* (qui rejoint la vallée d'Eisack, environ 22,5 kilomètres au nord-est de Botzen). Cette vallée est un des derniers refuges du dialecte ladin, et le ladin qu'on y parle se rapproche beaucoup de celui de l'Engadine. Elle est en outre fameuse comme centre de fabrication de jouets en bois taillé (arches de Noé, soldats, poupées), ainsi que de statues de saints également en bois sculpté. Son chef-lieu est Saint-Ulrich, aujourd'hui station d'été très courue. Au nord de cette vallée s'élève le massif de Geisler, dont le point culminant est le Sass Rigais (3027 m.). Ce sont cependant les sommets de sa partie sud-ouest qui attirent surtout les grimpeurs, en particulier le plus haut de ceux-ci, la Tour Fermeda (2867 m.), qui ne fut conquise qu'en 1887. Au sud de la vallée de Græden se trouve la masse rébarbative et lourde du Langkofel (3178 m.), flanquée au sud-ouest de la très difficile Grohmannspitze (3111 m.), ainsi nommée en l'honneur de l'alpiniste autrichien vainqueur du Langkofel en 1869, et de la plus difficile encore Fünffingerspitze (2997 m.), gravie pour la première fois en 1890 seulement et depuis ce jour très

à la mode, véritable Mecque des escaladeurs de Dolomites de la stricte observance. Les quatre routes qui y conduisent sont si courtes, bien que de difficulté transcendante, qu'on a pu les faire toutes le même jour et traverser ainsi deux fois la montagne en quelques heures.

b) Au sud-ouest du groupe précédent est la chaîne allongée, au profil fantastique, connue sous le nom de *Rosengarten*. Ses sommets de couleur pâle font grand effet vus de Botzen, qui se trouve au pied occidental de la chaîne. Pendant longtemps, rares furent les mortels assez audacieux pour se risquer dans ce domaine où la légende plaçait le château enchanté du roi Laurin et son jardin de roses, embastionné qu'il était de tant de tours, de donjons et de redoutes affectant les formes les plus extraordinaires. Les premiers qui s'y aventurèrent, des Anglais, furent assez heureux pour conquérir presque d'emblée les deux plus hauts sommets : le Kesselkogel (3001 m.) en 1872, et la Rosengartenspitze (2981 m.) en 1874. Encouragés par ces succès, les grimpeurs devinrent de plus en plus hardis, téméraires même, et les accidents commencèrent à se multiplier. Les rangées de fines aiguilles au nord de la plus basse de ces deux pointes tentaient surtout les amateurs d'escalades aériennes et devinrent bientôt le rendez-vous favori des spécialistes. La plus haute des six tours de Vajolet (2821 m) fut conquise en 1881, mais ses deux voisines, de peu inférieures en altitude, appelées du nom de leurs vainqueurs Tour de Winkler et Tour de Stabeler, ne succombèrent qu'en 1887 et 1892 respectivement. La plus redoutable, bien que la moins élevée, la Tour Delago, tint bon jusqu'en 1895. Son ascension est qualifiée par un guide spécial à l'usage des grimpeurs dans cette région de « très difficile et sur la limite du possible ». Encore plus au nord, et un peu moins hauts quoique tout aussi formidables,

se trouvent les trois Grasleiten. Celui du milieu, le plus élevé (2705 m.), a été gravi pour la première fois en 1885.

c) C'est avec un sentiment de soulagement que l'on se détourne de ces aiguilles effrayantes, dont la vue seule donne la chair de poule (ce sont vraiment de « belles horreurs »), pour passer au troisième de nos groupes (à l'est du Rosengarten), celui de la *Marmolata* (3360 m.). Cette sommité neigeuse, par une plaisante ironie, est à la fois la plus haute et une des plus accessibles des Dolomites ; aussi fut-elle conquise dès 1864, soit à une date quasi-préhistorique pour le district qui nous occupe. Son voisin le Vernel (3206 m.) est par contre une imposante cime rocheuse et soutient dignement la réputation dolomitique, bien qu'il ait été gravi en 1879 déjà. On y trouve des dalles polies faites exprès, dirait-on, pour les espadrilles à semelles de chanvre tressé, indispensables à tout véritable escaladeur de Dolomites.

d) Au sud du groupe de la Marmolata sont les « Pics de Primiero », formant le *groupe de Pala*, qui rappelle au lecteur anglais la mémoire de Leslie Stephen, un des premiers étrangers qui s'y soit attaqué, et le premier qui ait fait l'ascension, en 1869, de la Cima di Ball (2783 mètres) et de la Cima di Fradusta (2910 m.). A notre avis, ce groupe est, après celui du Rosengarten, celui qui répond le mieux à l'attente de qui connaît les Dolomites par ouï-dire, mais n'a jamais eu l'occasion de les voir. Que peut-on souhaiter de plus effrayant que le hérissément d'aiguilles de la Cima di Vezzana (3191 mètres) et du Cimone della Pala (3186 m.), se dressant au-dessus des sombres forêts de Paneveggio ? Quoi de plus stupéfiant que le spectacle des pics jumeaux du Sass Maor (2816 m.), tranchants comme des lames de couteau, ou celui de la Cima della Madonna (2751 m.), véritable défi lancé aux lois de la

pesanteur ? Une seule chose a de quoi surprendre davantage : c'est que ces sommets aient pu succomber aux assauts de l'homme. En comparaison, la Pala di San Martino (2996 m.) et la Cima di Canali (2846 mètres) paraissent lourdes et difformes, bien que la première fasse penser à un château fort et la seconde à une cathédrale gothique. L'auteur de ces lignes est fier de constater que la plupart de ces citadelles naturelles furent conquises par des grimpeurs anglais : le Cimone della Pala en 1870, la Vezzana en 1872, le Sass Maor en 1875, la Cima di Canali en 1879. La Madonna, qui n'est à tout prendre que le sommet inférieur du Sass Maor, fut vaincue par deux Autrichiens en 1886 ; deux autres Autrichiens avaient auparavant triomphé de la Pala di San Martino en 1878. Cette dernière cime avait jusque là repoussé de nombreux assauts ; elle était en outre assez difficile à trouver, vu le grand vague des cartes antérieures à 1880. Aujourd'hui, San Martino di Castrozza est le centre où se réunissent les amateurs des Dolomites de Primiero ; quant au bourg de Primiero, 700 mètres plus bas, il a son charme à lui, résidant dans le contraste entre une végétation de caractère méridional et l'arrière-plan aérien que lui forment les Dolomites. Rappelons encore la curieuse histoire de Primiero (chap. VII), tyrolien depuis 1373, soit dix ans seulement après que les Habsbourg furent entrés en possession du Tyrol proprement dit.

e) Si, marchant vers l'est, nous traversons la vallée de Cordevole (dont la partie inférieure, avec Caprile, devint vénitienne en 1404 et se trouve actuellement dans les limites de l'Italie, alors que la partie supérieure dépendait de l'évêché de Brixen et doit à ce fait d'être aujourd'hui autrichienne), nous rencontrons d'abord la merveilleuse paroi cannelée du Monte Civetta (3220 mètres). Celle-ci se reflète dans le miroir limpide et verdâtre du Lago d'Alleghe, au fond duquel on pré-

tend que s'aperçoivent encore les restes de trois villages détruits par le grand éboulement de 1772. Nous sommes enfin arrivés à la limite des *Dolomites de Cortina*, les seules du district au dire du correspondant dont nous parlions plus haut. Notre attention est retenue immédiatement par le Pelmo (3169 m.), au centre, et par la curieuse galerie couverte naturelle qui l'entoure comme une ceinture et constitue le chemin le plus facile pour gagner le sommet. Celui-ci fut atteint en 1857 par M. John Ball, qui eut ainsi l'honneur de vaincre la première de ces Dolomites tant redoutées. Un peu au nord du Pelmo s'élève la Croda da Lago, qui a ceci de particulier que son plus haut sommet (2716 m.) est d'accès facile, tandis que son sommet inférieur, plus bas de sept mètres seulement, est coté comme un des plus durs morceaux de toutes les Dolomites. Encore plus au nord, de l'autre côté du large col de Falzarego (2117 m.), s'étend la longue arête de la Tofana, coiffée de trois sommets de hauteur à peu près égale (celui du milieu, 3241 mètres, est le plus haut), et que seuls surpassent dans notre district la Marmolata et l'Antelao. Mais, en tant que Dolomite, la Tofana est décevante, sauf vue du vallon de Travenanze sur son versant ouest.

Faisons maintenant un bond par-dessus la vallée d'Ampezzo ou de Boite jusqu'au chaînon qui la borne du côté de l'est, et accordons en passant un souvenir à la curieuse histoire de Cortina (voir chap. VII), localité qui fut toujours tyrolienne depuis 1517, année où Maximilien l'arracha à Venise qui la possédait depuis 1420, de sorte que la frontière italienne (jadis vénitienne) passe aujourd'hui quelques kilomètres en aval de Cortina et en amont de San Vito, deux villages distants de onze kilomètres à peine.

Exactement au nord-ouest du sommet du col d'Ampezzo (1544 m.) se trouve la Hohe Gaisl ou Croda

Rossa (3148 m.), bien moins connue que les deux pointes jumelles situées au sud du même col, le Monte Cristallo (3199 m.) et le Piz Popena (3143 m.). Le premier est l'ascension la plus fréquemment effectuée de Cortina ; le second, d'aspect moins engageant, n'est en réalité guère plus difficile, mais est gravi bien moins souvent. Un autre saut, cette fois par-dessus la coupure des Tre Croci (1808 m.), nous dépose près des dernières grandes Dolomites de Cortina, un superbe trio en vérité : le Sorapiss (3229 m.), l'Antelao (3263 m.) — après la Marmolata les deux plus hauts sommets du groupe, rivalisant entre eux de sauvage grandeur — et le Marmarole (2961 m.), une longue arête en dents de scie. Ces trois sommets sont intéressants à un point de vue particulier : à leur pied sud-est se trouve la petite ville de Cadore, au point de jonction des routes du col d'Ampezzo et du Monte Croce, perchée au-dessus du confluent de la Piave et de la Boite. C'est là que naquit en 1477 un des plus grands maîtres de la palette de tous les temps, Tiziano Vecellio, plus connu sous le nom de Titien († 1576). Son nom de baptême est celui d'un évêque d'Oderzo, dans le patriarcat d'Aquilée (au nord de Venise et au nord-est de Treviso), qui vivait au VII^e siècle. Or on prétend que dans certains de ses tableaux, le Titien a reproduit la silhouette des montagnes qui entourent sa ville natale.

Telles sont les Dolomites de Cortina ou d'Ampezzo, les plus connues des Dolomites, sinon les seules, mais de l'avis de bons juges nullement les plus caractéristiques ou les plus belles de la région. Elles furent les premières conquises, parce qu'elles se trouvaient convenablement placées près d'une route internationale. M. Ball, nous l'avons dit, gravit le Pelmo en 1857 ; après lui vint un Autrichien intrépide, M. P. Grohmann, qui en 1863 vainquit l'Antelao et la Tofana, en 1864 le

Sorapiss et en 1865 le Monte Cristallo. En 1867, un Anglais s'adjugea le Monte Civetta ; un autre conquit en 1870 la Hohe Gaisl et le Piz Popena. En 1872, deux Anglais encore triomphèrent du sommet inférieur (oriental) du Marmarole. Il était réservé à des Autrichiens de conquérir les deux pointes de la Croda da Lago : la plus haute en 1878, la seconde en 1884. Ce furent des Autrichiens encore qui parvinrent pour la première fois, en 1890, au point culminant (cime occidentale) du Marmarole. Les Anglais comptent donc moins de succès et de moins brillants dans la région de Cortina que dans d'autres districts des Dolomites ; cependant Cortina est aujourd'hui surtout fréquenté par les touristes anglais.

f) Le sixième groupe des Dolomites s'élève au nord de la route transversale d'Auronzo à Schludersbach par le ravissant lac de Misurina et entre les routes du col d'Ampezzo et du Monte Croce. Il prend son nom de la *vallée de Sexten*, sur le versant nord du Monte Croce, la plupart de ses sommets se dressant à proximité de la tête de cette vallée. La plus célèbre montagne du groupe, les fameux Drei Zinnen (le point culminant est le pic central, la Grande Zinne, 3003 m.), si redoutés jadis, font cependant à cette règle une exception notable. L'escalade en est vraiment difficile, mais on chuchote que les guides de la région sont devenus très experts à hisser leurs clients comme des sacs de pommes de terre au haut de chacune des trois pointes, et cela dans le courant d'une seule et même journée. Le pic central fut gravi pour la première fois en 1869 ; le sommet occidental (2974 m.), beaucoup plus difficile, résista jusqu'en 1879 ; quant au sommet oriental, la Petite Zinne, l'« enfant terrible » du trio, il ne succomba aux assauts de l'homme qu'en 1881, et sa conquête marque une date dans les annales de l'alpinisme, car elle recula les limites du possible dans ce do-

maine. Les véritables Dolomites de Sexten, moins populaires que les trois Zinnen, ont pour sommets principaux la Dreischusterspitze (3162 m.), le Zwölferkofel (3091 m.) et l'Elferkofel (3115 m.), qui montent la garde autour du vallon très retiré de Fischlein, au-dessus du village de Sexten ou de Saint-Veit. Ces pointes ont été conquises dans l'ordre ci-dessus, en 1869, 1874 et 1878 respectivement et leur principal assaillant (qui fut également le vainqueur des Zinnen) s'appelait Michel Innerkofler, un vaillant mais téméraire guide de Sexten, qui périt dans un accident de montagne au Monte Cristallo en 1888, âgé de quarante ans à peine.

20 ALPES SUD-ORIENTALES. — La chute est grande de toute façon, des Dolomites à notre dernier groupe. Celui-ci englobe plusieurs massifs séparés, tous à l'est du Monte Croce (1638 m.) et au sud de la vallée de la Drave. Du côté de l'est, le groupe s'abaisse peu à peu et se confond finalement avec les ondulations qui précèdent la plaine hongroise. Pour rester fidèle aux principes directeurs posés au chapitre I et faire rentrer dans les Alpes tous les massifs à neiges éternelles, nous devons pousser notre frontière vers l'est jusqu'à Marburg par Villach et Klagenfurt, puis la ramener vers l'ouest jusqu'à Trieste par Cilli et Laibach. La vaste région ainsi délimitée est, au point de vue politique, divisée de façon en apparence tout à fait arbitraire. Le versant nord de sa partie occidentale (Alpes carniques) est autrichien, et compris dans la Carinthie. Le versant sud de ce même district, qui constitue le Frioul, est italien depuis 1866. Il fit partie de la Vénétie de 1420 à 1797, puis fut autrichien de 1797 à 1866. La frontière politique et la ligne de partage des eaux se confondent à partir du Monte Croce jusque près du col de Predil, au nord-est du Monte Canin dans les Alpes juliennes. Là,

elles se séparent pour ne plus se rejoindre : la frontière politique tire vers le sud et atteint l'Adriatique un peu à l'ouest d'Aquilée, tandis que la ligne de partage des eaux se prolonge vers l'est. Alpes juliennes et Karawanken sont donc tout entières autrichiennes, à l'exception des versants sud et ouest d'une étroite tranche à l'occident des premières, lesquels sont italiens depuis 1866. Dans les Alpes juliennes, le versant est du Monte Canin et les versants sud et ouest du Terglou et du Manhart sont dans le comté de Goritz, tandis que les versants nord et est de ces deux derniers sommets sont en Carniole. Les Karawanken forment l'arête qui sépare la Carniole de la Carinthie, à l'exception du versant est du Grintouc, qui est en Styrie. Au point de vue des langues, notre groupe présente également une grande diversité. Les portions sur territoire de l'Autriche sont habitées par une population parlant dans sa très grande majorité des dialectes slaves, et les infortunés voyageurs qui s'y aventurent y sont exposés à de sérieuses difficultés s'ils ne connaissent pas la langue du pays, car les habitants sont fort mal disposés pour quiconque parle allemand. Dans la partie italienne, ou Frioul, on parle un dialecte qui n'est autre qu'un ladin corrompu, assez semblable à celui en usage dans la vallée de Gröden et dans l'Engadine ; mais ce district renferme en outre un certain nombre de villages de langue allemande, ainsi Sappada, Sauris et Timau (voir chap. VI.).

On voit que dans notre groupe les questions historiques et linguistiques l'emportent en intérêt sur le côté pittoresque. Ce dernier, d'après les rares touristes non autrichiens qui ont exploré cette contrée, n'est pourtant pas entièrement inexistant, mais il n'a que dans une faible mesure le caractère alpestre.

Nous allons maintenant brièvement indiquer les limites des trois sous-groupes que l'on réunit généra-

ment sous la désignation un peu vague d'Alpes sud-orientales, ainsi que les relations de ces sous-groupes entre eux.

A. Les *Alpes carniques* sont bornées à l'ouest par le Monte Croce, col qui relie Innichen à Bellune ; à l'est, leur limite est exactement formée par la ligne de chemin de fer qui franchit la Pontebba ou col de Saifnitz (797 m.) et conduit de Villach à Trieste au sud-est ou Venise au sud-ouest par Tarvis, la vallée de Fella ou de Ferro, celle du Tagliamento et Udine. Les destinées historiques de la Pontebba, comme celles du Monte Croce ou col de Plöcken (1360 m.), qui conduit de Lienz à Udine par Tolmezzo — ne pas confondre ce dernier avec le Monte Croce plus élevé qui forme la limite entre les Dolomites et les Alpes sud-orientales — ont été retracées au chapitre VIII.

Cette chaîne, nous l'avons dit plus haut, forme frontière à la fois physique et politique. Sur la ligne de faite s'élèvent deux sommets jumeaux : le Monte Coglians (2782 m.) et la Kellerwand (2775 m.). On a été longtemps avant de savoir laquelle de ces deux pointes était la plus haute. La première a été conquise en 1865 ; le sommet inférieur ou sommet ouest de la seconde fut gravi en 1868 ; le sommet supérieur ou sommet est en 1878 seulement. Le Monte Peralba ou Hochweissstein (2691 m.), le troisième de la chaîne par rang de taille, s'élève un peu au sud de la ligne de faite et se trouve par conséquent tout entier sur territoire italien. C'est un des géomètres chargés par le gouvernement autrichien de lever la carte de ce district qui fit la première ascension de cette cime en 1854.

B Les *Alpes juliennes* sont la prolongation naturelle des Alpes carniques, bien qu'elles s'incurvent vers le sud-est et abandonnent la direction ouest-est suivie par ces dernières. Elles partent de la Pontebba à l'ouest et sont limitées au nord par la vallée supérieure de la Save jusqu'à Laibach, laquelle les sépare des Karawanken. On y trouve un autre col historique fameux, le Predil (voir chap. VIII) ; mais ce passage fut toujours un peu éclipsé par la Pontebba voisine. Près du Predil, et un peu au nord-est du Monte Canin (2583 m.), qui se dresse sur la ligne de faite, la ligne de partage des eaux se sépare de la frontière politique (ici très conventionnelle). Elle porte ensuite le Manharz (2678 m.), puis enfin le Terglou ou Triglav (2865 mètres, point culminant des Alpes sud-orientales, gravi pour la première fois en 1778). Passablement au sud-est du Terglou se trouve le tunnel de Wochein de construction récente (6,4 kilomètres), lequel combiné avec les tunnels du col de Pyhrn, de la haute Tauern et des Karawanken, a ouvert une route nouvelle et directe entre Vienne et Trieste. Au sud du chemin de fer de Tarvis à la Pontebba, par conséquent entre les routes de la Pontebba et du Predil, s'élève le massif semi-italien qui a pour point culminant le Jôf del Montasio ou Montasch (2755 mètres), gravi pour la première fois en 1877. A l'extrême limite sud-orientale des Alpes juliennes passe l'antique route de Laibach à Goritz et à Trieste à travers le grand plateau calcaire boisé appelé Forêt de Birnbaum, route dont l'altitude maxima est 883 mètres. Cette route ne mérite pas d'être considérée comme un véritable col, au sens donné par nous à ce terme.

C. Les *Karawanken* s'élèvent entre la vallée supérieure de la Save et la partie de la vallée de la Drave comprise entre Villach et Marburg. Le principal col qui

les traverse, le col de Loibl (1370 m.), n'a pas eu une importance historique comparable à celle des autres cols mentionnés jusqu'ici. Le tunnel des Karawanken (environ huit kilomètres) se trouve un peu à l'ouest du col de Loibl. Les sommets de cette chaîne sont peu élevés. Comme ils sont d'autre part d'accès facile, ils n'ont pour ainsi dire pas d'histoire. Les principaux sont le Grintouc (2569 m.), le Stou (2239 m.) et la Velka Kappa (1542 m.).

APPENDICE I

LISTE DES PRINCIPAUX SOMMETS ET COLS DES ALPES

N.-B. — Dans chacun des vingt groupes entre lesquels nous avons partagé la chaîne des Alpes, les sommets et les cols sont donnés sur deux colonnes et par rang de taille, avec en regard l'altitude au-dessus de la mer en mètres. Ces chiffres ont été empruntés aux sources les plus sérieuses, cartes ou dictionnaires. Une croix † devant le nom indique la présence d'une ligne de chemin de fer. Les cols marqués d'un astérisque * sont pourvus d'une route carrossable.

A. ALPES OCCIDENTALES

(du col de Tende au Simplon).

1. Alpes Maritimes

(du col de Tende au col de l'Argentière).

<i>Sommets</i>		<i>Cols</i>	
Punta dell'Argentera . . .	3290	Passo del Pagarin	2815
Monte Stella	3260	Bassa di Druos	2630
Cima dei Gelas	3135	Col della Ciriegia	2551
Cima di Nasta	3108	Col des Granges Communes	2512
Monte Matto	3087	Col delle Finestre	2471
Cima della Maledia . . .	3058	* Col de la Cayolle	2352
Mont-Pelat	3053	* Col d'Allos ou de Valgelaye	2250
Mont-Clapier	3046	* Col de l'Argentière	1995
Mont-Tinibras	3032	* † Col de Tende	1873
Mont-Enchastraye	2955		
Monte Bego	2873		
Mont-Monnier	2818		
Rocca del Abisso	2755		
Aiguille de Pélenis	2685		

2. Alpes Cottiennes

(du col de l'Argentière au Mont-Cenis et à l'est du col du Galibier).

<i>Sommets</i>		<i>Cols</i>	
Mont-Viso	3843	Col Sommeiller	2962
Aiguille de Scolette . . .	3505	Col de la Traversette . . .	2950
Aiguille de Chambeyron . .	3400	Col d'Ambin	2854

<i>Sommets</i>		<i>Cols</i>	
Grand Rubren	3396	Col d'Etache	2787
Brec de Chambeyron	3388	Col de l'Agnel	2744
Rognosa d'Etache	3385	Col Girardin	2699
Dents d'Ambin	3382	Col de Longet	2672
Roche d'Ambin	3377	* Col du Galibier	2658
Point de la Font Sancte	3370	Col de Maurin	2654
Visolotto	3353	Col de la Roue	2566
Rochebrune	3324	† Col de Fréjus	2528
Punta Sommeiller	3321	Col de Clapier	2491
Monte Ciusalet	3313	* Col d'Isouard	2388
Bric Froid	3310	Col de la Croix	2309
Grand Glayza	3286	* Col de Vars	2115
Rognosa di Sestrières	3279	* Mont-Cenis	2101
Pointe des Henvières	3273	* Col de Sestrières	2021
Punta Gastaldi	3269	* Col de l'Argentière	1995
Panestrel	3253	* Mont-Genèvre	1854
Roche du Grand Galibier	3242	Col des Echelles de Planpi-	
Aiguille de Jean Rostan	3236	net	1760
Péon Roc	3231		
Rocca Bernauda	3229		
Pic du Pelvat	3218		
Pointe Haute de Mary	3212		
Pic du Thabor	3205		
Roche Taillante	3200		
Mont-Thabor	3182		
Pointe des Cerces	3180		
Tête des Toillies	3179		
Mont-Chaberton	3135		
Tête de Moyse (Oronaye)	3110		
Pelvo d'Elva	3064		
Mont-Albergian	3040		
Bric Bouchet	3003		
Aiguille Noire (Rochilles)	2892		
Punta Courmour	2868		

3. Alpes du Dauphiné

(à l'ouest du col du Galibier et des vallées de Guisane et de la Durance);

<i>Sommets</i>		<i>Cols</i>	
Pointe des Ecrins	4103	Col de la Lauze	3543
Meije, haute cime	3987	Col de la Casse Déserte	3510
Meije, pic central	3970	Col des Ecrins	3415
Ailefroide	3959	Col de la Pilatte	3370
Mont-Pelvoux, haute cime	3954	Col du Sélé	3302
Mont-Pelvoux, Pyramide	3938	Brèche de la Meije	3300
Pic Sans Nom	3915	Col de la Temple	3283
Meije, pointe orientale	3911	Col de la Coste Rouge	3152
Pic Gaspard	3880	Col des Aiguilles d'Arves	3150
Pavé	3831	Col du Says	3136
Grande Sagne	3779	Col du Clot des Cavales	3128
Pic Coolidge	3756	Col Lombard	3100
Râteau	3754	Col du Sellar	3067

<i>Sommets</i>		<i>Cols</i>	
Grande Ruine	3754	Col de la Muande	3059
Roche Faurio	3716	Col du Goléon	2880
Pic Bourcet	3697	* Col du Parpaillon	2802
Fifre	3680	* Col du Galibier	2658
Pic de la Grave	3673	Col de la Muzelle	2500
Montagne des Agneaux	3660	Col de l'Eychauda	2429
Les Bans	3651	Col des Prés Nouveaux	2293
Sommet des Rouies	3634	Col des Sept Laux	2184
Aiguille du Plat	3602	* Col du Lautaret	2075
Pic d'Olan	3578	* Col du Glandon	1951
Cime du Clot-Châtel	3575	* Col d'Ornon	1360
Plaret	3570	* † Col de la Croix-Haute	1167
Pointe du Vallon des Etages	3564		
Tête de l'Étret	3563		
Pic Bonvoisin	3560		
Aiguille d'Arves	3514		
Pic des Aupillons	3506		
Grandes Rousses	3473		
Roche de la Muzelle	3459		
Sirac	3438		
Pic du Says	3409		
Pointe des Arcas	3406		
Aiguille des Arias	3401		
Aiguille du Soreiller	3387		
Pic des Prés les Fonds	3363		
Tête de Lauranoure	3341		
Mont-Savoyat	3340		
Pic de Verdonne	3324		
Roche du Grand Galibier	3242		
Cime du Grand Sauvage	3229		
Pic du Clapier du Peyron	3172		
Vieux Chaillol	3163		
Tête de Vautisse	3162		
Pic des Souffles	3099		
Belledonne	2981		
Taillefer	2861		
Obiou	2793		
Grand Veymont	2346		
Mont-Aiguille	2097		
Grand Som	2033		

4. Alpes Graies

(du Mont-Cenis au col de la Seigne).

La ligne de faite forme les Graies centrales, qui sont flanquées à l'est et à l'ouest de deux grands massifs reliés à la ligne de faite par deux isthmes. Les lettres C, O, E, entre parenthèses, signifient Graies centrales, Graies occidentales, Graies orientales.

<i>Sommets</i>		<i>Cols</i>	
Grand Paradis (E)	4061	Col de la Grande Rousse (C)	3500
Grivola (E)	3969	Col de Gébroulaz (O)	3470
Petit Paradis (E)	3938	Col de Monei (E)	3428

Sommets

Cresta Gastaldi (E)	3862
Grande Casse (O)	3861
Becca di Montandeyné (E)	3850
Punta Bianca (Grivola) (E)	3801
Mont-Pourri (O)	3788
Mont-Herbetet (E)	3778
Pointe de Charbonnel (C)	3760
Aiguille de la Grande Sassiè- re (C)	3756
Dent Parrachée (O)	3712
Punta Budden (E)	3704
Tour du Grand St-Pierre (E)	3692
Punta Nera (Grivola) (E)	3692
Ciamarella (C)	3676
Cima di Charforon (E)	3665
Grande Motte (O)	3663
Albaron (C)	3662
Punta Rossa (Grivola) (E)	3652
Roccia Viva (E)	3650
Tête de la Tribulation (E)	3642
Levanna, pic central (C)	3640
Bessanese (C)	3632
Pointe des Pattes des Cha- mois (C)	3632
Punta di Gay (E)	3623
Dôme de l'Arpont (O)	3619
Pointe de Ronce (C)	3618
Mont-Thuria (O)	3615
Dôme de la Sache (O)	3611
Tresenta (E)	3609
Bec de l'Invergnan (C)	3608
Levanna, pointe ouest (C)	3607
Tsanteleina (C)	3606
Dôme de Chasseforêt (O)	3597
Croce Rossa (C)	3567
Aiguille de Péclet (O)	3566
Levanna, pointe est (C)	3564
Mont-Emilius (E)	3559
Becca di Monciair (E)	3544
Tête de Valnontey (E)	3543
Pic du Ribon (C)	3543
Punta d'Arnas (C)	3540
Aiguille de Polset (O)	3538
Rochemelon (C)	3537
Grivoletta (E)	3526
Tersiva (E)	3513
Grand Sertz (E)	3510
Pointe du Châtelard (O)	3503
Pointe de Garin (E)	3489
Ondezana (E)	3488
Grand Nomenon (E)	3488
Rutor (C)	3486
Grande Aiguille Rousse (C)	3482

Cols

Col du Grand Paradis (E)	3349
Col de Teleccio (E)	3326
Col de Grandcroux (E)	3305
Col de Lauzon (E)	3301
Col de l'Herbetet (E)	3257
Col du Collierin (C)	3202
Col de Bassac (C)	3153
Col du Carro (C)	3140
Col de la Goletta (C)	3120
Col de Rhêmes (C)	3101
Col de Sea (C)	3083
Col de l'Autaret (C)	3070
Col de Girard (C)	3044
Col d'Arnas (C)	3014
Col de la Galise (C)	2998
Col della Nouva (E)	2933
Fenêtre de Champorcher (E)	2838
Col de Vaudet (C)	2836
Col de Bardoney (E)	2833
Col de Chavière (O)	2806
Col de la Leisse (O)	2780
Col du Mont-Iseran (C O)	2769
Col du Palet (O)	2658
Col du Mont	2646
Col de la Croix de Nivolet (C E)	2641
Col de la Vanoise (O)	2527
Col de la Seigne (C)	2512
* Petit-St-Bernard (C)	2188
* Mont-Cenis (C)	2101

*Sommets**Cols*

Cime de Quart Dessus (C) . . .	3474
Granta Parey (C)	3473
Roc du Mulinet (Martello)	
" (C)	3469
Punta del Broglio (E) . . .	3455
Pointe de la Sana (O) . . .	3450
Doravidi Sud (C)	3449
Becca di Noaschetta (E) . .	3447
Punta Francesetti (C) . . .	3441
Levannetta (C)	3438
Pointe de l'Echelle (O) . . .	3432
Rocher de Pierre Pointue (C)	3430
Dôme de Polset (O)	3430
Sommet de Bellecôte (O) . .	3421
Becca di Suessa (C)	3418
Punta del Tuf (E)	3416
Punta Foura (E)	3410
Becca du Lac (C)	3409
Pointe des Sengies (E) . . .	3408
Monte Nero (E)	3391
Pointe de la Glière (O) . . .	3386
Pointe Bonneval (C)	3385
Punta della Gura (C)	3383
Cima Monfret (C)	3373
Pointe Rénod (O)	3372
Pointe de Piatou (C)	3361
Becs de la Tribulation (E) .	3360
Pointe de la Galise (C) . . .	3345
Pointe de la Traversière (C)	3341
Monveso di Forzo (E)	3319
Punta Lavina (E)	3317
Punta Crevasse (E)	3307
Punta di Forzo (E)	3302
Pointe de la Goletta (C) . .	3291
Cime d'Oin (C)	3277
Tour d'Arpisson (E)	3261
Mont Favre (C)	3259
Grande Arolla (E)	3251
Signal du Mont-Iseran (C) .	3241
Becca di Nona (E)	3142
Pointe de Léchaud (C) . . .	3127
Torre d'Ovarda (C)	3075
Uja di Mondrone (C)	2964
Crammont (C)	2737
Mont-Jovet (O)	2563
Monte Civrari (C)	2302

5. Chaîne du Mont-Blanc

(du col de la Seigne au col Ferret).

<i>Sommets</i>	<i>Cols</i>
Mont-Blanc 4810	Col de la Brenva 4332
Mont-Blanc de Courmayeur 4753	Col Emile Rey 4007
Picco Luigi Amedeo 4472	Col de Triolet 3691
Mont-Maudit 4471	Col de la Tour Ronde 3645
Dôme du Goûter 4303	Col du Mont-Dolent 3543
Mont-Blanc du Tacul 4249	Col d'Argentière 3516
Grandes Jorasses 4205	Col de Talèfre 3484
Aiguille Verte 4127	Col des Hirondelles 3465
Aiguille Blanche de Péteret 4109	Col de Leschaux 3438
Aiguille de Bionassay 4066	Col de Miage 3376
Mont-Brouillard 4053	Col du Géant 3371
Les Droites 4030	Col du Chardonnet 3325
Aiguille du Géant 4014	Col du Tour 3280
Dôme de Rochefort 4012	Penêtre de Saleinaz 3264
Aiguille de Rochefort 4003	Col du Mont-Tondu 2895
Mont-Mallet 3988	Col Ferret 2533
Calotte de Rochefort 3972	Col de la Seigne 2512
Aiguille de Trélatête 3911	Col de Susanfe 2500
Aiguille d'Argentière 3907	Col du Bonhomme 2483
Aiguille de Triolet 3876	Col du Sagerou 2413
Les Courtes 3855	Col d'Anterne 2263
Aiguille du Goûter 3843	Col de Balme 2201
Aiguille du Midi 3843	Col de Coux 1924
Tour Noir 3836	Col de Voza 1675
Aiguille des Glaciers 3834	Col de la Golèze 1671
Mont-Dolent 3823	* Col de la Forclaz 1520
Aiguille du Chardonnet 3822	* † Col des Montets 1445
Tour Ronde 3792	* Pas de Morgins 1375
Aiguille Noire de Péteret 3780	
Aiguille de Leschaux 3770	
Aiguille du Dru (Grand Dru) 3755	
Aiguille de Talèfre 3739	
Aiguille du Dru (Petit Dru) 3732	
Aiguille de la Neuvaz 3731	
Aiguille de l'Allée Blanche 3705	
Aiguilles Rouges du Dolent 3691	
Dôme de Miage 3688	
Aiguille du Plan 3673	
Petites Jorasses 3658	
Aiguille d'Entrèves 3614	
Grande Fourche 3610	
Aiguille de l'Eboulement 3609	
Dames Anglaises 3604	
Aiguille du Tour 3540	
Aiguille de Toule 3533	
Aiguille de Blaitière 3520	
Aiguille de la Varappe (Aiguilles Dorées) 3520	
Grand Darrei 3515	

<i>Sommets</i>	
Petit Darrei	3508
Grande Luis	3504
Les Périades	3491
Aiguille du Grépon	3489
Aiguilles Forbes	3480
Aiguille des Grands Charmoz	3442
Aiguille du Tacul	3438
Dent du Requin	3419
Aiguille du Moine	3413
Pointe d'Orny	3274
Dent du Midi	3260
Tour Sallières	3227
Mont-Tondu	3196
Dent du Midi (Cime de l'Est)	3180
Buet	3109
Pointe de Tanneverge	2982
Pointe Percée du Reposoir	2752
Pointe du Colloney	2692
Catogne	2599
Mont-Joly	2527
Brévent	2525
Point de Salles	2494
Aiguille de Varens	2488
Môle	1869
Les Voirons	1486
Salève	1380

Cols

6. Alpes Pennines centrales

(du col Ferret au St-Théodule).

<i>Sommets</i>	
Weisshorn	4512
Cervin (Matterhorn)	4505
Dent Blanche	4364
Grand Combin	4317
Pointe de Graffeneire (Combin)	4300
Rothhorn de Zinal	4223
Dent D'Hérens	4180
Bieshorn	4161
Combin de Valsorey	4145
Combin de Zessetta	4120
Ober Gabelhorn	4073
Schallhorn	3978
Grand Cornier	3969
Ober Mominghorn	3968
Wellenkuppe	3910
Ruinette	3879
Pointe du Mountet	3878
Pointe des Grandes Murailles	3877
Mont-Blanc de Seilon	3871

Cols

Col de Moming	3793
Tiefenmattenjoch	3593
Col du Lion	3577
Col de Valpelline	3562
Biesjoch	3549
Triftjoch	3540
Col du Sonadon	3489
Col d'Hérens	3480
Col Durand	3474
Col de Tournanche	3468
Col des Maisons Blanches	3426
Brunneggjoch	3383
Furggjoch	3357
Col du Mont-Rouge	3341
Col du St-Théodule	3322
Col de Bertol	3270
Col de Tracuit	3252
Col de Seillon	3250
Col d'Oren	3242
Col de Valcournera	3147
Col de Collon	3130

<i>Sommets</i>	<i>Cols</i>
Dent des Bouquetins	Col de Valsorey 3113
Brunnegghorn	Col de Torrent 2924
Tête de Valpelline	Augstbordpass 2893
Pointe de Zinal	Col de Crête Sèche 2888
Pigne d'Arolla	Pas de Chèvres 2851
Mont-Vélan	Col de Sorebois 2825
Tête Blanche	Col de Vessona 2794
Evêque	Col de Fenêtre 2786
Trifhorn	Z'Meidenpass 2772
Tête du Lion	Col Serena 2538
Combin de Corbassière	Col Ferret 2533
Mont-Pleureur	* Grand Saint-Bernard 2472
Aiguille des Maisons-Blanches	
Tête de Millon	
Dent Perroc	
Pointe des Genevois	
Gross Hohwäenghorn	
Le Besso	
Aiguille de la Za	
Pointe de Bricolla	
Aiguilles Rouges d'Arolla	
Mont-Collon	
Mont-Brulé	
Dents des Rosses	
Diablons	
Amianthe (Mont-Sonadon)	
Stockhorn (col d'Hérens)	
Pointe de Mourti	
Moine	
Ritord	
Dents de Bertol	
Bec d'Epicoun	
Mont-Gelé	
Bec de Lusenev	
Aiguille Verte de Valsorey	
Château des Dames	
Bouquetin	
Theodulhorn	
Becca d'Arbiera	
Mettelhorn	
Pointe d'Otemma	
Punta del Dragone	
Punta di Fontanella	
Pointe de Rosa Blanche	
Mont-Avril	
Mont-Fort	
Grande Rochère	
Sasseneire	
Grand Golliaz	
Cima di Lâvournea	
Schwarzhorn (Augstbord)	
Bella Tola	

7. Alpes Pennines orientales

(du St-Théodule au Simplon).

<i>Sommets</i>	<i>Cols</i>
Mont-Rose (Pointe Dufour) 4638	Silbersattel 4490
Mont-Rose (Grenzgipfel) . . 4631	Col Gnifetti 4480
Mont-Rose (Nordendspitze) 4612	Zumsteinsattel 4450
Mont-Rose (Zumsteinspitze) 4573	Sesiajoch 4424
Mont-Rose (Pointe Gnifetti ou Signalkuppe) . . . 4561	Domjoch 4286
Dôme des Mischabel . . . 4554	Lysjoch 4277
Lyskamm 4538	Col Vincent 4161
Taeschhorn 4498	Mischabeljoch 3856
Mont-Rose (Parrotspitze) . 4463	Col de Fee. 3812
Mont-Rose (Ludwigshöhe) 4346	Col d'Alphubel 3802
Nadelhorn 4334	Col d'Adler 3798
Südlenspitze 4300	Col d'Allalin 3750
Stecknadelhorn 4235	Schwarzthor 3741
Hohberghorn 4226	Schwarzberg Weissthor . . 3612
Mont-Rose (Schwarzhorn) . 4231	Col de Ried 3596
Castor (Jumeaux) . . . 4230	Neu Weissthor 3580
Mont-Rose (Pyramide-Vin- cent) 4211	Colle delle Loccie 3353
Alphubel 4207	Col du St-Théodule 3322
Rimpfischhorn 4203	Col de Zwischbergen . . . 3272
Strahlhorn 4191	Cimes Blanches 2980
Breithorn de Zermatt . . . 4171	Col d'Olen 2871
Mont-Rose (Balmenhorn) . 4115	Monte Moro 2862
Pollux (Jumeaux) 4094	Col d'Antrona 2844
Mont-Rose (Punta Giordani) 4055	Col de Turlo 2736
Dürrenhorn 4035	Bettafurka 2676
Allalinhorn 4034	Col de Valdobbia 2479
Weissmies 4031	Col de Mond 2323
Laquinhorn 4005	Col d'Egua. 2236
Rossbodenhorn 4001	* † Simplon 2008
Jägerhorn 3975	Col de Baranca 1820
Ulrichshorn 3929	
Petit Cervin 3886	
Cima di Jazzi 3818	
Balfrin 3802	
Portjengrat 3660	
Stockhorn (Gornergrat) . . 3534	
Monte delle Loccie 3498	
Sonnighorn 3492	
Grand Tournalin 3379	
Corno Bianco 3320	
Grauhaupt 3315	
Hohthaeligrat 3289	
Mattwaldhorn 3253	
Pizzo Bianco 3216	
Latelhorn 3208	
Rothhorn de Gressoney . . 3141	
Gornergrat 3136	

	<i>Sommets</i>	<i>Cols</i>
Mont-Néri	3070	
Tagliaferro	2964	
Riffelhorn	2931	
Monte Bo	2556	

B. ALPES CENTRALES

(du Simplon à la Reschen Scheideck et au Stelvio).

8. Alpes Bernoises

(du Léman au lac des Quatre-Cantons, au nord de la vallée du Rhône et de la Furka et à l'ouest de la vallée de la Reuss).

<i>Sommets</i>	<i>Cols</i>
Finsteraarhorn	4275
Aletschhorn	4182
Jungfrau	4166
Möench	4105
Grand Schreckhorn	4080
Grand Fiescherhorn	4049
Grand Grünhorn	4047
Grand Lauteraarhorn	4043
Gletscherhorn	3982
Eiger	3975
Ebnefluh	3964
Agassizhorn	3956
Bietschhorn	3953
Trugberg (haute cime)	3933
Ochsenhorn	3927
Grand Wannehorn	3905
Mittaghorn	3895
Kamm	3870
Grüneckhorn	3869
Schönbühlhorn	3864
Dreieckhorn	3822
Grand Nesthorn	3820
Kastensteinhörner	3810
Schienhorn	3807
Breithorn (Lauterbrunnen)	3779
Grosshorn	3765
Grand Nässlihorn	3749
Distelhorn	3748
Geisshorn	3746
Sattelhorn	3745
Petit Lauteraarhorn	3742
Kranzberg	3719
Petit Wannehorn	3717
Balmhorn	3711
Mittelhorn (Wetterhorn)	3708
Silberhorn	3705
Lauithor	3700
Möenchjoch	3560
Jungfrauoch	3470
Col de Strahlegg	3351
Grünhornlücke	3305
Oberaarjoch	3233
Col de Gauli	3206
Petersgrat	3205
Löetschenlücke	3204
Lauteraarsattel	3156
Triftlimmi	3150
Col de Beich	3136
Sustenlimmi	3103
Col de Tschingel	2824
Hohthürli	2707
Col de Löetschen	2695
Sefinenfurgge	2614
Wendenjoch	2644
Col de Furtwang	2686
* † Furka	2436
Rawil	2415
Gemmi	2329
Col de Surenen	2305
* Col de Susten	2262
Sanetsch	2234
Jochpass	2215
* Grimsel	2172
† Petite Scheidegg	2066
Pas de Cheville	2049
Grande Scheidegg	1961
† Col de Jaman	1516
* † Brünig	1011

<i>Sommets</i>	
Jungfrau du Hasli (Wetterhorn)	3703
Rothstock (Fusshoerner)	3701
Rosenhorn (Wetterhorn)	3691
Petit Næssihorn	3686
Blümlisalphorn	3669
Breitlauihorn	3663
Weisse Frau	3661
Trugberg (pic central)	3660
Berglistock	3657
Grand Doldenhorn	3647
Oberaarhorn	3642
Studerhorn	3637
Altels	3636
Dammastock	3633
Morgenhorn	3629
Fusshorn	3628
Hugihorn	3622
Ankenbælli	3605
Lonzahorn	3598
Galenstock	3597
Tschingelhorn	3581
Unterbachhorn	3576
Gruenerhorn	3540
Galmi	3524
Trugberg (sommets inférieur)	3513
Tiefenstock	3513
Sustenhorn	3512
Petit Schreckhorn	3497
Scheuchzerhorn	3471
Grand Rinderhorn	3457
Wasenhorn	3457
Gspaltenhorn	3437
Gwächtenhorn	3428
Fleckistock	3418
Scheidegg Wetterhorn	3414
Thieralplistock	3406
Hühnerstock	3348
Petit Bietschhorn	3348
Ewigschneehorn	3331
Hinter Sustenhorn	3320
Olmenhorn	3318
Stücklistock	3309
Gletschhorn	3307
Hangendgletscherhorn	3294
Rizlihorn	3282
Bächlistock	3270
Wildstrubel	3253
Wildhorn	3252
Diablerets	3246
Titlis	3239
Grand Spannort	3202
Wellhorn	3196

Cols

<i>Sommets</i>	<i>Cols</i>
Steinlauenenhorn	3164
Petit Spannort	3149
Schlossberg	3133
Oldenhorn	3124
Brandlammborn	3115
Krönte	3108
Mettenberg	3107
Lœffelhorn	3098
Grand Muveran	3061
Grand Lohner	3055
Grand Wendenstock	3044
Wendenhorn	3036
Fünffingerspitze (Stein)	3036
Sparrhorn	3026
Torrenthorn	3003
Grande Dent de Morcles	2980
Schilthorn (Mürren)	2973
Eggishorn	2934
Uri Rothstock	2932
Tour Saint-Martin	2912
Aelplstock	2895
Grand Sidelhorn	2880
Gstellhorn	2857
Grand Engelhorn	2783
Albristhorn	2764
Pierre Cabotz	2741
Tschingellochtighorn	2740
Faulhorn	2684
King's Peak (Engelhörner)	2626
Simmelstock	2487
Sulegg	2412
Vanil Noir	2395
Niesen	2366
Rothhorn de Brien	2353
Hohgant	2199
Stockhorn (Thoune)	2192
Kaiseregg	2189
Pilate (Tomlishorn)	2132
Chamossaire	2116
Rochers de Naye	2045
Moléson	2006
Dent de Jaman	1878
Napf	1411

9. Alpes Léponentiennes

(du Simplon au Splügen, au sud de la Furka et de l'Oberalp).

<i>Sommets</i>	<i>Cols</i>
Monte Leone	3558
Rheinwaldhorn (Adula)	3398
Güferhorn	3393
Blindenhorn	3384
Col de Zapport	3090
Lentalücke	2954
Col de Hobsand	2927
Col de Lecki	2912

<i>Sommets</i>		<i>Cols</i>	
Sidelrothhorn	3292	Col Rotondo	2880
Basodino	3276	Col de Wittenwasser	2855
Piz Tambo	3276	Col de Kaltwasser	2805
Helsenhorn	3274	Col de Fanella	2840
Wasenhorn	3250	Plattenschlucht	2839
Ofenhorn	3242	Col Scaradra	2770
Lentahorn	3237	Satteltelücke	2768
Vogelberg	3220	Col Ritter	2692
Cherbadung	3213	Col Cavanna	2611
Piz Medel	3203	Scatta Minoja	2597
Scopi	3200	Forcla di Cristallina	2583
Pizzo Rotondo	3197	Bocca di Cadlmo	2542
Hüllehorn	3186	Unteralp	2530
Piz Vial	3166	Col de Valserberg	2507
Pizzo dei Piani	3158	Safierberg	2490
Punta Mottiscia	3156	Col de Geisspfad	2475
Piz Terri	3151	Col de Gries	2460
Zapporthorn	3149	Passo di Naret	2443
Piz Scharboden	3124	Col de Nufenen	2441
Piz Aul	3124	* † Furka	2436
Pizzo di Pesciora	3123	Bocca di Curciosa	2429
Fanellahorn	3122	Col de Diesrut	2424
Pizzo Terre	3099	Col d'Albrun	2410
Wittenwasserstock	3084	Greina	2360
Güschhorn	3084	San Giacomo	2308
Campo Tencia	3075	Passo di Buffalora	2265
Leckhorn	3069	Passo della Forcola	2217
Cima dei Cogni	3068	Passo dell'Uomo	2212
Bruschhorn	3054	* Splügen	2117
Alperschellhorn	3045	* † Saint-Gothard	2114
Cima di Balniscio	3038	* San Bernardino	2063
Banhorn	3028	* † Oberalp	2048
Corbet	3025	* † Simplon	2008
Piz Blas	3023	Passo di San Jorio	1956
Monte Giove	3010	* Lukmanier	1917
Pizzo centrale	3003		
Pizzas d'Annarosa	3002		
Piz Beverin	3000		
Weisshorn (Adula)	2992		
Bettlihorn	2962		
Piz Lucendro	2959		
Piz Tomül	2949		
Neufelgiuhorn	2946		
Grand Schienhorn	2942		
Baerenhorn	2932		
Six Madun (Badus)	2931		
Petit Schienhorn	2925		
Piz Muraun	2899		
Zervreilerhorn	2899		
Monte Cistella	2850		
Piz Lukmanier	2778		
Monte Prosa	2738		
Pizzo Columbé	2549		

<i>Sommets</i>	<i>Cols</i>
Cima di Camoghé	2359
Piz Mundaun	2065
Monte Generoso	1704
Monte San Salvatore	915

10. Massif du Tœdi

(de l'Oberalp au Klausen et au lac de Wallenstadt).

<i>Sommets</i>	<i>Cols</i>
Tœdi (Piz Rusein)	3623
Tœdi (Glarner)	3601
Tœdi (Sandgipfel)	3434
Bifertenstock	3426
Stockgron	3418
Piz Urlaun	3371
Oberalpstock	3330
Porphy	3330
Grand Scheerhorn	3296
Claridenstock	3270
Düssistock	3259
Ringelspitz	3251
Brigelselhoerner (Kavestrau)	3250
Vogelberg	3220
Grande Windgælle	3192
Hausstock	3152
Grand Ruchen	3136
Bündtner Tœdi	3125
Piz Segnes	3102
Piz Giuf	3098
Crispalt	3080
Bristenstock	3074
Vorab	3030
Selbsanft	3029
Petite Windgælle	2988
Tschingelhoerner	2850
Piz Sol	2849
Calanda	2808
Karpistock	2797
Magereu	2528
Mürtschenstock	2442
Porta da Spescha	3350
Col des Clarides	2969
Col Planura	2940
Kammlücke	2848
Col Sardona	2840
Col de la Sandalp	2807
Col de Brunni	2736
Col de Kisten	2727
Col de Segnes	2625
Panix	2407
Col de Krüzli	2350
Col de Foo	2229
* † Oberalp	2048
* Klausen	1952

11. Alpes du nord-est suisse

(au nord du Klausen et du lac de Wallenstadt).

<i>Sommets</i>	<i>Cols</i>
Glärnisch	2910
Böser Faulen	2804
Silberstock	2689
Säntis	2504
Altmann	2438
Faulfirst	2385
Ruosalperkulm	2172
Col de Karrenalp	2100
Kinzigkulm	2076
* Klausen	1952
Col de Kamor	1680
Pragel	1554

<i>Sommets</i>		<i>Cols</i>	
Alvier	2345	Col de Hacken	1417
Kurfürsten (Churfürsten)	2309	Col de Holzegg	1407
Speer	1954	* Col d'Ibergeregge	1406
Grand Mythen	1902	* Col de l'Etzel	959
Rigikulm	1800		
Hoher Kasten	1798		
Rossberg	1583		
Albischwacht	880		
Uetliberg	873		

12. Massif de la Bernina

(de la Maloja à la Reschen Scheideck et au Stelvio, au nord de la Valtelline et à l'est du val Bregaglia et de l'Engadine).

<i>Sommets</i>		<i>Cols</i>	
Piz Bernina	4052	Fuorcla Bellavista	3684
Piz Zupo	3999	Fuorcla Crast'Agüzza	3598
Pizzo Bianco (Bernina)	3998	Fuorcla Tschierva	3527
Monte di Scerscen	3967	Passo di Castello	3340
Piz Roseg, haute cime	3943	Fuorcla Sella	3304
Piz Argient	3942	Passo di Bondo	3117
Piz Roseg, sommet nord	3927	Passo Tremoggia	3021
Bellavista	3921	Passo di Mello	2990
Piz Palü	3912	Col de la Diavolezza	2977
Crast'Agüzza	3872	Passo di Dosdè	2850
Piz Morteratsch	3754	* Stelvio	2760
Monte della Disgrazia	3678	Passo di Sacco	2751
Piz Prielvus	3613	Forcella di Zocca	2743
Piz Cambrena	3607	Col Casana	2692
Piz Tschierva	3570	Passo del Muretto	2557
Pizzo di Verona	3462	Col Canciano	2550
Piz Corvatsch	3458	* Umbrail	2505
Piz Tremoggia	3452	Col de la Stretta	2482
Cima di Piazza	3439	Passo di Val Viola	2460
Cima di Castello	3402	Col de Buffalora	2354
Cima Viola	3384	* Col de la Bernina	2330
Il Capütschin	3382	* Forcola di Livigno	2328
Cima di Rosso	3371	Col Cruschetta	2316
Piz Cengalo	3368	Passo di Verva	2314
Pizzo Torrone	3364	Col de Schlinig	2298
Monte Sissone	3363	Col Foscagno	2291
Corno di Lago Spalmo	3341	Col d'Alpisella	2285
Cima di Cantone	3334	* Col de Scarl	225
Punta Rasica	3330	Col de Döessradond	2240
Pizzo Scalino	3323	Col de Dheira	2209
Corno Sinigaglia (Corno di Verva)	3313	* Col d'Ofen	2155
Cima di Vazzeda	3308	Col de Fraële	1950
Piz Badile	3307	Scale di Fraële	1942
Corno di Campo	3305	* Maloja	1817
Pizzo del Ferro (Bregaglia)	3293	* Reschen Scheidegg	1494
Pizzo di Dosdè	3280		

<i>Sommets</i>	<i>Cols</i>
Cima di Saoseo	3270
Piz Languard	3266
Pizzi Gemelli	3259
Piz Misaun	3251
Piz Bacone	3243
Sciara di dentro	3241
Corno di Dosdè	3230
Piz Sesvenna	3221
Pioda di Sciara	3214
Ago di Sciara	3201
Sciara di fuori	3200
Cima del Largo	3188
Piz Surlej	3187
Piz Pisoc	3178
Piz Murtarel	3177
Piz Plavna da daint.	3174
Monte di Zocca	3168
Piz Tavrü	3168
Monte Valnera	3162
Piz Quatervals	3157
Pizzo della Margna	3156
Monte Cornacchia	3147
Sasso di Conca	3143
Cime di Redasco	3139
Piz d'Esen	3130
Corno di Capra	3128
Piz Aguagliouls	3126
Piz Schumbraida	3123
Piz Zuort	3122
Piz Lischanna	3109
Piz San Jon	3096
Pizzo di Sena(Vetta Sperella)	3078
Pizzo Porzellizzo	3074
Piz Casana	3072
Piz del Diavel	3072
Monte Saliente	3057
Piz Laschadurella	3054
Monte Foscagno	3051
Monte del Ferro (Livigno) .	3050
Pizzo del Teo	3050
Piz Grass	3044
Piz Umbrail	3034
Pizzo Ligoncio	3032
Zwei Schwestern	2982
Monte Braulio	2980
Urtiolaspitze	2911
Sassalbo	2858
Dreisprachenspitze	2843
Munt la Schera	2589

13. Groupe de l'Albula

(du Splügen à la Flüela et à la Maloja).

<i>Sommets</i>	<i>Cols</i>
Piz Kesch 3420	Fuorcla Calderas 3130
Piz dellas Calderas 3393	Fuorcla d'Eschia 3008
Piz Platta 3386	Col de Sertig 2762
Piz Julier 3385	Passo della Duana 2750
Piz d'Err 3381	Forcella di Prassignola 2720
Piz d'Aela 3340	Forcella di Lago 2680
Piz Uertsch 3273	Forcellina 2673
Piz Forbisch 3258	Col Ducan 2671
Piz Ot 3249	Passo di Lei 2659
Grand Piz Vadret 3226	Forcla di Lunghino 2635
Piz d'Agnelli 3209	Col de la Scaletta 2619
Piz d'Arblatsch 3204	Fuorcla d'Alp Fontauna 2615
Piz Timun ou d'Emet 3201	Col du Grialetsch 2546
Tinzenhorn 3179	* Flüela 2388
Piz Lagrev 3170	Col de Strela 2377
Piz Michel 3163	* † Albula 2315
Pizzo Stella 3162	Septimer 2311
Schwarzhorn (Flüela) 3150	* Julier 2287
Pizzo Gallegione 3135	Passo di Madesimo 2280
Pizzo della Duana 3133	* Splügen 2117
Piz d'Albana 3104	* Maloja 1817
Haut Ducan 3066	* † Col de Laret 1633
Piz Grisch 3048	
Weissberg d'Avers 3044	
Surrettahorn 3039	
Piz Por 3033	
Rothhorn d'Arosa 2983	
Pizzo Lunghino 2784	
Stätzerhorn 2579	

14. Groupe de la Silvretta et du Rhætikon

(de la Flüela à la Reschen Scheideck et à l'Arüberg).

<i>Sommets</i>	<i>Cols</i>
Piz Linard 3414	Jamjoch 3082
Fluchthorn 3403	Fuorcla del Confin 3058
Grand Piz Buin 3316	Fuorcla Buin 3054
Verstanklahorn 3301	Col de la Silvretta 3013
Muttler 3298	Zahnücke 2960
Piz Fliana 3284	Verstanklathor 2951
Petit Piz Buin 3260	Fuorcla d'Urezzas 2915
Stammerspitz 3258	Fuorcla Tasna 2857
Silvrettahorn 3248	Col de Fermunt 2802
Augstenberg 3234	Col de Futschel 2773
Dreiländerspitze 3212	Fuorcla Zadrell 2753
Signalhorn 3212	Schafbücheljoch 2647
Krone 3195	Col de Fimber 2612
Thorwache 3188	Passo da Valtorta (Vereina) 2603

<i>Sommets</i>		<i>Cols</i>	
Piz Tasna	3183	Fuorcla Zebles (Samnauner-	
Kuchenspitze	3170	joch)	2545
Hoher Riffler	3160	Col de Fless	2452
Piz Mondin	3147	* Flüela	2388
Küchelspitze	3143	St-Antoënienjoch	2375
Grand Seehorn	3123	Drusenthor	2350
Vesilspitze	3115	Verrajöchl	2331
Grand Litzner	3111	Cavelljoch	2238
Zahnspez	3104	Schlappinerjoch	2200
Vesulspitz	3092	Schweizerthor	2151
Piz Minschun	3072	Bielerhöhe	2021
Patteriol	3059	Zeinisjoch	1852
Hexenkopf	3038	* † Arlberg	1802
Scesaplana	2969	* Reschen Scheideck	1494
Madrishorn	2830		
Drusenfluh	2829		
Sulzfluh	2820		
Zimbaspitze	2645		
Naafkopf	2574		
Falknishöhe	2566		

C. ALPES ORIENTALES

(de la Reschen Scheideck et du Stelvio à la Tauern de Radstadt).

15. Alpes de Bavière, Vorarlberg et Salzbourg

(au nord de l'Arlberg, d'Innsbruck, du Pinzgau et de la vallée de l'Enns).

<i>Sommets</i>		<i>Cols</i>	
Parseierspitze	3038	Gentscheljoch	1975
Dachstein	2996	Col de Schrofen	1688
Zugspitze	2968	Col de Gerlos	1486
Hochkœnig	2938	* Col de Thurn	1275
Valluga	2811	* Col de Fern	1227
Rockspitze	2761	* Col de Scharnitz ou de See-	
Griesspitze, pointe est	2759	feld	1181
Stanskogel	2759	* Col de Hirschbühel	1176
Birkkarspitze (Karwendel)	2756	† Col de Hochfilzen	967
Watzmann	2713	* † Col de Pyhrn	945
Rothwandspitze	2706	* Wagreinsattel	836
Gross Krotenkopf	2657		
Selbhorn	2655		
Hoheslicht	2652		
Mædelegabel	2646		
Hochvogel	2594		
Karwendelspitze p. ouest	2385		
Elmauer Haltspitze	2344		

16. Massifs de l'Ortler, d'Ætzthal et de Stubai

(de la Reschen Scheideck et du Stelvio au Brenner, à l'est et au sud de la vallée de l'Inn, au nord du Tonale et du col d'Aprica).

O = Ortler, Æ = Ætzthal, S = Stubai.

<i>Sommets</i>		<i>Cols</i>	
Ortler (O)	3902	Hochjoch (O)	3536
Königsspitze (O)	3857	Col de Vioz (O)	3337
Monte Cevedale (O)	3774	Sonklarscharte (S)	3327
Wildspitze (Æ)	3774	Königsjoch (O)	3295
Weisskugel (Æ)	3746	Passo del Cevedale (O)	3271
Monte Zebrù (O)	3735	Gepatschjoch (Æ)	3243
Paton della Mare (O)	3705	Ramoljoch (Æ)	3194
Punta San Matteo (O)	3692	Langtauferejoch (Æ)	3167
Monte Vioz (O)	3644	Bildstöckljoch (S)	3138
Thurwieserspitze (O)	3641	Gurgler Eisjoch (Æ)	3137
Hinter Brochkogel (Æ)	3636	Eisseepass (O)	3133
Hintere Schwarze (Æ)	3633	Langthalerjoch (Æ)	3058
Punta Taviela (O)	3621	Passo del Zebrù (O)	3025
Similaun (Æ)	3603	Sællentjoch (O)	3021
Pizzo Tresero (O)	3602	Niederjoch (Æ)	3017
Trafoier Eiswand (O)	3553	Col Sforzellina (O)	3005
Grand Ramolkogel (Æ)	3551	Pitzthalerjoch (Æ)	2995
Vertainspitze (O)	3541	Eisjöchl am Bild (Æ)	2908
Weissseespitze (Æ)	3534	Hochjoch de Vent (Æ)	2885
Watzesspitze (Æ)	3533	Tabarettascharte (O)	2883
Hochvernagtspitze (Æ)	3531	* Stelvio (O)	2760
Monte Rosole (O)	3531	Col Gavia (O)	2637
Pinailspitze (Æ)	3514	Timmeljoch (S. Æ)	2509
Zuckerhütl (S)	3511	Col de Jaufen (S)	2094
Schalfkogel (Æ)	3510	* Tonale (O)	1884
Schrankogel (S)	3500	* Reschen Scheideck (O. Æ)	1494
Hohe Wilde (Æ)	3480	* † Brenner (S)	1370
Sonklarspitze (S)	3476	* Col d'Aprica	1181
Ruderhofspitze (S)	3472		
Wilder Pfaff (S)	3471		
Tuckettspitze (O)	3458		
Wilder Freiger (S)	3426		
Veneziaspitze (O)	3384		
Tschengelser Hochwand (O)	3378		
Monte Confinale (O)	3370		
Glockthurm (Æ)	3356		
Hintere Rothspitze (O)	3345		
Fernerkogel (S)	3300		
Monte Sobretta (O)	3296		
Strahlkogel (S)	3290		
Habicht (S)	3279		
Pflierscher Tribulaun (S)	3102		

17. Alpes Lombardes

(du lac de Côme aux environs de Tirano dans la vallée de l'Adige, au sud de la Valtelline, du Tonale et du col d'Aprica, y compris les Alpes du Bergamasque).

A = Adamello, B = Bergamasque.

<i>Sommets</i>	<i>Cols</i>
Presanella (A) 3569	Passo di Lares (A) 3195
Adamello (A) 3554	Passo della Lobbia Alta (A) 3036
Caré Alto (A) 3465	Col Presena (A) 3011
Dosson di Genova (A) 3430	Col Pisgana (A) 2934
Corno di Baitone (A) 3331	Bocca di Tuckett (A) 2656
Busazza (A) 3329	Passo di Val Morta (B) 2601
Monte Venerocolo (A) 3318	Bocca di Brenta (A) 2553
Lobbia Alta (A) 3196	Passo del Grosté (A) 2440
Cima Tosa (A) 3176	Passo di Venina (B) 2433
Cima di Brenta (A) 3155	Passo del Salto 2419
Crozzo di Brenta (A) 3123	Passo del Venerocolo (B) . . . 2315
Cima d'Ambies (A) 3095	Passo di Campo (A) 2288
Pizzo di Coca (B) 3052	Passo di Dordona (B) 2080
Pizzo di Scais (B) 3040	Passo di San Marco (B) 1985
Monte Redorta (B) 3037	Col Croce Domini (A) 1895
Torre di Brenta (A) 3024	* Tonale (A) 1884
Campanile di Brenta (A) 2937	Passo di Zovetto (B) 1819
Pietra Grande (A) 2935	Colle Maniva (A) 1669
Guglia di Brenta (A) 2908	* Passo Campo (A) 1648
Ré di Castello (A) 2890	Gampenloch (A) 1540
Recastello (B) 2888	* † Col de Mendel (A) 1360
Monte Gleno (B) 2883	* Passo di Castione (B) 1286
Monte Tornello (B) 2688	* Col d'Aprica (A, B) 1181
Corno Stella (B) 2620	
Monte Legnone (B) 2610	
Pizzo dei Tre Signori (B) 2554	
Pizzo di Presolana (B) 2511	
Grigna (B) 2411	
Monte Baldo (A) 2200	
Monte Spinale (A) 2162	
Monte Roën (A) 2115	
Monte Gazza (A) 1990	
Monte Resegone (B) 1876	

18. Alpes Tyroliennes centrales

(du Brenner à la Tauern de Radstadt, au nord du Pusterthal et de la vallée supérieure de la Drave, au sud du Pinzgau et de la vallée de l'Enns).

Ce groupe comprend le groupe indépendant des Riesenferner, qui s'élève au sud du groupe principal des Tauern.

T = Tauern, Z = Zillerthal, R = Riesenferner.

<i>Sommets</i>	<i>Cols</i>
Gross Glockner (T) 3798	Mitterbachjoch (Z) 3130
Glocknerwand (T) 3721	Riffelthor (T) 3111
Gross Venediger (T) 3660	Trippachsattel (Z) 3054

<i>Sommets</i>		<i>Cols</i>	
Gross Wiesbachhorn (T)	3570	Bockkarscharte (T)	3046
Rainerhorn (T)	3561	Alpeinerscharte (Z)	2960
Hochfeiler (Z)	3523	Ober Sulzbachthoerl (T)	2926
Dreiherrnspitze (T)	3505	Antholzerscharte (R)	2820
Simonyispitze (T)	3489	Goldzechscharte (T)	2810
Mösele (Z)	3486	Fragantscharte (T)	2757
Olperer (Z)	3480	Kleine Zirknitzscharte (T)	2719
Johannisberg (T)	3467	Grosse Elendscharte (T)	2673
Hochgall (R)	3440	Krimmler Tauern (Z. T)	2634
Thurnerkamp (Z)	3422	Heiligenbluter Tauern ou	
Schrammacher (Z)	3416	Hochthor (T)	2573
Daberspitze (T)	3408	Velber Tauern (T)	2540
Gross Lœffler (Z)	3382	Kalser Tauern (T)	2512
Fussstein (Z)	3380	† Hohe Tauern (T)	2463
Schwarzenstein (Z)	3370	Mallnitzer Tauern (T)	2414
Gross Geiger (T)	3365	Tuxerjoch (Z)	2346
Ruthnerhorn (R)	3360	Klammljoch (R. T)	2291
Hochalmspitze (T)	3355	Arlscharte (T)	2251
Reichenspitze (Z)	3305	Pfitscherjoch (Z)	2248
Gross Rother Knopf (T)	3296	Kals Matreierthoerl (T)	2206
Gross Mörchner (Z)	3287	Stallersattel (R)	2055
Wildgall (R)	3272	* Radstädter Tauern (T)	1738
Hochnarr ou Hocharn (T)	3258	* † Brenner	1370
Ankogel (T)	3253		
Hochschober (T)	3250		
Kitzsteinhorn (T)	3204		
Gross Greiner (Z)	3203		
Sonnblick (T)	3106		
Zsigmondyspitze (Z)	3085		
Hafnereck (T)	3061		
Reckner (Z)	2891		

19. Les Dolomites du Tyrol méridional

(du Brenner au Monte Croce, au sud du Pusterthal).

<i>Sommets</i>		<i>Cols</i>	
Marmolata	3360	Passo d'Ombretta	2738
Antelao	3263	Langkofeljoch	2683
Tofana (pic central)	3241	Tschagerjoch	2644
Sorapiss	3229	Col de Grasleiten	2597
Monte Civetta	3220	Passo di Pravitale	2580
Vernel	3206	Passo delle Comelle	2579
Monte Cristallo	3199	Passo della Rosetta	2573
Cima di Vezzana	3191	Col Vajolet	2549
Cimone della Pala	3186	Passo di Canali	2497
Langkofel	3178	Tiersalpljœchl	2455
Pelmo	3169	Passo di Ball	2450
Dreischusterspitze	3162	Forcella di Giralba	2436
Boëspitze	3152	Col dei Bos	2310
Croda Rossa (Hohe Gaisl)	3148	Forcella Grande	2262
Piz Popena	3143	* Col Pordoi	2250
Sasso Vernale	3142	Sellajoch	2218

<i>Sommets</i>	<i>Cols</i>
Elferkofel 3115	Col des Tre Sassi 2199
Grohmannspitze 3111	Mahlknechtjoch 2168
Zwölferkogel 3091	Grœdenerjoch 2137
Innerkoflerthurm 3070	* Col Falzarego 2117
Sass Rigais (Geislerspitzen) . 3027	Col Fedaja 2046
Grande Furquetta (Geisler- spitzen) 3027	Passo di Valles 2032
Grande Zinne 3003	* Col Rolle 1984
Kesselkogel (Rosengarten) . 3001	Forcella Forada 1975
Flinffingerspitze 2997	Passo di San Pellegrino . . 1910
Pala di San Martino 2996	Forcella d'Alleghe 1820
Croda Grande 2991	* Col des Tre Croci 1808
Rosengartenspitze 2981	* Col du Karersee (Caressa) 1742
Vordere Zinne (pic ouest) . . 2974	* Col du Monte Croce . . . 1638
Marmarole, haute cime . . . 2961	* Col d'Ampezzo 1544
Marmolata, sommet in'érieur 2933	Col Cereda 1372
Cima di Fradusta 2910	* † Col de Toblach 1209
Petite Zinne 2881	
Fermedathurm 2867	
Cima d'Asta 2848	
Cima di Canali 2846	
Croda Grande 2839	
Vajoletthurm (haute cime) . 2821	
Sass Maor 2816	
Dirupi di Larsec 2796	
Cima di Ball 2783	
Delagothurm 2780	
Cima della Madonna 2751	
Rosetta 2741	
Croda da Lago 2716	
Graslebenspitze (pic central) 2705	
Graslebenspitze (pic ouest) . 2672	
Schlern 2562	
Sasso di Mur 2554	
Cinque Torri 2362	
Cima delle Dodici 2338	
Monte Pavione 2336	
Cima di Posta 2235	
Monte Pasubio 2232	

20. Alpes sud-orientales

(à l'est du Monte Croce et au sud de la vallée supérieure de la Drave).

C = Alpes carniques, J = Alpes juliennes, K = Karawanken

<i>Sommets</i>	<i>Cols</i>
Terglou (J) 2865	Col Wolaja (C) 1983
Monte Coglians (C) 2782	* Monte Croce (C) 1638
Kellerwand (C) 2775	* Col de Loibl (K) 1370
Jôf del Montasio (J) 2755	Col de Plœcken (C) 1360
Cima dei Preti (C) 2703	* Predil (J) 1162
Monte Peralba (C) 2691	* Forêt de Birnbaum (J) . . 887

<i>Sommets</i>	<i>Cols</i>
Manhart (J) 2678	* † Col de Saifnitz ou de
Jalouc (J) 2655	Pontebba (C, J) 797
Monte Canin (J) 2583	
Monte Cridola (C) 2581	
Grintouc (K) 2569	
Prestrelenik (J) 2500	
Monte Cavallo (C) 2251	
Krn (J) 2246	
Stou (K) 2239	
Dobratsch (C) 2167	
Velka Kappa (K) 1542	

APPENDICE II

LISTE PAR ORDRE CHRONOLOGIQUE DES PREMIÈRES ASCENSIONS FAITES DANS LES ALPES

N.-B. — Sauf indication contraire, la première ascension dont il s'agit est celle du sommet le plus élevé de la montagne mentionnée.

2. Les premières ascensions faites au cours d'une même année sont énumérées, non par ordre de date, mais en suivant le plan topographique adopté par nous, en allant de l'ouest à l'est.
3. Les chiffres entre parenthèses indiquent le groupe auquel appartient le sommet mentionné.
4. L'astérisque placé devant certains noms indique que la première ascension connue a été faite par des Anglais, seuls ou accompagnés. L'auteur, bien qu'Américain de naissance, a cru pouvoir se compter au nombre des alpinistes anglais.

1358		1770
Rochemelon (4)		Buet (5)
1492		1778
Mont-Aiguille (3)		Terglou (20).
1654 environ		1779
Karwendelspitze, som. ouest (15)		Mont-Vélan (6).
avant 1694		1782
Mont-Thabor (2)		Scopi (9).
avant 1707		1784
Piz Beverin (9)		Aiguille et Dôme du Goûter (5).
Entre 1716 et 1742		Dent du Midi (5).
Scesaplana (14)		1786
1744		Mont-Blanc (5).
Titlis (8)		1788
1762 environ		Hangendgletscherhorn (8).
Ankogel (18)		Grande Dent de Morcles (8).
		Stockgron (10).

1789
Pizzo Bianco (7).
Rothhorn de Gressoney (7).
Rheinwaldhorn (9).

Entre **1792 et 1797**
Uri Rothstock (8).

1792 environ
Blaues Gletscherhorn (8).

1792
Theodulhorn (6).
Petit Cervin (7).
Oberalpstock (10).

1793
Piz Urlaun (10).

avant **1799**
Grand Wiesbachhorn (18).

1800
Gross Glockner (18)

1801
Punta Giordani (7).
Piz Aul (9).
Piz Scharboden (9).

1802
Piz Terri (9).

1804
Ortler (16).

1806
Güferhorn (9).

1810 environ
Aiguille de la Grande Sassièr (4).

1811
Jungfrau (8).

entre **1811 et 1818**
Rizlihorn (8).

1812
Finsteraarhorn (8).

1813
Breithorn de Zermatt (7).

avant **1817**
Mettenberg (8).

avant **1819**
Rochebrune (3).

1819
Pyramide Vincent (7).

1820
Zumsteinspitze, Mont-Rose (7).
Zugspitze (15).

1822
Roche d'Ambin (2).
Ludwigshöhe (7).

1823
Grand Rubren (2).
Mont-Emilius (4).
Bristenstock (10).

1824
Tœdi (10).

1825
Hafnereck (18).

avant **1827**
Hochnarr ou Hocharn (18).

entre **1828 et 1835**
Mont-Pelvoux, Pyramide (3).
Piz Tambo (9).

1289
Torrenthorn (8).

1830
Schalkkogel (16).

1831
Petite Windgälle (10).

1832
Mont-Clapier (1).
Becca di Nona (4).
Hausstock (10).
Dachstein (15).

1833
Strahlkogel (16).

1834

Altels (8).
Similaun (16).

1835

Sasseneire (6).
Oldenhorn (8).
Piz Palü, sommet inférieur (12).
Pizzo Porcellizzo (12).
Piz d'Agnelli (13).
Piz Linard (14).

1836

Mont-Tinibras (1).
Rognosa di Sestrières (2).
Gstellhorn (8).
Mædelegabel (15).
Fernerkogel (16).

1839

Aiguil'es d'Arves, pic central (3).
avant 1840
Galenstock (8).

1840

Mattwaldhorn (7).
Schränkogel (16).

1841

Sustenhorn (8).
Ewigschneehorn (8).
Düssistock (10).
Gross Venediger (18).

1842

Tersiva (4).
Cime de l'Est, Dent du Midi (5).
* Stockhorn, col d'Hérens (6).
Signalkuppe, Mont-Rose (7).
* Riffelhorn (7).
Grand Lauteraarhorn (8).
Grand Scheerhorn (10).
Vorab (10).

1843

Wildhorn (8).
Gross Lœffler (18).

1844

Rosenhorn, Wetterhorn (8).
Jungfrau du Hasli, Wetterhorn (8).
* Wasenhorn (9).
Johannisberg (18).

1845

* Mittelhorn, Wetterhorn (8).
Hoch Ducan (13).

1846

Piz Surlej (12).
Piz Aguagliouls (12).
Piz d'Esen (12).
Piz Languard (12).
Piz Lischanna (12).
Piz Kesch, sommet inférieur (13).
Weisskugel (16).
Gross Moerchner (18).

1847

Schrammacher (18).

1848

Mont-Pelvoux, point culminant (3).
Grenzgipfel, Mont-Rose (7).
Ulrichshorn (7).
* Stockhorn, Gornergrat (7).
* Gornergrat (7).
Grande Windgälle, sommet inférieur (10).
Piz Quaternals (12).
Wildspitze, sommet inférieur (16).

1849

Tête Blanche (6).
Krone (14).
Piz Mondin (14).

1850

Diablerets (8).
Piz Bernina (12).
Il Capütschin (12).
Piz Tzchierva (12).
Piz Corvatsch (12).
Piz Misaun (12).

1851

Combin de Corbassière (6)

1852

Hohe Wilde (16).
Schwarzenstein (18).
Hochschober (18).

1853

Glarner Tœdi (10).
Glockthurm (16).

1854

- * Ostspitze, Mont-Rose (7).
- * Strahlhorn (7).
- Rosbodenhorn (7).
- * Cima di Jazzi (7).
- Grand Rinderhorn (8).
- Monte Vioz (16).
- Hochgall (18).
- Monte Peralba (20).

1855

- * Mont-Blanc du Tacul (5).
- * Pointe Dufour, Mont-Rose (7).
- Weissmies (7).

1856

- Aiguille du Midi (5).
- * Mont-Avril (6).
- * Mettelhorn (6).
- * Allalinhorn (7).
- * Laquinhorn (7).
- Wildstrubel, sommet ouest (8).

1857

- Pointe de Garin (4).
- Punta Lavina (4).
- Ciamarella (4).
- Bessanese, sommet inférieur (4).
- Croce Rossa (4).
- Levanna, sommet est (4).
- Pointe de Graffencire (6).
- Tête du Lion (6).
- Möench (8).
- * Petit Schreckhorn (8).
- * Trugberg, sommet inférieur (8).
- * Wildstrubel, pic central (8).
- Pizzo della Margna (12).
- Piz della Calderas (13).
- * Pelmo (19).

1858

- Rutor (4).
- Punta Bianca. Grivola (4).
- * Dôme de Miage (5).
- Tour Sallières (5).
- * Dôme des Mischabel (7).
- Nadelhorn (7).
- * Eiger (8).
- Piz Morteratsch (12).
- Muttler (14).
- Hinter Brochkogel (16).

1859

- * Grivola (4).

- Grand Combin (6).
- * Rimpfischhorn (7).
- * Aletschhorn (8).
- * Bietschhorn (8).
- Monte Leone (9).
- Piz Julier (12).
- Piz Tremoggia (12).
- Pizzo Stella (13).
- Pizzo della Duana (13).
- Rainerhorn (18).
- Hochalmspitze (18).

avant 1860

- Levanna, sommet ouest (4).

1860

- * Grand Paradis (4).
- * Grande Casse (4).
- * Signal du Mont-Iseran (4).
- * Chateau des Dames (6).
- * Alphubel (7).
- * Blümlisalphorn (8).
- * Oberaarhorn (8).

1861

- * Mont-Viso (2).
- * Aiguille et Dôme de Polset (4).
- * Doravidi Sud (4).
- Mont-Pourri (4).
- * Dôme de la Sache (4).
- * Mont-Gelé (6).
- * Weisshorn (6).
- * Nordendspitze, Mont-Rose (7).
- * Castor (7).
- * Lyskamm (7).
- * Grand Schreckhorn (8).
- * Gwächtenhorn (8).
- Piz Segnes (10).
- Pizzo Gallegione (13).
- Piz Grisch (13).
- Fluchthorn (14).
- Wildspitze, point culminant (16).

1862

- Pointe de Charbonel (4).
- * Dent Blanche (6).
- Besso (6).
- * Täschhorn (7).
- * Grand Fiescherhorn (8).
- Weisse Frau (8).
- Grand Doldenhorn (8).
- * Monte della Disgrazia (12).

1863

- * Grandes Rousses, pointe nord (3).
- Dent Parrachée (4).
- * Granta Parey (4).
- * Dent d'Hérens (6).
- * Diablons (6).
- * Parrotspitze, Mont-Rose (7).
- * Balirín (7).
- Silberhorn (8).
- Schlossberg (8).
- Basodino (9).
- Helsenhorn (9).
- Bifertenstock (10).
- Claridenstock (10).
- Selbsanft (10).
- Piz Zupo (12).
- * Piz Roseg, sommet inférieur (12).
- Piz Cambrena (12).
- Zuckerhütl (16).
- Antelao (19).
- Tofana, pic central (19).

1864

- Cima dei Gelas (1).
- * Pointe des Ecrins (3).
- * Punta Rossa, Grivola (4).
- * Grande Motte (4).
- * Aiguille d'Argentière (5).
- * Aiguille de Trélatête (5).
- * Aiguille du Tour (5).
- * Mont-Dolent (5).
- * Rothhorn de Zinal (6).
- * Bouquetin (6).
- Punta di Fontanella (6).
- Pollux (7).
- * Balmhorn (8).
- Fleckistock (8).
- Berglistock (8).
- Studerhorn (8).
- Grand Wannehorn (8).
- Ochsenhorn (8).
- Ofenhorn (9).
- * Vogelberg (9).
- * Grand Ruchen (10).
- Piz Sol (10).
- * Monte Sissone (12).
- * Piz Kesch, point culminant (13).
- Hoher Riffler (14).
- * Königsspitze (16).
- Monte Cevedale, som. infér. (16).
- Monte Venerocolo (17).
- * Presanella (17).
- Adamello (17).

Marmolata (19)
Sorapis (19)

avant 1865

Brunnegghorn (6).

1865

- * Tsanteleina (4).
- * Petit Mont-Bassar (4).
- * Aiguille Verte (5).
- * Grandes Jorasses, sommet inférieur (5).
- * Aiguille de Bionnassay (5).
- * Aiguille du Chardonnet (5).
- * Cervin (6).
- * Obergabelhorn (6).
- * Grand Cornier (6).
- * Wellenkuppe (6).
- * Trifhorn (6).
- * Pigne d'Arolla (6).
- Mont-Blanc de Seillon (6).
- * Ruinette (6).
- Pointe de la Rosa Blanche (6).
- Grand Grünhorn (8).
- * Breithorn de Lauterbrunnen (8).
- * Tschingelhorn (8).
- Stücklistock (8).
- * Grand Nesthorn (8).
- Dammastock (8).
- Piz Medel (9).
- Ringelspitz (10).
- * Piz Roseg, point culminant (12).
- Piz Umbrail (12).
- Crast'Agüzza (12).
- Piz Pisoc (12).
- Piz d'Aela (13).
- Grand Piz Buin (14).
- Silvrettahorn (14).
- * Punta San Matteo (16).
- * Pizzo Tresero (16).
- Monte Cevedale, point culm. (16).
- Finailspitze (16).
- Hochvernagtspitze (16).
- Ruderhofspitze (16).
- Wilder Freiger (16).
- * Caré Alto (17).
- * Cima Tosa (17).
- * Moesele (18).
- Hochfeiler (18).
- Monte Cristallo (19).
- Monte Cogliano (20).

1866

- * Albaron (4)

Monveso di Forzo (4).

* Aiguille de l'Eboulement (5).

Bec d'Epicoun (6).

Pointe d'Otemma (6).

Mont-Fort (6).

* Bec de Luseney (6).

Tête de Valpelline (6).

* Petit Wannehorn (8).

Wellhorn (8).

* Blindenhorn (9).

* Cima di Castello (11).

* Piz Cengalo (12).

* Pizzo del Teo (12).

* Pizzo Scalino (12).

* Corno di Campo (12).

* Corno di Dosdè (12).

* Corno di Lago Spalmo (12).

Piz Platta (13).

* Tinzenhorn (13).

* Piz Vadret, sommet infér. (13).

Verstanklahorn (14).

Grand Litzner (14).

Monte Zembrù (16).

Tuckettspitze (16).

* Punta Taviela (16).

* Monte Rosole (16).

Dreierrenspitze (18).

Ruthnerhorn (18).

1867

* Tour du Grand Saint-Pierre (4).

Tresenta (4).

Punta Furà (4).

* Tour Ronde (5).

* Mont-Collon (6).

Evêque (6).

Mont-Pleureur (6).

* Jägerhorn (7).

* Gletscherhorn (8).

* Grand Spannort (8).

Campo Tencia (9).

Bündtner Tedi (10).

Mürtschenstock (10).

Cima di Piazza (12).

* Piz Badile (12).

* Cima di Rosso (12).

* Piz Michel (13).

* Piz Vadret, point culminant (13).

* Hintere Rothspitze (16).

Palon della Mare (16).

Hintere Schwarze (16).

Olperer (18).

* Monte Civetta (19).

1868

* Grandes Jorasses, p. culm. (5).

Aiguille de la Z1 (6).

Grosshorn (8).

* Ebnefluh (8).

* Dreieckhorn (8).

* Krönte (8).

Tschingelhörner (10).

Bellavista (12).

* Piz Palù, point culminant (12).

1869

Petit Paradis (4).

Pointe de Ronce (4).

* Hohberghorn (7).

Morgenhorn (8).

* Gspaltenhorn (8).

Schienhorn (8).

Breitlauhorn (8).

Pizzo Rotondo (9).

Piz d'Argent (12).

Surettahorn (13).

Piz Fliana (14).

Grand Seehorn (14).

Parseierspitze (15).

Thurwieserspitze (16).

Sonklarspitze (16).

Watzespitze (16).

Langkofel (19).

Grosse Zinne (19).

* Cima di Ball (19).

* Cima di Fradusta (19).

Dreischusterspitze (19).

1870

* Meije, pic central (3).

* Ailefroide (3).

Pointe de Zinal (6).

* Südlendspitze (7).

Trugberg, pic central (8).

Drusenfluh (14).

Weissseespitze (16).

Wilder Pfaff (16).

Pizzo di Presolana (17).

* Cimone della Pala (19).

* Rosetta (19).

* Piz Popena (19).

* Hohe Gaisl ou Croda Rossa (19).

1871

Monte Stella (1).

Punta Sommeiller (2).

Monte Ciusalet (2).

Cima di Charforon (4).
 * Aiguille du Plan (5).
 * Aiguille du Moine (5).
 * Mont-Mallet (5).
 * Dent des Bouquetins (6).
 * Dent Perroc (6).
 Pointe de Mountet (6).
 * Portjengrat (7).
 * Rothhorn, Fusshoerner (8).
 Trugberg, point culminant (8).
 Piz Lucendo (9).
 Piz Blas (9).
 Sandgipfel (10).
 Porphy (10).
 Cima di Brenta (17).
 Gross Geiger (18).
 Simonyspitze (18).

1872

* Aiguille de Leschaux (5).
 Combin de Valsorey (6).
 * Aiguilles Rouges d'Arolla (6).
 * Agassizhorn (8).
 * Unterbaechhorn (8).
 Scheuchzerhorn (8).
 Grunerhorn (8).
 Wildstrubel, point culminant (8).
 Zapporthorn (9).
 Trafoier Eiswand (16).
 * Thurnerkamp (18).
 Wildgall (18).
 Gross Rother Knopf (18).
 Glocknerwand (18).
 * Circa di Vezzara (19).
 * Kesselkogel, Rosengarten (19).
 Marmarole, sommet inf. (19).

1873

* Grande Ruine (3).
 * Rateau (3).
 * Sommet des Rouies (3).
 * Roche Faurio (3).
 * Montagne des Agneaux (3).
 Mont-Herbetet (4).
 Bessanese, point culminant (4).
 Punta d'Arnas (4).
 * Aiguille de Rochefort (5).
 * Schallihorn (6).
 Schwarzhorn, Mont-Rose (7).
 * Grand Wendenstock (8).
 Gross Greiner (18).
 Daberspitze (18).

1874

Grandes Rousses, sommet sud (3).
 * Pic de la Grave (3).
 * Mont-Thuria (4).
 Punta di Ceresole (4).
 Roccia Viva (4).
 Bec de l'Invergnan (4).
 * Aiguille de Blaitière (5).
 * Aiguille de Triolet (5).
 Aiguille des Maisons-Blanches (6).
 Monte delle Loccie (7).
 Patteriol (14).
 Zwölferkogel (19).
 * Rosengartenspitze (19).

1875

Aiguille de Scolette (2).
 Dents d'Ambin (2).
 Rognosa d'Etache (2).
 * Roche de la Muzelle (3).
 Punta di Gay (4).
 Becca di Montandeyné (4).
 Levanna, pic central (4).
 Bacs de la Tribulation (4).
 Balmenhorn, Mont-Rose (7).
 Grand Lohner (8).
 Cima Viola (12).
 * Sass Maor (19).

1876

Bric Bouchet (2).
 Roche Taillante (2).
 Aiguille du Plat (3).
 * Aiguille des Arcas (3).
 Tête de l'Étret (3).
 Dôme de Chasseforêt (4).
 * Pointe des Sengies (4).
 Tour Noir (5).
 * Grande Fourche (5).
 Petites Jorasses (5).
 * Les Droites (5).
 * Les Courtes (5).
 * Mont-Brulé (6).
 * Fusshorn (8).
 * Grand Engelhorn (8).
 Petit Spannort (8).
 * Grande Wingelle, p. culm. (10).
 * Pizzo Bianco, Bernin (12).
 Pizzo del Ferro (12).
 Recastello (17).

1877

Bric Froid (2).

Meije, point culminant (3).
 * Pic d'Olan (3).
 * Pic Sans Nom (3).
 * Grande Sagne (3).
 * Pic Coolidge (3).
 * Cime de Clot-Châtel (3).
 * Sirac (3).
 Plaret (3).
 Pic des Aupillons (3).
 Roche du Grand Galibier (3).
 Dôme de l'Arpont (4).
 Pointe de la Sana (4).
 Ondezana (4).
 Grand Nomenon (4).
 * Mont-Blanc de Courmayeur (5).
 * Aiguille Noire de Péteret (5).
 Monte di Scersen (12).
 Küchelspitze (14).
 Jôf del Montasio (20).

1878

* Cima di Nasta (1).
 Brec de Chambeyron (2).
 Pointe de la Font Sancte (2).
 * Pic du Thabor (2).
 * Les Bans (3).
 Meije, sommet est (3).
 Pic Gaspard (3).
 Pointe du Vallon des Etages (3).
 * Pic des Arcas (3).
 * Aiguille du Soreiller (3).
 * Aiguilles d'Arves, pointe sud (3).
 * Aiguilles d'Arves, pointe n. (3).
 * Aiguille du Pécelet (4).
 * Pointe de la Galise (4).
 Grande Aiguille Rousse (4).
 Roc du Mulinet ou Cima Martelot (4).
 * Mont-Maudit (5).
 * Grand Dru (5).
 Aiguille des Glaciers (5).
 Mittaghorn (8).
 Elferkogel (19).
 Sass Rigais ou Geislerspitzen (19).
 Croda du Lago, point culmin. (19).
 Sasso Vernale (19).
 Pala di San Martino (19).
 Kellerwand (20).

1879

* Punta dell'Argentera (1).
 * Monte Matto (1).

* Aiguille de Chambeyron (2).
 * Pointe Haute de Mary (2).
 Tête des Toillies (2).
 * Pavé (3).
 * Pic du Says (3).
 * Pic de Verdonne (3).
 * Pic Bonvoisin (3).
 Tête de Lauranoure (3).
 Punta di Forzo (4).
 * Grand Sertz (4).
 * Aiguille de Taléfre (5).
 Petit Dru (5).
 Pointe de Bricolla (6).
 * Sonnhorn (7).
 * Dürrenhorn (7).
 Pizzo di Dosdè (12).
 Zsigmondyspitze (18).
 Vordere Zinne (19).
 Vernel (19).
 * Cima di Canali (19).

1880

Becca du Lac (4).
 Pointe du Chatelard (4).
 * Aiguille des Grands Charmoz (5).
 * Aiguille du Tacul (5).
 * Geisshorn (8).
 * Cima d'Ambies (17).
 * Füssstein (18).
 Grohmannspitze (19).
 Grosse Furquetta (19).
 * Cinque Torri (19).
 Innerkoglerthurm (19).

1881

* Pointe des Henvières (2).
 * Panestrel (2).
 * Pic du Pelvat (2).
 * Visolotto (2).
 * Aiguille de Jean Rostan (2).
 * Fîfre (3).
 Grande Arolla (4).
 Becca di Monciair (4).
 * Aiguille du Grépon (5).
 * Dôme de Rochefort (5).
 Tour Saint-Martin (8).
 * Siedel Rothhorn (9).
 Pizzo di Scais (17).
 Vajoletthurm (19).
 Kleine Zinne (19).
 Sasso di Mur (19).

1882

- Rocca Bernauda (2).
- * Levannetta (4).
- * Aiguille du Géant (5).
- * Calotte de Rochefort (5).
- * Pointe de Mourti (6).
- Tschigelochthorn (8).
- Tiefenstock (8).
- Banhorn (9).
- * Piz Prievlusa (12).
- Pizzo Torrone (12).
- Dosson di Genova (17).
- * Torre di Brenta (17).
- * Dirupi di Larsec (19).

1883

- Tête de Moyse ou de l'Oronaye (2).
- Aiguille de la Varappe, point culminant des Aiguilles Dorées (5).
- * Les Périades (5).
- Sattelhorn (8).
- * Lentahorn (9).
- Pizzo Terre (9).
- Piz Bacone (12).
- Piz Schumbraila (12).
- Monte Cornacchia (12).
- Monte del Ferro (12).
- Croda Grande (19).

1884

- * Punta Gastaldi (2).
- Pointe Rénod (4).
- Pointe de l'Echelle (4).
- * Pointe de Piatou (4).
- * Punta Francesetti (4).
- Cima Monfret (4).
- * Punta della Gura (4).
- * Bieshorn (6).
- * Petit Bietschhorn (8).
- Schönbühlhorn (8).
- Galmi (8).
- * Wendenhorn (8).
- * Fünffingerspitze (8).
- Pizzo dei Piani (9).
- Piz Timun (13).
- Stammerspitz (14).
- Kuchenspitze (14).
- Crozzon di Brenta (17).
- Croda da Lago, sommet inf. (19).

1885

- Punta Bonneval (4).
- * Grivoletta (4).

- * Punta Budden (4).
- * Tête de la Tribulation (4).
- * Aiguille Blanche de Péteret (5).
- Grand Darrei (5).
- Pointe des Genevois (6).
- Grand Hohwenghorn (6).
- Grand Næssihorn (8).
- Kamm (8).
- Wasenhorn (8).
- * Piz d'Albana (13).
- Campanile di Brenta (17).
- Grasleitenspitze, pic central (19).

avant 1886

- Cherbadung (9).

1886

- * Pic du Clapier du Peyron (3).
- Monte Nero (4).
- * Dents de Bertol (6).
- * Ober Mominghorn (6).
- * Hühnerstock (8).
- * Olmenhorn (8).
- Thieralplistock (8).
- Dreiländerspitz (14).
- Cima della Madonna (19).

1887

- * Tête de Vautisse (3).
- * Pic Bourcet (3).
- * Pic des Prés les Fonds (3).
- * Cime du Grand Sauvage (3).
- * Mont Savoyat (3).
- * Pointe de la Glière (4).
- * Cime d'Oin (4).
- Aiguille Verte de Valsorey (6).
- * Crête de Millon (6).
- Stecknadelhorn (7).
- Ankenbælli (8).
- * King's Peak, Engelhörner (8).
- * Fermedathurm (19).

avant 1888

- Punta Nera, Grivola (4).

1888

- * Roc Péou (2).
- * Becca di Noaschetta (4).
- * Tête de Valmontey (4).
- * Cresta Gastaldi (4).
- Aiguille de la Neuvaz (5).
- Aiguilles Rouges du Dolent (5).
- Bächlistock (8).

Sciora di dentro (12).
Thorwache (14).

1889

Pic du Ribon (4).
Pointe de la Goletta (4).
* Cime de Quart dessus (4).
* Punta del Broglio (4).
Pointe des Pattes des Chamois (4).
* Becca di Suessa (4).
* Punta Crevasse (4).
Aiguille de l'Allée Blanche (5).
Grande Luis (5).
Gletschhorn (8).
Fluchthorn, pic central (14).
Busazza (17).
Grasleitenspitze, pointe ouest (19).

1890

* Pic des Souffles, sommet inférieur (3).
* Rocher de Pierre Pointe (4).
Petit Darrei (5).
* Petit Schienhorn (9).
Monte di Zocca (12).
Fluchthorn, pointe nord (14).
Fünffingerspitze (19).
Marmarole, point culminant (19).

1891

* Aiguille Noire, Rochilles (2).
* Pointe des Cerces (2).
* Pic des Souffles, point culmin. (3).
* Dent des Rosses (6).
* Moine (6).
* Ritord (6).
Hinter Sustenhorn (8).
Pierre Cabotz (8).
* Pizzo di Pesciora (9).
Hüllehorn (9).
Cima di Cantone (12).
Cima del Largo (12).
Piz Plavna da daint (12).

1892

* Punta del Tuf (4).
Becca d'Arbiera (6).
Pointe des Grandes Murailles (6).
* Distelhorn (8).
* Guschhorn (9).
* Wittenwassertock (9).
* Neufelgiühorn (9).
* Punta Mottiscia (9).
* Grand Schienhorn (9).

* Pizzo Columbé (9).
Corbet (9).
Cima dei Cogni (9).
Cima di Balniscio (9).
Cima di Vazzeda (12).
Punta Rasica (12).
Sciora di fuori (12).
Pizzi Gemelli (12).
Pioda di Sciora (12).
Zahnsplitz (14).

1893

* Dent du Requin (5).
* Aiguille Forbes (5).
Lonzahorn (8).
* Alperschellhorn (9).
* Weisshorn (9).
* Piz Murtarcel (12).
* Piz Tavrü (12).
* Piz Laschadurella (12).
Piz Zuort (12).
Piz San Jon (12).
Ago di Sciora (12).
Piz d'Arblatsch (13).
Piz Forbisch (13).

1894

* Combin de Zessetta (6).
* Punta del Dragone (6).
Cima di Livournea (6).
Pizzas d'Annarosa (9).
Cima di Saoseo (12).
Piz Por (13).

1895

Cima della Maledia (1).
Aiguille de Toule (5).
Monte Valnera (12).
Corno di Capra (12).
Monte Saliente (12).
Delagothurm (19).

1896

Steinlauenenhorn (8).
* Kranzberg (8).
Piz del Diavel (12).
Cime di Redasco (12).
Sasso di Conca (12).
Piz Pisoc, sommet sud (12).

1897

* Tour d'Arpisson (4).
Aiguille d'Entrèves (5).

Hugihorn (8).
Corno Sinigaglia' (12).

1898

* Simmelistock (8).

1899

Guglia di Brenta (17).

1900

Kastensteinhoerner (8).

1901

Picco Luigi Amedeo (5).

* Grüneckhorn (8).
Scheidegg Wetterhorn (8)
Pizzo di Sena (12).

1902

Piz Grass (12).

1903

* Petit Næssihorn (8).

1904

Petit Lauteraarhorn (8).

1905

Aiguille de Pélen (1).

* Aelplistock (8).

1906

Mont-Brouillard (5).

1907

Dames Anglaises (5).

APPENDICE III

LISTE D'OUVRAGES CONCERNANT LES ALPES

N.-B. — Cette liste ne comprend que des ouvrages de caractère général se rapportant aux Alpes dans leur ensemble ou à l'une de leurs trois grandes divisions (Occidentale, Centrale, Orientale). Une liste plus complète a été publiée par l'auteur de ce livre dans la dernière édition des *Hints and Notes for Travellers in the Alps* (London 1899), de M. John Ball. Pour la Suisse et les régions limitrophes, la bibliographie adjointe aux *Landes- und Reisebeschreibungen* de M. A. Wæber est aussi complète qu'on peut le souhaiter.

ALLAIS, G., *Le Alpi Occidentali nell' Antichità*. Turin, 1891. (Histoire des Alpes occidentales jusqu'à la fin de l'époque romaine.)

Alpi che cingono l'Italia, Le. Vol. 1. Turin, 1845. (Liste topographique et description, avec altitudes, de tous les sommets et tous les cols de la chaîne des Alpes qui font ceinture à l'Italie du côté du nord.)

ALTMANN, J. G., *Versuch einer Historischen und Physischen Beschreibung der Helvetischen Eisbergen*. Zurich, 1751. (Premier essai de description de la région des neiges éternelles des Alpes suisses.)

BALL, JOHN, *Hints and Notes for Travellers in the Alps*. Nouvelle édition. London, 1899. (Contient des monographies étendues sur la géologie, la faune et la flore des Alpes.)

BERLEPSCH, H. A., *Die Alpen in Natur- und Lebensbildern*. Cinquième édition, Jena, 1885. Traduction anglaise par Sir Leslie Stephen (London, 1861). (Excellente description des principaux phénomènes des Alpes, se rapportant plus particulièrement aux Alpes suisses.)

BONNEY, T. G., *The Alpine Regions of Switzerland and the Neighbouring Regions*. London, 1868. (Traite principalement de questions se rapportant aux sciences naturelles.)

BROCKEDON, W., *Illustrations of the Passes of the Alps by which Italy communicates with France, Switzerland, and Germany*. 2 volumes. London, 1828-1829. (Études sur les grands cols historiques des Alpes, illustrées de belles gravures sur acier.)

- Climbers' Guides*, 13 volumes (jusqu'ici). London, 1890-1908. (Cette collection, publiée et rédigée en grande partie par Sir Martin Conway et le Rev. W. A. B. Coolidge, décrit à l'intention des alpinistes les Alpes du Dauphiné et les Graies orientales, la chaîne du Mont-Blanc, les Pennines (2 volumes), l'Oberland bernois (5 volumes), les Lépointiennes et l'Adula, enfin la chaîne du Tœdi.)
- CONWAY, SIR MARTIN, *The Alps from End to End*. London, 1895. (Relation d'un voyage fait en 1894.)
- CONWAY, SIR MARTIN, and MC CORMICK, A. D., *The Alps, described by Sir Martin Conway and painted by A. D. McCormick*. London 1904. (Eloquentes descriptions des hautes Alpes, avec illustrations en couleur.)
- COOLIDGE, W. A. B., *Swiss Travel and Swiss Guide-books*. London, 1889. (Contient un historique des Guides de voyage en Suisse, des auberges des Alpes, de Zermatt, ainsi qu'une liste d'ouvrages traitant de voyages en Suisse.)
- CUNNINGHAM, C. D., and ABNEY, SIR W. DE W., *The Pioneers of the Alps*. Deuxième édition. Londres, 1888. (Biographies de guides fameux.)
- GRAND-CARTERET, J., *La Montagne à travers les Ages*. 2 vol. Grenoble et Moûtiers, 1903-1904. (Reproductions de nombreuses gravures, etc., avec texte.)
- GRUNER, G. S., *Die Eisgebirge des Schweizerlandes*. 3 volumes. Berne, 1760. (Une description remarquablement complète des Alpes suisses. Il en existe une mauvaise traduction française par M. de Kéralio — *Histoire naturelle des Glacières de Suisse*, Paris, 1770.)
- LENDENFELD, R. VON, *Aus den Alpen*. 2 volumes. Prague, Vienne et Leipzig, 1896. (Description générale de la chaîne des Alpes dans son entier.)
- LEVASSEUR, EMILE, *Les Alpes et les grandes Ascensions*. Paris, 1889. (Description générale de la chaîne des Alpes dans son entier, avec notices relatives aux ascensions de leurs principaux sommets : cet ouvrage ne doit être utilisé qu'avec prudence, car il est déparé par de nombreuses erreurs de fait.)
- MARTELLI, A. E., VACCARONE, L., et BOBBA, G., *Guida delle Alpi Occidentali*. 3 volumes. Turin, 1889-1896. Une nouvelle édition fortement augmentée du premier volume est sur le point de paraître. (Guide pour le versant italien des Alpes, du col de Tende au Simplon, à l'usage des touristes et des grimpeurs.)
- OBERZINER, GIOVANNI, *Le Guerre di Augusto contro i Popoli Alpini*. Rome, 1900. (En substance, une histoire de toutes les tribus alpestres jusqu'à leur assujétissement par les Romains.)
- EHLMANN, E., *Die Alpenpässe im Mittelalter*. Zurich, 1878-1879. (Histoire des principaux passages des Alpes au

moyen âge, deux articles dans les volumes 3 et 4 du *Jahrbuch für Schweizerische Geschichte*.)

PURTSCHALLER, L., et HESS, H., *Der Hochtourist in den Ostalpen*. Troisième édition. 3 volumes. Leipzig et Vienne, 1903. Quatrième édition en 1910-1911. (Un Guide des Alpes orientales — à peu près toute la région à l'est de Sargans, de la Flüela et du col d'Ofen — à l'usage des alpinistes.)

REINHARD, RAPHAEL, *Pässe und Strassen in den Schweizer Alpen*. Lucerne, 1903. (Histoire des grands cols suisses, avec nombreuses indications de sources.)

RICHTER, E., *Die Erschliessung der Ostalpen*. 3 volumes. Berlin, 1893-1894. (Histoire détaillée de l'alpinisme dans les Alpes orientales.)

SCHEUCHZER, J. J., *Helvetiae Stoicheiographia, Orographia, et Oreographia*. Zurich, 1716. (En allemand. Contient une nomenclature des sommets des Alpes suisses connues à l'époque.)

SIMLER, JOSIAS, *De Alpibus Commentarius*. Zurich, 1574. (La première description systématique des Alpes qui ait été publiée. Rééditée avec une traduction française et de nombreux documents concernant l'histoire des Alpes, par M. Coolidge, à Grenoble, en 1904, sous le titre *Josias Simler et les Origines de l'Alpinisme jusqu'en 1600*.)

STEINITZER, ALFRED, *Der Alpinismus in Bildern*. Munich, 1913. (Un livre d'images dans le genre de celui de Grand-Carteret, mais traitant surtout des Alpes orientales.)

STUDER, GOTTLIEB, *Ueber Eis und Schnee*. Nouvelle édition, par H. Dübi et A. Wæber. 3 volumes. Berne, 1896-1899. (Histoire détaillée de l'alpinisme dans les Alpes suisses.)

UMLAUFT, F., *Die Alpen : Handbuch der gesamten Alpenkunde*. Vienne, Pesth et Leipzig, 1887. Traduction anglaise, Londres, 1889. (Description très complète des Alpes, mais principalement au point de vue des sciences naturelles.)

VACCARONE, L., *Le Vie delle Alpi Occidentali negli antichi Tempi*. Turin, 1884. (Un abrégé de l'histoire des passages des Alpes occidentales aux temps anciens, avec citations tirées de nombreux documents inédits.)

Statistica delle Prime Ascensioni nelle Alpi occidentali. Troisième édition. Turin, 1890. (Liste des principaux sommets et des cols des Alpes occidentales, avec les noms de ceux qui les gravirent ou passèrent pour la première fois — esquisse de l'histoire de l'alpinisme dans les Alpes occidentales, très utile en attendant la publication d'un ouvrage plus complet sur l'alpinisme dans cette partie des Alpes.)

INDEX

N. B. — Les détails contenus dans les trois Appendices ne sont pas compris dans le présent Index.

- Aa, rivière, 148.
Aar, rivière et vallée, 8, 145, 158, 217, 408.
Abondance, 91.
Abbtühl, Arnold, 274, 333.
Ablanalp, famille, 334.
Accidents dans les Alpes, 302, 307, 310, 316-7, 325-26.
Adamello, 33, 185-6, 258, 451, 453.
Adams-Reilly, Anthony, 290, 308, 395.
Adda, rivière et vallée, 8, 124, 177, 192, 232-3, 362.
Adélaïde, comtesse de Tyrol, 167.
Adelboden, 141, 146, 409.
Adige, rivière et vallée, 8, 76, 190, 232-3, 239, 362.
Admont, 91.
Adriatique, l', 416.
Adula, 412. — Alpes de l', 132.
Aela, Piz d', 433, 464.
Agassiz, L., 410.
Agnel, col de l', 108, 203.
Agordo, 174.
Aichach, 180.
Aigle (ville), 115, 144.
Aigle royal, 65.
Aiguille, Mont, 260, 267, 331, 380.
Aiguille Rousse, Grande, 383.
Ailefroide, l', 258, 378.
Ainslie, C., 295.
Airolo, 216, 224.
Aix-les-Bains, 106.
Ala, 175.
Alagna, vallée d', 277-9, 404.
Alaric, 95.
Albaron, l', 383.
Albert I^{er}, empereur, 164, 168.
— comte de Tyrol, 167.
— comte de Goritz, 168.
— II, duc de Carinthie, 164, 168.
Albigna, glacier d', 428.
Albon, comtes d', 101, 104, 108, 111.
Albrun, col d', 124-5, 216, 413.
Albula, col de l', 83, 85, 89, 231, 431. — groupe de l', 365, 425-6, 430-5.
Alémanes, 81, 96.
Alémanie, duché d', 150.
Aletsch, glacier d', 33, 274, 409.
— horn, 407, 411.
Allalin, 404. — horn, 400, 403.
Allemagne, 99, 150, 229, 242.
Alm, 13.
Almagell, 404.
Almer, Christian, 29, 335.
Alp, 13.
Alpages, 12, 14, 15.
Alpe, 13.
Alpes, chaîne de montagnes, 1-3, 10, 11. — pâturages des, 1, 12.
— Divisions et groupes, 357-476.
— Bavière, de, Vorarlberg et Salzbourg, 7, 359, 365, 440-443.
— bernoises, v. Oberland bernois, 7, 364, 405-411.
— carniques, 244, 474.
Alpes in Cenisio, 13.
Alpes centrales, 101, 121, 131, 216, 361-5, 405-440.
— cottiennes, 364, 371-375.
— Dauphiné, du, 7, 13, 33, 77, 88, 100, 108-9, 114, 116-8, 204, 206.

- 234, 253, 285, 289, 336, 364, 372, 374, 380.
- Alpes graies, 33, 121, 197, 285, 288, 364, 381-388.
- juliennes, 5, 32, 191, 475.
- lépontiennes, 9, 131, 364, 411-417.
- lombardes, 365, 451-5.
- maritimes, 32, 74, 116, 364, 367-371.
- nord-est suisse, du, 365, 420-4.
- noriques, 193.
- occidentales, 101, 106, 116, 190, 197, 201, 358-60, 364, 367-405.
- orientales, 155, 183, 190, 244, 279, 363, 365, 440-476.
- pennines, 33, 360.
- — occidentales, ou chaîne du Mont-Blanc, 384, 388, 393.
- — centrales, 364, 393, 399.
- — orientales, 364, 399-405.
- sud-orientales, 365, 472-6.
- tyroliennes centrales, 365, 472-476.
- Zillertal, du.
- Alperschellhorn, 433.
- Alphubel, 401, 403.
- Alpine Guide*, 47.
- Alpine Journal*, 53.
- Alpinisme moderne, 304-328.
- Alpisella, col d', 232.
- Alsace, Haute, 156.
- Altare, 10.
- Altdorf, 14, 147, 224, 421.
- Altels, 40, 407.
- Altmann, J.-G., 21.
- Altstættten, 169.
- Alvier, l', 422.
- Ambin, vallon d', 209, 375. — col d', 209.
- Amédée, le comte Vert, 107.
- Amédée IV, comte de Savoie, 253.
- Américains, les, 292.
- Ammianus Marcellinus, 205.
- Ampezzo, vallée d', 85, 175, 242.
- col d', 170, 191, 235, 237, 242, 463, 469.
- Ancolies, 42, 54.
- Andechs, maison d', 167, 181.
- Anderegg, Melchior, 334.
- Andermatt, 22, 44, 148, 222.
- Anderson, Eustace, 296.
- André, Dauphin, 110.
- Androsaces, 50, 52.
- Anémones, 43, 52, 54.
- Angeville, Henriette d', 267.
- Anglais, les, 224, 287-291, 296, 403, 434, 466-8.
- Angleterre, l', 314, 318.
- Angrogne, val d', 88.
- Anich, Peter, atlas du Tyrol, 252, 258, 272.
- Ankogel, l', 265, 279, 282, 461.
- Anne, Dauphine, 110.
- de Bohême, 168.
- Annibal, 68, 196-7, 205, 209, 371.
- Anniviers, val d', 82, 396.
- Antelao, l', 187, 287, 470.
- Antibes, 369.
- Antonin, Itinéraire, 198-9, 200, 230, 243, 245, 248.
- Antrona, col d', 124, 213, 215-17, — val d', 213.
- Anza, torrent, 404.
- Anzasca, val, 13, 80, 120, 213, 404.
- Aoste, vallée d', 19, 22, 36, 79, 97, 100, 107, 118, 193, 210-11, 253, 254, 395, 397.
- Apennin, 8, 359.
- Appenzell, 16, 137, 169, 170, 424.
- Aprica, 233. — col d', 178, 238-9, 363, 451, 453.
- Aquilée, 177, 186, 248. — Patriarches d', 162, 164, 172, 175, 245.
- Aquitaine, 97.
- Arbedo, 125-6.
- Arblatsch, Piz d', 433, 464.
- Arc, vallée de l', 92, 117, 206, 209, 374.
- Ardez, 14, 254.
- Ardoïn, marquis de Turin, 102.
- Ardon-Chamoson, 140.
- Argentera, 202, 368-70. — Punta dell', 116.
- Argentière, glacier d', 33, 392.
- Aiguille d', 299.
- Argentière, l', col de, 112, 192, 199, 202-3, 368, 371-2.
- Arkwright, accident, 34.
- Arlberg, 169, 233, 239-42, 361.
- Arles, 206. — royaume d', 101.
- Armoise alpine, 55.
- Arnaud, Henri, 210.
- Arnica, 44.
- Arnod, P.-A., 254-5, 330.
- Arolla, vallée d', 120, 396-9.
- Arpisson, cirque d', 53.

- Arve, vallée de l', 109, 114, 390.
 Arves, Aiguilles d', 376, 380.
 Arvieux, 88.
 Arzinol, Pic d', 285.
 Ascensions, premières, 259-284.
 Asdrubal, 197.
 Asiago, 81.
 Asti, 259.
 Attinghausen, 14.
 Augsburg, 180, 182, 191.
 Augustin, St, 18.
 Aul, Piz, 270.
 Autaret, col de l', 209.
 Autriche, 73, 85, 123, 159, 161, 176, 245.
 Avalanches, 38.
 Avers, vallée d', 75, 85, 91, 189, 43.
 Avisio, val d', 85.
 Avium, Mons, 128, 226.
 Ayas, vallée d', 36.
 Babenberg, Berchtold de, 161.
 — Léopold de, 161.
 Baceno, 216.
 Baden, maison de, 165.
 Badile, Piz, 428.
 Bagnes, vallée de, 32, 119, 189, 253, 396-7.
 Baiovares, 96-7, 159.
 Bâle, 137. — paix de, 152.
 Balen, 404.
 Balfrin, 401, 403.
 Ball, Cima di, 467.
 Ball, John, 10, 192, 291, 296-7, 301, 385, 453, 469.
 Balmat, Jacques, 267. — Auguste, 333.
 Balmhorn, 257, 407, 411.
 Baltschieder, vallée de, 52.
 Bamberg, 161. — évêque de, 245, 247.
 Bannholzer, Melchior, 334.
 Barcelonnette, 112, 114, 202-3, 367-8.
 Bardonnèche, 108, 207.
 Baretta, Martino, 310.
 Barnabé, St, col de, 225.
 Barthélemy, St, hospice, 239.
 — vallon de, 396.
 Basodino, le, 131, 414.
 Baumann, Peter, 334. — Christian, 334.
 Bavière, Alpes de, v. Alpes.
 Bavière, duché et royaume de, 73, 155, 160-1, 164, 169, 179, 181, 242.
 — haute, 180, 247. — basse, 181.
 — préAlpes de, 363.
 Béatrice, comtesse de Provence, 49.
 Beaufroy, colonel, 267, 288.
 Beaupré, seigneur de, 261.
 Beaurain, comte de, 253.
 Becca di Monciair, 49.
 Becca Torché, glacier, 36.
 Bedretto, val, 413.
 Beich, col de, 273. — grat, 52.
 Bela IV, roi de Hongrie, 162.
 Bellegarde, 82.
 Bellino, 108.
 Bellinzone, 76, 122, 124, 126, 415.
 Bellune, 172-4, 185, 187, 237, 242-3, 463.
 Benoît, St, 91.
 Bérarde, la, 378-9.
 Berchtesgaden, 178-9, 182, 441.
 Berchtold de Zœringen, 135.
 Berengar IV, Raymond, comte de Provence, 112.
 — marquis d'Ivrée, 160, 227.
 — II, roi d'Italie, 241.
 Berg, 13.
 Bergame, 173, 176, 239, 453.
 Bergamasque, Alpes du, 453-5.
 Bergers, 13.
 Bergschrund, 27.
 Bergün, Dolomites de, 433.
 Bérisal, 51.
 Bernard, oncle de Charlemagne, 212.
 Bernard de Menthon, St, 211, 394.
 Bernard, St, Grand, 91, 189, 191-2, 196-9, 208, 211-3, 278, 329, 360, 394.
 — — — chanoines augustins du, 215.
 — — Petit, 91, 191, 197-9, 210-11, 250, 359, 381.
 Bernardino, San, col du, 128, 192, 226-7, 417.
 Berne, canton de, 137, 139, 141, 144-7, 406. — ville, 405.
 Bernfaller, abbé, 278.
 Bernina, col de la, 6, 133, 183, 232, 426.
 — massif, 33, 133, 365, 425-30.
 — Piz, 133, 286, 378, 426.
 Berthoud, 158.
 Besetzerschaft, 16.

- Besimauda, la, 369-71, 423.
 Besitzerschaft, 16.
 Bessanese, la, 383.
 Bessans, 209.
 Beverin, Piz, 262.
 Bex, 37.
 Bianco, Pizzo, 267.
 Biasca, 126, 225.
 Biegno, terme, 33.
 Bielerhöhe, col de, 233.
 Bies, glacier, de, 40.
 Bietschhorn, 257, 298, 309, 407, 411.
 Biner, Fr., 281.
 Binn, vallée de, 216, 413.
 Bionassay, glacier de, 392.
 Birbeck, J., 295.
 Birmingham, 297.
 Birnbaum, forêt de, 3, 198, 200, 236, 248, 475.
 Bischoff, guide, 335.
Biscutella lavigata, 44.
 Bivio-Stalla, 229.
 Blacken, Alpe, 147.
 Blackwell, Eardley-J., 292, 294, 334.
 Bladen, 81.
 Blaitière, aiguille de, 393.
 Blanc, col, 289.
 Blandrate, comte de, 213, 253.
 Blaugletscherli, 26.
 Blenio, val, 126, 225-6, 415.
 Bleuler, Christian, 293, 334.
 Blindenhorn, 131, 414.
 Blocs erratiques, 31.
 Bludenz, 169, 233, 240, 438.
 Blümlisalp, 407. — horn, 298, 411.
 Bæser Faulen, 422.
 Bognanco, val, 215.
 Bohême, 160.
 Bohren, Christian, 34. — Peter, 36, 335.
 Bois, glacier des, 391.
 Boltigen, 146.
 Bondasca, glacier de, 428.
 Bonhomme, col du, 44, 384.
 Boréon, val, 74.
 Borgonio-Stanonj, carte de, 272.
 Bormio, 75, 92, 105, 122, 124, 129, 177, 232-3, 428.
 Borromée, St-Charles, 223, 226.
 Bortis, Joseph, 274, 333.
 Bosco, 414.
 Boso, comte, 99, 111.
 Bossons, glacier des, 34, 392.
 Botzen, 165, 235, 238.
 Bouquetin, le, 58-60, 386-7.
 Bourcet, M., 380. — carte de, 253, 258, 272.
 Bourgogne, 100, 106, 135.
 Bourg St-Maurice, 44.
 Bourg St-Pierre, 211.
 Bourrit, Marc-Théodore, 255, 266-7.
 Bramans, 209.
 Brandenburg, 181.
 Brantschen, J., 335.
 Braulius, Mons, 233.
 — St, évêque de Saragosse, 233.
 Braus, col de, 202.
 Bregaglia, val, 76, 82, 89, 127, 150, 229, 425.
 Bregalga, vallon de, 432.
 Bregenz, 169, 239.
 Breil, 74.
 Breithorn, 267, 288, 400, 403.
 — de Lauterbrunnen, 407.
 Brembana, val, 453.
 Brenner, col du, 4, 77, 165-6, 189, 192-3, 197-8, 226, 233, 235-8, 250.
 Brenta, Cima di, 452. — Bocca di, 452. — Crozzon di, 453.
 — Dolomites de, 186, 452.
 Brenva, la, 300. — col de, 388-401.
 — glacier de, 392.
 Bréons, les, ou Breuni, 236.
 Brescia, 173, 176.
 Bresse, la, 114.
 Briançon, 108, 203-4.
 Briançonnais, 109.
 Brienz, 142, 145. — lac de, 8, 141, 405.
 Briga, Mons, 214.
 Brigels, 420.
 Brigue, 140, 214.
 Bristen, 419.
 Brixen, 77, 85, 90, 162, 178-9.
 — évêché de, 166-7, 183, 185, 238.
 Brixlegg, 440.
 Brockedon, William, 288.
 Brouillard, glacier du, 392.
 Brouis, col de, 202.
 Brown, Yeats, 276, 288.
 Brun, famille, 154.
 Bubenbergh, famille de, 217.
 Buchenstein, 86.
 Buchhorn, 182.
 Buet, le, 257, 266, 289, 332.
 Eufalora, col de, 233.

- Bugey, le 114.
 Buin, Piz, le grand, 435-6.
 — le petit, 436.
 Burgener, Hildebrand, 334.
 Burgondes, 96.
 Burnet, W., 23.
 Busazza, la, 452-3.
 Buthier, torrent, 42.
 Buxton, E.-N. et H.-E., 281.

 Cachat, J.M., 290, 332.
 Cade, M., 288.
 Cadibona, col de, 10.
 Cadore, 243.
 Cairasca, val, 414.
 Calanca, val, 76, 89.
 Calderas, Piz del las, 433-4.
 Calfeisen, 84, 141, 419.
 Callander, M., 288.
 Calven, bataille de, 152, 159, 169.
 Cambray, ligue de, 175.
 Camonica, val, 86, 177, 239, 363.
 Campagnol des neiges, 63.
 Campanules, 51.
 Campbell, M^e et M^{lle}, 267, 288.
 Campell, Ulrich, 21, 257, 438.
 Campiglio, 452.
 Campo, Corno di, 133.
 Campo Formio, traité de, 176.
 Canale, village, 244. — vallée de, 244, 246.
 Canali, Cima di, 468.
 Canaria, val, 464.
 Canavese, vallée, 107, 118.
 Canin, Monte, 185, 187, 475.
 Cannes, 367-9.
 Canossa, 207.
 Canterbury, archevêque de, 212.
 Cantons, lac des Quatre, 406, 408.
 Caprile, 86, 135, 173-5, 468.
 Caracalla, empereur, 199.
 Cardanello, gorge de, 228.
 Caré Alto, 186, 451-3.
 Carinthie, 87, 97, 105, 160, 162, 164-5, 168, 171, 179, 187, 243-4, 270, 455, 473.
 Carniole, comté de, 87, 105, 162, 164-5, 168, 179, 185, 187, 248, 473.
 Carolingiens, 97.
 Carpathes, 9.
 Carrara, famille, 172-4.
 Carro, col du, 381.
 Casaccia, 225, 229.
 Casana, col de, 232.
 Casse, la Grande, 117, 298, 384.
 Castello, Cima di, 428, 434.
 Castello della Pietra, 174.
 Castelmur, Jacob von, 231.
 Castel-Ponte, 108.
 Castiglione, vallon, 74.
 Castor, Mont, 400, 403.
 Catarina, Santa, 447.
 Catinat, 373.
 Caucase, 309.
 Cawood, M., 316.
 Cayolle, col de la, 202.
 Cenis, Mont, col et pâturages, 13, 90, 103, 191-2, 205-8, 249, 371.
 — — tunnel, 4, 207, 209, 375.
 — — Petit, 209.
 Cengalo, Piz, 428.
 Ceresole Reale, 44.
 — pointe de, 49.
 Cervin, 43, 82, 255, 299, 302-5, 309, 316, 369, 398, 403. — petit, 267, 403.
 Césanne, 108, 206.
 César, Jules, 205, 210, 248.
 Cevedale, Monte, 185-6, 445.
 Chablais, 91, 104-7, 114-5, 145.
 Challant, famille, 36.
 Chambéry, 106-7, 115, 208.
 Chambeyron, Aiguille de, 116, 373.
 Chamois, 60, 61.
 Chamonix, prieuré et vallée de, 18, 20, 26, 90, 109, 114, 118, 254, 256, 266, 312, 332, 390-3.
 — aiguilles de, 392.
 Chamoson-Ardon, 140.
 Champsaur, le, 108-9.
 Chanoines augustins, 212.
 Charbonel, pointe de, 383.
 Charlemagne, 98, 127-8, 150, 159, 193, 205, 236.
 — Charles, fils de, 193.
 Charles IV, empereur, 100, 107, 110, 230, 232, 249.
 Charles le Chauve, 99, 207.
 — le Gros, 99, 245.
 Charles V, roi de France, 101, 110.
 — VIII, — 206, 280.
 — le Téméraire, 208.
 Charles-Quint, empereur, 123.
 Charlet, guide, 332.
 Charmaix, Notre-Dame de, 207.
 Charmey, 82.
 Charmoz, les Grands, 307, 393.

- Charpentier, 32.
 Château-Dauphin, 108, 204.
 Château-d'Orx, 82, 147.
 Châtelet, 408.
 Chaucer, 256, 374.
 Chermontane, 397.
 Chiavenna, 75, 122, 129, 177, 226, 228-31.
 Chisone, vallée du, 79, 108, 114, 115, 189, 206, 374.
 Chiusaforte, 246.
 Choucas, 65.
 Chouson, 403.
 Christophe, St, 336. — hospice de, 241. — commune de, 253.
 Christopher, M., 295.
 Chrysanthèmes, 52.
 Chünard, Piz, 257, 438.
 Churwalden, 229.
 Ciamarella, la, 383.
 Cilli, 11.
 Cimbri, 81.
 Civetta, Monte, 186, 468.
 Cividale, 245.
 Clairée, la, vallon, 108.
 Clapier, Mont, 74, 368. — col de 209.
 Clarides, les, 417.
 Claudien, 18.
 Clématite, 47.
 Clément, J.-M., 266.
 Cles, 238.
 Club alpin anglais, 265, 297, 306, 311.
 — allemand et autrichien, 306, 311 437.
 — autrichien, 287, 301.
 — français, 307, 311.
 — italien, 301, 311.
 — suisse, 301, 311, 320, 419.
 Cluny, abbaye de, 212.
 Clusam, per, 246.
 Coaz, J., 286, 427.
 Coca, Pizzo di, 454.
 Cogliano, Monte, 185, 187, 474.
 Cogne, 43, 47, 49, 50, 52, 55, 59, 253, 289, 386-7.
 Coire, 76, 83, 90, 103, 193, 226, 229, 232, 240. — évêques de, 128-9, 149, 230, 232, 240.
 Colchiques, 45.
 Colgrove, M., 316.
 Collon, col de, 289, 395. — Mont, 398.
 Colomb, Mont, 398.
 Colomban, St, 91, 148, 268.
 Cols, terme, 3, 251.
 Columbé, Pizzo, 464.
 Combin, Grand, 119, 296, 398.
 Côme, 122, 127, 226. — lac de, 8, 234-5, 415, 426, 451.
 — évêque de, 127-8.
 Conches, 140.
 Confédération suisse, 75-6, 82, 105, 137-8, 158-9.
 Confinien, 176.
 Coni, 203.
 Conrad II, empereur, 100, 106, 135, 164-5.
 — III, — 245.
 Conrad, chasseur, 257, 438. — Piz, 438.
 Constance, 239, 241. — lac de, 8, 182, 240, 423.
 Coolidge, W. A. B., expériences personnelles, 29, 34, 197, 203-4, 209, 224, 275, 304-7, 313, 335, 340-1, 343, 345-9, 369-371, 379, 387, 399, 422-3.
 Corniche, route de la, 3.
 Cornier, le Grand, 299.
 Corno di Campo, 429.
 Corse, la, 370.
 Cortina, 85, 135, 173, 175, 237, 242, 462-3, 469.
 — Dolomites de, 187, 469.
 Coryat, Thomas, 454.
 Côte d'azur, 367.
 Côte, Mur de la, 295.
 Cottia, Alpis, 199, 371.
 Cottia, Alpes, 199.
 Cottiennes, Alpes, v. Alpes.
 Cottius, roi, 371.
 Couloir d'avalanche, 39.
 Coupeline, Mont, 398.
 Courmayeur, 254, 391.
 Couttet, J.-M., 266, 332.
 Cowan, M^{me}, 286.
 Cowell, J.-J., 210, 384.
 Crampons, 330.
 Cresson, 54.
 Cresta, 432.
 Créton, Tour de, 49.
 Creux de Champ, 46.
 Crevasses, 27, 29.
 Cristallo, Monte, 187, 258, 470, 472.
 Cristaux, 22.

- Croce, Monte, 178, 198, 235, 242-3, 463, 471-2, 474.
 Croda da Lago, 308, 469. — Rossa, 469.
 Croix, col de la, 204.
 Croz, Michel, 298, 302, 333.
 — Jean-Baptiste, 333.
 Crucis, Mons, 243.
 Curaglia, 226.
 Cuidet, François, 266.
 Cuneo, 112, 201, 367.
 Cunu Aureu, 200, 227.
 Curmilz ou Curmys, 219.
 Cust, M., 316.
 Cyclamens, 46.
 Cytises, 46.
- Dachstein, le, 183, 282, 441-3.
 Dala, vallée de la, 218.
 Dalmazzo di Tenda, San, 368.
 Damatter, Pierre, 335.
 Dammastock, 406.
 Danube, 9, 432.
 Daphnés, 46.
 Davos, 37, 84, 89, 141, 151, 232, 433.
 Dauphin, titre de, 110, 111.
 Dauphiné, Alpes du, v. Alpes.
 Découverte, Roc de la, 278.
 Delphinus, 110.
 Deluc, Frères, 266.
 Denis, St, Abbaye, 128.
 Dent, Clinton-T., 309.
 Dent Blanche, 82, 398, 403.
 Desor, Edouard, 286, 334, 410.
 Deutschruth, 87.
 Devero, val, 414.
 Deville, Marie, 32.
 Dévoluy, le, 376-7, 380.
 Dévouassoud, François, 333.
 Diable, pont du, 222.
 Diablerets, 37, 284, 405.
 Die, 109.
 Dietrichstein, 153.
 Digitales, 43.
 Disgrazia, Monte della, 153, 298, 370, 428, 434.
 Dissentis, et abbé de, 83, 91, 148, 150, 225-6, 268.
 Dix-Juridictions, ligue des, 122, 151.
 Dizains ou Zehnen, 139.
 Doellach, 270-1.
 Dolent, Mont, 299, 390.
- Dolomieu, 463. — marquis de, 380.
 Dolomites, 7, 32, 85, 135, 171, 185-6, 258, 291, 298, 308-10, 314, 433, 463.
 — du Tyrol, 286, 365, 380, 462, 472.
 Dom, 401-3. — joch, 401.
 Domaso, 130.
 Dôme des Mischabel, 120.
 Domjulien, seigneur de, 261.
 Domleschg, 84, 150.
 Domodossola, v. Ossola.
 Dongo, 130.
 Dora Baltea, 382, 390.
 — Riparia, 79, 108, 114, 206, 374.
 Douglas, Francis, 302.
 — John Sholto, 438.
 — cabane, 438.
 Doveria, la, 413.
 Drac, rivière, 108-9.
 Dranse, rivière et vallée, 32.
 Drave, rivière et vallée, 8, 11, 91, 190, 243, 456, 475.
 Dreierrenspitze, 6, 184-5, 258, 456, 459.
 Dreiländerspitze, 436.
 Dreischusterspitze, 287, 472.
 Dreisprachenspitze, 134, 429.
 Dromadaire, Bosses du, 266, 295.
 Dru, Aiguille du, 307, 309.
 — le Grand, 393.
 Drusenfluh, 436.
 Drusus, 236.
 Duana, Pizzo della, 133, 432.
 Dufour, G.-H., 301, 402. — carte, 300.
 Dufourspitze, 120, 294, 400, 402.
 Durance, rivière et vallée, 8, 88, 108-9, 190, 192, 203-4, 374-5.
 Dürrenberg, 158.
 Du Val, carte de, 257.
 Dryas, 54.
 Dzasset, glacier, 49.
- Ebel, Guidebook de, 398.
 Echelles, 260, 331.
 Ecot, l', 92.
 Ecrins, pointe des, 258, 299, 300, 377-8.
 Edelweiss, 55.
 Edolo, 339.
 Eginen, vallon d', 216-7.
 Eglantine, 47.
 Eglise, l', dans les Alpes, 90-1.

- Eichleit, 86.
 Eiger, 39, 257, 407, 411. — joch, 298, 411.
 Einsiedeln, monastère, 13, 91, 268.
 Eisack, vallée d', 166-7, 170-1, 237, 362, 465.
 Eishof, 448.
 Eismeer (Grindelwald), 326.
 Elferkofel, l', 472.
 Elisabeth de Tyrol, 164, 167.
 Elliot, Julius, 305.
 Ellis, R., 296.
 Elm, 420.
 Elvelinus, mons, 221.
 Embrun, 90, 103, 205.
 Embrunais, 109, 112.
 Emet, Piz d', 453.
 Empereurs (Saint-Empire romain), 5.
 Empire français, 191.
 Enego, 81.
 Engadine, 13, 81, 83, 89, 150, 231, 232, 286, 361, 426, 431, 433.
 — basse, 14, 75, 83, 134, 151, 153, 178, 232, 253, 433, 435, 437.
 Enge (Grindelwald), 35.
 Engelberg, monastère, 13, 91, 147, 148, 263, 408, 410.
 Engstlen, lac d', 409.
 Enns, vallée de l', 10, 91, 161, 198, 456.
 Entlebuch, 158.
 Entremont, val d', 396.
 Eppenstein, maison d', 165.
 Erlenchbach, 146.
 Err, Piz d', 433.
 Escarène, l', 202.
 Eschen, F.-A., 266.
 Eschenbach, 145.
 Eschyle, 64.
 Espagnols, 130.
 Esterel, l', 369.
 Etache, col d', 209.
 Evolène, 397-9.
 Ewigschneehorn, 286, 289, 411.
 Exilles, 108, 209.
 Faber, Félix, 81, 176.
 Falknis, le, 436.
 Falzarego, col de, 469.
 Fassa, vallon, 85.
 Faucigny, 109, 114, 118.
 Faulfirst, le, 421.
 Faulhorn, 53.
 Faune des Alpes, 56, 66.
 Feldkirch, 169-70, 224, 239-40, 437.
 Felice, San, 86.
 Fell, chemin de fer, 208.
 Fella, vallée de, 244, 246.
 Fellaria, glacier de, 427.
 Fellenberg, Edmund von, 300.
 Feltre, 172-4.
 Fénestrel, 108.
 Fénestrelles, 206.
 Fenêtre, col de, 213.
 Fenêtre de Bagnes, col de, 253, 395, 398.
 Fenga, alpe, 14.
 Ferdinand, archiduc, 179.
 Fermeda, la Tour, 465.
 Fermunt, glacier, col et alpe, 14, 233, 439.
 Fern, col de, 191, 242, 247.
 Ferner, terme, 33, 439.
 Fernerkogel, 282, 450.
 Ferreira, val, 85.
 Ferret, val, 42. — col, 213, 388, 394, 398.
 Ferro, vallée de, 244.
 Ferpèche, vallée de, 396.
 Persen, vallée de, 86.
 Fervall, district de, 436.
 Fiesch, 413, — glacier de, 33, 409.
 Fiescherhorn, 299, 300, 411. — hœrner, 407, — joch, 298, 411.
 Fimber, col et alpe, 14, 437.
 Finestre, val, 74, — col delle, 202.
 Finsteraarhorn, 63, 257, 274, 276, 277, 296, 407, 410, 411.
 — joch, 299, 300.
 Finstermünz, col de, 240.
 Firn, 25.
 Fleurs des Alpes, 41-55.
 Floiten, vallon de, 443.
 Fluchthorn, 439.
 Flüela, col de la, 232, 430, 433.
 Folgaria, 87.
 Fontan, 74.
 Forbes, J.-D., 28, 286, 289, 297, 379, 391.
 Forbisch, Piz, 432.
 Forcalquier, comtes de, 109, 112.
 Forcellina, col de, 431.
 Forel, F.-A., 32.
 Forêt-Noire, 156.
 Forez, 111.

- Formazza, val, 70, 80, 124, 131, 141, 216, 414.
 Porno, glacier du, 428.
 Foza, 81.
 Fozzo, val di, 45.
 Fradusta, Cima di, 467.
 Fraïle, col, 133-4. — vallon, 232.
 Fraissinières, 88.
 Français, les, 123, 130, 210, 224, 228.
 France, la, 73, 114-5, 155, 204-6, 359, 389. — roi de, 188.
 Francesco, San, 86.
 François I^{er}, 203, 271.
 Francs, les, 96, 159, 205, 207.
 Frassilongo, 86.
 Frau im Walde, unsere liebe, 86.
 Frédéric I^{er}, empereur, 206, 225, 232, 245.
 — II, empereur, 109, 162, 232, 239, 245.
 Freeman, E.-A., 79.
 Freising, 182. — évêché de, 162.
 Fréjus, 102. — col de, 209, 375.
 Frenières, les Plans de, 408.
 Freshfield, Douglas, 306, 333.
 Fresnay, glacier de, 392.
 Fribourg, 82, 137, 144, 146.
 Frickthal, 159.
 Friedrichshafen, 182.
 Frioul, 77, 81, 86, 165, 172-3, 185, 187, 243-4.
 Frontières naturelles, 71.
 Frutigen, 141, 146, 218-9.
 Fünffingerspitze, 308, 465.
 Furka, la, col de, 148, 218, 220, 406.
 Furva, val, 445.
 Füssen, 181.
 Fussstein, le, 458.
 Futschœl, col de, 253, 437.

 Gabelhorn, Ober, 300.
 Gader, vallon de, 85-6.
 Gail, vallée de, 243.
 Gailberg, col de, 243, 248.
 Gaisl, Hohe, 469, 471.
 Galenstock, 286.
 Galibier, col du, 205, 234, 376, 430.
 Galise, col de la, 210, 289.
 Gall, St, 91, 103-4, 169-170, 230, 417.
 Gallegione, Pizzo, 132, 432.

 Gallio, 81.
 Galtür, 253, 437.
 Gamchilücke, 273.
 Gandegg, col de, 254.
 Gap, 104, 192, 205.
 Gapençais, 109, 112, 117.
 Garde, lac de, 8, 185, 452.
 Garde-Freinet, la, 102, 104.
 Gardiner, Fr., 316.
 Gaspard, Pierre, 336.
 Gastein, vallée de, 461.
 Gaule, la, 190-1, 205, 210 — Alpes de, 197. — cisalpine 94.
 Gauli, col de, 273, 289. — glacier de, 33, 273, 409.
 Géant, col du, 254, 267, 288-9, 292, 295, 330, 389. — Aiguille du 257, 290, 393. — glacier du, 49, 391.
 Gebhard, 280-1.
 Gébroulaz, glacier de, 385.
 Geisler, massif de, 465.
 Gelas, Cima dei, 368-9. — di Lourousa, 368.
 Gelten, auf der, mons, 257.
 Gemelli della Roccia Viva, 50.
 Gemmi, col de la, 14, 40, 141, 146, 218-220, 264, 406-7.
 Gemslücke, 274.
 Gênes, 3, 75, 116, 370.
 Genève, 105, 114, 138, 206.
 Genève, Mont, 103, 108, 188, 191-3, 196-9, 203-6, 210, 248-9, 371.
 Genova, val di, 452.
 Genséric, 95.
 Gentianes, 42, 51.
 George, H.-B., 299.
 Gepatsch, glacier de, 33, 449.
 Gereut, 86.
 Gerlos, col de, 440.
 Germanasca, val, 88, 115.
 Gervais, St, 266, 295-6.
 Gervase de Tilbury, 261.
 Gesner, Conrad, 60.
 Gessenay, 82, 147, 408.
 Gesso, vallée de, 112, 368.
 Gex, Pays de, 114.
 Ghiacciaio, terme, 33.
 Giacomo di Lusiana, San, 81.
 — col di San, 224, 413. — vallée, 124, 228.
 Giandola, 202.
 Gibbon, 18.

- Giessen, glacier, 40.
 Gimilian, 47.
 Gimmelwald, 142.
 Giordani, Pietro, Dr, 278.
 Girdlestone, M., 316.
 Giroflées, 52.
 Giufplan, 233.
 Glaciers, en général, 19-37.
 — blocs erratiques, 31.
 — cascades de, 283.
 — cols de, 252.
 — crevasses des, 27, 29, 33.
 — droits de propriété des, 36-37.
 — émissaires des, 30.
 — extension des, 31.
 — moraines des, 31.
 — moulins des, 28.
 — mouvement des, 28, 29.
 — noms des, 33.
 — stries, 31.
 — tables de, 27.
 Glärnisch, le, 32, 422.
 — Vorder, 422.
 Glaris, 89, 137, 158, 220, 417, 421-3.
 Glectstein, grotte de, 305.
 Gleno, Monte, 454.
 Gletscher, terme, 33.
 Gletscherhorn, Blaues, 273.
 Gletscherwolf, le, 36, 335.
 Glockner, Gross, 33, 184, 257, 270-1, 281-2, 333, 445, 459.
 — Klein, 271.
 — wand, 460.
 Gnifetti, Giovanni, 279.
 — Pointe, 279.
 Göschenen, 44, 222.
 Goldberg, glacier de, 461.
 Golliaz, le Grand, 394.
 Golzeren 419.
 Gondo, 76, 88, 215.
 Gordolasca, val, 74.
 Goritz, ville et comté, 3, 170, 177, 184-5, 187, 198, 244-5, 248, 473.
 Gorner, glacier de, 33, 391.
 Gothard, St, col du, 4, 14, 91, 125, 131, 148, 189, 192, 216, 220-5, 250, 412, 416.
 — tunnel du, 223.
 Gottardo in Corte, San, 223.
 Gottfried de Strasbourg, 229.
 Gottschée, 87.
 Götter, Dôme du, 266, 295.
 — Aiguille du, 266, 325.
 Grafenort, 148.
 Graffeneire, pointe de, 296.
 Graia, Alpis, 199, 381.
 Graia, Alpes, 199.
 Graies, Alpes, v. Alpes.
 Graisivaudan, vallée de, 108.
 Grand d'Eyvia, rivière, 47.
 Granges, 140.
 Granges Communes, col des, 202.
 Grasleiten, les, 467.
 Grassettes, 44.
 Gratet, Déodat de, 380, 463.
 Grauhaupt, le, 291.
 Gravedona, 130.
 Grégoire X, pape, 214.
 Grenoble, 103, 109, 114, 206, 253, 260, 379-80.
 Grenzgipfel, 294.
 Grépon, le, 307, 393.
 Gressoney, vallée de, 277-9, 404.
 Greville, M., 223.
 Gries, col de, 124, 125, 216-7, 224, 252, 413.
 Grigna, la, 455.
 Grimaldi, 75.
 Grimpereau, 66.
 Grimsel, col du, 13, 125, 216-8, 273, 275, 286, 406-7, 409.
 — hospice du, 333. — lac du, 409.
 Grindelwald, vallée de, 14, 39, 143, 145, 158, 275, 293-4, 326, 334, 349, 405, 409.
 — glaciers de, 20, 21, 26, 33, 34, 409.
 Grintouc, le, 185, 187, 476.
 Grisanche, 210, 382.
 Grisons, canton des, 73, 82, 121, 138, 149-155, 229, 268, 415, 417.
 Grivola, la, 387.
 Grivoletta, la, 51.
 Grohmann, Paul, 287.
 — spitze, 287, 465.
 Gröden (ou Gardina), vallée de, 77, 81, 85-6, 186, 463, 465.
 Gruben, 399.
 Grundlauine, 38.
 Gruner, G.-S. 21, 23, 265.
 Grünhornlücke, 274-5.
 Grütli, le, 410.
 Gruyère, comte de, 406.
 — comté de, 147.
 Gspaltenhorn, 407, 411.

- Gsteg, 142.
 Gsteig, 82.
 Guarda, 233.
 Guertsch, guide, 335.
 Güferhorn, 269.
 Guggi, glacier de, 40.
 Guides, en général, 316, 321-8, 329-348.
 Guil, vallon, 88, 92, 108, 203-4, 374.
 Guillaume, comte de Provence, 102 104.
Guillaume Tell, 222.
 Guisane, vallon, 108.
 Gurgl, Ober, 448. — Eisjoch, 448.
 Gurk, évêque de, 270.
 Gurra, glacier de, 385.
 Guttannen, 273-4.
 Guxen, 25.
 Guy, Dauphins, 110.
 Guyane anglaise, 260.

 Haak, Th., 22.
 Habicht, 282, 450.
 Habitants des Alpes, 67-92.
 Habsbourg, château de, 136, 156.
 — maison de, 89, 136, 155, 228, 229, 237-8, 245.
 — phase autrichienne, 159-172.
 — — suisse, 136-7, 145, 148, 150-2, 156.
 — — vénitienne, 172-177.
 — Rodolphe de, 157.
 « Hâchons », 330.
 Hadow, D.-R., 302.
 Hafnereck, 461.
 Hall, salines de, 241.
 Haller, Albert de, 21.
 Hambourg, 221.
 Hamel, accidents, 34.
 Hardy, J.-F., 296.
 Hartmann, évêque de Coire, 150.
 Hasli, 145, 217-8, 275, 277, 333, 405.
 Haute-Combe, 107.
 Havering, 212.
 Heathmann, M., 293.
 Heer, Oswald, 438.
 Hegetschweiler, Johannes, 418.
 Heidelberg, cabane du club de, 437.
 Heiligenblut, village, 270-1, 460.
 — Tauern de, 458, 460.
 Henri II, roi d'Angleterre, 212.
 Henri le Lion, 180.
 Henri II, empereur, 225.
 Henri IV, empereur, 135.
 Henri VI, empereur, 101.
 Henri, fils de Conrad II, 135.
 Henri de Bavière, 160.
 Henri de Bohême et Tyrol, 164, 168.
 Henri, comte de Tyrol, 246.
 Herbetet, Mont, 55, 387.
 Hermine, 62.
 Hérémence, val d', 396.
 Hérens, val d', 396, 399. — col d', 289, — dent d', 82, 403.
 Herschel, John, 288.
 Hess, H., 310.
 Hexenkopf, 435.
 Hildesheim, évêque d', 223.
 Hill, M., 288.
 Himalaya, 309.
 Hinchliff, T.-W., 53, 296-7.
 Hintereis, glacier de, 33, 449.
 Hinterruck, 422.
 Hirondelles, col des, 298.
 Histoire politique des Alpes, 93-187.
 Hochalmspitze, 461.
 Hochfeiler, 184, 457.
 Hochgall, 185, 458.
 Hochjoch, 448.
 Hochkönig, 183, 441.
 Hochnarr, 460.
 Hochschöber, 460.
 Hochtenn, 282.
 Hochthor, 458, 460.
 Hockenhorn, 289.
 Hofer, Andreas, 449.
 Hoffmann, Georg, 286, 418.
 Hohenwarth, vicaire général von, 271.
 Hohgleifen, 65.
 Hoheneck, 182.
 Hohenschwangau, 181.
 Hohenwaldeck, 182.
 Hongrie, 9, 359.
 Hongrois, 104.
 Horace, 236.
 Horasch, l'abbé, 271.
 Hornchurch, 212.
 Hort, M., 296.
 Hospenthal, 14.
 Hospices dans les Alpes, 4, 143, 210, 215, 219, 221, 223, 225, 233, 239, 240-1.
 Hottinger, J.-H., 21.

- Huber, Kaspar, 275, 333.
Hudson, Charles, 295, 302.
Hugues d'Arles, comte, 100.
Hugues, roi d'Italie, 103, 227.
Hugi, F.-J., 275-7, 335, 410, 417.
Hugisattel, 276-7.
Humbert aux blanches mains, 106.
— Dauphin de Viennois, 109, 110.
Huns, les, 399.
- Ilanz, 83.
Iles, Plan des, 408.
Iller, rivière, 182.
Illyrie, 179.
Inäbnit, Christian, 34.
Inascensibilis, mons, 261.
Inn, rivière et vallée, 8, 9, 75, 83, 166, 181, 189, 190, 229, 239, 247, 441.
Innerkofler, Michel, 472.
Innichen, 91, 243, 463.
Innocent II, pape, 206.
Innsbruck, 91, 167, 171, 181, 239, 241, 247, 441.
Interlaken, 91, 142, 145, 405, 410.
Invergnan, Bec de l', 383.
Iseo, lac d', 8, 239.
Iseran, col du Mont, 209, 382, 384.
Isère, rivière et vallée, 8, 117, 190, 209, 210, 374, 390, 432.
Isonzo, vallée d', 77, 244, 248.
Istrie, marquisat d', 167.
Italia irredenta, 177.
Italie, 190-1, 204, 217, 226, 359, 361, 413.
— royaume d', 73, 123, 177, 228-9.
Itinéraires romains, 198-9, 200, 230, 243, 248.
Ivrée, 107.
- Jaman, dent de, 257.
Jamthal, glacier de, 439.
Jaufen, col de, 199, 237.
Jaun, J., 334.
Javelle, Emile, 309.
Jean XXIII, pape, 241.
Jean, archiduc, 279, 283.
Jean, Dauphin, 110.
Jeanne, reine de Naples, 112.
Jenatsch, Georges, 130.
Jérusalem, chevaliers de St-Jean, de, 614.
— Itinéraire de, 198-9, 200, 248.
- Joad, M., 295.
Jochpass, 264.
Jogne, la, rivière, 22.
Johannisberg, le, 460.
Jorasses, Grandes, 299, 390.
Josele, 280-1.
Joubarbe, 55.
Jouven, col de, 237.
Jouvet, Mont, 211.
Joux, Mont, 211.
Jovis, mons, 211, 237.
Juf, 91, 431.
Juga Rhetica, 233.
Julia alpis, 200, 205, 243, 248.
Juliae, 200.
Juliennes, Alpes, v. Alpes.
Julier, col du, 83, 89, 154, 198, 229, 231, 248, 431.
Julius, colonnes de, 231.
Jumeaux, les, 400.
Jungfrau, la, 257, 274-6, 286, 288-9, 300, 306, 317, 326, 335, 407, 410.
— du Hasli, 286, 293-4, 334, 411.
— joch, 29, 276, 298-9, 300, 411.
Justel, Henri, 23.
Justinger, Conrad, 144.
- Käsernuck, 422.
Kaiser, le, 441.
Kals, Tauern de, 459.
Kander, vallée de la, 146, 218, 405, 409.
Kandersteg, 141, 146, 218, 409.
Karawanken, 5, 185, 191, 473, 475.
Karwendelspitze, 441, 443.
Katschberg, 10.
Kavestrau, aiguilles de, 420.
Kees, terme, 33.
Kellerwand, 185, 187, 474.
Kennedy, E.-S., 294, 296, 298.
Kesch, Piz, 434.
Kesselkogen, 186.
Kienthal, 141, 146.
Kinzigkum, col du, 224.
Kitzbühel, 171, 181, 441.
Kitzteinhorn, 282.
Klagenfurt, 11, 247.
Klausen, col du, 14, 147, 220, 417, 421.
Klausner, Johann, 280.
Klotz, frères, 271.
Knopf, Gross Rother, 460.
Koenigsegg-Rothenfels, 182.

- Kœnigspitze, 186, 447.
 Kolm-Saigurn, 461.
 Korn, Tauern de, 461.
 Kreuzberg, 242.
 Krimml, Tauern de, 456, 458.
 Küblis, 263.
 Kûchelspitze, 436.
 Kuchenspitze, 436.
 Kuhn, B.-F., 31.
 Kuhrecht, terme, 16.
 Kuhstoss, terme, 16.
 Kumben, 398.
 Kunter, Heinrich, 237.
 Kufstein, 171, 181.
 Kurfürsten, les, 421.
 Kybourg, comtes de, 136, 145, 157-8.

 Labinae, terme, 38.
 Ladin, langue, 77, 82, 85, 465.
 Læmmergeier, 64.
 Lagopède, 66.
 Laibach, 3, 11, 198, 248-9.
 — Ober, 248.
 Lambert de Hersfeld, 207.
 Lambien, Antoine, 404.
 Landeck, 181, 233, 239, 440.
 Landulus, évêque de Trévise, 230.
 Landquart, rivière, 151, 232, 263, 435.
 Langkofel, 287, 465.
 Langkofen, 186.
 Langnau, 284.
 Languard, Piz, 134, 429.
 Langues parlées dans les Alpes, 78-87.
 Lanslebourg, 208-9.
 Lanzo, 209, 382.
 Laquinhorn, le, 400, 403.
 Larain, glacier de, 439.
 Larche, col de, 202.
 Lauenen, 408, — lac de, 409.
 Lauener, Ulrich, 335.
 Lauinen ou Lawinen, terme, 38.
 Lauithor, 298.
 Laurein, 86.
 Lausanne, 90. — évêché de, 144.
 Lautaret, col de, 192, 204-5, 375-6.
 Lauteraarhorn, Gross, 286, 411.
 Lauterbrunnen, 142, 145, 219, 276, 326, 334, 335, 405, 409.
 Lavanchiae, terme, 38.
 Lavina, terme, 38.
 Lech, rivière, 160, 182, 441.
 Lecourbe, 227.
 Legnone, monte, 455.
 Lei, val di, 75, 130, 429, 431.
 Leiter, vallon de, 271.
 Leitha, rivière, 160.
 Leitner, Johann, 280.
 Léman, canton du, 147.
 — lac, 8, 100, 140, 406, 408.
 Lenk, la, 146, 408.
 Lenzbourg, comtes de, 136, 157.
 Lenzerheide, 229.
 Lépontiennes, Alpes, v. Alpes — basses, 415.
 Lepontina, vallis, 412.
 Lérins, îles, 369.
 Leuthold, Jakob, 277, 334.
 Levanna, la, 383-4.
 Léventine, vallée, 76, 124-6, 225, 412, 415.
 Lichtenstein, principauté de, 439.
 Lienz, 170, 242.
 Lièvre blanc, 62.
 Liezen, 198.
 Ligue Grise, 76, 85, 128, 151, 416.
 Ligurie 105, — Ligures, 196-7.
 Limmat, la, 224, 418.
 Limmerntobel, 420.
 Limone, 370.
 Linard, Piz, 257-435, 438.
 Linaria, 54.
 Lindau, 182.
 Linth, rivière et vallée, 8, 224, 418, 420.
 Linz, 198, 247.
 Liro, vallée du, 124.
 Lis, 45, 54.
 Lischanna, Piz, 429.
 Litzner, le Grand, 436, 439.
 Livigno, vallée de, 75, 76, 92, 130, 133, 232, 428-9.
 Locarno, 76, 122, 124, 126, 414.
 Lœffler, Gross, le, 457.
 Loetschberg, 219.
 Loetschen, vallée, 45, 65, 141, 218, 273, 408.
 — col de, 142, 144, 146, 218-9, 254, 289, 410.
 Loetscher, les, 142, 146.
 Lohner, Gross, 257.
 Loibl, col de, 476.
 Loitsch, 248.
 Lombardie, 75, 94, 102, 116, 122, 205, 207, 220, 227, 229.
 Lombardo-Vénétie, 177.

- Lombards, les, 96-7, 122, 205, 227, 248.
 Longet, col de, 204.
 Lorraine, 98, 261.
 Lothaire I, 98, 128. — Lothaire II, 99.
 Louèche, 139, 141, 143.
 — les Bains, 14, 218-9.
 Louis le Débonnaire, 98, 193, 207.
 — le Germanique, 98.
 — IV, empereur, 181.
 — XI, roi de France, 204.
 — XIII, roi de France, 206.
 Lourtier, 31.
 Lucerne, 89, 91, 136, 158, 221.
 Ludovico il Moro, 213.
 Ludwigshöhe, 279.
 Lueg, gorges de, 10, 191, 235, 442.
 — col de, 247.
 Lugano, 76, 124, 126, 415.
 — lac de, 8, 415.
 Lugnetz, vallée de, 84.
 Lukmanier, col du, 225-6, 417.
 Lune, Pic de la, 49.
 Lünensee, 263.
 Lunettes, 330.
 Lunéville, traité de, 153.
 Lughino, Pizzo, 9, 132, 416, 432.
 — Forcella di, 431.
 Luserna, 87.
 Lüttschine, rivière et vallée de la, 36, 142, 351, 409-10.
 Luxembourg, maison de, 169.
 Lyon, 206.
 Lys, vallée du, 80, 277.
 Lysjoch, 277-8, 298, 401.
 Lyskamm, 277, 400, 403.
 Macdonald, 228.
 Macugnaga, alpe de, 13, — village, 80, 213, 253, 267, 306, 404.
 Madeleine, col de la, 202.
 Maderan, vallée de, 286, 417-9.
 Madonna, cima della, 467.
 Madrano, mineur, 419.
 Madris, vallon de, 432, — horn, 436.
 Männlichen, 54.
 Mærjelen, lac de, 44, 275, 409.
 Magenta, 206.
 Maggia, val, 80, 126, 131, 414.
 Magyars, 160, 190.
 Maira, vallée de la, 112, 425, 432.
 Maison-Dieu, ligue de la, 85, 150.
 Majeur, lac, 8, 127, 414.
 Majolus, abbé de Cluny, 103, 212.
 Major, col, 254.
 Malenco, val, 427.
 Malkin, A.-T., 289.
 Mallnitz, Tauern de, 246, 461.
 Maloja, col de la, 9, 91, 192, 425, 430.
 Mals, 240, 280, 362-3.
 Malserheide, 240, 361.
 Mandron, glacier de, 452.
 Manhart, 185, 187.
 Marburg, 11, 249, 472, 475.
 Marches, 190, — de l'Est, 161.
 Marchfeld, 163, 168.
 Marco, San, col, 454.
 Margaret de Babenberg, 162.
 — Maultasch, 168, 179, 181.
 Maria, Santa, 225.
 Marie, col de Ste, 225.
 Marienberg, 91.
 Marignan, 125.
 Marmarole, le, 470.
 Marmels, sire de, 154.
 Marmolata, la, 186, 258, 287, 291, 464, 467.
 Marmottes, 62.
 Maronnier, 330.
 Marons, 208, 331.
 Marseille, 3.
 Martell, Pierre, 257, — vallée de, 445.
 Martianus Capella, 256.
 Martigny, 139, 140, 212, 394.
 Martin, St, république de, 115.
 Martin, St, Vésubie, 368.
 Martino di Castrozza, San, 468.
 Martinsbruck, 134, 240.
 Martinsloch, 420.
 Martre, 63.
 Masino, val, 427.
 Massel, vallon, 88.
 Masséna, 245.
 Mastallone, val, 80.
 Mathews, St-John, 296.
 — Williams, 210, 296-8, 384.
 — C. E., 308.
 Matrona, 199.
 Matsch, famille, 129, 153.
 Matt, 404.
 Matterhorn, 255.
 Matto, monte, 368.
 Maures, montagne des, 102.
 Maurice, St, 91, 103, 139.

- Maurice et Lazare, Ordre des Sts, 211.
 Maurienne, la, 92, 117, 206-7, 209, 384.
 Mauthen, 243.
 Mauvoisin, pont de, 397.
 Maximilien, empereur, 152, 154, 170-1, 175.
 Mayen, 12.
 Maynard, H., 267, 332, 403.
 Medel, Piz, 132, 270.
 Medels, vallée de, 84.
 Médiation, Acte de, 137.
 Méditerranée, 131, 369, 408, 416.
 Meije, la, 258, 307, 310, 317, 336, 378-9. — Brèche de la, 299.
 Meinhart I, comte de Goritz, 167, 246.
 — II, comte de Tyrol, 163, 167-8.
 — III, — — 168.
 Meiringen, 145, 409.
 Mendel, col de, 238.
 Mendrisio, 126.
 Méran, 167, 237, 239.
 Méranie, duc de, 167.
 Mer de glace, 28, 33.
 Mérian, Matthieu, 21.
 Mérovingiens, 97.
 Mesocco, val, 76, 89, 126-7, 227, 415.
 Mettelberg, 257.
 Mettenberg, 35.
 Meyer, J.-R., 273, 333, 410. — Hieronymus, 273, 275. — J.-R. junior, 273. — Rodolphe, 274-5. — Gottlieb, 274-5.
 Miage, col de, 296. — glacier, 392.
 Michel, Christian, 281.
 Michel, Piz, 433, 464.
 Michel, St, de la Cluse, 90, 376.
 Midi, Aiguille du, 258, 309, 392. — Dent du, 266.
 Milan, 122, 129, 191, 212, 221, 223.
 Milanais, le, 101, 120-2, 126, 129, 214, 228, 238.
 Minto, lord, 288.
 Mirabouc, fort de, 204.
 Mischabel, 120, — joch, 300.
 Mittelhorn, 290, 411.
 Mittenwald, 182.
 Mocheni, val dei, 86.
 Modane, 207, 209.
 Moench, le, 407. — Moenchjoch, Ober, 276. — Unter, 276.
 Moell, vallée de, 270, 461.
 Mœrchner, Gross, 282, 457.
 Mœsele, le, 457.
 Moiry, val de, 396.
 Mojsisovics, E. von, 287.
 Molins, 154.
 Mollières, vallon, 74.
 Molveno, lac de, 453, 300.
 Moming, col de, 299.
 Monaco, 196.
 Monnier, Mont, 369.
 Monservin, col, 255.
 Mont, col du, 210.
 Montafon, vallée, 14, 169, 233, 240, 436-7.
 Montagne, 13.
 Montagne Maudite, 257.
 Montaigne, 208.
 Montanvers, le, 392-3.
 Montasch, le, 475.
 Mont-Blanc, 20, 33, 34, 118-9, 257, 265-6, 288-9, 291-3, 295-6, 299, 309, 319, 325, 359, 369, 388-92, 399.
 — de Courmayeur, 119, — de Tacul, 295.
 Montbovon, 147.
 Mont-Clapier, 200.
 Monte, 13.
 Monte Leone, 131, 414, 416.
 Monte Moro, col, 124, 213, 252, 404.
 Monte-Rosa, 401.
 Montferrat, marquisat de, 115.
 Montfort, comtes de, 169.
 Monthey, 140.
 Mont-Malay, 257.
 Montmélian, 106.
 Montpellier, 203.
 Mont-Rose, 19, 66, 80, 116, 120, 256, 267, 277-9, 287, 294-5, 306, 369, 390-1, 400, 402-3.
 Moore, A.-W., 299, 300, 306.
 Moraines, 31.
 Moravie, 163.
 Morcles, dent de, 405, 410.
 Morgarten, 137, 158.
 Morge, la, rivière, 139, 140.
 Morschach, 38.
 Morteratsch, glacier de, 426.
 Moser, Peter, 334.
 Motte, glacier de la Grande, 385.
 Müller, J.-E., 273.
 Mummery, A.-F., 309.

- Munich, 242.
 Münster, vallée de, 76, 83, 89, 91,
 133, 135, 151-2, 232-4.
 — village, 217.
 Münster, Sébastien, 19, 21, 219,
 256, 398.
 Muotta, vallée de la, 224, 422.
 Mur, vallée de la, 10, 161, 249.
 Muraltus, J. von, 22.
 Muretto, col, 252, 425-7.
 Murith, L.-J., chanoine, 266.
 Murray, guide, 288.
 Murren, 142.
 Murtarcol, Piz, 429.
 Murz, rivière, 249.
 Muveran, le Grand, 405.
 Myosotis, 42, 52, 54.
 Mythen, les, 421.

 Nadelhorn, 401.
 Næfels, 137, 158.
 Napoléon I^{er}, 97, 104, 137, 140,
 154, 176, 192, 203, 208, 212,
 215, 235.
 Napoule, baie de la, 369.
 Nauportus, 248.
 Neff, Félix, 88.
 Neige, la, 25. — rouge, 37.
 Neiges éternelles, région des, 18-40.
 — ligne de démarcation, 24.
 Neiges, Notre-Dame des, 260.
 Nendaz, vallon de, 396.
 Norman-Neruda, Ludwig, 309.
 Nesthorn, Grand, 300, 407, 411.
 Neuchâtel, 138.
 Névé, 25, 26.
 Newton, Sir Isaac, 264.
 Nice, 201-2, 367. — comté de,
 74, 102, 105, 113-4, 115-6.
 Nicholson, M., 292.
 Nicolas, St, 40, 82, 400, 403.
 Nidwald, 126, 148.
 Niederjoch, le, 448.
 Niesen, le, 259, 304.
 Nivolet, col de la Croix de, 210,
 382.
 Noce, rivière, 86, 238.
 Noire, la, 49. — Mer, 132, 146.
 Non, val di, 86, 238.
 Nonsberg, 238.
 Nord, mer du, 132, 416, 432.
 Nordendspitze (Mont-Rose), 403.
 Noricas, per Alpes, 193, 236.
 Nouva, col de la, 289.

 Novalesse, 90, 103, 208, 260.
 Novare, 122.
 Nufenen, col de, 216.

 Oberaar, alpe d', 13, 14, 143.
 — horn, 298, 407, 411.
 — joch, 273-4, 288-9.
 Oberalp, col, 83, 148, 220, 417.
 — stock, 269.
 Obergabelhorn, 403.
 Obergestelen, 218.
 Ober Gurgl, 92.
 Oberhalbstein, 150, 431-2.
 Oberland bernois ou Alpes ber-
 noises, 33, 89, 90, 145, 158, 217-8,
 220, 257, 272, 286, 298, 335,
 360, 405.
 Oberland grison, 89, 90.
 Obersaxen, 83.
 Oberstdorf, 182.
 Obwald, 126, 148.
 Ocra, mons, 3, 248.
 Odoacre, 95.
 Odon, archevêque, 214.
 Œillets, 52.
 Œschinen, lac d', 409.
 Œtzthal, 33, 92, 184, 255, 258, 448.
 — massif d', 365, 447-9.
 Ofen, col d', 134, 232-3, 429.
 Oglio, rivière et vallée, 8, 86, 177,
 239.
 Oiseaux des Alpes, 64.
 Oldenhorn, 82, 257.
 Olivone, 226.
 Olperer, l', 458.
 Orchis, 44.
 Orco, rivière, 44, 45, 107, 118, 210,
 382.
 Ordinaire, M., 294.
 Ormonts, 37, 82.
 Ornavasso, 80.
 Orny, glacier d', 266, — pointe d',
 388.
 Orsera, 149.
 Ortler, 7, 33, 185-6, 258, 270, 279-
 283, 362, 445-7.
 — massif de l', 365, 443-7.
 Ortstock, l', 422.
 Ossola, vallée d', 116, 120, 122,
 124-5, 144, 213, 215-7.
 — Domo d', 79, 213, 215-6, 413.
 Ostrogoths, 81, 96, 248.
 Ostspitze (Mont-Rose), 294.
 Otemma, glacier d', 266.

- Othon I^{er}, empereur, 103, 127, 160, 225.
 Othon II, empereur, 160.
 Ottakar, roi de Bohême, 162-3.
 Ottakar V, marquis de Styrie, 249.
 Oulx, 108, 207.
 Ours brun, 56-58.
 Oursine, montagne d', 258.
 Oxford, New-College d', 212.

 Paccard, Michel, 267.
 Pacte perpétuel, 137.
 Paillon, vallée, 202.
 Pala, Cimone della, 186, 258, 467-8.
 Pala di San Martino, 186, 468.
 Palatinat, 181.
 Palù, 86.
 Panix, col du, 224.
 Panten, 420.
 Paradis, Grand, 117, 384, 387.
 Paradis, Marie, 267.
 Parpaillon, col du, 430.
 Parrachée, la Dent, 384-5.
 Parrot, F., D^r 278.
 Parseierspitze, 183, 440, 442-3.
 Partenkirchen, 182.
 Passeierthal, 280, 449.
 Pasterze, glacier de, 33, 449, 459.
 Patteriol, le, 436.
 Paulmy, carte de, 253.
 Payer, cabane, 447.
 Pays de Neff, 88.
 Paznaun, vallée de, 233, 253, 436-437.
 Pedona, 103.
 Pelat, Mont, 116, 369.
 Pellice, val, 88, 204.
 Pelmo, le, 187, 258, 291, 296, 468.
 Pelvoux, le, 109, 121, 258, 299, 375-6, 378-80.
 — Grand, 258.
 Pendlebury, R. et W.-M., 306.
 Penninæ Alpes, 199.
 Pennines, Alpes, v. Alpes.
 Penninus Summus, 199, 389, 394.
 Pensées, 53.
 Pépin, fils de Charlemagne, 193.
 Pépin le Bref, roi, 207.
 Peralba, Monte, 185, 187, 474.
 Pergine, 86.
 Perosa, 115.
 Perraudin, J.-P., 31.
 Perrero, 88.
 Peschiera, Pizzo di, 131.
 Pesio, 371.
 Péteret, Aiguille Blanche de, 307.
 Petersgrat, 273.
 Peutingier, Table de, 198-9, 227, 230, 247-8.
 Pfäfers, 84, 91, 150, 420.
 Pfaff, le Wilder, 450.
 Pfossen, vallée, de, 448.
 Pfunds, 240.
 Philippe II, roi, 123.
Philosophical Transactions, 22-24.
 Piantonetto, val, 52.
 Piave, vallée de la, 237.
 Piazzzi, Cima di, 133, 429, 434.
 Pichler, Joseph, 280, 449.
 Piémont, 105, 112, 115, 204, 210, 254, 382, 387.
 Pierre, St, Tour du Grand, 387.
 Pignerol, 79, 107-8, 114, 206.
 Pilkington, Ch. et Laurence, 316.
 Pilate, le, 264, 410.
 — Ponce, 410.
 Pilatte, col de la, 299, 300.
 Pinzgau, 179, 282, 456.
 Pisoc, Piz, 429.
 Planta, famille, 154.
 Plateau, le Grand, 295.
 Platta, Piz, 432, 434.
 Plattenhöerner, 54.
 Plavna da daint, Piz, 429.
 Playfair, John, 31.
 Pline, 18, 64, 95, 256.
 Plöcken, col de, 81, 155, 178, 191, 198, 235, 242-3, 474.
 Pô, le, rivière et vallée, 8, 107, 131, 204, 374, 432.
 Pollux, Mont, 400.
 Polybe, 196-7.
 Pommat, val, 80, 414.
 Pompée, 197.
 Pomponius Mela, 256.
 Pontafel, col de, 244.
 Ponte, 431.
 Pontebba, col de la, 4, 10, 191, 198, 235, 243-6, 249, 474-5.
 Pontresina, 336, 426, 429.
 Popena, Piz, 258, 470.
 Portjengrat, 309, 403.
 Poschiavo, vallée, 76, 82, 89, 122, 124, 129, 133, 135.
 Pourri, Mont, 298, 384.
 Praborgne, 403.
 Præses, titre, 149.
 Prättigau, 151, 170, 263, 435, 437.

- Prægel, col du, 224.
 Prægelas, 108.
 Prague, archevêque de, 282.
 Prali, vallon, 88.
 Pratoborno, 404.
 Préalpes calcaires, 73.
 Predil, col du, 10, 185, 191, 235, 244-5, 475.
 Presanella, la, 186, 258, 451-2.
 Presbourg, paix de, 154, 176, 179.
 Preserella, Mons, 258.
 Presolana, la, 454.
 Primevères, 44.
 Primiero, 173-5, 186, 468. — Pics de, 467.
 Primolano, 175.
 Produissant, Mont, 258.
 Proveis, 86.
 Provence, 13, 100, 104, 106, 109, 112, 204, 378.
 — comtes de, 111, 112, 201.
 Puiseux, Victor, 294, 380.
 Punt' Ota, 433.
 Purtscheller, Ludwig, 310.
 Pusterthal, 170, 189, 243, 456.
 Püttner, Marche de, 162.
 Pyhrn, col de, 4, 10, 191, 198, 235, 247, 442.

 Quades, les, 248.
 Quadrupèdes des Alpes, 56.
 Quart, seigneurs de, 119, 253, 397.
 — Pont de, 397.
 Quaternals, Piz, 429.
 Quatre-Cantons, lac des, 8, 148.
 Queyras, vallon de, 108, 204.

 Radstadt, Tauern de, 10, 11, 155, 191, 198-9, 235, 247, 359, 363, 442, 458, 462.
 Rætlißberg, 257.
 Rafrüti, 284.
 Ragatz, 263, 436.
 Ram, rivière, 76.
 Ramasse, glisser à la, 208, 331.
 Rambert, Eugène, 309.
 Ramsay, J.-H., 295.
Ranunculus, 42, 48.
 Rapperswyl, comtes de, 148, 158.
 Raquettes, 331.
 Rarogne, 139. — maison de, 139, 140.
 Rattenberg, 171, 181.
 Rauris, vallée de, 461.

 Rawyl, col du, 218.
 Raymond Bérengar IV, comte, 112.
 * Rayonnement *, 313.
 Rebmann, 21.
 Redorta, Monte, 454.
 Régime politique, 72.
 Reichenau, 85, 416.
 Reine des prés, 46.
 Religions dans les Alpes, 87, 91.
 Remüs, 14, 437.
 Renard, le, 63.
 République cisalpine, 176, 228.
 — helvétique, 193, 215.
 — italienne, 228.
 — rhodanique, 140, 193, 215.
 Reschen, village, 240.
 Reschen Scheideck, col de la, 6, 121, 134, 155, 184, 189, 191, 239-40, 361-3, 425-6, 435, 444.
 Reuss, rivière et vallée, 8, 132, 147, 220, 408, 416.
 Rhætikon, le, 263, 363.
 — groupe du, 365, 435-440.
 Rhæzuns, 154, 179.
 Rheinwald, 84, 85. — horn, 132, 269-70, 416.
 Rhêmes, val de, 34, 382.
 Rhémy, St., 329, 395.
 Rhétie, la, 96, 149, 228, 230, 234. — duché de, 150.
 Rhétiens, les, 196, 226-7.
 Rhin, Confédération du, 105.
 — rivière et vallée, 8, 75, 132, 220, 224, 229, 408, 416, 432.
 — antérieur, 83, 84, 89, 91, 148, 154, 225.
 — moyen, 84, 225.
 — postérieur, 84, 85, 89, 154, 226, 269, 415.
 Rhododendron, 46, 54.
 Rhône, rivière et vallée, 8, 9, 89, 139-40, 190, 205, 220, 360, 374-390, 408.
 — glacier du, 218, 265.
 Richard 1^{er}, roi d'Angleterre, 101.
 Richelieu, 206.
 Ridnaun, vallée de, 450.
 Riedi, Thomas, 144.
 Riesenferner, les, 185, 458.
 Riffel, le, 278, 294. — berg, 43, 403. — haus, 403. — horn, 290.
 Riffler, Hoher, 436.
 Righi, le, 279.
 Rimaye, 27.

- Rimpfischhorn, 298, 400, 403.
 Ringgenberg, sires de, 141.
 Riviera, la, 116, 126.
 Roana, 81.
 Robinson, W., 55.
 Roccia Viva, la, 387.
 Rocheblanche, la, 257.
 Rochebrune, la, 373.
 Rochemelon, la, 117, 209, 260, 330-1, 383, 439.
 Roches moutonnées, 31.
 Rodolphe de Rheinfelden, 135.
 Rodolphe I, roi de Bourgogne, 100.
 — II — — 100.
 — III — — 100, 107, 139.
 Rodoretto, vallon de, 88.
 Rohrdorf, Caspard, 276.
 Rohregger, Paul, 283.
 Roi-des-Alpes, 49.
 Romains, les, 69, 93, 94, 192, 195, 202, 205, 236, 246, 248.
 Romanche, langue, 77, 82.
 Rome, 230, 329.
 Romford, 212.
 Romuleus, mons, 260.
 Romulus, roi, 260. — mont de, 439.
 Rora, val, 88.
 Roraima, le, 260.
 Rosa, la, (roësa), 19, 255-6, 402.
 Roseg, Piz, 133. — glacier de, 426.
 Rosengarten, le, 186, 307, 463, 466. — spitze, 466.
 Rosenhorn, 286, 334, 411.
 Rosenlauri, 14, 293.
 Rosenroll, Rodolphe, de, 262.
 Rossbodenhorn, 400.
 Rossinière, 147.
 Rotario, Bonifacio, 259-60.
 Roth, Peter, 334.
 Rothhorn de Gressoney, 267.
 — de Zinal, 298, 309, 403.
 Roththal, 276, 288, 326. — sattel, 274-5, 411.
 Rotondo, Pizzo, 131.
 Rotzo, 81.
 Roveda, 86.
 Roveredo, 175.
 Roue, col de la, 207.
 Rougemont, 147.
 Rousses, les Grandes, 376.
 Royal Society, 264.
 Royannais, le, 376, 380.
 Ruinette, la, 299.
 Ruise, terme, 33.
 Rupert, empereur, 243.
 Ruskin, J., 313.
 Ruthner, A. von, 283, 287.
 Rutor, le, 383, 402.
 Saane, rivière, 218, 405.
 Saanen, Gessenay, 82, 147.
 Saanenmœser, col, 147.
 Saas, 213, 253.
 — vallée de, 400, 404.
 Saeben, 166.
 Sæmbtiser Alp, 13.
 Sæntis, le, 13, 32, 422, 424.
 Safien, vallon, 84.
 Saifnitz, col de, 198, 235, 244.
 Saige, Jacques, le, 330.
 Sainte-Claire-Deville, Ch., 398.
 Salasses, 196.
 Salbertrand, 108.
 Saleinaz, fenêtre de, 289.
 — glacier de, 392.
 Salm, Franz von, comte, 270.
 Saluces, 107, 114, 117, 374.
 Saluces, Louis, marquis de, 204.
 Salzbouurg, 90-105, 178, 179, 184, 191, 247, 282, 441.
 — Alpes de, 365.
 Salzkammergut, 441.
 Samnaun, vallon de, 83, 89, 435, 440.
 Sand, vallée de, 417.
 Sanetsch, 139, 410.
 — col du, 218.
 Saorge, 74, 201.
 Saoseo, Cima di, 133, 429.
 Sappada, 81.
 Sarca, vallée de la, 452.
 Sardaigne, 115.
 Sardona, pâturage, 419.
 Sargans, 436.
 Sarine, rivière, 82, 218, 405, 407.
 — vallée de la, 147.
 Sarrasins, 104, 201, 211.
 Sassina, val, 454.
 Sass Maor, 186, 258, 307, 467, 468.
 Sattelknopf, 276.
 Sauris, 81, 82.
 Saussure, H. B. de, 223, 256, 266, 267, 268, 270, 290, 403, 404.
 Savaranche, val, 49, 382.
 Save, la, rivière, 190, 475.
 Savine, vallon de, 209.
 Savoie, 75, 100, 105, 106, 112, 113, 254.

- Savoie, maison de, 101, 106, 115, 116, 117, 139, 201, 206, 210, 389, 397.
 Sax, sires de, 126, 128.
 Saxifrages, 50, 54.
 Says, col du, 289.
 Scais, Pizzo di, 454.
 Scala, famille, 172, 173.
 Scaletta, col de la, 433.
 — glacier de la, 37.
 Scalve, famille, 172, 173.
 — val di, 454.
 Scanfs, 232.
 Scersen, glacier de, 427.
 Scesaplana, la, 263, 332, 436, 438..
 Schaffhouse, 137.
 Schams, vallée, 85.
 Schanfigg, vallée de, 151.
 Scharboden, Piz, 270.
 Scharnitz, col de, 242, 247.
 Scheidegg, Grande, col, 14.
 — Petite, 300.
 Scheuchzer, J.-J., 21, 262, 264.
 Schiller, 222.
 Schlaginweit, les frères, 294.
 Schlappinerjoch, 436.
 Schmitt, Robert-Hans, 310.
 Schnal, vallée de, 448.
 Schœllenen, les, 22, 222.
 Schœpf, Thomas, 21, 257.
 Schrammacher, le, 458.
 Schreckhorn, Grand, 257, 296, 298, 305, 378, 407, 411.
 — Petit, 296, 411.
 Schreckshorn, 257.
 Schrunde, 25.
 Schuls, 153.
 Schüssellaui, 39.
 Schwarenbach, auberge, 14, 146, 219.
 Schwarzbach Weissthor, col, 213.
 Schwarzenberg, Frédéric de, 282.
 Schwarzthor, col, 291.
 Schwytz, 89, 224.
 Scolette, 373.
 Scopi, 132.
 Sebastiano, San, 87.
 Sedrun, 22.
 Seefeld, col de, 242, 247.
 Seehorn, grand, 436.
 Seewis, 263.
 Segnes, col, 264.
 Seigne, col de la, 213, 381, 388.
 Selbsanft, le, 420.
 Sellar, col du, 289.
 Semmering, col, 10, 236, 248, 249.
 Sempach, 137, 158.
 Senale, 86.
 Sénèque, 18.
 Sent, 14, 437.
 Septimer, col, 127, 189, 192, 193, 198, 199, 228, 231, 233, 432.
 Sererhard, Nicholas, 263, 438.
 Seriana, val, 454.
 Sermenza, val, 80.
 Servius, 197, 198.
 Servoz, 257.
 Sesia, val, 80, 115, 120, 277.
 Sesiajoch, 300.
 Sestrières, col de, 108, 206.
 Sesvenna, Piz, 429.
 Sette Comuni, 81.
 Sévère, Septime, 199.
 Sexten, vallée de, 471.
 — Dolomites de, 472.
 Sforza, famille, 123.
 — Maximilien, 123.
 Siebenthal, 146.
 Sicile, 115.
 Siegfried, atlas, 301. — J.-J., 418.
 Sienne, St-Bernardin de, 227.
 Sierre, 82, 139, 140.
 Sigeric, archevêque de Canterbury, 212.
 Sigisbert, 148.
 Sigismond, empereur, 115, 153, 173, 212, 225, 233, 237.
 Signalhorn, 436.
 Signalkuppe, 279.
 Silberhorn, 407.
 Silbersattel, 294. — col de, 401.
 Silberstock, le, 422.
 Silene acaulis, 53.
 Silvretta, la, 363.
 — glacier de, 439.
 — groupe de, 365, 425, 426, 430, 435, 440.
 Silvrettahorn, 436.
 Simler, Josias, livre de, 19, 21, 254, 255, 262, 330, 402.
 Simme, la, rivière, 405.
 — vallée de la, 21, 146, 147, 218.
 Simmenegg, 146.
 Simplon, col, 4, 91, 106, 121, 124, 189, 192, 214, 217, 359, 360, 400, 414.
 — département du, 140, 193, 215

- Simplon, tunnel du, 215.
 — village, 76, 88.
 Sion, 90, 139, 140, 218.
 — évêque de, 139, 214.
 Slade, Frédéric, 276, 288.
 Slaves, les, 190.
 Sloane, 4, 23.
 Smith, Albert, 292.
 Smyth, les frères, 294, 295.
 Sœlkscharte, col, 199, 247.
 Soldanelle, 52, 54.
 Sole, val di, 238.
 Soleure, 137.
 Solferino, 206.
 Solinus, 19, 256.
 Sommets, 256.
 — politiques, 116, 131, 183.
 Somvix, vallon, 84.
 Sondrio, 427.
 Sonklar, Karl von, 287.
 Sonnblick, le, 459, 460.
 Sorapiss, 258, 287, 470.
 Sospel, 202.
 Souabe, 241.
 Souabes, 81.
 Souvaroff, 224.
 Soxa ou Sausa, 404.
 Specht, J.-A., 287.
 Speer, le, 421.
 — M., 290.
 Spescha, Placidus à, 268, 270, 416, 418.
 — Porta da, 269, 418.
 Spiringen, 14.
 Spital, village, 247, 249.
 Spitalmatte, 143.
 Splügen, col, 132, 189, 198, 199, 227, 228, 417, 425, 430.
 — Dolomites du, 433.
 Spœl, le, rivière, 75, 232.
 Sponheim, maison de, 165.
 Stachelberg, 420.
 Stade, Albert, abbé de, 221.
 Stalden, 13.
 Stanig, Valentin, 272.
 Stans, 148.
 Staublaune, 39.
 Steglau, 39.
 Steier ou Steyr, comtes de, 162.
 Steigeisen, 330.
 Stelvio, col, 124, 134, 155, 177, 185, 233, 234, 362, 363, 426, 429, 430, 444, 446.
 Stephen, Leslie, 298, 306, 327, 467.
 Stevenson, E.-J., 295.
 Stiebende Brücke, 222.
 Stilsferjoch, 233.
 Stockalper, famille, 215.
 Stockgron, le, 269.
 Stockhorn, 259, 289, 290.
 Stoss, bataille de, 169.
 Stou, le, 185, 187, 476.
 Strabon, 196, 198, 205, 248.
 Strahlegg, col de, 275, 288, 289, 291, 293, 300, 304.
 Strahlhorn, 400, 403.
 Strahlkogel, 282.
 Stries, 31, 32.
 Stubai Thal, 184.
 Studer, Bernard, 285. — Gottlieb, 284, 285, 418. — névé de, 274.
 Stumpf, Johannes, 19, 21, 38, 255, 257.
 Stura, vallée de, 112, 374.
 Styrie, 162, 183, 249.
 Südlendspitze, 309.
 Sugana, val, 86, 175.
 Suisse, la, 360, 361.
 — — italienne, 127, 415.
 Suisses, les, 115, 124, 215, 216, 217, 222.
 Suld, vallée, 141.
 Suldén, 280, 281, 445, 447.
 — spitze, 445.
 Sulger, J., 277.
 Sulzanna, vallon de, 434.
 Sulzberg, 238.
 Sulzfluh, 436.
 Sundgau, 156.
 Surenen, Alpe de, 14.
 — col, 147.
 Surettahorn, 132, 432.
 Sus, 21, 232.
 Suse, 90, 94, 97, 193, 204, 208, 259, 260.
 Susten, col de, 220.
 Syagrius, 96.
 Sylvius, Mons, 255.
 Taconnay, glacier de, 392.
 Tacul, glacier de, 391.
 Tæschhorn, 401, 403.
 Talèfre, col de, 299.
 Tamina, la, rivière, 84, 417, 420.
 Tambo, Piz, 132.
 Tamins, 22.
 Tarasp, 89, 153, 178.

- Tarentaise, 99, 100, 106, 117, 209, 211, 384.
 Tarvis, 244.
 Tauern, les, 10, 11, 33, 171, 184, 246, 456, 458.
 — Hohe, 191, 246, 458.
 Taufers, 152.
 Taurins, les, 196.
 Tavrü, Piz, 429.
 Taylor, C., 306.
 Tegern, lac de, 182.
 Teleccio, col de, 253.
 Tell, Guillaume, 410.
 Tende, 201. — col de, 4, 10, 11, 74, 103, 106, 113, 200, 259, 368, 445.
 — comtes de, 75, 115, 201.
 Terglou, le, 185, 187, 266, 272, 473, 475.
 Terri, Piz, 270.
 Tessin, rivière et vallée, 8, 131, 220.
 — canton du, 73, 82, 88, 126-7, 415-6.
 Thabor, Mont, 260.
 Théodoric, 96.
 Théodule, St, col du, 19, 199, 213, 255, 267, 288-9, 291, 394-5, 400, 403.
 Theodulhorn, 267, 403.
Thlaspi rotundifolium, 50.
 Thomas, famille, 256.
 Thorstein, le, 443.
 Thoune, 145, 158, 204. — lac de, 405, 409.
 Thur, la, rivière, 421.
 Thurgovie, 158, 170, 241.
 Thurnerkamp, le, 457.
 Thurwieser, Peter, 282, 446, 450, 457-8.
 Thusis, 83, 85, 150, 227, 229, 262.
 Tiefenkastr, 229.
 Timau, 81-2.
 Timmeljoch, 449.
 Timun, Piz, 432.
 Tine, la, 147.
 Tinée, le, rivière, 74, 113, 202.
 Tinibras, Mont, 116, 369.
 Tinzenhorn, 433, 464.
 Tione, 452.
 Tirano, 363.
 Tischelwang, 81.
 Tite-Live, 197, 205.
 Titien, le, 470.
 Titlis, le, 263, 285, 406, 410.
 Toblach, 170, 237, 242.
 — col de, 237, 243.
 Toboggan, 208.
 Toce, la, 413.
 Toedi, le, 7, 263, 269.
 — massif du, 365, 417-20.
 Toerbel, 13, 143.
 Tofana, la, 258, 287, 469.
 Toggenbourg, 421-2. — comte de, 151.
 Tolbiac, 96.
 Tolmezzo, 243.
 Tonale, col de, 86, 155, 177, 233, 238-9, 444, 446, 451.
 Tondou, Mont, 388.
 Torrenalp, 42.
 Tosa, Cima, 186, 291, 452.
 Tosa, la, rivière et vallée, 8, 80, 124, 216, 224, 413-4, 416.
 Tour, col du, 289. — glacier du, 392.
 Tour-Châtillon, maison de la, 140-3, 146.
 Tourmentes, 25.
 Tournanche, val, 43, 49, 267, 396.
 Tournier, guide, 332.
 Tour Noir, col du, 300.
 Tournoux, fort, 203.
 Tourtemagne, vallée de, 82, 396, 399.
 Trafoi, 280-1.
 Trajo, glacier de, 51.
 Traversette, col de la, 38, 204, 311, 375.
 Tredici Comuni, 81.
 Trélatête, Aiguille de, 299.
 — glacier de, 392.
 Trente, 77, 81, 86, 90, 176, 451.
 — évêché de, 165, 176, 178-9, 183, 238.
 Trentin, 73, 176-7, 185, 446, 451.
 Trepalle, 92.
 Tre Pievi, 130.
 Trévis, Marche de, 172.
 Tribulation, Plan de la, 49.
 Trient, glacier du, 392.
 Trieste, 4, 9, 11, 177, 241, 248-9.
 Triolet, col du, 299. — glacier du, 392.
Tristan, 229.
 Trivulzio, 76, 128.
 Trolles, 42.
 Trond, St, couvent, 329.
 Trübsee, le, 263.

- Trugberg, 296.
 Truns, 268.
 Tschierva, glacier de, 426.
 Tschingel, col de, 273, 289, 293.
 Tschudi, Gilles, 192, 255, 256.
 Tuckett, F.-F., 281, 290.
 Tunnels, 4, 204, 209, 215, 219, 223, 241, 247, 375.
 Turbie, la, 74, 95, 196, 200, 248, 367.
 Turcs, les, 190.
 Turin, 115, 204, 208-9, 387.
 Turn, maison de, 140-143.
 Turst, Konrad, 404.
 Tux, chaînon de, 458.
 Tyndall, John, 298-9, 392.
 — Pic, du Cervin, 299.
 Tyrol, 73, 83, 86, 92, 97, 105, 150, 159, 165-72, 176, 181-2, 184, 193, 232, 241, 279, 285, 361-2, 437, 440, 455-72.
 — comtes de, 151, 153, 164-5, 167, 236, 246.
 Ubaye, vallée d', 112-3, 116, 202, 204, 367, 372-4.
 Ucello, monte, 226. — Pizzo, 226.
 Udine, 243-4, 246.
 Uebelthal, glacier d', 450.
 Ulrich, M., 285, 294, 418.
 Ulrich, St, 465.
 Ulrichen, 143.
 Ulrichshorn, 401.
 Umbrail, col d', 153, 191, 233-5, 362-3, 429-30, 446. — Piz, 429.
 Unteraar, glacier d', 33, 275, 286, 334, 409, 410.
 Unterseen, 145.
 Unterwald, 89.
 Uri, canton d', 14, 89, 90, 121, 125-6, 132, 138, 147-9, 218, 410.
 — Rothstock, 406.
 Urlaun, Piz, 269.
 Urnäsch, 80.
 Urnerboden, 14, 147.
 Urnerloch, 222.
 Ursare, 221.
 Urschler, l', 228.
 Urseren, 148-9.
 Urtilaspitze, 134.
 Utrecht, traité d', 114-6.
 Vaccarone, Luigi, 310.
 Vachey, la, 45.
 Vadret, terme, 33. — Piz, 434.
 Vagabondage, 313.
 Vajolet, Tours de, 466.
 Valais, 73, 82, 90, 105, 107, 115, 118-9, 121, 132, 138, 139-144, 192, 215, 277, 292, 294, 407-8.
 — Bas, 140, 144, 397.
 — Haut, 131, 140, 214, 216-7, 404.
 Valaisans, les, 215, 219, 389.
 Valanga, terme, 38.
 Valdieri, 368.
 Valentin, St, hospice, 240.
 Vallante, col de, 204.
 Vallée perdue, la, 278.
 Valloire, 376.
 Vallouise, vallon de, 108.
 Valmontey, 44, 49.
 Valpelline, la, 395-6, 398.
 Vals, vallon de, 84.
 Valsorey, glacier de, 266.
 Valtelline, 75, 105, 122, 127, 129, 130, 133, 177, 192, 232-5, 239, 362, 417, 426-7, 444.
 Vandales, 95.
 Vanoise, glacier de la, 266.
 Var, rivière et vallée, 74, 113, 202, 367.
 Varaita, vallée de la, 79, 108, 112, 114, 116, 204.
 Varron, 197.
 Varrone, Val, 454.
 Vars, col de, 203.
 Vaud, Pays de, 107. — baronnie de, 115, 144.
 Vaudois du Piémont, 87, 88, 209, 211, 254, 374-5.
 Vedretta, terme, 33, 455.
 Veglia, 414.
 Vêlan, Mont, 266, 296, 332, 398.
 Velb, Tauern de, 246, 458.
 Velka Kappa, la, 476.
 Venantius Fortunatus, 243.
 Venediger Gross, 184, 258, 280, 283, 456-9.
 Vénéon, vallée du, 289, 377.
 Vénétie, 73, 94, 102, 105, 116, 177, 184, 237-8.
 Venetz, J., 31.
 Venezia, Cima di, 258.
 Venise, 170, 185, 191, 237, 242, 246.
 Vent, 92, 448.
 Ventoux, Mont, 259.
 Vêran, St, 92.
 Veratrum, 42.

- Vercors, le, 376, 380.
 Verdon, vallée de, 113.
 Verdun, traité de, 98.
 Vermegnana, vallée de, 112-3.
 Vernagt, glacier de, 448.
 Vernel, le, 467.
 Verona, glacier de, 427.
 Vérone, 81. — marche de, 160-172-3.
 Véronique, 42.
 Verstanklahorn, 435, 439.
 Verte, Aiguille, 299, 390.
 Verzasca, val, 414.
 Vésubie, rivière et vallée, 74, 113 368.
 Vesulus, 256, 374.
 Vesulspitze, 435.
 Vezzana, Cima di, 467-8.
 Via Mala, 227-8, 262.
 — bergamasque, 454.
 Vicence, 172-3.
 Victor-Emmanuel II, 74, 116.
 Viège, 139.
 Vienne, 168, 249. — congrès de, 137-155.
 Viennois, Dauphins de, 101, 107, 109, 188.
 Vierge, la, 49.
 Villach, 11, 244, 472, 475.
 Villamont, seigneur de, 330-1.
 Ville, Antoine de, 261, 280, 331, 380.
 Villeneuve (Aoste), 45.
 Vincent, J.-N., 278. — Joseph, 278, — Pyramide, 278.
 Vingt-huit, chalets de, 397.
 Vintimille, 74-5, 113, 115, 201, 368.
 Vintschgau, 91, 151, 153, 165, 232-5, 239, 362, 444.
 Viola, Cima, 133, 429. — passo di val, 232.
 Virgile, 256, 373.
 Visconti, famille, 122-3, 129, 172. — Barnabé, 129. — Galeazzo, 129, 172. — Mastino, 129.
 Visigoths, 95.
 Viso, Mont, 38, 79, 92, 108, 117, 256, 289, 298, 369-70, 372-4.
 Visp, le, 404.
 Vogelberg, col, 128, 226.
 Voiron, 114, 118.
 Volker, Aloys, 274, 333.
 Voralp, 12.
 Vorarlberg, 7, 73, 105, 149, 150, 159, 179, 182, 233, 241, 436-7. — Alpes du, 365.
 Vorsass, 12.
 Vrin, vallée de, 84.
 Wadiswyl, sires de, 141.
 Währen, Johann, 277, 334.
 Wagner, J.-J., 21.
 Waldo, Pierre, 375.
 Walker, Frank, 288. — Horace, 308.
 Wallenstadt, lac de, 421.
 Wallgau, 436.
 Wandln, Hintere, 280.
 Wasenhorn, 289-90.
 Watzmann, le, 183, 272, 282, 441, 443.
 Weilenmann, J.-J., 286.
 Weiler, 182.
 Weiss, J.-H., atlas de, 252, 265, 272-3.
 Weissbach, 35.
 Weissberg d'Avers, 432, 434.
 Weissenburg, 146. — sires de, 145.
 Weisshorn, 82, 299, 370, 398, 403.
 Weisskugel, 184, 449.
 Weissmies, le, 400.
 Weisstannen, vallon de, 417.
 Weissthorn, 400. — nouveau, 292. — de Schwarzberg, 335.
 Welden, Louis de, 279.
 Welsche Confinien, 176-7.
 Welsperg, Georges de, 174.
 Wenceslas, empereur, 122.
 Wengernalp, 29, 40, 317, 326, 341.
 Werdenberg, maison de, 169.
 Werdenfels, 182.
 Werner, évêque, 156.
 Westphalie, traité de, 137, 152.
 Wetterhorn, 35, 257, 407. — Wetterhœrner, 290, 293, 305-6, 319. — lücke, 411.
 Wetterstein, 441.
 Whymper, Edward, 299, 302, 304.
 Wiesbachhorn, Gross, 184, 270, 282, 460.
 Wiesenegger, Wolfgang, 462.
 Wildhorn, 257.
 Wildspitze, 184, 258, 445, 449.
 Wildstrubel, 82, 257.
 Willa, 227.
 Willetrud, 160.
 Wills, M., 290, 293-4.

- Wilten, 91.
 Wimmis, 146.
 Winchester, 212.
 Windgælle, les, 419.
 Windisch Matrei, 179.
 Winterthour, 158, 170.
 Wippach, 248.
 Wittelsbach, Otto de, 180.
 Wittenwasserstock, 9, 131, 416, 432.
 Wittwer, Ulrich, 334.
 Wochein, tunnel de, 191, 475.
 Worms, 233, — Wormserjoch, 233, — traité de, 115.
 Würtemberg, 182.
 Würzbourg, 179.
 Wykeham, William de, 212.
 Yolande, duchesse de Savoie, 208.
 Zæhringen, dynastie, 135, 165.
 Zæsenberg, 275.
 Zahre, la, 81.
 Zarz, 87.
 Zehnen ou Dizains, 139.
 Zeiller, Martin, 21.
 Zeller, C., 64.
 Zeller-Horner, H. 285.
 Zellia, val, 243.
 Zermatt, 19, 267, 278, 285, 291-2, 304, 335, 393, 402-4.
 Zernetz, 232.
 Zillerthal, 171, 179, 181, 184, 280, 282, 443, 456-8.
 Zimbaspitze, 438.
 Zinal, 82, 397-9.
 Zinnen, les Drei, 185, 258, 287, 471.
 Zollern, comte de, 154.
 Zoug, 137, 158.
 Zsigmondy, Emile, 310, 317.
 Zuckerhütl, 184, 450.
 Zugspitze, 32, 182-3, 441-3.
 Zumstein, Joseph, 59, 278-9. — spitze, 279.
 Zupo, Piz, 133.
 Zurich, 137, 158, 224, 264, 418. — gau, 157.
 Zweisimmen, 146, 408.
 Zwischbergen, vallée de, 215.
 Zwölferkofel, le, 472.
 Zybach's Platten, 35.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

LE SASS MAOR (DOLOMITES) PRÈS DE LA PALA DI SAN MARTINO. *F.ontispice.*

(Ce pic s'élève au sud de la Pala di San Martino, par conséquent à l'est de la vallée de Primiero, qu'il domine majestueusement. Le sommet que l'on voit à gauche est le plus élevé, 2816 mètres, tandis que le sommet inférieur, la Cima della Madonna, 2751 mètres, se dresse à droite du spectateur. Cette double pointe est une des plus audacieuses et des plus imposantes parmi les Dolomites. L'ascension de l'une et l'autre sommité est très difficile, le chemin le plus praticable suivant la face nord, celle que l'on aperçoit sur la photographie, jusqu'à la brèche entre les deux sommets. La cime que l'on voit au premier plan est la Cima di Ball, 2783 mètres, ainsi nommée d'après le célèbre ascensionniste anglais.)

LA CHAÎNE DU SCHRECKHORN (OBERLAND BERNOIS) VUE DU FINSTERAARHORN. *Page 1*

(On ne peut obtenir une bonne vue du versant sud-ouest de cette chaîne que du sommet du Finsteraarhorn, qui s'élève au sud. La longue arête des Strahlegghörner, 3488 mètres — le col de Strahlegg est invisible sur notre photographie — conduit au pied de la chaîne et sépare le glacier de Strahlegg, à la droite du spectateur, du grand cirque neigeux, invisible, où prend naissance le glacier inférieur de Grindelwald. En suivant l'arête principale de gauche à droite, on voit d'abord une partie du Gwächten, 3169 mètres; le Gwächtenjoch, 3150 mètres; le petit Schreckhorn, 3497 mètres; le Nässijoch, 3420 mètres; l'arête du Nässihorn, 3749 mètres; le Grand Schreckhorn, 4080 mètres; le Schrecksattel, 3978 mètres; le Grand Lauteraarhorn, 4043 mètres; le Petit Lauteraarhorn, 3742 mètres, et les autres pointes de l'arête qui sépare les glaciers de Strahlegg et de Lauteraar. Derrière la chaîne du Schreckhorn on aperçoit celle qui sépare les glaciers de Lauteraar et de Gauli; plus en arrière encore, on reconnaît l'arête qui limite le glacier de Gauli du côté nord.)

LE MONT HERBETET (ALPES GRAIES ORIENTALES) VU DU
GLACIER DE DZASSET. Page 41

(Cette belle pointe rocheuse, 3778 mètres, bien que n'étant pas à beaucoup près la plus élevée de son district, est considérée par beaucoup comme la plus intéressante de la région. La photographie la montre vue du sud-est ; l'arête très déchiquetée à la gauche du spectateur est la fameuse arête sud, qui offre aux varappeurs les difficultés les plus excitantes et les plus variées.)

LE WETTERHORN, L'EIGER, LE MENCH, LA JUNGFRAU,
ETC. (OBERLAND BERNOIS), VUS DU BLÜMLISALP-
HORN. Page 57

(Au premier plan on voit la fine arête de neige qui forme le sommet du Blümlisalphorn, 3669 mètres. A l'arrière-plan, de gauche à droite, se voient les diverses sommets énumérées ci-dessus. Au delà de la large brèche du Lauithor, 3700 mètres, à droite de la Jungfrau, les Fiescherhörner, 4049 mètres, et le Finsteraarhorn, 4275 mètres, sont visibles dans le lointain. A la droite du Lauithor, à mi-distance, s'étend la longue arête neigeuse dont les points culminants sont le Gletscherhorn, 3982 mètres, l'Ebnefluh, 3964 mètres, et le Mittagshorn, 3895 mètres, qui ferme le fond de la vallée de Lauterbrunnen et constitue un trait saillant du panorama de Mürren.)

LE MONT-ROSE VU DU FALLERHORN. Page 81

(Le Fallerhorn, 3130 mètres, est un admirable belvédère sur l'arête séparant le val Sesia au sud-est du val Anzasca à l'est. Cette arête se détache dans la direction sud-est du massif principal du Mont-Rose. Sa partie supérieure se voit sur la photographie à partir du Monte delle Loccie, 3498 mètres (qu'on aperçoit à l'extrême droite du spectateur), suivi du col delle Loccie, 3353 mètres, puis du ressaut rocheux de la Punta dei Tre Amici, 3541 mètres, après quoi l'arête rejoint le Signaljoch, 3792 mètres, d'où elle se redresse pour aboutir à la Signalkuppe ou Pointe Gnifetti du Mont-Rose, 4561 mètres, au milieu de la photographie. La majeure partie de cette vue, à la gauche du spectateur, est occupée par les glaciers et les sommets qui dominent le val Sesia. En allant de gauche à droite, voici la rocheuse pointe Giordani, 4055 mètres, et la neigeuse Pyramide Vincent, 4211 mètres, au delà de laquelle se trouve la dépression du col Vincent, 4161 mètres. De là, en passant par les sommets secondaires du Schwarzhorn, 4231 mètres — qui cache le Balmenhorn, 4115 mètres — et de la Ludwigshöhe, 4346 mètres, on arrive au dôme neigeux de la Parrotspitze, 4463 mètres. Immédiatement après se trouve le grand couloir qui conduit au col de Sesia, 4424 mètres, un des plus hauts cols de toute la chaîne des Alpes. Après quoi se dresse la Signalkuppe, qui cache le col Gnifett, 4480 mètres, et la Zumsteinspitze, 4573 mètres. La brèche neigeuse qui suit est la Zumsteinsattel, 4450 mètres, au delà de laquelle se dresse le sommet rocheux de la Pointe Dufour, point culminant du Mont-Rose, 4638 mètres. Cette sommité se trouve en territoire suisse sur un éperon détaché à l'ouest de

l'arête principale et de la ligne de partage des eaux. En suivant la large ouverture du Silbersattel, 4490 mètres — jusqu'ici le plus haut col des Alpes dont on ait effectué la traversée — l'œil atteint le sommet nord du Mont-Rose, 4612 mètres. La partie la plus étroite de notre tableau, de la Zumsteinsattel au sommet nord, montre la face est du Mont-Rose, si magnifique à contempler de Macugnaga, au haut du val Anzasca.)

LA POINTE DES ÉCRINS ET LE PIC COOLIDGE (ALPES DAUPHINOISES) PRIS DU GLACIER DE CHARDON.
D'après une photographie d'Alfred Holmes. *Page 93*

(Le premier de ces sommets, 4103 mètres, est le point culminant des Alpes du Dauphiné. Le second, 3756 mètres, se dresse au sud de l'autre et offre un des plus beaux points de vue de la région. C'est le versant sud-ouest des deux montagnes que l'on voit ici. A la gauche du spectateur sont les Ecrins, suivis de l'étroite encoche du col des Avalanches, 3511 mètres, par où l'ascension s'effectue assez fréquemment. Plus à droite se trouve la tour rocheuse du Fifre, 3680 mètres, qui, de même que le Pic Coolidge, son voisin, a été gravi pour la première fois par M. Coolidge, la première en 1881, le second en 1877. Le Pic Coolidge était désigné auparavant sous plusieurs noms. Son nom actuel lui fut donné en 1879 par quelques ascensionnistes français, désireux de commémorer la patiente exploration de ce district par l'auteur de ces pages.)

LES BANS (ALPES DAUPHINOISES) VUS DU GLACIER DE LA PILATTE. *Page 109*
D'après une photographie d'Alfred Holmes.

(Ce sommet, 3651 mètres, est le plus élevé du chaînon qui termine du côté du sud le groupe principal des Alpes du Dauphiné, ou groupe du Pelvoux. Il est admirablement situé au point de jonction de trois vallons alpestres, ceux de la Pilatte, d'Entraigues et de Valgaudemar. La première ascension en a été faite en 1878 par M. Coolidge, du col des Bans, 3380 mètres, la brèche neigeuse que l'on aperçoit à gauche. Un peu plus à gauche, mais en dehors de la photographie, se trouve le col de la Pilatte, 3370 mètres, plus réputé, traversé pour la première fois en 1864 par MM. A.-W. Moore, H. Walker et E. Whymper. Le grand glacier de la Pilatte, qui occupe le premier plan, est un des plus beaux des Alpes dauphinoises, et donne naissance au Vénéon, torrent qui recueille les eaux des plus hauts sommets de la région.)

LE MONT-BLANC, PRIS DU CONTREFORT NORD-OUEST DE L'AIGUILLE DU GÉANT. *Page 257*

(Le plus haut sommet des Alpes est pris ici du côté du sud-est, par dessus la large coupure du col du Géant. La cime que l'on voit au-dessous du Mont-Blanc est la Tour Ronde, 3792 mètres. A la gauche du spectateur et du Mont-Blanc se voit l'Aiguille Noire de Péteret, 3780 mètres, à demi cachée par le brouillard. En la suivant,

l'œil atteint, par dessus les aiguilles rocheuses acérées appelées les Dames Anglaises, 3604 mètres — un des derniers vaincus parmi les grands pics des Alpes, puisqu'il résista jusqu'en 1907 — la superbe Aiguille Blanche de Péteret, 4109 mètres.)

LE CERVIN, VU DU COL DES GRANDES MURAILLES.

Page 305

(Notre vue montre le Cervin, 4505 mètres, sous un de ses aspects les plus impressionnants. Elle est prise de l'O.S.O. A la gauche du spectateur se trouve l'arête dite de Z'mutt, par où le sommet peut être atteint, par une route à vrai dire très difficile. A la droite de cette rébarbative arête se montrent les effroyables précipices de la face ouest de la montagne. Plus à droite est la face sud-ouest, où se trouve le chemin ordinaire du côté de l'Italie, qui mène au sommet en passant par le caractéristique épaulement du Pic Tyndall. Encore plus à droite se voient les névés supérieurs du glacier de Gorner, à l'extrême droite enfin le Mont-Rose.)

LA JUNGFRAU (OBERLAND BERNOIS) VUE DU COL DE L'EBNEFLUH.

Page 329

(C'est ici un aspect peu connu de la Jungfrau, 4166 mètres, une des sommets les plus connues des Alpes. La vue est prise du col de l'Ebneflüh, 3750 mètres, lequel se trouve dans la direction du sud-ouest. Les falaises à la gauche du spectateur tombent sur le sauvage vallon du Roththal, longtemps considéré comme hanté par les mauvais esprits. Tout à fait à gauche on reconnaît un fragment du Silberhorn, 3705 mètres, ainsi que la coupure de la Silberlücke, 3600 mètres. En haut, vers l'épaule de la Jungfrau, se trouve le champ de neige appelé Hochfirn, que l'on traverse quand on effectue l'ascension en venant de la Petite Scheidegg par la route de la Silberlücke. Plus haut encore est le sommet de la Jungfrau. En suivant l'arête sud-est de la montagne, par où passe la route pour l'ascension par le Roththalsattel, 3857 mètres, l'œil atteint cette dépression — on aperçoit la partie supérieure du grand couloir de neige sur le flanc sud-ouest — d'où l'arête se relève vers le Roththalhorn, 3946 mètres.)

L'AIGUILLE MÉRIDIONALE D'ARVES (ALPES DAUPHINOISES) PRISE DU COL LOMBARD.

Page 345

D'après une photographie de Victor de Cessole.

(Cette pointe est la plus méridionale des trois Aiguilles d'Arves et est généralement considérée comme la plus élevée des trois, 3514 mètres. La différence d'altitude est trop minime pour être correctement appréciée de l'un ou de l'autre sommet. Ces aiguilles se trouvent aux confins de la Savoie, entre les vallées de Saint-Jean d'Arves au nord-ouest et de Valloire à l'est. Notre photographie montre la face sud de la montagne. Les deux étroits couloirs remplis de neige que l'on voit immédiatement à droite du bloc terminal permettent d'atteindre l'arête sud-est, que l'on traverse pour

atteindre facilement le sommet par la face est. La première ascension de cette aiguille a été faite par M. Coolidge en 1878.)

LE MONT-VISO (ALPES COTTIENNES) VU DU NORD-EST.

D'après une photographie de Guido Rey.

Page 377

(Le Mont-Viso, 3843 mètres, n'est pas seulement le point culminant des Alpes cottiennes, c'est aussi le seul haut sommet que les auteurs de l'antiquité mentionnent par son nom — il est si visible des plaines du Piémont qu'il dut de tout temps s'imposer à l'attention. Notre photographie montre sa face nord-est, gravie pour la première fois par M. Coolidge en 1881. Au pied du sommet s'aperçoit le glacier ou le Pô prend sa source. A la droite du spectateur sont les trois pointes du Visolotto, 3353 mètres, dont la première ascension fut également faite par M. Coolidge en 1881.)

LA MEIJE (ALPES DAUPHINOISES) VUE DU SUD. Page 385

(La Meije, le plus haut sommet des Alpes dauphinoises après les Écrins, est ici présentée telle qu'on la voit se dresser au-dessus du glacier des Étançons, qui s'étend au pied de sa face sud. A la gauche du spectateur on trouve la profonde Brèche de la Meije, 3300 mètres. Plus à droite est un petit glacier suspendu, le Glacier Carré, au-dessous duquel l'éperon du Promontoire pénètre bien avant dans le glacier des Étançons. A la droite du Glacier Carré est le Grand Pic de la Meije, 3987 mètres, relié par une arête très déchiquetée au Pic central ou Doigt de Dieu, 3970 mètres, au delà duquel l'arête s'abaisse vers la brèche Joseph Turc, 3870 mètres, pour remonter ensuite au Pic oriental de la Meije, 3911 mètres, invisible sur la photographie.)

LE GRAND COMBIN (ALPES PENNINES CENTRALES) VU DU GRAND TAVÉ. Page 393

(Le Grand Combin s'élève au nord-est du col du Grand Saints Bernard et est le plus haut sommet des Alpes en dehors des massifs du Mont-Blanc et du Mont-Rose. Notre photographie fait voir son versant le moins rapide, celui qui s'élève au-dessus du glacier de Corbassière. Des deux sommets neigeux, celui de gauche est la Pointe de Graffenre, 4300 mètres, et celui de droite l'Aiguille du Croissant, 4317 mètres, point culminant de la montagne. Ces deux sommets ne sont distants l'un de l'autre que de quinze minutes environ. Plus à droite se voit le Combin de Valsorey, 4145 mètres, d'où l'arête s'abaisse vers le col des Maisons Blanches, 3426 mètres, qui conduit du haut du glacier de Corbassière à Bourg-Saint-Pierre, sur la route du Grand Saint-Bernard.)

L'ORTLER, VU DU MONT ZEBRU. Page 441

(L'Ortler, 3902 mètres, est le plus haut sommet du Tyrol et des Alpes orientales. Nous voyons ici sa face sud, l'œil partant de la dépression du Hochjoch, 3536 mètres — le col le plus élevé des Alpes orientales — pour suivre la très difficile arête sud, conquise en

1875, qui conduit au névé supérieur puis au sommet en forme de corniche. Toute cette arête se trouve sur territoire tyrolien. Les pentes à gauche de l'arête descendent sur le vallon italien de Zebrù. Les pentes du côté droit descendent sur la vallée tyrolienne de Suldén. La crête qu'on aperçoit très à droite porte le nom de Hintergrat ; elle a été gravie dès 1805 lors de la seconde ascension de la montagne.)

LA PALA DI SAN MARTINO (DOLOMITES) VUE DE LA
ROSETTA. Page 465

(La Pala di San Martino, 2996 mètres, a été comparée à un château-fort. Elle se dresse au sud-est de San Martino di Castrozza et au nord-est du village de Primiero. En dépit de son altitude modérée, cette ascension est une des plus difficiles des Dolomites. Elle s'effectue généralement par la face nord-ouest, celle que montre notre photographie. Il existe cependant trois routes vers le sommet ; celle de la face nord-ouest est la moins difficile, et c'est par là que fut réussie la première ascension en 1878. La sommité que l'on aperçoit au premier plan, entre la Rosetta et la Pala, est la Cima di Roda, 2780 mètres.)

CARTES MONTRANT LES PRINCIPAUX COLS HISTORIQUES
DES ALPES.

	<i>Pages</i>
1. De la Méditerranée au Mont-Genèvre.	201
2. Du Mont-Genèvre au Mont-Cenis.	204
3. Les passages des Alpes pennines.	211
4. La région du St-Gothard.	220
5. Les cols entre Coire et Milan.	225
6. Le Brenner et les cols à l'ouest.	233
7. Le Brenner et les cols à l'est.	243

TABLE DES MATIÈRES

CHAP.	PAGES
I. QU'EST-CE QUE « LES ALPES » ?	1
II. LES PATURAGES DES ALPES	12
III. LES NEIGES ÉTERNELLES	18
IV. FLEURS DES ALPES. Par GEORGE YELD	41
V. QUELQUES SPÉCIMENS DE LA FAUNE DES ALPES. Par HOWARD V. KNOX	56
VI. LES HABITANTS DES ALPES	67
1. DIVISIONS POLITIQUES	72
2. LES LANGUES	78
3. LES RELIGIONS	87
VII. L'HISTOIRE POLITIQUE DES ALPES	
HISTOIRE GÉNÉRALE JUSQU'EN 1033	93
1. ALPES OCCIDENTALES	106
(1) La maison de Savoie	106
(2) Les Dauphins de Viennois. . . .	107
(3) Provence	111
Sommets politiques	116
2. ALPES CENTRALES	121
A. La lutte contre le Milanais	122
(a) Val d'Ossola	124
(b) Bellinzzone, Locarno et Lugano	125
(c) La Valtelline	127
Sommets politiques	131
B. Les luttes contre le nord	135
(a) Berne et le Valais	139
(b) Uri	147
(c) Les Grisons	149
3. ALPES ORIENTALES	155
I. Leur conquête par les Habsbourg. . . .	155
A. Phase suisse	156

B. Phase autrichienne	159
(a) Autriche, Carniole et Styrie	161
(b) Carinthie	164
(c) Tyrol	165
C. Phase vénitienne	172
Le domaine alpestre des Habsbourg à l'époque napoléonienne.	178
II. La Haute-Bavière	180
Sommets politiques	183
VIII. LES GRANDS COLS HISTORIQUES	188
Cols connus des Romains	195
1. Alpes occidentales	201
2. Alpes centrales	216
3. Alpes orientales	235
IX. L'EXPLORATION DES HAUTES ALPES JUS- QU'À LA FIN DE 1865	251
1. Ascensions antérieures à 1760	259
2. Ascensions entre 1760 et 1800 environ	265
3. Ascensions entre 1800 et 1840	272
4. Ascensions entre 1840 et 1865	284
X. ALPINISME MODERNE (depuis 1865)	304
XI. LES GUIDES DES ALPES.	329
XII. LES ALPES EN TOUTE SAISON	349
XIII. DIVISIONS ET GROUPES DES ALPES	357
A. Les grandes divisions des Alpes	358
B. Les Alpes réparties en groupes	363
I. ALPES OCCIDENTALES	397
1. Alpes maritimes.	367
2. Alpes cottiennes.	371
3. Alpes du Dauphiné	375
4. Alpes graies	381
5. Chaîne du Mont-Blanc (Alpes pennines occi- dentales).	388
6. Alpes pennines centrales	393
7. Alpes pennines orientales	399
II. ALPES CENTRALES	405
8. Alpes bernoises	405
9. Alpes lépontiennes	411
10. Massif du Tœdi	417
11. Alpes du nord-est suisse	420
12. Massif de la Bernina	425
13. Groupe de l'Albula	430
14. Groupe de la Silvretta et du Rhætikon.	435

III. ALPES ORIENTALES	440
15. Alpes de Bavière, Vorarlberg et Salzbourg	440
16. Massifs de l'Ortler, d'Ötztal et de Stubai	443
17. Alpes lombardes	451
18. Alpes tyroliennes centrales	455
19. Les Dolomites du Tyrol méridional	462
20. Alpes sud-orientales	472

APPENDICES

I. LISTE DES PRINCIPAUX SOMMETS ET COLS DES ALPES	477
II. LISTE PAR ORDRE CHRONOLOGIQUE DES PREMIÈRES ASCENSIONS FAITES DANS LES ALPES	500
III. LISTE D'OUVRAGES CONCERNANT LES ALPES	511
INDEX	514

TABLE DES ILLUSTRATIONS ET DES CARTES	539
---	-----

